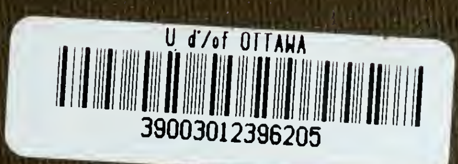
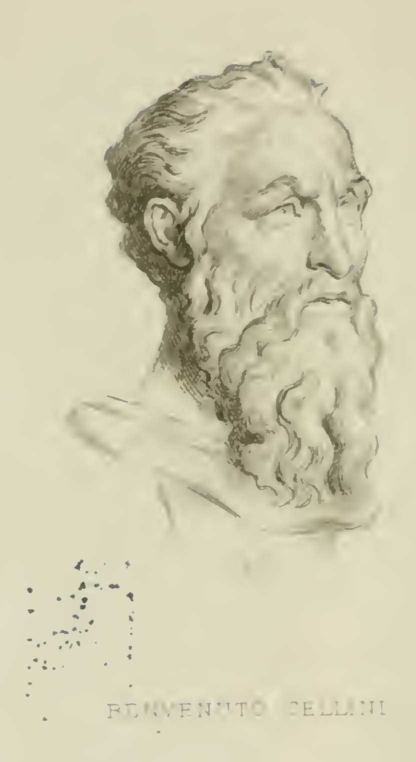

U d'/of OTTAWA
39003012396205

LA VIE

DE

BENVENUTO CELLINI

ÉCRITE PAR LUI-MÊME



BENVENUTO CELLINI

LA VIE

DE

BENVENUTO CELLINI

ÉCRITE PAR LUI-MÊME

TRADUCTION LEOPOLD LECLANCHE

NOTES ET INDEX DE M. FRANCO

ILLUSTRÉE DE

NEUF EAUX-FORTES PAR F. LAGUILLERMIE

ET DE REPRODUCTIONS DES ŒUVRES DU MAÎTRE



PARIS

A. QUANTIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1881

AVERTISSEMENT

La vie de Benvenuto Cellini est racontée tout entière dans ses mémoires; son caractère et les mœurs du temps s'en dégagent avec une vivacité saisissante. Une préface serait donc superflue et ne saurait rien ajouter aux écrits mêmes de l'artiste. De toutes les traductions françaises, celle de Léopold Leclanché est de beaucoup la meilleure. Sans chercher inutilement à faire mieux, nous rééditons donc celle de 1847.

Mais Leclanché n'avait pu avoir connaissance d'une version récente que M. Eugenio Camerini a fait paraître à Milan, chez Sonzogno : La Vita di Benvenuto Cellini, scritta da lui medesimo, ridotta alla lezione originale del codice Laurenziano. *Cette édition, revue avec le plus grand soin sur les manuscrits originaux, divise le texte en petits chapitres indiqués par Benvenuto lui-même.*

M. Franco a bien voulu rétablir la division de ces chapitres dans notre édition en les accompagnant chacun d'un court sommaire. Quelques notes, signées de lui pour les distinguer de celles de Leclanché qui ont été

respectées, éclaircissent des points obscurs. Enfin, il a dressé avec le plus grand soin une table analytique pour faciliter les recherches et les études historiques chères aux amateurs et aux érudits.

L'illustration de M. Laguillermie a été inspirée par les récits mêmes de l'artiste. Quant aux gravures dans le texte qui commencent et terminent les huit livres des Mémoires, elles représentent aussi fidèlement que possible dans ce format réduit, et sur des cartons exécutés d'après nature, *les principales œuvres de Benvenuto Cellini et celles qui peuvent le mieux lui être attribuées.*



LIVRE PREMIER

1500-1515

I

Déclaration.

Tout homme qui produit quelque œuvre de mérite devrait, pourvu qu'il fût droit et sincère, écrire sa vie de sa propre main ; mais une si belle entreprise demande à n'être point commencée avant que l'on ait passé quarante ans. Cette vérité m'a frappé aujourd'hui que, retiré à Florence, ma patrie, je chemine vers la fin de ma cinquante-huitième année, aujourd'hui qu'en songeant aux nombreuses iniquités qui affligent l'espèce humaine, je me trouve moins que jamais chargé de ces iniquités (il me semble même que de ma vie je n'ai joui

d'un plus grand contentement d'esprit et d'une meilleure santé); aujourd'hui enfin qu'au souvenir de quelques instants heureux vient se joindre celui de maux tellement inimaginables, que je suis saisi à la fois d'épouvante et d'admiration en voyant que j'ai pu arriver à cet âge de cinquante-huit ans avec lequel, grâce à Dieu, je marche si heureusement en avant.

II

Origine de Florence.

Quand on s'est fait connaître au monde par des travaux de quelque distinction, il devrait suffire de s'être montré homme et de s'être illustré; mais il faut vivre comme les autres, de sorte que dans nos actions vient toujours se mêler un peu de cette sotte gloriole qui a plusieurs sources différentes, dont la première est le désir de proclamer que l'on est de bon et antique lignage. Je dirai donc que je me nomme Benvenuto Cellini et que je suis fils de maestro Giovanni, dont le père s'appelait Andrea et le grand-père Cristofano Cellini. Ma mère, Maria-Elisabetta, était fille de Stefano Granacci. Tous deux étaient de Florence.

On lit dans les chroniques laissées par d'anciens Florentins dignes de foi, comme l'atteste Giovanni Villani, que Florence fut bâtie à l'imitation de la belle ville de Rome. En effet, près de Santa-Croce, on rencontre quelques vestiges du Colisée et des Thermes. Le Capitole

était à l'endroit où se trouve aujourd'hui le Mercato-Vecchio. La Rotonda est encore entièrement sur pied; ce temple, jadis construit en l'honneur de Mars, est maintenant dédié à notre saint Jean. On voit très bien et l'on ne peut nier qu'il en fut ainsi; toutefois avouons que ces édifices sont beaucoup plus petits que ceux de Rome. Ils furent bâtis, dit-on, par Jules-César et des gentilshommes romains qui, après avoir vaincu et pris Fiesole, élevèrent une ville dans cet endroit, en se chargeant chacun de construire un de ces monuments remarquables.

Jules-César avait un vaillant capitaine, nommé Fiorinus, lequel était de Cellino, château situé à deux milles de Monte-Fiascone. Ce Fiorinus, afin que les troupes profitassent du voisinage de l'Arno, établit son camp au-dessous de Fiesole, sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Florence. Les soldats et en un mot tous les gens qui avaient affaire à lui disaient : « Allons à Fiorenze, » soit à cause du nom de Fiorinus que portait notre capitaine, soit parce que l'endroit où il avait ses logements produisait une immense quantité de fleurs. Ce nom de Fiorenze ayant paru très beau à Jules-César, il le donna à la ville en la fondant, parce que les fleurs sont de bon augure, et aussi pour faire honneur à son vaillant capitaine, auquel il voulait d'autant plus de bien qu'il l'avait tiré d'un lieu très humble et qu'il l'avait formé lui-même. — D'un autre côté, de doctes inventeurs et chercheurs d'étymologies prétendent que Florence a reçu le nom de Fluentia, parce que l'Arno *flue* à travers la ville. Cela nous semble dénué de toute probabilité, car il en est de même du Tibre pour Rome, du Pô pour Ferrare, de la Saône pour Lyon, de la Seine

pour Paris, et certes les noms de ces villes ont toute autre origine. — Nous maintenons donc et nous croyons que nous descendons d'un vaillant homme, comme nous l'avons avancé. Nous trouvons ensuite que Ravenne, la plus ancienne ville d'Italie, possède de nos Cellini, gentilshommes de haute distinction. Il y en a encore à Pise, et j'en ai rencontré dans beaucoup d'autres endroits de la chrétienté. Dans ce pays même, il reste quelques Cellini qui ont embrassé la carrière des armes : ainsi, il y a peu d'années qu'un jeune homme imberbe, nommé Luca Cellini, se battit avec Francesco de' Vicorati, habile et vaillant soldat qui, plusieurs fois déjà, avait combattu en champ clos. Ce Luca, les armes à la main, vainquit et tua son adversaire avec tant de valeur, qu'il remplit d'admiration le monde qui s'attendait à tout le contraire : aussi puis-je être glorieux d'appartenir à une telle famille.

Maintenant combien j'ai acquis d'honneur à ma maison, je le dirai en temps et lieu. Né dans une humble condition, je suis beaucoup plus fier d'avoir fondé ma maison avec quelque lustre, que si, sorti de haut lignage, je l'eusse souillée et ternie par mes vices. Sur ce, je vais dire comment il plut à Dieu que je vinsse au monde.

III

Cristofano et Andrea Cellini. — Giovanni Cellini. — Son mariage.
Les deux jumeaux. — Naissance de Benvenuto.

Mes ancêtres habitaient le val d'Ambra : ils y avaient de grands biens où, pour échapper aux factions, ils s'étaient retirés et vivaient en petits seigneurs. Tous suivaient la carrière des armes et étaient fort braves. Dans ce temps, un de leurs fils, le plus jeune, nommé Cristofano, eut un furieux démêlé avec certains de leurs voisins et amis. Les chefs de l'une et de l'autre maison s'en étaient mêlés ; mais ayant vu que les choses s'envenimaient au point de donner à craindre que les deux familles ne se détruisissent complètement, les plus âgés décidèrent d'un commun accord que l'on éloignerait Cristofano et l'autre jeune homme, principe de la querelle. Ce dernier fut envoyé par ses parents à Sienne ; les nôtres firent partir Cristofano pour Florence, où ils lui achetèrent une petite maison dans la Via-Chiara, près du monastère de Sant'-Orsola, et de très-bonnes terres au pont de Rifredi.

Cristofano prit à Florence une femme qui lui donna plusieurs garçons et plusieurs filles. Celles-ci ayant été dotées, les fils se distribuèrent le reste des biens, à la mort de leur père. Un de ces derniers, nommé Andrea, eut pour lot la maison de la Via-Chiara et quelque autre chose de peu d'importance. Du mariage de cet Andrea naquirent quatre enfants mâles. Le premier s'appe-

lait Girolamo; le second, Bartolommeo; le troisième, qui fut mon père, Giovanni; le quatrième, Francesco.

Andrea Cellini était fort versé dans l'architecture de son temps et vivait de cet art. Giovanni, mon père, s'y appliqua plus qu'aucun de ses frères; et comme, à en croire Vitruve, pour y exceller il faut être un peu musicien et bien dessiner, il devint bon dessinateur, commença à cultiver la musique. Il apprit en même temps à très bien jouer de la viole et de la flûte. Tel était son amour pour l'étude, qu'il sortait peu de la maison. Il avait pour voisin Stefano Granacci, qui avait plusieurs filles d'une rare beauté. Dieu permit que Giovanni vît l'une d'elles qui se nommait Elisabetta. Elle lui plut au point qu'il la demanda en mariage. Grâce au voisinage, les deux pères se connaissaient parfaitement; aussi l'alliance fut-elle facile à conclure: chacun d'eux pensait avoir très bien arrangé ses affaires. Ce fut seulement après avoir célébré la noce que les deux bons vieillards se mirent à parler de la dot. Une discussion amicale s'éleva alors entre eux. Andrea disait à Stefano : « Mon fils Giovanni est le plus vaillant jeune homme de Florence et d'Italie, et, si j'avais voulu le marier auparavant, j'aurais eu une des meilleures dots qui se donnent à Florence aux gens de notre condition. » Stefano répliquait : « Tu as mille fois raison, mais moi, j'ai cinq filles et autant de garçons : de sorte que, mon compte fait, je ne puis lâcher rien de plus. » Giovanni, qui les avait écoutés sans être aperçu, se montra à l'improviste et dit : « O mon père, j'ai désiré et aimé cette jeune fille, mais non leurs écus. Malheur à celui qui veut rebâtir sa fortune avec la dot de sa femme!

Tout à l'heure vous vantiez mon habileté, comment ne serais-je pas capable de subvenir aux dépenses de ma maison et aux besoins de ma femme, avec une somme moindre que celle que vous demandez ? Sur ce, je vous dis que la femme est à moi, et, quant à la dot, je veux qu'elle soit à vous. » Ces paroles ayant irrité Andrea Cellini, qui était assez colère de son naturel, Giovanni partit avec sa femme au bout de quelques jours et ne parla plus de la dot.

Les deux époux jouirent de leur jeunesse et de leur saint amour pendant dix-huit ans, avec le vif désir d'avoir des enfants. Au bout de la dix-huitième année, la maladresse des médecins fut cause que la femme de Giovanni avorta de deux jumeaux. Elle redevint enceinte et mit au monde une fille à qui l'on donna le nom de Cosa[1] en mémoire de la mère de mon père. Deux ans plus tard elle eut une nouvelle grossesse, pendant laquelle se manifestèrent chez elle des envies exactement semblables à celles qui avaient marqué la précédente. Comme on fait grande attention à ces envies, on était si convaincu qu'elle aurait encore une fille, qu'on avait décidé de la nommer Reparata, en souvenir de mon aïeule maternelle. L'accouchement eut lieu la nuit qui suivit le jour de la Toussaint, à quatre heures et demie, précisément l'an 1500.

La sage-femme savait que l'on attendait une fille. Dès qu'elle eut lavé et enveloppé l'enfant dans de superbes langes blancs, elle alla sans bruit trouver mon père, et lui dit : « Je vous apporte un beau présent, que vous n'attendiez pas. » Mon père, vrai philosophe,

1. Diminutif de « Nicolosa », Colette. E. F.

était alors en train de se promener. « Ce que Dieu me donne, lui répondit-il, m'est toujours cher » ; et ayant écarté les langes, il vit de ses yeux le fils inespéré. Aussitôt il joignit ses vieilles mains, leva les yeux au ciel et s'écria : « Seigneur, je te remercie à plein cœur ! Cet enfant m'est bien cher, qu'il soit le bienvenu. » Tous les assistants lui demandèrent quel nom il fallait donner au nouveau-né. Sa seule réponse fut : « Qu'il soit le bienvenu (*Benvenuto*). » Tel est le nom que je reçus au saint baptême, et sous lequel j'ai vécu, grâce à Dieu.

IV

Le Scorpion. — La Salamandre.

J'étais âgé de trois ans environ, que mon aïeul Andrea Cellini vivait encore et avait déjà passé la centaine. Un jour, on avait changé un tuyau d'évier, et il en était sorti un énorme scorpion sans que l'on s'en fût aperçu. Il était descendu à terre et s'était caché sous un banc. Je le vis, je courus à lui et m'en emparai. Il était si grand, que ma main laisait passer d'un côté sa queue et de l'autre ses deux pinces. On m'a raconté que, tout joyeux, je sautai vers mon aïeul en lui disant : « Vois, grand-père, ma belle petite écrevisse. » Il reconnut tout de suite que c'était un scorpion, et, dans son amour pour moi, il manqua tomber mort de frayeur. Il me le demandait avec force caresses ; mais je ne le serrais que plus étroite-

ment, en pleurant, car je ne voulais le donner à personne. Mon père, qui était encore à la maison, accourut aux cris. Dans sa stupéfaction, il ne savait comment s'y prendre pour que cet animal venimeux ne me fît point mourir, lorsqu'une paire de ciseaux frappa sa vue. Il s'en arma, et, tout en me cajolant, il coupa la queue et les pinces du scorpion. Dès qu'il m'eut sauvé de ce danger, il considéra cet événement comme un bon augure.

Vers ma cinquième année, mon père se trouvait un jour dans un cellier où l'on avait coulé la lessive. Il jouait de la viole et chantait, seul, auprès d'un bon feu de bois de chêne, car il faisait très froid. En regardant les tisons, il vit, par hasard, un petit animal semblable à un lézard, qui se livrait à de joyeux ébats au milieu des flammes les plus ardentes. Mon père, ayant reconnu de suite ce que c'était, appela ma sœur et moi, nous montra l'animal et m'appliqua un rude soufflet qui me fit verser un déluge de larmes. Il les essuya doucement et me dit : « Cher petit enfant, je ne te frappe point pour te punir, mais seulement pour que tu te souviennes que ce lézard que tu aperçois dans le feu est une salamandre, animal qu'aucune personne connue n'a jamais vu. » Là-dessus, il m'embrassa et me donna quelques quattrini.

V

Leçons de musique. — Le miroir. — Les fifres de la Seigneurie.

Mon père commença à m'enseigner la flûte et la musique vocale. Bien que je fusse à cet âge où les bambins s'amusent encore avec un sifflet ou quelque autre jouet du même genre, ces leçons me causaient un déplaisir inexprimable : ce n'était donc que par pure obéissance que je chantais et jouais de la flûte[1].

A cette époque, mon père faisait d'admirables orgues en bois, les clavecins les meilleurs et les plus beaux qu'on eût jamais vus, des violes, des luths et des harpes d'une beauté et d'une perfection rares. Il était ingénieur et il excellait dans l'art de construire les ponts, les moulins à foulons et toutes sortes d'instruments et de machines. Il fut le premier qui travailla bien l'ivoire. Mais, comme son talent sur la flûte avait peut-être été la première cause de sa liaison avec ma mère, il s'en occupait plus que de raison, si bien que les fifres de la Seigneurie le prièrent

1. La dernière phrase de ce paragraphe, écrite en marge du manuscrit original, a remplacé le passage suivant, qu'on a pu déchiffrer malgré les ratures : « Il logea dans un cabinet de sa boutique Francesco dell'Aiole, grand organiste, excellent musicien et habile compositeur. Cet Aiole m'enseignait le chant et la composition. Mon père et mon frère, me trouvant de grandes dispositions, fondaient sur moi de hautes espérances. Quant à moi, je ne m'occupais de musique qu'avec toute la répugnance imaginable. Je ne me plaisais qu'à dessiner, à modeler en terre et à d'autres études du même genre. Cela m'était du reste très facile, parce que mon père avait été très bon dessinateur et possédait une foule de beaux talents ». L. L.

de jouer avec eux. Il le fit d'abord pour son plaisir; puis, cédant aux vives sollicitations dont on l'accablait, il consentit à entrer dans leur compagnie. Laurent de Médicis[1] et Pierre[2], son fils, qui tous deux lui voulaient beaucoup de bien, voyant que pour le fifre il abandonnait son talent et son art, lui enlevèrent cette place. Mon père en fut très mécontent et se trouva grièvement molesté. Il retourna aussitôt à son art, et fit en os et en ivoire un miroir d'une brasse de diamètre environ, orné de figures et de feuillages d'un fini et d'un dessin vraiment admirables. Ce miroir représentait une roue : au milieu était la glace ; à l'entour sept encadrements circulaires contenaient les sept Vertus, sculptées en ivoire et en os teint en noir. Le miroir et les Vertus etaient disposés de façon qu'en tournant la roue les Vertus se trouvaient toujours droites, grâce à un contre-poids placé sous leurs pieds. Comme mon père était quelque peu versé dans la langue latine, il avait gravé autour de ce miroir un vers latin qui disait : De quelque côté que tourne la roue de la fortune, la Vertu reste debout.

Rota sum, semper, quoquo me verto, stat Virtus.

A peu de temps de là, mon père fut réinstallé dans son emploi de fifre. Quelques-uns de ces faits eurent lieu avant ma naissance; mais, comme je me souviens parfaitement de les avoir entendu raconter, je n'ai pas voulu les passer sous silence. A cette époque, les musiciens dont je viens de parler étaient tous des artisans très estimés, plusieurs d'entre eux appartenaient même aux no-

1. Dit le « Magnifique »; protecteur éclairé des savants et des artistes auxquels étaient ouverts ses palais et ses jardins, m. en 1492. E. F.

2. Pierre II de Médicis, qui perdit l'affection des Florentins et qui fut banni lui et ses frères, Jean (Léon X) et Julien, en 1494. E. F.

bles corporations de la soie et de la laine[1] : aussi mon père ne dédaigna-t-il pas d'embrasser cette profession. Sa plus grande ambition pour moi était que je devinsse un éminent joueur de flûte. Quant à moi, le plus vif déplaisir que je pusse éprouver était, quand il abordait ce sujet, de l'entendre me dire que, si je voulais, grâce aux dispositions qu'il me voyait, je pourrais être le premier homme du monde.

VI

Le petit soprano. — La croix et les boules rouges.

Ainsi que je l'ai déjà noté, mon père était tout dévoué à la maison Médicis : aussi Pierre, lors de son expulsion de Florence, lui confia-t-il quantité de choses de haute importance. Le magnifique Piero Soderini[2], étant ensuite arrivé au pouvoir, prit mon père à son service comme musicien ; puis, ayant reconnu son merveilleux génie, il le chargea de diriger, en qualité d'ingénieur, des travaux considérables. Enfin, tant que Soderini resta à Florence, il voulut à mon père tout le bien imaginable.

A cette époque, comme j'étais très jeune, mon père me faisait porter sur les épaules d'un serviteur, pour jouer de la flûte avec les musiciens du palais devant la Seigneurie. Un huissier me tenait dans ses bras pendant le

1. C'étaient à l'époque de Cellini des métiers distingués à Florence; plusieurs grandes maisons en sortaient, celle des Médicis en venait. E. F.
2. En 1502 on nomma Soderini « gonfalonier » à vie, mais au bout de dix ans les partisans des Médicis le surprirent et le forcèrent d'abdiquer. E. F.

concert, où je remplissais l'office de soprano. Le gonfalonier aimait à me faire babiller. Il me donnait des sucreries, et disait à mon père : « Maestro Giovanni, en même temps que la musique, aie soin de lui enseigner les autres arts que tu possèdes. » A quoi mon père répondait : « Je ne veux pas qu'il fasse autre chose que jouer de la flûte et composer; car, si Dieu lui prête vie, j'espère faire de lui le premier homme du monde dans cette profession. » A ces mots, un des vieux seigneurs qui étaient présents répliqua : « Maestro Giovanni, fais ce que te dit le gonfalonier; pourquoi cet enfant n'arriverait-il jamais à être autre chose qu'un bon joueur de flûte ? »

Il se passa ainsi quelque temps jusqu'au rappel des Médicis. Dès qu'ils furent de retour, le cardinal, qui plus tard monta sur le trône pontifical sous le nom de Léon X, fit beaucoup de caresses à mon père. Pendant l'exil des Médicis, on avait enlevé les boules des armoiries qui ornaient leur palais, et on avait peint à leur place les armes de la commune, c'est-à-dire une grande croix rouge. Au retour des Médicis, la croix rouge fut effacée et les boules furent rétablies dans l'écu, sur un champ d'or, avec de magnifiques ornements. Mon père, qui était doué d'un esprit naturellement poétique et même quelque peu prophétique, ce qui à coup sûr lui venait de Dieu, écrivit sous ces armoiries, dès qu'elles furent livrées aux regards du public, les quatre vers suivants :

Quest' arme che sepolta è stata tanto
Sotto la santa croce mansueta,
Mostra or la faccia gloriosa e lieta,
Aspettando di Pietro il sacro ammanto.

Toute la ville de Florence lut cette épigramme. Peu

de jours après, le pape Jules II mourut. Le cardinal de Médicis[1] se rendit alors à Rome et, contre l'attente universelle, fut élu pape sous le nom de Léon X. Mon père lui ayant envoyé ses quatre vers prophétiques, le pape l'invita à venir à sa cour, en lui assurant qu'il s'en trouverait bien. Mon père ne voulut point quitter Florence, et, au lieu d'être récompensé, fut privé de sa place par Jacopo Salviati, lorsque celui-ci fut nommé gonfalonier. Cela fut cause que je m'appliquai à l'orfèvrerie; je passais une partie de mon temps à l'étude de cet art et l'autre à jouer de la flûte, bien contre mon gré[2].

. . . .

VII

Apprentissage. — Michelagnolo di Viviano. — L'orfèvre Marcone.

A ces mots, je le priai de me laisser dessiner un certain nombre d'heures par jour, m'engageant, pour le contenter, à consacrer toutes les autres à la flûte. « Ainsi donc, s'écria-t-il, tu n'as aucun plaisir à jouer de cet instrument? » Je lui répondis que non, parce que la profession de musicien me paraissait trop au-dessous de ce que je rêvais.

Mon bon père, au désespoir, me fit entrer dans l'atelier du père du chevalier Bandinelli, qui se nommait Michelagnolo. Cet habile orfèvre était de Pinzi di Monte[3].

1. Jean, fils de Laurent le Magnifique, élu pape en 1512. E. F.
2. Cette lacune existe dans le manuscrit original. E. F.
3. Michelagnolo di Viviano était originaire de Gaiule, suivant Va-

Il n'avait point une origine illustre, car son père était charbonnier. Le Bandinelli, du reste, n'est point à blâmer d'avoir, le premier, jeté les fondements de sa maison, s'il l'a fait avec honneur. Quoi qu'il en soit, je n'en ai rien à dire. A peine eus-je passé quelques jours chez Michelagnolo, que mon père, ne pouvant vivre sans me voir, me rappela près de lui. Mais, à mon grand chagrin, je me remis à jouer de la flûte jusqu'à quinze ans. Si je consentais à raconter les événements extraordinaires qui marquèrent ma vie jusqu'à cet âge, et les grands dangers auxquels je fus exposé, je frapperais le lecteur d'étonnement; mais je veux être bref, et j'ai tant à dire que je les laisserai de côté.

A l'âge de quinze ans, j'entrai, contre la volonté de mon père, dans l'atelier d'un orfèvre appelé Antonio di Sandro, et surnommé Marcone. C'était un très bon praticien, fort homme de bien, noble et franc dans toutes ses actions. Mon père ne voulut pas qu'il me donnât un salaire comme aux autres apprentis, puisque j'apprenais cet art de ma propre volonté : il voulait que je pusse dessiner tout à mon gré. Je le faisais bien volontiers et mon digne maître en était vraiment charmé. Il avait un fils unique naturel auquel il ordonnait souvent de me venir en aide. Grâce à mon désir d'avancer et à mes dispositions, j'arrivai en peu de mois à rivaliser avec les bons et même les meilleurs ouvriers, et je commençai à recueillir les fruits de mes travaux. Je ne laissais pas cependant, pour complaire à mon père, de jouer parfois de la flûte ou de sonner du cor; et jamais il ne m'entendait

sari, qui le présente comme le premier orfèvre de Florence. — Voy. Vasari, *Vies des Peintres,* t. V, p. 312 de notre traduction. L. L.

sans répandre des larmes accompagnées de profonds soupirs. Afin de le rendre heureux, souvent j'allais jusqu'à essayer de lui persuader que moi-même je me livrais avec grand plaisir à ces études.

VIII

Rixe. — Exil.

Dans ce temps-là, mon frère, qui par sa bravoure et son audace devint un des meilleurs soldats de l'admirable Jean de Médicis[1], père du duc Cosme, avait quatorze ans environ. Moi, j'étais de deux ans plus âgé que lui. Un dimanche, vers la vingt-deuxième heure, il se trouvait entre la porte San-Gallo et la porte Pinti, et là il avait défié, l'épée à la main, un jeune homme d'une vingtaine d'années. Il le serrait avec tant de vigueur que, même après l'avoir grièvement blessé, il semblait ne pas vouloir s'arrêter. Parmi les nombreux témoins du combat étaient plusieurs parents du blessé; lorsqu'ils s'aperçurent que la chose tournait mal, ils s'armèrent de pierres dont l'une atteignit la tête de mon pauvre jeune frère et le renversa à terre comme mort. Je me rencontrais là par hasard, sans amis et sans armes. J'avais crié de toutes mes forces à mon frère de se retirer, qu'il en avait assez fait; mais, dès que je le vis tomber, je saisis son épée, je me plaçai devant lui et je fis face aux épées et aux pierres. Je ne le quittai point d'une semelle jusqu'au moment où quelques

1. Connu généralement sous le nom de Giovanni delle Bande nere. E. F.

vaillants soldats arrivèrent de la porte San-Gallo et nous arrachèrent à ces furieux, en admirant que tant de valeur fût unie à une si grande jeunesse. Je portai mon frère demi-mort à la maison, où il ne reprit ses sens que bien difficilement. Lorsqu'il fut guéri, les Huit, qui avaient déjà condamné nos adversaires à un bannissement de plusieurs années, nous exilèrent aussi pour six mois à dix milles de la ville. Je dis alors à mon frère : « Viens avec moi », et nous nous séparâmes de notre pauvre père, qui, à défaut d'argent qu'il n'avait pas, nous donna sa bénédiction.

J'allai à Sienne trouver un galant homme que l'on appelait maestro Francesco Castoro. Déjà, lorsqu'une autre fois je m'étais enfui de la maison paternelle, j'avais demeuré quelques jours chez cet honnête orfèvre, jusqu'à ce que mon père m'y eût envoyé chercher : aussi Francesco me reconnut-il et m'employa-t-il aussitôt. Dès que je me fus mis à l'œuvre, il me donna une maison pour tout le temps que je devais passer à Sienne. Je m'y retirai avec mon frère et j'y travaillai plusieurs mois ; mon frère avait quelque teinture des lettres latines, mais il était si jeune, qu'il n'avait pas encore l'amour de l'étude et ne songeait qu'à s'amuser.

IX

Retour à Florence. — Pierino le Fifre.

A la prière de mon père, le cardinal de Médicis[1], qui plus tard fut pape sous le nom de Clément VII, obtint

1. Jules, fils naturel de Julien de Médicis. E. F.

notre rappel à Florence. Un certain élève de mon père, poussé par son insigne méchanceté, conseilla au cardinal de m'envoyer à Bologne, pour me perfectionner sur la flûte, à l'école d'un grand maestro nommé Antonio, lequel était vraiment habile dans son art. Le cardinal dit à mon père que, s'il y consentait, il me donnerait des lettres de recommandation et de crédit. Mon père mourait d'envie de voir ce projet réalisé, et comme moi, de mon côté, j'avais le désir de courir le monde, je partis sans peine.

Arrivé à Bologne, je me mis à travailler avec maestro Ercole del Piffero et je commençai à gagner de l'argent, ce qui toutefois ne m'empêchait pas d'aller chaque jour à ma leçon de musique. En peu de semaines, je fis beaucoup de progrès dans ce maudit flûter, mais de bien plus grands encore dans mon état d'orfèvre, parce que, ne recevant aucun secours du cardinal de Médicis, j'entrai chez Scipione Cavaletti, miniaturiste bolonais, qui demeurait dans la rue Nostra-Donna del Baraccan. Là, je dessinai et je travaillai pour un juif nommé Grazia-Dio, avec lequel je gagnai beaucoup d'argent.

Au bout de six mois, je revins à Florence. Mon retour contraria vivement le fifre Pierino, qui avait été élève de mon père; néanmoins, pour plaire à celui-ci, j'allai souvent chez Pierino donner du cor et jouer de la flûte avec son frère Girolamo, bon et digne garçon qui était de quelques années plus jeune que lui et d'un caractère tout opposé au sien. Un jour, mon père se rendit chez Pierino pour nous entendre ; mon jeu lui ayant plu infiniment, il dit : « Je ferai pourtant de toi un merveilleux musicien, en dépit de ceux qui ont voulu m'en empêcher. » A cela Pierino répondit avec

raison : « Votre Benvenuto tirera plus d'honneur et de profit de l'orfèvrerie, s'il s'y applique, que de cette fifrade. » A ces paroles, mon père, voyant que je partageais cet avis, entra dans une telle colère, qu'il s'écria : « Je savais bien que c'était toi qui t'opposais à mes plus chers désirs, toi qui m'as fait priver de ma place au palais, en me payant de cette basse ingratitude qui est la récompense ordinaire des grands bienfaits. C'est moi qui t'ai procuré un emploi et c'est toi qui m'as fait perdre le mien ; je t'ai enseigné la musique et tout ce que tu sais, et tu empêches mon fils d'obéir à mes volontés ; mais garde bonne mémoire de ces paroles prophétiques : avant non quelques années, non quelques mois, mais seulement quelques semaines, tu seras englouti en punition de ta honteuse ingratitude. — Maestro Giovanni, répliqua Pierino, la plupart des hommes en vieillissant courent à la folie comme vous avez fait; je ne m'étonne plus à cette heure que vous ayez gaspillé si libéralement toute votre fortune, sans songer que vos enfants devaient un jour en avoir grand besoin. Quant à moi, j'ai l'intention d'agir tout différemment; je veux laisser à mes fils de quoi secourir un jour les vôtres. » A quoi mon père répondit : « Un mauvais arbre n'a jamais porté de bons fruits, tout au contraire; et de plus, je te dis que tu es un méchant homme et que tes fils seront fous et pauvres, et viendront demander la charité à mes enfants, qui seront habiles et riches. » Là-dessus ils se séparèrent en grommelant l'un contre l'autre.

Je pris le parti de mon excellent père et je lui dis, en sortant avec lui de la maison de Pierino, que je le vengerais des injures de ce ribaud, pourvu qu'il me permît

de m'appliquer au dessin. « Cher enfant, me dit mon père, moi aussi j'ai été bon dessinateur, mais en récompense de mes peines, mais pour l'amour de moi ton père qui t'ai donné le jour, qui ai soigné ton enfance, qui t'ai enseigné les principes de tant d'arts honorables, ne me promettras-tu pas de prendre quelquefois ta flûte et ton cornet, et d'en jouer avec plaisir ? » Je lui répondis que je le ferais volontiers pour l'amour de lui. « Acquiers des talents, me dit-il alors, ce sera la meilleure vengeance que tu pourras tirer des injures de mes ennemis. »

Un mois ne s'était pas encore écoulé depuis cette scène, lorsqu'un jour Pierino, se trouvant avec plusieurs de ses amis dans une chambre du rez-de-chaussée de sa maison de la rue Dello Studio, au-dessus d'une voûte qu'il faisait construire, se mit à parler de mon père, son ancien maître, et à répéter les paroles que celui-ci lui avait dites en lui pronostiquant qu'il serait englouti. Aussitôt, soit que la voûte eût été mal jetée, soit par la volonté de Dieu qui n'attend pas au dernier jour pour châtier, il fut englouti. Les pierres et les briques qui le suivirent dans sa chute lui fracassèrent les deux jambes à la fois. Ses amis qui étaient avec lui restèrent sur les bords du précipice sains et saufs ; mais grande fut leur frayeur et leur stupéfaction, surtout en pensant aux paroles ironiques que Pierino venait de prononcer à l'instant.

Dès que mon père eut appris cette nouvelle, il courut chez Pierino, et, en présence de Niccolo de Volterra, son père, lequel était trompette de la république, il lui dit : « Oh! Pierino, mon cher disciple, je suis bien affligé de ton malheur, mais tu dois te souvenir que je t'en ai averti, il y a peu de temps. Ainsi s'accompliront

mes prédictions sur tes enfants et les miens. » Quelques jours après, l'ingrat Pierino mourut de ses blessures. Il laissa une femme impudique qui vint à Rome quelques années plus tard me demander l'aumône. Je ne la lui refusai point, tant il est dans ma nature d'être charitable, et puis je ne pouvais songer sans larmes à la prospérité dont jouissait Pierino quand mon père lui prédit que ses fils viendraient un jour implorer notre pitié. Mais en voilà bien assez sur ce sujet, j'ajouterai seulement que personne ne doit jamais injustement se moquer des pronostics d'un homme de bien qu'il aura injurié, parce que souvent ce n'est plus un mortel qui parle, mais la voix de Dieu même.

X

Fuite de la maison paternelle. — Séjour à Pise. — Maître Ulivieri.

Grâce à mes travaux d'orfèvrerie, je fus en état d'aider mon bon père. Ainsi que je l'ai dit plus haut, mon jeune frère Cecchino avait reçu quelque teinture des lettres latines, parce qu'on désirait faire de lui un grand jurisconsulte, comme de moi un grand musicien; mais on ne put vaincre ses dispositions naturelles, pas plus que les miennes. Je m'appliquai au dessin, et mon frère, qui était bien taillé, d'une tournure gracieuse et d'humeur tout à fait guerrière, partit sous les ordres de l'illustre seigneur Jean de Médicis. Un jour, j'étais absent de la maison paternelle lorsqu'il y revint. Comme sa garde-robe était

moins bien montée que la mienne, mes sœurs, qu'il rencontra, lui donnèrent, en cachette de mon père, une cape et un justaucorps fort beaux et tout neufs qui m'appartenaient et que j'avais achetés de mes économies, malgré les secours que je donnais à mon père et à mes bonnes et honnêtes sœurs. Quand je me trouvai ainsi trompé et dépouillé de mes habits, mon frère, à qui je voulais les reprendre, avait disparu. Je demandai alors à mon père pourquoi il m'avait laissé faire un si grand tort, à moi qui n'épargnais aucune peine pour l'aider. A cela il me répondit que j'étais son fils bien-aimé ; que, loin d'avoir perdu quelque chose, j'avais fait un véritable gain, attendu que c'était un devoir commandé par Dieu même de partager ce qu'on a avec celui qui ne possède rien. Enfin il ajouta que si, pour l'amour de lui, je pardonnais cette injure, Dieu me comblerait de toutes sortes de biens. Je répliquai à mon pauvre père affligé comme une jeune tête sans expérience; puis ayant pris le peu d'argent et d'habits qui me restaient, je me dirigeai vers une des portes de la ville, ignorant quelle était celle qui conduisait à Rome.

Je me trouvai bientôt à Lucques, d'où je me rendis à Pise. J'avais alors seize ans environ. Arrivé à Pise, près du pont du milieu, à l'endroit que l'on nomme la Pietra del Pesce, je m'arrêtai devant la boutique d'un orfèvre : je regardais attentivement ce que le maître faisait, lorsqu'il me demanda qui j'étais et quelle profession j'exerçais. Je lui répondis que j'étais un peu de son métier. Aussitôt, cet homme de bien m'invita à entrer dans sa boutique et me donna du travail en me disant : « Ta bonne mine me fait croire que tu es un bon et brave garçon » ; et, à l'instant, il me mit entre les

mains de l'or, de l'argent et des pierres précieuses. A la fin de la journée il me mena dans sa maison, où il vivait honorablement avec ses enfants et sa femme, qui était d'une beauté remarquable.

Je songeai à la douleur et à l'inquiétude que mon père pouvait éprouver à cause de moi. Je lui écrivis donc que je demeurais chez un excellent homme nommé maestro Ulivieri della Chiostra, et que je travaillais avec lui à une foule de beaux et importants ouvrages. J'ajoutai qu'il ne devait point se tourmenter, puisque je ne pensais qu'à m'instruire, et enfin que j'espérais revenir bientôt près de lui avec des talents qui lui vaudraient à la fois honneur et profit.

Mon bon père répondit de suite à ma lettre : « Mon fils, l'amour que je te porte est si grand, que, n'eussent été les convenances que j'observe par-dessus tout, je serais immédiatement accouru près de toi ; car il me semble que j'ai perdu la vue depuis que je ne te vois plus chaque jour, comme j'en avais l'habitude. Je veillerai à ce que ma maison soit tenue honorablement jusqu'à la fin. Quant à toi, applique-toi à acquérir des talents. Enfin, n'oublie jamais et suis religieusement ce simple précepte : « Il faut être honnête et probe dans la maison où l'on veut rester. »

XI

Le Campo-Santo. — Les antiques. — Maladie.

Cette lettre tomba entre les mains de mon maître Ulivieri, qui la lut en cachette. Il me l'avoua plus tard

et me dit : « Benvenuto mio, ta bonne mine ne m'avait point trompé, comme me le confirme cette lettre de ton père, qui est un brave et digne homme. Ainsi, agis comme si tu étais dans ta propre maison et avec ton père. »

Je profitai de mon séjour à Pise pour visiter le Campo-Santo. J'y trouvai une foule d'antiquités d'une rare beauté, telles que des sarcophages de marbre; en maints endroits de la même ville je rencontrai beaucoup d'autres monuments antiques, auxquels je consacrai assidument toutes les journées que le travail de la boutique me laissait libres. Mon maître se plaisait à venir me voir dans la petite chambre qu'il m'avait donnée. Il ne tarda pas à s'apercevoir que tous mes instants étaient bien employés : aussi m'aimait-il comme s'il eût été mon père. Pendant l'année que je passai à Pise, je profitai beaucoup, et j'exécutai quelques belles pièces d'orfèvrerie qui m'inspirèrent un ardent désir d'aller encore plus loin.

Pendant ce temps, mon père me pressait tendrement de revenir à Florence, et, dans chacune de ses lettres, il me recommandait de ne pas laisser de côté la musique, qu'il m'avait enseignée avec tant de peine. A cette seule idée, je perdais entièrement l'envie de retourner près de lui, tant j'avais en haine cette maudite flûte. Il me semblait vraiment avoir passé dans le paradis l'année que je restai à Pise, sans jouer une seule fois de ce détestable instrument.

A la fin de l'année, mon maître Ulivieri eut besoin d'aller à Florence pour vendre des balayures d'or et d'argent. Comme le mauvais air qui règne à Pise m'avait donné un peu de fièvre, j'accompagnai mon maître à Florence; mon père lui fit l'accueil le plus gra-

cieux, et le pria, à mon insu, de ne pas me remmener à Pise.

Pendant les deux mois environ que dura ma maladie, mon père me soigna avec un véritable dévouement. Il répétait sans cesse que ma guérison lui paraissait se faire attendre depuis mille ans, tant il avait le désir de m'entendre jouer de la flûte. Comme il savait quelque peu de médecine et de latin, il me tâtait lui-même le pouls, et il y remarquait une telle altération, dès qu'il me parlait de musique, que souvent il me quittait effrayé, avec les larmes aux yeux. Désespéré de son chagrin, je dis à une de mes sœurs de m'apporter une flûte, persuadé que, malgré la fièvre, l'instrument étant peu fatigant, je n'en serais pas plus malade. Je jouai aussitôt avec un si beau doigté et tant de netteté, que mon père, arrivant à l'improviste, me bénit mille fois et me dit qu'il lui semblait que j'avais fait d'énormes progrès pendant mon absence. Il me pria de persévérer et de ne pas laisser perdre un si admirable talent.

XII

Pietro Torrigiano. — Les cartons de Michel-Ange
et de Léonard de Vinci.

Dès que je fus guéri, je retournai chez le brave orfèvre Marcone, mon ancien maître, qui me fit gagner de l'argent avec lequel j'assistai mon père et ma famille.

Dans ce temps vint à Florence un sculpteur nommé Pietro Torrigiano[1]. Il arrivait d'Angleterre, où il avait

1. Pietro Torrigiano naquit en 1470 et mourut en 1522. Malgré sa

demeuré plusieurs années; comme il était intime ami de mon maître, il ne passait pas un jour sans aller chez lui. Ayant vu mes dessins et mes travaux, il me dit : « Je suis venu à Florence pour emmener le plus de jeunes gens que je pourrai, mon roi m'a confié une vaste entreprise, et je voudrais être aidé par des Florentins. Ta manière de travailler et tes dessins sont moins d'un orfèvre que d'un sculpteur; or, j'ai à exécuter de grands ouvrages en bronze; si tu consens à me suivre, je te ferai à la fois riche et habile. »

Ce Torrigiano était un fort bel homme, et d'une audace extrême; à ses gestes étonnants, à sa voix sonore, et à un certain froncement de sourcils capable d'épouvanter les plus braves, on l'aurait pris plutôt pour un farouche soldat que pour un sculpteur. Il parlait sans cesse de ses hauts faits avec ces animaux d'Anglais.

Un jour, il vint à parler de Michel-Ange Buonarroti, à propos d'un dessin que j'avais fait d'après un carton de ce divin maître[2].

Ce carton fut le premier chef-d'œuvre où Michel-Ange déploya son merveilleux génie. Il le fit en concurrence de

vie aventureuse, cet artiste a produit des œuvres dignes de la fameuse école de Bertoldo, où il fit son apprentissage. Après avoir acquis une grande réputation en Angleterre, il passa en Espagne, où il laissa, entre autres choses, une statue de saint Jérôme que Francisco Goya mettait au-dessus des sculptures de Michel-Ange lui-même. Le duc d'Arcos, raconte Vasari, lui commanda une statue de la sainte Vierge, et pour l'obtenir fit tant de promesses, que Torrigiano crut sa fortune faite. Quand le travail fut terminé, le duc d'Arcos ne voulut le payer que trente ducats. Torrigiano, outré de colère, brisa sa statue à coups de marteau. L'Espagnol irrité accusa d'hérésie le pauvre artiste. Jeté en prison, interrogé chaque jour et ballotté d'un inquisiteur à un autre, Torrigiano tomba dans le désespoir et se laissa mourir de faim. Voy. Vasari. *Vie de Torrigiano*, t. IV, p. 169-175. L. L.

2. Nous n'aurons pas la témérité d'essayer de donner en quelques

celui de Léonard de Vinci[1], qui, comme le sien, était destiné à la salle du conseil du palais de la Seigneurie. Chacun de ces cartons représentait un épisode de la guerre de Pise, par les Florentins[2]. L'admirable Léonard de Vinci avait choisi pour sujet un groupe de cavaliers se disputant un drapeau. Il s'acquitta de sa tâche aussi divinement qu'on puisse l'imaginer. Michel-Ange Buonarroti représenta des soldats florentins se baignant dans l'Arno, lorsque tout à coup, la trompette ayant sonné le rappel, tous s'empressent de courir aux armes. Les gestes, les attitudes, les mouvements de ces personnages nus sont tels, que ni les anciens ni les modernes n'ont jamais rien produit d'aussi parfait. Je répéterai cependant que l'œuvre de Léonard était aussi d'une beauté extraordinaire. Ces deux cartons restèrent, l'un dans le palais Médicis, l'autre dans la salle du pape. Tant qu'ils existèrent, ils servirent de modèle au monde entier des artistes. Bien que le divin Michel- Ange ait fait ensuite la chapelle du pape Jules, jamais il n'arriva à la moitié de cette hauteur, jamais son talent ne retrouva la vigueur qui distingue ces premières études.

lignes une notice sur Michel-Ange. Nous renvoyons à la biographie que Vasari, son ami et son élève, a tracée avec tant de fidélité. — Voy. *Vie de Michel-Ange,* t. V, p. 106-311. L. L.

1. Léonard naquit à Vinci, dans le Valdarno, en 1452, et mourut en 1519. Peintre, sculpteur, architecte, ingénieur, poète, musicien, philosophe, physicien, anatomiste, mécanicien, mathématicien, il fut l'encyclopédiste par excellence de son époque. Il savait tout, il excellait dans tout, et son grand œuvre fut de communiquer sa science à tous. L. L.

2. Le carton du Vinci représentait le combat d'Anghiari où Niccolo Piccinino fut vaincu par les Florentins en 1440. Le carton de Michel-Ange, qui a été malheureusement coupé en morceaux, dont une grande partie s'est perdue, ne nous est connu que par quelques fragments gravés par Schiavonetti, l'estampe des *Grimpeurs,* de Marc-Antoine, et une copie en clair-obscur enfouie, dit-on, à Holkham-House, dans le comté de Norfolk. E. F.

XIII

Le fermoir de ceinture. — Gian-Battista Tasso.
Premier voyage à Rome.

Maintenant retournons à Pietro Torrigiano, qui, mon dessin à la main, me dit : « Dans notre enfance, ce Buonarroti et moi nous allions travailler dans la chapelle de Masaccio[1], à l'église del Carmine. Il avait coutume de se moquer de tous ceux qui dessinaient. Un jour qu'il m'ennuyait de ses plaisanteries, je devins furieux, et je lui appliquai un si terrible coup de poing sur le nez, que je sentis l'os et les cartilages se briser sous ma main comme une oublie, de sorte que toute sa vie il en portera la marque. » Ces paroles soulevèrent tant de haine chez moi, qui chaque jour admirais les chefs-d'œuvre du divin Michel-Ange, que, loin d'avoir le désir de suivre Torrigiano en Angleterre, je ne pouvais plus souffrir sa présence.

1. Masaccio ou Tommaso Guidi naquit à San-Giovanni, dans le Florentin, en 1401 ou 1402, et mourut en 1443. Après avoir étudié à Florence, il passa à Pise et de là à Rome, où il laissa une foule de chefs-d'œuvre qui ouvrirent à la peinture une voie nouvelle. Lorsque Cimabue, Giotto, Stefano, Orcagna, Paolo Uccello et Masolino da Panicale, décidés à rompre avec les types traditionnels, eurent scruté la nature et arraché à la science tous ses secrets, Masaccio s'empara de leurs acquisitions, les rassembla en faisceau, les embellit, les augmenta et les remit à ses successeurs, qui devaient s'en servir pour porter l'art à son apogée. C'est ce que confirment Vasari et Cellini quand ils racontent que les Vinci, les Raphaël, les Michel-Ange, allèrent étudier les fresques de la chapelle del Carmine. On peut dire que Masaccio d'une main lie le présent à l'avenir et de l'autre se rattache au passé. — Voy. Vasari, *Vie de Masaccio,* t. II, p. 129-143. L. L.

Je m'appliquai continuellement, à Florence, à étudier le style sublime de Michel-Ange, et jamais je ne m'en suis écarté. A cette époque, je me liai étroitement avec un jeune homme de mon âge, qui, lui aussi, travaillait à l'orfèvrerie. Il se nommait Francesco et il était fils de Filippo Lippi et petit-fils de l'excellent peintre Fra Filippo[1]. Nous conçûmes l'un pour l'autre une si vive affection, que nous ne nous quittions ni la nuit ni le jour. Sa maison était pleine de livres renfermant les précieuses études que son père avait dessinées d'après les antiquités de Rome. J'en fus vraiment enthousiaste pendant les deux années environ que je vécus avec Francesco.

Vers ce temps-là, je fis un bas-relief en argent de la grandeur de la main d'un enfant. C'était un fermoir de ceinture d'homme que l'on portait alors de cette dimension. J'y avais ciselé des feuillages à l'antique entremêlés d'enfants et de grotesques. J'exécutai cet ouvrage dans la boutique de Francesco Salimbene. Tous les or-

1. Fra Filippo Lippi naquit à Florence vers l'an 1400, et mourut en 1469. Sa sortie du cloître, son esclavage en Barbarie, où il fut vendu par des corsaires, la manière étrange dont il recouvra la liberté, ses amours avec Lucrezia Buti, la belle novice du couvent de Santa-Margherita, et enfin sa mort, occasionnée par le poison, sont connus de tout le monde. — On admire dans ses productions une franchise et une fermeté, un tact, un goût et une adresse qui dénotent tout à la fois une âme de poète et de philosophe, une main d'une extrême habileté à manier l'outil, et un œil exercé à vivifier l'ensemble le plus grandiose aussi bien que les détails les plus minutieux. Son fils Filippo fut élève du Botticelli. Vasari lui attribue l'honneur d'avoir introduit les grotesques dans la peinture moderne. Mais ce mérite appartient au Padouan Squarcione, qui vivait plus de soixante ans avant lui, et qui était allé jusqu'en Grèce pour étudier les chefs-d'œuvre de l'antiquité. — Voy. Vasari, *Vie de Fra Filippo*, t. III, p. 28-49, et *Vie de Filippo Lippi*, p. 296-310. Francesco Lippi n'est mentionné que par Cellini. L. L.

fèvres qui le virent me vantèrent comme le plus habile des jeunes ouvriers du métier.

Sur ces entrefaites, un sculpteur en bois, exactement de mon âge, nommé Gian-Battista Tasso, me dit, en sortant de dîner avec moi, que, si je voulais aller à Rome, il m'accompagnerait volontiers. Comme j'étais encore en querelle avec mon père à cause de la flûte, je poussai le Tasso, en lui disant : « Tu es plus propre à parler qu'à agir. — Moi aussi, me répondit-il, je suis brouillé avec ma mère; si j'avais assez d'argent pour aller à Rome, je ne me donnerais pas même la peine de retourner fermer ma propre boutique. » A ces mots, je ripostai que s'il n'avait pas d'autre motif pour rester, je me trouvais à la tête d'une somme suffisante pour nous mener tous deux jusqu'à Rome. Tout en causant ainsi, nous arrivâmes, sans nous en douter, à la porte San-Piero-Gattolino. Je dis alors à mon camarade : « Tasso, mio, c'est Dieu lui-même qui nous a conduits à cette porte, sans que toi ni moi nous en soyons aperçus. Maintenant que je suis ici, il me semble que j'ai fait la moitié du chemin. » Pendant que nous continuions de cheminer, d'un commun accord nous nous écriâmes : « Que diront ce soir nos vieux parents? » Mais nous convînmes aussitôt de ne plus y songer, avant d'être à Rome, et, attachant notre tablier derrière notre dos, nous marchâmes, presque sans souffler mot, jusqu'à Sienne. Dès que nous fûmes arrivés dans cette ville, Tasso me dit qu'il s'était blessé au pied et refusa d'aller plus loin. Il me pria de lui prêter de l'argent pour s'en retourner. Je lui répondis : « Il ne m'en resterait plus assez pour continuer. Tu aurais dû faire tes réflexions avant de quitter Florence, et si ce sont tes pieds

qui t'arrêtent, nous trouverons un cheval de retour pour Rome, et alors tu n'auras plus d'excuse. » Je pris en effet un cheval, et, voyant que Tasso restait muet, je m'acheminai vers la porte de Rome. S'étant aperçu que ma résolution était inébranlable, il se mit en grommelant à me suivre de loin clopin-clopant. Quand je fus près de la porte, j'eus pitié de mon pauvre compagnon, je l'attendis et le pris en croupe, en lui disant : « Que diable nos amis diraient-ils de nous si, après être partis pour Rome, nous n'osions pas aller au-delà de Sienne? » Le bon Tasso avoua que j'avais raison, et, comme il était d'un caractère enjoué, il commença à rire et à chanter, et ce fut ainsi, en chantant et en riant, que nous fîmes notre entrée à Rome. J'avais alors justement dix-neuf ans, car j'étais né avec le siècle, et nous nous trouvions en 1519.

A peine débarqué, je me mis en boutique chez un maître que l'on appelait le Firenzuola, quoique son véritable nom fût Giovanni. Il était de Firenzuola en Lombardie[1], et il excellait dans les gros ouvrages d'orfèvrerie. Je lui montrai le modèle de ce fermoir de ceinture que j'avais fait à Florence, chez Salimbene. Il en fut émerveillé, et, se tournant vers un Florentin nommé Giannotto Giannotti, que depuis plusieurs années il avait pour ouvrier, il lui dit : « A la bonne heure! voilà un de ces Florentins qui savent quelque chose, mais toi, tu es de ceux qui ne savent rien. »

Je voulus alors parler à Giannotto que je reconnus, car, avant son départ pour Rome, nous allions souvent dessiner ensemble, et nous avions même été camarades intimes. Mais les paroles de son maître l'avaient piqué

1. Dans la province de Parme. E. F.

tellement au vif, qu'il prétendit ne point me connaître et ignorer qui j'étais. Indigné, je lui dis : « Oh! Giannotto, jadis mon intime ami, avec qui en tel et tel endroit j'ai dessiné, mangé, bu et dormi ; je me soucie fort peu que tu te portes caution de moi vis-à-vis de cet honnête homme, car j'espère que je saurai, avec mes mains et sans ton aide, montrer qui je suis. »

XIV

Le Firenzuola. — La salière. — Pagolo Arsago.

Lorsque j'eus achevé de parler, le Firenzuola, qui était homme de cœur, se tourna vers Giannotto, et lui dit : « N'as-tu pas honte, vil coquin, de te conduire ainsi avec un ancien camarade? « Puis, encore tout ému, il ajouta en s'adressant à moi : « Entre dans ma boutique et tâche, comme tu l'as dit, que tes mains montrent qui tu es. »

Aussitôt il me chargea d'exécuter une magnifique pièce d'argenterie, destinée à un cardinal. C'était un petit coffre, copié d'après celui de porphyre qui est devant la porte de la Rotonda. Je l'enrichis de si beaux petits masques de mon invention, que mon maître allait le montrer à tous ses confrères, en se vantant de ce qu'un si admirable morceau était sorti de sa boutique. Ce coffret avait une demi-brasse de dimension environ, et il était disposé de façon à pouvoir servir de salière. De lui me vint le premier argent que je gagnai à Rome; j'en envoyai une partie à mon bon père, et je gardai l'autre

pour subvenir à mes besoins. J'en profitai pour étudier les antiques. J'attendis que ma bourse fût vide pour retourner travailler à la boutique.

Mon ami Gian Battista Tasso, après un court séjour à Rome, retourna à Florence. Quant à moi, j'entrepris un nouvel ouvrage; dès qu'il fut achevé, cédant aux suggestions d'un Milanais, nommé maestro Pagolo Arsago, j'eus la fantaisie de changer de maître. Firenzuola, mon premier patron, eut alors une violente querelle avec cet Arsago. Il lui adressa en ma présence quelques paroles injurieuses. Je pris aussitôt la défense de mon nouveau maître, et je dis à Firenzuola que j'étais né libre et que libre je voulais vivre ; qu'il ne pouvait se plaindre d'Arsago, et encore moins de moi, puisqu'il me devait encore quelques écus; enfin, que, comme ouvrier libre, j'entendais aller où bon me semblait, du moment que je ne faisais de tort à personne. Mon nouveau maître dit qu'il ne m'avait point appelé, et que je l'obligerais en retournant chez Firenzuola. A cela je répliquai que, sachant ne lui causer aucun tort, et qu'ayant fini les ouvrages commencés, je prétendais dépendre de moi-même et non des autres, et que quiconque voulait m'employer devait s'adresser à moi. Là-dessus Firenzuola s'écria : « Quant à moi, je ne veux pas te prier, et, en outre, aie soin de ne plus te présenter devant moi sous aucun prétexte. » Je lui rappelai l'argent qu'il me devait, mais il tourna ma réclamation en dérision. Je lui dis alors que, si je savais me servir de mes outils, dans mon métier, comme il l'avait vu, je saurais non moins bien tirer parti de mon épée pour recouvrer le prix de mon travail. A ces mots s'arrêta un vieillard que l'on appelait maestro Antonio de San-Marino. C'était le

premier orfèvre de Rome. Il avait été autrefois le maître de Firenzuola. Ayant entendu mes raisons, que je disais de façon qu'on pouvait parfaitement les entendre, il me prit sous sa protection et engagea Firenzuola à me payer. La dispute fut vive, car ce Firenzuola était bien plus adroit ferrailleur qu'habile orfèvre. Cependant la justice et la raison devaient l'emporter, et je les appuyai avec tant de valeur, que je fus payé. Plus tard, Firenzuola et moi devînmes amis, et je tins, à sa prière, un de ses enfants sur les fonts baptismaux.

XV

Retour à Florence. — Le chiavacuore. — Les deux Guasconti.

Je travaillai donc chez maestro Pagolo Arsago. Je gagnai avec lui beaucoup d'argent, dont j'envoyai toujours la plus grande partie à mon père. Au bout de deux ans, ses sollicitations me déterminèrent à retourner à Florence. Je rentrai chez Francesco Salimbene, auprès duquel je réalisai de gros bénéfices. Je n'épargnais ni peines ni fatigues pour me perfectionner dans mon art. Je renouai amitié avec Francesco Lippi, et, bien que je me fusse lancé dans les plaisirs pour me distraire des ennuis que me causait ma maudite flûte, je ne laissais pas de consacrer quelques heures du jour ou de la nuit à de sérieuses études[1].

1. Dans le manuscrit original, Cellini a rayé le passage suivant, que

A cette époque je ciselai en argent un *chiavacuore:* c'était une ceinture large de trois doigts, en demi-relief et ornée de figurines en ronde bosse, dont les nouvelles mariées avaient alors coutume de se parer. Je fis cet ouvrage pour Raffaello Lapaccini. Il me fut très mal payé, mais l'honneur qu'il me valut fut bien plus grand que le prix que j'en pouvais justement espérer.

Parmi les différents orfèvres avec qui j'avais travaillé à Florence, je trouvai quelques hommes de bien comme mon premier maître Marcone, mais j'en rencontrai d'autres qui, malgré leur réputation d'honnêtes gens, me volèrent effrontément, et tant qu'ils purent: dès que je m'en aperçus, je me débarrassai d'eux en les tenant pour de misérables coquins. Toutefois un orfèvre nommé Giovanbattista Sogliani me céda gracieusement une partie de sa boutique qui était située au coin du Mercato-Nuovo, près de la banque des Landi. J'y fis quantité de beaux petits joyaux, et je gagnai beaucoup d'argent, de sorte qu'il me fut facile d'aider largement ma famille.

Mon succès éveilla l'envie de deux mauvais maîtres que j'avais eus. Ils se nommaient Salvadore et Michele Guasconti, avaient trois grandes boutiques d'orfèvrerie et faisaient de nombreuses affaires. Voyant qu'ils cher-

l'on peut cependant encore déchiffrer : « Je me trouvais à Florence avec Girolamino, frère de Pierino, Giovannino, frère de Daniello, et Giovan Francesco Porri. Nous formions le meilleur quatuor de cornets que l'on eût entendu jusqu'alors. Je faisais cela par amour de la bonne musique, et aussi pour complaire à mon pauvre vieux père, à qui je prolongeai ainsi la vie de plusieurs années. Heureux qui pouvait nous avoir ou nous entendre ! Un soir, entre autres, après avoir donné une sérénade à Filippo Strozzi, nous allâmes tous les quatre dans la Via-Larga, et, là, nous avions recommencé à sonner, lorsque nous fûmes accostés par un certain personnage ennuyeux de la famille des Benci, qui, avec un huissier de la Seigneurie et une autre espèce de sbire..... »

chaient à me nuire, je m'en plaignis à un brave homme, à qui je dis qu'il devrait bien leur suffire de m'avoir friponné à l'aide de leur masque trompeur d'honnêteté. Ces paroles étant parvenues à leurs oreilles, ils se vantèrent de m'en faire cruellement repentir ; comme je ne sais de quelle couleur est la peur, je m'inquiétai peu de leurs menaces.

XVI

Rixe. — Le tribunal des Huit.

Un jour, il advint qu'un de ces drôles, contre la boutique duquel j'étais appuyé, m'appela et osa m'adresser d'insolents reproches. Je lui répondis que, si lui et les siens s'étaient bien conduits avec moi, j'aurais parlé d'eux comme l'on parle de gens respectables, et que, grâce à la manière dont ils avaient agi, ils ne devaient se plaindre que d'eux-mêmes et non de moi. Pendant que je parlais, un de leurs cousins, nommé Gherardo Guasconti, à leur instigation peut-être, saisit le moment où passait près de nous un âne chargé de briques, et il le poussa sur moi avec tant de force, qu'il me fit beaucoup de mal. Je me retournai à l'instant, et voyant qu'il riait, je lui lançai un si rude coup de poing sur la tempe, qu'il perdit connaissance et tomba comme mort. « Voilà, criai-je à ses cousins, comment se traitent les lâches gredins de votre espèce ! » Puis, comme ils faisaient mine de se jeter sur moi, car ils étaient nombreux, la colère m'emporta ; je tirai un petit couteau, et je leur dis : « Si l'un

de vous sort de la boutique, qu'un autre coure chercher un confesseur, car un médecin n'aura que faire ici. » Ces paroles leur causèrent une telle épouvante, qu'aucun d'eux n'osa bouger pour secourir le cousin.

Je ne fus pas plus tôt parti que pères et fils coururent au tribunal des Huit, et m'accusèrent de les avoir assaillis, à main armée, dans leur boutique, crime sans exemple à Florence. Les Huit me citèrent devant eux ; je comparus, et ils m'accueillirent avec une verte réprimande, soit parce que j'étais en cape[1], tandis que mes adversaires étaient en manteaux et en chaperons, soit parce que ceux-ci avaient eu soin d'aller d'abord chez nos juges leur parler en particulier, ce que j'avais négligé de faire, ignorant l'usage et me reposant sur la bonté de ma cause.

Je dis au tribunal que, violemment irrité par la grave insulte de Gherardo, je ne lui avais cependant donné qu'un soufflet, qu'ainsi je ne croyais pas avoir mérité leur sévère réprimande. A peine eus-je lâché le mot soufflet, que Prinzivalle della Stufa, l'un des Huit, dit : « C'est un coup de poing et non un soufflet que tu lui as donné. » Aussitôt la sonnette retentit, et l'on nous fit tous sortir. Prinzivalle, pour me disculper, dit alors à ses collègues : « Admirez, signori, la simplicité de ce pauvre jeune homme, qui s'accuse d'avoir donné un soufflet qu'il considère comme moins grave qu'un coup de poing. (Dans le Mercato-Nuovo, un soufflet est puni d'une amende de vingt-cinq écus, tandis que pour un coup de poing la peine est presque nulle.) C'est un garçon de talent qui, par son travail, soutient sa pauvre

1. Varchi, contemporain de Benvenuto, dit qu'à Florence on réputait homme de mauvaise vie et coupe-jarret celui qui, sans être soldat, ne portait que la cape pendant le jour. — Voy. Varchi, lib. IX, p. 120.

famille. Plût à Dieu qu'il y eût beaucoup de jeunes gens comme lui dans notre ville, où ses pareils sont malheureusement trop rares! »

XVII

L'amende. — Encore une rixe.

Parmi mes juges il y avait de vieilles têtes encapuchonnées de la faction de Savonarola [1], qui, gagnées par les obsessions et les mensonges de mes adversaires, auraient voulu m'envoyer en prison et me frapper de la plus forte peine : mais le bon Prinzivalle remédia à tout. On ne m'infligea qu'une petite amende de quatre boisseaux de farine, au profit du monastère delle Murate. Les Huit, nous ayant rappelés, m'ordonnèrent d'obéir à leur sentence et de ne pas prononcer un mot, sous peine d'encourir leur disgrâce, Enfin, après une rude mercuriale, ils m'envoyèrent chez le greffier. Je me retirai en murmurant toujours : « Mais c'est un soufflet et non pas un coup de poing », de sorte que les Huit ne purent s'empêcher d'éclater de rire. Le greffier nous ordonna, de la part du tribunal, de donner caution. Quand je vis que moi seul j'étais condamné à l'amende de quatre mesures de farine, je me crus assassiné. Cependant j'envoyai chercher, pour me cautionner, un de mes

1. Fra Girolamo Savonarole, le célèbre dominicain qui, joignant l'enthousiasme fanatique du moine à l'énergie du républicain, s'était attaqué à la dissolution des mœurs de son temps et qui, s'étant attiré l'inimitié du Pape, des Médicis, des libertins et de tous les ordres religieux jaloux de celui de Saint-Dominique, fut brûlé en 1498. E. F.

cousins, le chirurgien maestro Annibal, père de messer Librodoro Librodori. Il refusa de venir. Indigné, frémissant de rage, je devins comme un aspic, et j'adoptai un parti désespéré. Ici, on va voir combien nous sommes non seulement influencés, mais encore violentés par notre étoile. Je suis un peu irascible de ma nature ; aussi le souvenir des grandes obligations que cet Annibale avait à ma famille accrut-il ma colère au point que je fus tout à fait poussé au mal.

J'attendis que les Huit fussent allés dîner : alors, étant resté seul et voyant qu'aucun sbire ne m'observait, je sortis du palais et courus à ma boutique, où je m'armai d'un poignard ; puis je volai jusqu'à la maison de mes adversaires. Je les trouvai à table. Le jeune Gherardo, première cause de la querelle, se précipita aussitôt sur moi. Je lui portai à la poitrine un coup de poignard qui traversa de part en part son pourpoint, son collet et la chemise, mais sans lui effleurer la peau et sans lui causer le moindre mal. A la facilité avec laquelle mon arme pénétra et au craquement des habits déchirés par le fer, je crus avoir blessé grièvement mon ennemi, qui de terreur tomba à terre. « Traîtres ! m'écriai-je, voici le jour où je vais tous vous tuer. » Le père, la mère et les sœurs, pensant que l'heure du jugement dernier avait sonné, se jetèrent à genoux, en implorant à grands cris miséricorde. Voyant qu'ils n'osaient se défendre et que Gherardo gisait sur le sol comme un cadavre, je jugeai honteux de les toucher, mais, toujours furieux, je sautai au bas de l'escalier. Dans la rue je trouvai le reste de la famille, qui se composait d'une douzaine d'individus au moins. L'un avait une pelle de fer, l'autre un gros tuyau de même métal, ceux-ci des marteaux ou des enclumes,

ceux-là des bâtons. Je me lançai au milieu d'eux comme un taureau furieux, et du choc j'en culbutai quatre ou cinq ; je les suivis dans leur chute, en continuant de jouer du poignard à droite et à gauche. Ceux qui étaient restés debout se ruèrent sur moi, en manœuvrant à deux mains marteaux, bâtons et enclumes; mais Dieu, dont l'intervention secourable se manifeste parfois, voulut que je ne fisse ni ne reçusse le moindre mal. Je ne laissai sur le champ de bataille que ma barrette. Mes adversaires, qui d'abord s'étaient enfuis, s'en étant emparés, la frappèrent à qui mieux mieux, de leurs armes. Enfin, lorsqu'ils se mirent à compter leurs morts et leurs blessés, ils se trouvèrent tous en parfaite santé.

XVIII

Fuite.

Quant à moi, je pris ma course vers Santa-Maria-Novella, où je rencontrai Frate Alesso Strozzi. Bien que je ne connusse point ce digne religieux, je lui avouai que j'avais commis une grande faute, et je le suppliai, au nom de Dieu, de me sauver la vie. Le bon frate me dit de ne rien craindre, que j'étais en toute sûreté dans sa cellule, lors même que je me serais rendu coupable des plus énormes crimes du monde.

Une heure après, les Huit, s'étant réunis extraordinairement, firent publier contre moi un des plus terribles bans dont on ait jamais entendu parler. Les peines les plus graves étaient promises à toute personne qui me

donnerait asile ou ne me dénoncerait pas, sans égard pour le lieu de refuge et la qualité des gens qui m'auraient caché.

Mon pauvre père, en entrant dans la salle des Huit, se jeta à genoux et implora miséricorde pour son jeune et malheureux fils. Alors un de ces enragés[1], secouant la crête de son chaperon, se dressa sur ses pieds, et dit à mon père avec force injures : « Lève-toi et sors de suite. Demain nous l'enverrons en exil, escorté de nos hallebardiers. » Mon père leur répondit avec assurance : « Vous ferez ce que Dieu aura ordonné, et rien de plus. — Dieu en a, certes, ordonné ainsi, répliqua l'autre. — J'aime à croire que vous n'en savez rien, » lui riposta mon père; puis il sortit et vint me trouver avec le fils de Giovanni Landi, jeune homme de mon âge, dont le nom était Piero. Nous nous aimions tous deux plus que si nous eussions été frères. Piero avait sous son manteau une admirable épée et une magnifique cotte de mailles. Après m'avoir raconté où en était l'affaire et ce que lui avaient dit les Huit, mon père m'embrassa sur le front et sur les deux yeux, et me bénit du fond du cœur en me disant : « Que Dieu te soit en aide! » Il me présenta ensuite l'épée et la cotte de mailles, m'aida de sa propre main à les revêtir et ajouta : « Oh! mon bon fils, c'est avec ces armes que tu dois vivre ou mourir! » Piero Landi, qui était présent, ne cessait de pleurer. Il me donna dix écus d'or. Je le priai de m'arracher quelques petits poils de la barbe, mon

1. Cellini dit « arrovellati » synonyme d' « *arrabbiati* » — enragés, — qui était le sobriquet par lequel on désignait, à l'époque du gonfaloniere Soderini (1502-1512), les partisans de Savonarole, que l'on appelait aussi les « piagnoni » (pleurnicheurs). E. F.

premier duvet. Frate Alesso me déguisa en religieux, et chargea un frère convers de m'accompagner.

Je sortis du couvent par la porte al Prato, et j'allai jusqu'à la place San-Gallo, en marchant le long des murs. Je gravis ensuite la côte de Montici, où je trouvai dans une des premières maisons le Grassuccio, frère de messer Benedetto de Monte-Varchi[1]. Dès que je fus défroqué et redevenu homme, nous montâmes sur deux chevaux qui étaient préparés pour nous et nous atteignîmes Sienne pendant la nuit.

Le Grassuccio retourna à Florence, alla saluer mon père et lui annonça que j'étais arrivé à bon port. Mon père en fut au comble de la joie. Les minutes lui semblèrent des siècles, jusqu'à ce qu'il eût retrouvé celui des Huit qui l'avait injurié. Enfin, l'ayant rencontré, il lui dit : « Voyez-vous, Antonio, que Dieu seul savait ce qui devait advenir à mon fils! — Eh bien, répliqua l'autre, dis-lui qu'il nous retombe entre les mains. — Je remercierai Dieu qui l'en a tiré », répondit mon père.

XIX

Arrivée à Rome. — Lucagnole de Jesi. — Le Fattore. Les Chigi. — Madonna Porzia.

A Sienne j'attendis l'estafette de Rome, et je partis avec elle. Lorsque nous eûmes passé la Paglia, nous ren-

1. Benedetto Varchi, l'homme de lettres bien connu que Benvenuto devait prier plus tard d'examiner et de corriger le manuscrit de sa vie. E. F.

contrâmes le courrier qui portait la nouvelle de l'élection du nouveau pape, Clément VII [1].

A mon arrivée à Rome, j'entrai dans la boutique de maestro Santi, qui, depuis la mort de cet orfèvre, était tenue par un de ses fils. Celui-ci ne travaillait pas lui-même, mais il avait confié la direction de toutes les affaires à Lucagnolo de Jesi, jeune campagnard qui, dès son enfance, avait travaillé avec maestro Santi. Lucagnolo était de petite taille, mais bien proportionné. Jamais jusqu'alors je n'avais rencontré un meilleur ouvrier : il avait une extrême facilité et dessinait très bien. Il ne faisait que de la grosserie, c'est-à-dire des vases, des bassins et autres pièces du même genre. Lorsque je fus établi dans cette boutique, j'entrepris, pour un Espagnol, l'évêque de Salamanque, des chandeliers qui furent exécutés aussi richement que le permettait un ouvrage de cette nature.

Gianfrancesco, surnommé le Fattore [2], vaillant peintre, élève de Raphaël d'Urbin [3], était intimement lié

1. Don Francisco de Bobadilla, qui était venu à Rome en 1517, à l'occasion du concile de Lateran. E. F.

2. Giovan-Francesco Penni, surnommé le Fattore, naquit à Florence, et mourut, à l'âge de quarante ans environ, en 1528. « L'aménité de son caractère, dit Vasari, ses dispositions pour la peinture et ses autres qualités furent cause que Raphaël le prit dans sa maison et lui prodigua tous ses soins, de même qu'à Jules Romain. Raphaël considéra toujours ces deux artistes comme ses enfants, et, à sa mort, il le prouva en les instituant ses héritiers. » Le Fattore fut l'un des collaborateurs les plus dévoués et les plus intelligents de son illustre maître, et l'un des derniers soutiens de l'école romaine. Il contribua à l'avancement de l'école napolitaine, en lui léguant son excellent élève, le Pistoia. — Voy. Vasari, *Vie du Fattore*, t. VI, p. 96. L. L.

3. Comme Michel-Ange, Raphaël est une de ces figures colossales dont on ne saurait, sans insolence, tenter l'esquisse en quelques lignes. — Nous renvoyons donc encore le lecteur à Vasari, *Vie de Ràphaël*, t, IV, p. 207. L. L.

avec l'évêque de Salamanque. Il me poussa si avant dans les bonnes grâces de ce seigneur, que j'en reçus de nombreuses commandes qui me valurent de gros profits.

A cette époque, j'allais dessiner tantôt dans la chapelle[1] de Michel-Ange, tantôt chez le Siennois Agostino Chigi, où se trouvaient une foule de magnifiques peintures de l'illustre Raphaël. Le palais d'Agostino[2] étant habité par son frère messer Gismondo Chigi, je ne pouvais y entrer que les jours de fête. Les Chigi étaient très fiers quand ils voyaient de jeunes artistes comme moi venir chercher dans leur palais des sujets d'études. La femme de messer Gismondo, qui était gracieuse au possible et belle au-delà de toute expression, m'ayant souvent aperçu chez elle, m'aborda un jour, regarda mes dessins et me demanda si j'étais sculpteur ou peintre. Je lui appris que j'étais orfèvre. Elle me dit que je dessinais trop bien pour un orfèvre; puis, s'étant fait apporter par une de ses caméristes un lis composé de magnifiques diamants montés en or, elle me le montra, en me priant de l'estimer. Je l'évaluai à huit cents écus. Elle me dit que je ne m'étais point trompé, et me demanda ensuite si je me sentais capable de faire une belle monture à ses diamants. Je lui répondis affirmativement et aussitôt je traçai en sa présence un petit dessin; je l'exécutai d'autant mieux que je prenais plaisir à m'entretenir avec cette belle et charmante femme.

1. La chapelle Sixtine, où se trouve le Jugement dernier de Michel-Ange. L. L.

2. Connu aujourd'hui sous le nom de la Farnesina.

Au moment où j'achevais ce dessin, survint une belle et noble Romaine qui était descendue de l'étage supérieur où elle demeurait. Elle demanda à madonna Porzia ce qu'elle faisait là; celle-ci lui répliqua en riant : « Je m'amuse à regarder dessiner ce jeune homme, en qui la bonté est alliée à la beauté. » A ces paroles je devins rouge, et, avec une certaine hardiesse que tempérait une légère modestie, je ripostai : « Quel que je sois, madonna, je serai toujours prêt à vous servir en tout. — Tu sais bien que je veux que tu me serves, » me dit-elle en rougissant aussi; puis elle me remit le lis pour l'emporter, et, de plus, me donna vingt écus d'or qu'elle tira de sa bourse, en ajoutant : « Monte-moi ces diamants sans t'écarter du dessin que tu viens de me faire, et conserve-moi l'or de l'ancienne monture. — Si j'étais ce jeune homme, dit alors la noble dame romaine, je m'enfuirais volontiers avec ce trésor. » Madonna Porzia lui répondit que le talent était rarement accouplé avec le vice, et que, si j'agissais ainsi, je démentirais fortement l'honnêteté que respirait ma figure. Là-dessus, elle prit par la main sa compagne, et me dit avec un ravissant sourire : « Adio, Benvenuto! » Je restai encore quelque temps dans le palais à travailler à un dessin que j'avais commencé d'après un Jupiter de Raphaël d'Urbin. Lorsque je l'eus achevé, je partis. J'exécutai sans retard un petit modèle en cire pour montrer ce que serait mon lis une fois terminé. Je le portai à madonna Porzia, que je rencontrai avec la dame romaine dont j'ai déjà parlé. Elles furent toutes deux grandement satisfaites de mon travail : leurs éloges m'enhardirent au point que je leur promis que l'ouvrage serait moitié mieux que le modèle.

Je me mis donc à la besogne. Douze jours me suffirent pour mener à fin ce petit joyau, qui, comme je l'ai dit, était en forme de lis. Je l'ornai de petits masques, de figures d'animaux et d'enfants, et, de plus, je l'émaillai précieusement, de sorte que les diamants qui le composaient en étaient améliorés de plus de la moitié.

XX

Le lis de diamants. — Rivalité.

Lucagnolo, ce vaillant homme dont j'ai parlé plus haut, se montra fort mécontent lorsqu'il me vit occupé de ce lis. Maintes fois il me répéta que j'aurais plus d'honneur et de profit à l'aider à faire de grands vases d'argent, comme j'avais commencé. Je lui répondis que les commandes de grands vases d'argent ne me manqueraient jamais, tandis que je ne trouverais pas tous les jours des ouvrages semblables à celui que j'avais entre les mains ; j'ajoutai qu'il me vaudrait non moins d'honneur que de grands vases d'argent, et qu'en outre il serait beaucoup plus lucratif. A ces mots, Lucagnolo se moqua de moi, et me dit : « Tu verras ce qu'il en est, Benvenuto. Nous nous sommes mis à l'œuvre en même temps, j'arriverai à fin aussitôt que toi ; tu connaîtras alors, par expérience, le bénéfice que me procurera mon vase, et le gain que tu retireras de ton joyau. » Je lui dis que j'acceptais avec plaisir la lutte avec un homme de si grand talent, et que l'on verrait qui de nous se trompait.



Je portai mon lys à Madonna Porzia.

II

A Quantin Imp.

Là-dessus, nous baissâmes tous deux la tête avec un fier dédain et nous déployâmes tant d'ardeur au travail, qu'au bout de dix jours environ chacun de nous avait terminé sa tâche.

L'ouvrage de Lucagnolo était un énorme vase d'argent destiné à être placé près de la table du pape et à recevoir, pendant le repas, les petits os et les épluchures de fruits. C'était un meuble de luxe plutôt que d'utilité. Il était orné de deux belles anses, d'une foule de masques petits et grands, et de feuillages aussi élégants et aussi gracieux qu'on puisse l'imaginer. Je dis à Lucagnolo que jamais je n'avais vu un plus beau vase. Croyant qu'il m'avait amené à reconnaître qu'il avait raison, il me répondit : « Ton joyau ne me semble pas moins beau, mais bientôt nous verrons la différence qu'il y a entre eux. » Sur ce, il prit son vase et le porta à Clément VII. Le pape en fut satisfait, et ordonna qu'on lui payât de suite le prix que l'on donne ordinairement pour les ouvrages de cette sorte.

Pendant ce temps, je portai mon lis à madonna Porzia. Elle me dit, tout émerveillée, que j'avais dépassé de beaucoup mes promesses; que j'étais libre d'exiger tout ce que bon je jugerais; qu'un château lui semblait un prix à peine digne de mon mérite, et que dans l'impossibilité où elle était de me le donner, ajouta-t-elle en riant, elle me priait de lui demander quelque chose qui fût en son pouvoir. Je lui répondis que si sa seigneurie était satisfaite, j'avais obtenu le plus haut prix de mon travail que j'eusse ambitionné. Je lui fis une révérence, et lui affirmai en riant que je ne voulais point d'autre récompense. Madonna Porzia, se tournant alors vers son amie, lui dit : « Voyez-vous qu'à son talent s'allient

non les vices, mais les vertus que nous lui avions avec raison supposées ? »

« Benvenuto mio, ajouta-t-elle, n'as-tu jamais entendu dire que le diable rit quand le pauvre donne au riche ? — Le diable, répliquai-je, a tant de chagrin, que je veux le voir rire une fois ». Je me retirai, pendant qu'elle se hâtait de me dire qu'elle se refusait à lui octroyer cette grâce.

Lorsque j'arrivai à la boutique, Lucagnolo tenait un cornet renfermant l'argent qui lui avait été remis pour prix de son vase. « Compare un peu, me dit-il, ce que tu as reçu pour ton joyau avec ce que j'ai eu pour mon vase. » Je le priai de conserver son cornet intact jusqu'au lendemain, et j'ajoutai que si, comme je l'espérais, mon ouvrage dans son genre ne le cédait point au sien, je me flattais de lui en faire voir la récompense.

XXI

Les deux cornets.

Le jour suivant, madonna Porzia envoya à la boutique son majordome. Il m'appela dehors, et me remit un cornet plein d'écus, de la part de sa maîtresse, en me disant, avec force paroles courtoises dignes de la signora, qu'elle ne voulait pas que le diable pût rire, et que l'argent qu'elle m'envoyait n'était pas l'entier payement de ce que méritait mon travail.

Lucagnolo brûlait du désir de comparer son cornet

au mien. Dès que je fus rentré dans la boutique, où se trouvaient douze ouvriers et plusieurs voisins qui étaient curieux de connaître le résultat du défi, Lucagnolo prit son cornet, rit d'un air moqueur, poussa trois ou quatre ouf! ouf! triomphants, et versa avec grand fracas sur le comptoir vingt-cinq écus en jules. Il pensait que j'avais tout au plus quatre ou cinq écus en monnaie.

Étourdi par les cris, par les regards et par les rires des assistants, je jetai un timide coup d'œil dans mon cornet ; je n'y aperçus que de l'or. Alors, les yeux baissés et sans souffler mot, j'élevai à deux mains mon cornet au-dessus de ma tête, et je laissai tomber mon argent sur le comptoir, comme d'une trémie de moulin. J'avais une somme moitié plus forte que celle de Lucagnolo : aussi tous les spectateurs, qui jusqu'alors tenaient leurs regards braqués sur moi avec dédain, se tournèrent-ils vers mon adversaire, en lui disant : « Lucagnolo, les écus de Benvenuto font mieux à l'œil que les tiens, car ils sont d'or et moitié plus nombreux. »

Je crus que, de rage et de honte, Lucagnolo allait tomber mort sur le coup. Il avait droit au tiers de mon argent (en vertu de l'usage qui attribue les deux tiers du prix de la main-d'œuvre à l'ouvrier, et l'autre tiers au maître de la boutique); mais l'envie l'emporta chez lui sur l'avarice, bien que l'on dût s'attendre à tout le contraire, car il était fils d'un paysan de Jesi. Il maudit son art et ceux qui le lui avaient enseigné, et jura que dorénavant il renoncerait aux grands ouvrages et ne s'occuperait plus que de petites « cochonneries[1] » puisqu'on les payait si bien. Non moins indigné à mon tour,

1. Bagatelles.

je lui dis que chaque oiseau avait son ramage, qu'il parlait comme on parle dans les tanières d'où il était sorti ; puis, je lui protestai que je me tirerais très bien des « saletés » qu'il faisait, mais que lui ne réussirait jamais à faire mes « cochonneries. » Enfin, je le quittai furieux, en lui annonçant que bientôt je lui prouverais que je disais vrai. Les assistants lui donnèrent tort à haute voix, le tenant pour un vilain qu'il était, et moi, pour un galant homme, ainsi que je l'avais montré.

XXII

L'aiguière de l'évêque de Salamanque.

Le lendemain, j'allai remercier madonna Porzia, et je lui dis que sa seigneurie, au lieu de faire rire le diable, lui avait fait renier Dieu de nouveau. Nous en rîmes tous les deux de bon cœur, et elle me confia plusieurs travaux aussi beaux que lucratifs.

Pendant ce temps, je cherchai à obtenir, par l'entremise d'un élève de Raphaël d'Urbin, que l'évêque de Salamanque me chargeât d'exécuter une de ces grandes aiguières dont on se sert pour l'ornement des crédences. Comme ce prélat désirait en avoir deux d'égale dimension, il en commanda une à Lucagnolo, et l'autre à moi. Le dessin de ces aiguières nous fut fourni par le peintre Giovanfrancesco [1].

1. Penni, dont il a été fait mention plus haut.

J'abordai ce travail avec une ardeur merveilleuse. Un Milanais, que l'on appelait maestro Giovanpiero della Tacca, m'avait cédé un petit coin dans sa boutique. Je fis alors le compte de l'argent dont je pouvais avoir besoin pour mes affaires, et j'envoyai tout le reste à mon pauvre père. Au moment où on le lui remit à Florence, il se trouva par hasard avec un de ces enragés qui faisaient partie des Huit, à l'époque où je commis ce petit désordre que j'ai relaté plus haut. Cet homme était précisément celui qui avait juré de m'envoyer en exil avec une escorte de hallebardiers. Comme les enfants de cet enragé étaient de fort mauvais sujets, mon père lui dit à ce propos : « Il peut arriver des malheurs à tout le monde, surtout aux gens qui se laissent aller à la colère quand ils sont injuriés, ainsi que cela est arrivé à mon fils ; mais par le reste de sa vie vous pourrez juger si j'ai su lui donner une vertueuse éducation. Plaise au ciel que vos enfants n'agissent avec vous ni pis ni mieux que le mien ne se conduit envers moi ! C'est à Dieu que je dois d'avoir su l'élever, et, lorsque la force m'a manqué, il est intervenu lui-même, bien que vous vous refusiez à le croire, pour l'arracher de vos mains irritées. »

En m'écrivant cette affaire, mon père me pria, pour l'amour de Dieu, de jouer quelquefois de la flûte, afin que je ne perdisse point ce beau talent qui lui avait coûté tant de peines à m'inculquer. Sa lettre était remplie de choses si tendres, si paternelles, qu'elles m'arrachèrent de douces larmes. Je me promis sincèrement de le contenter avant qu'il mourût, et Dieu nous accorde toutes les grâces que nous lui demandons avec un cœur fidèle.

XXIII

Paolino. — Le Concert. — Le Songe.

Pendant que je travaillais au beau vase de l'évêque de Salamanque, j'avais pour tout aide un jeune apprenti que je n'avais pris que grâce à de vives sollicitations d'amis, et presque contre mon gré. Il avait quatorze ans environ, se nommait Paulino, et était fils d'un citoyen romain qui vivait de ses rentes. Ce Paulino était l'enfant le mieux élevé, le plus honnête et le plus beau que j'eusse jamais vu. Ses manières polies et prévenantes, son extrême beauté et son dévouement m'inspirèrent pour lui la plus forte affection que puisse renfermer la poitrine d'un homme. Cette excessive amitié fut cause que pour voir plus souvent briller un rayon de gaieté sur son merveilleux visage, qui d'ordinaire respirait la mélancolie, je me mettais quelquefois à donner du cornet. Tous ses traits s'épanouissaient alors d'un rire si pur et si gracieux, que je ne m'étonne plus aucunement des folies des dieux du ciel, que nous trouvons consignées dans les livres des Grecs. Si Paulino eût vécu de leur temps, il leur en aurait peut-être fait faire de plus grandes encore. Paulino avait une sœur nommée Faustina, dont la beauté était telle, que je doute qu'elle ait jamais été égalée par celle de la Faustina si vantée par les historiens de l'antiquité Le père de Paulino me menait quelquefois à sa Vigna, et, autant que je pou-

vais en juger, ce brave homme désirait que je devinsse son gendre. Cela était cause que je m'occupais de musique plus que je ne l'avais fait jusqu'alors.

A cette époque, Gianiacomo de Cesena, excellent fifre de la maison du pape, envoya le trombone Lorenzo, de Lucques, qui est aujourd'hui au service de notre duc, me demander si je voulais me joindre à eux, le 1[er] août, pour exécuter sur mon cornet la partie de soprano dans quelques beaux motets de leur choix. La musique est si admirable en soi, et j'étais si heureux de pouvoir faire plaisir à mon vieux père, que j'acceptai cette proposition, malgré le vif désir que j'avais d'achever le vase de l'évêque de Salamanque. Pendant une semaine entière, nous eûmes chaque jour une répétition de deux heures. Le 1[er] août, nous nous rendîmes au Belvédère, et tandis que Sa Sainteté dînait, nous jouâmes les motets que nous avions étudiés. Clément VII déclara qu'il n'avait jamais entendu une musique plus suave et plus harmonieuse. Il appela Gianiacomo, s'enquit d'où et de quelle façon il s'était procuré un si bon cornet pour soprano, puis lui demanda des renseignements précis sur moi. Gianiacomo m'ayant nommé, le pape lui dit : « C'est donc le fils de maestro Giovanni ? » Lorsqu'on lui eut répondu affirmativement, il ajouta qu'il voulait que je fisse partie de ses musiciens. « Très saint Père, lui dit Gianiacomo, je ne puis me flatter de l'attacher à votre service, parce que sa véritable profession est l'orfèvrerie. Il excelle dans cet art, et il en tire plus de profit que ne lui en donnerait la musique. — Je désire d'autant plus l'avoir, répondit le pape, qu'il possède un talent que je ne lui soupçonnais pas. Veille à ce qu'il ait le même traitement que vous autres, et dis-lui de ma part

qu'il entre à mon service et que je ne le laisserai pas manquer de travail dans son autre profession. » Le pape remit ensuite à Gianiacomo cent écus d'or renfermés dans un mouchoir, et lui dit : « Distribue-les de façon qu'il en ait sa part. » Gianiacomo prit congé du pape, vint vers nous et nous répéta ponctuellement toutes les paroles de sa Sainteté ; puis il divisa l'argent entre huit que nous étions, et me dit en me donnant ma part : « Je vais te faire inscrire au nombre de nos camarades. — Laissez passer aujourd'hui, lui repartis-je, demain vous aurez ma réponse. » Sur ce, je les quittai, en examinant s'il fallait accepter cette offre qui menaçait de m'être si préjudiciable, en me détournant des études de mon art. La nuit suivante, mon père m'apparut en songe. Les larmes aux yeux, il me priait, pour l'amour de Dieu et de lui, de prendre la place que l'on me proposait. Il me semblait que je ne lui répondais que par le refus le plus absolu. Alors, je crus le voir revêtir une figure qui me frappa de terreur, et il me cria : « Si tu n'acceptes pas, tu auras la malédiction paternelle ; si tu acceptes, je te bénirai éternellement. » M'étant éveillé, je courus de suite, dans mon épouvante, me faire inscrire. J'en informai mon vieux père, à qui l'excès de la joie causa une maladie qui faillit être mortelle. Dès qu'il fut guéri, il m'écrivit que lui aussi avait eu un songe presque semblable au mien.

XXIV

Le Vase. — L'Attaque. — Monseigneur de Salamanque.

Il me sembla qu'après avoir ainsi obéi aux désirs de mon père, tout devait tourner pour moi à bonne et glorieuse fin. Ce fut donc avec la plus grande ardeur que je travaillai à l'achèvement du vase de l'évêque de Salamanque. Ce prélat était un homme magnifique et fort riche mais difficile à contenter. Chaque jour il envoyait voir ce que je faisais, et quand par hasard son messager ne me trouvait pas chez moi, il entrait dans une fureur sans bornes et jurait qu'il m'ôterait mon ouvrage pour le donner à un autre. Cette maudite musique était la cause de tout cela. Cependant je travaillai, nuit et jour, avec tant d'assiduité à mon vase, que, l'ayant amené à un état présentable, je le montrai à mon évêque; mais il en conçut un si vif désir de le voir terminé, que j'eus lieu de me repentir de ma complaisance. Enfin, au bout de trois mois, j'achevai ce vase, qui était orné de petits animaux, de feuillages et de masques aussi beaux qu'on puisse les imaginer. Je chargeai aussitôt mon apprenti Paulino d'aller le montrer à Lucagnolo, ce vaillant homme dont j'ai parlé plus haut. Mon beau Paulino, avec sa grâce infinie, lui dit : « Messer Lucagnolo, pour tenir sa promesse, Benvenuto vous envoie une de vos couillonneries, en attendant que vous lui montriez une de ses bordeleries. » Lucagnolo prit le vase, et, après

l'avoir attentivement examiné, dit à Paulino : « Mon bel enfant, dis à ton maître qu'il est un habile homme, que je le prie de me tenir pour son ami et de ne plus songer au passé. » L'honnête et charmant Paulino s'acquitta joyeusement de ce message. Le vase fut ensuite porté à l'évêque de Salamanque, qui voulut qu'on le fît estimer. Lucagnolo prit part à cette expertise. Il vanta beaucoup mon travail, et le poussa à un prix que j'étais loin d'espérer. Mon évêque, s'étant emparé de mon vase, s'écria, en véritable Espagnol : « Je jure Dieu qu'autant il me l'a fait attendre, autant il en attendra le payement ! » Ces paroles me mécontentèrent vivement, et je me mis à maudire l'Espagne et tous ceux qui lui voulaient du bien. Ce vase avait, entre autres beaux ornements, une anse d'une seule pièce, d'un travail extrêmement délicat, laquelle, au moyen d'un ressort, se maintenait droite au-dessus de l'orifice. Un jour, le monsignore ayant montré mon vase, par vanité, à quelques-uns de ses gentilshommes espagnols, il arriva que l'un deux, après le départ de l'évêque, saisit l'anse avec si peu de ménagement, que le ressort ne put résister à sa force brutale et se brisa entre ses doigts. Honteux de sa maladresse, il pria l'argentier de le porter sur-le-champ à l'orfèvre qui l'avait fait, en lui promettant tout ce qu'il exigerait pour qu'il le réparât sans retard. Le vase se retrouva donc entre mes mains. Je m'engageai à le raccommoder avec célérité, et je tins ma promesse. On me l'avait remis avant mon dîner. A la vingt-deuxième heure celui qui me l'avait laissé arriva, tout en sueur, tant il avait couru, parce que le monsignore lui avait de nouveau demandé le vase, pour le montrer à d'autres gentilshommes. « Vite, vite, ap-

porte le vase ! » me répétait incessamment l'argentier, sans me permettre de proférer un mot. Moi, qui n'entendais ni me dépêcher, ni le lui rendre, je lui dis que je ne voulais point aller vite. Il entra alors dans une telle fureur, qu'il fit mine de tirer son épée d'une main, et de l'autre de forcer ma boutique. Mais je l'arrêtai, l'arme au poing, et lui dis hardiment : « Je ne veux pas te le donner ! va dire à Monseigneur, ton maître, que j'exige le prix de mon travail avant qu'il sorte de ma boutique. » Ayant vu que ses bravades n'avaient rien obtenu, il se mit à me prier, comme on prie la croix du Rédempteur, en me certifiant que, si je le lui donnais, il s'emploierait si bien pour moi, que je serais payé. Ces paroles n'ébranlèrent aucunement ma résolution, et je continuai à lui répéter la même chose. A la fin, désespérant du succès, il partit à toutes jambes, après avoir juré de revenir avec une bande d'Espagnols, pour me couper en morceaux. Pendant ce temps, moi, qui ajoutais quelque peu foi à leurs assassinats, je me promis de me défendre valeureusement, et je préparai mon excellente escopette de chasse, en me disant à moi-même : « Puis-je encore céder ma vie à celui qui s'empare de mon bien et du fruit de mon travail ? » Je ruminais ainsi, lorsque apparut une troupe d'Espagnols avec le majordome, qui, avec cette insolence qu'on ne rencontre qu'en Espagne, leur ordonna d'entrer chez moi, de prendre le vase et de m'appliquer la bastonnade. A ces mots je leur montrai la gueule de mon escopette et sa mèche allumée, en leur criant à haute voix : « Bandits ! traîtres ! est-ce ainsi qu'on pille les maisons et les boutiques des citoyens de Rome ? Pas un de vous, voleurs, n'approchera de cette porte, sans que je le tue

avec cette escopette! » Puis, dirigeant le canon de mon arme vers le majordome, et prêt à faire feu, je lui dis : « Et toi, brigand, qui les excites, je veux que tu meures le premier! » Aussitôt, il donna de l'éperon à un genet qu'il montait, et s'enfuit ventre à terre. Tous les voisins accoururent à ce tapage, et quelques gentilshommes romains qui passaient me crièrent : « Tue-les, ces chiens, tue-les, nous t'aiderons! » Ces paroles furent d'un tel effet, que le reste de la troupe, en proie à une terrible panique, suivit l'exemple du majordome. On fut forcé de raconter à Monseigneur ce qui s'était passé; cet homme hautain réprimanda vertement ses gens, tant pour s'être laissé aller à de tels actes de violence, que pour n'avoir point été jusqu'au bout après avoir commencé. Dans ces entrefaites, survint le peintre qui avait pris part au commencement de l'affaire. Monseigneur le chargea de me dire, de sa part, que, si je ne lui portais pas le vase à l'instant, mes oreilles seraient le plus grand morceau qui resterait de moi, et que, si je le lui portais, il me le payerait de suite. Ces menaces ne me causèrent point la moindre frayeur, et je donnai à entendre que j'irais en parler au pape. Cependant la colère de l'évêque se calma, et toutes mes craintes disparurent. Quelques gentilshommes romains, m'ayant garanti que je ne recevrais aucune injure et que je serais payé de mon travail, je pris un long poignard, ma bonne cotte de mailles, et, suivi de mon Paulino, qui portait le vase d'argent, je me rendis au palais de Monseigneur, où je trouvai tous ses gens rangés en haie. Il s'agissait ni plus ni moins, de passer au milieu du Zodiaque : l'un avait la mine du lion; l'autre, du scorpion; celui-là, du cancer. Enfin, nous arrivâmes à ce maudit évê-

que, qui nous défila le chapelet d'injures le plus digne d'un prêtre et d'un Espagnol que l'on puisse imaginer. Je ne daignai ni lever les yeux sur lui ni lui répondre un mot. Il n'en devint que plus furieux. Alors il demanda de quoi écrire et m'ordonna de signer de ma main que j'avais été contenté et payé par lui. A cela je lui répondis en le regardant en face que je le ferais très volontiers, lorsque j'aurais reçu mon argent. Il s'échauffa de plus belle, et les bravades et les disputes roulèrent grand train. A la fin, j'eus mon argent, je donnai mon reçu, et je me retirai joyeux et satisfait.

XXV

Nouvelles commandes.

Le pape Clément, à qui un autre que moi avait montré mon vase, apprit cette aventure. Il s'en divertit beaucoup, m'accabla d'éloges, et dit en public qu'il me voulait le plus grand bien : aussi monseigneur de Salamanque eut-il un vif regret de ses bravades. Pour se rapatrier avec moi, il chargea le peintre dont j'ai déjà parlé de me dire qu'il désirait me confier plusieurs travaux importants ; je répondis que je les exécuterais volontiers, mais que je voulais en être payé avant de les commencer. Ces paroles parvinrent aux oreilles du pape, et il en rit de bon cœur en présence du cardinal Cibo[1], auquel il conta tout au

1. Le cardinal Innocent Cibo Malaspina, fils d'une sœur du pape Léon X et archevêque de Gênes. E. F.

long ma querelle avec l'évêque de Salamanque. Il se tourna ensuite vers un de ses officiers, et il lui enjoignit d'avoir soin que j'eusse toujours de l'ouvrage pour le palais.

Le cardinal Cibo m'envoya chercher, et, après de nombreux compliments, il me donna à faire un vase plus grand que celui de l'évêque de Salamanque. Je fus également employé par le cardinal Cornaro[1] et d'autres cardinaux, surtout par Ridolfi et Salviati[2]. De toutes parts les commandes m'arrivaient : de sorte que je gagnai beaucoup d'argent.

Madonna Porzia me conseilla d'ouvrir une boutique à mon compte. Je suivis cet avis, et cette gracieuse et excellente femme ne cessa de me confier quelque travail fort lucratif. Si j'ai montré que je n'étais point un homme dépourvu de talent, c'est presque à elle seule que j'en suis redevable.

Je me liai intimement avec le signor Gabriello Cesarino, gonfalonier de Rome. Je fis pour lui maints ouvrages, entre autres, un qui est remarquable : c'était une de ces grandes médailles d'or que l'on portait sur le chapeau; elle représentait Léda avec son cygne. Le signor Gabriello, enchanté de mon travail, me dit qu'il voulait le faire estimer pour me le payer le juste prix. Comme ma médaille était exécutée avec un soin extraordinaire, les connaisseurs l'évaluèrent bien au delà de ce qu'il imaginait. Toutefois elle restait entre ses mains, et je ne recevais rien pour prix de mon travail. Bref, il en

1. Le cardinal Marc Cornaro, Vénitien, était neveu de Catherine Cornaro, la célèbre reine de Chypre. E. F.

2. Le cardinal Nicolas Ridolfi, Florentin et neveu de Léon X. E. F. Le cardinal Jean-Baptiste Salviati était un autre neveu de Léon X. E. F.

fut pour cette médaille comme pour le vase de l'évêque de Salamanque. Mais, afin que des choses de ce genre ne m'empêchent pas de raconter des faits plus importants, je ne m'y arrêterai point davantage.

XXVI

Cartel. — Dénoûment pacifique. — Le graveur Lautizio.
Le ciseleur Caradosso. — L'émailleur Amerigo.

J'ai entrepris d'écrire l'histoire de ma vie; je suis donc un peu forcé de consigner ici la relation, sinon minutieuse, du moins succincte, de certains faits qui cependant sortent de la sphère de ma profession.

Un matin de la fête de saint Jean, notre patron, je me trouvai à dîner avec plusieurs de mes compatriotes, dont les uns étaient peintres, les autres sculpteurs ou orfèvres. Au nombre de ces artistes étaient le peintre Rosso[1] et Gianfrancesco[2], élève de Raphaël d'Urbin.

1. Le Rosso naquit à Florence, et mourut en France, l'an 1541. Après avoir étudié le carton de Michel-Ange et les productions des anciens maîtres, il fut appelé en France par le roi François Ier. Il exécuta, à Fontainebleau, de nombreux ouvrages, dont il ne reste plus que des fragments effacés, restaurés ou perdus par de maladroites retouches. Il fut un des maîtres qui exercèrent le plus d'influence sur l'art français, influence pernicieuse, quoi qu'on en dise, car elle enleva toute originalité à notre école, qui, avec des éléments étrangers au sol, mais dont l'ensemble nous était propre, avait su former un art vraiment national. — Le Rosso était en haute faveur près de François Ier, qui lui avait donné un riche canonicat. Son caractère ombrageux et vindicatif causa sa ruine. Il s'attira des querelles fâcheuses, fit appliquer la question à son ami Francesco di Pellegrino, qu'il accusa injustement de vol, et, pour expier cette faute, il eut recours au poison. — Voy. Vasari, *Vie du Rosso*, t. V, p. 72. L. L.

2. Penni, déjà nommé.

Comme il ne régnait parmi eux aucune contrainte, tous riaient et plaisantaient, ainsi que le permet une nombreuse réunion d'hommes, le jour d'une si belle fête. Vint à passer un soldat, jeune bravache éventé, de la troupe du signor Rienzo de Ceri. Au bruit que nous faisions, il se mit à nous railler et à proférer maintes injures contre la nation florentine. Moi, qui avais invité tous ces gens de bien et de talent, je me considérai comme l'offensé; sans souffler mot et sans qu'aucun de mes convives me vît, je rejoignis donc mon matamore. Il était avec une mauvaise coureuse, et continuait encore ses moqueries pour la divertir. Je lui demandai s'il était cet insolent qui disait du mal des Florentins. « Oui, me répondit-il aussitôt, je suis celui-là. — Eh bien! moi, je suis celui-ci ! » ripostai-je en lui appliquant ma main sur le visage. Nous dégaînâmes à l'instant; mais nous n'eûmes pas plus tôt commencé le combat que nous fûmes séparés par plusieurs personnes qui, ayant vu et reconnu que j'avais raison, prirent mon parti.

Le lendemain, mon adversaire m'envoya un cartel que j'acceptai très gaiement, en disant que cette affaire me semblait bien plus prompte à expédier qu'un ouvrage d'orfèvrerie. J'allai de suite trouver un vieux brave, nommé Bevilacqua, qui passait pour avoir été la première lame d'Italie. Plus de vingt fois il était entré en champ clos, et toujours il en était sorti à son honneur. Ce digne homme était fort de mes amis. L'art que j'exerçais nous avait mis en relation, et déjà il m'avait prêté son assistance dans plusieurs démêlés des plus terribles : aussi me dit-il joyeusement : « Benvenuto mio, si tu avais une affaire avec Mars, je suis certain

que tu t'en tirerais avec honneur; car, depuis tant d'années que je te connais, jamais je ne t'ai vu chercher une mauvaise noise. » Il épousa donc ma querelle, et nous mena, les armes à la main, sur le terrain; mon adversaire ayant cédé, je sortis honorablement de cette affaire, sans avoir répandu une goutte de sang. Je passe sous silence d'autre aventures de ce genre, malgré l'attrait qu'elles peuvent offrir; mais je préfère m'occuper de mon art, pour lequel j'ai entrepris d'écrire, et ce sujet ne me fournira que trop à parler.

Bien que je fusse poussé par une honnête émulation à produire quelque pièce d'orfèvrerie qui égalât ou même surpassât celles de l'habile Lucagnolo, je ne renonçai jamais néanmoins à la joaillerie. Ces deux arts me rapportaient beaucoup de profits et encore plus d'honneur; dans l'un et dans l'autre je faisais continuellement des ouvrages qui ne ressemblaient à aucun de ceux de mes concurrents.

A cette époque, il y avait à Rome un vaillant homme de Pérouse, nommé Lautizio[1]. Il n'exerçait qu'un seul art, mais aussi il y était unique au monde. Chaque cardinal, à Rome, a un cachet où sont gravées ses armes, accompagnées de nombreuses figures. Ces cachets sont à peu près de la dimension de la main d'un enfant de douze ans. Lorsqu'ils sont bien faits, ils se payent cent écus et même plus. Je portais une louable envie au talent que Lautizio déployait dans ce genre de travail, qui cependant a si peu de rapports avec les autres branches de l'orfèvrerie, comme le prouvait, du reste, ce Lau-

1. Benvenuto parle au long de ce Lautizio dans le chapitre VI de son *Traité de l'Orfèvrerie.*

tizio, qui ne savait faire que des cachets. Je me livrai donc à l'étude de cet art, où je rencontrai d'énormes difficultés; mais, sans jamais me laisser rebuter par la fatigue, je travaillai sans relâche à profiter et à apprendre.

Il y avait encore à Rome un autre éminent artiste, Milanais de nation, que l'on appelait messer Caradosso[1]. Il faisait de petites médailles ciselées et quantité d'objets du même genre. Il exécuta, en outre, quelques Paix[2] en demi-relief, et des Christs de la dimension d'un palme, en plaques d'or très minces et d'un travail si admirable, que je le considérais comme le plus grand maître que j'eusse jamais vu dans son art : aussi étais-je jaloux de lui plus que de tout autre. A Rome se trouvaient encore quelques graveurs de médailles en acier, vrais guides et modèles de ceux qui veulent exceller dans la gravure des monnaies. Ce fut avec une ardeur extrême que je cherchai à me rendre habile dans toutes ces différentes professions. Je ne négligeai pas davantage le bel art d'émailler, que je ne vis jamais bien pratiqué que par un

1. Ambrogio Foppa, surnommé Caradosso, naquit à Pavie. Il apportait à ses ouvrages un soin extraordinaire, mais aussi une lenteur extrême. Un jour, un seigneur espagnol, irrité de ce qu'il ne lui livrait point un bijou à l'époque convenue, l'appela Cara d'osso, c'est-à-dire visage d'ours. Foppa, qui ne comprenait point l'espagnol, trouvant ce nom harmonieux, se l'appliqua. Il voulut ensuite le quitter, lorsqu'il en apprit la signification ; mais il était trop tard : ses compatriotes le lui conservèrent malgré lui. L'histoire même ne le désigne jamais autrement. Il est cité comme un artiste du plus haut talent par Vasari, *Vie du Francia*, t. III, p. 324; et *Vie du Bramante*, t. IV, p. 98. Les médailles de Bramante, de Trivulzio et de Galeazzo Sforza sont les seules que l'on connaisse de lui aujourd'hui. Dans son *Traité de l'Orfèvrerie*, chap. V, Cellini parle au long de Caradosso et de ses ouvrages. L. L.

2. On appelait « Paci » (Paix) les tablettes en forme de reliquaire que l'on donnait à baiser dans les églises. E. F.

de nos Florentins, nommé Amerigo[1]. Je n'ai pas connu cet artiste personnellement, mais j'ai été à même d'admirer ses merveilleux ouvrages. Selon moi, personne au monde n'a jamais approché de leur divine perfection. Les travaux de l'émailleur sont d'une difficulté extrême; car, pour les mener à fin, il faut les soumettre à l'action du feu, qui souvent les gâte et les détruit totalement. Néanmoins, je m'appliquai aussi de tout mon pouvoir à cet art. Mon apprentissage fut rude; mais j'y prenais tant de plaisir, que les difficultés mêmes me semblaient un délassement, grâce à un don particulier de l'auteur de la nature, qui m'avait doué d'une constitution si bonne et si robuste, que je pouvais, sans en abuser, faire tout ce qui me plaisait. Les professions dont je viens de parler diffèrent tellement entre elles, que celui qui excelle dans l'une ne va presque jamais aussi loin dans l'autre. Quant à moi, je ne négligeai rien pour obtenir une habileté égale dans toutes ces branches de l'art, et je montrerai en temps et lieu que j'ai réussi à atteindre mon but.

XXVII

La Peste. — La Chasse. — Les Chercheurs d'antiques.

A cette époque, j'avais vingt-trois ans environ lorsque éclata à Rome une peste si terrible, qu'elle emportait chaque jour des milliers d'hommes. Un peu effrayé de

1. Benvenuto parle encore avec grand éloge de cet Amerigo dans son *Traité d'Orfèvrerie*. L. L.

ces ravages, je me donnai quelques divertissements, autant par goût que par divers motifs que je vais expliquer. J'avais l'habitude d'aller, les jours de fête, visiter les monuments antiques, soit pour les dessiner, soit pour les modeler en cire. Comme une multitude de pigeons avaient construit leurs nids dans ces édifices, qui sont tous en ruine, il me prit fantaisie de les tirer avec mon escopette. Pour fuir le commerce des hommes et le fléau qui m'avait épouvanté, je mettais donc mon arme sur l'épaule de mon Paulino, et je m'enfonçais avec lui au milieu des ruines, d'où je revenais souvent avec une cargaison de pigeons énormes. Je ne tirais qu'à balle, de sorte que je devais uniquement à mon adresse les bonnes chasses que je faisais. J'avais fabriqué moi-même mon escopette dont le canon, à l'intérieur et à l'extérieur, était aussi poli que le miroir le plus net. Je composais aussi de la poudre extrêmement fine, avec laquelle je découvris les plus admirables secrets qui aient été trouvés jusqu'à ce jour. Pour ne pas être trop prolixe, je me contenterai d'en fournir cette seule preuve, qui étonnera tous les gens experts en la matière : avec une quantité de poudre égale au cinquième du poids de ma balle, je frappais un but à la distance de deux cents pas. Le charme que la chasse avait pour moi semblait devoir me détourner de mon art et de mes études. D'un côté, cela était vrai ; mais, d'un autre côté, je gagnais à cet exercice plus que je ne perdais. En effet, chaque fois que j'allais à la chasse, l'air me fortifiait sensiblement. Dès que je me livrais à cette distraction, la mélancolie, qui m'était naturelle, disparaissait, mon cœur se dilatait, et ensuite ma besogne marchait beaucoup mieux que lorsque j'étais complètement absorbé par mes études : de

sorte qu'en fin de jeu, mon escopette me rapportait plus de profit que de dommage.

C'est encore en me livrant à cet amusement que je fis connaissance avec certains chercheurs d'antiques, dont le métier consistait à épier les paysans lombards qui, à une certaine époque de l'année, venaient à Rome pour travailler aux vignes. Ces paysans, en piochant la terre, ne manquaient jamais de trouver des médailles, des agates, des plasmes[1], des cornalines, des camées, parfois même des pierres fines, telles que des émeraudes, des saphirs, des diamants et des rubis. Ils les cédaient à vil prix à mes chercheurs, à qui souvent j'en donnais plus d'écus d'or qu'ils ne leur avaient coûté de jules. J'en faisais ensuite un trafic qui, tout en me rapportant un bénéfice d'au moins mille pour cent, avait l'avantage de me concilier l'amitié de tous les cardinaux de Rome. Entre autres curiosités remarquables qui tombèrent entre mes mains, je citerai une tête de dauphin, grosse comme une fève ; malgré la beauté du travail, l'art y était surpassé de beaucoup par la nature. C'était une émeraude d'une eau si pure, que la personne qui me l'acheta dix écus la revendit une centaine, après l'avoir simplement fait monter en anneau comme une pierre ordinaire. J'eus encore la plus belle topaze que l'on eût jamais vue, l'art y égalait la nature : elle était de la dimension d'une grosse noisette, et représentait la tête de Minerve. On ne pourrait rien imaginer de mieux. Je mentionnerai aussi un camée, où l'on avait gravé Hercule enchaînant Cerbère : il était d'une exécution si parfaite que notre divin Michel-Ange dit qu'il n'avait

1. Plasme, ou prasme ; c'est une pierre fine d'une couleur verte assez foncée. E. F.

de sa vie rencontré une pareille merveille. Parmi les nombreuses médailles de bronze qui vinrent en ma possession, il y avait une tête de Jupiter qui, pour la dimension et la beauté, était sans égale ; le revers était orné de figurines, non moins bien gravées que la tête du dieu. J'aurais encore quantité de choses intéressantes à dire sur ces curiosités, mais je les passe sous silence, de peur d'être entraîné trop loin.

XXVIII

Le Chirurgien Giacomo da Carpi.

Ici, je vais un peu retourner en arrière, mais ce sera sans m'écarter de mon sujet. Ainsi que je l'ai noté plus haut, la peste avait éclaté à Rome, lorsqu'un chirurgien fameux, nommé maestro Giacomo de Carpi[1], arriva dans cette ville. Cet habile homme, entre autres cures, entreprit celle des cas les plus désespérés du mal de Naples[2]. Comme cette maladie affectionne, à Rome, particulièrement les prêtres, surtout les plus riches, maestro Giacomo ne tarda pas à acquérir une grande renommée. Ses remèdes consistaient en fumigations, dont les résultats semblaient merveilleux. Avant de commencer un traitement, il avait soin de stipuler, pour ses honoraires, un prix qui montait non à quelques dizaines d'écus, mais à plusieurs centaines.

1. Giacomo Berengario de Carpi, médecin et chirurgien célèbre, qui a été le premier à se servir du mercure pour combattre les maladies vénériennes. E. F.

2. Mal français.

Maestro Giacomo avait une profonde intelligence du dessin. Un jour, en passant par hasard devant ma boutique, il vit les croquis que j'y avais exposés, entre autres, ceux de certains vases bizarres que j'avais composés pour mon plaisir. Ces vases ne ressemblaient à aucun de ceux que l'on avait vus jusqu'alors. Maestro Giacomo me pria de lui en exécuter plusieurs en argent, d'après ces modèles : j'y consentis d'autant plus volontiers qu'ils étaient de mon invention. Il me les paya très largement; cependant l'honneur que j'en tirai fut encore cent fois plus grand que le profit, car tous les orfèvres s'accordèrent à dire qu'ils n'avaient jamais rien vu de plus beau ni de mieux exécuté. Dès que je les eus terminés, maestro Giacomo les montra au pape, et le lendemain il plia bagage. Il était fort instruit, et discourait admirablement sur la médecine. Le pape désirait l'attacher á sa maison ; Giacomo lui déclara qu'il ne voulait être au service de personne, et que ceux à qui ses soins étaient nécessaires n'avaient qu'à le suivre. C'était un rusé matois et il agit sagement en quittant Rome ; car, peu de mois après son départ, tous les malades qu'il avait médicamentés tombèrent dans un état cent fois pire que celui où il les avait trouvés. A coup sûr, il aurait été assommé s'il fût resté à Rome. Il montra mes vases à plusieurs seigneurs, et entre autres à l'excellentissime duc de Ferrare[1]; il leur conta qu'ils lui avaient été donnés à Rome par un grand personnage qu'il n'avait consenti à soigner qu'à ce prix ; le malade lui aurait répondu qu'ils étaient antiques, qu'il le suppliait en grâce d'exiger tout autre chose, que rien ne lui coûterait, pourvu qu'il gardât ses vases. « Alors,

1. Alphonse Ier d'Este. E. F.

ajoutait maestro Giacomo, je fis semblant de ne pas vouloir le traiter, et je finis ainsi par les obtenir. » Cela me fut rapporté à Ferrare par messer Alberto Bendedio, qui me fit voir, avec grande cérémonie, plusieurs copies en terre de mes vases. Je me contentai de rire, sans souffler mot. Messer Alberto Bendedio, qui était d'un caractère irritable, s'écria aussitôt avec colère : « Tu ris, je crois, hein ? eh bien ! je te dis, moi, que depuis mille ans, il n'est pas né un homme capable seulement de les copier ! » Pour ne pas nuire à leur réputation, je fis mine de les admirer avec un silencieux et profond étonnement. Plusieurs seigneurs me dirent, à Rome, que ces ouvrages leur paraissaient être antiques et d'une rare beauté. Quelques-uns d'entre eux étant de mes amis et leurs éloges m'ayant enhardi, je leur avouai que j'étais l'auteur des vases. Ils ne voulurent point me croire. Alors, pour leur prouver ma véracité, je fus forcé de produire des témoins, et, en outre, de faire de nouveaux dessins ; car maestro Giacomo, dans son astuce, avait jugé à propos d'emporter les croquis originaux. Ce petit travail me fut très avantageux.

XXIX

La Faustina. — La petite Servante. — Maladie. — Les Pirates.

La peste exerça ses ravages pendant quelques mois à Rome : plusieurs de mes camarades en étant morts, je pris le parti de me séquestrer. Grâce à ce moyen, j'avais réussi à rester sain et sauf, lorsqu'un soir, un de mes

amis amena souper chez moi une courtisane bolonaise nommée Faustina. Cette femme, malgré ses trente ans, était très-belle. Elle avait avec elle une petite servante âgée de treize à quatorze ans. Comme la Faustina appartenait à mon ami, je ne l'aurais pas touchée pour tout l'or du monde. Elle eut beau me dire qu'elle était éperdument éprise de moi, je me refusai à tromper mon ami. Mais dès qu'ils furent au lit, j'enlevai la petite servante, qui était complètement novice, de sorte qu'il lui serait arrivé malheur si sa maîtresse l'eût su. Je passai donc la nuit bien plus agréablement que je ne l'aurais fait avec la Faustina. A l'heure du repas, au moment où j'allais manger, pour réparer mes fatigues, car j'avais couru plusieurs milles, je ressentis un violent mal de tête, mon bras gauche se couvrit de bubons, et il se forma un charbon sur la partie externe de ma main gauche. Tous ceux qui étaient chez moi furent frappés de terreur; mon ami et les deux femelles s'enfuirent.

Je demeurai seul avec un pauvre petit apprenti qui ne consentit jamais à m'abandonner. J'avais le cœur affreusement oppressé et j'étais convaincu que j'allais mourir. Sur ces entrefaites, passa dans la rue le père de mon apprenti, qui était attaché à la personne du cardinal Jacoacci [1], en qualité de médecin. « Venez, mon père, lui cria le brave garçon, venez voir Benvenuto, qui est retenu au lit par une petite indisposition. » Sans songer à ce que pouvait être cette indisposition, le médecin accourut près de moi. Dès qu'il m'eut tâté le pouls, il vit et sentit, à son grand regret, ce dont il s'a-

1. Dominique Jacoacci, cardinal depuis 1567. E. F.

gissait. « Oh ! traître d'enfant ! dit-il aussitôt à son fils, tu m'as ruiné ! Comment pourrai-je maintenant me présenter devant le cardinal ? — Mon maître, lui répliqua son fils, vaut cent fois mieux que tous les cardinaux de Rome. » Alors, le médecin se tourna vers moi, et me dit : « Puisque je suis ici, je consens à te soigner ; seulement je t'avertis d'une chose, c'est que, si tu as couché avec une femme, tu es mort. — Cela m'est justement arrivé cette nuit, » lui avouai-je. « Et avec quelle espèce de créature ? » demanda-t-il. « Avec une toute jeune fille, » lui répondis-je. Aussitôt, s'étant aperçu qu'il avait lâché de sottes paroles, il se hâta de me dire : « Comme les jeunes filles n'ont point encore l'haleine empestée, et que les remèdes auront été administrés sans retard, il n'y a pas lieu de tant s'effrayer ; j'espère te guérir radicalement. »

A peine fut-il parti après m'avoir pansé, qu'un de mes meilleurs amis, nommé Giovanni Rigogli, entra. Désolé de la gravité de ma maladie et de l'isolement où mon camarade m'avait laissé, il me dit : « Ne crains rien, Benvenuto, je ne te quitterai pas un instant jusqu'à ce que tu sois guéri. » Je lui recommandai de ne pas s'approcher de moi, parce que j'étais perdu ; puis, je le priai de vouloir bien prendre, dans une cassette près de mon lit, une somme assez ronde, et, aussitôt que Dieu m'aurait enlevé de ce monde, de l'envoyer à mon pauvre père, en lui écrivant que, moi aussi, j'avais été victime du fléau régnant. Giovanni dit que jamais il ne se résoudrait à me délaisser, et que, quoi qu'il arrivât, il savait très bien ce qu'il convenait de faire pour un ami. Enfin, avec l'aide de Dieu et grâce à de merveilleux remèdes, ma santé commença à s'améliorer,

et bientôt je sortis sain et sauf de cette rude maladie.

J'avais encore à la main une plaie ouverte, remplie de charpie et garnie de bandages, lorsque je partis de Rome, monté sur un petit cheval sauvage qui m'appartenait. Il avait les poils longs de plus de quatre doigts, était exactement de la taille d'un gros ours, et ressemblait vraiment à cet animal. J'allai dans cet équipage trouver le peintre Rosso, qui était du côté de Civita-Vecchia, dans un domaine du comte dell' Anguillara, nommé Cervetera[1]. Mon ami Rosso fut ravi de me voir : « Je viens, lui dis-je, faire chez vous ce que vous avez fait chez moi, il y a quelques mois. » Il se mit aussitôt à rire, me serra dans ses bras, m'embrassa, et me pria d'être discret sur nos folies, à cause du comte. Ce seigneur m'accabla de caresses, et je passai un mois environ dans la joie et le bonheur, buvant force bons vins et faisant une chère exquise.

Chaque jour j'allais seul sur le rivage de la mer ; là, je descendais de cheval, et je m'amusais à ramasser des cailloux et des coquillages aussi rares que beaux. La dernière fois que j'entrepris cette promenade, je fus assailli par une troupe d'hommes déguisés, qui étaient descendus d'une fuste moresque. Ces bandits croyaient m'avoir acculé dans un certain endroit où toute voie de salut semblait impossible, lorsque moi, voyant qu'il n'y avait guère à espérer d'échapper au fer ou à l'eau, je résolus de risquer le tout pour le tout. Je montai sur mon petit cheval dont j'ai parlé plus haut, et, grâce à Dieu, je lui fis faire un saut véritablement incroyable, auquel je dus mon salut ; ce dont je remerciai vivement

1. Cervetri, bourgade qui occupe l'emplacement de l'ancienne ville de Cere. E. F.

le ciel. Je contai mon aventure au comte, qui mit ses gens en campagne, mais les fustes avaient déjà gagné le large. Le lendemain, je retournai à Rome, joyeux et bien portant.

XXX

Une réunion d'artistes. — Les Corneilles. — Diego l'espagnol.

La peste avait presque entièrement disparu, de sorte que ceux qui se retrouvaient en vie se fêtaient à qui mieux mieux. De là naquit une société composée des peintres, des sculpteurs et des orfèvres les plus distingués qu'il y eût à Rome. Le fondateur de cette société était Michelagnolo de Sienne[1], sculpteur qui ne le cédait en habileté à aucun maître de sa profession. C'était le meilleur et le plus gai compagnon du monde. Il était le plus âgé de nous, mais, à son air robuste, on l'aurait pris pour le plus jeune. Nous nous réunissions souvent, au moins deux fois par semaine. Je ne dois pas laisser ignorer que Jules Romain[2] et Gianfrancesco, ces

1. « Michelagnolo de Sienne, dit Vasari, après avoir passé ses plus belles années en Esclavonie, fut appelé à Rome par Baldassare Peruzzi, qui le chargea d'exécuter le mausolée du pape Adrien VI... » Peu de temps après, il mourut âgé de cinquante ans environ. — Voy. Vasari, *Vie de Michelagnolo*, t. VI, p. 203 et suiv.

2. Giulio Pippi, plus connu sous le nom de Jules Romain, mourut en 1546, à l'âge de cinquante-quatre ans. C'est le principal et le plus renommé des élèves de Raphaël. Après la mort de son maître, qui l'institua son héritier, avec le Fattore, il fut proclamé le prince de l'école. Obligé de quitter Rome pour échapper à la colère du pape,

illustres élèves du grand Raphaël d'Urbin, faisaient partie de notre compagnie.

Plusieurs fois déjà nous nous étions rassemblés, lorsque notre digne chef nous invita à souper chez lui un dimanche, et enjoignit à chacun de nous d'amener sa « corneille » ; tel était le nom dont Michelagnolo avait baptisé ces dames. Il fut convenu que celui qui ne se conformerait pas à cet ordre serait condamné à payer à souper pour tous les autres. Les membres de la société qui n'avaient point d'accointance avec ces créatures, furent obligés de s'en procurer une, à grands frais, pour échapper aux railleries des autres convives. Je croyais pouvoir compter sur une jeune et belle fille, nommée Pantasilea, laquelle était fort amoureuse de moi, mais je fus forcé de la céder au Bacchiacca [2], l'un de mes plus intimes amis, qui avait été et était encore

qui, justement indigné des dessins qu'il avait fournis au livre du licencieux Arétin, voulait le faire pendre, il se réfugia à Mantoue. Federigo Gonzaga le nomma préfet des eaux et surintendant des bâtiments, et lui confia la direction des plus importantes entreprises. Jules profita de sa position pour donner à l'école mantouane une impulsion toute nouvelle et modifier complètement ses goûts et ses traditions. C'est à Mantoue, dans le château ducal, dans le palais du T, dans la cathédrale, splendides édifices construits et décorés par lui, qu'on peut seulement juger de toutes les ressources, de toute la richesse, de toute la fougue de sa verve, de son imagination et de son génie. La mort le surprit au moment où il allait rentrer avec honneur à Rome pour terminer l'édification de Saint-Pierre. — Voy. Vasari, *Vie de Jules Romain*, t. V, p. 33 et suiv.

2. Francesco d'Ubertino Verdi, surnommé le Bacchiacca, naquit à Florence, et vécut jusqu'en 1557. Il excellait à peindre les grotesques et les figures en petite proportion. Il envoya le plus grand nombre de ses ouvrages en Angleterre. Vers la fin de sa vie, il entra au service du duc Cosme, et fit pour ce prince des dessins, sur des sujets riants et gracieux, pour des tentures et pour des lits. Ces dessins furent reproduits en broderie et en tapisserie par son frère Antonio et par le Flamand Marc Rost. — Voy. Vasari, *Vie d'Aristotile da San-Gallo*, t. IX, p. 63 et suiv.

éperdument épris d'elle. La Pantasilea fut quelque peu piquée en voyant qu'au premier mot je l'avais abandonnée au Bacchiacca. Elle pensa que je méprisais l'ardent amour qu'elle me portait : aussi, peu de temps après, pour se venger de l'injure qu'elle avait reçue, me suscita-t-elle une grave affaire, dont je parlerai en son lieu.

L'heure de présenter sa « corneille » à la compagnie approchait, et je n'en avais pas. Manquer d'une si sotte chose me semblait par trop ridicule. Ce qui ajoutait encore à mon embarras, c'est que je ne voulais pas mener sous mon bras, dans cette brillante réunion, quelque mauvaise petite corneille déplumée. Enfin, j'imaginai de me tirer de ce mauvais pas à l'aide d'une folie qui devait augmenter la gaieté de l'assemblée. J'envoyai chercher un jeune homme de seize ans, qui demeurait près de chez moi. Il était fils d'un Espagnol qui fabriquait des ustensiles de cuivre. Ce garçon se nommait Diego. Il étudiait les lettres latines et se faisait remarquer par son ardeur au travail. Il était d'une beauté rare, et avait surtout un teint merveilleux. Le galbe de sa tête l'emportait de beaucoup sur celui de l'Antinoüs antique. Je l'avais dessiné souvent, ce qui avait grandement profité à ma réputation. Il ne fréquentait personne, de sorte qu'il n'était point connu. Il était fort négligé dans sa toilette, car il ne se préoccupait absolument que de ses études. L'ayant donc fait appeler, je le priai de mettre des habits de femme que j'avais tout préparés. Il y consentit sans peine et s'habilla promptement; puis, à l'aide de divers ornements, je réussis à ajouter encore à l'éclat de sa beauté. Je lui attachai aux oreilles deux grosses perles précieuses (ces anneaux étaient brisés,

de sorte qu'ils lui serraient seulement les oreilles qui paraissaient percées[1]. Je lui couvris le cou de magnifiques colliers d'or et de splendides joyaux. J'ornai également de bagues ses belles mains. Je le pris ensuite doucement par l'oreille et je le conduisis devant un grand miroir. Dès qu'il se fut vu, il s'écria dans un joyeux étonnement : « Seigneur! est-ce bien là Diego? — Oui, lui répondis-je, voilà ce Diego à qui je n'ai jamais demandé aucune faveur; mais, à présent, je le prie de m'accorder une grâce. Je voudrais qu'il vînt, sous ce déguisement, souper avec cette aimable société dont je lui ai parlé plusieurs fois. » Cet honnête et sage jeune homme perdit alors toute assurance, baissa les yeux, et resta ainsi quelque temps sans prononcer une parole; puis, se redressant tout à coup, il dit : « Je suivrai Benvenuto; partons. » Je lui mis alors sur la tête un voile, que l'on appelle, à Rome, *panno da state*. Nous arrivâmes les derniers au rendez-vous. Tout le monde vint nous saluer. Michelagnolo était placé entre Jules Romain et Gian Francesco.

Lorsque j'eus enlevé le voile qui cachait le visage de mon beau compagnon, Michelagnolo (qui, comme je l'ai déjà dit, était un des hommes les plus gais du monde) saisit Jules d'une main, Gianfrancesco de l'autre, les força tous deux à se courber et se jeta lui-même à genoux, en disant : « Miséricorde! accourez tous! Voyez, voyez comment sont faits les anges du paradis! On dit qu'il y a de beaux anges, mais voyez, voyez qu'il y a aussi de belles anges! » — Et il s'écria :

O Angiol bella, o Angiol degna
Tu mi salva, tu mi segna.

A ces mots, ma charmante créature leva en riant la main et lui donna une bénédiction papale, accompagnée de quelques paroles plaisantes. Alors Michelagnolo lui dit en se redressant : « On baise les pieds au pape, mais on baise les joues aux anges, » et il l'embrassa. Une vive rougeur monta aussitôt au visage du jeune homme, qui n'en fut que plus beau. Dans la salle circulaient une multitude de sonnets que nous avions faits et envoyés à Michelagnolo; Diego les lut avec une expression qui centupla leur mérite.

Mille propos réjouissants se succédèrent, mais comme ce n'est pas mon affaire de les répéter, je n'en rapporterai qu'un, et encore parce qu'il vient de Jules Romain, ce merveilleux peintre. Après avoir regardé tous les convives, et surtout les femmes, il s'adressa à Michelagnolo et lui dit : « Michelagnolo mio, ce nom de corneilles, dont vous avez baptisé ces dames, leur convient fort bien aujourd'hui, quoiqu'elles soient un peu moins belles que des corneilles, auprès d'un des plus beaux paons que l'on puisse imaginer. »

Le souper servi, Jules demanda la permission de nous placer lui-même à table. La requête lui ayant été accordée, il prit les femmes par la main, les conduisit à leurs sièges, et assigna celui du milieu à mon bel enfant; puis il mit les hommes en face, et moi au centre, en me disant que j'avais mérité cet honneur. Derrière les femmes était un magnifique espalier de jasmins naturels, sur lequel leurs figures, et surtout celle de Diego, se détachaient d'une manière si ravissante, qu'il est impossible de l'exprimer.

Ce souper, où la chère était d'une recherche et d'une abondance extrêmes, se passa le mieux du monde.

Le repas fut suivi d'un concert où d'admirables voix se marièrent au son des instruments. Comme chaque musicien avait sa partie écrite, mon angélique compagnon désira chanter la sienne. Il s'en tira au moins aussi bien que les autres, et remplit la société d'étonnement, au point que Jules et Michelagnolo, au lieu de continuer leurs plaisanteries, ne tinrent plus que des discours qui témoignaient de leur sérieuse et profonde admiration. Après le concert, un certain Aurelio Ascolano[1], qui improvisait merveilleusement, se mit à faire l'éloge des femmes en termes divins.

Pendant ce temps, les deux donzelles entre lesquelles était ma beauté ne cessaient de babiller. L'une lui racontait comment elle avait tourné à mal, l'autre lui demandait des détails sur sa première faute, quelles étaient ses amies, depuis combien de temps elle était à Rome, et mille choses semblables. Si je devais m'arrêter sur des bagatelles de ce genre, je relaterais les étranges épisodes auxquels donna lieu cette Pantasilea, qui avait conçu pour moi une si ardente passion; mais comme ces choses m'entraîneraient loin de mon but, je les passe sous silence. Mon compagnon, que nous avions nommé Pomone, finit par s'ennuyer des insipides bavardages de ses sottes voisines. Pour s'en débarrasser, il se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; enfin la femme que Jules avait amenée lui demanda si elle se sentait indisposée. « Oui, répondit-il, je crois être grosse de plusieurs mois, et je souffre à de certains endroits. » Aussitôt les deux corneilles, dans leur compassion pour Pomone, lui palpent le corps et découvrent que c'est un garçon.

1. Eurialo d'Ascoli.

Alors, elles retirèrent précipitamment leurs mains, et n'épargnèrent à Diego aucune de ces injures que l'on adresse souvent aux jeunes gens d'une rare beauté.

On se leva ensuite de table au milieu des cris et des rires.

Le brave Michelagnolo demanda la permission de m'infliger une pénitence à sa façon ; à peine l'eut-il obtenue, qu'il m'éleva dans ses bras, en criant à tue-tête : « Viva il signore ! viva il signore ! » et il ajouta que c'était la punition que je méritais pour un si beau trait. Ainsi finit notre joyeux souper, avec la journée, et chacun regagna son logis.

XXXI

Damasquinures. — Origine des grotesques. — Concurrence entre Cellini et le Caradosse.

Je serais trop long, si je voulais passer en revue les nombreux ouvrages que j'exécutai pour toutes sortes de gens. Je me bornerai à dire en ce moment, que je m'appliquais soigneusement et sans relâche à me perfectionner dans les différents arts dont j'ai parlé plus haut. Je les menais donc tous de front ; mais, comme je n'ai pas encore occasion de décrire quelque morceau notable, j'attendrai pour le faire qu'il soit temps, et ce sera bientôt.

Sur ces entrefaites, Michelagnolo, le sculpteur siennois, commença le tombeau du pape Adrien, et Jules Romain entra au service du marquis de Mantoue. Mes autres camarades allèrent çà et là à leurs affaires, de

sorte que notre société se trouva presque entièrement dissoute.

A cette époque, il me tomba entre les mains certains petits poignards turcs, dont la poignée, la lame et la gaine étaient en acier, et ornées de beaux feuillages orientaux gravés au burin et incrustés d'or. Ce genre de travail appartient à un art qui diffère beaucoup de ceux que j'avais jusqu'alors pratiqués; j'éprouvai néanmoins un vif désir de m'y essayer, et j'y réussis si bien, que j'exécutai quelques ouvrages infiniment plus beaux et plus solides que ceux des Turcs. Il y avait à cela plusieurs raisons. L'une était que je fouillais mes aciers plus profondément, l'autre que les feuillages turcs ne sont composés que de feuilles de colocasie et de petites fleurs de corona solis, qui, tout en n'étant pas dépourvues d'élégance, ne plaisent cependant pas autant que les nôtres.

En Italie, nous imitons différentes sortes de feuillages. — Les Lombards en font de très beaux, en représentant des feuilles de lierre et de couleuvrée, avec leurs élégants enroulements, qui sont d'un effet si heureux. Les Toscans et les Romains ont été encore mieux inspirés dans leur choix, en reproduisant la feuille d'acanthe, ou branche-ursine, avec ses festons et ses fleurs contournés de mille façons et gracieusement entremêlés d'oiseaux et d'animaux. C'est là où l'on voit qui a bon goût. Ils ont aussi recours aux plantes sauvages, telles que celles que l'on appelle mufle-de-lion. Nos vaillants artistes accompagnent ces fleurs d'une foule de ces beaux et capricieux ornements que les ignorants appellent grotesques. Ils ont été ainsi nommés par les modernes, parce que des curieux découvrirent à Rome les premiers modèles de décorations de ce genre, dans des cavernes

qui autrefois étaient des chambres, des étuves, des cabinets d'étude ou des salles de même nature, et qui alors se trouvaient enfouies, grâce à l'exhaussement du sol qui s'était opéré pendant des siècles. Comme ces constructions souterraines sont appelées à Rome « grotte », les décorations qu'elles renferment prirent ce nom de grotesques, qui n'est pas leur vrai nom. En effet, de même que les anciens se plaisaient à composer des animaux imaginaires, tenant à la fois de la chèvre, de la vache et de la cavale, auxquels ils donnaient le nom de monstres; de même, ils formaient avec leurs feuillages des espèces de monstres : c'est donc le nom de monstres, et non celui de grotesques, qu'il faut appliquer à ces bizarres créations. Les feuillages incrustés que j'exécutais dans ce genre étaient beaucoup plus beaux que ceux des Turcs.

Vers cette époque, on découvrit dans de petites urnes antiques, remplies de cendres, des anneaux de fer incrustés d'or et dans chacun desquels était enchâssé une petite coquille. Les savants prétendirent que ces anneaux étaient des amulettes qui communiquaient à ceux qui les portaient le don de se conduire dignement dans la bonne et la mauvaise fortune. A la prière de plusieurs seigneurs de mes amis, j'exécutai quelques-uns de ces anneaux. Ceux qui sortirent de mes mains étaient en acier très pur, gravés et incrustés d'or avec soin : aussi étaient-ils charmants à voir. La façon seule d'un de ces petits anneaux me fut quelquefois payée plus de quarante écus.

Dans ce temps-là il était de mode que tout seigneur ou gentilhomme portât sur sa barrette une petite médaille d'or, où se trouvait gravée une devise ou toute autre fantaisie. Je conduisis à bonne fin un grand nombre de ces

ouvrages dont l'exécution offrait d'énormes difficultés.
Caradosso, ce vaillant homme dont j'ai déjà parlé, fit quelques-unes de ces médailles, et, comme il y introduisait plusieurs figures, il n'exigeait pas moins de cent écus d'or. Sa lenteur, encore plus que sa cherté, fut cause que des seigneurs me commandèrent maints travaux, et, entre autres, une médaille que je gravai en concurrence avec l'habile Caradosso. Elle renfermait quatre figures qui m'avaient coûté des soins infinis. Les gentilshommes à qui elle était destinée, après l'avoir comparée à celles de l'admirable Caradosso, me dirent que la mienne était bien mieux exécutée, de beaucoup plus belle, et que je pouvais demander tout ce qu'il me plairait, parce que je les avais tellement contentés, qu'ils voulaient que ma satisfaction fût complète aussi. Je leur répondis que ma plus grande ambition avait été d'égaler les ouvrages de l'illustre Caradosso, et que, si leurs seigneuries pensaient que j'eusse réussi, je me regardais comme parfaitement récompensé. Là-dessus, je pris congé d'eux. Ils m'envoyèrent de suite un si riche présent qu'il ne me resta rien à désirer. Ce succès accrut mon ardeur, au point qu'il arriva ce que je relaterai plus loin.

XXXII

La Pantasilea et Luigi Pulci.

Maintenant, je vais un peu laisser de côté ma profession, pour raconter un de ces fâcheux accidents qui marquèrent le cours de ma vie orageuse. J'ai parlé plus

haut de nos réunions d'artistes et de la plaisante scène qu'occasionna cette Pantasilea, qui m'ennuyait de son amour de mauvais aloi. Irritée au plus haut point de la joyeuse folie du souper, où Diego l'Espagnol avait joué un rôle, elle s'était juré d'en tirer vengeance, et bientôt il se présenta une occasion où ma vie courut le plus grand danger. Voici comment.

Il était venu à Rome un jeune homme nommé Luigi Pulci, lequel était fils de ce Pulci qui eut la tête tranchée pour avoir abusé de sa propre fille. Luigi avait un merveilleux génie pour la poésie, possédait à fond la littérature latine, écrivait avec élégance, et se faisait remarquer par la grâce de ses manières et sa rare beauté. Il avait quitté le service de je ne sais quel évêque, et il était rongé du mal de Naples. A l'époque où il habitait Florence, on avait l'habitude, durant les nuits d'été, de se rassembler dans les rues et d'y exécuter des concerts. Il était de ceux qui improvisaient avec le plus de talent. Ses chants étaient si beaux, que le divin Michel-Ange Buonarroti, dès qu'il savait où il se trouvait, ne manquait jamais d'aller l'écouter avec le vaillant orfèvre Piloto[1] et moi. C'est ainsi que je vins à connaître Luigi Pulci.

Plusieurs années plus tard il me retrouva à Rome,

1. Vasari cite, en maints endroits de son livre, l'orfèvre Piloto comme l'ami de Michel-Ange, de Perino del Vaga et de plusieurs autres maîtres illustres; mais, en même temps, il le présente comme l'un des chefs d'une bande dont la principale occupation, dit-il, était de quolibeter les artistes distingués, en jouant au palet le long des murs ou en buvant dans les tavernes: aussi n'est-il pas étonnant, ajoute Vasari, que Piloto ait été assassiné par un jeune homme, à cause de sa mauvaise langue. — Voy. Vasari, *Vie d'Aristotile da San-Gallo*, t. V, p. 62.

me confia son piteux état, et me supplia de lui venir en aide, pour l'amour de Dieu. Son remarquable talent, sa qualité de compatriote, et enfin mon cœur facile à émouvoir, furent cause que je le reçus dans ma maison, où un bon traitement, aidé de sa jeunesse, ne tardèrent pas à rétablir sa santé.

Tout en se soignant, il étudiait sans relâche, grâce aux livres que je lui procurais en aussi grand nombre que je pouvais. Sensible à mes bienfaits, il me remercia souvent, les larmes aux yeux, en m'assurant que, si jamais Dieu lui envoyait quelque bonheur, il saurait me prouver sa gratitude. Je lui répondis que je n'avais pas fait pour lui ce que j'aurais voulu, mais ce que j'avais pu; que le devoir des hommes était de s'entr'aider; que je me bornais à lui recommander de rendre le même service à ceux qui auraient besoin de lui, comme il avait eu besoin de moi, et enfin que je le priais seulement d'être mon ami et de me tenir pour le sien.

Luigi se mit alors à fréquenter la cour de Rome, où bientôt il trouva moyen de faire son chemin. L'évêque de Gurck[1], qui était âgé de quatre-vingts ans, le prit à son service. Ce vieillard avait pour neveu un gentilhomme vénitien nommé messer Giovanni, qui, sous prétexte d'être passionné pour les talents de Luigi Pulci, contracta avec lui une si étroite intimité, qu'il semblait en avoir fait son second lui-même. Luigi lui ayant parlé de moi et des grandes obligations qu'il m'avait, messer Giovanni voulut me connaître. Or il advint qu'un soir je donnais à Pantasilea un petit régal auquel j'avais invité plusieurs de mes amis. Au moment où nous allions

1. Jérome Balbo, Vénitien, évêque de Gurck en Carinthie. — E. F.

nous mettre à table, messer Giovanni et Luigi Pulci entrèrent; après quelques cérémonies, ils restèrent à souper avec nous. Cette dévergondée de Pantasilea eut à peine vu le beau Luigi, qu'elle conçut des desseins sur lui. Après le souper, je tirai Luigi à part, et je le priai, au nom de la gratitude qu'il professait pour moi, d'éviter toute liaison avec cette fille éhontée. « Eh! mon cher Benvenuto, s'écria-t-il, me prenez-vous donc pour un insensé? — Non, lui répondis-je, mais pour un jeune homme inexpérimenté; du reste, je vous assure, sur Dieu, que je ne me soucie pas le moins du monde de cette femme, mais je serais désolé que vous vous rompissiez le cou à cause d'elle. » A ces mots, il jura qu'il suppliait Dieu de lui rompre le cou si jamais il lui parlait. Ce pauvre jeune homme dut adresser cette prière à Dieu avec un cœur bien fervent, car il se rompit le cou, comme je le dirai tout à l'heure.

La passion de messer Giovanni pour Luigi Pulci dégénéra en un commerce infâme. Chaque jour Luigi se montrait paré de nouveaux habits de soie et de velours. On s'apercevait facilement qu'il s'était abandonné tout entier au vice, et qu'il laissait se perdre ses précieux talents. Il affectait de ne pas me voir et de ne pas me connaître, parce que je lui avais représenté vertement qu'il se livrait à d'abominables vices, qui lui feraient rompre le cou comme il l'avait dit lui-même.

XXXIII

Vengeance. — Un contre douze. — Réconciliation.
Mort de Luigi Pulci.

Son messer Giovanni lui avait acheté cent cinquante écus un magnifique cheval moreau, admirablement dressé; aussi Luigi allait-il tous les jours caracoler dans le voisinage de cette coquine de Pantasilea.

Je ne l'ignorais point, mais je ne m'en inquiétais nullement. Je me disais que chacun suivait son penchant naturel, et je continuai à m'occuper de mes travaux.

Un dimanche soir, pendant l'été, nous fûmes invités à souper par le sculpteur Michelagnolo de Sienne. Le Bacchiacca était un des convives. Il avait amené la Pantasilea, que l'on plaça à table entre lui et moi. Au plus beau du souper, la Pantasilea se leva en disant qu'elle voulait sortir, parce qu'elle était un peu souffrante, mais qu'elle rentrerait à l'instant. Pendant que nous mangions et devisions joyeusement, son absence se prolongea plus que de raison. Je prêtai l'oreille, et il me sembla que l'on ricanait tout bas dans la rue. J'avais à la main un couteau de table. La fenêtre était si près de moi, qu'il me suffit de me lever un peu pour apercevoir Pantasilea avec Luigi Pulci; puis, j'entendis ce dernier qui disait : « Oh! si ce diable de Benvenuto nous voyait, malheur à nous! — N'ayez pas peur de lui, répondit la Pantasilea, écoutez le bruit qu'ils font, ils pensent à tout autre chose qu'à nous. » A ces mots, certain de les avoir

bien reconnus, je sautai par la fenêtre, je saisis Luigi par sa cape, et, à coup sûr, je l'aurais tué avec mon couteau, s'il n'eût été monté sur un petit cheval, auquel il donna de l'éperon, en me laissant sa cape entre les mains, pour sauver sa vie. La Pantasilea se réfugia dans une église voisine. Tous les convives se levèrent aussitôt, accoururent vers moi, et me supplièrent de ne causer du tourment ni à moi ni à eux pour une catin. Je leur répondis que pour elle je n'aurais pas bougé, mais que je ne pouvais pardonner à ce scélérat qui semblait faire si peu de cas de moi. Ces braves gens eurent beau redoubler leurs prières, je ne me laissai pas fléchir; je pris mon épée, et je m'en allai seul vers les Prati. La maison où nous avions soupé était voisine de la porte du château qui conduisait aux Prati. Je suivais donc ce chemin, lorsque je m'aperçus que le soleil se couchait. Je rentrai alors dans Rome à pas lents. La nuit était arrivée, mais on n'avait pas encore fermé les portes de la ville. Vers les deux heures, je rôdai près de la maison de Pantasilea, résolu, si j'y rencontrais Luigi Pulci, à leur jouer à tous deux un mauvais coup. M'étant assuré qu'il n'y avait au logis qu'une servante nommée la Canida, j'allai déposer chez moi ma cape et le fourreau de mon épée; puis je revins à la maison de Pantasilea, qui était située derrière les Banchi, sur le bord du Tibre. Vis-à-vis était le jardin d'un tavernier, nommé Romolo. Ce jardin était enclos d'une épaisse haie d'épines dans laquelle je me cachai debout, bien décidé à attendre que Pantasilea rentrât chez elle avec Luigi.

Au bout de quelques instants, arriva mon ami Bacchiacca qui, soit qu'il eût deviné où j'étais, soit qu'on le lui eût appris, m'appela à voix basse du nom de com-

père, que nous avions coutume de nous donner en plaisantant. Il me supplia, pour l'amour de Dieu, de renoncer à mon dessein, et ce fut presque en pleurant qu'il me dit : « Compère, je vous en prie, ne faites point de mal à cette pauvrette, car elle n'a rien au monde à se reprocher. — Si vous ne vous retirez à la minute, lui répondis-je, je vous fends la tête avec cette épée. » Mon pauvre compère, épouvanté, fut assailli d'une si pressante colique, qu'à quelques pas de là il fut obligé de la satisfaire.

Le ciel était couvert d'étoiles qui répandaient une brillante clarté ; tout à coup j'entendis les pas de plusieurs chevaux qui s'avançaient de côté et d'autre. Bientôt parurent Luigi et la Pantasilea, en compagnie d'un certain messer Benvegnato de Pérouse, camérier du pape Clément : quatre vaillants capitaines pérugins et d'autres braves et jeunes militaires les suivaient. Il y avait en tout plus de douze épées. Quand je vis cela, ne sachant pas par quel chemin m'enfuir, je cherchai à m'enfoncer autant que possible dans la haie. Les épines aiguës me causaient une vive douleur, et me rendaient comme un taureau furieux. J'étais presque résolu à faire un saut et à prendre ma course, lorsque Luigi, qui avait le bras passé autour du cou de Pantasilea, lui dit : « Je t'embrasserai pourtant en dépit de ce traître de Benvenuto. »

Doublement aiguillonné par les épines et par les discours de l'impudent jeune homme, je m'élançai hors de la haie, et je tirai mon épée en criant : « Vous êtes tous morts ! » Mon arme frappa sur l'épaule de Luigi, mais comme les vilains satyres qui le protégeaient l'avaient tout bardé de fer et de cottes de mailles, le coup,

qui était très-violent, glissa et alla atteindre Pantasilea au nez et à la bouche. Elle tomba à terre avec son galant. Le Bacchiacca se mit alors à fuir avec ses chausses à mi-jambes et en jetant les hauts cris. Quant à moi, j'avais hardiment fait face à mes adversaires, lorsque ces braves, ayant entendu un grand bruit partir de la taverne, s'imaginèrent qu'il y avait là une armée de cent personnes. Ils avaient néanmoins résolument mis le fer au poing, mais deux chevaux s'étant effrayés causèrent un tel désordre, que deux des meilleurs cavaliers furent désarçonnés, et que les autres prirent la fuite. Ayant vu que l'affaire tournait ainsi à bien, je décampai lestement, heureux d'en être sorti à mon honneur, et sans vouloir tenter la fortune plus que de raison. Dans ce terrible hourvari, quelques-uns des soldats et des capitaines s'étaient blessés eux-mêmes avec leurs épées. Le camérier du pape, messer Benvegnato, avait été renversé et foulé aux pieds par son propre mulet ; de plus, un de ses valets, qui avait tiré son épée, tomba avec lui et le blessa grièvement à la main ; aussi messer Benvegnato jurait-il plus que tous les autres, en disant, dans son jargon pérugin : « Per lo corpo di Dio! je veux que Benvegnato enseigne à vivre à Benvenuto. » En conséquence, il me députa un de ses capitaines, peut-être plus hardi que les autres, mais trop jeune pour posséder le même aplomb. Celui-ci vint donc me trouver chez un gentilhomme napolitain, lequel, ayant vu de mes ouvrages et entendu parler de mon aptitude pour les armes, qui étaient sa passion, m'avait pris en grande amitié. Me voyant ainsi protégé et me trouvant d'ailleurs dans mon élément, je fis à mon capitaine une réponse telle qu'il eut lieu, je crois, de se repentir de sa visite.

Quelques jours après, Luigi, sa catin et les autres, étant presque guéris de leurs blessures, messer Benvegnato, dont la colère s'était calmée, pria mon gentilhomme napolitain de me faire faire la paix avec Luigi, et il lui assura que ces braves militaires, qui n'avaient rien à démêler avec moi, désiraient beaucoup me connaître. Mon gentilhomme répondit qu'il me mènerait où l'on voudrait et qu'il opérerait volontiers une réconciliation, pourvu que, ni d'un côté ni d'un autre, on ne prononçât une parole de récrimination, sous peine de manquer à l'honneur; que l'on se contenterait de boire et de s'embrasser, et enfin que lui seul aurait le droit de parler pour terminer le différend. Ainsi fut fait. Un jeudi soir, mon gentilhomme me conduisit chez messer Benvegnato, où nous trouvâmes encore à table tous les militaires qui avaient pris part à la bagarre. Mon gentilhomme était escorté de plus de trente braves bien armés, que messer Benvegnato était loin d'attendre. Il entra dans la salle devant moi, et dit : « Dieu vous garde, signori; je viens à vous avec Benvenuto, que j'aime comme mon propre frère, et nous nous mettons entièrement à votre disposition. » Messer Benvegnato, à la vue de tant de monde qui remplissait la salle, répondit : « Nous vous demandons la paix, et rien de plus. » Puis il promit que le gouverneur de Rome ne m'inquiéterait nullement. La paix conclue, je retournai de suite à ma boutique, mais je ne pouvais passer une heure sans que ce seigneur napolitain vînt me trouver ou m'envoyât chercher.

Quant à Luigi Pulci, ses blessures s'étant guéries, il se montra continuellement sur son cheval moreau, qui manœuvrait si bien. Un jour qu'après une petite pluie il caracolait devant la porte de Pantasilea, son cheval

glissa, tomba et lui fracassa la jambe droite. Peu de jours après, il mourut dans la maison de Pantasilea. Son serment solennel reçut ainsi son accomplissement; ce qui prouve que Dieu a l'œil ouvert sur les bons et sur les méchants, et rétribue chacun selon son mérite.





LIVRE DEU





LIVRE DEUXIÈME

1524-1532

XXXIV

Attaque de Rome. — Mort du Connétable de Bourbon.

Le monde entier était en armes. Le pape Clément demanda plusieurs troupes de soldats au seigneur Jean de Médicis[1] qui les lui envoya ; mais ces auxiliaires commettaient tant d'excès à Rome, que les marchands ne pouvaient rester sans danger dans leurs boutiques. Je me retirai donc dans une bonne et grande maison située

1. Jean de Médicis, surnommé Jean des Bandes Noires : un des plus vaillants capitaines de son temps, mort en 1526 à l'âge de vingt-huit ans, à la suite de blessures reçues au fait d'armes de Goceano, en Lombardie. E. F.

derrière les Banchi. Là, je travaillais pour mes amis; mais les ouvrages que je fis alors étaient si peu importants, que je n'en parlerai pas. La musique et d'autres amusements de ce genre étaient mes principales occupations.

Le pape Clément, d'après le conseil de messer Jacopo Salviati, licencia les cinq compagnies que lui avait envoyées le seigneur Jean de Médicis, qui venait de mourir en Lombardie. Bourbon[1] n'eut pas plus tôt appris qu'il n'y avait plus de soldats à Rome, qu'il y conduisit son armée à marches forcées. Tous les habitants prirent les armes.

J'étais intimement lié avec Alessandro, fils de Piero del Bene. Lors de la venue des Colonna à Rome, il m'avait chargé de garder sa maison. Dans cette nouvelle et infiniment plus grave conjoncture, il me pria de lui rendre le même service, de lever une compagnie de cinquante hommes, et de me mettre à leur tête, comme j'avais fait du temps des Colonna. Je rassemblai donc cinquante jeunes gens d'un courage à toute épreuve, et nous entrâmes dans la maison d'Alessandro, où nous fûmes bien payés et bien traités.

L'armée de Bourbon étant arrivée sous les murs de Rome, Alessandro del Bene m'invita à l'accompagner pour aller examiner l'ennemi. Nous prîmes avec nous un de nos plus solides camarades, et nous rencontrâmes en chemin un jeune homme, nommé Cecchino della Casa, lequel se joignit à nous. Nous nous dirigeâmes vers les murailles du Campo-Santo, et de là nous vîmes cette terrible armée qui s'efforçait de pénétrer dans la ville.

1. Le connétable Charles de Bourbon, qui avait quitté François Ier pour passer au service de Charles V. — E. F.

A l'endroit où nous nous trouvions, les assiégeants avaient déjà tué plusieurs jeunes gens ; on se battait avec un acharnement extrême : nous étions enveloppés d'un nuage d'une épaisseur inimaginable. Je me tournai vers Alessandro et je lui dis : « Retirons-nous le plus promptement possible, car ici la position n'est pas tenable ; voyez, l'ennemi escalade les murs et les nôtres s'enfuient. « Alessandro, épouvanté, s'écria : « Plût à Dieu que nous ne fussions point venus ! » et il allait partir à toutes jambes, lorsque je lui dis : « Puisque vous m'avez amené ici, il faut faire quelque action digne d'un homme. » Aussitôt, je dirigeai mon arquebuse vers le groupe de combattants qui me parut le plus nombreux et le plus serré, et je visai un personnage qui dominait tous les autres. Il y avait un nuage de poussière si épais, que je ne pus distinguer s'il était à cheval ou à pied. Je dis ensuite à Alessandro et à Cecchino de faire feu, et je les postai de manière à esquiver les balles des assiégeants. Lorsque chacun de nous eut tiré deux fois, je m'approchai de la muraille avec précaution, et je vis qu'il régnait parmi les ennemis une confusion extraordinaire, occasionnée par une de nos arquebusades qui avait tué le connétable de Bourbon. Comme on le sut plus tard, il n'était autre que le personnage que j'avais aperçu dominant ceux qui l'entouraient.

Nous battîmes en retraite en traversant le Campo-Santo, puis nous entrâmes par San-Piero, et nous sortîmes derrière l'église de Santo-Agnolo. Enfin, nous arrivâmes à la porte du château, non sans d'énormes difficultés, car le signor Rienzo de Ceri et le signor Orazio Baglioni blessaient et tuaient tous ceux qui abandonnaient la défense des murailles. Lorsque nous fûmes près de la porte, une partie des assiégeants avait déjà envahi

la ville et se trouvait sur nos talons. Le gouverneur du château ordonna de baisser la herse, et nous eûmes le temps d'entrer. Je fus aussitôt pris par le capitaine Pallone de Médicis qui, parce que j'étais de la maison du pape, me força, à mon grand regret, de quitter Alessandro. Au moment où je montais sur les fortifications, le pape Clément entrait dans le château par les corridors. Il n'avait pas voulu sortir plus tôt du palais de San-Piero, ne pouvant croire que l'ennemi réussirait à se rendre maître de la ville.

Une fois dans le château, je m'approchai de quelques pièces d'artillerie confiées à la garde d'un bombardier florentin, nommé Giuliano. Ce pauvre diable, le visage collé à un créneau, voyait saccager sa maison et maltraiter sa femme et ses enfants. Dans la crainte de frapper les siens, il n'osait mettre le feu à ses pièces. Il avait jeté sa mèche à terre, et se déchirait le visage en se lamentant; d'autres bombardiers en faisaient autant. Dans cette conjoncture, je saisis une mèche, et, avec l'aide de quelques hommes plus calmes, je braquai plusieurs sacres et fauconneaux aux endroits nécessaires, et je tuai beaucoup de monde à l'ennemi. Si je n'avais pas pris ce parti, les assiégeants, qui le matin étaient entrés dans Rome, auraient marché droit au château, et ils auraient pu facilement s'en emparer, car l'artillerie ne leur faisait aucun mal. Je continuai de tirer ; aussi maints cardinaux et maints seigneurs ne m'épargnèrent-ils pas les bénédictions et les encouragements. Je ne reculai donc devant rien pour faire de mon mieux : il me suffit de dire que le matin je sauvai le château et que je ramenai les autres bombardiers à leur devoir. Je restai à l'œuvre toute la journée.

Le soir, pendant que l'armée entrait dans Rome, par le quartier des Trasteverins, le pape conféra le commandement de tous les bombardiers à un grand seigneur romain, que l'on appelait messer Antonio Santa-Croce. La première chose que fit ce gentilhomme fut de venir à moi; il m'accabla de compliments, et me confia cinq excellentes pièces d'artillerie qui étaient placées au sommet du château, précisément à un endroit que l'on nomme l'Agnolo, et qui donne à la fois sur les Prati et sur Rome. Messer Antonio mit sous mes ordres les hommes nécessaires pour manœuvrer mes pièces, puis il me paya d'avance, m'approvisionna de pain et de vin, et me pria de continuer comme j'avais commencé. J'avais peut-être plus de dispositions pour ce métier que pour celui d'orfèvre : cette besogne me plaisait au point que je m'en acquittais mieux que de mes travaux accoutumés.

La nuit étant arrivée, et les ennemis s'étant rendus définitivement maîtres de Rome, je fus témoin d'un de ces spectacles extraordinaires dont j'ai toujours été avide, je veux parler de l'incendie que les gens qui n'étaient point dans le château n'ont pu voir ni imaginer. Je ne m'arrêterai cependant pas sur ce sujet, et je reprends l'histoire de ma vie et des choses qui s'y rapportent.

XXXV

Cellini artilleur.

Le métier d'artilleur, que j'exerçai durant un mois entier que dura le siège du château, m'occasionna plusieurs

graves accidents tous dignes d'être racontés ; mais, pour être bref et ne pas trop m'écarter de ce qui concerne ma profession, je laisserai de côté le plus grand nombre de ces événements. Je me bornerai à relater les plus remarquables, que je ne puis passer sous silence.

Un jour, messer Antonio Santa-Croce me fit descendre de mon poste de l'Agnolo, pour canonner certaines maisons voisines du château, où l'on avait vu entrer des ennemis. Pendant que je tirais, un coup de canon donna sur l'angle d'un créneau, et en détacha une masse assez considérable pour ne pas me causer grand mal, car, grâce à sa dimension, elle me frappa d'aplomb en pleine poitrine. Je tombai par terre privé d'haleine et comme mort, mais j'entendais tout ce que les assistants disaient. Messer Antonio Santa-Croce, entre autres, se lamentait vivement « Hélas! s'écria-t-il, nous avons perdu notre meilleur auxiliaire. » Un musicien de mes amis, qui avait plus de dispositions pour la médecine que pour la flûte, arriva au bruit. Il courut aussitôt, les larmes aux yeux, chercher un flacon d'excellent vin grec, il fit ensuite rougir une tuile sur laquelle il mit une forte poignée d'absinthe, qu'il arrosa de ce bon vin grec ; puis, lorsque l'absinthe fut convenablement imbibée, il me l'appliqua sur la poitrine, à l'endroit où j'avais été touché. La vertu de cette absinthe fut si puissante, qu'elle me rendit immédiatement mes forces. Je voulus parler, mais je ne pus y réussir parce que des imbéciles de soldats m'avaient rempli la bouche de terre, croyant m'avoir administré la communion. Ils m'avaient plutôt excommunié, car cette terre m'empêchait de revenir à moi, et me faisait souffrir plus que le coup que j'avais reçu. Cependant, je me tirai sain et sauf de ce mauvais pas, et je retournai à

mon artillerie, que je dirigeai avec tout le soin et toute la sollicitude imaginables.

Le pape Clément avait envoyé demander du secours au duc d'Urbin[1], qui était avec l'armée vénitienne. Sa Sainteté avait chargé son ambassadeur de dire au duc qu'il pouvait compter que le château ne serait point rendu tant que, chaque soir, l'on y allumerait au sommet trois feux, que l'on accompagnerait de trois coups de canon, trois fois répétés. J'eus mission d'exécuter ces ordres. Pendant le jour, je canonnais les endroits où je pensais devoir faire le plus de ravages. Le pape, voyant que je m'acquittais de ma besogne avec tout le soin désirable, m'avait pris en grande amitié. Le secours du duc d'Urbin n'arriva point; mais, comme il ne m'appartient pas de traiter de semblables sujets, je n'en parlerai pas davantage.

XXXVI

L'hôtellerie du Soleil-Rouge.

Pendant que je me livrais à ce diabolique exercice, plusieurs prélats, surtout le cardinal de Ravenne[2] et le cardinal Gaddi[6], venaient me visiter à mon poste. Maintes fois je leur dis de ne pas se montrer près de moi, parce

1. François-Marie della Rovere. — E. F.
2. Benedetto Accolti, d'Aresso, secrétaire de Clément VII. — E F.
3. Nicolas Gaddi, Florentin, évêque de Ferrare. — E. F.

que leurs barrettes rouges s'apercevaient de loin et pouvaient nous attirer quelques volées des édifices qui se trouvaient dans le voisinage, comme la tour de'Bini. Ils ne tinrent point compte de mes avertissements, de façon qu'à la fin je leur fis fermer la porte, ce qui me valut leur inimitié.

J'avais encore souvent près de moi le signor Orazio Baglioni, qui me voulait beaucoup de bien. Un jour que nous causions ensemble, son attention fut attirée par une hôtellerie située hors de la porte du château, dans un endroit appelé Baccanello. Cette hôtellerie avait pour enseigne un soleil rouge peint entre deux fenêtres, lesquelles se trouvaient alors fermées. Le signor Orazio, ayant remarqué cette dernière particularité, présuma qu'entre les deux fenêtres, précisément derrière le soleil, il y avait une table de militaires faisant ripaille : « Benvenuto, me dit-il, si tu étais capable d'envoyer avec ton demi-canon un boulet à une brasse de ce soleil, je crois que tu ferais une bonne besogne ; car il vient de là un grand bruit qui annonce des personnages de haute importance. — Je m'engagerais bien, lui répondis-je, à frapper au beau milieu du soleil, mais voici, près de la bouche de mon canon, un gabion rempli de pierres, que la force de l'explosion et l'ébranlement de l'air ne manqueraient pas de jeter à terre. — Ne perds pas de temps, Benvenuto, me répliqua le signor Orazio ; d'abord ce gabion est placé de façon à ne pouvoir tomber : et ensuite, lors même qu'il tomberait et que le pape serait dessous, il y aurait moins de mal que tu ne penses : ainsi donc, feu ! feu ! » Moi, sans réfléchir davantage, je touchai, selon ma promesse, au centre du soleil. Le gabion, comme je l'avais annoncé, tomba, et précisément entre le cardinal Far-

nèse[1] et messer Jacopo Salviati. S'il ne les écrasa pas tous deux, c'est qu'ils venaient de s'éloigner un peu l'un de l'autre, en se disant des injures, parce que le cardinal Farnèse avait accusé messer Jacopo d'être la cause du sac de Rome. Aux cris qui s'élevèrent de la cour qui se trouvait au-dessous de nous, le signor Orazio descendit en toute hâte. Quant à moi, m'étant avancé pour voir ce qui se passait, j'entendis dire que l'on ferait bien de tuer le bombardier. Je me tins pour averti, et je braquai au sommet de l'escalier deux fauconneaux, déterminé à mettre le feu à l'un des deux, si l'on se hasardait à monter. Le cardinal Farnèse ordonna probablement à ses gens de me faire un mauvais parti. Je les attendis la mèche à la main. Ayant reconnu quelques-uns d'entre eux, je leur criai : « Vils sacripants, si vous ne décampez à l'instant, et si l'un de vous ose mettre le pied sur cet escalier, j'ai là deux fauconneaux qui vous pulvériseront. Allez dire au cardinal que j'ai obéi à mes chefs, et que nous travaillons à défendre vos prêtres, et non à leur faire mal. » A peine se furent-ils retirés que le signor Orazio Baglioni arriva en courant. Je lui criai de ne point avancer, sinon que je le tuerais, attendu que je savais très bien qui il était. Il n'osa bouger, et ce fut non sans éprouver quelque crainte qu'il me dit : « Benvenuto, je suis ton ami. — Signor, répondis-je, montez seul, et venez comme il vous plaira. » Ce gentilhomme, dont la fierté était extrême, s'arrêta un instant, et me dit d'un air mécontent : « Je suis bien tenté de ne pas monter et d'exécuter précisément le contraire de ce que

1. Le cardinal Alexandre Farnèse, le même qui fut depuis pape sous le nom de Paul III. — E. F.

j'avais envie de faire pour toi. » A cela je ripostai que, si l'on m'avait jugé apte à défendre les autres, je n'étais pas moins capable de me défendre moi-même. Il me dit alors qu'il se présenterait seul. Lorsqu'il fut monté, il avait le visage si bouleversé, que je portai la main à mon épée, en le regardant de travers. Bientôt il se dérida, et me dit gracieusement : « Benvenuto mio, je te veux tout le bien imaginable, et je te le prouverai en temps et lieu. Plût à Dieu que tu eusses tué ces deux ribauds, car l'un est cause de nos malheurs, et l'autre nous attirera peut-être pis! » Il me recommanda ensuite, si l'on m'interrogeait, de nier qu'il eût été présent lorsque j'avais fait feu, et il ajouta que, du reste, je n'avais rien à redouter. La rumeur fut grande et dura longtemps, mais je ne veux pas parler davantage de cette affaire; qu'il suffise de dire que je fus sur le point de venger mon père des mille injures que Jacopo Salviati lui avait faites, comme il s'en plaignait. Toujours est-il que je lui causai une terrible frayeur. Quant au Farnèse, je n'en veux rien dire maintenant. On verra plus loin combien j'aurais eu raison de le tuer.

XXXVII

Le colonel coupé en deux.

Je donnais tous mes soins à mon artillerie, et jamais je n'étais sans faire quelque coup d'éclat; aussi avais-je acquis au plus haut point la faveur et les bonnes grâces de Sa Sainteté. Pas un jour ne s'écoulait sans que je

tuasse quelqu'un des assiégeants. Une fois entre autres, le pape se promenait sur le bastion circulaire, lorsqu'il aperçut, dans les Prati, un colonel espagnol qu'il reconnut à certains signes, parce qu'il l'avait eu jadis à son service. Pendant qu'il parlait de cet officier en le regardant, moi qui ne savais rien de cela, j'étais à mon poste de l'Angiolo, d'où je voyais un homme, complètement vêtu de rouge, qui, une petite zagaie à la main, surveillait les travaux des tranchées. Après avoir ruminé les moyens de l'atteindre, je pris un galifalco, espèce de demi-coulevrine plus longue qu'un sacre; j'en ôtai la charge, que je remplaçai par une forte quantité de poudre fine, mêlée avec de la poudre commune, et je visai ensuite attentivement l'homme rouge, en ayant soin de calculer une merveilleuse parabole; car il était à une telle distance, que l'on ne pouvait espérer d'arriver autrement à lui, avec une semblable pièce d'artillerie. Je fis feu, et, au moment où mon officier, par une sorte de forfanterie espagnole, brandissait son épée devant lui, mon boulet le prit si bien au milieu du corps, qu'après qu'il eut frappé l'épée, on vit l'homme coupé en deux. Le pape, qui ne s'attendait pas à une telle chose, en fut aussi satisfait qu'émerveillé, tant parce qu'il croyait impossible qu'aucune pièce portât si loin, que parce qu'il ne concevait point comment cet homme avait été coupé en deux. Il m'envoya chercher et m'interrogea. Je lui expliquai la manière dont j'avais tiré; mais ni l'un ni l'autre nous ne réussîmes à deviner la cause de l'étrange événement dont nous venions d'être témoins.

Je m'agenouillai et je priai Sa Sainteté de m'absoudre de cet homicide et de tous ceux que j'avais commis dans ce château, pour le service de l'Église. Le pape leva aus-

sitôt la main, traça sur moi le signe de la croix, et me dit qu'il me bénissait et me pardonnait tous les homicides que j'avais commis, et tous ceux que je commettrais pour la défense de l'Église apostolique.

Je pris ensuite congé de Sa Sainteté, et je remontai à mon poste, où je ne cessai de tirer avec tant de bonheur, que presque aucun de mes coups n'était perdu. Mon dessin, mes études, ma musique, étaient complètement laissés de côté. Je ne songeais qu'à jouer de mon artillerie. Si je voulais raconter en détail toutes les choses que je fis dans cet infernal métier, j'étonnerais le monde; mais, pour n'être pas trop long, je les passe sous silence, sauf quelques-unes des plus remarquables qu'il est nécessaire de relater.

Jour et nuit je pensais à ce que je pouvais faire pour la défense de l'Église. J'avais remarqué que les assiégeants, pour relever leurs sentinelles, passaient par la porte de Santo-Spirito, qui se trouvait à une distance raisonnable; mais, comme j'étais forcé de tirer obliquement, je ne leur causais pas tout le mal que j'aurais voulu. Je leur tuais néanmoins, chaque jour, un bon nombre d'hommes. Les ennemis, ayant reconnu que ce passage devenait trop dangereux pour eux, placèrent pendant une nuit, sur le toit d'une maison, plus de trente gabions qui me masquaient la vue. Après avoir réfléchi à mon affaire un peu plus mûrement que je n'avais fait jusqu'alors, je braquai mes cinq pièces d'artillerie contre ces gabions, et j'attendis la vingt-deuxième heure, moment où les assiégeants relevaient particulièrement leurs gardes. Ils se croyaient en parfaite sécurité, de sorte qu'ils marchaient plus lentement et plus nombreux que de coutume. Je mis alors le feu à mes pièces,

et non seulement je jetai à bas leurs gabions, mais encore je leur tuai plus de trente hommes. Je renouvelai la même manœuvre deux autres fois, et avec tant de succès, que les soldats qui s'étaient gorgés de butin dans le grand sac de Rome, essayèrent à diverses reprises de se mutiner pour aller jouir en paix du fruit de leurs travaux. Cependant un valeureux capitaine, nommé Gian d'Urbino, arrêta ce désordre. Alors, pour relever leurs sentinelles, ils furent forcés, à leur grand déplaisir, de suivre un autre chemin, qui avait plus de trois milles, tandis que le premier n'avait qu'un demi-mille. Cet exploit me valut les bonnes grâces de tous les seigneurs qui se trouvaient dans le château. Je l'ai raconté, parce qu'il eut d'importantes conséquences, mais ce sera le dernier, car ces faits sont trop étrangers à la profession en vue de laquelle je me suis mis à écrire. Si je voulais embellir le récit de ma vie de semblables aventures, j'en aurais trop à dire. Je n'en rapporterai plus qu'une seule en temps et lieu.

XXXVIII

Le prince d'Orange.

Je saute donc par-dessus quelques événements, afin de raconter comment le pape Clément me fit appeler et s'enferma avec le Cavalierino et moi, pour mettre en sûreté les tiares et les nombreux et précieux joyaux de la chambre apostolique. Le Cavalierino avait été jadis palefrenier de Filippo Strozzi. Il était Français et de

très vile extraction. Néanmoins, il avait su devenir le favori du pape, qui l'avait comblé de richesses, et se fiait à lui comme à soi-même. Lorsque nous fûmes tous trois renfermés, Sa Sainteté et le Cavalierino placèrent devant moi les tiares et toutes les pierreries de la chambre apostolique. Le pape m'ordonna de les démonter, ce que je fis. J'enveloppai ensuite chaque pierre dans un petit morceau de papier, puis nous les cousîmes sous la doublure des vêtements du pape et du Cavalierino. Tout l'or, qui pesait environ deux cents livres, me fut laissé, avec ordre de le fondre le plus secrètement possible.

Je montai à mon poste de l'Angiolo, où se trouvait ma chambre, que je pouvais fermer de façon à éviter d'être dérangé par personne. J'y construisis en briques un petit fourneau à vent, au fond duquel j'établis un assez grand cendrier en forme de plat, où tombait peu à peu l'or que je jetais sur les charbons. Pendant que ce fourneau fonctionnait, je n'étais pas une minute sans chercher les moyens de nuire à nos ennemis. Comme leurs tranchées étaient à une petite portée de trait, je leur faisais beaucoup de dommages avec de la mitraille que j'avais trouvée parmi les anciennes munitions du château. J'avais un sacre et un fauconneau dont l'embouchure était un peu gâtée : je les bourrais jusqu'à la gueule avec cette mitraille, qui ravageait les tranchées d'une manière incroyable. Tout en fondant mon or, je tenais constamment ces deux pièces prêtes à tirer.

Un jour, un peu avant l'heure des vêpres, je vis passer sur le bord de la tranchée un mulet monté par un personnage qui parlait aux pionniers. J'eus soin de tirer avant qu'il fût arrivé en face de moi. J'avais si bien visé

qu'un morceau de mitraille le frappa précisément au visage. Le mulet reçut le reste de la décharge, et tomba mort. J'entendis partir de la tranchée un bruit extraordinaire; alors je mis le feu à mon autre pièce, qui ne laissa pas aussi de causer de grands dégâts. Le personnage que j'avais blessé était le prince d'Orange[1]. On le transporta à l'abri de la tranchée, dans une hôtellerie voisine, où bientôt accourut toute la noblesse de l'armée. Le pape Clément, ayant appris ce que j'avais fait, me manda à l'instant. Je lui donnai tous les détails qu'il réclamait, et je lui dis que le blessé devait être un officier de très haute importance, attendu que, autant que l'on pouvait en juger, tous les chefs de l'armée s'étaient rassemblés dans l'hôtellerie où on l'avait déposé Le pape, en homme sagace, appela le commandant de l'artillerie, messer Antonio Santa-Croce, et lui dit d'enjoindre à tous les canonniers de braquer contre l'hôtellerie leurs pièces, qui étaient très nombreuses, et de faire feu dès qu'ils entendraient un coup d'arquebuse: Sa Sainteté ajouta que la mort de tous les chefs entraînerait la désorganisation complète de l'armée, qui déjà était ébranlée; et enfin que Dieu peut-être aurait entendu nos prières et nous délivrerait ainsi de ces impies ribauds. Nous disposâmes donc nos pièces, suivant l'ordre de Santa-Croce. Nous attendions le signal, lorsque le cardinal Orsini[2], instruit de ce qui se passait, engagea une violente dispute avec le pape, déclara que, pour rien au monde, on ne devait agir ainsi, parce qu'on était sur le point

1. Philibert de Châlons, prince d'Orange, capitaine général au service de l'empereur et qui fut tué plus tard, à l'époque du siège de Florence, dans les montagnes de Pistoia, en 1530. — E. F.

2. Franciotto Orsini, Romain. — E. F.

d'entrer en accommodement; que, si l'on tuait les chefs, l'armée n'étant plus retenue par aucun frein, forcerait le château et compléterait notre ruine. Il termina en disant que les cardinaux s'opposaient absolument à ce que l'on tirât. Le pauvre pape, désespéré, en se voyant entouré d'ennemis au dedans comme au dehors, consentit à laisser tout à leur discrétion. On nous transmit donc contre-ordre. Lorsque j'appris que l'on venait nous défendre de tirer, je ne pus me contenir, et je mis le feu à un demi-canon que j'avais sous la main. Le projectile alla frapper un pilastre de la cour de l'hôtellerie, près duquel je voyais un groupe de plusieurs personnes. Ce coup fit tant de mal aux ennemis qu'ils furent sur le point de déserter la maison. Le cardinal Orsini voulait me faire pendre ou massacrer; mais le pape prit chaudement mon parti. Je sais quelles paroles ils échangèrent à ce sujet; mais, comme je ne fais pas profession d'écrire l'histoire, je les passe sous silence pour ne parler que de ce qui me regarde.

XXXIX

Retour à Florence.

Dès que j'eus fondu l'or, je le portai au pape, qui me remercia beaucoup, et chargea le Cavalierino de me remettre vingt-cinq écus, en s'excusant de ne pouvoir me donner davantage. Peu de jours après, on signa l'accommodement.

Je pris, avec le signor Orazio Baglioni et trois cents hommes, le chemin de Pérouse. Lorsque nous fûmes arrivés dans cette ville, le signor Orazio voulut me confier le commandement de la compagnie; mais je le refusai, parce que je désirais d'abord aller voir mon père et racheter mon exil de Florence. Le signor Orazio me dit alors que j'étais nommé capitaine. Il me conféra ce grade en présence de ser Pier Maria di Lotto, envoyé des Florentins, auquel il me recommanda comme son ami.

Je partis donc pour Florence avec plusieurs camarades. La peste y sévissait avec une rage inexprimable. A mon arrivée, je trouvai mon père, qui pensait ou que j'avais été tué dans le sac de Rome, ou que je reviendrais nu. Heureusement il en fut tout le contraire : j'étais vivant et j'avais une bourse bien garnie, un valet et un bon cheval. Mon vieux père éprouva une telle joie que je crus qu'il allait mourir au milieu des baisers et des caresses dont il m'accablait. Je lui racontai toutes les diaboliques aventures du siège de Rome, et je lui donnai une bonne somme d'argent que j'avais gagnée militairement. Après de nouvelles caresses, mon père courut chez les Huit pour racheter mon exil. Il rencontra par hasard un de ceux qui m'avaient condamné, précisément celui qui avait promis de me faire escorter par les hallebardiers. Mon père profita de l'occasion pour se venger par quelques paroles que justifiaient les faveurs du signor Orazio Baglioni. Sur ces entrefaites, je dis à mon père que le signor Orazio Baglioni m'avait nommé capitaine, et qu'il fallait que je commençasse à m'occuper de lever ma compagnie. A ces mots, mon pauvre père se troubla, et me supplia, au nom de Dieu, de renoncer à

ce projet, bien qu'il sût que j'étais capable d'exercer dignement cette charge, et même une plus importante. Il ajouta qu'il avait déjà un fils à l'armée, mon jeune et brave frère, et que je devais me consacrer à cet art admirable qui m'avait coûté tant d'années et tant d'application. Je m'engageai à lui obéir; néanmoins, en homme sage, il pensa que, si le signor Orazio arrivait, la promesse que j'avais faite à ce gentilhomme, ou toute autre cause, m'entraînerait immanquablement à suivre le parti de la guerre. Il imagina donc un moyen adroit de m'éloigner de Florence. « Mon cher fils, me dit-il, la peste est terrible; j'ai toujours peur de te voir rentrer avec elle à la maison. Je me souviens que dans ma jeunesse j'allai à Mantoue; j'y fus très-bien accueilli et j'y séjournai plusieurs années. Je te prie et même te commande, pour l'amour de moi, d'y aller, sans attendre jusqu'à demain. »

XL

Voyage à Mantoue. — Mort du père de Cellini.

J'ai toujours aimé à voir le monde, et, de plus, je n'étais jamais allé à Mantoue : je partis donc volontiers. Je pris l'argent que j'avais apporté, et j'en remis la plus grande partie à mon bon père, en lui promettant de l'aider toujours, en quelque lieu que je fusse.

Je lui laissai ma sœur aînée pour prendre soin de sa vieillesse : elle se nommait Cosa, et comme elle n'avait jamais voulu se marier, elle avait été admise en qualité de religieuse à Santa-Orsola ; et elle restait ainsi pour servir de soutien à mon vieux père et de guide à ma plus jeune sœur, qui était mariée à un sculpteur, appelé Bartolommeo. Mon père m'ayant donné sa bénédiction, je pris mon bon cheval, et je me mis en route pour Mantoue.

J'aurais trop à dire, si je voulais raconter tous les incidents de ce petit voyage. L'Italie était alors désolée par la peste et par la guerre : de sorte que j'eus mille obstacles à vaincre pour gagner Mantoue. Dès que j'y fus arrivé, je cherchai de l'ouvrage ; j'en trouvai chez un certain maestro Niccolò de Milan, orfèvre du duc.

Deux jours après m'être mis à la besogne, j'allai visiter l'excellent peintre Jules Romain, mon intime ami. Il me fit l'accueil le plus gracieux, et il se montra très-fâché de ce que je n'étais pas descendu chez lui. Il vivait en seigneur, et était en train d'exécuter pour le duc un travail dans un endroit situé hors des portes de Mantoue, et connu sous le nom de Té. Ce travail était grand et merveilleux, comme on peut probablement le voir encore aujourd'hui.

Jules ne tarda pas à parler de moi en termes si honorables au duc, que celui-ci me commanda le modèle d'un reliquaire destiné à renfermer quelques gouttes du sang du Christ, que les Mantouans affirment avoir été apportées dans leur ville par Longin. Le duc dit ensuite à Jules de me faire un dessin pour ce reliquaire; mais Jules lui répondit : « Signor, Benvenuto est un homme qui n'a pas besoin des dessins des autres ; Votre Excel-

lence le reconnaîtra parfaitement quand elle aura vu son modèle. » Je mis la main à l'œuvre, et je commençai par dessiner un reliquaire propre à contenir l'ampoule dont j'ai parlé; puis, j'exécutai en cire un petit modèle représentant le Christ assis, tenant de la main gauche sa croix sur laquelle il semblait s'appuyer, et entr'ouvrant de la main droite la plaie de sa poitrine. Ce modèle plut tellement au duc, qu'il me prodigua des faveurs incroyables, et me témoigna le désir de me garder à son service en m'assignant de riches appointements.

Sur ces entrefaites, son frère le cardinal [1], auquel j'étais allé faire ma cour, le pria de permettre que je fisse le sceau de sa seigneurie révérendissime. Pendant que je travaillais à cet ouvrage, je fus pris d'une fièvre quarte, dont les accès me jetaient en délire. Alors je maudissais et Mantoue, et son duc, et tous ceux qui l'habitaient. Ces paroles furent redites au duc par son orfèvre milanais, qui voyait bien que son excellence voulait me retenir à son service. Le duc se montra furieux contre moi ; mais, comme je n'étais pas moins irrité contre Mantoue, notre colère se trouva égale. Au bout de quatre mois, quand j'eus terminé mon sceau [2] et quelques autres petits ouvrages que j'avais entrepris pour le duc au nom du cardinal, ce prélat me paya fort généreusement et m'engagea à retourner à Rome, cette admirable ville où nous nous étions connus.

Je partis donc de Mantoue avec une bourse bien gar-

1. Hercules Gonzaga, évêque de Mantoue, créé cardinal en 1527. — E. F.

2. Dans le chapitre VI de son *Traité d'Orfèvrerie*, Cellini décrit ce sceau, et dit qu'il y avait gravé l'assomption de la Vierge et les douze apôtres.

nie d'écus. En arrivant à Governo[1], lieu où fut tué ce valeureux seigneur Jean de Médicis, je ressentis un petit accès de fièvre, mais il n'interrompit pas le moins du monde mon voyage. Je puis même dire que je laissai complètement ma fièvre à Governo, car elle ne reparut plus ensuite. Enfin, je gagnai Florence, où j'espérais trouver mon bien-aimé père.

Lorsque j'eus frappé à notre porte, une bossue enragée se montra à la fenêtre et voulut me chasser en me débitant mille injures, et en me disant que je l'empestais. « Ah çà, méchante bossue, lui criai-je, n'y a-t-il point d'autre visage que le tien dans cette maison? — Non! que le diable t'étrangle! répondit-elle. — C'est ce qui t'arrivera avant deux heures d'ici, » lui répliquai-je d'une voix forte. Une voisine sortit au bruit de la dispute, et me dit que mon père et toute ma famille étaient morts de la peste. Comme je m'en doutais, ma douleur fut moins grande. La voisine ajouta que le fléau avait seulement épargné ma jeune sœur Liperata, qui avait été recueillie par une sainte femme nommée Mona Andrea dei Bellacci.

Je me dirigeai alors vers une hôtellerie, mais je rencontrai en chemin Giovanni Rigogli, un de mes plus intimes amis, qui m'emmena chez lui. Nous nous rendîmes ensuite sur la place, où j'appris que mon frère était vivant. J'allai le trouver chez un de ses amis nommé Bertino Aldobrandi. Comme chacun de nous avait reçu la nouvelle de la mort de l'autre, nous nous fîmes des caresses extraordinaires, puis mon frère me prit la

1. Governolo, bourgade du Mantouan, située au confluent du Mincio et du Pô. — E. F.

main et me dit en riant : « Maintenant, frère, je vais te mener où tu n'imaginerais jamais : chez notre sœur Liperata, que j'ai remariée et qui te croit mort. » Tout en cheminant, nous nous racontâmes l'un à l'autre nos aventures. Lorsque nous fûmes arrivés, ma vue inattendue jeta ma sœur dans un tel transport de joie et d'étonnement, qu'elle tomba en pâmoison entre mes bras. Cet accident étant arrivé sans qu'une seule parole eût été prononcée, le mari de Liperata n'aurait certainement pas cru que je fusse son frère, si Cecchino n'eût pas été présent à la scène. Enfin, Cecchino expliqua tout, et donna à l'évanouie des soins qui la rappelèrent bientôt à elle. Après avoir un peu pleuré son père, sa sœur, son mari et un petit enfant qu'elle avait perdu, elle songea à préparer le souper. De toute la soirée on ne parla plus de mort, mais de mille choses gaies et folles comme à une noce : aussi notre repas fut-il des plus agréables.

XLI

La médaille d'Hercule et la médaille d'Atlas.

Je voulais retourner à Rome; mais les sollicitations de mon frère et de ma sœur me forcèrent à m'arrêter à Florence. Piero Landi, cet excellent ami qui déjà, comme je l'ai dit, m'avait rendu de si grands services, me conseilla aussi de rester quelque temps à Florence. Il pensait que je devais attendre pour voir un peu ce qui se

passerait après le bannissement des Médicis (c'est-à-dire d'Hippolyte et d'Alexandre, dont l'un devint plus tard cardinal, et l'autre duc de Florence). Je me mis donc à travailler dans le Mercato-Vecchio, où je gagnai beaucoup d'argent en montant des joyaux.

A cette époque, arriva à Florence un Siennois, nommé Girolamo Marretti, qui avait longtemps demeuré en Turquie. C'était un homme d'un esprit distingué. Il vint à ma boutique, et me commanda une de ces médailles d'or que l'on portait sur le chapeau. Il voulut que j'y représentasse Hercule déchirant la gueule du lion[1]. Pendant que je travaillais à cette médaille, Michel-Ange Buonarroti vint la voir plusieurs fois. J'y avais apporté une énorme application. L'attitude de la figure, la pose hardie de l'animal, qui ne ressemblait à rien de ce que l'on avait imaginé jusqu'alors, et peut-être aussi la nouveauté de ce genre de travail, qui était complètement inconnu au divin Michel-Ange, firent qu'il me donna tant d'éloges, que mon ardeur s'en accrut à un point incroyable. Mais bientôt je n'eus plus que des joyaux à monter; malgré le bénéfice que j'y trouvais, j'étais donc loin d'être content, car je cherchais des ouvrages où il fallût déployer plus de talent.

Sur ces entrefaites, Federigo Ginori, jeune homme d'un esprit éminent, à qui sa beauté et sa grâce valurent une intrigue avec une princesse à Naples, où il séjourna plusieurs années, désira avoir une médaille représentant Atlas portant le ciel sur ses épaules. Il demanda un croquis au grand Michel-Ange; mais celui-ci lui dit : « Allez

1. Cellini, dans le chapitre V de son *Traité d'Orfèvrerie,* donne une description détaillée de cette médaille.

trouver un jeune orfèvre nommé Benvenuto; il vous servira très bien, et, à coup sûr, il n'a pas besoin de mon dessin. Mais, pour que vous ne pensiez pas que je veuille vous refuser une semblable bagatelle, je vous ferai très volontiers un dessin. Néanmoins, voyez Benvenuto; que de son côté il vous fasse un petit modèle, vous prendrez le meilleur des deux. » Federigo Ginori vint me trouver, et m'expliqua ce qu'il voulait. Il me dit ensuite combien ce divin Michel-Ange m'avait loué, et il ajouta qu'il fallait que je préparasse un petit modèle en cire, pendant que cet homme admirable exécuterait le dessin qu'il lui avait promis. Les éloges de Michel-Ange m'inspirèrent un tel courage, que je commençai de suite mon modèle. Je venais de le terminer, lorsqu'un peintre, ami de Michel-Ange, nommé Giuliano Bugiardini[1], m'apporta le dessin de l'Atlas. Je montrai aussitôt à Giuliano mon petit modèle en cire, qui était tout à fait différent du dessin de Michel-Ange. Federigo et Giuliano décidèrent que je devais suivre mon modèle. Michel-Ange vit mon ouvrage, et il me le vanta au-delà de toute expression. C'était une figure ciselée en métal : sur son dos était le ciel, représenté par une boule de cristal, où j'avais gravé le zodiaque. Elle se détachait sur un fond de lapis-lazuli. On ne pourrait rien imaginer de plus beau. Au

1. Giuliano Bugiardini, condisciple et ami de Michel-Ange, mourut en 1556, à l'âge de soixante-quinze ans. Vasari le représente comme un pauvre compagnon plus que naïf, et poussant à l'excès le contentement de lui-même et l'admiration pour ses propres ouvrages. Quoi qu'il en soit, il a laissé à Bologne et à Florence des ouvrages d'un haut mérite. Si les maîtres les plus illustres de Florence lui sont souvent supérieurs par la richesse de l'invention, l'énergie et l'originalité du style, il est toujours leur égal par la correction du dessin et la beauté de l'exécution. — Voyez Vasari, *Vie de Giuliano Bugiardini*, t. VIII, p. 179-187. — L. L.

bas on lisait : *Summam tulisse juvat*[1]. Federigo fut très satisfait, et me récompensa généreusement. Messer Luigi Alamanni se trouvait alors à Florence. Je contractai avec lui une étroite amitié, grâce à Federigo Ginori, qui l'amena souvent dans ma boutique.

XLII

Rappel à Rome.

Le pape Clément ayant déclaré la guerre à Florence, les citoyens se préparèrent à la défense. Dans chaque quartier, on organisa des milices populaires, et je fus requis d'en faire partie. Je m'équipai richement, et je me trouvai en relation avec la plus haute noblesse de Florence, qui semblait unanimement disposée à défendre la ville. Les discours ordinaires en ces occasions retentissaient dans toutes les rues. En outre, les jeunes gens se réunissaient plus fréquemment que d'habitude, et on ne parlait absolument que de la guerre.

Un jour, vers l'heure de midi, une foule d'hommes âgés et de jeunes gens des premières familles étaient assemblés devant ma boutique, lorsqu'on m'apporta une lettre de Rome, que m'écrivait un certain maestro Jacopino della Barca, dont le véritable nom était Jacopo

1. Le dessin du zodiaque, exécuté à la plume par Cellini, que l'on trouve noté par Bartsch dans le catalogue de la collection du prince de Ligne, est probablement une étude pour cette médaille.

della Sciorina, mais que l'on appelait à Rome della Barca, parce qu'il tenait un bac sur le Tibre, entre le pont Sisto et le pont Santo-Agnolo. Ce maestro Jacopo avait beaucoup d'esprit et une conversation des plus divertissantes. Il avait jadis fait le commerce d'étoffes à Florence. Il était fort avant dans les bonnes grâces du pape Clément, qui prenait grand plaisir à causer avec lui. Ils vinrent une fois à parler du sac de Rome et du siège du château. Le pape, s'étant alors souvenu de moi, me donna tous les éloges imaginables, et ajouta que, s'il savait où j'étais, il serait enchanté de me reprendre à son service. Maestro Jacopo ayant appris que j'étais à Florence, Sa Sainteté le chargea de m'écrire de revenir. La lettre dont j'ai parlé plus haut disait que je devais retourner au service de Clément, et que je m'en trouverais bien. Les jeunes gens qui étaient présents voulurent savoir ce qu'elle contenait, mais je le leur cachai de mon mieux. Je répondis à messer Jacopo, en le priant de ne plus m'écrire, ni en bien, ni en mal. Il n'en devint que plus pressant, et m'adressa une seconde épître, qui sortait tellement des bornes que, si elle eût été vue, il m'en serait advenu malheur. En effet, il m'écrivait de me rendre de suite auprès du pape, qui voulait m'employer à des affaires de la plus haute importance, et il ajoutait que, si j'agissais sagement, je laisserais immédiatement tout de côté, et me séparerais de ces fous enragés qui se tournaient contre Sa Sainteté. Cette lettre m'effraya tellement, que j'allai trouver mon fidèle ami Pier Landi. A peine m'eut-il aperçu, qu'il me demanda ce qui m'était arrivé de nouveau, pour que je fusse si bouleversé. Je lui répondis qu'il m'était absolument impossible de lui confier ce que j'avais; je le priai seule-

ment de prendre les clefs que je lui présentais, et de restituer les joyaux et l'or qui étaient dans ma boutique aux personnes dont il trouverait les noms sur mon livret. Je le priai encore de veiller, avec sa bonté accoutumée, sur ce que je laissais dans ma maison, en lui assurant qu'avant peu de jours il saurait où j'allais. Ce sage jeune homme, qui se doutait peut-être de la chose, me dit : « Frère, pars vite, écris-moi, et ne sois point inquiet de tes affaires. » Je suivis son conseil. Jamais je n'ai eu un ami plus fidèle, plus prudent, plus vertueux, plus discret et plus dévoué. Je quittai donc Florence, et me rendis à Rome, d'où je lui écrivis.

XLIII

Arrivée à Rome. — Absolution d'un petit vol.

A mon arrivée à Rome, je retrouvai une partie de mes amis. Ils me firent l'accueil le plus cordial. Je m'occupai de suite de travaux, tous lucratifs, mais peu dignes d'être décrits.

Il y avait alors à Rome un vieil orfèvre nommé Raffaello del Moro. Il avait une grande réputation et était fort honnête homme. Il me pria de vouloir bien travailler dans sa boutique, parce qu'on lui avait commandé plusieurs ouvrages très importants, où il y avait beaucoup à gagner. J'y consentis volontiers.

Depuis plus de dix jours déjà j'étais à Rome, et je n'avais pas encore été voir messer Jacopino della Barca, lorsqu'il m'aperçut par hasard. Il m'aborda avec l'air le

plus gracieux, et me demanda depuis combien de temps j'étais arrivé. Je lui répondis qu'il y avait environ quinze jours. Il en fut très irrité, et me dit que je montrais bien peu de respect à un pape qui, trois fois déjà, l'avait chargé de m'écrire dans les termes les plus pressants. Moi, qui avais été encore plus fâché que lui de ce qui s'était passé, je ne soufflai mot, et j'essayai d'avaler ma colère. Cet homme, qui était d'un bavardage effréné, lâcha un tel torrent de paroles, que, quand je le vis fatigué, je me bornai à lui dire de me mener chez le pape quand bon lui semblerait. Il me répondit qu'il y était toujours disposé. « Eh bien, lui dis-je, et moi aussi je suis prêt. »

Nous nous acheminâmes donc vers le palais; c'était un jeudi saint.— Lorsque nous fûmes arrivés aux appartements du pape, on nous introduisit sur-le-champ, car on connaissait maestro Jacopino, et moi j'étais attendu. Le pape, étant un peu indisposé, gardait le lit. Près de lui se trouvaient messer Jacopo Salviati et l'archevêque de Capoue [1]. Le pape témoigna beaucoup de joie en me voyant. Je lui baisai les pieds et je m'approchai de lui le plus révérencieusement possible, en lui donnant à comprendre que j'avais quelque chose d'important à lui communiquer. Il fit un signe de main, et messer Jacopo se retira loin de nous avec l'archevêque. « Très saint père, dis-je aussitôt, depuis le sac de Rome, je n'ai pu ni me confesser, ni communier, parce qu'on me refuse l'absolution. Voici pourquoi. Lorsque je fondis l'or et travaillai à démonter les pierreries, votre Sainteté chargea le Cavalierino de me donner une petite récompense pour

1. Nicolas de Schomberg, archevêque de Capoue depuis 1520. — E. F.

ma peine, mais je ne reçus de lui que des injures. Je remontai dans la chambre où j'avais fondu l'or, et je lavai les cendres, dans lesquelles je trouvai environ une livre et demie d'or en grains aussi fins que du millet. Comme je n'avais pas assez d'argent pour retourner honorablement chez moi, je pensai à me servir de cet or, en me promettant bien de le restituer plus tard. Maintenant, me voilà aux pieds de votre Sainteté, qui est le vrai confesseur. Je la supplie de me permettre de me confesser et de communier, afin que je puisse rentrer en grâce auprès de Dieu. » Le pape me dit alors, avec un soupir occasionné peut-être par le souvenir de ses malheurs : « Benvenuto, tu dis vrai ; je peux t'absoudre de toutes les fautes dont tu t'es rendu coupable. Confesse tout librement, et, si tu as eu la valeur entière d'une de mes tiares, je suis tout disposé à te pardonner. — Très saint père, lui répondis-je, je n'ai eu que ce que j'ai avoué, et cela n'a pas dépassé la valeur de cent quarante ducats, que j'ai reçus de la Monnaie de Pérouse, et avec lesquels je suis allé secourir mon pauvre vieux père. — Ton père, dit le pape, a été aussi vertueux, aussi bon et aussi honnête que qui que ce soit, et tu n'as pas dégénéré. Je regrette beaucoup que la somme ait été petite ; quoi qu'il en soit, je t'en fais présent, et je te pardonne tout : atteste-le à ton confesseur. Si tu n'as pas d'autres péchés qui me regardent, confesse-toi et communie ; puis viens me revoir, tu auras lieu d'en être satisfait. » Lorsque j'eus pris congé du pape, messer Jacopo et l'archevêque se rapprochèrent de lui. Sa Sainteté leur parla de moi aussi favorablement que possible, et leur dit qu'il m'avait confessé et donné l'absolution. Elle chargea ensuite l'archevêque de Capoue de me demander si quelque autre chose troublait

ma conscience, et elle lui transmit pouvoir de m'absoudre en l'engageant à me traiter de son mieux. Une fois que je fus sorti du palais, maestro Jacopino me demanda curieusement quel était le sujet de cette longue et secrète conversation que j'avais eue avec le pape. Il revint plusieurs fois à la charge, de sorte que je finis par lui déclarer que cela ne le regardait pas, et qu'en conséquence il eût à ne plus me le demander.

Je m'empressai de faire tout ce dont j'étais convenu avec le pape; puis, les deux fêtes étant passées, je me présentai de nouveau devant lui. Il me reçut encore plus gracieusement que la première fois, et il me dit : « Si tu étais venu un peu plus tôt à Rome, je t'aurais donné à refaire ces deux tiares que nous avons détruites dans le château; mais comme, à part les pierreries, ce sont des ouvrages de peu de mérite, je te confierai un travail important, où tu pourras déployer ton savoir. Je parle du bouton de ma chape, qui doit être rond et avoir la forme et la dimension d'un tailloir d'un tiers de brasse. Je veux qu'il représente Dieu le Père en demi-relief, et qu'au milieu il soit orné de ce gros diamant et d'une foule d'autres pierres de haute valeur. Caradosso en a bien déjà commencé un, mais il ne le finit pas. Je désire que tu termines promptement le tien, parce que je veux en jouir un peu. Ainsi, va, et fais-moi un beau petit modèle. » Sa Sainteté ordonna ensuite que l'on me montrât toutes les pierreries, et je me retirai.

XLIV

Le bouton de chape.

Pendant le siège de Florence, ce Federigo Ginori, pour lequel j'avais exécuté la médaille de l'Atlas, mourut de phtisie. La médaille tomba entre les mains de messer Luigi Alamanni, qui, peu de temps après, alla lui-même l'offrir, avec quelques-uns de ses beaux écrits, à François I[er], roi de France. Cette médaille ayant plu au roi au-delà de toute expression, le digne messer Luigi Alamanni lui parla si favorablement de mes qualités et de mon talent, que Sa Majesté témoigna le désir de me connaître.

Je consacrais tous mes soins à mon petit modèle, que je faisais exactement de la grandeur que devait avoir le bouton, lorsque d'autres orfèvres, se croyant aussi capables de mener cet ouvrage à bonne fin, lâchèrent la bride à leur jalousie. Il y avait alors à Rome un certain Micheletto[1], habile graveur de cornalines, et, de plus, joaillier fort intelligent. Cet homme était avancé en âge et jouissait d'une grande réputation. Il avait pris part au travail des deux tiares du pape. Lorsqu'il sut que j'étais occupé du modèle en question, il fut très étonné de ce que je ne l'avais pas consulté, lui dont l'habileté égalait

1. Micheletto, suivant Vasari qui l'appelle Michelino, contribua beaucoup aux progrès de la gravure en pierres fines. — Voyez Vasari, *Vie de Valerio de Vicence*, t. VIII, p. 156. — L. L.

le crédit. Enfin, voyant que je n'allais point chez lui, il vint chez moi, et me demanda ce que je faisais. « Ce que m'a commandé le pape, lui répondis-je. — Le pape, répliqua-t-il, m'a ordonné d'examiner tout ce qu'on fait pour Sa Sainteté. » Je lui ripostai que d'abord je m'en informerais auprès du pape, et qu'ensuite je saurais ce que je devais lui répondre. Il s'écria que je m'en repentirais, et me quitta fort irrité. Il assembla ensuite tous les gens du métier, qui, après délibération, le chargèrent de leur commune vengeance. Le bon Micheletto imagina de faire exécuter par d'habiles dessinateurs plus de trente projets, tous différents les uns des autres ; puis, non content d'avoir l'oreille de Sa Sainteté, il se concerta avec un orfèvre milanais, nommé Pompeo, qui était en grande faveur auprès de Clément, et avait pour parent messer Traiano[1], le premier camérier.

Micheletto et Pompeo dirent au pape qu'ils avaient vu mon modèle, et qu'ils croyaient qu'un si bel ouvrage dépassait mes forces. Le pape répondit qu'il désirait voir lui-même mon modèle, et que, si je n'étais pas capable de le mettre en œuvre, on chercherait quelqu'un qui le fût. Les deux associés lui dirent alors qu'ils avaient d'admirables dessins. Sa Sainteté répliqua qu'elle en était charmée, mais qu'elle ne voulait pas les voir avant que mon modèle fût achevé, et qu'elle examinerait tout ensemble.

En peu de jours j'eus terminé mon modèle, et, un matin, je le portai chez le pape. Messer Traiano me fit attendre, et, pendant ce temps, envoya chercher en toute hâte Micheletto et Pompeo, en les avertissant de se mu-

1. Trajano Alicorno. — E. F.

nir de leurs dessins. Dès qu'ils furent arrivés, on nous introduisit. Micheletto et Pompeo déployèrent aussitôt leurs dessins devant Sa Sainteté. Mais les dessinateurs, étrangers à l'art du joaillier, ignorent comment les pierres doivent être placées, et nos deux associés n'avaient pu le leur apprendre attendu que, quand il s'agit d'entremêler les figures avec des pierreries, il faut que le joaillier sache tracer lui-même son dessin, sous peine de ne rien produire de bon : aussi nos habiles gens avaient-ils posé, dans tous leurs dessins, le merveilleux diamant au milieu de la poitrine du Père Éternel. En voyant cela, le pape, qui était un homme de goût, témoigna une joie maligne. Quand il eut regardé une dizaine de dessins, il jeta le reste à terre, se tourna vers moi, qui me tenais à l'écart, et me dit : « Montre un peu ton modèle, Benvenuto, je veux voir si tu as commis la même erreur que ceux-là. » Je m'avançai, et j'ouvris une petite boîte ronde où était renfermé mon modèle. Aussitôt une brillante lumière sembla frapper les yeux du pape, qui s'écria : « Tu aurais été là, dans ma tête, que tu ne l'aurais pas fait autrement ; tes rivaux ne pouvaient choisir un meilleur moyen pour se couvrir de honte. » Plusieurs seigneurs s'étant approchés, le pape leur montra la différence qu'il y avait entre les dessins des autres joailliers et mon modèle. Lorsqu'il l'eut vanté au point que mes ennemis parurent atterrés, il me dit : « Je pense à une difficulté des plus graves, Benvenuto mio, la cire est facile à travailler, le tout est d'exécuter en or. — Très saint Père, répliquai-je hardiment, si mon ouvrage n'est pas dix fois mieux que mon modèle, je consens à n'en être pas payé. » A ces mots, les seigneurs qui nous entouraient murmurèrent, et affirmèrent que je promettais

trop. Parmi eux cependant, se rencontra un savant philosophe qui parla en ma faveur.

« L'heureuse physionomie de ce jeune homme, dit-il, et les belles proportions de son corps m'assurent qu'il tiendra tout ce qu'il promet, et même davantage.— C'est pour cela que je le crois aussi, » reprit le pape. Et, ayant appelé son camérier, messer Traiano, il lui ordonna d'apporter cinq cents ducats d'or. En attendant l'argent, le pape examina, de nouveau et plus à loisir, la manière dont j'avais disposé le diamant et Dieu le Père.

Sur le diamant, que j'avais placé exactement au milieu de ma composition, était assis Dieu le Père, dans une attitude dégagée, qui était admirablement en harmonie avec l'ensemble du morceau , et ne nuisait en rien au diamant. Dieu le Père, de sa main droite, donnait sa bénédiction. Le diamant était soutenu par les bras de trois petits anges; j'avais modelé celui du milieu en ronde-bosse, et les deux autres en demi-relief. A l'entour, une foule de petits enfants se jouaient parmi d'autres petites pierreries. Dieu était couvert d'un manteau qui voltigeait et d'où sortaient quantité de petits anges et divers ornements d'un effet ravissant[1]. Cet ouvrage était en cire blanche, et se détachait sur une pierre noire.

Lorsque le camérier eut apporté l'or, le pape me le remit de sa propre main, et me pria de la manière la plus affable de faire en sorte qu'il pût jouir de ce bijou, et il ajouta que j'y trouverais mon compte.

1. Dans son *Traité d'Orfèvrerie,* chapitre V, Cellini décrit la méthode qu'il a suivie pour exécuter ce bouton de chape.

XLV

L'*Ecce homo*. — Le *Motu proprio*.

Je partis avec l'or et le modèle, impatient de me mettre à l'œuvre. J'entrai donc aussitôt en besogne avec une ardeur extrême.

Au bout de huit jours, le pape envoya un de ses camériers, noble seigneur bolonais, me dire de me rendre près de lui avec mon travail. Pendant le chemin, le camérier, qui était le plus galant homme de la cour, m'apprit que le pape voulait non seulement voir son bijou, mais encore me confier une entreprise de la plus haute importance, c'est-à-dire la gravure des coins de la monnaie de Rome. Il ajouta qu'il m'en avertissait afin que je me tinsse prêt à répondre à Sa Sainteté. Lorsque je fus arrivé auprès du pape, je lui montrai ma plaque d'or. Je n'avais encore ébauché que la figure de Dieu, mais elle était déjà si supérieure au petit modèle de cire, que le pape, stupéfait, s'écria : « Dorénavant, je croirai tout ce que tu me diras. »

Après une foule d'autres compliments, il me dit : « Je me propose de te charger d'un autre travail auquel je tiendrais autant et même plus qu'à celui-là. » Il ajouta qu'il désirait faire graver les coins de ses monnaies; puis, il me demanda si j'en avais déjà gravé, et si j'oserais m'engager dans une semblable entreprise. Je répondis que je m'en sentais le courage, que je n'en avais

jamais fait, mais que j'avais vu comment on procédait. Un certain messer Tommaso[1] de Prato, dataire de Sa Sainteté, assistait à cette conversation. Cet homme, qui était dévoué à mes ennemis, prit alors la parole : « Très-saint Père, dit-il, les faveurs dont vous comblez ce jeune homme et sa présomption le pousseraient à vous promettre un monde nouveau. Si au travail important dont il est déjà chargé vient s'en joindre un second plus grand encore, ils se nuiront certainement l'un à l'autre. » Le pape, irrité, lui enjoignit de se mêler de ses affaires, puis il me dit d'exécuter le modèle d'un doublon d'or, représentant d'un côté un Christ nu, les mains liées, et accompagné de ces mots : *Ecce Homo;* et sur le revers un pape et un empereur redressant ensemble une croix près de tomber, avec cet exergue : *Unus spiritus et una fides erat in eis*[2].

Au moment où le pape me commandait cette belle monnaie, le sculpteur Bandinello, qui n'était pas encore chevalier, survint et dit avec sa fatuité habituelle, basée sur son ignorance : « Ces orfèvres ont besoin qu'on leur fournisse les dessins de ces beaux ouvrages. » Je me retournai aussitôt vers lui, et je lui dis que je n'avais que faire de ses dessins, que j'espérais bien qu'avant peu mes dessins, à moi, lui donneraient du fil à retordre. Le pape parut enchanté de cette riposte, et il me dit : « Va, Ben-

1. Tommaso Cortesi. — E. F.

2. Cellini parle avec plus d'exactitude de cette pièce de l'*Ecce Homo* dans son *Traité d'Orfèvrerie,* au chapitre VII, où il dit qu'il grava sur le revers la tête du pape. Le pape et l'empereur soutenant une croix appartiennent, ajouta-t-il, à une autre pièce, dont le revers représentait saint Pierre et saint Paul. — Ces deux médailles sont aujourd'hui presque introuvables. La première a été publiée par Fioravanti et la seconde par Marescotti. — L. L.

venuto mio, applique-toi à me servir, et ne prête pas l'oreille aux paroles de ces sots personnages. »

Là-dessus, je partis, et je gravai deux coins avec promptitude. Puis, ayant frappé une pièce en or, je la portai avec mes coins au pape, un dimanche après dîner. Il fut émerveillé et ravi de la beauté du travail, et encore plus de la célérité avec laquelle je l'avais mené à fin. Pour ajouter à sa satisfaction et à son étonnement, j'avais apporté toutes les anciennes monnaies, gravées par les habiles artistes qui avaient servi les papes Jules II et Léon X.

Ayant vu qu'il accordait la préférence à mes coins, je tirai de mon sein un *motu proprio*, par lequel je demandais la place de graveur de la monnaie. Cet office valait six écus d'or par mois, sans compter que les coins étaient payés par le directeur de la monnaie qui, pour trois, donnait un ducat. Le pape, ayant pris mon *motu proprio,* le remit au dataire en lui disant de me l'expédier de suite. Le dataire voulut le mettre dans sa poche. « Très saint Père, dit-il, que Votre Sainteté n'aille pas si vite, de semblables affaires méritent quelque réflexion. — Je vous ai compris, repartit le pape, donnez-moi ce *motu proprio;* » et aussitôt, il le signa de sa main, et le rendit au dataire en lui disant : « Maintenant il n'y a plus à répliquer. Expédiez-le-lui à l'instant, telle est ma volonté. Les souliers de Benvenuto valent mieux que les yeux de tous ces balourds. » Je remerciai Sa Sainteté, et, joyeux au-delà de toute expression, je retournai à mon travail.

XLVI

La Fille de Raffaello del Moro. — Opération chirurgicale.
Messer Giovanni Gaddi. — Mariage manqué.

Je travaillais toujours dans la boutique de ce Raffaello del Moro dont j'ai parlé plus haut. Ce brave homme avait une jeune et belle fille, qu'il me destinait en mariage. Je m'en aperçus; mais, bien que je désirasse cette union, je n'en laissai rien deviner; j'étais même d'une telle réserve que Raffaello en était étonné. Sur ces entrefaites, la pauvre fille eut la main droite attaquée d'un mal qui lui rongea les deux petits os qui accompagnent le petit doigt et celui qui est à côté. Par l'inadvertance de son père, la malheureuse enfant fut soumise au traitement d'un mauvais charlatan, qui déclara qu'elle resterait estropiée du bras droit, s'il ne lui arrivait pis encore. En voyant le chagrin et l'effroi du pauvre père, je l'engageai à ne point ajouter foi à ce misérable empirique. Il me répondit que parmi ses amis il ne se trouvait ni médecin, ni chirurgien, et il me pria, si j'en connaissais un, de le lui amener.

J'appelai aussitôt un chirurgien nommé maestro Jacomo de Pérouse[1]. Lorsque cet habile homme eut examiné la malade, dont l'épouvante était extrême, parce qu'elle avait pressenti les sinistres prédictions du charlatan, il lui dit qu'elle n'aurait aucun mal, et qu'elle se servirait très bien de sa main droite; que les deux der-

1. Giacomo Rastrelli, chirurgien du pape Clément VII. — E. F.



XLVI



— La malade ne ressentait aucune douleur. —

A. Quantin Imp. Edit.

niers doigts seraient seulement un peu plus faibles que les autres, mais qu'elle n'en éprouverait pas la moindre gêne. Il entreprit donc cette cure, et, au bout de peu de jours, il se disposa à enlever la carie des petits os. Le père désira que j'assistasse à cette opération. Maestro Jacomo avait pris de gros instruments avec lesquels il faisait peu d'ouvrage, et causait beaucoup de mal à la patiente. Je lui dis de s'arrêter et de m'attendre un demi-quart d'heure. Je courus aussitôt à la boutique, où je fabriquai un petit instrument d'acier très fin et recourbé, qui coupait comme un rasoir. Dès que je l'eus remis au chirurgien, il commença à opérer avec tant de facilité, que la malade ne ressentait aucune douleur ; bientôt tout fut fini. Ce petit service, et d'autres motifs, inspirèrent au digne Raffaello tant d'affection pour moi, qu'il semblait m'aimer plus que ses propres enfants.

J'étais alors étroitement lié avec un clerc de la chambre, nommé messer Giovanni Gaddi. Cet homme était passionné pour les arts, bien qu'il ne possédât lui-même aucun talent. Messer Giovanni, Grec d'une érudition extraordinaire ; messer Lodovico di Fano, autre savant ; messer Antonio Allegretti et le jeune messer Annibal Caro faisaient partie de sa société, où l'excellent peintre Bastiano de Venise[1] et moi étions aussi admis. Nous

1. Sebastiano Luciano, dit fra Sebastiano del Piombo, naquit à Venise en 1485, et mourut en 1547. Il abandonna l'école de Giovan Bellini pour celle du Giorgione. Il fut en grande estime à Rome, où Agostino Chigi l'appela et le chargea de décorer son palais. Il mit son habileté pratique et la puissance de ton de sa palette au service de Michel-Ange, qui l'aida de ses conseils et de ses dessins. Guidé et soutenu par ce divin maître, Sebastiano serait probablement sorti victorieux de la lutte qu'il entreprit contre Raphaël ; mais, enrichi par la libéralité de Clément VII, il négligea son art pour mener joyeuse

nous réunissions presque tous les jours. Le brave orfèvre Raffaello, voyant l'intimité qui existait entre moi et messer Giovanni Gaddi, lui dit : « Messer Giovanni mio, vous me connaissez : je voudrais donner ma fille à Benvenuto. Comme personne plus que votre seigneurie n'est capable de bien mener cette affaire, veuillez me prêter votre aide, et fixer vous-même la dot que je puis donner. » Cet écervelé de messer Giovanni laissa à peine au digne Raffaello le temps de parler et il lui répondit, sans aucun motif plausible : « Ne songez plus à cela, Raffaello, car vous en êtes plus éloigné que janvier ne l'est de l'été. » Le pauvre homme, désolé, chercha aussitôt un autre mari à sa fille. La mère et tous les parents me faisaient la mine, et j'en ignorais la cause. Voyant qu'ils payaient en mauvaise monnaie les services que je leur avais rendus, j'essayai d'ouvrir une boutique dans leur voisinage. Messer Giovanni ne m'instruisit de ce qui s'était passé que plusieurs mois après, lorsque la fille de Raffaello fut mariée.

Je travaillais activement à terminer mon grand ouvrage et à servir la monnaie ; car le pape m'avait encore commandé une pièce de la valeur de deux carlins, représentant, d'un côté, la tête de Sa Sainteté, et, de l'autre, le Christ sur la mer, tendant la main à saint Pierre. Cette pièce avait pour légende : *Quare dubitasti*[1]? Elle obtint tant de succès, qu'un secrétaire de Sa Sainteté, nommé Sanga, homme de grande distinction, dit au pape : — « Votre Sainteté peut se vanter d'avoir une

vie. Il n'a pas moins laissé plusieurs chefs-d'œuvre, où il se montre le digne rival des Giorgione, des Titien, des Tintoret. — Voyez Vasari, *Vie de Sebastiano del Piombo*, t. V. — L. L.

1. Cellini parle de cette pièce dans le chapitre VII de son *Traité d'Orfèvrerie*. Elle a été publiée par Fioravanti. — L. L.

monnaie telle que les anciens, malgré leur magnificence, ne sauraient offrir la pareille. — Benvenuto, répondit le pape, peut aussi se vanter de servir un souverain comme moi, qui connais son mérite. » Mon grand ouvrage d'or ne cessait pas d'avancer. Souvent je le montrais au pape, qui me demandait à le voir, et qui chaque jour en était de plus en plus émerveillé.

XLVII

Attaque du guet. — Meurtre de Bertino Aldobrandi.

Mon frère était à Rome, au service du duc Alexandre[1], à qui le pape venait de donner le duché de Penna. Le duc entretenait un nombre considérable de vaillants soldats, qui avaient été à l'école de ce grand seigneur Jean de Médicis. Mon frère était estimé par le duc comme un des plus courageux de la troupe. Un jour, après dîner, il se trouvait dans une boutique de la rue des Banchi, chez un certain Baccino della Croce, où tous ces braves se réunissaient. Il était assis sur une chaise et dormait, lorsque vint à passer le guet, qui conduisait en prison un certain capitaine Cisti, Lombard de nation. Ce militaire appartenait aussi à l'école du grand seigneur Jean, mais n'était pas au service du duc Alexandre. Ayant aperçu devant la boutique de Baccino le capitaine Cattivanza degli Strozzi, il lui dit : « Je vous apportais

1. Alexandre de Médicis, né en 1510, mort en 1537, fils naturel de Laurent ou de Clément VII, créé duc de Florence par Charles-Quint et assassiné par son cousin Laurent. — E. F.

les quelques écus que je vous dois ; si vous les voulez, venez les prendre avant qu'ils aillent avec moi en prison. » Le capitaine Cattivanza, toujours prêt à mettre les autres en avant, se souciait peu de s'exposer : aussi s'adressa-t-il à de braves gens pleins de bonne volonté, mais incapables de mener à bonne fin une si hasardeuse entreprise. Il leur dit de s'approcher du capitaine Cisti, de se faire donner son argent, et dans le cas où le guet s'y opposerait, de le repousser par la force, s'ils l'osaient. Ces jeunes gens n'étaient que quatre, et ils n'avaient pas encore de barbe. Le premier se nommait Bertino Aldobrandi ; le second, Anguillotto da Lucca ; je ne me souviens plus des noms des deux autres. Bertino était élève de mon frère, qui l'aimait au-delà de toute expression. Nos quatre braves s'approchent du guet, qui se composait de plus de cinquante sbires armés de piques, d'arquebuses et d'espadons. Les épées se tirèrent, et nos jeunes gens poussèrent le guet avec tant de vigueur, que, si le capitaine Cattivanza se fût seulement montré un peu, même sans dégainer, ils auraient inévitablement mis en fuite leurs adversaires. Mais ceux-ci ayant résisté quelque temps, Bertino tomba frappé de graves blessures ; Anguillotto, au même instant, fut blessé au bras droit, de sorte que, ne pouvant plus soutenir son épée, il se retira de la mêlée le mieux qu'il put ; les autres l'imitèrent. Bertino Aldobrandi fut emporté dans un triste état.

XLVIII

Meurtre du frère de Cellini.

Pendant que ces choses se passaient, nous étions tous à table, parce que nous avions dîné une heure plus tard que de coutume. Au bruit que nous entendîmes, le plus âgé des jeunes gens qui étaient avec nous se leva de table pour aller voir cette rixe ; il se nommait Giovanni. Je lui dis : « De grâce, n'y va pas ; dans de semblables affaires il y a tout à perdre et rien à gagner. » Son père lui criait de son côté : « Mon cher fils, je t'en supplie, n'y va pas. » Mais Giovanni n'écouta personne, et dégringola l'escalier. En arrivant aux Banchi, où la bataille avait eu lieu, il vit ramasser Bertino. Il revint à toutes jambes, et rencontra mon frère Cecchino, qui lui demanda ce qu'il y avait. Giovanni, en dépit du signe qu'on lui fit de ne pas conter l'affaire à Cecchino, lui dit étourdiment que Bertino Aldobrandi avait été tué par le guet. Mon pauvre frère jeta alors un si grand cri de rage, qu'on aurait pu l'entendre à dix milles de là ; puis il dit à Giovanni : « Au moins saurais-tu m'indiquer celui qui me l'a tué ? » Giovanni lui répondit que oui, et que c'était un de ceux qui étaient armés d'un espadon, et qu'il avait une plume bleue sur la barrette. Mon pauvre frère, s'étant avancé et ayant reconnu le meurtrier à ce signalement, se lança au milieu du guet avec sa promptitude et son intrépidité merveilleuses, et, sans qu'on pût l'arrêter, il allongea une botte dans le ventre de son homme, le

traversa de part en part et le poussa à terre avec la garde de son épée. Il attaqua ensuite le reste du guet avec tant d'audace, qu'à lui seul il l'aurait mis en fuite, si un arquebusier, pour se défendre, n'eût, en déchargeant son arme, atteint au-dessous du genou droit le brave et malheureux jeune homme. Il tomba, et le guet opéra une retraite précipitée, dans la crainte qu'un second champion aussi formidable ne survînt.

Ayant entendu que le tumulte continuait, je me levai aussi de table, et je mis mon épée au côté, car alors tout le monde portait cette arme. Lorsque je fus arrivé au pont Sant'Agnolo, je vis un rassemblement nombreux. Je m'approchai. Comme plusieurs personnes me connaissaient, on me fit place, et on me montra ce que j'aurais voulu le moins voir au monde, malgré l'extrême curiosité qui semblait me pousser. De prime abord, je fus sans reconnaître mon frère, parce que ses habits étaient différents de ceux que je lui avais vus peu de temps auparavant, de sorte que ce fut lui qui me reconnut le premier.

« Cher frère, me dit-il, que mon malheur ne t'afflige point ; c'est le sort que me promettait mon métier. Fais-moi enlever d'ici promptement, car je n'ai que peu d'heures à vivre. » Tandis qu'il me parlait on m'avait raconté l'affaire. Je lui répondis avec cette concision que de telles circonstances commandent : « Frère, voici la plus grande douleur que je doive ressentir dans toute ma vie ; mais sois tranquille ; car, avant que tu ne puisses plus voir celui qui t'a frappé, ma main t'aura vengé. » Tel est le sens des brèves paroles que nous échangeâmes.

XLIX

Derniers moments du frère de Benvenuto.

Le guet n'était qu'à cinquante pas de nous, parce que Maffeo, qui le commandait, en avait ramené une partie pour enlever le caporal que mon frère avait tué. Je serrai ma cape autour de moi, et je franchis lestement le court espace qui me séparait de mes adversaires. Je me trouvais tout auprès de Maffeo ; j'aurais certainement réussi à le tuer, car je m'étais adroitement faufilé dans la foule, qui était nombreuse. J'avais même déjà tiré à moitié mon épée, lorsqu'un de mes meilleurs amis, le jeune et vaillant Berlinghier Berlinghieri, me saisit le bras par derrière. Il avait avec lui quatre jeunes braves qui crièrent à Maffeo : « Sauve-toi, sinon il va te tuer. — Quel est cet homme ? demanda Maffeo. — C'est le frère de celui que tu vois là, » lui répondirent-ils. Il ne voulut pas en entendre davantage, et se sauva à toutes jambes dans la tour de Nona. « Benvenuto, me dirent ces jeunes gens, c'est pour ton bien que nous t'avons arrêté. Maintenant, allons au secours du malheureux qui bientôt aura cessé de vivre. »

Nous retournâmes donc vers mon frère, que je fis transporter dans une maison. J'appelai aussitôt des médecins. Après s'être consultés, ils n'osèrent lui couper la jambe, ce qui peut-être l'aurait sauvé. Ils se bornèrent à le panser.

A peine avaient-ils achevé cette opération que le duc

Alexandre entra. Il prodigua toutes sortes de caresses à mon frère, qui, possédant encore toute sa connaissance, lui dit : « Signor mio, la seule chose qui m'afflige, c'est que Votre Excellence perd un serviteur que d'autres peuvent surpasser en habileté, mais que personne n'égalera en fidélité et en dévouement à votre personne. » Le duc lui dit qu'il ne fallait songer à rien, et qu'il le connaissait pour un brave et galant homme. Il se tourna ensuite vers quelques-uns de ses gens, et il leur recommanda de ne laisser manquer de rien ce digne serviteur.

Après le départ du duc, l'énorme quantité de sang que perdait mon frère sans qu'on parvînt à y remédier, lui bouleversa le cerveau au point que toute la nuit suivante il fut en proie à un terrible délire, excepté au moment où l'on voulut lui administrer la communion. « Vous avez eu raison, dit-il alors, de me confesser à l'avance ; maintenant je ne saurais recevoir ce divin Sacrement dans cette machine déjà désorganisée ; souffrez seulement que mes yeux le savourent et le transmettent à mon âme immortelle, qui demande miséricorde et pardon. » Dès qu'il eut achevé ces mots et que l'on eut enlevé le Sacrement, son délire recommença. Il tomba dans les plus violents accès de fureur, et proféra les plus horribles paroles que l'on puisse imaginer; cela dura jusqu'au jour. Au lever du soleil, il se tourna vers moi et me dit : « Frère, je ne veux plus rester ici, parce que ces gens-là me pousseraient à quelque action qui les ferait repentir de m'avoir tourmenté. » En même temps il dégagea ses jambes, que nous avions placées dans une boîte fort pesante, se souleva comme pour monter à cheval ; puis, me regardant en face, il me cria trois fois : « Adieu ! adieu ! adieu ! » Avec cette dernière parole,

son âme courageuse s'envola. Le soir, vers la vingt-deuxième heure[1], il fut, par mes soins, honorablement inhumé dans l'église des Florentins. Je lui fis ensuite tailler une superbe pierre tumulaire en marbre, sur laquelle on sculpta des trophées et des bannières.

Je ne dois pas omettre qu'un de ses amis, lui ayant demandé s'il reconnaîtrait celui qui lui avait tiré cette arquebusade, il lui répondit que oui, et lui en donna le signalement. Mon frère avait tâché que je n'entendisse rien de tout cela, mais je n'en perdis pas un mot. Je raconterai la suite de cette aventure quand il en sera temps.

L

Épitaphe. — Armoiries des Cellini.

Revenons au tombeau dont j'ai parlé plus haut. Des savants distingués, qui connaissaient mon frère, me donnèrent une épitaphe, en me disant que cet admirable jeune homme la méritait bien. Elle était ainsi conçue :

Francisco Cellino Florentino, qui quod in teneris annis ad Ioannem Medicem Ducem plures victorias retulit et signifer fuit, facile documentum dedit quantæ fortitudinis et consilii vir futurus erat, ni crudelis fati, archibuso transfossus, quinto ætatis lustro jaceret. Benvenutus frater posuit. Obiit die XXVII MAJI. MDXXIX.

1. Les Italiens divisent le jour en vingt-quatre heures, qu'ils comptent à partir du coucher du soleil.

Il était âgé de vingt-cinq ans; son véritable nom était Giovanni Francesco Cellini; mais les soldats ne le connaissaient guère que sous celui de Cecchino del Piffero. Ce fut donc ce dernier que je plaçai au bas de nos armes. Je l'avais fait graver en lettres antiques, qui toutes étaient brisées, à l'exception de la première et de la dernière. Les savants qui m'avaient donné l'épitaphe m'en demandèrent la raison. Je leur répondis que les lettres brisées signifiaient que son corps était détruit, et que des deux lettres entières la première faisait allusion à son âme immortelle, ce glorieux présent de Dieu, et la dernière à la renommée qu'il avait conquise par sa valeur. Cette idée obtint beaucoup de succès, et fut depuis souvent reproduite.

Je fis aussi graver sur le tombeau de mon frère les armes des Cellini, mais en y opérant un petit changement. En effet, à Ravennes, les honorables gentilshommes de la famille Cellini portent d'azur au lion rampant d'or, tenant un lis de gueules dans la patte dextre, en chef un lambel accompagné de trois petites fleurs de lis d'or. Tel est le véritable blason des Cellini Mon père m'en montra un où il n'y avait que la seule patte de lion avec toutes les autres pièces. Je préfère celui des Cellini de Ravennes. Pour revenir aux armoiries dont j'ornai le tombeau de mon frère, elles renfermaient la patte de lion; mais au lis je substituai une hachette sur un champ écartelé, dans le seul but de me rappeler que je devais le venger.

LI

Vendetta.

Je m'occupais sans relâche à terminer le bouton de la chape du pape Clément. Il désirait vivement l'avoir, et me faisait appeler deux ou trois fois par semaine pour examiner mon ouvrage, qui lui plaisait de plus en plus. A diverses reprises, il me reprocha de me laisser accabler par la profonde tristesse où m'avait plongé la mort de mon frère. Un jour, entre autres, m'ayant vu plus abattu et plus sombre que de raison, il me dit : « Benvenuto, j'ignorais que tu fusses devenu fou. Étais-tu donc arrivé jusqu'à ce jour sans savoir qu'il n'y a point de remède à la mort ? Tu sembles vraiment courir après elle. » Je pris congé de Sa Sainteté, et je retournai travailler à son bouton de chape et aux coins de la monnaie.

Mon seul délassement était de lorgner, comme une maîtresse, l'arquebusier qui avait tué mon frère. Il avait été autrefois soldat dans les chevau-légers, puis il était entré dans le guet en qualité de caporal des arquebusiers. Ce qui ajouta encore à ma colère, c'est qu'il s'était vanté en disant : « Si je n'avais pas tué ce brave jeune homme, à lui seul il nous aurait bientôt tous mis en déroute de la façon la plus funeste. » M'étant aperçu que la passion de le voir si souvent m'enlevait le sommeil et l'appétit, et me menait dans un mauvais chemin, je me disposai, un soir, à sortir de ce

tourment, sans tenir compte de ce qu'une telle entreprise avait de peu louable. Mon homme demeurait près d'un endroit nommé Torre Sanguigna, à côté de la maison d'une des courtisanes de Rome le plus en vogue, que l'on appelait la signora Antea. Vingt-quatre heures avaient sonné depuis peu, mon arquebusier venait de souper, et se tenait sur le seuil de sa porte, l'épée à la main. Je m'approchai adroitement de lui, avec un grand poignard semblable à un couteau de chasse. J'espérais d'un revers lui abattre net la tête; mais il se retourna si vivement que mon arme l'atteignit seulement à la pointe de l'épaule gauche et lui fracassa l'os. Il se leva, laissa tomber son épée, et, troublé par la douleur, se mit à courir. Je le poursuivis, le rejoignis en quatre pas et levai mon poignard au-dessus de sa tête, qu'il inclinait très bas, de sorte que mon arme s'engagea entre l'os du cou et la nuque si profondément que, malgré tous mes efforts, je ne pus la retirer.

A ce moment, quatre soldats, le fer au poing, sortirent de la maison d'Antea; je fus forcé de mettre l'épée à la main pour me défendre contre eux. Je partis en abandonnant le poignard, et, dans la crainte d'être reconnu, je me rendis chez le duc Alexandre, qui demeurait entre la place Navona et la Ritonda. J'allai aussitôt parler au duc, qui me répondit que si j'étais seul, je n'avais qu'à rester tranquille, sans aucune inquiétude. Il me recommanda en même temps d'aller m'occuper de cet ouvrage que le pape désirait tant avoir, et de rester huit jours sans sortir. — Les soldats qui m'avaient attaqué s'étaient emparés du poignard, et racontaient comment la chose s'était passée, et combien ils avaient eu de peine à retirer l'arme du cou

et de la tête du mort qu'ils ne connaissaient pas, lorsque Giovan Bandini survint, et leur dit : « Ce poignard m'appartient, je l'avais prêté à Benvenuto, qui voulait venger son frère. » Les soldats exprimèrent alors un vif regret de leur intervention dans l'affaire, bien que ma vengeance eût été complète.

Plus de huit jours se passèrent sans que le pape me fît appeler comme d'ordinaire. Enfin, il m'envoya chercher par ce camérier bolonais dont j'ai déjà parlé. Ce gentilhomme me dit que sa Sainteté savait tout et me voulait beaucoup de bien ; il ajouta que je pouvais continuer à travailler en paix. Quand je parus devant le pape, il me lança un regard menaçant qui me fit trembler. Mais dès qu'il eut examiné mon ouvrage, son visage commença à se rasséréner, et il me donna de grands éloges, tout en me disant que j'avais abattu bien de la besogne en peu de temps. Puis il me considéra en face, et s'écria : « Maintenant que tu es guéri, Benvenuto, prends soin de ta vie. » Je le compris, et je répondis que je lui obéirais.

J'ouvris de suite, dans les Banchi, une superbe boutique vis-à-vis de celle de Raffaello. Ce fut là que, peu de mois après, je terminai l'ouvrage de Sa Sainteté.

LII

Le Voleur. — Le Barbet. — Les Pierreries du pape.

Le pape m'avait envoyé toutes les pierreries, à l'exception du diamant, qu'il avait été forcé de mettre en gage

chez des banquiers génois. Je n'avais donc que le modèle de ce diamant, mais toutes les autres pierres étaient entre mes mains. J'occupais cinq habiles ouvriers, et, sans compter la commande du pape, j'étais surchargé de travaux; de sorte que ma boutique renfermait des valeurs considérables en pierreries, en or et en argent. J'avais chez moi un énorme et magnifique barbet, que le duc Alexandre m'avait donné. Il était excellent à la chasse, où il me rapportait les oiseaux et les animaux de toute sorte, que je tuais avec mon arquebuse; de plus, il gardait admirablement la maison. A cette époque, comme je n'étais âgé que de vingt-neuf ans, je pris pour servante une jeune fille dont les formes étaient d'une beauté et d'une élégance extraordinaires. Elle me servait de modèle, et permettait à ma jeunesse de contenter ses appétits charnels. J'habitais en conséquence une chambre fort éloignée de celle de mes ouvriers et de la boutique, et qui communiquait par une petite cachette, à la pièce où couchait cette jeune servante. Je prenais souvent mes ébats avec elle : aussi, bien que j'aie toujours eu le sommeil le plus léger du monde, m'arriva-t-il quelquefois de dormir profondément, ainsi que cela a lieu ordinairement après l'exercice de la chair. C'est ce qui m'advint une nuit, entre autres, au profit d'un voleur qui, en prétendant qu'il était orfèvre, avait espionné mes allures et lorgné mes pierreries, avec l'intention de me les dérober. Ayant donc crocheté ma boutique, il trouva quantité de petits joyaux en or et en argent; mais, pendant qu'il tâchait de forcer quelques cassettes, dans l'espoir de mettre la main sur les pierreries qu'il avait vues, mon chien se jeta sur lui. Le voleur se défendit avec son épée, de sorte que mon fidèle barbet courut plusieurs fois dans la maison jus-

qu'aux chambres de mes ouvriers qui étaient ouvertes, attendu que l'on était en été. Comme ils n'entendaient pas ses aboiements, il arracha leurs couvertures; puis, les tira par les bras l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il eût réussi à les éveiller. Il leur montra alors le chemin, en aboyant horriblement et en s'élançant en avant. Voyant qu'ils ne voulaient pas le suivre, il harcela tellement ces traîtres qu'ils fermèrent leurs chambres, après lui avoir lancé des pierres et des bâtons, ce qu'ils pouvaient faire, car je leur avais ordonné de garder de la lumière toute la nuit. Le chien, ayant perdu l'espérance d'être aidé par ces ribauds, se mit seul à l'œuvre. Il descendit dans la boutique, et, n'y trouvant plus le voleur, le poursuivit et le rejoignit. Il l'attaqua, et déjà lui avait déchiré et enlevé sa cape, lorsque le larron appela à son secours des tailleurs qu'il supplia, au nom de Dieu, de le défendre contre un chien enragé. Ces gens crurent que c'était la vérité et chassèrent le chien avec beaucoup de peine.

Le matin, mes ouvriers, en entrant dans la boutique, virent qu'on l'avait crochetée et que toutes les cassettes étaient brisées. Ils poussèrent aussitôt de tels cris, que j'accourus tout épouvanté. « Ah! malheureux que nous sommes, me dirent-ils, nous avons été pillés par un voleur qui a tout brisé et tout emporté. » Ces paroles m'atterrèrent au point que je n'eus pas la force d'aller voir si les pierreries du pape étaient encore dans ma caisse. J'étais si ému, que mes yeux ne distinguaient presque plus rien. Je dis à mes ouvriers d'ouvrir eux-mêmes ma caisse, et de voir ce qui manquait parmi les pierreries du pape. Ces jeunes gens étaient tous en chemise. Quand ils eurent ouvert la caisse et aperçu toutes les pierreries

et le bouton de chape, ils s'écrièrent avec joie : « Puisque le bouton et les pierreries y sont, il n'y a pas de mal, quoique ce voleur nous ait tous réduits à notre chemise; car, hier soir, à cause de la grande chaleur, nous nous étions déshabillés dans la boutique. » Le courage me revint aussitôt, je remerciai Dieu, et je dis à mes ouvriers : « Allez vous habiller de neuf, je payerai tout, car cet événement s'est passé de telle façon que je le regarde comme fort heureux. »

Dans cette affaire, ce qui m'avait causé une frayeur si peu en harmonie avec mon caractère, c'était surtout l'idée que l'on pouvait penser que j'avais imaginé ce vol pour m'emparer des pierreries. En effet, un des favoris du pape et d'autres personnages, tels que Francesco del Nero, le Zana de' Biliotti, son computiste, et l'évêque de Vaison[1], lui avaient dit : « Très saint Père, comment osez-vous confier des pierreries d'une si grande valeur à un jeune homme qui n'a pas encore trente ans, qui est tout feu, et qui songe plus aux armes qu'à son art ? » Le pape demanda alors si quelqu'un d'entre eux savait que j'eusse jamais commis des actions capables de leur inspirer des soupçons. Francesco del Nero, son trésorier, répondit : « Non, très saint Père, attendu qu'il n'en a encore jamais eu l'occasion. » A cela le pape répliqua : « Je le tiens pour un parfait honnête homme, et si je le voyais commettre une faute, je n'en croirais pas mes propres yeux. » C'était le souvenir subit de toutes ces choses qui m'avait le plus bouleversé.

Aussitôt après avoir ordonné à mes jeunes gens d'acheter des habits, je pris mon ouvrage avec les pierreries

1. Girome de Schio. — E. F.

que je mis de mon mieux à leur place, et je me rendis de suite chez le pape, dont Francesco del Nero avait déjà éveillé les soupçons, en lui racontant une partie de ce qui s'était passé dans ma boutique. Le pape, qui avait pensé au mal plutôt qu'à autre chose, me lança un regard terrible, et me dit d'une voix courroucée : « Qu'es-tu venu faire ici? Qu'y a-t-il? — Voici votre or et toutes vos pierreries, il n'y manque rien, lui répondis-je. — Alors, sois le bienvenu, » me dit le pape, dont le visage se rasséréna. Je lui montrai mon travail, et, pendant qu'il l'examinait, je lui racontai l'aventure du voleur, mes craintes et la principale cause de mon chagrin. Lorsque je touchai ce dernier sujet, il me regarda fixement à plusieurs reprises. Francesco del Nero était présent : aussi le pape paraissait-il à moitié fâché de n'avoir pas deviné la vérité. Enfin, il se mit à rire de tout ce que je lui avais conté, et il me dit : « Va, et continue à être homme de bien, comme je le savais. »

LIII

La fausse Monnaie.

Pendant que je travaillais continuellement à mon grand ouvrage et pour la Monnaie, on commença à voir circuler à Rome des pièces fausses fabriquées avec mes propres coins. On les porta aussitôt au pape, en essayant de diriger ses soupçons sur moi. Sa Sainteté dit à Jacopo Balducci, le directeur de la Monnaie : « N'épargne au-

cun soin pour trouver le coupable, parce que nous savons que Benvenuto est homme de bien. — Très saint Père, répondit ce traître de directeur, qui était mon ennemi, Dieu veuille qu'il en soit comme vous dites! malheureusement nous avons quelques preuves. » A ces mots, Sa Sainteté se tourna vers le gouverneur de Rome, et lui recommanda de veiller un peu à ce que l'on découvrît le malfaiteur. Peu de jours après, le pape m'envoya chercher. Il amena adroitement la conversation sur les monnaies, et saisit un bon moment pour me dire fort à propos: « Benvenuto, saurais-tu faire de la fausse monnaie? — Je crois, lui répondis-je, que j'en ferais mieux que tous ceux qui s'adonnent à cette vile industrie. En effet, les gens qui commettent de telles scélératesses sont pauvres de génie et incapables de se sustenter. Moi, au contraire, mon faible talent me rapporte au-delà de mes besoins; car, chaque matin, avant mon dîner, je gagne au moins trois écus, quand je travaille aux coins de la Monnaie, qu'il a toujours été d'usage de payer ainsi. Cet imbécile de directeur est mon ennemi, parce qu'il voudrait les avoir à meilleur marché. Ce que je gagne par la grâce de Dieu me suffit grandement, et je serais loin de gagner autant en fabriquant de la fausse monnaie. » Le pape me comprit très bien. Il avait ordonné que l'on veillât adroitement à ce que je ne partisse point de Rome, mais il enjoignit aussitôt à ses agents de continuer avec soin leurs recherches, sans plus s'inquiéter de moi; car il n'aurait pas voulu m'irriter dans la crainte de me perdre. Il chargea spécialement de cette affaire quelques clercs de la chambre, qui s'en occupèrent avec tant d'activité, que bientôt ils mirent la main sur le criminel. C'était un citoyen romain, ouvrier à la Monnaie même

et qui se nommait Ceseri Macherone. On arrêta avec lui un *orolatore*[1] de la Monnaie.

LIV

Le Barbet et le Voleur.

Ce même jour, je passai sur la place Navona, en compagnie de mon superbe barbet. Quand je fus arrivé devant la porte du Bargello, mon chien s'y précipita en aboyant, et se jeta sur un jeune homme qu'un certain Donnino, orfèvre de Parme et ancien élève de Caradosso, avait fait arrêter, parce qu'il avait lieu de le soupçonner de vol. Mon chien faisait de tels efforts pour le mettre en pièces, que les sbires furent touchés de compassion, d'autant plus que cet effronté coquin s'était très bien défendu contre les accusations de Donnino, qui ne semblaient pas suffisamment justifiées. Ajoutez à cela qu'un des caporaux des sbires, qui était Génois, connaissait le père de ce jeune homme; de sorte que, tant à cause du chien que de toutes ces circonstances, on voulait rendre la liberté au prisonnier. Sur ces entrefaites, je m'approchai. Alors mon chien, n'ayant plus peur ni des épées ni des bâtons, se jeta de nouveau sur l'accusé; les sbires me crièrent que, si je n'éloignais pas mon chien, ils le tueraient. Tandis que je le retenais de mon mieux, notre jeune homme, en remettant sa cape, laissa tomber

1. La signification de ce mot, que l'on ne rencontre que dans Cellini, n'a pas été bien comprise jusqu'à présent. « L'ovolatore » est l'ouvrier qui fait le contour des pièces. — E. F.

de son capuchon plusieurs petits paquets de papier que Donnino reconnut pour lui appartenir. De mon côté, ayant aperçu un petit anneau qui était à moi, je dis aussitôt : « Voilà le voleur qui a crocheté et pillé ma boutique : mon chien le reconnaît. » Et, en même temps, je lâchai cet intelligent animal. Il bondit de nouveau vers mon voleur, qui implora ma pitié, en promettant de me restituer ce qu'il m'avait volé. En effet, dès que j'eus rappelé mon chien, il me remit l'or, l'argent et les anneaux qu'il avait à moi, et, de plus, vingt-cinq écus. Il se recommanda ensuite à moi. Je lui répondis qu'il devait se recommander à Dieu; que je ne lui ferais ni bien ni mal. Là-dessus je retournai à mes affaires. Peu de jours après, le faux monnayeur Ceseri Macherone fut pendu dans la rue des Banchi, devant la porte de la Monnaie. On envoya son complice aux galères. Le voleur génois fut pendu dans le Campo-di-Fiore. Quant à moi, ma réputation d'honnête homme brilla plus que jamais.

LV

Inondation de Rome. — Benvenuto massier apostolique.

J'étais près de terminer mon bouton de chape, lorsque survint cette grande inondation qui couvrit toute la ville de Rome. J'observais ce phénomène à la chute du jour, quand, au moment où vingt-deux heures sonnèrent, les eaux éprouvèrent une crue extraordinaire. Le devant de ma maison et de ma boutique donnait sur les Banchi ; le

derrière, qui était tourné du côté du mont Giordano, se trouvait élevé de plusieurs brasses. Je pensai d'abord à sauver ma vie, puis mon honneur. Je pris donc sur moi toutes les pierreries, et je laissai mon ouvrage en or à la garde de mes ouvriers. Je descendis ensuite, jambes nues, par mes fenêtres de derrière, et je traversai les eaux de mon mieux, jusqu'à ce que je fusse arrivé à Monte-Cavallo, où je trouvai messer Giovanni Gaddi, clerc de la chambre, et le peintre Bastiano, de Venise. J'abordai messer Giovanni, et je confiai à ses soins toutes les pierreries : il se conduisit avec moi comme si j'eusse été son frère. Peu de jours après, la fureur des eaux s'étant calmée, je regagnai ma boutique, et, grâce à Dieu et à mon travail, j'achevai mon bouton de chape avec tant de bonheur qu'il fut regardé comme le plus bel ouvrage que l'on eût jamais vu à Rome[1]. Je le portai au pape, qui ne pouvait se rassasier de me louer. Il me dit : « Si j'étais un opulent empereur, je donnerais à mon Benvenuto autant de terrain que sa vue en embrasserait ; mais, comme aujourd'hui nous ne sommes que de pauvres rois déchus, nous nous bornerons à lui donner assez de pain pour satisfaire ses modestes désirs. »

Je laissai le pape débiter toutes ses folles paroles et, lorsqu'il eut fini, je lui demandai une charge de massier qui était vacante. Il me répondit qu'il voulait me donner quelque chose de beaucoup plus important. Je lui repartis que, en attendant, je me contenterais de cette bagatelle pour arrhes. Il se mit à rire et me dit qu'il y

1. Carpani et ses copistes ont assuré que ce bouton, auquel Vasari donne les plus grands éloges, se voit encore aujourd'hui au château de Sant' Agnolo. Le célèbre éditeur Molino, trompé par cette assertion, voulut le faire graver; mais on lui apprit que ce chef-d'œuvre avait malheureusement disparu depuis longtemps. — L. L.

consentait, mais qu'il ne voulait pas que je fisse de service et qu'il fallait que je m'arrangeasse à ce sujet avec les autres massiers. Il ajouta que, à cette condition, il leur accorderait la grâce qu'ils lui avaient demandée, c'est-à-dire le droit de poursuivre en justice le payement de leurs honoraires. Ainsi fut fait. Cette charge de massier ne me rapportait guère moins de deux cents écus par an.

LVI

Le Calice. — L' « Office du plomb. » — Bastiano de Venise.

J'exécutais pour le pape tantôt un petit ouvrage, tantôt un autre, lorsqu'il me demanda le dessin d'un calice d'une richesse extraordinaire. Je fis ce dessin, et de plus un modèle en bois et en cire. A la place du bouton, j'avais mis trois figurines de bonne grandeur. Elles étaient en ronde-bosse et représentaient la Foi, l'Espérance et la Charité. Elles correspondaient à trois bas-reliefs circulaires, qui ornaient le pied du calice. L'un renfermait la Nativité du Christ, l'autre la Résurrection ; le troisième saint Pierre crucifié, la tête en bas, ainsi que cela m'avait été ordonné.

Je travaillais activement à cet ouvrage. Le pape désirait souvent le voir, mais je m'aperçus qu'il avait complètement oublié de me rien donner. Un soir donc, je lui demandai un « office du plomb[1] » qui était vacant. Ce

1. L'office du plomb était à la cour de Rome la charge du sceau de la chancellerie. — E. F.

bon pape, ne se souvenant plus de l'admiration frénétique qu'il m'avait témoignée lorsque j'eus achevé son bouton de chape, me dit : « L'office du plomb rend plus de huit cents écus, de sorte que, si je te le donnais, tu te frotterais le ventre, ton beau talent se perdrait, et je serais blâmé. » Je lui ripostai vivement : « Les chats de bonne race chassent mieux les souris, quand ils sont grassement nourris que quand ils sont affamés ; de même les gens de bien et de talent travaillent mieux quand ils sont dans l'abondance. Que Votre Sainteté le sache, les princes, en les enrichissant, arrosent et vivifient le génie qui, dans le cas contraire, languit maigre et chétif; que Votre Sainteté sache encore que je ne lui ai point demandé cet office avec l'espoir de l'obtenir. N'ai-je pas été trop heureux d'avoir cette pauvre charge de massier ? comment aurais-je pu compter sur autre chose ? Votre Sainteté fera bien, puisqu'elle me refuse cet office, de le donner à un homme de talent qui en soit digne, et non à un âne qui se frotterait le ventre, comme dit Votre Sainteté. Suivez le bon exemple du pape Jules, qui donna cet office à l'illustre architecte Bramante[1]. » Là-dessus je tirai ma révérence, et je partis furieux.

Aussitôt le peintre Bastiano de Venise s'avança et dit :

1. Bramante naquit en 1444, à Monte-Asdrualdo, et mourut en 1514. Peintre, ingénieur, architecte, poète, musicien, anatomiste et mathématicien, il donna des preuves de ses talents variés dans la plupart des villes de la Lombardie, jusqu'à ce qu'étant allé à Milan, il résolut de se livrer tout entier à l'architecture. Il fut assez heureux pour trouver en Jules II un protecteur capable d'utiliser sa prodigieuse activité et ses vastes études. Ses innombrables et à jamais admirables conceptions architecturales se refusent à une courte analyse. Qu'il nous suffise de dire qu'il a droit à revendiquer une des plus larges parts dans ce grand travail de rénovation que les plus beaux génies opérèrent au XVe siècle dans toutes les directions. — Voyez Vasari, *Vie de Bramante*, t. IV, p. 90 et suiv. — L. L.

« Très saint Père, si Votre Sainteté destine ce poste à un homme qui cultive les arts, auxquels je me suis voué comme elle le sait, je la prie de m'en trouver digne. — Ce diable de Benvenuto, s'écria le pape, ne peut souffrir une remontrance. J'étais disposé à lui accorder sa demande, mais il a tort d'être aussi fier avec un pape. Maintenant je ne sais plus que faire. » L'évêque de Vaison se mit alors à intercéder en faveur de Bastiano. « Très saint Père, dit-il, Benvenuto est jeune, une épée lui va beaucoup mieux qu'un froc de moine. Que Votre Sainteté daigne jeter son choix sur ce digne Bastiano; elle pourra peut-être trouver pour Benvenuto quelque autre chose qui lui conviendra davantage. » Le pape se tourna aussitôt vers messer Bartolommeo Valori et lui dit : « Lorsque vous rencontrerez Benvenuto, dites-lui de ma part que c'est à lui que le peintre Bastiano est redevable de l'office du plomb, et qu'il peut compter qu'il aura le premier office important qui sera vacant. Vous ajouterez qu'en attendant, il doit s'appliquer à bien faire et à terminer mes ouvrages. »

Le lendemain, vers les deux heures de la nuit, je rencontrai près de la Monnaie messer Bartolommeo Valori. Il était précédé de deux torches, et se rendait précipitammeent chez le pape, qui l'avait demandé. Au salut que je lui fis, il interrompit sa course, m'appela et me répéta amicalement tout ce que Sa Sainteté l'avait chargé de me transmettre. Je lui assurai que j'achèverais mon ouvrage avec tout le soin imaginable, mais sans le moindre espoir d'obtenir jamais rien du pape. Messer Bartolommeo m'adressa des reproches et me dit qu'il n'était pas convenable de répondre ainsi aux offres d'un pape. Je lui répliquai que je serais un fou, si je répondais au-

trement, et si je me fiais à des promesses que je savais ne pas devoir se réaliser. Sur ce, je le quittai et retournai à mes affaires.

Messer Bartolommeo rapporta probablement au pape ces paroles hardies, et il y ajouta peut-être du sien ; car Sa Sainteté resta plus de deux mois sans me faire appeler. Moi, de mon côté, pour rien au monde je ne serais allé au palais. Enfin le pape, qui mourait d'envie que mon calice fût achevé, chargea messer Ruberto Pucci de s'inquiéter un peu de ce que je faisais. Ce brave homme venait me voir tous les jours, et ne cessait de me dire une foule de choses obligeantes, auxquelles je répondais avec la même courtoisie. Sur ces entrefaites, le pape, qui devait aller à Bologne, voyant que de mon propre mouvement je ne me résoudrais pas à me rendre près de lui, envoya messer Ruberto me dire de lui apporter mon calice, parce qu'il voulait voir à quel point je l'avais amené. Je le lui portai donc, et je lui montrai que le plus important était fait. Je le priai ensuite de me laisser cinq cents écus, partie à titre d'acompte, partie pour acheter l'or nécessaire à l'achèvement de mon ouvrage. « Dépêche-toi de le finir, me répondit le pape. — Je le finirai si on me laisse de l'argent, » répliquai-je en me retirant.

LVII

Le cardinal Salviati. — La Cipollata.

Le pape partit pour Bologne. Il nomma le cardinal Salviati légat de Rome, et lui enjoignit de veiller à ce que son calice fût terminé. « Benvenuto, lui dit-il, est un homme qui se soucie peu de son talent, et de nous encore moins. »

Cet imbécile de cardinal me manda au bout de huit jours, avec ordre de lui apporter mon ouvrage. J'allai le trouver, mais les mains vides. Dès que je parus devant lui, il me cria : « Où est-elle, ta *cipollata*[1] ? est-elle finie ? — Monsignor reverendissimo, lui répondis-je, je n'ai pas fini ma *cipollata*, et je ne la finirai pas si vous ne me donnez pas des oignons pour la finir. » A ces mots, mon cardinal, qui avait plutôt la tête d'un âne que celle d'un homme, devint de moitié plus hideux qu'auparavant, et, pour couper court, me dit : « Je te mettrai à bord d'une galère, où tu auras le loisir de la terminer. » Cet animal m'ayant rendu aussi bête que lui, je répondis : « Monsignor, quand je commettrai des fautes qui mériteront les galères, vous m'y mettrez. Quant à présent, je n'ai pas peur de votre galère. De plus, je vous déclare que Votre Seigneurie est cause que je n'achèverai point mon ouvrage. Et ne m'envoyez plus chercher ; car doré-

1. Ragoût composé d'oignons et de morceaux de citrouille.

navant je ne viendrai plus ici, à moins que vous ne m'y fassiez traîner par vos sbires. » Le cardinal me députa alors plusieurs personnes, avec mission de me persuader que je devais travailler, et aller lui montrer mon ouvrage. « Dites à monsignor qu'il m'envoie des oignons, s'il veut que je finisse ma *cipollata.* » Telle fut la seule réponse que l'on put obtenir de moi : aussi désespéra-t-il si bien de sa cause, qu'il y renonça.

Sa Sainteté revint de Bologne, et de suite s'enquit de moi, attendu que le cardinal lui avait écrit pis que pendre sur mon compte. Le pape, au comble de la fureur, m'expédia ordre d'aller le trouver avec le calice. J'obéis. Durant le séjour de Sa Sainteté à Bologne, il m'était tombé sur les yeux une fluxion si douloureuse, que la vie m'était presque intolérable. Ce fut le principal motif qui m'empêcha de continuer mon ouvrage. Le mal empira au point que je craignis de perdre la vue. J'étais même arrivé à calculer ce qu'il me faudrait pour vivre, dans le cas où je resterais aveugle. Tout en me rendant chez le pape, je ruminais comment je m'excuserais de ne m'être point occupé de mon travail. J'espérais que, pendant qu'il l'examinerait, je pourrais lui exposer mes raisons; mais il en arriva autrement. En effet, dès qu'il me vit, il me dit rudement : « Donne cet ouvrage. Est-il fini ? » Je le lui montrai. Aussitôt sa colère augmenta de plus belle, et il me cria : « En vérité de Dieu! je te déclare, à toi qui fais profession de ne tenir compte de personne, que, si ce n'était par respect humain, je te ferais jeter par les fenêtres avec ton ouvrage. » Voyant que le pape était devenu comme une bête féroce, je ne songeai qu'à décamper. Tandis qu'il continuait ses menaces, je fourrai le calice sous ma cape, et je mur-

murai entre mes dents : « Le monde entier ne saurait forcer un aveugle à exécuter de tels ouvrages! » Le pape, élevant de plus en plus le verbe, reprit : « Viens ici! Que dis-tu? » Je fus d'abord tenté de me précipiter au bas des escaliers, mais bientôt j'adoptai un autre parti. Je me jetai à genoux, et je me mis à crier aussi haut que lui : « Suis-je donc en état de travailler, si une maladie m'a rendu aveugle? — Tu as cependant vu clair pour venir ici, me répliqua-t-il; je crois qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que tu me contes là. » Sa voix s'étant radoucie, je lui répondis : « Que Votre Sainteté le demande à son médecin : elle reconnaîtra que c'est la vérité. — Nous examinerons plus à loisir, dit-il, s'il en est ainsi. » M'apercevant alors qu'il était disposé à m'écouter, j'ajoutai : « Je crois que le cardinal Salviati est seul cause de cette cruelle maladie; car, aussitôt après le départ de Votre Sainteté, il m'envoya chercher, et, quand je fus arrivé, il appela mon travail une *cipollata*, et me menaça de me le faire finir sur une galère. Ces outrages me bouleversèrent au point que je sentis à l'instant mon visage s'enflammer, et mes yeux devinrent si brûlants que je ne pus trouver mon chemin pour retourner chez moi. Peu de jours après, deux cataractes me tombèrent sur les yeux, et je restai complètement privé de la lumière; de sorte que, depuis le départ de Votre Sainteté, il m'a été impossible de faire la moindre chose. » En achevant ces mots, je me relevai et je me retirai. J'appris ensuite que le pape dit alors : « On peut conférer une fonction à un homme, mais on ne saurait lui donner en même temps la prudence. Je n'avais pas ordonné au cardinal d'aller si loin. S'il était vrai que Benvenuto eût mal aux yeux, ce que je saurai par mon mé-

decin, il faudrait le traiter avec quelques ménagements.» Un personnage aussi distingué par son mérite que par sa noblesse, et qui se trouvait dans les bonnes grâces du pape, lui demanda qui j'étais : « Très saint Père, lui dit-il, je vous adresse cette question parce que je vous ai vu, dans la même minute, transporté de la plus violente colère, puis saisi de la plus profonde compassion. Je désire encore savoir quel est cet homme, parce que, s'il mérite qu'on s'occupe de lui, je lui enseignerai un secret qui le délivrera de sa maladie.» Le pape lui répondit : « C'est le plus habile homme qu'il y ait jamais eu dans sa profession ; un jour que nous serons ensemble, je vous montrerai ses merveilleux ouvrages, et je vous le ferai connaître. Je serais enchanté que vous pussiez lui être utile. »

Trois jours plus tard, le pape m'envoya chercher, après dîner. Le gentilhomme dont je viens de parler était avec lui. Dès que je fus arrivé, Sa Sainteté demanda mon bouton de chape. Pendant ce temps, je tirai mon calice, et le gentilhomme s'écria qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi admirable. On apporta ensuite le bouton, qui l'étonna bien plus encore. Il dit alors, en me regardant en face : « Il est cependant bien jeune, pour avoir un si grand talent; il ne s'arrêtera pas là. » Puis, il me demanda comment je m'appelais. « Benvenuto est mon nom, lui répondis-je. — Cette fois, dit-il, je serai bien venu pour toi. Prends des bluets avec la tige, la fleur et la racine tout ensemble, fais-les infuser à petit feu, puis bassine-toi les yeux plusieurs fois par jour avec cette eau, et tu guériras certainement; mais purge-toi d'abord, et continue à te servir de l'infusion. » Le pape m'adressa ensuite quelques paroles bienveillantes, et je m'en allai presque content.

LIX

Le mal de Naples. — Remède et guérison.

Cette maladie n'était pas une fable; mais je crois que je l'avais gagnée avec cette jeune et jolie servante que j'avais lorsque je fus volé. Ce mal de Naples ne se déclara qu'au bout de plus de quatre mois; puis, tout d'un coup, il me couvrit entièrement le corps. Il ne ressemblait point à celui que l'on voit d'ordinaire. J'étais plein de petites ampoules rouges, de la dimension d'un *quattrino*. Les médecins ne purent jamais se persuader que ce fût le mal de Naples, et cependant je leur avais expliqué comment je croyais qu'il m'était venu. Je me médicamentais à leur guise, et je n'en éprouvais aucun bien. A la fin je résolus d'avoir recours au bois[1], contre l'avis des meilleurs médecins de Rome. Je le prenais en m'astreignant à la diète la plus sévère que l'on puisse imaginer. Bientôt ma santé s'améliora au point que, dans l'espace de cinquante jours, je fus guéri et sain comme un poisson. L'hiver approchait. Afin de me distraire un peu, après les souffrances que j'avais endurées, je me mis à chasser à l'escopette. Je m'exposais au vent, à la pluie, et m'enfonçais au milieu des marais : de sorte qu'au bout de quelques jours, mon mal reparut avec cent fois plus de violence qu'auparavant. Je me remis entre les mains des médecins, j'exécutai leurs prescriptions, et j'allais de pis en pis. La fièvre m'ayant saisi, je

[1] Probablement le bois de Gayac.

me disposai à reprendre le bois. Les médecins s'y opposaient et m'assuraient que, si j'y touchais pendant que j'avais la fièvre, je mourrais en huit jours. Cependant je ne voulus point les écouter. Je suivis le régime que j'avais déjà observé, et lorsque j'eus bu quatre jours consécutifs de cette bienheureuse eau de bois, je me trouvai complètement délivré de la fièvre. Je commençai à éprouver une énorme amélioration. Tout en prenant mon bois, je travaillais aux modèles de mon ouvrage. De ma vie je ne fis et n'inventai de plus belles choses que pendant le temps où je gardai cette entière abstinence. Au bout de cinquante jours je fus parfaitement guéri. J'apportai ensuite tous mes soins à consolider ma santé.

Lorsque je fus sorti de cette diète aussi longue que sévère, je me trouvai net de toute maladie, comme si je fusse revenu au monde. Malgré le plaisir que je prenais à affermir une santé si désirée, je ne laissais pas cependant de travailler et à mon calice et aux coins de la Monnaie autant que je le devais.

LX

L'orfèvre Tobbia. — La Corne de licorne. — Pompeo de Milan.

Le cardinal Salviati, qui me détestait si cordialement, comme on l'a vu, avait été nommé légat de Parme. Dans cette ville on arrêta un orfèvre milanais, appelé Tobbia, que l'on condamna à la corde et au feu, pour crime de fausse monnaie. Le légat, ayant entendu parler de ce Tobbia comme d'un artiste du plus grand talent, ordonna de suspendre l'exécution et écrivit ensuite au pape

qu'il avait entre les mains le plus grand orfèvre du monde. Il ajouta que cet homme avait été condamné à être pendu et brûlé, mais que c'était un pauvre diable d'une telle simplicité, qu'il assurait avoir consulté son confesseur, qui, à l'en croire, lui aurait donné permission de fabriquer de la fausse monnaie. « Si vous faites venir ce grand artiste à Rome, continuait le légat, vous rabattrez l'orgueil de votre Benvenuto, et je suis très certain que les ouvrages de ce Tobbia vous plairont infiniment plus. » Le pape répondit donc qu'on eût à l'envoyer de suite à Rome.

Quand ce Tobbia fut arrivé, Sa Sainteté nous appela tous les deux et nous commanda un dessin pour une corne de licorne, la plus belle qu'on eût jamais vue : on l'avait payée dix-sept mille ducats *di Camera*. Le pape, qui la destinait au roi François Ier, voulut d'abord qu'on la montât richement en or, d'après l'un des dessins qu'il nous avait demandés. Dès qu'ils furent achevés, chacun de nous apporta le sien au pape. Celui de Tobbia représentait un candélabre, auquel cette belle corne se serait adaptée comme une bougie. Le pied du candélabre était formé de quatre petites têtes de licorne de la composition la plus simple, de sorte que je ne pus m'empêcher de rire sous cape. Le pape s'en aperçut, et me dit : « Montre-moi ton dessin. » C'était une seule tête de licorne d'une beauté sans égale, car elle tenait à la fois de la tête du cheval et de celle du cerf, et je l'avais enrichie d'ornements d'une telle élégance, qu'à la première vue tout le monde m'adjugea la palme. Malheureusement, ce concours avait lieu devant des Milanais de haute importance, lesquels dirent au pape : « Très saint Père, vous envoyez en France un splendide présent : sachez

que les Français sont des hommes grossiers, incapables de comprendre le mérite du travail de Benvenuto. Ils aimeront bien mieux cette espèce de fiole, qui sera exécutée plus promptement. Benvenuto achèvera votre calice; vous aurez ainsi deux morceaux terminés en même temps, et ce pauvre diable, que vous avez fait venir, ne restera pas sans ouvrage. » Le pape, qui désirait avoir son calice, suivit très volontiers le conseil de ces Milanais. Le lendemain, il commanda donc à Tobbia la garniture de la corne, et il m'envoya dire par le maître de sa garde-robe que je devais m'occuper de terminer le calice. Je répondis : « C'est mon plus vif désir, et j'aurais déjà facilement fini ce bel ouvrage, s'il n'eût point été en or; mais, puisqu'il est en or, il faut que Sa Sainteté me donne de ce métal, si elle veut que je puisse le mener à fin. — Ah çà, me répliqua ce rustre de courtisan, ne va pas demander de l'or au pape, sinon tu le mettras dans une telle colère, que malheur! malheur à toi! — Messer, lui repartis-je, vous et votre seigneurie, enseignez-moi donc un peu la manière de faire du pain sans farine; cet ouvrage se finira de même sans or. » Mon homme, s'apercevant que je me moquais de lui, me menaça d'informer Sa Sainteté de tout ce que j'avais dit, et il n'y manqua pas. Le pape fut transporté de fureur, et dit qu'il voulait voir si je serais assez fou pour ne pas terminer son calice. Il attendit deux mois, pendant lesquels, loin de rester les bras croisés, comme je l'avais promis, je travaillai continuellement et avec amour. Enfin le pape, ne me voyant point paraître, commença à se montrer sérieusement irrité contre moi, et jura qu'il me châtierait de façon ou d'autre. Il proféra cette menace en présence de son joaillier Pompeo, de Milan, proche parent

d'un certain messer Traiano, le favori de Sa Sainteté.

Pompeo et messer Traiano, d'un commun accord, dirent au pape : « Si Votre Sainteté retirait la Monnaie à Benvenuto, peut-être songerait-il à terminer le calice.— Le remède serait pire que le mal, répondit le pape ; d'abord, je serais mal servi à la Monnaie, à laquelle je tiens tant ; ensuite, je n'aurais assurément jamais le calice. » Les deux Milanais, certains des mauvaises dispositions du pape à mon égard, ne perdirent pas courage, et se remuèrent si bien, qu'à la fin il m'enleva la Monnaie, pour la donner à un jeune Pérugin, qui était connu sous le surnom de Fagiuolo[1]. Pompeo vint m'annoncer, de la part du pape, que Sa Sainteté m'avait ôté la Monnaie, et que, si je ne finissais pas le calice, elle me retirerait encore autre chose. « Dites à Sa Sainteté, lui répondis-je, que, dans cette affaire, la perte est pour elle et non pour moi ; il en sera de même pour le reste ; et, quand Sa Sainteté voudra me rendre la Monnaie, je ne la reprendrai à aucun prix. » Ce misérable n'eut rien de plus pressé que d'aller répéter au pape toutes ces choses, auxquelles il eut soin de mêler un peu du sien. Huit jours après, le pape chargea le même messager de me dire qu'il ne voulait pas que je terminasse le calice et que j'eusse à le livrer tel qu'il était. Je répondis à ce Pompeo : « Cela n'est pas une chose que l'on puisse m'enlever comme la Monnaie. J'ai reçu de Sa Sainteté cinq cents écus ; je les rendrai de suite ; mais, quant à mon ouvrage, j'en ferai ce qu'il me plaira. » Pompeo courut rapporter cela au pape avec d'autres propos mordants, que j'avais à bon droit adressés à lui-même.

1. Vasari cite Girolamo Fagiuoli comme ciseleur, mais il dit qu'il était de Bologne et non de Pérouse. — (Vasari, t. VIII, p. 169.)

LXI

Arrestation. — Interrogatoire.

Trois jours après, un jeudi, je vis arriver chez moi deux camériers favoris de Sa Sainteté. L'un, que l'on appelait messer Pier Giovanni, est aujourd'hui évêque; il était alors officier de la garde-robe : l'autre était d'une condition plus élevée, mais je ne me souviens plus de son nom. « Benvenuto, me dirent-ils, puisque tu n'as pas voulu obéir à la douceur, le pape nous envoie près de toi, et il ordonne que tu nous remettes son ouvrage, ou que nous te conduisions en prison. » Je les regardai tranquillement en face, et je leur dis : « Signori, si je rendais ce calice au pape, je lui donnerais mon ouvrage, et non le sien; or, je ne veux pas le lui donner, parce que je n'entends pas qu'après l'avoir amené au point où il est, à la sueur de mon front, il tombe entre les mains de quelque animal ignorant, qui me le gâtera très certainement. » Cette scène se passait devant l'orfèvre Tobbia, qui, de son côté, avait l'audace de me demander les modèles de mon calice. Je m'abstiendrai de relater ici la manière dont je traitai un pareil misérable. Comme les camériers me pressaient de me décider, je leur dis que tout était résolu. Là-dessus, je pris ma cape, et, avant de sortir de ma boutique, je me tournai respectueusement, la barrette à la main, vers une image du Christ, et je m'écriai : « Oh! bon et immortel, juste et divin Seigneur, tout ce que tu fais est selon

ta justice, qui est sans égale. Tu sais que j'arrive à la trentième année de ma vie, et que, jusqu'à présent, jamais je n'ai été menacé de la prison pour aucun de mes actes; mais, puisque maintenant tu ordonnes qu'il en soit autrement, je me soumets et je te remercie de tout mon cœur. » Me tournant ensuite vers les deux camériers, je leur dis fièrement : « Un homme tel que moi ne méritait pas moins que des sbires tels que vous, signori. Allons, mettez-moi entre vous, et menez-moi, comme prisonnier, où vous voudrez. » Ces deux gentilshommes se prirent à rire, me placèrent au milieu d'eux, et, tout en causant amicalement, me conduisirent chez le gouverneur de Rome, qui se nommait Magalotto. Il m'attendait avec le procureur fiscal. Lorsque nous fûmes arrivés, les camériers dirent toujours en riant au gouverneur : « Nous vous remettons ce prisonnier, gardez-le soigneusement. Nous sommes charmés d'avoir rempli l'office de vos agents, car Benvenuto nous a dit que, pour sa première arrestation, il ne méritait pas moins que des sbires tels que nous. » Ils se retirèrent ensuite, et allèrent trouver Sa Sainteté, à qui ils racontèrent tout ce qui s'était passé. Le pape voulut d'abord entrer en colère; mais bientôt il s'efforça de rire, parce qu'il était en présence de seigneurs et de cardinaux de mes amis, qui me protégeaient grandement.

Pendant ce temps, le gouverneur et le fiscal employaient tour à tour les menaces, les prières et les conseils, pour me persuader que la raison voulait que celui qui commande un ouvrage pût le reprendre à son bon plaisir, dans quelque état qu'il se trouvât. Je leur répondais à cela que la justice ne le permettait pas; qu'un pape ne pouvait agir ainsi, parce qu'un pape n'était pas

de l'espèce de ces petits tyrans qui persécutent leurs peuples, sans aucun respect des lois divines et humaines; enfin, qu'un vicaire du Christ ne pouvait se permettre de telles vexations. Le gouverneur me dit, avec un ton et des gestes de sbire : « Benvenuto! Benvenuto! tu veux me forcer à te traiter comme tu le mérites! — Ce sera donc honorablement et courtoisement, lui repartis-je. — Envoie chercher de suite ton ouvrage, s'écria-t-il, et n'attends pas que je te le répète. — Signori, repris-je, daignez me laisser ajouter quatre mots à ma défense. » Le fiscal, qui était un sbire infiniment moins brutal que le gouverneur, dit à ce dernier : « Monsignore, permettons-lui d'en dire cent. Qu'il nous remette le calice, c'est là l'important. » Je m'exprimai en ces termes : — « Un homme qui ferait bâtir un palais ou une maison pourrait avec justice dire au maître maçon : Je ne veux pas que tu travailles plus longtemps à ma maison ou à mon palais; et, en le payant, il aurait le droit de le renvoyer. De même, un seigneur qui ferait monter une pierre fine de mille écus, s'il trouvait que le joaillier ne le servît pas à sa fantaisie, pourrait dire : Rends-moi ma pierre, je ne veux pas de ton ouvrage. Mais, dans l'affaire qui nous occupe, il ne se rencontre rien de semblable. Il ne s'agit ici ni d'une maison ni d'une pierre fine. On ne peut me dire rien autre chose que de rendre les cinq cents écus que j'ai reçus; ainsi, monsignori, faites tout ce que vous voudrez; vous n'aurez de moi que les cinq cents écus. Allez le répéter au pape. Vos menaces ne m'épouvantent pas le moins du monde, attendu que je suis un homme de bien. » Le gouverneur et le fiscal se levèrent, me dirent qu'ils se rendaient chez le pape; qu'ils rapporteraient des ordres, et que malheur à moi!

Je restai donc prisonnier dans une petite salle, où je me promenai durant les trois heures environ qui s'écoulèrent avant qu'ils revinssent de chez le pape. Pendant ce temps, tous les notables marchands de ma nation accoururent me supplier de ne pas continuer, avec un pape, une querelle qui pourrait entraîner ma ruine; je me bornai à leur déclarer que j'étais bien résolu à n'agir qu'à ma tête.

LXII

Transaction.
Comment est faite la foi d'un pape.

Dès que le gouverneur fut revenu avec le fiscal, il me fit appeler et me dit : « Benvenuto, je suis certainement fâché de la sévérité des ordres que j'ai reçus. Il faut que tu rendes le calice à l'instant, ou que tu songes à arranger tes affaires. — Jusqu'à présent, répondis-je, je n'ai pas cru qu'un vicaire du Christ fût capable de commettre une injustice, je veux le voir avant d'y croire; ainsi, faites ce que bon vous semblera. » Le gouverneur reprit : « J'ai encore à te dire deux mots de la part du pape, et ensuite j'exécuterai mes ordres. Le pape désire que tu m'apportes le calice, que je le voie placer dans une boîte que l'on scellera, puis que je le lui remette. Il s'engage, sur sa foi, à ne pas déranger le cachet, et à te rendre tout intact. Sa Sainteté veut qu'il en soit ainsi pour sortir honorablement de cette affaire. — A ces conditions, répondis-je en riant, je vous le remettrai très

volontiers, car je suis curieux de savoir comment est faite la foi d'un pape. »

J'envoyai donc chercher le calice, et je le confiai au gouverneur, après l'avoir scellé, comme il avait été convenu. Le gouverneur, ainsi qu'il me le raconta lui-même, le porta chez le pape, qui, après avoir tourné et retourné la boîte entre ses doigts, lui demanda s'il avait vu le calice. Le gouverneur déclara qu'il avait été scellé en sa présence, et il ajouta qu'il lui avait paru merveilleux. Le pape s'écria aussitôt : « Dites à Benvenuto que les papes ont le pouvoir de lier et de délier des choses plus importantes que celle-ci. » Et, pendant qu'il prononçait ces paroles, il ouvrit brusquement la boîte en brisant les cordes et le cachet qui la fermaient. Il examina attentivement mon travail, et le montra ensuite à l'orfèvre Tobbia, qui l'admira beaucoup. Le pape lui demanda alors s'il se sentait capable d'en faire autant. Sur sa réponse affirmative, il lui enjoignit de s'y conformer exactement; puis, il se tourna vers le gouverneur, et dit : « Voyez si Benvenuto veut nous laisser ce calice, tel qu'il est; s'il y consent, on le lui payera tout ce que d'habiles experts l'estimeront; s'il préfère le terminer lui-même, qu'il prenne un terme; dans ce cas, vous lui accorderez toutes les facilités raisonnables qu'il exigera.— Très saint Père, répondit le gouverneur, le caractère terrible de ce jeune homme m'est connu. Veuillez donc m'autoriser à le gourmander à ma façon. » Le pape le lui permit, tout en ajoutant qu'il était certain qu'il empirerait encore les choses, et il le chargea, si je continuais à me montrer intraitable, de m'ordonner de porter ses cinq cents écus chez son joaillier Pompeo.

Dès que le gouverneur fut de retour, il me fit appeler

dans sa chambre, et me dit, en me lançant un regard de sbire : « Les papes ont pouvoir de lier et de délier tout ici-bas, et ce qu'ils font est à l'instant sanctionné par le ciel. Voilà ton ouvrage, qui a été décacheté et examiné par Sa Sainteté. — Grâces soient rendues à Dieu ! m'écriai-je aussitôt : maintenant je sais comment est faite la foi des papes ! » Le gouverneur s'épuisa alors en brutales bravades ; mais, voyant qu'elles ne produisaient aucun effet, il désespéra tout à fait du succès, et reprit sur un ton un peu plus doux : « Benvenuto, je suis désolé que tu ne veuilles pas comprendre tes intérêts ; puisqu'il en est ainsi, remets, quand il te plaira, les cinq cents écus chez Pompeo. » Là-dessus je repris mon ouvrage, je m'en allai, et je portai immédiatement à Pompeo les cinq cents écus.

Le pape pensait que, par pénurie ou pour tout autre motif, je ne restituerais pas si promptement cet argent, et il espérait me rattacher à son service : aussi, quand il vit arriver Pompeo, les écus en main et le sourire sur les lèvres, l'accueillit-il avec des injures, en se lamentant de ce que l'affaire avait tourné de cette façon. « Va, dit-il ensuite à Pompeo, va trouver Benvenuto à sa boutique ; fais-lui toutes les caresses que te suggérera ton ignorante bêtise, et dis-lui que, s'il veut terminer son ouvrage et en faire un reliquaire, où l'on enfermera le *Corpus Domini* quand j'irai à la procession, je lui octroierai toutes les facilités qu'il demandera, pourvu qu'il travaille. »

Pompeo vint, m'appela hors de ma boutique, et me répéta toutes les paroles du pape en m'accablant de ses maussades caresses d'âne. Je lui répondis sur-le-champ : « Il n'y a rien au monde que je désire plus que de re-

conquérir les bonnes grâces d'un si grand pape, que j'ai perdues, non par ma faute, mais par celle de la cruelle maladie qui m'a affligé, et grâce à la méchanceté de ces âmes envieuses qui se plaisent à commettre le mal. Mais, comme Sa Sainteté ne manque pas de valets, tâchez qu'elle m'en envoie un autre que vous, pour peu que vous teniez à votre vie... et pesez bien ce que vous ferez. Quant à moi, je ne manquerai ni jour ni nuit de ruminer et de faire tout ce que je pourrai pour le service du pape... Et maintenant ayez soin, après que vous aurez rapporté cela au pape, de ne plus jamais, sous aucun prétexte, vous mêler en rien de mes affaires, sinon vous reconnaîtrez vos torts au châtiment mérité que je vous infligerai. » Cet homme répéta toutes ces choses au pape en leur donnant une tournure beaucoup plus brutale. Pendant un temps, la querelle en resta là, et je pus retourner à ma boutique et à mes affaires.

L'orfèvre Tobbia, dont j'ai parlé plus haut, était occupé à terminer la garniture et les ornements de la corne de licorne. Il avait en outre commencé, d'après l'ordre du pape, un calice semblable au mien. Sa Sainteté, ayant examiné ce travail, en fut si mécontente qu'elle exprima un vif regret d'avoir rompu avec moi, et se mit à maudire et l'ouvrage de Tobbia et le cardinal qui le lui avait recommandé. Plusieurs fois Baccino della Croce vint me dire, de la part du pape, que je devrais faire le reliquaire en question. Je lui répondis que je priais Sa Sainteté de me laisser me remettre de la cruelle maladie dont je n'étais pas encore parfaitement guéri. J'ajoutai que je montrerais à Sa Sainteté que tous les instants que je pouvais travailler étaient consacrés à son service. En effet, j'avais commencé son portrait, et

je lui gravais secrètement une médaille, au poinçon de laquelle je travaillais chez moi, abandonnant ma boutique à la garde d'un associé, nommé Felice, qui avait été mon apprenti.





LIVRE TROISIÈME

1533-1534

LXIII

Angelica.

A cette époque, je m'étais amouraché, en vrai jeune homme, d'une fillette sicilienne d'une beauté extraordinaire. Comme elle me payait de retour, je résolus de l'enlever secrètement et d'aller passer un an avec elle à Florence. Mais sa mère, ayant deviné mes intentions, quitta Rome de nuit et à l'improviste. Elle prit la route de Naples, et répandit le bruit qu'elle allait à Cività-Vecchia, tandis qu'elle se rendait à Ostia. Je courus à Cività-Vecchia, et, pour retrouver ma Sicilienne, je fis des extravagances incroyables, dont le récit m'entraînerait

trop loin. Il me suffit de dire que je faillis devenir fou et en mourir. Au bout de deux mois, ma belle m'écrivit qu'elle était en Sicile, où elle se trouvait très malheureuse. Quant à moi, dans le seul but de me distraire de mon amour, j'en avais contracté un nouveau, et je m'étais lancé à corps perdu dans les plaisirs.

LXIV

Le prêtre nécromant.

Au milieu de cette vie étrange, je me liai avec un prêtre sicilien, d'un esprit très distingué, et qui était profondément versé dans les lettres grecques et latines. Un jour que je causais avec lui, la conversation tomba sur la nécromancie, et je lui dis que toute ma vie j'avais ardemment désiré voir et apprendre quelque chose de cet art. « Pour aborder une semblable entreprise, il faut une âme ferme et intrépide, » me répondit le prêtre. Je lui répliquai que j'aurais de la force et du courage de reste, si je trouvais l'occasion de m'initier à ces mystères. « Eh bien, me dit alors le prêtre, s'il en est ainsi, je ne te laisserai rien à désirer. » Et aussitôt nous convînmes de nous mettre à l'œuvre.

Un soir donc, le prêtre fit ses préparatifs et me dit de chercher un compagnon ou deux. Il s'adjoignit un homme de Pistoia, qui s'occupait lui-même de nécromancie. Moi, j'amenai Vincenzio Romoli, mon intime ami. Nous nous rendîmes au Colisée. Là, le prêtre se

vêtit à la manière des nécromants, puis se mit à dessiner sur le sol des cercles, avec les plus belles cérémonies que l'on puisse imaginer. Il avait apporté des parfums précieux, des drogues fétides et du feu. Lorsque tout fut en ordre, il pratiqua une porte au cercle, et nous y introduisit en nous prenant l'un après l'autre par la main. Il distribua ensuite les rôles. Il remit le talisman entre les mains de son ami le nécromant, chargea les autres de veiller au feu et aux parfums, et enfin commença ses conjurations. Cette cérémonie dura plus d'une heure et demie. Le Colisée se remplit de légions d'esprits infernaux. Lorsque le prêtre vit qu'ils étaient assez nombreux, il se tourna vers moi, qui avais soin des parfums, et il me dit : « Benvenuto, demande-leur quelque chose. » Je répondis que je désirais qu'ils me réunissent à ma Sicilienne Angelica. Cette nuit-là, nous n'eûmes point de réponse ; je fus néanmoins enchanté de ce que j'avais vu. Le nécromant me dit qu'il fallait y retourner une seconde fois et que j'obtiendrais tout ce que je demanderais, pourvu que j'amenasse un jeune garçon qui eût sa virginité. Je choisis un de mes apprentis, âgé de douze ans environ, et je pris encore avec moi Vincenzio Romoli, et, de plus, un certain Agnolino Gaddi, qui était de nos amis. Dès que nous fûmes arrivés à l'endroit convenu, le nécromant procéda à ses apprêts avec autant et même plus de soin que la fois précédente. Puis, il nous introduisit dans le cercle qu'il avait tracé avec un art admirable et des cérémonies encore plus solennelles que les premières.

Il confia le soin des parfums et du feu à Vincenzio, qui fut assisté par Agnolino Gaddi, et il me mit en main le talisman, en me disant de le tourner vers les

endroits qu'il me désignerait. Mon jeune apprenti était placé sous mon talisman. Le nécromant commença ses terribles évocations, appela par leur nom une multitude de chefs de légions infernales, et leur exprima des ordres en hébreu, en grec et en latin, au nom du Dieu incréé, vivant et éternel. Bientôt le Colisée fut rempli d'un nombre de démons cent fois plus considérable que la première fois. Vincenzio Romoli et Agnolino étaient occupés à attiser le feu et à brûler des parfums. Par le conseil du nécromant, je demandai de nouveau à me trouver avec Angelica. Le nécromant se tourna vers moi et me dit : « Ne les as-tu pas entendus t'annoncer que dans un mois tu serais avec elle ? » Et il me pria de tenir ferme, parce qu'il y avait mille légions de plus qu'il n'en avait appelé. Il ajouta qu'elles étaient les plus dangereuses, et que, puisqu'elles avaient répondu à mes questions, il fallait les traiter avec douceur et les renvoyer tranquillement. D'un autre côté, l'enfant, qui était sous le talisman, s'écriait avec épouvante qu'il apercevait un million d'hommes terribles qui nous menaçaient, et quatre énormes géants, armés de pied en cap, qui semblaient vouloir entrer dans notre cercle. Pendant ce temps, le nécromant, tremblant de peur, essayait de les conjurer en prenant la voix la plus douce et la plus suave qu'il pouvait. Vincenzio Romoli, qui tremblait aussi comme la feuille, soignait les parfums. Mon effroi n'était pas moindre que le leur, mais j'essayais de le dissimuler, et je prodiguais toutes sortes d'encouragements à mes compagnons, bien qu'en vérité je me crusse mort, en voyant la terreur dont était saisi le nécromant. L'enfant s'était fourré la tête entre ses genoux et criait : « Je veux mourir ainsi ! nous sommes morts ! » Je lui dis

alors : « Ces créatures sont toutes au-dessous de nous, et ce que tu vois n'est que de la fumée et de l'ombre ; ainsi, lève les yeux. » A peine m'eut-il obéi, qu'il reprit : « Tout le Colisée brûle et le feu vient sur nous. » Puis, il se cacha le visage dans ses mains, et répéta qu'il était mort et qu'il ne voulait plus rien voir. Le nécromant se recommanda à moi, et me supplia de tenir ferme et de faire brûler de l'assa-fœtida. Je me tournai donc vers Vincenzio Romoli, et je lui dis de jeter vite de l'assa-fœtida sur le feu. Tout en parlant, je regardai Agnolino Gaddi. Il était si épouvanté que les yeux lui sortaient de la tête et qu'il semblait être plus qu'à demi mort. « Allons, Agnolo, lui dis-je, il ne s'agit pas d'avoir peur ici, il faut s'employer et nous aider ; ainsi, mets promptement de l'assa-fœtida sur les charbons. » Alors Agnolo, en voulant se mouvoir, lâcha une pétarade avec accompagnement d'une telle abondance de bran, que l'assa-fœtida eut un effet beaucoup moins efficace. A ce bruit et à cette affreuse puanteur, l'enfant se hasarda à lever la tête. En m'entendant rire, il se rassura un peu, et dit que les démons commençaient à opérer précipitamment leur retraite. Nous restâmes ainsi jusqu'au moment où matines sonnèrent. L'enfant nous dit qu'il n'apercevait plus que quelques démons, et à une grande distance. Enfin, dès que le nécromant eut accompli le reste de ses cérémonies, quitté son costume, et ramassé un gros tas de livres qu'il avait apportés, nous sortîmes tous du cercle, en nous pressant l'un contre l'autre, surtout l'enfant qui était faufilé au milieu de nous, et avait saisi le nécromant par sa robe, et moi par ma cape. Pendant que nous cheminions vers la rue des Banchi pour regagner nos demeures, il assurait que deux des démons

qu'il avait vus dans le Colisée gambadaient devant nous, et couraient tantôt sur les toits, tantôt sur le sol. Le nécromant jurait que, depuis qu'il avait mis le pied dans un cercle magique, il ne lui était jamais arrivé rien d'aussi extraordinaire. Il essaya ensuite de me déterminer à me joindre à lui pour consacrer un livre qui devait nous procurer des richesses incalculables, nous fournir les moyens de forcer les démons à nous indiquer les endroits où sont cachés les trésors que la terre recèle dans son sein, ce qui, de toute nécessité, nous rendrait puissamment riches. Il ajoutait que les affaires d'amour n'étaient que vanités et folies, et n'aboutissaient à rien. Je lui répondis que, si j'étais versé dans les lettres latines, je me consacrerais très-volontiers à cette œuvre. Il redoubla d'instances en m'assurant que les lettres latines ne me serviraient à rien, et que, s'il avait voulu, il se serait associé bien des gens qui les possédaient à fond ; mais qu'il n'avait jamais vu personne d'une fermeté égale à la mienne, et que je devais adopter le parti qu'il me conseillait. Tout en causant ainsi, nous gagnâmes notre logis. Toute la nuit, chacun de nous ne rêva que diables.

LXV

Hésitations.

Comme chaque jour je revoyais le nécromant, il ne manqua pas de renouveler ses sollicitations pour m'en-

traîner dans son entreprise. Je lui demandai combien de temps elle exigerait pour être menée à fin, et où il faudrait aller. Il me répondit qu'un mois serait plus que suffisant et que l'endroit le plus convenable était la montagne de Norcia, bien qu'un de ses maîtres eût consacré non loin de l'abbaye de Farfa; « mais il y a rencontré, ajouta-t-il, des difficultés que nous ne trouverions pas dans la montagne de Norcia; et les paysans de Norcia sont des gens sûrs, qui ont déjà quelque habitude de ces choses, et qui, au besoin, peuvent être d'un grand secours. » Ce prêtre nécromant fut si persuasif, que j'étais réellement disposé à faire ce qu'il désirait.

Cependant je lui dis que je voulais d'abord finir les médailles que j'avais commencées pour le pape. Je n'avais confié ce secret qu'à lui seul, en le priant de ne le divulguer à personne. Toutefois, je lui demandais continuellement s'il croyait que je me trouverais avec ma Sicilienne Angelica à l'époque annoncée par les démons; car ce moment était proche, et j'étais fort étonné de ne point entendre parler d'elle. Le nécromant me répondit que notre réunion aurait infailliblement lieu, parce que les démons ne manquent jamais à d'aussi solennelles promesses; et il ajouta que cependant je devais rester l'œil ouvert, et me tenir en garde contre un malheur qui me menaçait. Il me recommandait aussi de rassembler mes efforts pour supporter quelque chose d'irritant pour mon caractère, et dont les conséquences seraient très dangereuses; et enfin, il m'assurait que si j'allais avec lui consacrer ce livre, j'éviterais ce grand péril, et que je ferais ainsi son bonheur et le mien. Je commençais à avoir plus que lui envie de tenter l'entreprise. Néanmoins, je lui dis qu'il était venu à Rome un certain

maestro Giovanni, de Castel-Bolognese[1], qui était très habile dans l'art de graver les médailles en acier; que mon plus vif désir était de concourir avec ce vaillant homme, et que, si je sortais victorieux de cette lutte, j'espérais tuer par ce moyen mes ennemis, bien plus sûrement qu'avec l'épée. Cela ne l'empêchait pas de retourner incessamment à la charge. « De grâce, Benvenuto mio, me répétait-il, viens avec moi, et fuis un grand péril dont je te vois menacé. » Mais j'avais absolument arrêté que je finirais d'abord ma médaille. Bien que nous fussions près de la fin du mois, je ne songeais plus ni à Angelica ni à autre chose, tant j'étais épris de ma médaille et absorbé par mon travail.

LXVI

Rixe avec ser Benedetto.

Un jour, j'eus occasion d'aller de ma maison à ma boutique à une heure inaccoutumée, vers le moment des vêpres. Cette boutique était située dans la rue des Banchi; je m'y rendais rarement, attendu que je laissais le soin de toutes les affaires à mon associé Felice. J'y

1. Giovanni Bernardi, de Castel-Bolognese, est un des plus célèbres graveurs du XVIe siècle. Il travailla pour le duc de Ferrare, les cardinaux Farnèse, Médicis et Salviati, le pape Clément VII et l'empereur Charles-Quint. Ses camées, ses cristaux, ses médailles, dont l'énumération serait trop longue, sont justement vantés. « Tous ses ouvrages, dit Vasari, son biographe, sont d'une beauté rare, et néanmoins ont été conduits à fin avec une célérité étonnante. » — Il mourut en 1555, à l'âge de soixante ans. — Voy. Vasari, *Vie de Giovanni, de Castel-Bolognese*, t. VIII, p. 156 et suiv.

étais depuis un instant, lorsque je me souvins que j'avais à parler à Lessandro del Bene. Je me levai de suite. Quand je fus dans la rue, je rencontrai un de mes amis, appelé ser Benedetto, natif de Florence, et fils d'un aveugle siennois qui demandait l'aumône. Ce ser Benedetto, après un long séjour à Naples, s'était fixé à Rome, où il faisait le commerce pour le compte de marchands siennois nommés de' Figi. Maintes et maintes fois, mon associé lui avait réclamé le prix de plusieurs petites bagues qu'il l'avait chargé de vendre. Le jour même dont je parle, il l'avait rencontré dans la rue des Banchi, et, suivant son habitude, il lui avait demandé son argent d'un ton un peu rude. Ser Benedetto se trouvait avec ses patrons, qui, voyant ce dont il s'agissait, le tancèrent vertement, et lui déclarèrent qu'ils emploieraient une autre personne que lui, afin de n'être plus exposés à entendre de semblables criailleries. Ser Benedetto se défendit de son mieux, jura qu'il avait payé l'orfèvre, et qu'il ne pouvait empêcher des fous de donner cours à leur fureur. Les Siennois prirent cette parole en mauvaise part, et le chassèrent à l'instant. En les quittant, il se dirigea vers ma boutique, peut-être pour chercher querelle à Felice. Je le rencontrai précisément au milieu de la rue des Banchi. Moi, qui ne savais rien de ce qui s'était passé, je lui adressai, comme à mon ordinaire, un salut amical, mais il n'y répondit que par des injures. Je me souvins aussitôt de tout ce que m'avait dit le nécromant; c'est pourquoi je me contins de toute ma force et je lui dis : « Benedetto, mon frère, ne vous emportez pas contre moi, qui ne vous ai fait aucun mal. Je ne connais rien de vos affaires. Si vous avez quelque démêlé avec Felice, de grâce, allez le

trouver, et arrangez-vous avec lui. Il sait ce qu'il a à vous répondre, tandis que moi je l'ignore complètement. Vous avez tort de me traiter de la sorte, d'autant plus que vous savez que je ne suis pas de nature à tolérer un affront. » A cela il répliqua que je savais tout; qu'il était homme à m'en faire repentir, et que Felice et moi nous étions deux grands ribauds. Déjà quantité de gens s'étaient attroupés pour être témoins de la querelle. Poussé à bout par les insultes de mon agresseur, je ramassai une motte de terre humectée par la pluie, et je la lui lançai, en le visant à la face. Il baissa la tête : de sorte que mon projectile l'atteignit au milieu du crâne. Il tomba comme mort, car il avait été frappé par un caillou anguleux que renfermait la motte de terre. A l'abondance du sang qu'il perdait, tous les spectateurs jugèrent qu'il avait été tué sur le coup.

LXVII

Fuite vers Naples.

Pendant qu'il gisait encore sur le sol et qu'on se préparait à l'emporter, vint à passer Pompeo, ce joaillier dont j'ai déjà parlé. Il se rendait chez le pape, qui l'avait appelé pour une affaire de joaillerie. Pompeo, en voyant cet homme si maltraité, demanda qui l'avait mis en cet état. « C'est Benvenuto, lui répondit-on, mais cet animal l'a bien mérité. » Pompeo courut en toute hâte chez le pape et lui dit : « Très saint Père, Benvenuto vient

à l'instant de tuer Tobbia, je l'ai vu de mes propres yeux. »

Le pape, furieux, ordonna au gouverneur, qui était présent, de m'arrêter et de me faire pendre sur-le-champ à l'endroit où le crime avait été commis. Il lui enjoignit de ne rien négliger pour s'emparer de moi, et de ne point reparaître devant lui sans que j'eusse été pendu.

Quant à moi, dès que j'eus vu ce malheureux étendu à terre, je ruminai le moyen de me tirer d'affaire en songeant à la puissance de mes ennemis et à ce qui pouvait résulter de ce qui s'était passé. Je quittai la place, et je me réfugiai chez messer Giovanni Gaddi, clerc de la chambre, avec l'intention de m'enfuir à l'aventure le plus tôt possible. Messer Giovanni me conseilla de ne pas prendre si promptement ce parti désespéré, parce que le mal n'était peut-être pas aussi grand que je le croyais. Il fit appeler messer Annibal Caro, qui demeurait avec lui, et le pria d'aller voir ce qu'il en était.

Sur ces entrefaites, un gentilhomme romain, attaché au service du cardinal de Médicis, se présenta de la part de ce prélat. Il nous prit à l'écart, messer Giovanni et moi, et nous dit que le cardinal, en lui répétant les paroles du pape, avait déclaré qu'il n'y avait pas moyen de venir à mon aide, que je devais aviser à esquiver ce premier mouvement de fureur, et que je ne serais en sûreté dans aucune maison de Rome. Aussitôt après le départ du gentilhomme, messer Giovanni me regarda les larmes aux yeux, et me dit : « Que je suis malheureux de ne pouvoir te sauver! — Avec le secours de Dieu, lui répondis-je, je me sauverai moi-même; je vous prie seulement de me prêter un de vos chevaux. »

On m'avait déjà préparé un cheval arabe de robe noire,

le plus beau et le meilleur qu'il y eût à Rome. Je le montai et mis à l'arçon de ma selle une arquebuse à rouet, pour me défendre au besoin. Au pont Sisto, je trouvai tout le guet à pied et à cheval. Alors, faisant de nécessité vertu, je donnai de l'éperon à mon cheval, et, grâce à Dieu, je passai librement, sans être remarqué.

Je me rendis avec toute la célérité possible à Palombara, chez le signor Giovambattista Savello. De là, je renvoyai à messer Giovanni son cheval, mais sans lui dire où j'étais.

Le signor Giovambattista, après m'avoir fêté pendant deux jours, me conseilla de m'éloigner et de me réfugier à Naples, en attendant que la fureur du pape fût calmée. Il me procura un guide qui me mit sur la route de Naples.

En chemin, je rencontrai un sculpteur de mes amis, qui allait à San-Germano du mont Casino terminer le mausolée de Pierre de Médicis. Ce sculpteur s'appelait le Solosmeo[1]. Il m'apprit que, le soir de l'événement, le pape avait envoyé un de ses camériers chercher des nouvelles de Tobbia. Le camérier ayant rapporté au pape qu'il avait trouvé Tobbia travaillant, et, loin qu'il lui fût arrivé quelque chose, ignorant même ce qui s'était passé, il dit à Pompeo : « Tu es un misérable, mais je te proteste que tu as piqué un serpent qui te mordra et qui te traitera suivant ton mérite. » Clément se tourna ensuite vers le cardinal de Médicis, et lui recom-

1. Antonio Solosmeo, de Settignano, élève du Sansovino, acheva le tombeau de Pierre de Médicis, à l'exception des grandes figures, qui furent exécutées par Francesco da San-Gallo et le Napolitain Matteo de Quaranta. Hardi, facétieux, mauvaise langue, et surtout ennemi du Bandinelli, il dut parfaitement sympathiser avec Benvenuto. — (*Note de l'édition italienne.*)

manda de s'inquiéter un peu de moi, attendu que pour rien au monde il ne voulait me perdre. Cependant le Solosmeo et moi nous continuâmes de cheminer, en chantant, vers le mont Casino, avec l'intention d'aller à Naples.

LXVIII

Angelica retrouvée.

En effet, dès que Solosmeo eut examiné les travaux qui l'attendaient au mont Casino, nous poursuivîmes notre route.

A un demi-mille de Naples, nous fûmes accostés par un hôtelier, qui nous invita à descendre chez lui, en nous disant qu'il avait passé plusieurs années à Florence, chez Carlo Ginori, et que, si nous voulions choisir son auberge, nous y serions admirablement traités, en notre qualité de Florentins. Nous répondîmes plusieurs fois à cet homme par un refus; mais, tantôt devant nous, tantôt derrière, il ne nous lâchait pas, et répétait sans cesse son même refrain. Ennuyé de ses importunités, je lui demandai s'il ne saurait me donner des renseignements sur une certaine femme nommée Béatrice, qui avait avec elle une jolie fillette appelée Angelica. J'ajoutai que toutes deux étaient courtisanes. « Que la peste crève les courtisanes et ceux qui les courtisent! » s'écria mon hôtelier, convaincu que je me moquais de lui; et là-dessus, paraissant bien décidé à nous quitter

tout à fait, il donna de l'éperon à son cheval. Je croyais m'être débarrassé de cet imbécile, mais c'était avec regret, car le souvenir de ma passion pour Angelica s'était réveillé. J'en causais avec Solosmeo, non sans pousser quelques soupirs amoureux, lorsque nous vîmes revenir, à bride abattue, notre hôtelier. « Il y a deux ou trois jours, nous dit-il quand il fut près de nous, que, dans une maison voisine de mon hôtellerie, sont venues loger une femme et une jeune fille dont les noms sont bien ceux que vous m'avez dits, mais je ne sais si elles sont de Sicile ou de tout autre pays. » — « Ce nom d'Angelica, lui répondis-je, a tant de pouvoir sur moi, que je consens à aller chez toi, quoi qu'il arrive. » Nous entrâmes donc avec lui dans la ville de Naples, et nous descendîmes à son auberge. Les minutes me semblaient des siècles : aussi me rajustai-je à la hâte pour courir dans cette maison que l'hôtelier m'avait indiquée à côté de la sienne. J'y trouvai mon Angelica, qui me prodigua toutes les caresses les plus passionnées que l'on puisse imaginer. Depuis vingt-deux heures jusqu'au lendemain matin, je goûtai avec elle des plaisirs qui n'eurent jamais leurs pareils. Pendant que j'étais plongé dans ces ineffables jouissances, je m'aperçus que ce jour-là même expirait le mois qui m'avait été fixé, dans le cercle du nécromant, par les démons. Que les hommes qui ont recours à eux jugent à quels dangers incalculables j'ai échappé !

LXIX

Départ de Naples.

J'avais par hasard dans ma bourse un diamant que je montrai aux orfèvres. Malgré ma jeunesse, j'étais tellement connu à Naples pour un homme de quelque talent, que je trouvai l'accueil le plus gracieux, surtout chez un digne joaillier nommé messer Domenico Fontana. Pendant trois jours que je restai à Naples, ce brave homme abandonna sa boutique pour m'accompagner et me montrer les antiquités de la ville et des environs. De plus, il me présenta au vice-roi de Naples, qui lui avait témoigné le désir de me voir. Son Excellence me reçut de la manière la plus honorable. Mon diamant ayant frappé ses yeux, elle demanda à l'examiner, et dit que, si je voulais m'en séparer, elle espérait que ce serait en sa faveur. Je le lui mis aussitôt entre les mains en lui déclarant que, le diamant et moi, nous étions à son service. Son Excellence me dit qu'elle serait charmée d'avoir ce brillant, mais qu'elle désirait bien plus encore que je m'établisse à sa cour; et elle ajouta que j'aurais lieu de me féliciter des conditions qu'elle me réservait. Enfin, après un échange de compliments, nous vînmes à parler de la valeur du diamant. Son Excellence m'ordonna de lui en demander le juste prix. Je le fixai à deux cents écus. Son Excellence me répondit qu'elle croyait que je ne l'avais pas estimé trop haut; mais qu'il

serait loin de produire tant d'effet, s'il eût été monté par un autre que par moi, qu'elle connaissait pour le premier joaillier du monde. Je répliquai alors que je ne l'avais pas monté, qu'il ne l'était pas bien, que son éclat provenait uniquement de sa belle qualité, et qu'il gagnerait beaucoup si je le remontais. En même temps, avec l'ongle du pouce, je poussai le diamant, je l'enlevai de son chaton, et, après l'avoir un peu nettoyé, je le remis au vice-roi. Sa surprise fut égale à sa satisfaction, et il me fit aussitôt un billet pour que l'on me payât les deux cents écus que j'avais demandés.

En rentrant à mon auberge, je trouvai une lettre du cardinal de Médicis, qui m'invitait à retourner à Rome en toute hâte et à descendre au palais de sa seigneurie révérendissime. Je lus cette missive à mon Angelica, qui, avec des larmes d'amour, me supplia de rester à Naples ou de l'emmener. Je lui dis que, si elle voulait me suivre, je lui confierais les deux cents ducats que j'avais reçus du vice-roi. La mère, qui nous avait épiés, s'approcha alors, et me dit : « Benvenuto, si tu veux emmener à Rome mon Angelica, laisse-moi une quinzaine de ducats afin que je puisse accoucher ; j'irai vous rejoindre ensuite. » Je répondis à la vieille ribaude que je lui en laisserais même trente, si elle consentait à m'abandonner mon Angelica. Ainsi d'accord, Angelica me pria de lui acheter une robe de velours noir, parce qu'il était à bon marché à Naples ; j'y consentis, j'envoyai chercher le velours, et je le payai. La vieille, me croyant plus coiffé que je ne l'étais, me demanda alors une robe de drap fin pour elle-même, quantité de choses pour ses enfants, et beaucoup plus d'argent que je ne lui en avais offert. Je me tournai tranquillement vers elle, et je lui

dis : « Ma chère Beatrice, ce que je t'ai offert te suffit-il ? — Non, me répondit-elle. — Eh bien ! si cela ne te suffit pas, lui répliquai-je alors, cela me suffit à moi. » Sur ce, j'embrassai mon Angelica, nous nous dîmes adieu, elle la larme à l'œil, moi le sourire sur les lèvres, et je partis de suite pour Rome.

LXX

Dîner à Anagni. — Rentrée à Rome.

Muni de mon argent, je quittai Naples de nuit, afin de ne pas être suivi et assassiné, comme cela arrive souvent dans ce pays. Malgré cette précaution, je fus attaqué à la Selciata par plusieurs cavaliers, contre lesquels je me défendis avec beaucoup d'adresse et de courage. Je laissai le Solosmeo au mont Casino. Quelques jours après, j'arrivai un matin à l'auberge d'Anagni, où je voulais dîner. Lorsque je fus près de cet endroit, je tirai avec mon arquebuse des oiseaux que je tuai ; mais en même temps je me déchirai la main droite avec une pointe de fer de la batterie. Bien que la blessure ne fût pas très grave, elle paraissait être des plus sérieuses, car il en sortait beaucoup de sang. J'entrai dans l'auberge, et, après avoir mis mon cheval à l'écurie, je montai sur une terrasse, où je trouvai plusieurs gentilshommes napolitains, qui allaient s'asseoir à table, en compagnie d'une jeune dame, la plus belle que j'eusse jamais vue. Mon valet, garçon résolu, mar-

chait derrière moi, avec une énorme pertuisane au bras. Nos armes et le sang dont j'étais couvert causèrent d'autant plus de terreur à ces pauvres gentilshommes, que cette auberge était un nid d'assassins. Ils se levèrent de table, et, dans leur épouvante, ils supplièrent Dieu de leur venir en aide. Je leur dis en riant que Dieu les avait entendus, et que j'étais homme à les défendre contre ceux qui se hasarderaient à les attaquer ; puis je les priai de m'aider un peu à bander ma blessure. Leur jolie compagne m'offrit son mouchoir richement brodé d'or. Je le refusai, mais elle le déchira aussitôt par le milieu, et me pansa elle-même avec une grâce extrême. La frayeur s'étant un peu calmée, nous dînâmes très joyeusement. Après le repas, nous montâmes à cheval et nous partîmes tous ensemble. Comme la peur n'avait pas encore disparu complètement, mes gentilshommes restaient en arrière, et faisaient en sorte de me laisser avec la dame. Mon valet, sur un signe de moi, se tenait un peu à l'écart : de façon que je cavalcadais à côté d'elle, en lui parlant de choses tout autres que celles que vendent les apothicaires. Je cheminai ainsi jusqu'à Rome, et de ma vie je ne fis un plus agréable voyage.

Dès que je fus arrivé à Rome, je descendis au palais du cardinal de Médicis. J'y trouvai sa seigneurie révérendissime, que je remerciai vivement de m'avoir rappelé. Je la priai de me faire exempter de la prison, et même, s'il était possible, de l'amende. Le cardinal fut enchanté de me voir, et me dit de ne rien craindre ; puis il se tourna vers un de ses gentilshommes, nommé messer Pierantonio Pecci, de Sienne, et il lui dit d'enjoindre de sa part au Bargello de ne pas se hasarder à me toucher. Il lui demanda ensuite comment se portait l'homme que

j'avais blessé à la tête avec une pierre. Messer Pierantonio lui répondit qu'il allait mal et qu'il irait encore pis, parce que, à la nouvelle de mon retour, il avait déclaré qu'il mourrait volontiers pour me mettre dans l'embarras. « Cet homme, s'écria le cardinal en riant, ne pouvait agir autrement pour nous prouver qu'il était un véritable Siennois. Dans ton intérêt et le mien, ajouta-t-il, aie soin de ne pas paraître du côté de la rue des Banchi, d'ici à quatre ou cinq jours; après cela, va où tu voudras, et que les fous meurent à leur bon plaisir. »

Je me rendis à ma maison, et je travaillai à terminer la médaille du pape Clément. Sur le revers, j'avais représenté la Paix sous la figure d'une jeune femme, couverte de légères draperies, et mettant le feu avec une torche à un monceau d'armes en forme de trophée. Près de la Paix on voyait un temple dans lequel était enchaînée la Fureur, enfin à l'entour on lisait : *Clauduntur belli portæ*. Pendant que je finissais cette médaille, l'homme que j'avais blessé s'était guéri, et le pape ne cessait de me demander.

Comme j'évitais le cardinal de Médicis, parce que chaque fois que je le rencontrais il me commandait quelque ouvrage important qui m'empêchait d'achever ma médaille, messer Pier Carnesecchi[1], favori de Sa Sainteté, se chargea de s'enquérir de moi. Il me fit adroitement entendre combien le pape désirait que je travaillasse pour lui. Je lui répondis que bientôt je prouverais à Sa Sainteté que je n'avais cessé de travailler pour elle.

1. Ce même Carnesecchi, prélat romain, fut ensuite décapité et brûlé à Rome pour cause d'hérésie (1567). — E. F.

LXXI

La médaille de Moïse.

Peu de jours après, en effet, je terminai ma médaille, et je frappai plusieurs pièces en or, en argent et en cuivre. Je les montrai à messer Pier Carnesecchi, qui de suite, par une belle soirée du mois d'avril, m'introduisit au belvédère, près de Sa Sainteté. Quand je fus en présence du pape, je lui présentai les médailles ainsi que les coins d'acier. Il les prit, en reconnut sur-le-champ tout le mérite, et regarda messer Pier Carnesecchi en s'écriant : « Jamais les anciens n'ont eu de si belles médailles ! »

Pendant que Sa Sainteté et ses courtisans examinaient tantôt les coins, tantôt les médailles, je pris modestement la parole et je dis : « Si ma mauvaise étoile n'eût été contrariée par une puissance assez forte pour arrêter sa violence, Votre Sainteté, sans qu'il y eût eu de sa faute ou de la mienne, aurait perdu un fidèle et dévoué serviteur. Dans ces cas-là, très-saint Père, il siérait peut-être d'avoir recours à la méthode indiquée par ces bonnes gens qui prétendent qu'il faut saigner sept fois avant de couper une. La langue perverse et menteuse d'un de mes ennemis acharnés avait si facilement irrité Votre Sainteté, que, dans sa fureur, elle avait ordonné au gouverneur de m'arrêter et de me pendre à l'instant. Si ce malheur avait eu lieu, quel tort Votre Sainteté

ne se serait-elle pas fait en se privant d'un serviteur dont elle-même reconnaît le mérite! Et puis, quels remords, j'en suis sûr, n'en n'aurait-elle pas eus devant Dieu et devant les hommes! Les bons pères et les bons maîtres ne doivent jamais laisser tomber si précipitamment leurs bras sur leurs enfants et sur leurs serviteurs; car le repentir ne remédie ensuite à rien. Enfin, puisque Dieu a refréné la malignité de mon étoile et m'a conservé à Votre Sainteté, je la supplie de n'être pas si prompte une autre fois à sévir contre moi. »

Le pape avait cessé d'examiner les médailles, et m'écoutait avec une profonde attention. Comme il y avait là une foule de hauts personnages, il rougit, parut un peu confus, et ne trouva pas d'autre moyen de se tirer d'affaire que de dire qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais donné un tel ordre. Je m'aperçus de son embarras, et, pour le dissiper, je me mis à parler d'autres choses.

Le pape ramena bientôt les médailles sur le tapis, et me demanda comment je m'y étais pris pour les frapper si nettement, malgré leur dimension, qui était si grande qu'il n'avait vu aucune pièce antique qui en approchât Nous causâmes un peu sur ce sujet, et, comme il avait peur que je ne le gratifiasse encore d'un petit sermon pire que le premier, il me dit que les médailles étaient très belles, qu'elles lui plaisaient beaucoup et qu'il désirait que je fisse un autre revers de son invention, si toutefois il était possible de frapper une médaille avec deux revers. Je lui répondis que c'était facile. Alors il m'ordonna de représenter Moïse frappant le rocher, et de graver au-dessus ces mots : *Ut bibat populus*[1]. Puis il

1. Cette médaille fut frappée à l'occasion du puits célèbre que Clément VII fit creuser à Orvieto. — E. F.

ajouta : « Va, Benvenuto, avant que tu aies fini, j'aurai pensé à toi. » Dès que je fus parti, il proclama, en présence de tous les assistants, qu'il me donnerait de quoi vivre richement, sans avoir jamais besoin de travailler pour d'autres.

LXXII

Maladie et mort du pape. — Pompeo.

Tandis que je m'occupais activement à terminer le Moïse, le pape tomba malade. Ses médecins ayant déclaré qu'il était en grand danger, mon ennemi Pompeo chargea des soldats napolitains de me faire ce qu'il redoutait que je lui fisse. J'eus bien de la peine à défendre ma pauvre vie. Quoi qu'il en soit, j'achevai promptement mon revers, et je le portai au pape, que je trouvai au lit dans un état désespéré. Néanmoins, il me témoigna beaucoup d'amitié et voulut voir les médailles et les coins. Il se fit donner des lunettes et des bougies, mais il ne put réussir à rien discerner. Il se mit alors à tâtonner un peu avec les doigts; puis il poussa un grand soupir et dit qu'il était bien fâché de cela pour moi, mais que, si Dieu lui rendait la santé, il arrangerait tout à ma satisfaction. Trois jours après il mourut; et je perdis ainsi tout ce que j'attendais de mon travail.

Je repris pourtant courage, en pensant que ces médailles m'avaient valu une telle réputation, que je serais infailliblement employé par le futur pape, et peut-être avec plus de succès. Je me réconfortai donc moi-même,

et, oubliant entièrement les mortelles injures que j'avais reçues de Pompeo, je m'armai de pied en cap et je me rendis à Saint-Pierre, où je baisai les pieds du pape défunt, non sans verser des larmes.

Je retournai ensuite dans la rue des Banchi pour voir les rassemblements tumultueux qui se forment dans les circonstances de ce genre.

J'étais assis avec plusieurs de mes amis, lorsque vint à passer Pompeo au milieu d'une douzaine d'hommes bien armés. Quand il fut vis-à-vis de moi, il s'arrêta un peu, comme s'il eût voulu me chercher noise. Mes amis, jeunes gens braves et résolus, m'invitèrent à dégainer; mais je considérai que, si je mettais l'épée au vent, il en arriverait malheur à maintes personnes qui n'étaient pour rien dans la querelle, et je jugeai qu'il valait mieux n'exposer que moi au danger. Pompeo, après être resté là le temps de dire deux *Ave Maria*, se mit à ricaner et s'éloigna suivi de ses compagnons, qui l'imitèrent en secouant la tête et en faisant toutes sortes de bravades. Mes amis voulaient prendre part à la dispute, mais je leur signifiai vertement que j'étais homme à savoir mener moi-même mes querelles à fin; que je n'avais nul besoin de plus braves que moi, et qu'ainsi chacun eût à se mêler de ses affaires. Ils se retirèrent assez fâchés et en murmurant contre moi. Parmi eux se trouvait mon meilleur ami, Albertaccio del Bene, frère d'Alessandro et d'Albizzo. Il réside aujourd'hui à Lyon, où il possède une fortune énorme. C'était le plus admirable et le plus intrépide jeune homme que je connusse. Il m'aimait autant que lui-même et il savait bien que, si je montrais de la patience, ce n'était point par pusillanimité d'âme, mais par excès de bravoure, car il me connaissait

parfaitement : aussi, en réponse à ce que j'avais dit, me pria-t-il de l'appeler à participer à tout ce que je ferais. « Albertaccio, mon plus cher ami, lui répliquai-je, le temps viendra où j'aurai besoin de votre assistance; mais à présent, si vous m'aimez, ne vous inquiétez pas de moi; songez seulement à vous, et partez promptement comme les autres, car il n'y a pas d'instants à perdre. » — Tout cela fut dit très vite.

LXXIII

Mort de Pompeo.

Pendant ce temps, mes ennemis, qui s'étaient dirigés à pas lents vers la Chiavica, arrivèrent à un carrefour où se croisent plusieurs rues qui conduisent en différents quartiers de la ville. La maison de mon ennemi Pompeo était située dans la rue qui va droit au Campo di Fiore. Il entra chez cet apothicaire qui demeurait au coin de la Chiavica, et il y fut retenu un moment par quelques affaires ; on m'assura bien qu'il y resta pour se vanter des bravades qu'il croyait m'avoir faites, mais de toutes façons ce fut pour son malheur. En effet, précisément à l'instant où j'arrivais à l'encoignure de la Chiavica, il sortait de la boutique de l'apothicaire, ses bravi ouvraient leurs rangs et le recevaient au milieu d'eux. Je pris un petit poignard bien affilé, je passai à travers les bravi et je saisis mon homme avec tant de vivacité et de présence d'esprit, qu'aucun de ses acolytes ne put le

secourir. Je le tirai à moi pour le frapper au visage; mais la frayeur lui fit détourner la tête, de sorte que je le piquai exactement au-dessous de l'oreille. Je ne donnai que deux coups seulement, car au second il tomba mort. Je n'avais jamais eu l'intention de le tuer; mais, comme l'on dit, on ne mesure pas les coups. De la main gauche, je repris mon poignard, et de la droite je tirai mon épée pour défendre ma vie; mais tous ces bravi coururent au cadavre et ne pensèrent nullement à m'attaquer.

Je m'éloignai donc seul par la rue Giulia, en ruminant où je pourrais me réfugier. Quand je fus à trois cents pas, l'orfèvre Piloto, mon grand ami, me rejoignit et me dit : « Frère, puisque le mal est fait, songeons à te sauver. — Allons, lui répondis-je, chez Albertaccio del Bene, car je l'ai averti tout à l'heure que je ne tarderais pas à avoir besoin de lui. »

Dès que nous fûmes arrivés chez Albertaccio, on m'accabla de témoignages d'amitié, et les jeunes gens distingués de toutes nations, excepté la milanaise, qui habitaient le quartier des Banchi, accoururent mettre leur vie à ma disposition. Messer Luigi Ruccellai m'envoya offrir ses services : beaucoup d'autres seigneurs imitèrent son exemple. Tous s'accordaient à me féliciter, car il leur semblait que ce Pompeo m'avait par trop molesté, et ils étaient fort étonnés que j'eusse pu souffrir autant d'injures.

LXXIV

Le cardinal Cornaro.

Le cardinal Cornaro, ayant appris l'affaire, m'envoya trente soldats armés de pertuisanes, de piques et d'arquebuses, pour me conduire en sûreté dans son palais. J'acceptai l'offre et je partis avec cette escorte, à laquelle se joignirent en plus grand nombre encore les jeunes gens dont j'ai parlé plus haut.

Sur ces entrefaites, messer Traiano, parent de Pompeo et premier camérier du pape, députa au cardinal de Médicis un gentilhomme milanais, avec mission de dénoncer le meurtre que j'avais commis, et de lui représenter qu'il fallait que Sa Seigneurie révérendissime me châtiât sévèrement. « En ne faisant pas cette petite faute, répondit aussitôt le cardinal, Benvenuto en aurait fait une bien plus grande. Remerciez de ma part messer Traiano de m'avoir appris ce que j'ignorais. » Puis, en présence même du gentilhomme milanais, il dit à l'évêque de Forli : « Cherchez avec soin mon Benvenuto, et amenez-le-moi ici. Je veux le protéger et le défendre. Quiconque sera son ennemi deviendra le mien. » Le gentilhomme milanais sortit, le rouge au front.

L'évêque de Forli vint me demander chez le cardinal Cornaro. Il rencontra Sa Seigneurie révérendissime, et il lui dit que le cardinal de Médicis envoyait chercher Benvenuto, parce qu'il voulait le garder lui-même. Ce

Cornaro, qui était poli comme un ourson, répliqua avec colère à l'évêque qu'il saurait me garder aussi bien que le cardinal de Médicis. L'évêque le pria alors de lui permettre seulement de me parler d'une affaire qui ne regardait que le cardinal. Mon Cornaro répondit que, pour ce jour-là, il devait faire comme s'il m'avait parlé. Ce procédé irrita vivement le cardinal de Médicis : aussi, la nuit suivante, allai-je bien accompagné, et à l'insu de Cornaro, lui rendre visite. Je le suppliai de souffrir que je restasse chez le cardinal Cornaro, qui m'avait témoigné tant d'intérêt, et j'ajoutai que si Sa Seigneurie révérendissime y consentait, je pourrais compter sur un ami de plus ; que, du reste, Sa Seigneurie pouvait disposer de moi suivant son bon plaisir. Le cardinal me répondit qu'il me laissait libre d'agir comme je l'entendrais. Je retournai donc chez Cornaro.

Peu de jours après, le cardinal Farnèse fut élu pape[1]. Dès qu'il eut ordonné les affaires les plus importantes, il s'enquit de moi, et déclara qu'il ne voulait point que ce fût un autre qui fît ses monnaies. Un de ses gentilshommes, nommé messer Latino Giovenale, lui apprit alors que je me cachais à cause d'un homicide que j'avais commis sur la personne du Milanais Pompeo, et il exposa toutes les raisons qui plaidaient en ma faveur. « J'ignorais la mort de Pompeo, reprit le pape, mais je connaissais les justes griefs de Benvenuto : aussi faut-il lui expédier de suite un sauf-conduit qui ne lui laisse aucun danger à craindre. — Il ne serait pas bien d'accorder des grâces de ce genre au commencement de votre pontificat, » s'écria un certain messer Am-

1. Sous le nom de Paul III, le 13 octobre 1534. — E. F.

brogio, grand ami de Pompeo et favori de Sa Sainteté. — Je sais mieux que vous ce que l'on doit faire, répliqua le pape ; apprenez que des hommes uniques dans leur profession, comme Benvenuto, ne doivent pas être soumis aux lois, et lui moins que tout autre, car je sais combien il a raison. » On me délivra donc un sauf-conduit par l'ordre de Sa Sainteté, et je me consacrai de suite à son service avec la plus grande ardeur.

LXXV

Nouvelles intrigues.

Messer Latino Giovenale vint me trouver et me chargea de graver les monnaies du pape. Cette commission réveilla mes ennemis, qui ne négligèrent rien pour qu'on me l'enlevât. Le pape s'en aperçut, gourmanda mes adversaires et déclara qu'il entendait m'employer.

Je commençai par les coins des écus, où je représentai saint Paul à mi-corps, avec cette légende : *Vas electionis*. Cette pièce obtint beaucoup plus de succès que toutes celles de mes concurrents, de sorte que le pape ordonna qu'on ne lui parlât plus de monnaies, attendu qu'il voulait qu'elles fussent gravées par moi et non par d'autres. Je me mis donc résolument à la besogne. Messer Latino Giovenale m'introduisait chez le pape, qui lui avait confié ce soin.

Je désirais ravoir le *motu proprio* de l'office de graveur de la Monnaie, mais le pape se laissa circonvenir et me dit qu'il fallait auparavant que je fusse gracié de

l'homicide dont je m'étais rendu coupable, ce qui devait avoir lieu au mois d'août, à la fête de la Vierge, par l'ordre des chefs de quartiers de Rome, auxquels il est d'usage d'accorder, chaque année, à l'occasion de cette solennité, la grâce de douze condamnés, et qu'en attendant on me donnerait un autre sauf-conduit, afin que je ne fusse point inquiété.

Mes ennemis, ayant vu qu'ils ne pouvaient réussir à m'ôter la Monnaie, eurent recours à un autre expédient. Pompeo avait laissé trois mille ducats de dot à une petite bâtarde. Ils menèrent les choses de façon que cette fille fût demandée en mariage par l'entremise du signor Pier Luigi Farnèse, fils du pape, pour un de ses favoris, petit paysan qu'il avait élevé. Le mari, assure-t-on, toucha une mince partie de la dot, parce que son maître mit la main dessus. En revanche, pour plaire à sa femme, il pria plusieurs fois le signor Pier Luigi de me faire arrêter. Celui-ci s'était engagé à n'y pas manquer dès qu'il verrait mon crédit baisser auprès du pape. Cela durait depuis deux mois environ. Lorsque le mari réclamait sa dot, le signor Pier Luigi ne répondait toujours que d'une manière évasive; mais, en même temps, il avait soin de promettre à la femme de venger son père de façon ou d'autre. Bien que j'eusse un peu vent de la chose, je voyais fréquemment le signor Pier Luigi. Il me recevait toujours fort gracieusement, quoique, d'un autre côté, il eût ordonné que l'on m'assassinât ou que l'on m'arrêtât. Il avait chargé un petit diable de soldat corse de mener l'affaire à fin le plus promptement possible. Mes autres ennemis, messer Traiano particulièrement, avaient promis cent écus au petit Corse, qui jura qu'il lui serait aussi facile de

s'acquitter de cette commission que d'avaler un œuf frais.

Je fus instruit du complot, et je tins l'œil ouvert. Je ne sortais plus que bien accompagné, armé de pied en cap et couvert d'une cotte de mailles à manches, ce dont j'avais obtenu la permission. Le petit Corse fut aveuglé par la cupidité au point qu'il crut pouvoir venir seul à bout de son entreprise, et gagner ainsi tout son argent, sans aucun risque.

Un jour, après dîner, on m'appela de la part du signor Pier Luigi. Je sortis de suite, parce que ce gentilhomme m'avait dit qu'il désirait quelques grands vases d'argent. Malgré la hâte avec laquelle j'étais parti, j'avais eu soin de me munir de mes armes. Je marchai très vite en suivant la rue Giulia, où je ne pensais rencontrer personne à cette heure.

Lorsque je fus arrivé à l'angle du palais Farnèse, comme j'ai l'habitude de prendre le large en tournant les coins de rue, je vis le petit Corse, qui était assis, se lever et gagner le milieu du pavé. Je ne me déconcertai pas le moins du monde, et je me tins sur la défensive. Je ralentis un peu le pas, et je me rapprochai du mur pour laisser le champ libre à mon adversaire.

Quand nous fûmes près l'un de l'autre, que je reconnus décidément à ses gestes qu'il voulait s'attaquer à moi, et que, me trouvant seul, il espérait sans doute m'expédier aisément, je rompis le premier le silence. « Vaillant soldat, m'écriai-je, s'il était nuit, vous pourriez dire que vous me prenez pour un autre; mais, comme nous sommes en plein jour, vous savez très bien qui je suis. Je n'ai jamais rien eu à démêler avec vous. Loin de vous avoir jamais fait aucun mal, je suis tout disposé à vous rendre service. »

A ces mots, sans s'éloigner et en conservant toujours son attitude menaçante, il me dit qu'il ne savait ce que je voulais dire. « Eh bien, moi, lui répliquai-je, je sais très bien ce que vous voulez et ce que signifient vos paroles. Mais la mission que vous avez acceptée est plus périlleuse que vous ne pensez, et pourrait avoir un résultat bien différent de celui que vous espérez. Songez que vous avez affaire à un homme qui se défendrait contre cent. C'est là une entreprise peu honorable pour un brave homme comme vous. »

Tout en parlant ainsi, je me tenais sur mes gardes. Nous avions l'un et l'autre changé de couleur.

Pendant ce temps, les passants, s'apercevant que nos paroles respiraient le sang, se rassemblèrent autour de nous. Le petit Corse, n'osant alors en venir aux mains, me dit : « Une autre fois nous nous reverrons. — Je me revois toujours volontiers, lui répondis-je, avec les gens de bien et ceux qui leur ressemblent. » Là-dessus, je partis, et j'allai chez le signor Pier Luigi, où j'appris qu'il ne m'avait point demandé.

Quand je fus de retour à ma boutique, le petit Corse me fit dire, par un ami commun, de ne plus rien craindre de lui, parce qu'il voulait à l'avenir me traiter en frère, mais de bien me tenir en garde contre d'autres, parce que j'étais menacé de grands dangers et que de hauts personnages avaient juré ma mort. J'envoyai le remercier, et je veillai de mon mieux à ma sûreté.

A quelques jours de là, un de mes intimes amis m'apprit que le signor Pier Luigi avait expressément ordonné de m'arrêter le soir même. Cet avis me fut donné à vingt heures. J'en conférai avec plusieurs de mes amis, qui me conseillèrent de prendre la fuite sans différer.

Comme l'ordre devait être mis à exécution une heure après le coucher du soleil, je partis en poste pour Florence à vingt-trois heures.

Le petit Corse n'ayant pas eu le courage de mener à fin son entreprise, ainsi qu'il s'y était engagé, le signor Pier Luigi, de sa propre autorité, avait donné ordre de m'arrêter, dans le seul but de calmer un peu la fille de Pompeo, qui voulait savoir dans quel endroit se trouvait sa dot.

Les deux moyens auxquels le signor Pier Luigi avait eu recours pour assouvir le désir de cette femme ayant avorté l'un et l'autre, il en imagina un troisième que nous raconterons en temps et lieu.

LXXVI

Le sculpteur Tribolo. — Départ pour Venise.

En arrivant à Florence, j'allai voir le duc Alexandre, qui me fit l'accueil le plus gracieux, et me pressa vivement de me fixer près de lui.

Il y avait à cette époque, à Florence, un sculpteur nommé le Tribolo[1]. Il était mon compère, car j'avais tenu un de ses enfants sur les fonts baptismaux. Un

1. Niccolo, fils de Raffaello de' Pericoli, naquit à Florence en 1500. Dans son enfance, il reçut, à cause de sa turbulence, le surnom de Tribolo, qui s'accorde mal avec l'extrême timidité dont il fit preuve dans son voyage à Venise avec Cellini. Il fut un des meilleurs élèves du Sansovino, et laissa de nombreux ouvrages, qui lui assignent un rang distingué parmi les sculpteurs et les architectes du XVI[e] siècle. Il mourut en 1565. — Voy. Vasari, *Vie du Tribolo*, t. VII, p. 205 et suiv.

jour, il me dit que Jacopo del Sansovino[1], son ancien maître, l'avait appelé à Venise, et qu'il s'y rendrait avec plaisir, tant parce qu'il s'attendait à de bons bénéfices que parce qu'il n'avait encore jamais vu cette ville. Il me demanda si je la connaissais ; je lui dis que non. Il me pria alors de l'accompagner. J'acceptai sa proposition. C'est pourquoi je dus répondre au duc Alexandre que je voulais visiter Venise avant de m'attacher à son service. Le duc exigea la promesse formelle de mon retour, et m'ordonna de ne point partir sans l'avoir revu. Le lendemain, tous mes préparatifs étant terminés, j'allai donc prendre congé de lui. Il était au palais Pazzi, qu'habitaient alors la femme et les filles du signor Lorenzo Cibo. Je lui fis dire que je ne voulais point partir sans avoir reçu ses ordres; il m'envoya sa réponse par le signor Cosme de Médicis, aujourd'hui duc de Florence, lequel me dit d'aller chez Niccolò de Monte-Aguto, toucher cinquante écus d'or, que Son Excellence me donnait à dépenser en son honneur, et il me recommanda de ne point oublier de revenir.

Dès que Niccolò m'eut compté cet argent, je me rendis chez Tribolo, qui était prêt. Il me demanda si j'avais lié mon épée. « Quand on voyage, lui répondis-je, on ne doit point lier son épée. — Mais, reprit-il, c'est la coutume à Florence, où, pour la plus légère peccadille, ser Maurizio ferait pendre saint Jean-Baptiste; ainsi, il faut lier nos épées jusqu'à ce que nous soyons hors des portes de la ville. » Je me moquai de cet avis, et nous

1. Jacopo Tati, surnommé le Sansovino, né à Florence en 1479, aussi habile sculpteur qu'élégant architecte; il agrandit le style des Lombards et enrichit Venise, devenue pour lui une seconde patrie, du fruit d ses études florentines et romaines. Il mourut en 1570. — E. F.

partîmes, en compagnie du courrier de Venise, que l'on appelait Lamentone.

Après avoir passé Bologne, nous arrivâmes un soir à Ferrare, où nous descendîmes à l'hôtellerie de la place.

Lamentone nous quitta pour porter à plusieurs exilés leurs lettres et des messages de la part de leurs femmes. Le duc n'avait permis qu'au courrier de leur parler; tout autre qui s'y serait hasardé aurait été condamné comme eux à l'exil.

Comme il n'était guère plus de vingt-deux heures, nous allâmes, le Tribolo et moi, voir passer le duc de Ferrare, qui revenait de Belfiore, où il avait assisté à des joutes. Pendant le chemin, nous rencontrâmes plusieurs exilés qui, de la façon dont ils nous regardaient, semblaient nous provoquer à leur parler. Le Tribolo, qui était l'homme le plus peureux que je connusse, ne cessait de me répéter : « Ne les regarde pas, et ne leur adresse pas un mot, si tu veux retourner à Florence. »

Lorsque nous eûmes vu le duc, nous revînmes à l'hôtellerie, où nous trouvâmes Lamentone. Vers une heure, Niccolò Benintendi, son frère Pietro, le vieux Jacopo Nardi, je crois, et plusieurs jeunes gens entrèrent et demandèrent au courrier des nouvelles de Florence. Le Tribolo et moi, nous nous tenions à l'écart pour ne point entrer en conversation avec eux. Lorsqu'ils eurent longtemps causé avec Lamentone, Niccolò Benintendi s'écria en nous montrant : « Je connais très bien ces deux-là; pourquoi font-ils tant de singeries pour ne point nous parler ? » Le Tribolo me suppliait de ne point bouger, tandis que Lamentone leur répondait que nous n'avions point la même permission que lui. Le Benintendi répli-

qua que c'était une ânerie, et nous envoya à tous les diables avec mille autres injures de ce genre.

Je levai alors la tête, et je dis avec le plus de modération possible : « Chers gentilshommes, vous pouvez nous occasionner beaucoup de tort, et nous ne pouvons vous être d'aucune utilité; bien que vous nous ayez adressé des paroles inconvenantes, nous n'entamerons point une querelle avec vous. »

Le vieux Nardi déclara que je m'étais exprimé comme un jeune homme de bien que j'étais; mais Niccolò Benintendi s'écria : « Je les...... eux et le duc! » Je répliquai qu'il avait tort de s'attaquer à nous, qui ne nous mêlions nullement de ses affaires. Le vieux Nardi prit notre parti et blâma Benintendi, qui n'en continua pas moins ses insultes. Je finis par lui signifier que, s'il ne nous laissait en paix, je saurais parler et agir d'une façon qui lui serait peu agréable. Il répéta qu'il nous...... le duc et nous, et il ajouta que nous n'étions que des ânes. A ces mots, je lui criai qu'il en avait menti par la gorge, et je mis l'épée au vent.

Le vieux Nardi, ayant voulu gagner le premier l'escalier, tomba et dégringola quelques marches, de sorte que tous les autres culbutèrent sur lui. Je m'élançai en avant, et je frappai les murailles avec mon épée en disant : « Je vais tous vous massacrer! » Mais j'avais grand soin de ne leur faire aucun mal, car le carnage aurait été trop horrible. A ce bruit, l'hôtelier se mit à crier et Lamentone à me supplier. « Holà la tête! » exclamait l'un; « laissez-moi sortir! » exclamait l'autre. — C'était un hourvari épouvantable; on aurait cru entendre un troupeau de porcs en déroute. L'hôtelier arriva avec de la lumière; je remontai et je rengainai mon épée. Lamentone blâ-

mait la conduite de Niccolò Benintendi, tandis que l'hôtelier, de son côté, disait à ce dernier : « Il va de la vie de tirer ici l'épée. Si le duc connaissait vos insolences, il vous ferait pendre par la gorge. Je ne veux pas vous traiter comme vous le méritez; mais ne remettez plus jamais les pieds dans cette auberge, sinon malheur à vous! » L'hôtelier monta ensuite près de moi; je voulus m'excuser, mais il ne le souffrit pas, m'assura que j'avais mille fois raison, et me recommanda de me tenir bien en garde contre eux durant mon voyage.

LXXVII

Départ pour Venise. — Rixe avec les exilés florentins.

Lorsque nous eûmes soupé, un batelier vint nous offrir de nous mener à Venise. Je lui demandai s'il voulait me louer sa barque tout entière; il y consentit, et nous arrêtâmes un prix. Le lendemain matin, de bonne heure, nous prîmes des chevaux pour nous rendre au port, qui est situé à quelques milles de Ferrare. En y arrivant, nous trouvâmes le frère de Niccolò Benintendi et trois de ses amis qui nous attendaient. Ils avaient deux armes d'hast. Quant à moi, j'étais muni d'une belle pertuisane que j'avais achetée à Ferrare. Étant bien armé, je ne m'effrayai pas comme le Tribolo, qui soupirait : « Bon Dieu, secourez-nous! ces gens-là sont venus pour nous tuer. » Lamentone se tourna vers moi et me dit : « Tu n'as rien de mieux à faire que de retourner à Flo-

rence, car je vois qu'il y a ici du danger. De grâce, Benvenuto, évite la furie de ces animaux enragés. — Allons, lui répondis-je, Dieu protège le bon droit. Vous verrez d'ailleurs comme je me défendrai. Cette barque n'est-elle pas retenue pour nous? — Oui, dit Lamentone. — Eh bien! repris-je, nous y entrerons seuls, si cela ne dépend que de mon courage. »

Je piquai mon cheval, et, quand je ne fus plus qu'à cinquante pas de nos adversaires, je mis pied à terre, et je m'avançai hardiment, la pertuisane à la main. Le Tribolo s'était arrêté. Il se tenait tellement recroquevillé sur son cheval qu'on l'aurait pris pour le Froid en personne. Le courrier Lamentone se gonflait et soufflait comme le dieu des Vents; c'était son habitude, mais jamais il n'avait dépensé tant d'haleine qu'en pensant à la tournure que cette diablerie allait prendre.

Quand je fus près de la barque, le batelier me dit que des gentilshommes florentins désiraient y monter avec nous, si j'y consentais. « La barque, lui répondis-je, est retenue pour nous, et non pour d'autres. Je suis très fâché de ne pouvoir me trouver en compagnie de ces gentilshommes. — Nous ferons en sorte que tu le puisses, Benvenuto, me cria un jeune brave de la famille Magalotti. — J'espère, répliquai-je, que Dieu, mon droit et mon bras aidant, vous ne me ferez point pouvoir ce que vous prétendez. » En même temps, je sautai dans la barque, et j'ajoutai, en leur présentant la pointe de ma pertuisane : « Voilà ce qui vous le prouvera. » Magalotti, s'étant avancé d'un air menaçant et l'arme à la main, je sautai sur le bord de la barque, et je lui assénai un tel coup que, s'il ne fût tombé à la renverse, je l'eusse percé de part en part. Ses amis, au lieu d'ac-

courir à son secours, battirent en retraite. Je vis que je pourrais le tuer; mais je me contentai de lui dire : « Relève-toi, frère; ramasse ton arme et va-t'en. Tu sais maintenant que je puis ce que je ne veux pas, et que je n'ai pas voulu ce que je pouvais. » J'appelai ensuite le Tribolo, le batelier et Lamentone, et nous partîmes pour Venise. Déjà nous avions navigué dix milles sur le Pô, lorsque nos jeunes gens, qui avaient monté sur une fusoliera, nous rejoignirent. Quand ils furent vis-à-vis de nous, cet imbécile de Pier Benintendi me cria : « Va, va, Benvenuto, nous nous reverrons à Venise! — Allez, allez, je vous suis, répliquai-je; je me laisse voir partout. »

Arrivé à Venise, je consultai le frère du cardinal Cornaro, et je le priai de me procurer la permission de sortir avec des armes. Il me dit que je pouvais librement en porter, sans risquer autre chose que la perte de mon épée.

LXXVIII

Jacopo Sansovino. — L'hôtelier bourru. — Une petite vendetta.

Nous allâmes donc, bien armés, rendre visite au sculpteur Jacopo del Sansovino[1], qui avait mandé le Tribolo.

1. Jacopo Tatti, surnommé le Sansovino, naquit à Florence, en 1479. Après avoir acquis une grande célébrité à Florence et à Rome, il se rendit à Venise, où il succéda à maestro Buono, dans l'emploi d'architecte des procuraties de San-Marco. Il exerça sur l'école vénitienne une heureuse influence par ses ouvrages et ses enseignements, qui propa-

Sansovino m'accabla d'amitiés, et nous invita à dîner, ce que nous acceptâmes. Dans le cours de la conversation, il dit au Tribolo qu'il ne voulait point l'employer pour le moment, et qu'il eût à revenir une autre fois. A ces mots je me mis à rire, et je dis en plaisantant au Sansovino : « Votre maison est trop éloignée de la sienne pour qu'il revienne une seconde fois. » Le pauvre Tribolo, stupéfait, lui dit de son côté : « Mais j'ai ici la lettre où vous m'écrivez de venir. » Le Sansovino répliqua que des gens de bien et de talent tels que lui pouvaient se permettre de semblables libertés et de plus grandes encore. Tribolo courba les épaules en répétant : « Patience! patience! » Malgré le dîner somptueux que le Sansovino m'avait donné, je pris le parti de mon camarade Tribolo, qui avait raison. Comme, pendant le repas, le Sansovino n'avait cessé de parler de ses chefs-d'œuvre et de dire du mal de Michel-Ange et de tous les artistes éminents, en réservant tous les éloges pour lui-même, cette impertinence m'avait fatigué au point que je n'avais pas mangé un seul morceau avec plaisir. Je me bornai à lui dire ces deux mots : « Messer Jacopo, les honnêtes gens se conduisent en honnêtes gens, et les hommes de talent qui produisent de bons et beaux ouvrages sont beaucoup mieux appréciés quand ils sont loués par les autres que quand ils chantent eux-mêmes leurs louanges avec cet aplomb. » Là-dessus, nous nous levâmes de table en grommelant.

Le même jour je rencontrai, près du Rialto, Piero Benintendi et plusieurs de ses amis. M'étant aperçu qu'ils

gèrent son nom dans toute l'Italie. Il mourut en 1570. — Voy. Vasari, *Vie du Sansovino,* t. IX, p. 262 et suiv.

voulaient me faire un mauvais parti, j'entrai dans la boutique d'un apothicaire pour laisser passer la tempête. J'appris plus tard que le jeune Magalotti, que j'avais traité avec courtoisie, leur avait adressé de vifs reproches. Cette affaire n'eut point d'autres suites.

Peu de jours après nous partîmes pour Florence. Nous logeâmes dans une auberge située au-delà de Chioggia, à gauche, sur la route de Ferrare. L'hôte voulut que nous le payassions avant d'aller nous coucher. J'eus beau lui dire que partout ailleurs on avait coutume de ne payer que le matin; il s'obstina à répéter : « Moi, je veux être payé le soir et à ma guise. » Je lui répondis que les gens qui voulaient agir à leur guise devraient créer un monde à leur guise, parce que dans celui-ci il n'était pas d'usage de se comporter ainsi. Il me répondit de ne pas lui rompre la tête, attendu qu'il voulait qu'il en fût ainsi. Le Tribolo tremblait et me poussait pour que je ne soufflasse point mot, de peur qu'il nous arrivât pis encore. Nous payâmes donc l'hôtelier, comme il l'entendait, et nous allâmes nous coucher. Le bon de notre affaire fut que nous eûmes de beaux lits, tout neufs et vraiment très propres. Néanmoins, je ne pus fermer l'œil un instant; je passai toute la nuit à chercher un moyen de me venger. Je pensai d'abord à mettre le feu à la maison, puis à égorger quatre bons chevaux que l'hôtelier avait dans son écurie. Tout cela me semblait facile à exécuter; mais je ne voyais pas qu'il nous fût aussi aisé de nous sauver, moi et mon camarade. Enfin, voici le dernier parti auquel je m'arrêtai : j'embarquai mes compagnons et mes bagages, et, lorsque les chevaux eurent été attelés au bateau, je dis de ne pas bouger jusqu'à ce que je fusse revenu de l'hôtellerie, parce que j'avais

oublié une paire de pantoufles. A l'auberge je demandai l'hôtelier. Il me fit répondre qu'il n'avait que faire de nous et que nous pouvions aller à tous les diables. Un garçon d'écurie, encore tout endormi, me dit alors : « Le maître ne se dérangerait pas pour le pape, attendu qu'il est couché avec une certaine petite drôlesse qu'il a longtemps poursuivie. » Il réclama ensuite un pourboire. Je lui donnai quelques menues monnaies vénitiennes, et je lui dis de recommander au conducteur de la barque de m'attendre. Je montai, et, avec un petit couteau qui coupait comme un rasoir, je hachai si bien quatre lits, que je fis pour plus de cinquante écus de dégât. Je mis dans ma sacoche des débris de couvertures, et je retournai à la barque, où j'ordonnai au conducteur de partir en toute hâte.

A quelque distance de l'hôtellerie, mon compère Tribolo dit qu'il avait oublié des courroies qui lui servaient à lier sa valise, et il insista vivement pour aller les chercher. Je lui dis de ne pas se tourmenter pour deux petites courroies, que je lui en fournirais autant de grandes qu'il en désirerait. Il me répondit que je plaisantais toujours, et qu'il voulait absolument ses courroies. Il cria d'arrêter; mais je commandai d'avancer, et en même temps je lui racontai le grand dégât que j'avais commis chez l'hôte, et je le lui prouvai en lui montrant les morceaux de couvertures. Il fut aussitôt saisi d'une telle panique, qu'il ne cessa de répéter au conducteur : « Dépêchons-nous, de grâce, dépêchons-nous ! » Il ne se crut hors de péril qu'en voyant les portes de Florence. Dès que nous fûmes arrivés, il me dit : « Lions nos épées, pour l'amour de Dieu, et ne me faites plus des vôtres, car vous m'avez torturé aussi cruellement que si mes en-

trailles eussent été à frire dans une poêle. — Compère Tribolo, lui répondis-je, ne vous inquiétez pas de lier votre épée, attendu que vous ne l'avez jamais déliée. » Je parlais ainsi simplement parce que de tout le voyage je ne l'avais pas une seule fois se comporter en homme. « C'est par Dieu! vrai, s'écria-t-il en regardant son épée, elle est encore telle que je l'ai liée avant de sortir de chez moi. » Mon compère pensait que j'avais été une mauvaise compagnie pour lui, parce que je m'étais fâché et défendu contre ceux qui avaient voulu nous maltraiter. Quant à moi, je croyais qu'il avait été pour moi un bien plus détestable compagnon, puisqu'il n'était jamais venu à mon aide. Que les gens impartiaux et sans préventions jugent entre nous deux.

LXXX

Retour à Florence. — Travaux divers.

A mon arrivée j'allai chez le duc Alexandre, et je le remerciai vivement du cadeau de cinquante écus qu'il m'avait fait. Je dis à Son Excellence que j'étais prêt à la servir en tout ce que je pourrais. Le duc m'ordonna aussitôt de graver les coins de ses monnaies. Je commençai par une pièce d'argent de quarante sous, représentant d'un côté la tête de Son Excellence, et de l'autre côté saint Côme et saint Damien. Elle plut tellement que le duc osait dire que c'était la plus belle monnaie de la chrétienté. Du reste, c'était aussi l'opinion de la ville

entière et de tous ceux qui la voyaient. Je demandai donc une pension et un logement à la Monnaie. Il me dit de m'appliquer à le servir; qu'il me donnerait beaucoup plus que je ne réclamais. Il ajouta qu'il avait enjoint à Carlo Acciaiuoli, directeur de la Monnaie, de me payer tout l'argent que j'exigerais. Cela était effectivement vrai; mais j'apportais une telle discrétion dans mes demandes, que toujours on restait me devoir quelque chose, d'après mon compte.

Je fis de nouveau des coins pour les jules. D'un côté je gravai un saint Jean de profil, assis, et tenant un livre à la main. Selon moi, je n'avais jamais rien produit d'aussi beau. Sur le revers étaient les armes du duc Alexandre. Je gravai ensuite pour les demi-jules une tête de saint Jean. Ce fut la première tête de face que l'on frappa sur une pièce d'argent si peu épaisse; mais ces difficultés ne sont comprises que par les gens du métier. Après les demi-jules j'exécutai des coins pour les écus d'or. D'un côté on y voyait une croix avec de petits chérubins, et de l'autre les armoiries de Son Excellence.

Dès que j'eus terminé ces quatre pièces, je priai le duc de me fixer ma pension et de me délivrer le logement de la Monnaie, si mon service lui était agréable. Il me répondit avec bonté qu'il était très content de moi, et qu'il donnerait des ordres à cet effet.

Pendant que je parlais, le duc était dans son garde-meuble, où il examinait une admirable escopette qu'on lui avait envoyée d'Allemagne. S'étant aperçu que je la regardais avec attention, il me la mit dans la main en me disant qu'il savait combien j'étais amateur d'armes, et que, pour arrhes de ce qu'il m'avait promis, il me permettait de choisir dans son garde-meuble une arquebuse,

à l'exception de celle que je tenais, et il ajouta qu'il y en avait plusieurs aussi bonnes et plus belles que celle-là. J'acceptai et je le remerciai. Aussitôt je cherchai des yeux à mettre cette offre à profit.

Le duc, l'ayant remarqué, ordonna à l'officier de sa garde-robe, nommé Pretino de Lucques, de me laisser prendre tout ce que je voudrais; puis il se retira en m'adressant des paroles fort gracieuses. Je restai et je choisis la plus belle et la meilleure arquebuse que j'eusse jamais vue et possédée : je l'emportai chez moi.

Deux jours après, j'allai montrer au duc quelques petits dessins qu'il m'avait demandés pour faire exécuter différents ouvrages en or qu'il désirait envoyer à Naples à la duchesse sa femme. Je profitai de l'occasion pour rappeler au duc ses promesses. Il me répondit qu'il voulait auparavant que je lui gravasse un beau portrait, dans le genre de la médaille du pape Clément. Je commençai donc un modèle en cire. Son Excellence ordonna de m'introduire près d'elle, quelle que fût l'heure à laquelle je me présentasse.

Comme je vis que mes affaires traînaient en longueur, je pris avec moi Pietro Pagolo, de Monte-Ritondo, qui déjà, dans son enfance, avait travaillé chez moi à Rome[1]. Il était alors chez un orfèvre, nommé Bernardonaccio[2], qui ne le traitait pas très bien. Je l'enlevai donc à son maître, et je lui enseignai à graver les monnaies. Pen-

1. Pietro Paolo Galeotti est souvent cité par Vasari comme un des orfèvres et des graveurs les plus habiles de son temps. — Voy. Vasari, t. VIII, p. 168; et t. IX, p. 7 et 309.

2. Bernardo Baldini est mentionné par le Varchi (liv. XIV, p. 522) et par l'Ammirato, qui le vante beaucoup (liv. XXX, p. 394). Il fut directeur de la Monnaie de Florence depuis le 1er septembre 1560 jusqu'à la fin du mois de février 1562.

dant ce temps, je m'occupai du portrait du duc, que maintes fois je trouvai dormant avec son Lorenzino, qui plus tard l'assassina. J'étais fort étonné qu'un prince comme lui fût si confiant.

LXXXI

Querelle de Cellini et d'Ottaviano de Médicis. — Le Revers de Lorenzino de Médicis.

Sur ces entrefaites, Ottaviano de Médicis, qui semblait diriger tout, fit mêler, dans la frappe des écus, mes coins à ceux de l'ancien maître de la Monnaie, Bastiano Cennini, homme de la vieille routine et de peu de savoir, qu'il voulait favoriser malgré le duc lui-même[1]. Je m'en plaignis à Son Excellence, qui, après avoir vérifié le fait, en fut très irritée et me dit : « Vas en parler à Ottaviano de Médicis, et montre-lui les pièces. » J'allai le trouver de suite; mais lorsque je lui eus exposé la manière dont il avait gâté mes belles monnaies, il me répondit stupidement : « Cela nous convient ainsi. » Je lui répliquai qu'il avait tort et que cela ne me convenait pas. « Et si cela plaisait au duc? reprit-il. — Eh bien! ripostai-je, cela ne me plairait pas à moi, car ce n'est ni juste ni raisonnable. » Là-dessus il m'enjoignit de me retirer, en ajoutant qu'il fallait que j'avalasse cette pilule, quand même je devrais en crever. Je retournai chez le duc, je lui racontai la scène fâcheuse qui s'était

1. Dans la préface de son *Traité d'Orfèvrerie,* Cellini vante ce Bastiano comme un des hommes qui contribuèrent le plus aux progrès de l'art de la ciselure. — L. L.

passée entre Ottaviano de Médicis et moi, et je le suppliai de ne pas laisser gâter mes belles monnaies et de vouloir bien m'accorder mon congé. « Ottaviano, s'écria-t-il alors, est aussi par trop exigeant. Tu auras tout ce que tu voudras, car vraiment on se moque de moi. »

Le même jour, c'était un jeudi, je reçus de Rome un ample sauf-conduit du pape, avec ordre de revenir promptement pour obtenir, à la fête de la Vierge d'août, la grâce de l'homicide que j'avais commis. Je me rendis chez le duc, que je trouvai au lit, attendu qu'il avait fait la débauche. Deux heures environ me suffirent pour terminer le modèle en cire de sa médaille. Il en fut très satisfait. Je lui montrai ensuite le sauf-conduit du pape, et je lui dis que, Sa Sainteté m'appelant pour exécuter divers ouvrages, j'allais regagner la belle ville de Rome, ce qui toutefois ne m'empêcherait pas de graver sa médaille. Le duc me dit alors d'un ton assez irrité : « Benvenuto, écoute-moi, ne pars pas, je t'allouerai une pension, je te donnerai le logement de la Monnaie et plus encore que tu ne saurais demander, car tu ne demandes que ce qui est juste et raisonnable. Et qui voudrais-tu qui me frappât les belles pièces que tu m'as faites ? — Signore, lui répondis-je, on a pensé à tout. J'ai ici un jeune Romain, mon élève, que j'ai formé moi-même. Il servira très bien Votre Excellence jusqu'à ce que je rentre à son service pour toujours. J'ai à Rome une boutique, des ouvriers et quelques affaires. Dès que j'aurai obtenu ma grâce, je laisserai tout à un de mes élèves, et alors, avec l'agrément de Votre Excellence, je reviendrai près d'elle. » Lorenzino de Médicis était le seul témoin de cet entretien. Plusieurs fois le duc l'engagea par signes à insister de son côté pour que je ne

partisse point; mais Lorenzino se contenta de dire : « Benvenuto, tu ferais mieux de rester. » Lui ayant répondu que j'étais absolument décidé à regagner Rome, il n'ajouta pas un seul mot, et ne cessa de regarder le duc d'un œil sinistre.

Comme j'avais amené le modèle de sa médaille au point que je désirais, je le serrai dans sa boîte et je dis au duc : « Signore, ne soyez point fâché, car je vous ferai une médaille beaucoup plus belle que celle du pape Clément, et cela doit être, car c'était la première que j'eusse jamais faite. Messer Lorenzino, qui est un homme d'esprit et de savoir, me donnera un beau sujet pour le revers. » A ces mots, Lorenzino s'écria : « En effet, je ne pensais point à autre chose qu'à te donner un revers digne de Son Excellence. » Le duc le regarda en souriant et lui dit : « Lorenzino, vous lui donnerez le revers, il le gravera ici et il ne partira pas. — Je le ferai le plus promptement possible, répliqua Lorenzino avec vivacité, et j'espère que je ferai une chose qui émerveillera le monde. » Le duc, qui le tenait tantôt pour un peu fou, tantôt pour un poltron, se mit à rire et se retourna dans son lit. Je me retirai sans plus de cérémonie, et je les laissai seuls ensemble.

Le duc, qui ne croyait pas que je le quitterais, n'insista pas davantage. Quand il apprit ensuite que j'étais parti, il m'expédia un de ses serviteurs qui me rejoignit à Sienne et me remit cinquante écus d'or de la part de Son Excellence, en me disant de les dépenser pour l'amour d'elle, et de revenir le plus tôt possible. Le messager ajouta : « Messer Lorenzino m'a chargé de te dire qu'il te prépare un revers merveilleux pour la médaille que tu veux faire. »

J'avais laissé à Pietro Pagolo, mon élève romain, les instructions nécessaires pour la frappe des monnaies; mais, comme c'était une tâche très difficile, il ne s'en acquitta jamais très bien. La Monnaie resta me devoir plus de soixante écus sur le prix de la façon de mes coins.

LXXXII

Arrivée à Rome. — Attaque nocturne.

En partant pour Rome, j'emportai cette superbe arquebuse à rouet que le duc m'avait donnée. Plusieurs fois pendant le voyage je m'en servis avec grand plaisir. Je faisais avec cette arme des choses vraiment incroyables.

J'avais à Rome une petite maison dans la rue Giulia; mais, comme elle n'était pas en ordre, je débarquai chez messer Giovanni Gaddi, clerc de la chambre, à qui, lors de mon dernier départ, j'avais laissé en garde mes armes précieuses et une foule d'objets auxquels je tenais particulièrement. Ne voulant point descendre à ma boutique, j'envoyai chercher mon associé Felice, et je le priai de veiller à ce que l'on arrangeât bien ma petite maison. Le lendemain je m'y rendis avec l'intention d'y coucher, après avoir eu soin de me munir d'habillements et de tout ce qui m'était nécessaire pour aller, le matin suivant, remercier le pape. J'avais deux jeunes domestiques; ma cuisine était faite très proprement par une lavandière qui était ma voisine.

Le soir de mon installation, je donnai à quelques amis un joyeux souper, après lequel je me mis au lit. La nuit n'était pas encore écoulée, il s'en fallait d'une heure que le jour fût levé, lorsque j'entendis frapper à la porte de ma maison avec tant de fureur qu'un coup n'attendait pas l'autre. J'appelai alors le plus âgé de mes domestiques, qui se nommait Cencio[1]. C'était le même que j'avais emmené avec moi dans le cercle du nécromant. Je lui dis d'aller voir quel était le fou qui, à cette heure, frappait si brutalement à ma porte. Pendant ce temps, j'allumai une seconde lumière, car j'ai l'habitude d'en avoir toujours une la nuit, et je me hâtai de passer sur ma chemise une excellente cotte de mailles et le premier vêtement venu. « Hélas ! maître, me cria Cencio, c'est le bargello avec tous ses sbires. Il dit que, si vous n'ouvrez promptement, il enfoncera la porte. Ils ont des torches et mille autres choses. — Dis-leur, lui répondis-je, que je mets quelques vêtements et que j'y vais. » Convaincu que c'était un guet-apens comme celui qui avait déjà été tenté par le signor Pierre Luigi, je pris de la main droite une admirable dague, et de la gauche mon sauf-conduit; puis je courus à la fenêtre qui s'ouvrait derrière la maison, sur des jardins; mais j'y vis plus de trente sbires, et je reconnus que la fuite était impossible de ce côté-là. Je plaçai devant moi mes deux jeunes gens, et je leur enjoignis d'attendre mon ordre pour ouvrir la porte. Enfin, quand je fus bien prêt, je me tins dans une véritable attitude de défense, ma dague d'une main et mon sauf-conduit de l'autre, et je dis à mes deux jeunes gens : « Ouvrez sans crainte. » Vittorio le bargello et

1. Vincenzio Romoli. — Voy. p. 162 et suiv.

deux de ses acolytes entrèrent aussitôt, pensant qu'il leur serait facile de m'arrêter; mais, ayant vu la réception que je leur ménageais, ils reculèrent et se dirent : « L'affaire sera sérieuse. » Je leur jetai alors le sauf-conduit et leur criai : « Lisez cela, vous ne pouvez m'arrêter, et je vous défends de me toucher. » Là-dessus, le bargello ordonna à quelques-uns de ses gens de me saisir, et dit qu'on examinerait ensuite le sauf-conduit. A ces mots, je m'avançai hardiment en brandissant ma dague, et je m'écriai : « Que Dieu soit pour le bon droit! Je vous échapperai, ou si vous me prenez, ce ne sera que mort. » Les sbires, ayant envahi la chambre, semblèrent déterminés à avoir recours à la violence, mais je fis si bonne contenance que le bargello reconnut qu'il ne pourrait m'avoir vivant, ainsi que je le lui avais déclaré. Il appela donc le chancelier, et, pendant que celui-ci lisait le sauf-conduit, il essaya deux ou trois fois de s'emparer de moi par surprise; mais je ne bronchai pas. Enfin, mes adversaires rebutés me jetèrent mon sauf-conduit sur le plancher, et se retirèrent sans moi.

LXXXIII

Le médicastre.

Je retournai me coucher, mais je me trouvai si agité, que je ne pus me rendormir. J'avais résolu de me faire saigner dès qu'il serait jour. Toutefois, je consultai auparavant messer Giovanni Gaddi. Il en référa à un mauvais

petit médecin qui me demanda si j'avais eu peur. Voyez un peu l'étrange espèce de médecin! après lui avoir conté un tel événement, m'adresser une pareille question! C'était un marjolet qui riait presque sans cesse et à propos de rien. Il m'ordonna, en ricanant, d'avaler un bon verre de vin grec, de me maintenir le cœur joyeux, et de n'avoir pas peur. Messer Giovanni lui dit : « Maestro, dans de telles circonstances, une statue de marbre ou de bronze aurait peur, comment en serait-il autrement pour un homme? — Monsignore, répondit le médicastre, nous ne sommes pas tous construits de même. Cet homme n'est ni de bronze ni de marbre, mais d'acier pur. » En même temps, il me tâta le pouls et continua avec son sourire saugrenu : « Tenez, touchez-moi cela; en vérité, ce n'est pas le pouls d'un homme, mais celui d'un lion ou d'un dragon. » J'avais réellement le pouls altéré à un point que cet ignorant n'avait jamais vu décrit ni par Hippocrate ni par Galien. Je sentais bien mon mal; mais, pour ne point ajouter à mon agitation et à l'effroi que j'avais éprouvé, je m'étais armé de résolution et de courage. Sur ces entrefaites, messer Giovanni ordonna de servir le dîner, auquel je pris part avec sa compagnie, qui se composait de messer Ludovico da Fano, de messer Antonio Allegretti, de messer Giovanni Greco, et du jeune messer Annibal Caro. Pendant tout le repas, on ne parla que de mon exploit. A maintes reprises, on en fit répéter les détails par mon serviteur Cencio, qui était aussi spirituel que brave et bien tourné. Chaque fois qu'il racontait cette diabolique aventure, il reproduisait parfaitement mes gestes, redisait exactement mes paroles et se souvenait toujours de quelque chose de nouveau. On lui demanda s'il avait eu

peur. « Vous n'avez, répondit-il, qu'à demander à mon maître s'il a été effrayé, car je ne l'ai été ni plus ni moins que lui. »

Ces balivernes ayant fini par m'ennuyer, et comme d'ailleurs je me sentais très mal à mon aise, je me levai de table en disant que j'allais acheter des habillements en drap de soie azur pour Cencio et moi; car quatre jours plus tard, à la fête de Notre-Dame, je voulais suivre la procession, et Cencio devait marcher devant moi en portant un cierge allumé. Je me retirai pour m'occuper de ce soin. Je pris pour moi un manteau d'armoisin azur et un pourpoint de même étoffe, et pour Cencio un manteau et un pourpoint de taffetas également couleur d'azur.

Dès que ces vêtements furent taillés, je me rendis chez le pape. Il me dit de parler à messer Ambrogio, qu'il avait chargé de me commander un grand ouvrage d'or. J'allai donc trouver messer Ambrogio. Il connaissait parfaitement mon aventure avec le bargello, car il s'était concerté avec mes ennemis pour me faire revenir de Florence, et, lorsqu'il apprit que je n'étais point arrêté, il gourmanda le bargello, qui s'excusa, en disant que mon sauf-conduit l'en avait empêché. Messer Ambrogio m'entretint d'abord de la commission que le pape lui avait donnée, puis il me dit de faire des dessins et que l'on aviserait au reste.

Cependant la fête de Notre-Dame arrivait. Comme il est d'usage que ceux qu'on gracie ce jour-là se constituent prisonniers, je retournai chez le pape et lui dis que je ne voulais pas aller en prison, et que je suppliais Sa Sainteté de m'en dispenser. Le pape me répondit que c'était l'usage et qu'il fallait m'y conformer. Alors je m'age-

nouillai de nouveau, je remerciai Sa Sainteté du sauf-conduit qu'elle m'avait accordé, et je lui déclarai que j'en profiterais pour regagner Florence, où mon duc m'attendait avec tant d'impatience. A ces mots, le pape se tourna vers un de ses favoris et lui dit : « Que Benvenuto soit gracié sans aller en prison. Qu'on lui délivre son *motu proprio.* » Dès que cet acte fut rédigé, le pape le signa et le fit enregistrer au Capitole. Enfin, le jour de la fête de Notre-Dame, je suivis la procession entre deux gentilshommes, et j'eus ma grâce complète.

LXXXIV

Maladie.

Quatre jours après, je fus attaqué d'une fièvre violente et d'un frisson terrible. Je me mis au lit, et je jugeai de suite que le cas était mortel. J'appelai les premiers médecins, et entre autres Francesco de Norcia, qui exerçait depuis longtemps, et qui était le plus en crédit à Rome. Je leur dis à quelle cause j'attribuais ma maladie ; j'ajoutai que j'avais voulu me faire saigner, mais qu'on m'en avait dissuadé, et je les priai de me tirer du sang, s'il en était temps encore. Maestro Francesco me répondit qu'il était trop tard, que, si l'on s'y était pris plus tôt, je n'aurais pas eu la plus légère indisposition, et que maintenant il fallait avoir recours à un autre moyen. Malgré le soin et le savoir avec lesquels les médecins me traitèrent, le mal empira si rapidement, qu'au bout de

huit jours ils désespèrent de ma guérison et ordonnèrent de ne rien me refuser de ce que je leur demanderais. Cependant maestro Francesco dit : « Tant qu'il aura le souffle, appelez-moi à quelque heure que ce soit, parce qu'on ne peut deviner ce que la nature est capable d'opérer chez un tel jeune homme. S'il vient à perdre connaissance, administrez-lui ces cinq remèdes l'un après l'autre et envoyez-moi chercher ; j'accourrai à toute heure de la nuit, car j'aurais plus de plaisir à sauver Benvenuto que n'importe quel cardinal de Rome. »

Messer Giovanni Gaddi me faisait deux ou trois visites par jour, et chaque fois il prenait tantôt mes belles escopettes, tantôt mes cottes de mailles, mes épées, mes modèles et autres objets ; et il ne cessait de dire : « Cela est beau, ceci est encore plus beau, » ce qui m'ennuyait au plus haut point. Il était toujours accompagné d'un certain Mattio Franzesi, qui paraissait aussi attendre ma mort avec la dernière impatience, non pour hériter de moi, mais pour voir messer Giovanni s'emparer de ce qui semblait lui tenir tant à cœur. Mon associé Felice me prodiguait tous les soins qu'un homme peut donner à un autre.

La nature était arrivée chez moi à un tel état d'affaiblissement et de prostration, que je n'avais plus la force de respirer ; mais j'avais la tête aussi libre et aussi vigoureuse que si je n'eusse pas été malade.

Tandis que je jouissais de tout mon bon sens, je voyais s'avancer vers mon lit un vieillard d'un aspect terrible, qui voulait m'entraîner avec violence dans une énorme barque. Alors, j'appelais mon Felice et je le suppliais de s'approcher de moi et de chasser ce vieux coquin. Felice, qui m'était tout dévoué, accourait en pleurant et s'écriait :

« Va-t'en, vieux traître qui veux m'enlever ce que j'ai de plus cher ! » Messer Giovanni Gaddi, qui était présent, disait : « Le pauvre diable délire, il n'a plus que quelques heures à vivre. » Mattio Franzesi, de son côté, ajoutait : « Il a lu Dante[1], et il en rêve dans sa maladie » ; puis il continuait en riant : « Va-t'en, vieux coquin, laisse tranquille notre Benvenuto. » Voyant qu'on se moquait de moi, je me tournai vers messer Giovanni Gaddi, et je lui dis : « Sachez, mon cher maître, que je ne délire point, et que ce vieillard me persécute réellement. Vous feriez bien mieux de me débarrasser de ce misérable Mattio, qui se rit de mes maux. Puisque votre seigneurie me trouve digne de ses visites, elle devrait venir avec messer Antonio Allegretti, messer Annibal Caro ou quelques autres de ses savants amis, qui ne soient point gens indiscrets et grossiers comme cet animal. » Alors messer Giovanni dit en plaisantant à ce Mattio de s'éloigner de sa présence pour toujours. Mattio ayant continué à ricaner, la plaisanterie tourna au sérieux ; car messer Giovanni ne voulut plus jamais le voir, et fit appeler messer Antonio Allegretti, messer Ludovico et messer Annibal Caro. Dès que ces gens de bien furent arrivés, je ressentis un grand soulagement. Je causai longtemps avec eux et je possédais toute ma raison, sans toutefois cesser d'ordonner à Felice de chasser le vieillard. Messer Ludovico me demanda comment il était fait. Pendant que je le lui dépeignais très bien, ce vieillard me prit par le bras et me tira violemment à lui. Je criai qu'on me

1. Ed ecco verso noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo,
Gridando : Guai a voi, anime prave!...
(Dante, *Inferno*, III.)

secourût, parce qu'il voulait me jeter sous le tillac de son horrible barque. En prononçant ce dernier mot, je tombai dans un profond évanouissement, et il me sembla qu'on me lançait dans la barque. On me raconta que, tant que dura cette pâmoison, je me démenai, en criant à messer Giovanni Gaddi qu'il venait, non pour me secourir, mais pour me voler, et je lui dis mille autres injures, qui le rendirent tout honteux.

Je restai ensuite comme inanimé. Au bout de plus d'une heure on trouva que je me refroidissais, et on me laissa pour mort. Mattio Franzesi, ayant appris cela, écrivit à Florence à messer Benedetto Varchi, mon intime ami, qu'on m'avait vu rendre l'âme à telle heure de la nuit. A cette nouvelle, le digne messer Benedetto composa sur ma mort prétendue un admirable sonnet que je rapporterai en son lieu. Il se passa plus de trois grandes heures avant que je recouvrasse mes sens.

Après m'avoir administré tous les remèdes que maestro Francesco avait indiqués, mon fidèle Felice, voyant que tout demeurait sans effet, courut chez le médecin et frappa à sa porte jusqu'à ce qu'il l'eût éveillé et fait lever. Il le supplia, les larmes aux yeux, d'accourir près de moi, parce qu'il me croyait mort. « Eh bien, mon fils! lui dit maestro Francesco, qui était très emporté, penses-tu que je puisse le ramener à la vie? S'il est mort, j'en suis plus fâché que toi. Crois-tu qu'en y allant avec ma médecine je puisse lui souffler au c... et te le rendre vivant? »

Maestro Francesco, ayant vu que le pauvre jeune homme se retirait en pleurant, le rappela et lui donna une certaine huile, en lui recommandant de m'en frotter le pouls et le cœur. Il lui dit en outre de me presser

vigoureusement les petits doigts des pieds et des mains, et, si je revenais à moi, de l'en avertir de suite. Felice partit et fit tout ce que maestro Francesco lui avait prescrit.

Quand le soir fut arrivé, on perdit tout espoir et on ordonna de préparer mon linceul et de laver mon corps. Tout à coup je me remuai, et j'appelai Felice pour qu'il chassât à l'instant le vieillard qui me tourmentait. Felice voulut envoyer chercher maestro Francesco; mais je m'y opposai, et je lui dis de venir près de moi, parce que le vieillard avait peur de lui et s'éloignerait immédiatement. Felice s'approcha, et, dès que je l'eus touché, il me sembla que le vieillard s'enfuyait irrité. Je priai cependant Felice de demeurer toujours à mon côté. Sur ces entrefaites, maestro Francesco entra. Il dit qu'il me sauverait à tout prix, et que de sa vie il n'avait encore jamais rencontré un jeune homme aussi robuste que moi. Puis il se mit à écrire et m'ordonna des fumigations, des bains, des liniments, des cataplasmes et une multitude d'autres choses. Enfin, au moyen de plus de vingt sangsues qu'il m'appliqua au derrière, je revins à moi, mais harassé, brisé, broyé.

Mes amis et plusieurs grands personnages accoururent voir le mort miraculeusement ressuscité. Je déclarai en leur présence que je léguais à ma pauvre sœur Liperata, qui était à Florence, le peu que je possédais en argent, en or et en bijoux, ce qui pouvait monter à huit cents écus environ. J'ajoutai que je donnais à mon cher Felice mes armes, mes autres objets, et, en un mot, tout le reste de ce qui m'appartenait, et de plus cinquante écus d'or destinés à acheter des habits de deuil. Felice se jeta aussitôt à mon cou en me disant qu'il ne voulait rien

autre chose que me voir vivre. « Si tu veux que je vive, lui dis-je alors, ne me quitte pas, et renvoie ce vieillard qui a peur de toi. ». A ces mots, la frayeur s'empara de quelques-uns des assistants, qui reconnurent que je ne délirais point et que je parlais avec bon sens et ma pleine raison. Telle était cette cruelle maladie. Ma santé ne s'améliorait guère. L'excellent maestro Francesco venait quatre ou cinq fois par jour. Messer Giovanni Gaddi, honteux de l'affront qu'il avait reçu, ne se présentait plus devant moi.

Mon beau-frère, le mari de ma sœur, arriva pour recueillir mon héritage. Comme c'était un fort brave homme, il fut enchanté de me trouver vivant. Quant à moi, sa vue me produisit un bien indicible. Il m'accabla d'amitiés, et me dit qu'il n'était venu que pour me soigner de sa propre main, ce qu'il fit pendant plusieurs jours. Je le renvoyai ensuite quand ma guérison fut presque certaine. Il me laissa le sonnet de messer Benedetto Varchi, dont j'ai parlé plus haut, et que voici :

Chi ne consolerà, Mattio? chi fia
Che ne vieti il morir piangendo, poi
Che pur è vero, oimè, che senza noi
Cosi per tempo al ciel salita sia

Quella chiara alma amica, in cui fioria
Virtù cotal, che fino a' tempi suoi
Non vidde egual, nè vedrà, credo, poi
Il mondo, onde i miglior si fuggon pria.

Spirto gentil, se fuor del mortal velo
S'ama, mira dal ciel ch' in terra amasti,
Pianger non già 'l tuo ben, ma 'l proprio male.

Tu ten sei gito a contemplar su 'n cielo
L'alto Fattore, e vivo il vedi or, quale
Con le tue dotte man quaggiù il formasti.

LXXXV

La Nature et la Médecine.

Ma maladie avait été si violente que la guérison paraissait impossible. Le digne maestro Francesco de Norcia redoublait de soins, et m'apportait chaque jour de nouveaux remèdes pour chercher à consolider ma pauvre machine délabrée; mais ses efforts restaient infructueux. Tous les médecins désespéraient presque du succès et ne savaient plus que faire. J'avais une soif indicible, et depuis longtemps, suivant l'ordre des médecins, je m'étais bien gardé de boire. Felice, qui croyait avoir opéré un miracle en me sauvant la vie, ne me quittait pas une minute. Le vieillard ne me tourmentait plus tant; je ne le voyais guère que parfois en rêve.

Un jour, Felice sortit et laissa pour me garder un de mes apprentis et une servante, qui était de Pistoia et se nommait Beatrice. Je demandai à cet apprenti ce qu'était devenu mon domestique Cencio, et pourquoi je ne l'avais jamais vu me servir. Il me répondit que Cencio avait été beaucoup plus malade que moi, et qu'il se trouvait en ce moment à deux doigts de la mort. Felice avait défendu de m'apprendre cet événement. J'en éprouvai un vif chagrin.

J'appelai ensuite Beatrice, et je la priai de remplir d'eau pure un grand rafraîchissoir de cristal qui se trouvait près de moi et de me le donner. Elle accourut, et me l'apporta

plein. Je lui dis de l'approcher de mes lèvres, et que, si elle m'en laissait boire une gorgée à mon aise, je lui ferais cadeau d'une jupe. Cette fille, qui m'avait volé quelques objets de quelque importance, craignant qu'on ne découvrît son vol, aurait été enchantée que je mourusse, de sorte qu'elle me laissa boire de cette eau à deux reprises, tant que je pus, si bien que j'en avalai plus d'une bouteille. Je me couvris ensuite chaudement, et je ne tardai pas à suer et à m'endormir.

Je dormais depuis une heure environ, lorsque Felice revint et demanda à l'apprenti ce que je faisais. Celui-ci répondit : « Je ne sais; la Beatrice lui a apporté ce rafraîchissoir plein d'eau, et il a bu presque tout. J'ignore si maintenant il est mort ou vif. » On me raconta plus tard qu'à cette nouvelle mon pauvre Felice faillit tomber à la renverse. Il prit ensuite un bâton et se mit à rosser vertement la servante en s'écriant : « Ah! traîtresse! tu l'as tué! »

Pendant que Felice bâtonnait et que Beatrice criait, moi je rêvais que le vieillard tenait des cordes avec lesquelles il ordonnait de me garrotter; mais Felice le repoussait avec une hache. Alors le vieillard se mettait à fuir en disant : « Laissez-moi m'en aller, je ne reviendrai pas de longtemps. » Cependant la Beatrice s'était réfugiée dans ma chambre. Ses cris m'ayant réveillé, je dis à Felice : « Laisse-la, car, en voulant peut-être me faire du mal, elle m'a fait plus de bien que tu n'as pu y réussir avec tous tes soins. Aidez-moi à changer; je suis en nage. Allez vite. » Felice reprit courage, m'essuya et me reconforta. Je me trouvai infiniment mieux, et je commençai à espérer d'arriver à guérison.

Sur ces entrefaites, maestro Francesco entra. A l'amé-

lioration qu'il remarqua chez moi, aux pleurs de la servante, aux allées et venues de l'apprenti et aux rires de Felice, il devina qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire.

En même temps arriva ce maestro Bernardino, qui, au commencement de ma maladie, n'avait pas voulu me saigner. Maestro Francesco, qui était un très habile homme, ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh! puissance de la nature! elle connaît ses besoins et les médecins ne s'en doutent pas. — S'il avait bu une bouteille de plus, il aurait été guéri sur-le-champ, » reprit cet écervelé de maestro Bernardino. « C'eût été un grand malheur, et je souhaite que Dieu vous l'envoie, lui répliqua maestro Francesco, qui était un homme âgé et d'une haute expérience »; puis il se tourna vers moi et me demanda si j'aurais pu boire davantage. « Non, lui répondis-je, car je n'avais plus soif. » Alors il s'adressa à maestro Bernardino et lui dit : « Vous voyez bien que la nature avait pris juste ce dont elle avait besoin, ni plus, ni moins. C'est elle aussi qui parlait quand ce pauvre jeune homme demandait à être saigné. Si vous saviez que deux bouteilles d'eau lui auraient rendu la santé, pourquoi ne l'avoir pas dit plus tôt? Vous en auriez eu tout l'honneur. » A ces mots, le médicastre partit en grognant et ne reparut plus jamais. Maestro Francesco enjoignit aussitôt de me mener sur une des collines de Rome.

Le cardinal Cornaro, ayant été instruit de mon rétablissement, me fit conduire à un palais qu'il avait à Monte-Cavallo. On m'y transporta avec soin le soir même sur une chaise, bien couvert et chaudement enveloppé. Dès que je fus arrivé, je commençai à vomir. Il me sortit de l'estomac un ver d'un quart de brasse de longueur.

Il était hideux, couvert de grands poils et parsemé de taches vertes, noires et rouges. On le conserva pour le montrer au médecin, qui déclara n'avoir jamais rien vu de pareil. Il dit ensuite à Felice : « Maintenant, aie soin de ton Benvenuto. Il est guéri; mais ne lui laisse pas commettre d'excès, car, s'il l'a échappé une fois, il ne s'en sauverait pas une seconde. Tu l'as vu, sa maladie a été si violente qu'on n'aurait pu lui administrer les sacrements. A présent, je reconnais qu'avec un peu de patience et un peu de temps, il fera encore quelques beaux ouvrages. » Il se tourna ensuite vers moi et me dit : « Benvenuto mio, sois sage : évite le moindre excès, et, dès que tu seras guéri, je veux que tu me fasses de ta propre main une madone que je prierai pour toi. » Je le lui promis et je lui demandai si je pouvais aller jusqu'à Florence. Il me répondit qu'il fallait prendre un peu plus de forces et voir ce qu'opérerait la nature.

LXXXVI

Voyage à Florence.

Une semaine amena une si faible amélioration dans ma santé, que je devins presque à charge à moi-même : c'est qu'en effet il y avait plus de cinquante jours que j'étais en proie à la souffrance. Je me décidai enfin à partir et je fis tous mes préparatifs. Je pris deux litières, une pour mon cher Felice, l'autre pour moi, et nous nous dirigeâmes vers Florence. Comme je n'avais point écrit

pour annoncer mon arrivée, ma sœur, qui ne m'attendait pas, m'accueillit en pleurant et en riant à la fois. Le même jour, plusieurs de mes amis vinrent me voir, et entre autres Pier Landi, celui qui m'était le plus cher au monde.

Le lendemain, Niccolò de Monte-Aguto, avec qui j'étais aussi intimement lié, s'empressa d'accourir, parce qu'il avait entendu dire au duc : « Benvenuto aurait mieux fait de mourir; il est venu ici se mettre la corde au cou, car je ne lui pardonnerai jamais. » Aussi, dès que Niccolò me vit, s'écria-t-il d'un ton désespéré : « Cher Benvenuto, qu'es-tu venu faire ici? Ne savais-tu pas combien tu as offensé le duc? Je l'ai entendu jurer que tu étais venu te mettre la corde au cou! — Niccolò, lui répondis-je, rappelez à Son Excellence que le pape Clément a voulu me traiter de la même façon et avec tout autant d'injustice. Que le duc ait l'œil sur moi et me laisse guérir : alors je lui montrerai que de sa vie il n'a eu un plus fidèle serviteur que moi. Un de mes ennemis, poussé par l'envie, m'aura ainsi desservi auprès de Son Excellence. Eh bien! qu'elle attende que je recouvre la santé, et je lui expliquerai ma conduite de telle façon qu'elle en sera étonnée. »

C'était le peintre Giorgetto Vasellario d'Arezzo[1] qui

1. Giorgio Vasari naquit à Arezzo, en 1512, et mourut en 1574. Ami et élève de Michel-Ange, d'Andrea del Sarte, du Priore, du Rosso, traité en égal par le cardinal Farnèse et le cardinal de Médicis, comblé d'honneurs et de richesses par le magnifique Cosme, il vécut dans l'intimité de tous les hommes savants et forts de sa brillante époque. Appelé à Florence au moment où tous les illustres maîtres du XVe siècle étaient morts ou condamnés au repos par la vieillesse, il présida à tous les grands travaux qui furent ordonnés par le duc Cosme. Encouragé par le Caro, le Molza, le Tolomei, le Giovio, et les lettrés les

m'avait joué ce mauvais tour, probablement pour me récompenser de tous les bienfaits dont je l'avais comblé. En effet, je l'avais logé et défrayé à Rome, où il avait mis toute ma maison sens dessus dessous. Il était alors attaqué d'une petite lèpre sèche qu'il grattait continuellement. Une nuit qu'il couchait avec un brave garçon que j'avais à mon service et qui s'appelait Manno[1], il lui écorcha une jambe avec ses mains en croyant se gratter lui-même. Jamais il ne se taillait les ongles. Manno était décidé à le tuer. Je les réconciliai; puis je plaçai Giorgio chez le cardinal de Médicis et je ne cessai de lui rendre service. En revanche, il avait dit au duc Alexandre que j'avais mal parlé de Son Excellence, et que je m'étais vanté que je serais un des premiers à escalader les murs de Florence avec les exilés, ses ennemis. Ces propos, d'après ce que j'appris plus tard, lui étaient soufflés par Ottaviano de Médicis, qui, en galant homme, voulait se venger de la querelle qu'il avait eue avec le duc à propos de la Monnaie et de mon départ de Florence. Mais, comme j'étais innocent de ces fausses accusations, je n'éprouvai pas la moindre frayeur.

plus distingués de son temps, il écrivit les *Vies des plus célèbres Peintres, Sculpteurs et Architectes.* « Malgré quelques légères erreurs « qui, pour la plupart, ont été fort exagérées par des critiques inté- « ressés, Vasari doit être regardé comme le père de l'histoire de la « peinture. Formé pendant l'époque la plus brillante de cet art, il a, « pour ainsi dire, perpétué les préceptes du siècle d'or. En lisant ses « récits, on croirait entendre les peintres mêmes dont il a recueilli les « traditions et les maximes. » — A ces lignes, que nous empruntons au docte Lanzi, nous n'ajouterons rien. Nous avons déjà peut-être trop parlé ici d'un livre que nous avons essayé de naturaliser en France.

1. En plusieurs endroits de son livre, Vasari parle avec éloge de l'habileté et du caractère de l'orfèvre Manno. Il l'appelle : « *Uomo raro nel suo esercizio ed ottimo per costumi e bontà.* » Voy. Vasari, t. IX.

Le savant maestro Francesco, de Montevarchi, me soignait avec beaucoup de talent. Il m'avait été amené par mon intime ami Luca Martini, qui passait la plus grande partie de la journée avec moi.

LXXXVII

Calomnies.

J'avais renvoyé à Rome mon fidèle Felice pour y surveiller mes affaires. Dès que je fus en état de quitter un peu l'oreiller, ce qui eut lieu au bout de quinze jours, je voulus, bien que je ne pusse encore marcher, que l'on me transportât sur la petite terrasse du palais Médicis; je m'y assis en attendant le passage du duc. Plusieurs courtisans de mes amis vinrent me parler. Ils étaient fort étonnés que, malgré la gravité de ma maladie, j'eusse consenti à me faire transporter d'une manière si pénible. Ils disaient que j'aurais dû attendre ma guérison, puis aller voir le duc. Ils s'étaient groupés en foule autour de moi, et ils me regardaient comme un miracle, moins parce qu'ils avaient reçu la nouvelle de ma mort que parce qu'ils me trouvaient une véritable mine de spectre.

Je racontai devant eux tous comment un misérable scélérat avait dit à monseigneur le duc que je m'étais vanté de vouloir être le premier à escalader les murailles de Florence, et, en outre, que j'avais tenu d'odieux propos sur le compte de Son Excellence. J'ajoutai que je me souciais peu de vivre ou de mourir, tant que je ne me

serais pas lavé de cette infamie, et que je ne connaîtrais pas le téméraire vaurien qui avait fait ce faux rapport. Pendant que je parlais, quantité de gentilshommes s'étaient rassemblés et me témoignaient un vif intérêt : celui-ci me disait une chose, celui-là une autre. Je leur déclarai que je ne quitterais pas la place avant de connaître mon accusateur.

A ces mots, maestro Agostino, tailleur du duc, s'approcha et dit : « Si ce n'est que cela, tu vas être satisfait à l'instant. » Le susdit Giorgio passait en ce moment. « Voilà celui qui t'a accusé, continua maestro Agostino; maintenant tu sais à quoi t'en tenir. » Bien qu'il me fût impossible de bouger, je demandai fièrement à Giorgio si cela était vrai. Il le nia et affirma qu'il n'avait jamais rien dit de semblable. « Ah! pendard, s'écria maestro Agostino, ne sais-tu pas que je le tiens de bonne source ? » Giorgio s'éloigna aussitôt en répétant que cela n'était pas vrai, qu'il n'était pour rien là-dedans[1]. Bientôt le duc parut. Je me fis soulever devant Son Excellence, et elle s'arrêta. Je lui dis que je n'étais venu là que dans le seul but de me justifier. Le duc me regarda et se montra

1. « Il est à remarquer, écrit le signor Carpani, un des annotateurs « de Cellini, que Vasari n'a jamais eu que des éloges pour les ouvrages « de Benvenuto, et même pour ses *Mémoires,* où il est peint sous de « noires couleurs. » En effet, dans sa Notice sur les Académiciens du dessin, t. X, p. 4 et 5, Vasari dit : « Il me serait facile de m'étendre « davantage sur le compte de Benvenuto, qui, dans toute sa conduite, « s'est constamment montré intrépide, fier, ardent, énergique, terrible, « et non moins audacieux avec les princes que dans ses ouvrages. Mais « je n'en dirai plus rien, attendu qu'il a lui-même écrit sur sa vie et « sur ses ouvrages avec beaucoup plus de méthode et d'éloquence que « je ne saurais peut-être le faire. » — Toutefois, nous croyons avec Baldinucci que Vasari n'avait pas lu les *Mémoires* de Benvenuto; s'il en était autrement, il faudrait lui supposer une bien forte dose de charité chrétienne, un bien vif amour de rendre le bien pour le mal.

fort étonné de me voir en vie; puis il me recommanda de songer à me conduire en homme de bien et à me guérir.

Dès que je fus de retour chez moi, Niccolò de Monte-Aguto arriva et m'assura que j'avais échappé, contre toutes ses prévisions, à un des plus grands dangers du monde; qu'il avait vu ma sentence écrite de la bonne encre; enfin que j'eusse à me dépêcher de me guérir et de décamper, parce que le péril venait d'un personnage fort à craindre. Il insista pour que je prisse garde à moi, et il ajouta : « Mais qu'as-tu donc fait à ce mauvais gredin d'Ottaviano de Médicis? » Je répondis que jamais il n'avait reçu de moi le moindre mal, tandis que moi j'avais beaucoup à me plaindre de lui, et je racontai l'affaire de la Monnaie. « Pars au plus vite, me dit aussitôt Niccolò, car la vengeance arrivera plus tôt que tu ne crois. » Tout en m'occupant du rétablissement de ma santé, je donnai des conseils à Pietro Pagolo pour la Monnaie; puis je retournai à Rome, sans souffler mot au duc ni à qui que ce soit.

LXXXVIII

Retour à Rome. — Aventure de chasse.

A mon arrivée, après avoir consacré quelque temps à me bien divertir avec mes amis, je commençai la médaille du duc. Au bout de peu de jours, j'avais déjà gravé la tête sur acier. C'était le plus bel ouvrage que j'eusse jamais fait dans ce genre. Un solennel imbécile, nommé

Francesco Soderini, qui venait me voir au moins une fois chaque jour, ayant examiné ce que je faisais, me répéta souvent : « Ah! traître! tu veux immortaliser cet enragé tyran, car jamais tu n'as rien produit d'aussi beau. On reconnaît bien à cela que tu es notre ennemi juré et l'ami dévoué de ces gens-là. Cependant le pape et ton duc ont voulu deux fois te faire pendre injustement. Telle a été la conduite du père et du fils : maintenant, prends garde au Saint-Esprit » (on tenait pour certain que le duc Alexandre était fils du pape Clément). Messer Francesco continuait en jurant que, s'il pouvait, il me volerait les coins de cette médaille. Je le remerciai de m'avoir averti, parce qu'à l'avenir je les garderais de telle façon qu'il ne les verrait plus jamais.

J'écrivis à Florence à Niccolò de Monte-Aguto de prier Lorenzino de m'envoyer le revers de la médaille. Niccolò me répondit en propres termes que cet insensé et mélancolique philosophe de Lorenzino lui avait assuré que jour et nuit il ne pensait qu'à ce revers, et qu'il le ferait le plus tôt possible. Néanmoins, Niccolò me conseilla de ne pas y compter, d'en composer un moi-même, et, dès qu'il serait terminé, de venir le présenter au duc; que je m'en trouverais bien. J'exécutai donc un dessin sur un sujet qui me parut convenable pour un revers, et je travaillai assidûment à le mettre en œuvre.

Comme je n'étais pas encore parfaitement rétabli de ma terrible maladie, je me livrais souvent au plaisir de la chasse, avec mon escopette, en compagnie de mon cher Felice. Il ne savait absolument rien de mon métier; mais chacun, le voyant jour et nuit avec moi, s'imaginait qu'il était des plus habiles. Mille fois nous rîmes ensemble de la grande réputation dont il jouissait. Comme

il s'appelait Felice Guadagni (*gagne*), il me disait en plaisantant : « Je m'appellerais Felice Gagne-peu, si vous ne m'eussiez mis tellement en crédit, que je veux m'appeler Felice Gagne-beaucoup. » De mon côté, je lui disais qu'il y a deux manières de gagner : l'une, qui consiste à gagner pour soi; l'autre, à gagner pour les autres. J'ajoutais que j'appréciais chez lui cette seconde manière beaucoup plus que la première, puisqu'il m'avait gagné la vie. Notre conversation roula souvent sur ce sujet, mais particulièrement un certain jour de l'Épiphanie, où nous nous trouvions près de la Magliana. Vers le soir, ayant tué avec mon escopette bon nombre d'oies et de canards, je comptai presque ne plus tirer, et nous nous acheminâmes à grands pas vers Rome. Tout à coup, je m'aperçus que mon chien, qui se nommait Barucco, n'était pas devant moi. Je l'appelai, et, en me retournant, je vis ce brave animal en arrêt sur des oies qui s'étaient logées dans un fossé. Je mis aussitôt pied à terre, j'armai ma bonne escopette, et je fis feu de très loin. J'atteignis deux oies d'une seule balle, car je ne tirais jamais que de cette façon, et, le plus souvent, je touchais le but à une distance de deux cents brasses, ce qui aurait été impossible avec une autre charge. Des deux oies que j'avais frappées, l'une était presque morte; la seconde, n'étant que blessée, essayait encore de voler. Mon chien poursuivit celle-ci et me l'apporta. Je courus vers l'autre, que j'avais vue tomber dans le fossé. Me fiant à mes bottes, qui étaient très hautes, j'avancai le pied, mais le terrain s'enfonça sous moi. Je ne pus donc saisir l'oie qu'en remplissant d'eau ma botte droite. Je la vidai, en levant ma jambe. Je remontai à cheval, et nous continuâmes en toute hâte notre route. Comme il faisait

très froid, je sentis ma jambe se glacer au point que je dis à Felice : « Il faut absolument soigner cette jambe, car cela devient intolérable. » Le bon Felice, sans mot dire, descendit de cheval, ramassa des chardons et des broussailles, et s'apprêta à y mettre le feu. Pendant ce temps, en posant ma main sur mes oies, je trouvai un duvet si chaud, que j'empêchai Felice de continuer ses préparatifs. Je remplis ma botte de plumes, et à l'instant j'éprouvai un soulagement qui me rendit à la vie.

LXXXIX

La poutre de feu. — Assassinat du duc Alexandre.

Nous poussâmes vivement nos chevaux vers Rome. A la nuit, nous gravissions une petite colline, lorsqu'en regardant du côté de Florence, nous nous écriâmes tous deux, frappés d'étonnement : « Dieu du ciel ! que voit-on au-dessus de Florence? » C'était comme une immense poutre de feu qui étincelait et jetait une lueur éclatante. Je dis à Felice : « A coup sûr, nous apprendrons demain qu'il s'est passé quelque événement extraordinaire à Florence. »

Quand nous entrâmes à Rome, la nuit était très sombre; je montais un petit cheval qui marchait parfaitement l'amble et qui était plein d'ardeur. Lorsque nous fûmes près des Banchi, non loin de notre maison, nous rencontrâmes un tas de plâtras et de tuiles brisées que l'on avait jetés, pendant le jour, au milieu de la rue. Je ne

l'aperçus point, et mon cheval, ne l'ayant pas vu non plus, le gravit lestement; mais, en le descendant, il culbuta la tète entre les jambes. Quant à moi, grâce à Dieu sans doute, je ne me fis pas le moindre mal. Au bruit, les voisins sortirent avec des lumières. J'étais déjà sur pied, et, sans remonter à cheval, je courus à ma maison, en riant d'être sorti sain et sauf d'un accident où j'aurais pu me rompre le cou.

Je trouvai chez moi plusieurs de mes amis. Pendant le souper, je leur racontai les divers incidents de ma chasse, et le diabolique phénomène que nous avions vu. « Qu'apprendrons-nous demain ? » s'écrièrent-ils tous. « Il y a certainement du nouveau à Florence, » leur dis-je. Le souper n'en fut pas moins joyeux. Le lendemain soir, la nouvelle de la mort du duc Alexandre arriva à Rome; aussi quantité de mes connaissances vinrent-elles me dire : « Tu l'avais bien annoncé, qu'il se passerait quelque grand événement à Florence! » Je rencontrai messer Francesco Soderini sautillant sur un mauvais mulet. Il riait comme un fou et me dit : « Voilà, pour la mémoire de cet infâme tyran, le revers que t'avait promis Lorenzino de Médicis. Tu voulais immortaliser tes ducs! eh bien! nous n'en voulons plus, de ducs. » Et là-dessus, il se moqua de moi, comme si j'eusse été un de ces chefs de factions qui font les ducs. Survint un certain Baccio Bettini, grosse et vilaine tête de corbeau, qui se mit aussi de la partie : « Tes ducs, me cria-t-il, nous les avons déduqués (*sducati*), nous n'en aurons plus, et tu voulais nous les immortaliser ! » Ces sots propos ayant fini par m'ennuyer, je leur dis : « Oh! lourdes mâchoires! je suis un pauvre orfèvre, je sers qui me paye; et vous vous attaquez à moi, comme

si j'étais un chef de parti! Je ne veux pas vous reprocher l'insatiable avidité, les folies et les lâchetés des vôtres; mais je répondrai à vos rires stupides qu'avant deux ou trois jours, au plus, vous aurez un autre duc, peut-être pire que le dernier. » Le lendemain, Bettini vint à ma boutique et me dit : « Il n'y aurait vraiment pas besoin de dépenser de l'argent en courriers, puisque tu sais les choses avant qu'elles arrivent. Quel est donc le démon qui te les révèle? » Et il me raconta comment Cosme de Médicis, fils du signor Jean, avait été nommé duc. Il ajouta que cela n'avait cependant eu lieu qu'à de certaines conditions, qui le tiendraient en bride et l'empêcheraient de marcher à sa guise. Ce fut alors mon tour de me moquer d'eux. « Les Florentins, dis-je, ont mis un jeune homme sur un cheval merveilleux, puis ils lui ont chaussé des éperons, donné la bride en main, et enfin, après l'avoir conduit au milieu d'une plaine magnifique, émaillée de fleurs et de fruits, ils lui ont défendu de dépasser certaines limites! Or çà! dites-moi, vous autres, qui pourra l'empêcher de les franchir, si l'envie lui en prend? Peut-on soumettre aux lois celui qui leur commande? » Après cela, ils me laissèrent, et ne vinrent plus jamais m'ennuyer.

XC

Charles-Quint à Rome.

Je m'occupai de ma boutique et de quelques affaires peu importantes, à la vérité, car je consacrais principa-

lement mes soins à raffermir ma santé, qui ne me semblait pas encore remise du rude choc qu'elle avait reçu. Pendant ce temps, l'empereur Charles-Quint revenait victorieux de son expédition contre Tunis. Le pape m'envoya chercher et me demanda quelle sorte de présent il pourrait offrir à ce prince. Je lui répondis que rien ne me semblait plus convenable qu'un crucifix d'or, pour lequel j'avais presque achevé un magnifique ornement qui ferait beaucoup d'honneur à Sa Sainteté et à moi. En effet, j'avais déjà terminé trois figurines d'or en ronde bosse, de la dimension d'un palme environ. Je les avais commencées autrefois pour le calice du pape Clément. Elles représentaient la Foi, l'Espérance et la Charité. Je modelai en cire tout le reste du pied de la croix, et je le portai au pape avec un Christ également en cire et divers ornements d'une rare beauté. Sa Sainteté en fut très contente, et, avant que je me retirasse, nous arrêtâmes ensemble tout ce qu'il y avait à faire ; puis nous convînmes du prix de la façon. Cela se passait vers quatre heures du soir, et le pape avait ordonné à messer Latino Giovenale de me compter de l'argent le lendemain matin.

Messer Latino, qui avait un bon brin de folie, se mit en tête de fournir au pape une idée de son propre cru, ce qui rompit tout ce que nous avions arrangé. Le matin, quand j'allai chercher de l'argent, il me dit avec sa stupide présomption : « A nous d'inventer, à vous d'exécuter. Hier soir, avant de quitter le pape, nous avons songé à quelque chose d'infiniment mieux. » Je ne le laissai pas aller plus avant, et je lui dis : « Ni vous ni le pape ne pouvez imaginez rien de mieux qu'une chose où le Christ doit être représenté. Maintenant, débitez toutes les balivernes courtisanesques que vous avez dans votre sac. »

Il me quitta furieux, sans souffler mot, et tâcha de faire donner le travail à un autre orfèvre.

Le pape s'y opposa, m'envoya chercher, et me dit que j'avais eu raison, mais qu'il avait résolu de tirer parti d'un Office de la Vierge, rempli de merveilleuses miniatures, qui avaient coûté au cardinal de Médicis plus de deux mille écus. Il ajouta que ce serait un présent très convenable pour l'impératrice; qu'on exécuterait ensuite pour l'empereur le travail, vraiment digne de Sa Majesté, que j'avais proposé, et que, du reste, on ne pouvait faire autrement, faute de temps, puisqu'on attendait l'empereur dans six semaines. Sa Sainteté voulait pour ce livre une couverture d'or massif, richement ciselée et ornée de pierres précieuses de la valeur de six mille écus. On me donna ces pierres avec l'or nécessaire, et je me mis aussitôt à l'ouvrage. En quelques jours j'amenai mon travail à un tel degré de beauté, que le pape en fut émerveillé, me combla d'éloges et défendit à cet animal de Giovenale de s'occuper de moi.

J'avais presque terminé ma besogne quand l'empereur arriva. On lui dressa de nombreux et magnifiques arcs de triomphe et il entra dans Rome avec une pompe merveilleuse; mais je laisse à d'autres le soin de la décrire, car je ne veux parler que de ce qui me regarde.

L'empereur avait donné au pape un diamant qu'il avait payé douze mille écus. Sa Sainteté me le remit et me dit de lui faire un anneau à la mesure de son doigt, mais de lui apporter auparavant le livre dans l'état où il se trouvait. Quand je le lui eus présenté, elle en fut enchantée et me demanda quel motif plausible on pourrait alléguer à l'empereur pour s'excuser du non-achèvement de ce livre. Je lui dis alors que ma maladie serait

une valable excuse, et que Sa Majesté y prêterait foi facilement en voyant ma pâleur et ma maigreur. « A merveille! me dit le pape; mais il faut ajouter qu'avec le livre tu lui offres ta personne de ma part. » Puis il m'indiqua la manière dont je devais me tenir et me dicta les paroles dont je devais me servir. Je répétai de suite le compliment, en lui demandant si je m'acquittais convenablement de mon rôle. « Ce serait trop bien, s'écria-t-il, si tu avais le courage de t'exprimer devant l'empereur comme devant moi. » Je lui répondis que j'étais certain de parler avec encore beaucoup plus d'assurance à l'empereur, parce que, n'étant pas vêtu autrement que moi, je croirais avoir affaire à un homme comme moi, ce qui n'avait pas lieu quand je m'adressais à Sa Sainteté, qui, à travers l'auréole de ses ornements pontificaux et de sa belle vieillesse, me semblait presque une divinité, et m'inspirait bien plus de respect que l'empereur. « Va, Benvenuto mio, me dit alors le pape, tu es un vaillant homme, fais-nous honneur et tu y trouveras ton compte. »

XCI

Un tour de messer Durante.

Sa Sainteté ordonna d'amener deux chevaux turcs qui avaient appartenu au pape Clément, et qui étaient les plus beaux que l'on eût jamais vus dans la chrétienté. Le camérier, messer Durante, fut chargé de les conduire dans la galerie du palais et de les offrir à l'empereur

avec un compliment dont le pape lui fournit lui-même les termes. Messer Durante et moi, nous descendîmes ensemble. Quand nous fûmes en présence de l'empereur, les deux chevaux entrèrent si resplendissants de grâce et de majesté, que le prince et tous les assistants furent saisis d'admiration. A ce moment, messer Durante se présenta si gauchement et s'embrouilla tellement dans son jargon de Brescia, que jamais on ne vit ni n'entendit rien de plus pitoyable. L'empereur ne put s'empêcher de sourire.

J'avais déjà découvert mon ouvrage et remarqué que Sa Majesté m'avait regardé de la manière la plus gracieuse. Je m'avançai donc aussitôt et je dis : « Sacrée Majesté, notre très saint Père le pape Paul offre à Votre Majesté ce manuscrit, orné de miniatures par le plus habile homme qui ait jamais existé. La maladie m'a empêché de terminer cette riche couverture d'or et de pierreries: c'est pourquoi Sa Sainteté m'offre aussi à Votre Majesté pour finir ce livre près de sa personne, que je suis prêt à servir en tout ce qui lui plaira tant que je vivrai. » L'empereur répondit : « Je reçois avec plaisir ce double présent, mais je veux que vous acheviez le livre à Rome. Quand il sera fini et que vous serez guéri, apportez-le-moi vous-même. » Il causa ensuite avec moi et m'appela par mon nom, ce qui m'étonna beaucoup, car je ne l'avais pas entendu prononcer devant lui. Il me dit qu'il avait vu le bouton de chape du pape Clément, où j'avais ciselé de si admirables figures. Pendant une demi-heure, nous parlâmes de mille choses aussi agréables qu'intéressantes. Enfin, voyant que je m'étais acquitté de ma mission mieux que je ne m'y attendais, je saisis le moment où la conversation se ralentit un peu

pour faire ma révérence et me retirer. On entendit l'empereur dire aussitôt : « Qu'on donne de suite à Benvenuto cinq cents écus d'or. » L'officier qui les apporta ayant demandé qui avait parlé à l'empereur, messer Durante s'avança et me vola mes cinq cents écus. Je m'en plaignis au pape. Il me dit de n'avoir aucune inquiétude, qu'il était satisfait de la manière dont j'avais parlé à l'empereur et que je pouvais certainement compter sur une bonne part de cet argent.

XCII

Le diamant teinté.

De retour à ma boutique, je m'appliquai sans relâche à terminer l'anneau du diamant. On me députa les quatre plus fameux joailliers de Rome, parce qu'on avait dit au pape que ce diamant avait été monté à Venise par le premier ouvrier du monde, nommé maestro Miliano Targhetta, et qu'à raison de son peu d'épaisseur il serait par trop difficile à mettre en œuvre, si l'on ne prenait l'avis des gens les plus experts.

Je fus enchanté de voir arriver ces quatre joailliers, parmi lesquels se trouvait un Milanais appelé Gaio. C'était le plus présomptueux animal qu'il y eût sur terre. Ce qu'il ignorait le plus était justement ce qu'il prétendait le mieux savoir. Les autres étaient pleins de modestie et de mérite.

Ce Gaio s'empara le premier de la parole et dit : « Il

faut conserver la teinte[1] de Miliano; tu ôteras ta barrette devant elle, Benvenuto, car Miliano est le premier joaillier du monde, et aucune pierre ne présente plus de difficultés que celle-ci, aussi vrai que la teinture des diamants est ce qu'il y a de plus beau et de plus difficile dans notre art. » Je lui répondis qu'il serait d'autant plus glorieux pour moi de lutter contre un homme si renommé. Je me tournai ensuite vers les autres joailliers, et je leur dis : « Je vais conserver la teinte de Miliano et essayer d'en composer une meilleure; si je ne réussis pas, nous rétablirons la première. » Cet imbécile de Gaio s'écria que, si j'en trouvais une aussi belle, il lui tirerait volontiers sa barrette. « Donc, lui répliquai-je, si j'en fais une plus belle, elle méritera deux coups de barrette? — Oui, » répondit-il.

Alors je me mis à préparer mes teintes avec un soin extrême, d'après une méthode que j'enseignerai ailleurs[2]. Certes, la teinte de Miliano était superbe, et jamais de ma vie je n'ai rencontré plus de difficultés que dans le diamant en question. Cependant, je ne perdis pas courage. J'aiguisai tant mon esprit, que non seulement j'égalai Miliano, mais encore je le laissai bien loin derrière moi. Après avoir reconnu que je l'avais vaincu, je cherchai à me surpasser moi-même. Je composai donc, à l'aide de nouveaux procédés, une teinte qui l'emportait de beaucoup sur toutes celles que j'avais jusqu'alors employées.

1. Pour comprendre ce passage, il faut savoir qu'autrefois les joailliers introduisaient sous les chatons des diamants une espèce de stuc colorié. — Dans son *Traité d'Orfèvrerie*, Cellini explique au long la méthode à suivre pour composer ces teintes.

2. Voy. le chapitre Ier du *Traité d'Orfèvrerie*, t. II.



[illegible] Benvenuto, car Miliano est le premier joaillier du monde, et aucune pierre ne présente plus de difficultés que celle-ci, aussi vrai que la monture des diamants est ce qu'il y a de plus beau et de plus difficile dans notre art. » Je lui répondis qu'il serait d'autant plus glorieux pour moi de lutter contre un homme si renommé. Je me [illegible] vers les autres joailliers, et je leur dis [illegible] conserver la monture de Miliano et essayer [illegible] une meilleure, si je ne [illegible] la première. » Cet imbécile [illegible] trouvais une aussi belle. Il [illegible] « Donc, lui répliquai-je, si j'en fais une [illegible] elle méritera deux coups de bonnet ! — Oui, [illegible] »

Alors je me mis à [illegible] mes teintes avec un soin extrême, d'après une méthode que j'enseignerai ailleurs[2]. Certes [illegible] de Miliano était superbe, et [illegible] plus de difficultés que [illegible] Cependant, je ne perdis pas courage [illegible] que non seulement j'égalai [illegible] mais encore je le laissai bien loin derrière moi. [illegible] que je l'avais vaincu, je [illegible] moi-même, de composer, [illegible] à l'aide [illegible] procédé, une teinte qui l'emportait de beaucoup sur toutes celles que j'avais jusqu'alors employées.

1. Pour comprendre ce passage, il faut [illegible]

2. Voy. [illegible] Traité d'orfèvrerie, c. [illegible]



Il soulevait secrètement la portière...

A. Quantin, Imp. Édit.

J'envoyai chercher les joailliers; j'appliquai en leur présence, sous le diamant, d'abord la teinte de Miliano, puis la mienne, et je la leur montrai. Un des plus habiles, nommé Raffaello del Moro, prit la pierre et s'écria : « Benvenuto a surpassé la teinte de Miliano! » Gaio, ne voulant point le croire, prit à son tour le diamant et dit : « Benvenuto, il vaut deux mille ducats de plus qu'avec la teinte de Miliano. » Alors je lui répondis : « Puisque j'ai vaincu Miliano, voyons si je pourrai me vaincre moi-même. » Je les priai de m'attendre un peu; je montai à un petit cabinet, et, hors de leur présence, je donnai une nouvelle teinte au diamant. Dès que je l'eus rapporté, Gaio s'écria : « C'est la plus admirable chose que j'aie jamais vue de ma vie. Ce diamant vaut plus de dix-huit mille écus, et nous l'avions estimé douze mille à peine. » Les autres joailliers dirent à Gaio : « Benvenuto est la gloire de notre art : il mérite bien que nous tirions nos barrettes devant lui et ses teintes. — Je veux, reprit Gaio, aller le dire au pape, et qu'on lui donne mille écus d'or pour la monture de ce diamant. » Et aussitôt il courut chez Sa Sainteté et lui raconta tout; aussi le pape envoya-t-il trois fois dans la journée voir si l'anneau était fini. J'allai le lui porter à vingt-trois heures. Comme je n'étais jamais obligé de faire antichambre, je soulevai discrètement la portière.

Le pape était avec le marquis del Guasto, qui, sans doute, insistait chaudement pour obtenir une chose qu'on lui refusait; car j'entendis Sa Sainteté lui dire : « Je vous répète que non, je dois être neutre, et rien de plus[1]. » Je me rejetai vivement en arrière, mais le pape

1. Charles-Quint voulait que le pape se joignît à lui contre la France; mais les efforts du célèbre Alfonso d'Avalos, marquis del

lui-même me rappela. J'entrai donc, et je lui remis ce beau diamant. Sa Sainteté m'ayant tiré à l'écart, le marquis resta à quelque distance. Tout en examinant le diamant, le pape me dit : « Entame avec moi une conversation qui paraisse importante, et ne t'arrête pas tant que le marquis sera dans cette chambre. » Là-dessus il se mit à se promener de long en large. Je fus ravi de cette circonstance, qui se prêtait si bien à mes intérêts, et je commençai à expliquer au pape la méthode que j'avais observée pour teindre le diamant. Le marquis, debout et appuyé contre une tapisserie, se balançait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. Le thème que j'avais choisi était si fécond, qu'il aurait suffi pour nourrir la conversation pendant trois heures, si on l'eût voulu. L'amusement que le pape y trouva passa le déplaisir que lui causait la présence du marquis. Je me mis à traiter la partie philosophique de l'art, de sorte qu'au bout d'une heure à peu près, le marquis, ennuyé, partit à moitié en colère. Alors le pape m'accabla de toutes sortes de protestations affectueuses, qu'il termina par ces mots : « Gaio m'a dit que ton travail méritait mille écus ; mais tu peux compter, Benvenuto mio, que je te donnerai mieux que cela. »

Lorsque je fus sorti, le pape fit mon éloge en présence de ses familiers, parmi lesquels était ce Latino Giovenale, qui, étant devenu mon ennemi, n'épargnait rien pour me nuire. Quand il vit que Sa Sainteté parlait de moi en termes si favorables, il dit : « Sans aucun doute, Benvenuto est un homme d'un merveilleux génie; mais, bien qu'on soit naturellement porté à vouloir plus de

Guasto, furent impuissants à décider Paul III à ne point rester neutre.

bien à ses compatriotes qu'à d'autres, on devrait cependant savoir comment il faut parler d'un pape. Ainsi, après avoir dit que Clément VII avait été un prince malheureux et néanmoins le plus magnifique et le plus digne qui eût existé, il a osé prétendre que Votre Sainteté est tout le contraire; que la tiare jure sur votre tête; que vous ressemblez à une botte de paille habillée, et que le bonheur est votre unique mérite. » Ces paroles furent lancées par une langue si savamment perfide, que le pape y ajouta foi. Loin de les avoir dites, je ne les avais pas même pensées. Certes, le pape s'en serait cruellement vengé, s'il l'eût pu sans compromettre son honneur ; mais, en homme d'esprit, il fit semblant d'en rire. Il m'en garda cependant une haine inexprimable, et je ne tardai pas à m'en apercevoir; car je n'entrais plus chez lui qu'avec d'extrêmes difficultés, tandis qu'auparavant toutes les portes m'étaient ouvertes. Comme depuis plusieurs années je connaissais les allures des cours, je devinai de suite que quelqu'un m'avait rendu un mauvais office. Je cherchai adroitement à m'en assurer. On m'apprit tout, excepté le nom de celui qui m'avait desservi. Je ne pouvais m'imaginer quel était mon calomniateur. Si je l'avais su, j'en aurais tiré bonne et complète vengeance.

XCIII

Ascanio.

Je travaillai à finir mon livre. Dès que je l'eus terminé, je le remis au pape, qui ne put s'empêcher de l'admirer grandement. Je le priai de m'envoyer, selon sa promesse, le porter à l'empereur. Il me répondit qu'il aviserait à ce qui serait convenable, et que, quant à moi, j'avais fait ce qui me concernait : puis, il ordonna qu'on me payât. Je reçus cinq cents écus pour ces ouvrages, auxquels j'avais consacré un peu plus de deux mois. La monture du diamant ne me fut payée que cent cinquante écus; tout le reste me fut donné pour la couverture du livre, qui en méritait plus de mille, car elle était enrichie de figures, de feuillages, d'émaux et de pierreries. Enfin, je pris ce que je pus avoir, et je résolus de quitter Rome. Le pape chargea un de ses neveux, le signor Sforza, de présenter le livre à l'empereur. Sa Majesté fut enchantée de mon travail et s'informa de moi. Mais le jeune signor Sforza, qui avait ses instructions, répondit que je n'avais pu venir, parce que j'étais malade. Tous ces détails m'ont été rapportés plus tard.

Je fis mes préparatifs pour aller en France. J'avais le projet de voyager seul, mais je fus forcé d'y renoncer, à cause d'un jeune ouvrier, appelé Ascanio, qui, pour entrer à mon service, avait abandonné celui d'un orfèvre espagnol, nommé Francisco. Malgré sa jeunesse, c'était le meilleur serviteur du monde. Craignant d'avoir maille à partir avec l'Espagnol, j'avais dit à Ascanio : « Je ne

veux pas te prendre, de peur de contrarier ton maître. » Mais il se remua si bien, que Francisco m'écrivit qu'il consentait à me le céder.

Ascanio était chez moi depuis plusieurs mois, et nous l'avions surnommé le petit vieux, à cause de sa maigreur et de sa pâleur. Je le croyais, du reste, plus âgé qu'il n'était, car il s'acquittait si bien de son service, était si instruit et déployait tant d'intelligence, que la raison se refusait à admettre qu'il n'eût que treize ans, comme il le prétendait. Au bout de quelques mois, il reprit bonne mine et devint le plus beau garçon de Rome. Il était si bon serviteur, ainsi que je l'ai déjà dit, et il avait une si merveilleuse aptitude à apprendre, que je le traitais, l'habillais et l'aimais comme s'il eût été mon fils : aussi s'estimait-il fort heureux d'être tombé entre mes mains, et allait-il souvent remercier Francisco son premier maître, qui, en lui permettant d'entrer chez moi, avait été cause de son bonheur.

Ce Francisco avait une jeune et jolie femme, qui dit un jour à Ascanio : « Qu'as-tu donc fait pour devenir si beau, petit drôle ? » Ils l'appelaient ainsi quand il demeurait avec eux. « Madonna Francisca, répondit Ascanio, c'est à mon maître que je dois d'être beau et meilleur en tout. » Cette petite vipère fut très piquée d'entendre Ascanio parler de la sorte. Comme elle n'avait pas la réputation d'être très pudique, je crois qu'elle fit à ce jeune homme des caresses qui sortaient des bornes tracées par l'honnêteté, car bientôt je m'aperçus qu'Ascanio allait la voir plus souvent que de coutume.

Un jour, en mon absence, il frappa méchamment un de mes apprentis. A mon retour, cet enfant me conta, en pleurant, qu'Ascanio l'avait maltraité sans aucun

motif. Aussitôt je dis à Ascanio : « Qu'il ne t'arrive plus jamais, à tort ou à raison, de frapper quelqu'un de ma maison, sinon tu sentiras comment je sais frapper, moi. » Il riposta; alors, je me jetai sur lui, et je lui appliquai la plus rude volée de coups de pied et de coups de poing qu'il eût jamais reçue. Dès qu'il put m'échapper, il s'enfuit à toutes jambes, sans cape et sans barrette. Pendant deux jours, je ne sus point ce qu'il était devenu et je ne m'en inquiétai pas le moins du monde.

Au bout de ce temps, je vis arriver chez moi un noble Espagnol, nommé don Diego. C'était le plus galant homme du monde. Je lui avais fait et j'étais en train de lui faire quelques ouvrages; de sorte qu'il me tenait en grande amitié. Il m'apprit qu'Ascanio était retourné chez son ancien maître, et il me pria de vouloir bien lui remettre la cape et la barrette que je lui avais données. Je répondis que Francisco s'était mal conduit et avait agi comme un rustre. « Si, ajoutai-je, quand Ascanio s'est réfugié chez lui, il m'en avait averti, je le lui aurais laissé très volontiers; mais, après l'avoir gardé deux jours sans m'en instruire, je ne veux pas le lui abandonner. Qu'il s'arrange pour que je ne l'aperçoive chez lui sous aucun prétexte. »

Don Diego répéta mes paroles à Francisco, mais celui-ci ne fit qu'en rire. Le lendemain matin je vis Ascanio occupé à travailler à quelques bagatelles, auprès de son maître. Quand je passai, il me salua. Francisco eut l'air de se moquer de moi et m'envoya dire par don Diego de rendre, si bon me semblait, les vêtements d'Ascanio; que, si je m'y retusais, il s'en souciait fort peu, et qu'Ascanio ne manquerait point d'habits. « Signor don Diego, répliquai-je, jamais je n'ai rencontré un plus

galant homme que vous; mais ce Francisco, tout au contraire, n'est qu'un infâme gredin. Dites-lui de ma part que, si, avant vêpres, il ne m'a pas lui-même ramené Ascanio à ma boutique, je le tuerai, coûte que coûte. Dites à Ascanio que, s'il n'est pas en route à l'heure que j'ai fixée à son maître, je ne le traiterai guère mieux. »

Don Diego me quitta sans souffler mot et inspira une telle terreur à Francisco, que celui-ci ne savait plus où donner de la tête.

Pendant ce temps, Ascanio était allé chercher son père, qui arrivait de Tagliacozzo, sa ville natale. Quand cet homme eut appris ce qui se passait, il conseilla aussi à Francisco de me ramener Ascanio. Mais Francisco disait à Ascanio : « Vas-y avec ton père. » Don Diego, de son côté, disait à Francisco : « Je prévois quelque malheur. Tu sais mieux que moi quel homme est Benvenuto. Ramène-lui Ascanio sans crainte, j'irai avec toi. »

Quant à moi, j'étais prêt. En attendant vêpres, je me promenais dans ma boutique, bien résolu à faire un des coups les plus furieux de ma vie. Sur ces entrefaites parurent don Diego, Francisco, Ascanio et son père, que je ne connaissais pas encore. Dès qu'Ascanio fut entré, je leur lançai à tous un regard courroucé. Francisco, pâle comme un mort, me dit : « Voici Ascanio que je vous ramène. Je l'avais gardé, ne pensant point vous déplaire. — Maître, murmura humblement Ascanio, pardonnez-moi, je suis prêt à vous obéir en tout. — Es-tu venu pour finir le temps que tu m'as promis ? » lui demandai-je. « Oui, répondit-il, et pour ne plus vous quitter. » Alors j'ordonnai à l'apprenti qu'il avait frappé d'apporter son paquet d'habits. « Voilà, lui dis-je, tous les vêtements que je t'avais donnés; je te les rends avec

ta liberté, et va où tu voudras. » Don Diego resta stupéfait, car il s'attendait à tout autre chose. Le père d'Ascanio s'étant joint à lui pour me supplier de lui pardonner et de le reprendre, je demandai quelle était la personne qui plaidait pour lui. Il m'apprit que c'était son père. Enfin, après force nouvelles instances, je dis : « Puisque vous êtes son père, je le reprendrai pour l'amour de vous. »









LIVRE QUATRIÈME

1537

XCIV

Départ de Rome.

J'avais donc résolu, comme je l'ai dit tout à l'heure, d'aller en France, tant parce que le pape, irrité par la calomnie, ne me regardait plus d'un aussi bon œil, que pour éviter que mes ennemis ne me fissent pis encore. Je voulais voir si je ne trouverais pas meilleure fortune dans un nouveau pays, et j'étais disposé à voyager seul, avec la grâce de Dieu. Enfin, un soir, ayant résolu de partir le lendemain matin, je dis à mon fidèle Felice que je lui laissais la jouissance de tout ce que je possédais

jusqu'à mon retour, et que, si je ne revenais pas, mon intention était que tout lui appartînt. J'avais un ouvrier de Pérouse qui m'avait aidé à terminer les ouvrages du pape; je le congédiai après l'avoir payé. Il me pria de lui permettre de m'accompagner à ses frais, et me dit que, si je restais à travailler pour le roi de France, il vaudrait mieux pour moi d'avoir des Italiens, et surtout des gens que je connusse capables de m'aider. Il insista si fortement, que je consentis à l'emmener avec moi, aux conditions qu'il avait lui-même fixées. Cela se passait en présence d'Ascanio, qui me dit, les larmes aux yeux : « Vous m'avez repris, et je vous ai déclaré que je voulais rester avec vous toute ma vie : rien ne m'en empêchera. » Je lui répondis que je ne voulais de lui d'aucune façon. Le pauvre garçon se prépara alors à me suivre à pied. Ayant vu que c'était une résolution bien arrêtée, je pris aussi pour lui un cheval, sur lequel je mis une petite valise, et je me chargeai de beaucoup plus de bagages que je n'aurais fait sans cela.

De Rome je me rendis à Florence, de Florence à Bologne, de Bologne à Venise, et de Venise à Padoue. Là, mon intime ami Albertaccio del Bene ne souffrit pas que je logeasse à l'auberge.

Le lendemain, j'allai baiser les mains à messer Pietro Bembo[1], qui n'était pas encore cardinal. Il me fit l'accueil le plus gracieux qu'on puisse imaginer. Puis, il se tourna vers Albertaccio et lui dit : « Je veux que Benvenuto reste ici avec tout son monde, eût-il cent personnes. Vous qui prétendez aussi à posséder Benvenuto, décidez-

1. Dès le pontificat de Léon X, Bembo, qui jouissait d'une grande renommée, comptait parmi les plus illustres écrivains de son époque. Il fut nommé cardinal en 1539 par le pape Paul III. — E. F.

vous à demeurer ici avec moi, car je ne vous le rendrai certainement pas. »

Je restai donc chez ce digne seigneur. Il m'avait préparé une chambre qui aurait été trop belle pour un cardinal, et il exigea qu'à table je fusse toujours assis à côté de lui. Il me donna discrètement à entendre qu'il souhaitait que je fisse son portrait. Moi, qui n'avais pas de plus vif désir, je composai de suite un stuc d'une blancheur extrême, que je disposai dans une petite boîte; puis je me mis à l'œuvre. Le premier jour, je travaillai deux heures, et j'ébauchai si heureusement cette belle tête que Sa Seigneurie en fut stupéfaite. Messer Pietro était versé au plus haut degré dans les lettres et la poésie, mais il ne comprenait absolument rien à mon art, de sorte qu'il crut que mon travail était terminé, lorsqu'à peine il était commencé : aussi ne pouvais-je lui persuader qu'il fallait beaucoup de temps pour le mener à bien. Je résolus, malgré tout, de faire de mon mieux et de prendre le temps nécessaire. Comme il portait la barbe courte, à la vénitienne, j'eus beaucoup de peine à obtenir une tête qui me plût. Je l'achevai néanmoins, et il me sembla que, de ma vie, je n'avais rien produit d'aussi beau. Grand fut l'étonnement de messer Pietro quand, après avoir pensé que je devais modeler sa tête en deux heures et la graver en dix, il vit que deux cents heures ne m'avaient pas suffi pour l'exécuter en cire : aussi fut-il consterné lorsque je lui demandai la permission de me rendre en France. Il me pria de lui faire au moins un revers pour sa médaille avant mon départ. En trois heures de temps environ, je modelai, avec goût, le cheval Pégase, au milieu d'une guirlande de myrte. Il en fut très satisfait, et me dit : « Il me semble cependant qu'il y a dix

fois plus de travail dans ce cheval que dans cette petite tête qui vous a causé tant de mal : je ne comprends rien à cela. » Puis il me supplia de graver sa médaille en acier. « De grâce, faites-la-moi, répétait-il, vous aurez bientôt fini, si vous voulez. » Je lui déclarai que c'était impossible pour le moment, mais que je n'y manquerais certainement pas, dès que je me serais fixé quelque part pour travailler.

J'étais allé marchander trois chevaux dont j'avais besoin pour me rendre en France; mais toutes mes démarches avaient été observées secrètement par ordre de messer Pietro, de sorte que, quand je voulus payer les chevaux, dont le prix avait été fixé à cinquante ducats, le maquignon me dit : « Mon gentilhomme, je vous fais présent des trois chevaux. — Ce n'est point toi, lui répondis-je, qui m'en fais présent, mais une personne de qui je ne veux point les accepter, car je n'ai pu encore lui donner un ouvrage de ma main. » Ce brave homme m'assura que, si je ne prenais pas ces chevaux, je n'en trouverais point d'autres à Padoue, et serais obligé de m'en aller à pied. Je me rendis aussitôt chez le magnifique messer Pietro, qui feignit de ne rien savoir, et m'accabla de caresses pour m'engager à rester. Comme je n'en voulais rien faire et que j'étais décidé à partir, je fus forcé d'accepter les trois chevaux, et je me mis en route.

XCV

Voyage en Suisse.

Je m'acheminai à travers le pays des Grisons. Aucune autre voie n'était sûre, à cause de la guerre. Le 8 mai, nous passâmes les montagnes de l'Albula et de la Bernina, qui étaient couvertes de neige et où notre vie courut de grands dangers. Nous nous arrêtâmes ensuite dans un endroit qui, si mes souvenirs sont exacts, s'appelait Waldstadt. Un courrier florentin, nommé Busbacca, y arriva pendant la nuit. Je l'avais entendu vanter comme un homme fort habile dans sa profession, mais j'ignorais qu'il se fût ruiné par ses coquineries. Dès qu'il m'aperçut, il m'appela par mon nom et me dit qu'il se rendait à Lyon pour des affaires graves; puis il me pria en grâce de lui prêter de l'argent pour son voyage. Je lui répondis que cela m'était impossible, mais que, s'il voulait venir avec moi, je le défrayerais jusqu'à Lyon. « Comment! reprit ce ribaud en se lamentant et en patelinant, comment! un homme comme vous n'est-il pas obligé d'aider un pauvre courrier qui manque d'argent pour accomplir une mission qui intéresse la nation ? » Il ajouta que messer Filippo Strozzi lui avait confié des choses de la plus haute importance, et, comme il avait un étui à verre en cuir, il me souffla à l'oreille que cet étui renfermait un gobelet d'argent contenant des pierreries pour plusieurs milliers de ducats et des lettres importantes de messer

Filippo Strozzi. Je lui proposai alors de me laisser cacher sur lui les pierreries pour plus grande sûreté, et de me remettre le gobelet, contre lequel je lui prêterais vingt-cinq écus, bien qu'il ne dût en valoir que dix. A ces mots, Busbacca s'écria : « Eh bien! j'irai avec vous, puisque je ne saurais faire autrement; car je ne puis me séparer du gobelet sans compromettre mon honneur. » Nous en restâmes donc là.

Le lendemain, nous partîmes et nous arrivâmes à un lac de quinze milles d'étendue qui se trouve entre Waldstadt et Wesen. Les barques dont on se sert sur ce lac ne laissèrent pas de m'effrayer terriblement, car elles sont de sapin, petites, minces, mal jointes, et de plus ne sont pas même goudronnées. Si je n'avais pas vu quatre gentilshommes allemands entrer avec quatre chevaux dans une de ces barques, je ne me serais jamais décidé à m'y aventurer; j'aurais plutôt tourné bride.

En voyant l'incroyable sécurité de ces gaillards-là, je dus penser qu'on ne se noyait pas dans les eaux allemandes comme dans celles d'Italie. Mes deux jeunes gens me disaient pourtant : « Benvenuto, il y a du danger à entrer là-dedans avec quatre chevaux. — Poltrons, leur répondis-je, ne voyez-vous pas que ces quatre gentilshommes y sont entrés avant nous et en riant? Si c'était un lac de vin, je croirais qu'ils se réjouissent à l'idée de s'y noyer; mais, comme c'est un lac d'eau, je suis certain qu'ils craindraient autant que nous d'y tomber. »

Ce lac avait environ quinze milles de longueur et trois de largeur. D'un côté s'élevait une énorme montagne percée de cavernes; l'autre bord était plat et couvert d'herbes. Quand nous eûmes navigué près de quatre milles, il nous arriva une si violente bourrasque que les ba-

teliers nous supplièrent de les aider; ce que nous fîmes. Je leur conseillai de nous jeter à la côte la plus voisine, mais ils me répondirent que c'était impossible, qu'il n'y avait pas assez d'eau pour porter la barque, qu'elle se briserait sur les roches et que nous nous noierions tous. Ils continuèrent de nous prier de leur prêter assistance et ne cessèrent de s'appeler les uns les autres en se demandant mutuelle assistance.

A leur effroi, je jugeai prudent de mettre la bride sur le cou de mon cheval, de le tenir de la main gauche par un bout de sa longe et de lui tourner la tête vers les herbes vertes, pour qu'il me traînât en nageant, si besoin était. Cet animal, qui avait l'intelligence naturelle à sa race, semblait comprendre ce que je projetais.

Sur ces entrefaites, il vint une vague si grosse qu'elle passa par-dessus notre barque. « Miséricorde! mon père, secourez-moi ! » s'écria Ascanio en voulant se précipiter sur moi. Je saisis mon petit poignard et je lui dis, ainsi qu'à son compagnon, d'imiter mon exemple; qu'ils se sauveraient à l'aide de leurs chevaux, tout aussi bien que j'espérais me sauver par le même moyen, et je déclarai à Ascanio que s'il se jetait encore sur moi, je le tuerais.

Nous fîmes ainsi quelques milles en courant les plus grands dangers.

XCVI

Les pierreries et le cavial.

Enfin, à moitié chemin, nous trouvâmes une petite plage où l'on pouvait descendre et où les quatre gentilshommes allemands avaient déjà débarqué. Quand nous voulûmes en faire autant, les bateliers s'y refusèrent absolument. Alors je dis à mes jeunes gens : « Maintenant il est temps de montrer qui nous sommes. Vite, l'épée à la main, et forçons-les à nous mettre à terre. » Nous ne vînmes pas facilement à bout de nos bateliers, car ils nous opposèrent beaucoup de résistance.

Nous eûmes ensuite à gravir pendant plus de deux milles une montagne plus rude qu'une échelle. J'avais une cotte de mailles sur le dos, de grosses bottes aux jambes, une escopette à la main, et il pleuvait comme au déluge. Ces diables de gentilshommes allemands opéraient des miracles avec leurs petits chevaux de main. Comme les nôtres ne valaient rien pour cette besogne, nous nous éreintions à leur faire gravir cette montagne escarpée.

Le cheval d'Ascanio, qui était un hongrois admirable, marchait devant le courrier Busbacca, à qui Ascanio avait donné sa zagaie à porter. Quand nous fûmes arrivés à un endroit assez élevé, ce cheval broncha sur un mauvais terrain, ne put se retenir. et se perça le cou de part en part, en tombant sur la pointe de la zagaie de ce coquin de courrier, qui ne sut point la détourner.

Mon autre ouvrier voulut prêter secours; au même instant, son cheval, qui était noir, glissa du côté du lac; mais il se retint heureusement à des broussailles. Sur ce cheval était une paire de besaces, où j'avais mis tout mon argent et ce que j'avais de précieux. Je criai à mon ouvrier de sauver sa vie et de laisser l'animal aller au diable. Le précipice se trouvait coupé à pic et s'élevait à plus d'un mille au-dessus du lac. Nos bateliers s'étaient arrêtés précisément au bas, de telle façon que le cheval serait infailliblement tombé sur eux, s'il n'eût été retenu dans sa chute.

J'étais en tête de mes compagnons, et pendant que nous regardions dégringoler le malheureux animal dont la mort semblait certaine, je leur disais : « Ne vous inquiétez de rien, sauvons-nous et remercions Dieu. Je plains seulement ce pauvre Busbacca, qui a placé à l'arçon de ce cheval son gobelet et ses pierreries qui valent plusieurs milliers de ducats. Moi, je ne perds que quelques centaines d'écus, et je ne crains rien au monde, pourvu que Dieu me conserve sa grâce. — Ce n'est pas ma perte, mais la vôtre qui m'afflige, » s'écria Busbacca. « Pourquoi, lui demandai-je, t'affliges-tu de la mienne, qui est de peu d'importance, et non pas de la tienne, qui est considérable? — Je vais vous l'avouer au nom de Dieu, reprit-il. Dans la position où nous sommes, il faut dire la vérité. Je sais que vos écus sont de vrais écus, tandis que cet étui à verre, que j'ai prétendu être rempli de pierreries et de tant d'autres mensonges, n'est plein que de cavial. » A ces mots, je ne pus m'empêcher de rire; mes jeunes gens éclatèrent aussi; Busbacca ne se lamenta que de plus belle. Quant au cheval, il se trouva hors de danger au moment où nous en désespé-

rions le plus. Nous reprîmes donc joyeusement courage et nous continuâmes à gravir.

Les quatre gentilshommes, qui étaient arrivés avant nous au sommet de cette montagne escarpée, envoyèrent quelques personnes à notre aide. Enfin, mouillés, épuisés, affamés, nous gagnâmes une habitation rustique où l'on nous donna la plus cordiale hospitalité. Nous pûmes sécher nos habits, nous reposer, apaiser notre faim et panser notre cheval blessé avec des herbes qu'on nous enseigna et dont les buissons sont pleins. On nous dit qu'en tenant continuellement de ces herbes sur la plaie, non seulement le cheval guérirait, mais encore nous servirait comme s'il n'eût pas eu le moindre mal.

XCVII

Zurich.

Après nous être bien réconfortés et avoir remercié ces gentilshommes, nous nous remîmes en route en rendant grâces à Dieu de nous avoir sauvés de tous ces dangers. Nous couchâmes dans une ville située au-delà de Wesen. A toutes les heures de la nuit, nous entendîmes un garde qui, en chantant d'une manière fort agréable, recommandait aux habitants de veiller au feu, car toutes les maisons sont construites en sapin. Chaque fois que ce garde chantait, le Busbacca, encore tout épouvanté des événements du voyage, criait au milieu de son sommeil : « Ah! mon Dieu, je me noie! » Cela venait de l'effroi qu'il avait

éprouvé dans la journée, joint à ce qu'il s'était enivré le soir en voulant tenir tête aux Allemands. Tantôt il disait : « Je brûle! » tantôt : « Je me noie! » Puis il se croyait livré aux plus affreux supplices de l'enfer avec son cavial pendu au cou. Nous nous divertîmes si bien toute la nuit que nous oubliâmes nos fatigues à force de rire.

Le lendemain matin, nous nous levâmes par un très beau temps et nous allâmes déjeuner à un endroit fort joli, nommé Lachen, où nous fûmes admirablement traités. Nous prîmes ensuite des guides qui retournaient à Zurich. Le guide qui nous conduisait, en marchant sur une digue que l'eau recouvrait et qui était le seul chemin qui nous fût offert, glissa et tomba dans le lac avec son cheval. Je me trouvais précisément derrière lui. Je m'arrêtai pour voir cet imbécile se dépêtrer. Dès qu'il fut sorti de l'eau, il recommença à chanter, comme si de rien n'eût été, et me fit signe d'avancer. Je me jetai sur la droite, je passai à travers une haie et je me mis à diriger la marche de Busbacca et de mes ouvriers. Le guide me criait en allemand que, si les gens du pays me voyaient, ils me tueraient. Nous continuâmes et nous échappâmes à ce danger.

Nous atteignîmes Zurich, ville vraiment merveilleuse et propre comme un bijou. Après un jour entier de repos, nous repartîmes de bonne heure et nous arrivâmes à une autre jolie ville nommée Soleure. De là nous allâmes à Lausanne, puis de Lausanne à Genève et de Genève à Lyon, toujours en chantant et en riant. Je m'arrêtai quatre jours à Lyon et je m'y amusai beaucoup avec plusieurs de mes amis. J'y fus remboursé des dépenses que j'avais faites pour Busbacca. Au bout de quatre jours, je partis pour Paris.

Ce voyage fut agréable, bien qu'à la Palisse une bande d'aventuriers, auxquels nous n'échappâmes qu'en déployant beaucoup de courage, voulût nous assassiner. Aucun autre accident ne marqua notre route jusqu'à Paris, où nous arrivâmes sains et saufs, sans avoir cessé un instant de rire et de chanter.

XCVIII

Arrivée à Paris.

Après m'être un peu reposé à Paris, j'allai trouver le peintre Rosso, qui était au service du roi. Je croyais n'avoir pas d'ami plus dévoué que ce Rosso, car il avait reçu de moi à Rome les meilleurs offices qu'un homme puisse attendre d'un autre. Comme peu de mots suffisent pour rendre compte de ces faits, je ne les passerai point sous silence, afin de montrer combien l'ingratitude est sans vergogne.

Pendant son séjour à Rome, le Rosso avait été poussé par sa mauvaise langue à décrier les ouvrages de Raphaël d'Urbin, de telle façon que les élèves de cet illustre maître voulaient absolument le tuer. Je le sauvai de ce danger en veillant sur lui jour et nuit avec toute la peine imaginable. Il avait encore dit tant de mal de l'habile maestro Antonio da San-Gallo[1] que cet architecte lui fit

1. Antonio Picconi, neveu des deux San-Gallo, hérita du talent de ses illustres oncles, dont il prit le nom. Il succéda à Bramante dans la direction des grandes entreprises ordonnées par Léon X et Clé-

retirer un travail que lui-même avait engagé messer Agnolo da Cesi à lui confier. Dans son indignation, maestro Antonio s'acharna ensuite tellement contre son détracteur qu'il le réduisit presque à mourir de faim. Je prêtai alors au Rosso quelques dizaines d'écus pour vivre. Il ne me les avait pas encore remboursés lorsque, apprenant qu'il était au service du roi, j'allai le voir, comme je l'ai dit plus haut. Non seulement je pensais qu'il me rendrait mon argent, mais encore j'étais convaincu qu'il m'aiderait de tous ses efforts à entrer au service de ce grand roi François Ier.

Dès qu'il me vit, il se troubla et s'écria : « Benvenuto, tu as fait ce long voyage à trop grands frais, d'autant plus que maintenant on songe à la guerre et non à nos babioles. » Je lui répondis que j'avais apporté assez d'argent pour retourner à Rome comme j'étais venu ; qu'il me payait mal de ce que j'avais souffert pour lui, et que je commençais à croire ce que maestro Antonio da San-Gallo m'avait dit de lui. Il voulut tourner la chose en plaisanterie. Je m'aperçus de sa scélératesse, et je lui montrai une lettre de change de cinq cents écus sur Riccardo del Bene. Ce misérable, saisi de honte, essaya de me retenir presque de force ; mais je me moquai de lui, et je me retirai avec un autre peintre florentin, nommé Sguazzella, qui se trouvait présent[1].

ment VII. « Son activité, dit Vasari, était si prodigieuse, qu'il put « mener de front, dans cinq villes à la fois, des travaux de la plus « haute importance, et quels travaux ! la forteresse de Florence et celle « d'Ancône, la restauration de Loreto, le puits d'Orvieto et le Vatican « de Rome. » Il mourut en 1546. — Voyez Vasari, *Vie d'Antonio da San-Gallo,* t. VII, p. 7 et suiv.

1. Vasari dit qu'Andrea Sguazzella suivit Andrea del Sarto en France. Il le cite comme un des élèves de ce maître qui imitèrent le

J'allai loger chez ce Sguazzella avec mes trois chevaux et mes trois serviteurs, à tant la semaine. Il me traitait très bien et je le payais encore mieux.

Je cherchai ensuite à parler au roi. Je lui fus présenté par messer Giuliano Buonaccorsi, son trésorier. J'attendis longtemps cette faveur, parce que le Rosso travaillait en secret de tout son pouvoir à m'empêcher de l'obtenir. Dès que messer Giuliano s'en aperçut, il me mena à Fontainebleau et m'introduisit auprès du roi, qui m'accorda une gracieuse audience d'une heure.

Comme Sa Majesté était sur le point de partir pour Lyon, elle dit à messer Giuliano de m'emmener, et que l'on causerait en route de plusieurs beaux ouvrages qu'elle désirait mettre à exécution. Je suivis donc la cour, et en chemin je me liai étroitement avec le cardinal de Ferrare[1], qui n'avait pas encore le chapeau. Chaque soir j'avais de longues conversations avec ce seigneur, qui m'invita à rester à Lyon, dans une de ses abbayes, jusqu'à ce que le roi fût revenu de la guerre. Il ajouta qu'il était forcé de se rendre à Grenoble, mais que je trouverais dans son abbaye tout ce que je pourrais désirer.

En arrivant à Lyon, j'étais malade, et mon jeune Ascanio avait la fièvre quarte, de sorte que je ne supportais plus qu'avec ennui les Français et leur cour. J'étais dévoré du désir de retourner à Rome. Le cardinal de Ferrare, m'ayant vu décidé à quitter la France, me remit l'argent nécessaire pour lui faire un bassin et une aiguière.

plus fidèlement son style. — Voyez Vasari, *Vie d'Andrea del Sarto*, t. VI, p. 127 et 149.

1. Hippolyte d'Este, fils d'Alphonse duc de Ferrare, qui vivait à la cour de France, où on l'avait comblé de bénéfices ecclésiastiques. — E. F.

Nous nous acheminâmes donc vers Rome, à travers les montagnes du Simplon, avec des Français qui nous tinrent longtemps compagnie. Ascanio avait toujours sa fièvre quarte. De mon côté, j'avais une petite fièvre sourde qui ne me quittait pas un instant. Je souffrais en outre d'une telle irritation d'estomac que, pendant quatre mois, il ne m'arriva pas, je crois, de manger un pain entier par semaine. J'étais impatient d'arriver en Italie, où je désirais mourir plutôt qu'en France.

XCIX

Le tabellion français.

Quand nous eûmes passé les montagnes du Simplon, nous rencontrâmes, près d'un endroit nommé Valdivredo, un fleuve très large et très profond que l'on traversait sur un pont long, étroit et sans garde-fou.

Le matin il était tombé une bruine fort épaisse, de sorte qu'en arrivant au pont, moi qui marchais le premier, je reconnus qu'il était très dangereux, et j'ordonnai à mes jeunes gens et à mes serviteurs de mettre pied à terre et de conduire leurs chevaux par la bride.

Je franchis le pont de cette façon sans aucun accident, et je continuai à avancer en causant avec un des deux Français qui nous accompagnaient. Celui-là était gentilhomme; l'autre, tabellion. Ce dernier, qui était resté un peu derrière nous, se moquait du gentilhomme et de moi, parce que, disait-il, nous nous étions donné la peine

d'aller à pied, par peur d'un péril imaginaire. Je me retournai vers lui, et, le voyant au milieu du pont, je le priai de marcher avec précaution, attendu qu'il se trouvait dans un endroit très dangereux. Cet homme, pour ne pas manquer à son naturel français, me répondit dans sa langue que j'avais peu de courage et qu'il n'y avait pas l'ombre de péril. Tout en parlant ainsi, il voulut éperonner un peu son cheval, qui aussitôt glissa hors du pont et tomba, les jambes tournées vers le ciel, à côté d'un énorme rocher. Comme Dieu a parfois pitié des fous, l'une et l'autre bête allèrent simplement mesurer la profondeur du gouffre. Dès que je vis cela, j'accourus à toutes jambes, je sautai à grand'peine sur le rocher; puis, en m'y cramponnant, je parvins à saisir un pan de la robe de mon homme, que je tirai ainsi hors de l'eau. Il avait déjà bu un bon coup, et, une minute de plus, il se serait noyé. En le voyant sain et sauf, je me réjouissais de lui avoir sauvé la vie; mais, trempé jusqu'aux os, mon tabellion me bredouilla en français, d'un ton irrité, que je n'avais rien fait, et que le plus important était de sauver ses papiers, qui valaient quelques dizaines d'écus. J'invitai alors nos guides à aider cet animal, en leur promettant de les payer. Un d'eux se mit bravement en besogne et repêcha, non sans difficulté, tous les papiers jusqu'au dernier. L'autre guide ne voulut pas bouger.

Quand nous fûmes arrivés à l'endroit que j'ai mentionné plus haut, comme j'étais chargé de payer la dépense sur une bourse commune que nous avions formée, je donnai, après souper, quelque argent au guide qui avait aidé à tirer de l'eau le tabellion. Celui-ci m'ayant dit que je donnerais cet argent de ma poche si bon me semblait, et qu'il entendait ne rien payer au-delà de ce

qui avait été convenu pour la route, je l'accablai d'injures.

Au même instant, l'autre guide, qui nous avait refusé assistance, exigea aussi une gratification. Je lui dis qu'une récompense n'était due qu'à celui qui avait porté la croix. Il me répliqua qu'il ne tarderait pas à me montrer une croix devant laquelle je pleurerais. Je lui ripostai que j'y allumerais un cierge, et que j'espérais qu'il serait le premier à venir y pleurer. Nous étions sur les confins de l'Italie et de l'Allemagne. Il alla ameuter le voisinage et reparut brandissant un énorme pieu. Moi qui avais déjà enfourché mon bon cheval, j'armai mon arquebuse et je dis à mes compagnons : « Je vais commencer par tuer celui-ci; vous autres, faites votre devoir. Ce sont des bandits de grand chemin qui ont pris ce futile prétexte pour nous assassiner. » L'hôtelier chez qui nous avions mangé appela un vieillard et le pria d'empêcher qu'il n'arrivât un malheur. « Ce jeune homme, ajouta-t-il, est très brave, et avant que vous ne le tailliez en pièces, il tuera certainement plusieurs des vôtres, et peut-être même pourra-t-il vous échapper, après vous avoir fait beaucoup de mal. » La querelle s'apaisa, et le vieillard me dit : « Vas en paix, et apprends que tu aurais encore ici fort à faire, lors même que tu aurais cent hommes avec toi. » Je savais que c'était la vérité : aussi m'étais-je déjà préparé à vendre chèrement ma vie. Enfin, voyant qu'on ne m'injuriait pas autrement, je répondis : « Apprenez aussi que je n'aurais rien épargné pour vous montrer que je suis un homme. » Sur ce, nous continuâmes notre route.

Le soir, à la première auberge, nous réglâmes nos comptes, et je me séparai de cet animal de tabellion, tout

en restant dans les meilleurs termes avec le gentilhomme son compatriote; puis je me rendis à Ferrare avec mes trois chevaux.

Dès que je fus arrivé, je courus saluer le duc, afin de pouvoir partir le lendemain matin pour Santa-Maria-di-Loreto. Je l'attendis jusqu'à deux heures de la nuit; enfin il parut. Lorsque je lui eus baisé la main, il m'accabla d'amitiés et m'invita à souper. « Excellentissime seigneur, lui dis-je, depuis plus de quatre mois j'ai mangé si peu qu'il est incroyable que cela suffise pour vivre; mais si je ne puis goûter des mets royaux de votre table, je resterai à converser avec Votre Excellence pendant son repas, ce qui sera plus agréable pour nous deux que si je soupais avec elle. » Notre conversation se prolongea jusqu'à cinq heures. Alors je pris congé et je regagnai mon hôtellerie, où je trouvai une table merveilleusement servie, car le duc m'avait envoyé sa desserte et d'excellent vin. Comme le moment où je soupais d'ordinaire était passé depuis plus de deux heures, je mangeai avec un énorme appétit, pour la première fois depuis quatre mois.

C

Arrivée à Rome.

Le matin, je me mis en route pour Santa-Maria-di-Loreto. J'y fis mes dévotions; puis je me rendis à Rome, où je trouvai mon fidèle Felice. Je lui abandonnai ma

boutique avec tous mes ustensiles, et j'en ouvris une autre beaucoup plus grande et plus belle, à côté de Sugherello le parfumeur; car je pensais que ce grand roi François ne se souviendrait plus de moi. C'est pourquoi j'acceptai des travaux de divers seigneurs, et je commençai par le bassin et l'aiguière que le cardinal de Ferrare m'avait commandés. J'occupais beaucoup d'ouvriers, et j'avais quantité de grands ouvrages à exécuter en or et en argent.

Mon ouvrier pérugin avait eu soin de prendre lui-même note de ce que j'avais dépensé pour lui durant notre voyage, tant pour son habillement que pour une foule d'autres choses. Cela, avec les frais du voyage, montait à soixante-dix ducats. J'avais stipulé avec lui qu'il me rendrait trois écus par mois; je lui en faisais gagner plus de huit. Au bout de deux mois, ce coquin quitta un beau jour ma boutique, me jeta dans un grand embarras pour mes affaires, et déclara qu'il ne voulait plus rien me payer. On me conseilla d'avoir recours à la justice. Je m'étais cependant mis en tête de lui couper un bras, et je n'y aurais certes pas manqué, si mes amis ne m'eussent représenté que j'aurais tort, que je perdrais mon argent et serais peut-être forcé de m'éloigner encore une fois de Rome, attendu qu'on ne peut mesurer les coups que l'on donne, tandis que je pourrais le faire immédiatement arrêter, en vertu du billet écrit de sa main, que je possédais. J'écoutai ce conseil et je menai chaudement l'affaire. Je portai le procès devant l'auditeur de la Chambre. Il dura plusieurs mois, mais je le gagnai et fis emprisonner mon coquin d'ouvrier.

Ma boutique regorgeait de travaux importants. Entre autres choses, j'avais à exécuter toutes les parures d'or et

de pierres fines de la femme du signor Girolamo Orsino[1], père du signor Paolo, qui est aujourd'hui gendre de notre duc Cosme. Ces ouvrages étaient très près d'être finis, et il ne cessait de m'en arriver d'autres des plus considérables. J'avais huit ouvriers et je travaillais avec eux jour et nuit, tant pour mon honneur que pour mon profit.

CI

Lettre du cardinal de Ferrare. — Emprisonnement. Interrogatoire.

Pendant que je poussais ainsi de front et avec vigueur toutes mes affaires, je reçus une lettre du cardinal de Ferrare, qui était ainsi conçue :

Benvenuto, notre cher ami,

Il y a quelques jours le grand roi très chrétien s'est souvenu de toi et a dit qu'il désirait t'avoir à son service. Je lui ai répondu que tu m'avais promis de venir dès que je te demanderais pour le service de Sa Majesté. « Je veux, a repris aussitôt le roi, qu'on lui envoie l'argent nécessaire pour voyager avec un train digne d'un homme comme lui. » Puis il a chargé sur-le-champ son amiral de me faire remettre mille écus d'or par le trésorier de l'épargne. Le cardinal Gaddi, qui était présent, s'est alors avancé et a dit à Sa Majesté qu'elle n'avait pas besoin de donner cet ordre, parce qu'il t'avait lui-même envoyé assez d'argent, et il ajouta que tu

1. Girolamo Orsini, seigneur de Bracciano, qui épousa Francesca Sforza, fille du comte de Santa Fiora. Son fils Paolo, créé duc de Bracciano en 1560, épousa en 1553 une fille de Cosme Ier de Médicis, Isabelle, dont la fin tragique est bien connue. — E. F.

étais en route. Maintenant, si, comme je le pense, rien de ce qu'a dit le cardinal Gaddi n'est vrai, réponds-moi dès que tu auras reçu cette lettre. Je ramènerai l'affaire sur le tapis, et tu auras l'argent promis par ce roi magnanime.

Que l'on voie à présent ce que peuvent sur nous autres hommes la maligne influence des étoiles et la mauvaise fortune! Je n'avais pas parlé deux fois en ma vie à ce petit imbécile de cardinal Gaddi. Sans aucun doute, s'il avait commis cette forfanterie, ce n'était pas pour me nuire le moins du monde, mais seulement par étourderie et par légèreté, dans le seul but de faire croire qu'à l'exemple du cardinal de Ferrare il s'occupait des gens de talent que le roi désirait avoir. Le malheur fut qu'il poussa la sottise au point de ne m'avertir de rien. Pourtant, par amour de la patrie, je n'aurais certes pas voulu couvrir de honte ce stupide pantin, et j'aurais, à coup sûr, trouvé quelque excuse pour réparer sa folie.

Dès que j'eus reçu la lettre du cardinal de Ferrare, je lui répondis que le cardinal Gaddi ne m'avait rien offert, et que même, s'il m'avait adressé quelques propositions, je n'aurais pas quitté l'Italie avant d'avoir consulté Sa Seigneurie révérendissime, d'autant plus que j'avais à Rome plus d'affaires que jamais. J'ajoutai cependant que je partirais de suite en abandonnant tout, si Sa Seigneurie révérendissime me transmettait un seul mot de Sa Majesté.

Dès que j'eus expédié mes lettres, mon traître d'ouvrier pérugin imagina une malice qui obtint un succès complet et immédiat, grâce à l'avarice du pape Paul, et surtout à celle de Pier Luigi, son bâtard, qui portait alors le titre de duc de Castro. Mon ouvrier dit à un des secrétaires du signor Pier Luigi qu'ayant travaillé avec moi pendant

24

plusieurs années, toutes mes affaires lui étaient connues; qu'en conséquence, il pouvait assurer au signor Pier Luigi que je possédais plus de quatre-vingt mille ducats, dont la plus grande partie était en joyaux appartenant à l'Église, et que j'avais volés à l'époque du sac de Rome, dans le chateau Sant'Agnolo; ainsi, qu'on devait m'arrêter sur-le-champ, en se gardant bien de me donner l'éveil.

Un matin, après avoir travaillé plus de trois heures avant le jour aux bijoux de la signora Orsina, j'endossai ma cape pour faire une petite promenade pendant que l'on ouvrait et que l'on balayait ma boutique. Au moment où je débouchais par la strada Giulia sur la Chiavica, le bargello Crespino me barra le chemin avec tous ses sbires, et me dit : « Tu es prisonnier du pape. — Crespino, m'écriai-je, tu me prends pour un autre. — Non, dit-il, tu es l'habile Benvenuto, je te connais très bien, et il faut que je te mène au château Sant'Agnolo, où l'on n'envoie que les seigneurs et les gens de talent comme toi. »

Quatre sbires s'étant jetés sur moi pour m'enlever une dague que je portais au côté et des anneaux que j'avais aux doigts, Crespino leur dit : « Qu'aucun de vous ne le touche. Faites seulement votre devoir, qui est de veiller à ce qu'il ne m'échappe pas. » Puis il s'approcha de moi et me demanda poliment mon arme. Pendant que je la lui remettais, je vins à penser que cet endroit était précisément celui où j'avais tué Pompeo. On me conduisit au château et on m'enferma dans une des chambres de l'étage supérieur de la tour. J'avais trente-sept ans, et c'était la première fois que je goûtais de la prison.

CII

Interrogatoire.

Le signor Pier Luigi, ayant songé combien était considérable la somme que j'étais accusé d'avoir volée, pria le pape, son père, de la lui abandonner. Le pape y consentit, et, de plus, lui promit de l'aider à la recouvrer.

J'étais depuis huit jours en prison, lorsqu'on m'envoya interroger pour en finir. On me conduisit dans une des principales salles du château que le pape habite.

Mes interrogateurs étaient Benedetto Conversini de Pistoia, gouverneur de Rome, et depuis évêque de Jesi; le procureur fiscal, dont le nom m'échappe, et messer Benedetto de Cagli, juge des causes criminelles.

Ces trois hommes me questionnèrent d'abord avec une douceur qui bientôt se changea en rudes et épouvantables menaces, parce que je leur dis : « Signori, voilà plus d'une demi-heure que vous ne cessez de me demander un tel tas de fariboles, que vraiment on peut dire que vous bavardez ou que vous jabotez. Or, comme bavarder signifie parler de niaiseries; et jaboter, parler sans rien dire, je vous prie de m'expliquer ce que vous voulez de moi. J'ai hâte d'entendre sortir de votre bouche des choses raisonnables, et non des bavardages et des jabotages. »

A ces mots, le gouverneur, ne pouvant déguiser plus longtemps sa nature d'enragé, s'écria : « Tu t'exprimes

avec trop d'assurance et même d'insolence. Bientôt tu vas devenir aussi humble qu'un petit chien, en entendant mes paroles, qui, loin d'être des bavardages ou des jabotages, comme tu dis, seront des raisonnements auxquels il faudra bien que tu répondes catégoriquement. » Et il commença :

« Nous savons de source certaine que tu étais à Rome quand cette malheureuse ville fut saccagée. Tu te trouvais alors dans le château Sant'Agnolo, où tu servais en qualité de bombardier. Comme tu es orfèvre et joaillier de ton métier, le pape, qui te connaissait depuis longtemps, t'appela en secret, à défaut d'autres, et t'employa à démonter toutes les pierreries de ses tiares, de ses mitres et de ses anneaux, et puis à les coudre dans ses habits. Tu en as gardé à l'insu de Sa Sainteté pour la valeur de quatre-vingt mille écus. Cela nous a été rapporté par un de tes ouvriers à qui tu t'en es vanté. Maintenant, nous te déclarons nettement qu'il faut que tu trouves ces pierreries ou leur valeur. Nous te laisserons ensuite aller en liberté. »

CIII

Enquête.

Quand il eut fini de parler, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire; puis je dis : « Je rends grâces à Dieu de ce que, pour la première fois que je suis jeté en prison, il ait plu à sa divine Majesté que ce ne fût pas du moins pour une faible peccadille, ainsi que cela a lieu souvent

pour les jeunes gens. Lors même que ce que vous dites serait la vérité, je n'aurais à redouter aucune peine corporelle. Les lois avaient alors perdu toute leur autorité. Je pourrais donc m'excuser, en affirmant que j'ai eu mission de garder ce trésor pour la sacro-sainte Église apostolique, en attendant que je le remisse à quelque bon pape, ou à ceux qui auraient véritablement pouvoir de me le réclamer, comme vous l'auriez si la chose était ainsi que vous prétendez. » A ces mots, cet enragé gouverneur m'interrompit, en criant avec fureur : « Arrange cela comme tu voudras, Benvenuto. Quant à nous, il nous suffit d'avoir retrouvé notre bien. Dépêche-toi cependant, si tu veux que nous n'ayons pas recours à autre chose qu'à des paroles. »

Sur ce, ils voulurent se lever et s'en aller, mais je leur dis : « Signori, mon interrogatoire n'est pas terminé, finissez-le; vous irez ensuite où bon vous semblera. »

Ils reprirent aussitôt leurs sièges, et, dans leur colère, semblèrent presque se refuser à m'écouter; car ils croyaient savoir ce qu'ils désiraient. Je continuai donc en ces termes : « Apprenez, signori, que j'habite Rome depuis vingt ans environ, et que jamais, pas plus ici qu'ailleurs, je n'ai été incarcéré. — Tu nous as pourtant tué plusieurs personnes, » s'écria ce sbire de gouverneur. « C'est vous qui le dites, et non pas moi, repris-je. Si quelqu'un venait pour vous tuer, vous vous défendriez, tout prêtre que vous êtes, et, en tuant votre agresseur, vous n'offenseriez pas les lois. Ainsi, laissez-moi dérouler mes raisons, si vous voulez les rapporter au pape, et si vous désirez pouvoir me juger équitablement. Je vous répète donc qu'il y a près de vingt ans que j'habite cette admirable Rome, et que j'y suis employé à des ouvrages de

la plus haute importance. Comme je sais que cette ville est la chaire du Christ, je pensais que, si un prince séculier voulait me persécuter, je pouvais immédiatement demander asile et protection à cette sainte chaire et au vicaire du Christ. Mais quel asile s'ouvre à moi maintenant? Quel prince me défendra contre un si abominable guet-apens? Avant de m'arrêter, ne deviez-vous pas chercher ce que j'avais fait de ces quatre-vingt mille ducats? Ne deviez-vous pas encore consulter la note des joyaux que tient la chambre apostolique depuis cinq cents ans? Si quelque chose vous eût manqué, alors vous auriez dû saisir mes livres et ma personne. Les livres où sont enregistrées les pierreries du pape et celles des tiares existent tous, et vous verrez que le pape Clément n'avait rien qui n'y fût soigneusement inscrit. J'ajouterai seulement que, quand ce pauvre pape voulut capituler avec les brigands d'Impériaux qui avaient pillé Rome et souillé l'Église, il laissa tomber de son doigt, au moment de conclure le traité, un diamant de quatre mille écus environ devant un de leurs négociateurs qu'il voulait se rendre favorable. Cet homme, qui se nommait, si je ne me trompe, Cesare Scatinaro[1], s'étant baissé pour le ramasser, Sa Sainteté lui dit de le garder pour l'amour d'elle. Cette affaire se passa en ma présence. Si donc ce diamant vous manque, je vous ai appris ce qu'il est devenu; mais je suis sûr que vous trouverez encore cela écrit. Vous pourrez ensuite rougir à votre aise d'avoir persécuté un homme comme moi, qui ai fait tant de choses pour la défense du Saint-Siége apostolique. Sachez

1. Cellini veut parler de Giovanni Bartolommeo Gattinara, frère de Mercurio de Gattinara, grand chancelier de Charles-Quint, régent de Naples et signataire de la capitulation du 5 juin 1527. — E. F.

que sans moi, le matin où les Impériaux occupaient le Borgo, personne ne les aurait empêchés d'envahir aussi le château. Moi, qui n'espérais aucune récompense, je me mis à servir vigoureusement l'artillerie, que les bombardiers et les autres soldats avaient abandonnée. Je ranimai le courage d'un de mes amis, le sculpteur Raffaello da Montelupo[1], qui, frappé d'épouvante, s'était caché dans un coin où il n'osait bouger, et à nous deux, seuls, nous tuâmes tant d'hommes à l'ennemi, que nous le forçâmes de se diriger d'un autre côté. C'est moi qui ai tiré une arquebusade au Scatinaro, parce qu'il parlait au pape Clément avec une infâme insolence, comme un luthérien et un impie qu'il était, et le pape ordonna de chercher et de pendre son vengeur. C'est moi qui, d'un coup d'arquebuse, ai blessé le prince d'Orange à la tête, ici même, sous les tranchées du château. Et après, combien d'ornements d'or et d'argent, combien de bijoux ornés de pierreries, combien de médailles et de monnaies magnifiques n'ai-je pas faits pour la sainte Église? Et voilà la rémunération qu'une téméraire prêtraille accorde à un homme qui l'a servie avec tant de courage et aimée avec tant de fidélité! Oh! allez répéter toutes mes paroles au pape. Dites-lui qu'il a bien tous ses joyaux, et que, moi, je n'ai jamais eu de l'Église que les blessures et les horions que j'ai reçus pendant le siège de Rome. Dites-lui encore que je n'espérais du pape Paul qu'un peu de reconnaissance,

1. Raffaello, dit le Montelupo, du nom de sa patrie, travailla à l'achèvement de la Santa-Casa de Loreto. Il fut tenu en haute estime par Michel-Ange, qui le chargea d'exécuter plusieurs statues d'après ses modèles. Il mourut vers l'an 1540, après avoir laissé de nombreux témoignages de son talent à Orvieto, à Rome et à Florence. — Voy. Vasari, *Vie de Raffaello de Montelupo*, t. VI, p. 62 et suiv.

qu'il m'avait promise. Maintenant je sais à quoi m'en tenir sur Sa Sainteté et sur vous, ses ministres. »

Mes juges m'écoutaient avec étonnement. Lorsque j'eus fini de parler, ils me quittèrent, après s'être regardés avec stupeur. Ils allèrent ensemble rapporter au pape tout ce que j'avais dit. Le pape en fut honteux, et ordonna que l'on vérifiât avec le plus grand soin tous les comptes des pierreries. On reconnut qu'aucune ne manquait; mais on ne me laissa pas moins dans le château sans souffler mot. Le signor Pier Luigi comprit aussi qu'il avait mal agi, et, afin de tout réparer, on ne négligea rien pour arriver à me faire mourir.

CIV

Réclamation de François Ier.

Cependant le roi François Ier, ayant appris l'injuste emprisonnement auquel le pape m'avait condamné, écrivit à monseigneur de Montluc[1], son ambassadeur, de me réclamer comme personne appartenant à Sa Majesté. Le pape, qui était un homme de grand sens et de beaucoup d'esprit, se conduisit néanmoins dans cette affaire en pauvre sire et en véritable niais. Il dit à l'ambassadeur que Sa Majesté n'eût point à s'inquiéter de moi; que j'étais un turbulent, toujours l'épée au poing, et qu'il conseillait à Sa Majesté de me laisser en prison, où des meur-

1. Jean de Montluc, frère du célèbre maréchal. — E. F.

tres et d'autres diableries m'avaient conduit. Le roi répondit que, dans son royaume, la justice était strictement administrée; que, s'il prodiguait des récompenses et des faveurs aux gens de mérite, il châtiait aussi les turbulents; que, Sa Sainteté ayant laissé partir Benvenuto sans se soucier de l'employer, il l'avait vu arriver avec plaisir dans ses États et l'avait pris à son service; qu'en conséquence, il le réclamait comme lui appartenant. Cette intervention, la plus désirable qu'un homme de ma classe pût désirer, loin de m'être utile, me nuisit au plus haut point. Le pape, rendu furieux par la crainte que je ne révélasse les infâmes scélératesses dont j'étais victime, ne pensa plus qu'à trouver les moyens de me faire mourir sans compromettre son honneur.

Le gouverneur du château Sant'Agnolo était un chevalier florentin et se nommait messer Giorgio degli Ugolini. Ce galant homme me traita avec toute la courtoisie imaginable. Sachant combien ma détention était injuste, il me laissa, sur ma seule parole, circuler librement dans le château. Je voulais obtenir cette faveur sur caution, mais il s'y refusa, en disant que Sa Sainteté avait mon affaire trop à cœur et qu'il préférait se fier entièrement à ma foi, parce que tout le monde lui avait parlé de moi comme d'un homme d'honneur. Je lui engageai donc ma parole et il m'accorda la facilité de travailler un peu. Dans l'espoir que, grâce à mon innocence et à la protection du roi, la colère du pape ne tarderait pas à s'apaiser, je n'avais pas voulu fermer ma boutique. Mon ouvrier Ascanio m'apportait au château quelques ouvrages. Bien que je ne pusse guère travailler en me voyant incarcéré si injustement, je faisais de nécessité vertu et je supportais ma mauvaise fortune le plus gaiement possible.

J'avais gagné l'amitié de tous les gardes et de plusieurs soldats du château. Le pape venait quelquefois y souper. Alors on retirait les gardes et les portes restaient ouvertes comme celles d'un palais ordinaire; seulement on renfermait les prisonniers avec plus de soin que de coutume; mais je n'étais pas soumis à cette règle et je continuais de me promener librement dans le château.

Maintes fois quelques soldats me conseillèrent de m'enfuir, en m'assurant qu'ils tourneraient les épaules pour ne point me voir. Je leur répondis que j'avais donné ma parole à ce digne gouverneur, qui était si bon pour moi. « Benvenuto mio, me disait un soldat aussi brave que spirituel, sache qu'un prisonnier n'est point et ne peut être obligé à tenir sa parole, pas plus que toute autre chose. Profite de mes avis, échappe à ce gredin de pape et à son bâtard, qui ont juré ta mort. » Mais j'aurais mieux aimé cent fois mourir que de manquer à la promesse que j'avais faite à mon brave gouverneur.

CV

Le moine Pallavicini.

J'avais pour compagnon d'infortune un moine de la famille Pallavicini, célèbre prédicateur : il avait été arrêté pour luthéranisme. C'était un excellent camarade, mais comme moine le plus grand ribaud qu'il y eût au monde. Tous les vices lui étaient bons. J'admirais ses talents, mais j'abhorrais profondément ses vices, et je l'en tançais

franchement. Il ne cessait de me répéter qu'en ma qualité de prisonnier je n'étais pas forcé de tenir ma parole. « Cela peut être vrai pour un moine, lui répliquai-je, mais non pour un homme. Celui qui est homme et non pas moine doit observer sa foi en quelque position qu'il se trouve : or, comme je suis homme et non pas moine, je ne manquerai jamais à la plus simple promesse. » Ayant vu qu'il ne pouvait me corrompre par ses raisonnements captieux et subtils, qu'il maniait avec une si merveilleuse habileté, il conçut un autre plan. Il laissa passer quelques jours pendant lesquels il me lut les sermons de Fra Girolamo Savonarola, en les accompagnant d'admirables commentaires plus beaux que le texte. Il me séduisit au point que, sauf manquer à ma parole, il n'y avait rien au monde que je n'eusse fait pour lui.

Voici le nouvel expédient qu'il imagina quand il eut reconnu que j'étais sous le charme de son talent. Il commença par me demander adroitement quel moyen j'aurais employé pour ouvrir cette prison, si j'avais voulu m'évader. Désireux de montrer à ce moine que je n'étais pas non plus sans talent, je lui dis que je me faisais fort d'ouvrir les serrures les plus difficiles, surtout celles de cette prison, ce qui me serait aussi aisé que d'avaler une bouchée de fromage frais. Pour m'arracher mon secret, il affecta de m'accuser de forfanterie. « Il y a, disait-il, des gens qui passent pour habiles et qui se vantent de beaucoup de choses; mais si on les mettait à l'œuvre, ils perdraient bientôt leur réputation. » Et il ajoutait qu'il m'entendait dire des choses si invraisemblables qu'il pensait que, si j'osais tenter de les exécuter, je n'en sortirais pas à mon honneur. Ce diable de moine sut si bien me piquer au vif que je m'écriai : « J'ai coutume de tou-

jours faire plus que je ne promets. Rien n'est plus facile que de fabriquer les clefs dont j'ai parlé, et je vais le prouver à l'instant. » Puis je lui montrai inconsidérément comment il fallait s'y prendre. Il feignit de n'y attacher aucune importance, mais il observa tout et n'oublia rien.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, ce brave gouverneur me laissait me promener librement dans tout le château, ne m'enfermait point la nuit comme les autres prisonniers, et me permettait d'exécuter toute espèce d'ouvrage en or, en argent et en cire. Après avoir consacré quelques semaines à un petit bassin destiné au cardinal de Ferrare, la prison me fit prendre ce travail en dégoût, et je me mis à modeler des figures en cire pour me délasser. Le moine me déroba un morceau de cette cire et s'en servit pour contrefaire les clefs de la façon que je lui avais enseignée. Il avait pour confident et auxiliaire un Padouan nommé Luigi, qui était greffier du gouverneur. Le serrurier qu'ils chargèrent de fabriquer ces clefs les dénonça.

Le gouverneur, qui venait quelquefois me visiter dans ma chambre, m'ayant vu travailler avec de la cire, la reconnut pour être la même que celle du modèle de la clef. « Ce pauvre Benvenuto, dit-il, est victime d'une des plus grandes injustices qui aient jamais été commises; mais ce n'est pas une raison pour agir comme il l'a fait avec moi, qui ai outrepassé mes devoirs afin de lui être agréable. Maintenant je le tiendrai étroitement enfermé, et je ne lui accorderai plus la moindre faveur. » Et il donna des ordres à cet effet.

J'eus surtout à souffrir des reproches de quelques-uns de ses domestiques, qui me voulaient beaucoup de bien

et me rapportaient de temps en temps tout ce que le gouverneur faisait pour moi. Ils m'appelèrent homme ingrat et sans foi. Un d'entre eux m'ayant débité ces injures avec un ton un peu trop inconvenant, moi qui me sentais innocent, je répondis avec hauteur que je n'avais jamais manqué de foi, que je le soutiendrais au prix de ma vie, et que, si lui ou tout autre me répétait ces insultes, je lui dirais qu'il mentait par la gorge. Aussitôt il courut à la chambre du gouverneur et il m'en rapporta la cire et le modèle de la clef. Dès que j'eus vu cette cire, je lui dis que nous avions raison tous deux, et je le priai de me faire parler au gouverneur, attendu que je voulais lui donner de franches et complètes explications, beaucoup plus importantes qu'il n'imaginait. Le gouverneur me donna de suite audience et je lui dévoilai tout. Sur ce, on resserra le moine et il dénonça le greffier, lequel faillit être pendu. Le gouverneur assoupit cette affaire, qui déjà était arrivée aux oreilles du pape. Il sauva son greffier de la corde, et me rendit toute la liberté dont il me laissait jouir auparavant.

CVI

Préparatifs d'évasion.

Quand je vis la rigueur qu'on avait déployée dans le cours de cette aventure, je commençai à penser à moi, et je me dis que, si le gouverneur venait encore une fois à s'irriter contre moi et à me retirer sa confiance, je ne lui aurais plus aucune obligation, et qu'alors je voudrais

avoir recours à mon adresse, qui, j'espérais, devait obtenir plus de succès que celle du moine. Je débutai par demander de gros draps de lit neufs, que je pris sans rendre les sales. Lorsque mes domestiques me les réclamaient, je leur disais de ne pas s'en inquiéter, que je les avais donnés à de pauvres soldats qui, si on le savait, courraient risque d'aller aux galères : aussi mes ouvriers, mes serviteurs, et surtout Felice, se gardaient-ils soigneusement de souffler mot. J'avais eu soin de vider ma paillasse et de brûler la paille dans la cheminée de ma prison. Je taillai les draps en bandes larges d'un tiers de brasse. Dès que j'en eus préparé une quantité qui me parut suffisante pour descendre du haut de la tour du château, je dis à mes domestiques que j'avais donné les draps, que je voulais qu'ils eussent à m'en apporter de fins et que je leur rendrais ceux qui étaient sales. Cela s'oublia bientôt.

Les cardinaux Santiquattro[1] et Cornaro me firent fermer ma boutique, en disant avec franchise que le pape refusait d'entendre parler de mon élargissement, et que l'intervention du roi François Ier m'avait été beaucoup plus nuisible qu'utile. En dernier lieu, monseigneur de Montluc avait dit au pape, de la part du roi, qu'on devait me traduire devant les juges ordinaires; que, si j'étais coupable, on pouvait me punir; mais que, si j'étais innocent, la raison exigeait qu'on me rendît la liberté. Cela avait tellement irrité le pape qu'il ne voulait plus me relâcher. Le gouverneur m'était toujours aussi favorable que possible. Quant à mes ennemis, dès qu'ils s'aperçu-

1. Le cardinal qui portait le titre des « Santiquattri » (les quatre saints couronnés) était alors Antonio Pucci, Florentin, neveu de ce Robert Pucci dont il a été question plus haut. — E. F.

rent que ma boutique était fermée, ils prodiguèrent les insultes à mes amis et à mes serviteurs qui venaient me voir dans ma prison.

Il ne se passait pas de jour sans que j'eusse deux visites d'Ascanio. Une fois il me pria de lui faire faire un justaucorps avec un pourpoint de satin bleu, dont je ne m'étais encore servi que pour suivre la procession de Notre-Dame d'août. Je lui dis que ce n'était ni le temps ni le lieu de porter de tels vêtements. Le jeune homme fut si irrité de mon refus qu'il me déclara qu'il voulait retourner chez lui à Tagliacozzo. Je lui répliquai avec indignation qu'il me ferait plaisir de me débarrasser de lui. De son côté, il jura avec colère qu'il ne reparaîtrait plus devant moi. Pendant cette querelle, nous nous promenions autour de la plate-forme du château. Nous y rencontrâmes le gouverneur au moment où Ascanio me disait : « Je m'en vais, adieu pour toujours. » A quoi je lui répondis : « Fort bien, et pour qu'il en soit ainsi, je recommanderai aux gardes de ne plus jamais te laisser passer. » En même temps je me tournai vers le gouverneur et je le priai d'ordonner qu'à l'avenir on défendît à Ascanio l'entrée du château. « Ce petit drôle, ajoutai-je, vient encore ajouter à mes tourments. Ainsi, de grâce, signor, ne lui permettez plus jamais de pénétrer ici. » Le gouverneur en fut très affligé, car il connaissait les rares qualités d'Ascanio, qui, de plus, était doué d'une telle beauté qu'il suffisait de le voir une fois pour s'intéresser vivement à lui.

Ascanio se retira en pleurant. Ce jour-là, il était armé d'un petit sabre qu'il cachait quelquefois sous ses habits. En sortant du château, le visage en larmes, il rencontra deux de mes plus grands ennemis. L'un était Girolamo,

mon ouvrier pérugin, et l'autre un certain orfèvre nommé Michele. Ce dernier, qui était ami de ce ribaud Girolamo et ennemi d'Ascanio, s'écria : « Ascanio pleure! qu'est-ce que cela signifie? Peut-être son père est-il mort; je parle de son père du château. — Il est vivant, lui riposta Ascanio, mais toi, tu vas mourir! » Et aussitôt il lui asséna deux coups de sabre sur la tête. Le premier l'étendit à terre, et le second, en glissant, lui coupa trois doigts de la main droite. Michele resta comme mort.

Cette aventure fut immédiatement rapportée au pape, qui, furieux, s'écria : « Puisque le roi veut que Benvenuto soit jugé, donnez-lui trois jours pour préparer sa défense. » Cette commission fut exécutée à l'instant. Le brave gouverneur se rendit sur-le-champ chez le pape et lui prouva que je n'étais pour rien dans ce qui s'était passé, puisque j'avais chassé Ascanio. Enfin, il me défendit si admirablement qu'il me sauva la vie.

Ascanio se réfugia chez lui, à Tagliacozzo, d'où il m'écrivit qu'il me demandait mille fois pardon; qu'il se reconnaissait coupable d'avoir augmenté mes chagrins; mais que, si Dieu me permettait de sortir de prison, il ne m'abandonnerait plus jamais. Je lui répondis de travailler sérieusement à s'instruire, et que, si Dieu me rendait la liberté, je ne manquerais certainement pas de le rappeler près de moi.

CVII

Le gouverneur chauve-souris.

Le gouverneur avait périodiquement une maladie qui le privait tout à fait de raison. Quand elle commençait à se déclarer, il se mettait à parler ou plutôt à babiller sans relâche. Chaque année sa folie changeait d'objet. Il croyait être tantôt une cruche à huile, tantôt une grenouille, et alors il sautait comme cet animal. Un beau jour il se persuada qu'il était mort, et il fallut l'enterrer. Tous les ans, c'était quelque extravagance de ce genre. Cette fois-ci, il s'imagina qu'il était chauve-souris. En se promenant, il imitait les cris de cet animal et il agitait son corps et ses mains comme s'il eût voulu voler. Ses médecins et ses anciens serviteurs, qui s'en étaient aperçus, s'appliquaient à lui donner toutes les distractions possibles. Ayant remarqué qu'il prenait grand plaisir à ma conversation, ils venaient continuellement me chercher pour me mener près de lui.

Ce pauvre homme me retenait souvent quatre ou cinq heures à causer avec lui. Il me gardait à sa table et me plaçait vis-à-vis de lui. Bien qu'il fallût toujours l'écouter ou lui parler, je ne laissais pas de parfaitement dîner. Quant à lui, il ne mangeait ni ne dormait, de sorte qu'à la fin cette vie me devint insupportable. Lorsque je le considérais en face, je voyais qu'il avait les yeux tellement égarés que l'un se trouvait tourné à droite et l'autre à gauche.

Un jour, il me demanda si je n'avais jamais eu la fantaisie d'essayer de voler. Je lui répondis que je m'étais toujours plu à faire les choses que les hommes réputent le plus difficiles, et que j'étais certain d'arriver à voler, grâce à la manière dont Dieu avait construit mon corps et aux expédients que me suggérait mon adresse. Il voulut savoir quels moyens j'emploierais. Je lui dis que, parmi tous les animaux qui volent, il n'y avait que la chauve-souris que l'homme pût imiter avec succès.

Au mot de chauve-souris, qui réveillait justement la folie que ce pauvre diable avait cette année-là, il se mit à crier à tue-tête : « C'est vrai! c'est vrai! il n'y a que la chauve-souris! il n'y a que la chauve-souris! » Puis il se tourna vers moi et me dit : « Benvenuto, si on te le permettait, aurais-tu le courage de voler! » Je lui répliquai que, si on voulait me rendre la liberté, je m'engagerais à voler jusqu'aux Prati avec une paire d'ailes en toile de lin cirée. « Et moi aussi, je m'y engagerais, reprit-il; mais le pape m'a recommandé d'avoir soin de toi comme de ses propres yeux. Or je reconnais que tu es un diable habile, capable de s'enfuir. Je vais donc te renfermer sous cent verrous, de peur que tu ne m'échappes. »

Je lui rappelai que j'avais eu la possibilité de m'enfuir et que pour rien au monde je n'aurais manqué à la parole que je lui avais donnée; puis je le suppliai, au nom de Dieu et des bons procédés qu'il avait eus pour moi, de ne pas rendre ma position encore pire qu'elle n'était. Pendant que je parlais, il ordonnait de me garrotter et de bien me cloîtrer.

Quand je vis qu'il n'y avait plus de remède, je lui dis en présence de tous ses gens : « Enfermez-moi bien et

gardez-moi bien, car je vous réponds que je me sauverai malgré tout. » On m'emmena et on me cadenassa avec un soin extrême.

CVIII

Le Savoyard et le Pedignone.

Alors je ruminai le plan que j'avais à suivre pour m'évader. Dès que je me trouvai sous clef, j'examinai attentivement ma prison. Lorsque je crus avoir découvert un moyen certain d'en sortir, je cherchai de quelle façon je pourrais descendre du haut de la tour. Je pris les draps de lit neufs, que j'avais à l'avance disposés en bandes solidement cousues, ainsi que je l'ai déjà noté, et je calculai quelle longueur m'était nécessaire pour opérer ma descente.

Après m'être assuré de ce dont j'avais besoin, je pensai à utiliser des tenailles que j'avais dérobées à un Savoyard qui était de service au château. Cet homme avait soin des tonneaux et des citernes, et s'amusait à faire de la menuiserie. Parmi plusieurs paires de tenailles qu'il possédait, j'en trouvai une fort à ma guise, que je m'appropriai et que je cachai dans ma paillasse. Quand le moment de m'en servir fut venu, je l'employai à arracher les clous qui retenaient les pentures de ma porte : comme celle-ci était double, les rivures des clous ne pouvaient se voir. Au premier clou que j'essayai d'enlever, j'éprouvai les plus grandes difficultés; néanmoins j'y réussis à la fin. Dès que je l'eus ôté, je m'occupai d'empêcher qu'on s'en

aperçût. A l'aide d'un peu de cire mêlée à de la raclure de fer rouillé, je modelai sur les pentures des têtes de clous exactement semblables à celles que j'ôtais. Je laissai les pentures attachées à leurs extrémités par des clous que j'avais d'abord arrachés, et que je n'avais remis que très légèrement, après les avoir épointés.

Ce ne fut pas sans peine que je vins à bout de tout cela, car le gouverneur rêvait chaque nuit que je m'étais évadé, et d'heure en heure il envoyait visiter ma prison. Celui qui remplissait cet office était un véritable sbire de nom et de fait. Il s'appelait le Bozza et était toujours accompagné d'un certain Giovanni, surnommé Pedignone. Ce dernier était soldat; le Bozza était valet. Giovanni ne venait jamais à ma prison sans me dire quelque injure. Il était de Prato, où il avait servi en qualité de garçon apothicaire. Il examinait attentivement tous les soirs les pentures de ma porte et toute ma chambre, ce qui ne m'empêchait pas de lui dire : « Gardez-moi bien, car je m'échapperai en dépit de tout. » Ces paroles engendrèrent entre lui et moi une inimitié mortelle : aussi avais-je soin de bien cacher dans ma paillasse tous mes outils de fer, tels que mes tenailles, un grand poignard et d'autres instruments de ce genre. Ma paillasse recélait encore les bandes que j'avais préparées.

Dès que le jour se levait, je balayais moi-même ma prison. J'aime naturellement la propreté, mais alors je la poussais jusqu'à l'excès. Je faisais ensuite mon lit avec un soin égal et je le couvrais de fleurs que m'apportait tous les matins ce Savoyard à qui j'avais volé les tenailles.

CIX

Évasion. — La jambe cassée.

Quand le Bozza et le Pedignone entraient, je ne manquais jamais de leur recommander de ne pas s'approcher de mon lit, de peur qu'ils ne le souillassent. Quelquefois, dans le seul but de me vexer, ils le touchaient légèrement. Alors je m'écriais : « Ah ! sales poltrons ! je vais empoigner une de vos épées, et je vous malmènerai d'une façon qui vous étonnera. Vous croyez-vous dignes de toucher le lit d'un homme comme moi ? Je me soucierai peu de ma vie, car je suis sûr que je vous tuerai ; ainsi laissez-moi à mes chagrins et à mes tribulations, et n'augmentez pas mon supplice, sinon je vous montrerai ce dont est capable un homme au désespoir. » Ils rapportèrent ces paroles au gouverneur, qui leur ordonna expressément de ne jamais s'approcher de mon lit, d'ôter leurs épées pour entrer dans ma prison, et du reste de veiller de près sur moi. Quand j'eus mis mon lit à l'abri des recherches des geôliers, je crus avoir tout obtenu, car c'était le point le plus important de mon affaire.

Un jour de fête, vers le soir, le gouverneur se trouva beaucoup plus malade que d'ordinaire. Sa folie s'était développée de plus belle. Il ne cessait de répéter qu'il était chauve-souris, et que, si l'on apprenait que Benvenuto se fût évadé, on n'avait qu'à le laisser aller, qu'il saurait bien me rattraper, attendu que de nuit il volerait à coup sûr plus rapidement que moi. « Benvenuto

disait-il, est une fausse chauve-souris, tandis que moi, je suis une vraie chauve-souris. On me l'a donné en garde, laissez-moi faire, je le rattraperai bien. » Ces accès ayant duré plusieurs nuits consécutives, tous ses gens étaient harassés de fatigue. J'étais instruit de tout ce qui se passait particulièrement par le Savoyard, qui m'était dévoué. Ayant donc résolu de m'enfuir le soir de cette fête, j'adressai d'abord dévotement une prière à Dieu, en suppliant sa divine Majesté de me protéger et de m'aider dans ma périlleuse entreprise; puis je passai toute la nuit à préparer ce qui m'était nécessaire.

Deux heures avant le jour, j'enlevai les pentures avec une peine infinie, parce que le battant et le verrou m'opposaient une telle résistance que je fus obligé de ronger le bois. Pourtant à la fin j'ouvris et je sortis chargé de mes bandes, que j'avais roulées sur des morceaux de bois comme des pelotes de fil. Je me rendis aux latrines de la tour, d'où je grimpai facilement sur le toit, après avoir arraché deux tuiles. J'étais vêtu d'un pourpoint et d'un haut-de-chausse blancs. J'avais aux pieds des brodequins de même couleur, dans l'un desquels j'avais fourré mon grand poignard. Un morceau de brique antique, qui sortait de quatre doigts à peine du mur de la tour où il avait été scellé, me servit à attacher un bout de l'une de mes bandes que j'avais arrangée en forme d'étrier. Dès que je l'eus solidement fixé à cette brique, j'adressai à Dieu cette prière : « Seigneur, aidez-moi, car je m'aide moi-même, et ma cause est juste, vous le savez. » J'arrivai à terre en descendant tout doucement à la force des bras. La lune était cachée, mais la nuit était très claire. Quand j'eus pris pied, je considérai l'énorme hauteur d'où j'étais descendu si courageusement, et j'éprouvai un

vif sentiment de joie en pensant que j'étais libre. Par malheur, il n'en était rien, car le gouverneur avait fait construire de ce côté une écurie et une basse-cour dont les murs étaient fort élevés. De gros verrous fermaient cet enclos au dehors. Grand fut mon désappointement, lorsque je vis que je ne pouvais sortir par là. Tandis que je marchais de long en large, en réfléchissant à mon embarras, mon pied rencontra une longue poutre couverte de paille. Je la dressai, non sans peine, contre le mur; puis, à force de bras, je gravis jusqu'au haut. Comme la muraille se terminait en pointe, il m'était impossible de tirer la poutre à moi. J'avais laissé un de mes pelotons pendu à la tour du château. Je me décidai alors à couper un morceau de mon second peloton. Je le nouai à la poutre et je m'en servis pour gagner le bas du mur. Cette descente fut très difficile et très fatigante. Mes mains étaient tout écorchées et ruisselaient de sang. Je fus forcé de les baigner dans mon urine et de prendre un peu de repos. Aussitôt que je crus avoir recouvré ma vigueur, je montai sur la dernière enceinte qui donne du côté des Prati. Au moment où je posais à terre mon peloton de bandes que je voulais attacher à un créneau, je découvris près de moi une sentinelle. Menacé d'être arrêté dans mon dessein et de perdre la vie, je résolus d'attaquer hardiment ce soldat; mais lorsqu'il vit mon air déterminé et que je marchais droit à lui, le poignard à la main, il se retira en pressant le pas. Je m'étais un peu éloigné de mes bandes; j'y retournai promptement. J'aperçus bien une autre sentinelle, mais peut-être ne voulut-elle pas faire attention à moi. J'attachai mon peloton au créneau et je me laissai glisser. Soit que, me croyant près de terre, j'eusse ouvert les mains pour

sauter, soit que mes mains fatiguées eussent lâché prise, je tombai, et, dans cette chute, ma tête frappa rudement contre le sol. Je restai évanoui pendant plus d'une heure et demie, autant que je puis en juger.

Au point du jour, la fraîcheur qui précède le lever du soleil me rappela à moi. Cependant j'étais encore loin d'avoir recouvré la mémoire, car je croyais que l'on m'avait tranché la tête et que j'étais dans le purgatoire. Enfin, les forces m'étant revenues peu à peu, je reconnus que j'étais hors du château. Aussitôt je me souvins de tout ce que j'avais fait. Avant de m'apercevoir que je m'étais fracturé une jambe, je sentis le coup que je m'étais donné à la tête. J'y portai les mains et je les en retirai tout ensanglantées.

Après m'être bien examiné, je pensai que je n'avais aucune blessure grave; mais, lorsque je voulus me lever, je vis que ma jambe droite était brisée à trois doigts au-dessus du talon. Cela n'abattit point mon courage. Cet accident avait été causé par une énorme boule qui était à l'extrémité du fourreau de mon poignard. L'os de ma jambe ayant porté contre cette boule, n'avait pu plier et s'était brisé en cet endroit. Je jetai au loin le fourreau; puis, avec le poignard, je coupai un morceau des bandes qui m'étaient restées et j'en enveloppai ma jambe en rapprochant les os de mon mieux.

Je me dirigeai à quatre pattes, et le poignard à la main, vers la porte de Rome. Je la trouvai fermée. Sous cette porte était une pierre qui ne me sembla pas très lourde. J'essayai de la déchausser; bientôt elle remua sous ma main, me céda facilement et me livra entrée dans la ville. De cette porte à l'endroit où j'étais tombé, il y avait plus de cinq cents pas.

CX

Suite de l'évasion. — Nouveaux dangers.

Quand je fus dans Rome, d'énormes dogues se jetèrent sur moi et me mordirent cruellement. Ils revinrent plusieurs fois à la charge. Je me défendis avec mon poignard et j'en piquai un d'une rude façon. Il se mit à pousser de si affreux hurlements, que tous les autres chiens, suivant leur naturel, se précipitèrent sur lui. Je me traînai alors aussi vite que possible vers l'église de la Trespontina.

Quand je fus arrivé à l'entrée de la rue qui conduit à Sant'Agnolo, je pris le chemin de San-Pietro. Comme il faisait grand jour, je pensai que je courais du danger. Je priai donc un porteur d'eau qui avait chargé son âne et rempli ses pots de me prendre sur son dos et de me porter sur les escaliers de San-Pietro. « Je suis, lui dis-je, un pauvre jeune homme qui me suis cassé une jambe en voulant descendre d'une fenêtre, dans une affaire d'amour. Comme la maison d'où je sors appartient à un grand personnage et que je risque d'être haché en morceaux, enlève-moi promptement, je t'en supplie; je te donnerai un écu d'or. » Je lui montrai en même temps ma bourse qui était bien garnie. Il me prit aussitôt sur ses épaules et me porta sur les escaliers de San-Pietro. Je lui dis de me laisser là et de retourner vers son âne.

Je m'acheminai de suite, toujours à quatre pattes, vers

le palais de la duchesse Marguerite, fille naturelle de l'empereur[1], qui avait épousé le duc Ottavio, après la mort d'Alexandre, duc de Florence, son premier mari. Je savais que j'y trouverais plusieurs de mes amis qui étaient venus de Florence avec cette princesse. Elle-même était fort bien disposée en ma faveur, grâce au gouverneur du château. Celui-ci, en effet, avait dit au pape que, le jour où la duchesse fit son entrée à Rome, j'avais empêché un dégât de plus de mille écus, qu'une grosse pluie menaçait d'occasionner. Il raconta qu'en voyant son désespoir, je le consolai et braquai quelques pièces d'artillerie du côté où les nuages étaient le plus épais, et qu'à l'instant où l'eau commença à tomber avec force, je fis feu, et avec tant de succès, qu'à la quatrième décharge la pluie s'arrêta et le soleil se montra; qu'ainsi moi seul avais été cause que la fête s'était heureusement passée. Lorsque la duchesse fut instruite de cette circonstance, elle dit : « Benvenuto est un de ces gens de talent qu'aimait mon mari, le duc Alexandre. Je ne les oublierai pas quand l'occasion de leur être utile se présentera. » De plus, elle avait parlé de moi au duc Ottavio. C'est pourquoi je me rendais directement chez Son Excellence, qui habitait dans le Borgo-Vecchio un magnifique palais. J'étais certain que le pape ne violerait pas cet asile; mais ce que j'avais accompli jusque-là avait été trop merveilleux pour un homme. Dieu ne voulut pas que je tombasse dans le péché d'orgueil, et, pour mon bien, il me condamna à subir une épreuve encore plus sévère que la première. On verra bientôt comment cela eut lieu.

1. Charles-Quint. — E. F.

Pendant que je rampais le long des escaliers, un domestique du cardinal Cornaro me reconnut et courut de suite réveiller son maître, auquel il dit : « Monsignor révérendissime, votre Benvenuto est là en bas; il s'est évadé du château; il se traîne tout ensanglanté. Autant qu'on peut en juger, il a une jambe cassée. Nous ne savons où il va. — Courez, s'écria le cardinal, et apportez-le-moi ici dans ma chambre. »

Quand je fus près de lui, il me dit de ne rien craindre et il envoya de suite chercher les premiers chirurgiens de Rome. Ce fut l'habile maestro Giacomo de Pérouse qui me pansa. Il me rejoignit admirablement les os; puis il me banda la jambe et me saigna de sa propre main. Soit que mes veines fussent beaucoup plus gonflées qu'à l'ordinaire, soit que maestro Giacomo eût voulu me pratiquer une incision plus large que de coutume, toujours est-il que le sang alla le frapper au visage avec tant de force et en telle abondance, qu'il fut forcé d'interrompre son opération. Il regarda cet accident comme un funeste présage et il ne consentit qu'avec beaucoup de peine à continuer de me panser. Plusieurs fois il voulut m'abandonner en songeant qu'il pouvait être sévèrement puni pour m'avoir soigné. Le cardinal me fit placer dans une chambre secrète et courut au palais avec l'intention de demander ma liberté au pape.

CXI

Rumeur à Rome.

Pendant ce temps Rome était en rumeur. En effet, déjà on avait aperçu mes bandes de toile flotter le long de la grande tour du château et toute la ville courait les voir.

Le gouverneur était alors en proie à un de ses plus violents accès de folie. Il luttait contre ses domestiques pour s'envoler du haut de la tour, et prétendait que lui seul pouvait me rattraper en volant après moi.

Messer Roberto Pucci, père de messer Pandolfo, ayant entendu raconter la grande nouvelle, sortit pour s'en assurer lui-même. Il se rendit ensuite au palais, où il rencontra le cardinal Cornaro, qui lui raconta tous les détails de mon évasion et lui dit que j'étais déjà pansé et que je reposais dans un de ses appartements.

Ces deux braves et dignes seigneurs allèrent, d'un commun accord, se jeter aux genoux du pape qui, avant de leur laisser prononcer un mot, s'écria : « Je sais tout ce que vous voulez de moi. — Très saint Père, dit messer Roberto Pucci, nous vous demandons en grâce ce pauvre homme dont les talents méritent quelque indulgence, et qui vient de déployer un courage et un génie vraiment surhumains. Nous ne savons pas pour quelles offenses Votre Sainteté l'a tenu si longtemps en prison. Si ce sont des crimes trop exorbitants, Votre Sainteté est

juste et sage; qu'elle fasse donc sa volonté; mais si ce sont des fautes qu'on puisse excuser, que Votre Sainteté nous en accorde le pardon. — Je l'ai tenu en prison, répondit le pape avec confusion, à la requête de quelques personnes de notre cour, parce qu'il a été un peu trop insolent. Mais, connaissant son talent et voulant le garder près de nous, nous avions songé à lui conférer assez de faveurs pour qu'il n'eût aucun motif de retourner en France. Je suis très fâché du terrible accident qu'il a éprouvé. Dites-lui qu'il travaille à se guérir et que, quand il sera bien portant, nous le dédommagerons de ses souffrances. » Mes deux braves protecteurs accoururent m'apporter cette bonne nouvelle de la part du pape.

La noblesse de Rome, des jeunes gens, des vieillards, enfin des personnes de tout rang, vinrent me visiter. Le gouverneur du château, messer Giorgio Ugolini, en dépit de sa folie, se fit porter chez le pape. Dès qu'il fut en présence de Sa Sainteté, il déclara que, si l'on ne me ramenait pas en prison, ce serait le traiter avec une odieuse injustice. « Grand Dieu! s'écria-t-il, il s'est enfui malgré la parole qu'il m'avait donnée! Hélas! il s'est envolé et il m'avait promis de ne pas s'envoler! — Allez, allez, lui répondit le pape en riant, je vous le rendrai, soyez-en sûr. — Que Votre Sainteté lui envoie le gouverneur de Rome, reprit messer Giorgio, pour lui demander qui l'a aidé dans son évasion, car si c'est un de mes gens, je veux le pendre par la gorge au créneau dont Benvenuto s'est servi pour descendre. »

Quand messer Giorgio se fut retiré, le pape appela le gouverneur de Rome et lui dit en souriant : « Ce Benvenuto est un brave et son exploit une chose merveil-

leuse. Moi, aussi, pourtant, dans ma jeunesse, je suis descendu du même endroit. » C'était la vérité, car il avait été renfermé dans le château pour avoir falsifié un bref, lorsqu'il était abréviateur *di Parco majoris*[1]. Comme son crime était trop grave, le pape Alexandre, après l'avoir retenu longtemps en prison, avait résolu de lui faire trancher la tête. Mais il désirait que la fête du Corpus Domini fût passée pour procéder à cette exécution. Notre Farnèse, ayant appris tout cela, corrompit à force d'argent quelques gardes du château, s'entendit avec Pietro Chiavelluzzi, qui lui amena des chevaux, et, pendant que le pape était à la procession, il se plaça dans une corbeille et se fit descendre jusqu'à terre au moyen d'une corde[2]. On n'avait pas encore élevé les murailles dont le château était entouré; la grande tour seule était alors construite : de sorte que, pour s'évader, il fut loin de rencontrer les immenses difficultés que j'eus à surmonter. De plus, il était emprisonné à bon droit, tandis que moi, je l'étais fort injustement. Bref, il voulait se vanter devant le gouverneur de Rome d'avoir, lui aussi, été brave et hardi dans sa jeunesse, et il ne s'aperçut pas qu'il mettait au jour ses infâmes scélératesses. « Allez, ajouta-t-il, et dites à Benvenuto qu'il avoue franchement qui l'a aidé; peu importe qui ce soit, puisque je lui ai pardonné, vous pouvez le lui affirmer en toute conscience. »

1. Dignitaires chargés de l'expédition des brefs en cour de Rome, où ils jouissaient d'une grande considération. — E. F.

2. Cette aventure, dont parle aussi le Véronais Panvinio dans sa *Vie de Paul III*, serait arrivée plutôt sous le pontificat d'Innocent VIII que sous celui d'Alexandre VI. — E. F.

CXII

Nouvelles calomnies de Pier Luigi.

Le gouverneur de Rome qui, deux jours auparavant, avait été nommé évêque de Jesi, vint donc me trouver. « Benvenuto mio, me dit-il, bien que mon ministère soit de la nature de ceux qu'on redoute, je viens pour te rassurer par ordre exprès de Sa Sainteté, qui m'a raconté qu'elle-même s'était jadis évadée du château, mais avec l'aide de plusieurs amis, car, autrement, elle n'aurait pu se tirer de cette entreprise. Je te jure par les sacrements que j'ai reçus il y a deux jours, quand j'ai été consacré évêque, que le pape te rend la liberté et te pardonne. Il est très affligé de tes cruelles souffrances. Tâche donc de te guérir et regarde que tout a été pour le mieux; car cet emprisonnement que tu as subi, malgré ton innocence, sera cause de ton bonheur à toujours. Tu n'auras plus à craindre la pauvreté, et tu ne seras plus obligé de retourner en France et de traîner çà et là une vie tourmentée. Ainsi, dis-moi franchement comment l'affaire s'est passée et qui t'a aidé. Tu n'auras ensuite à songer qu'à te reposer et à te guérir. » Je lui contai mon aventure de point en point, sans rien oublier, pas même le porteur d'eau qui m'avait enlevé sur ses épaules. Quand j'eus fini, le gouverneur s'écria : « Il est vraiment inconcevable qu'un seul homme ait pu faire de telles choses : il n'y a que toi pour cela. » Il me prit ensuite la main et

ajouta : « Bon courage! car, par cette main que je touche, tu es libre et tu seras heureux. » Là-dessus, il partit et laissa la place à une foule de gentilshommes et de seigneurs qui venaient me visiter et se disaient entre eux : « Allons voir cet homme qui opère des miracles. » Ceux-ci m'offraient une chose, ceux-là me faisaient présent d'une autre.

Le gouverneur, étant retourné près de Sa Sainteté, lui rendit compte de ce que je lui avais dit. Le signor Pier Luigi, fils du pape, était présent. Tout le monde témoignait une profonde admiration. « A coup sûr, s'écria le pape, c'est une chose merveilleuse! » A ces mots, le signor Pier Luigi s'avança et dit : « Très saint Père, si vous relâchez Benvenuto, il vous en fera de bien plus étonnantes encore, car c'est une âme d'homme trop audacieuse. Je vais vous conter un autre de ses exploits que vous ignorez. Avant d'aller en prison, votre Benvenuto eut, avec un gentilhomme du cardinal Santa-Fiora, une querelle, à propos d'une vétille que ce gentilhomme lui avait dite. Il poussa la témérité jusqu'à défier son adversaire. Le gentilhomme en parla au cardinal Santa-Fiora, qui jura que, s'il s'en mêlait, il saurait bien ramener ce fou à la raison. Benvenuto, ayant appris cela, tint prête une escopette, avec laquelle il est certain de toucher un quattrino. Un jour, le cardinal se mit à la fenêtre; aussitôt Benvenuto, dont la boutique est voisine, s'arma de son escopette et visa Son Excellence. Heureusement le cardinal fut averti à temps et se retira de suite. Benvenuto, pour qu'on ne se doutât de rien, tira un ramier qui couvait dans un trou des combles du palais, et, chose incroyable, lui brisa la tête. Maintenant que Votre Sainteté agisse comme bon lui semblera; du moins, je

n'aurai pas manqué de l'avertir. Un de ces matins, Benvenuto, persuadé qu'il a été emprisonné à tort, aura peut-être l'envie de tirer sur Votre Sainteté. C'est un esprit qui ne connaît aucun frein et aucune crainte. Quand il tua Pompeo, il lui perça la gorge de deux coups de poignard, au milieu de dix personnes qui l'accompagnaient, et il se sauva, à la honte de ces gens-là, qui pourtant étaient des hommes de cœur. » Précisément le gentilhomme du cardinal Santa-Fiora, avec qui j'avais eu cette querelle, se trouvait là. Il confirma au pape tout ce que son fils venait de raconter. Le pape était bouffi de colère et ne soufflait mot. A présent je vais expliquer cette affaire en toute sincérité.

CXIII

Le ramier.

Ce gentilhomme du cardinal Santa-Fiora vint un jour chez moi et me présenta un petit anneau d'or tout couvert de vif-argent en me disant : « Polis-moi cet anneau et dépêche-toi. » J'étais occupé à travailler à des joyaux d'or enrichis de pierres précieuses. Lorsque j'entendis cet homme, à qui je n'avais jamais parlé et que je n'avais jamais vu, me commander avec tant d'insolence, je lui dis que je n'avais pas de polissoir et qu'il allât ailleurs. Alors, à propos de rien, il me déclara que j'étais un âne. Je lui répliquai qu'il en avait menti et que je valais mieux que lui sous tous les rapports; mais que, s'il

m'éperonnait, je lui appliquerais des ruades plus vigoureuses que celles d'un âne. Il raconta cette altercation au cardinal et me dépeignit comme un démon déchaîné. Deux jours après, je tirai, derrière le palais, sur un ramier qui couvait dans un trou. Plusieurs fois déjà j'avais vu un orfèvre milanais, nommé Giovan Francesco della Tacca, tirer sur ce même ramier, mais sans jamais le toucher. Ce jour-là, le ramier, que les arquebusades avaient effrayé, ne montrait exactement que sa tête. Comme Giovan Francesco et moi nous étions rivaux à la chasse à l'escopette, plusieurs gentilshommes de mes amis, qui se trouvaient dans ma boutique, me dirent : « Voilà là-haut le ramier de Giovan Francesco della Tacca, qu'il a tiré si souvent; tiens, regarde, ce pauvre animal a si peur qu'il montre à peine sa tête. » Je levai les yeux et je dis : « Le peu qu'il montre me suffirait pour le tuer, s'il attendait seulement que je misse en joue mon escopette. » Mes gentilshommes s'écrièrent que l'inventeur de l'escopette lui-même ne l'atteindrait pas. « Je parie, répliquai-je, un bocal de ce bon vin grec de Palombo l'aubergiste que je lui logerai ma balle dans sa petite tête, s'il me donne seulement le temps de coucher en joue mon admirable Broccardo (c'est ainsi que j'appelais mon escopette). » Au même moment, je le visai à bras tendu, sans appuyer la crosse de mon arme à mon épaule, et je fis ce que j'avais promis, sans songer au cardinal ni à qui que ce fût. J'avais même le plus profond respect pour ce prélat. Que l'on juge maintenant à combien de moyens la fortune a recours quand elle veut écraser un homme.

CXIV

Vente d'un chrétien pour un évêché.

Le pape, gonflé de dépit et de rage, réfléchit à ce que son fils lui avait dit. Deux jours après, le cardinal Cornaro alla demander un évêché que Sa Sainteté avait promis à un de ses gentilshommes, nommé messer Andrea Centano. Comme il s'en trouvait un vacant, le cardinal rappela au pape sa promesse. Paul III ne la nia pas et déclara qu'il était tout disposé à la tenir, pourvu que Sa Seigneurie révérendissime consentît à lui faire un plaisir, c'est-à-dire à remettre Benvenuto entre ses mains. Le cardinal lui répondit : « Si Votre Sainteté lui a pardonné et me l'a rendu, que dira le monde et de Votre Sainteté et de moi ? — Je veux Benvenuto, vous voulez l'évêché, que le monde dise ce qu'il voudra, » répliqua le pape. Cet honnête homme de cardinal pria le pape de lui accorder l'évêché et lui dit de faire ensuite ce que bon lui semblerait. Le pape, quelque peu honteux de la scélératesse avec laquelle il violait sa parole, reprit : « J'enverrai chercher Benvenuto, et, pour ma satisfaction, je le placerai dans les chambres du rez-de-chaussée qui donnent sur mon jardin secret. Il pourra se guérir et on ne lui défendra pas de voir tous ses amis. Je le défrayerai même de toutes ses dépenses, jusqu'à ce que cette petite fantaisie soit passée. » Le cardinal retourna de suite chez lui et m'envoya dire par le gentilhomme auquel l'évêché était

destiné que le pape voulait que je me remisse entre ses mains, mais qu'il me donnerait une des chambres basses de son jardin secret, où je recevrais mes amis comme si j'étais dans le propre palais de Sa Seigneurie. Je chargeai messer Andrea de supplier le cardinal de ne point me livrer au pape et de me laisser moi-même tirer d'embarras. J'ajoutai que je me ferais envelopper dans un matelas et porter hors de Rome en un lieu sûr; que me livrer au pape, c'était m'envoyer à la mort. Le cardinal se serait probablement prêté à ce que je demandais; mais ce messer Andrea, qui espérait l'évêché, dénonça l'affaire. Le pape m'envoya donc chercher sur-le-champ et ordonna qu'on me mît, ainsi qu'il l'avait prescrit, dans une des chambres basses de son jardin secret. Le cardinal me fit dire de ne rien manger de ce qui sortirait de la cuisine du pape; qu'il aurait soin de garnir ma table; qu'il n'avait pu agir autrement qu'il n'avait fait; que j'eusse bon courage, et qu'il se remuerait si bien qu'il me rendrait la liberté. Je laissais donc de côté les aliments qu'on m'envoyait du pape et je ne touchais qu'à ceux qui me venaient du cardinal.

Chaque jour, je recevais la visite d'une foule de grands et nobles personnages qui m'accablaient d'offres de service. Je comptais parmi mes amis un jeune Grec âgé de vingt-cinq ans. Il était d'une adresse extraordinaire à tous les exercices du corps et jouait de l'épée mieux que qui que ce fût à Rome. Il était fort honnête et fort loyal, mais faible et crédule au dernier point. Il avait entendu dire que le pape avait déclaré qu'il voulait me dédommager de mes souffrances. C'était la vérité; le pape avait bien parlé de cela d'abord, mais en dernier lieu il avait complètement changé d'avis. « Benvenuto mio, me disait

mon brave jeune homme, on assure dans Rome que Sa Sainteté t'a donné un office de cinq cents écus de rente; ainsi, de grâce, veille à ce que ces soupçons ne te fassent point perdre un si bon morceau. » Moi, de mon côté, je le suppliais à mains jointes de travailler à mon évasion. « Je sais, lui disais-je, que le pape pourrait me faire beaucoup de bien, mais je tiens de science certaine qu'il cherche à me faire beaucoup de mal en secret. Je te prie donc de te hâter et de ne rien négliger pour me sauver de sa fureur. Si tu me tires d'ici de la manière que je t'indiquerai, je te devrai la vie, et je serai toujours prêt à la sacrifier pour toi quand tu en auras besoin. » Ce pauvre jeune homme me répondit les larmes aux yeux : « Frère, tu veux courir à ta ruine, mais je ne puis te résister. Ainsi, donne-moi tes ordres, je les exécuterai, bien qu'à contre-cœur. » Nous étions donc d'accord, et je lui avais entièrement déroulé mon plan, dont le succès était facile et indubitable, lorsqu'au moment où je croyais qu'il allait tout préparer, il vint me déclarer que pour mon bien il voulait me désobéir, et qu'il savait à quoi s'en tenir sur ce que lui avaient dit des familiers du pape qui connaissaient mon affaire à fond. Ma colère égala mon désespoir, car je n'avais aucun autre moyen de salut. Cela se passait en l'année 1539, le jour de la fête du *Corpus Domini*. J'étais en discussion avec le Grec depuis le matin, lorsque le soir on m'apporta une quantité de plats de la cuisine du pape et de celle du cardinal Cornaro. Plusieurs de mes amis étant arrivés à ce moment-là, je les invitai à souper avec moi, et, malgré ma jambe garnie d'éclisses, nous fîmes chère lie. Ils ne me quittèrent qu'à une heure de la nuit. Mes deux domestiques m'aidèrent à me coucher, puis se retirèrent dans l'antichambre.

CXV

Nouvel emprisonnement.

J'avais un chien à longs poils noirs comme une mûre. Il chassait admirablement et ne s'écartait jamais de moi de plus d'un pas. Pendant la nuit dont je parle, il s'était fourré sous mon lit, où il se mit à aboyer si lamentablement que trois fois j'appelai mes domestiques pour l'ôter de là; mais, dès qu'ils se montraient, il se jetait sur eux pour les mordre. Mes domestiques étaient frappés d'épouvante et craignaient que cet animal ne fût enragé, car il hurlait sans discontinuer. A quatre heures de la nuit, le bargello entra dans ma chambre avec une foule de sbires. Aussitôt mon chien sortit de sa retraite, se précipita sur eux avec fureur, déchira leurs capes et leurs chausses, et leur causa une telle frayeur qu'ils le crurent enragé. Mais le bargello, qui était un homme d'expérience, leur dit : « Les bons chiens ne manquent jamais de deviner et de prédire le mal qui doit arriver à leurs maîtres. Que deux de vous prennent des bâtons et se défendent contre ce chien. Que les autres attachent Benvenuto sur cette chaise et le mènent où vous savez.» Ainsi que je l'ai noté plus haut, le jour de la fête du *Corpus Domini* venait de s'écouler, et il était environ quatre heures de la nuit. Les sbires m'enlevèrent après m'avoir soigneusement enveloppé. Quatre d'entre eux marchaient à côté de nous, et poussaient au large le peu de gens qui se rencontraient

encore dans la rue. On me transporta ainsi à Torre-di-Nona, où l'on me déposa dans la prison de la Vie[1] sur un maigre matelas.

Un des sbires resta près de moi toute la nuit et ne cessa de se lamenter sur ma mauvaise fortune. « Hélas! s'écriait-il, que leur as-tu donc fait, pauvre Benvenuto ?» Les paroles de cet homme et le lieu où je me trouvais ne me laissèrent point de doute sur le sort qui m'était réservé. Pendant une grande partie de la nuit je me fatiguai à chercher pour quelle cause Dieu se plaisait à m'infliger une si rude pénitence, et comme je ne pouvais la découvrir, je me tourmentais violemment. Le sbire s'efforçait de me consoler de son mieux; mais je le conjurai, pour l'amour de Dieu, de ne plus m'adresser un mot, attendu qu'abandonné à moi-même, je prendrais une résolution plus vite et plus aisément. Il me promit de se taire.

Alors je tournai mon cœur tout entier vers Dieu, et je le suppliai dévotement de vouloir bien m'accepter dans son royaume, bien que je me fusse plaint de mon sort, en songeant à mon innocence, qui me paraissait évidente. « En effet, me disais-je, si j'ai commis des homicides, le vicaire du Christ m'a rappelé de ma patrie et m'a pardonné, en vertu de sa propre autorité et de celle que la loi lui confère. Tout ce que j'ai fait n'a été que pour défendre le corps que Dieu m'a prêté. Ainsi, d'après les lois qui régissent le monde, je ne crois point avoir mérité cette mort. Il me semble qu'il en est de moi comme de ces malheureux qui, en marchant dans la rue, sont

1. On appelait ainsi la prison où l'on enfermait les condamnés à mort. — E. F.

tués par une pierre qui leur tombe sur la tête. C'est là un effet incontestable de la puissance des étoiles, qui provient, non de ce qu'elles sont conjurées pour notre bien ou notre mal, mais de ce que nous sommes soumis à leurs conjonctions. Cependant je reconnais que je possède le libre arbitre, et je suis certain que, si ma foi était assez exercée, les anges du ciel me tireraient de cette prison et me délivreraient de tous mes maux. Mais Dieu ne m'a pas jugé digne de cette faveur : il faut donc que les influences célestes assouvissent sur moi leur malignité. » Après avoir longtemps lutté de cette façon avec ma pensée, je me résignai et m'endormis.

CXVI

Benedetto da Cagli. — La signora Jerolima.

Au point du jour, le sbire m'éveilla en me disant : « Pauvre malheureux, il n'est plus temps de dormir. Le messager qui doit t'annoncer une mauvaise nouvelle est arrivé.— Plus tôt je sortirai de la prison de ce monde, lui répondis-je, mieux cela vaudra; car je suis sûr que mon âme sera sauvée et que je mourrai innocent. Christ, notre glorieux et divin Sauveur, me range parmi ses disciples et ses amis, qui, ainsi que lui, ont souffert une mort injuste. Comme eux je meurs innocent et j'en rends grâce à Dieu du fond de mon cœur. Mais pourquoi celui qui doit me lire ma sentence n'entre-t-il pas?— Il pleure sur ton malheureux sort, » me répondit le sbire. Alors,

je l'appelai par son nom, qui était Benedetto da Cagli. « Avancez, lui criai-je, avancez, messer Benedetto mio, je suis bien préparé et bien résolu. N'est-il pas plus glorieux pour moi de mourir innocent que coupable ? Avancez, je vous prie, et amenez-moi un prêtre à qui je puisse dire quatre mots, bien que je n'en aie pas besoin, car je me suis hautement confessé à Dieu Notre-Seigneur; c'est seulement pour observer les lois de notre sainte mère l'Église, à qui je pardonne franchement l'inique condamnation qu'elle a prononcée contre moi. Ainsi approchez, messer Benedetto mio, et expédiez-moi vite avant que la tête ne vienne à me tourner. »

Quand j'eus achevé ces paroles, ce brave homme, sans lequel on ne pouvait m'exécuter, dit au sbire de fermer la porte. Il courut aussitôt chez la femme du signor Pier Luigi, qui demeurait avec la duchesse Marguerite d'Autriche. Dès qu'on l'eut introduit chez elle, il dit : « Illustrissima padrona, je vous en prie au nom de Dieu, veuillez envoyer dire au pape qu'il charge une autre personne de lire cette sentence à Benvenuto, et de remplir mon office, car j'y renonce, et de ma vie je ne le remplirai. » Puis il partit en sanglotant amèrement. La duchesse, qui était présente, s'écria avec colère : « Voilà donc la belle justice qu'administre à Rome le vicaire de Dieu! Le duc, mon premier époux, qui tenait en haute estime Benvenuto pour son talent et son caractère, avait bien raison de vouloir l'empêcher de retourner à Rome et de le garder près de lui à tout prix. » Et elle se retira en murmurant des paroles d'indignation.

La femme du signor Pier Luigi, qui se nommait la signora Jerolima, se rendit sur-le-champ chez Sa Sainteté. Elle se jeta à ses genoux, et, en présence de plusieurs

cardinaux, parla avec tant de force et d'énergie qu'elle força le pape à rougir et à dire : « Pour l'amour de vous, nous lui laisserons la vie, bien que notre arrêt ne nous ait été dicté par aucun sentiment d'animosité contre lui. » Le pape n'agit ainsi qu'à cause des cardinaux qui avaient entendu les paroles de cette admirable et courageuse femme.

Pendant ce temps, j'étais dans une terrible agitation : le cœur me battait avec violence et sans relâche. Les gens qui devaient jouer le triste rôle d'exécuteurs partageaient mon inquiétude. Enfin, à l'heure du dîner, chacun alla à ses affaires, et on m'apporta mon repas. Ma surprise fut extrême. Je m'écriai : « La vérité a été plus forte que la malignité des influences célestes. Mon Dieu, je vous en prie, si tel est votre bon plaisir, sauvez-moi de ce péril ! » Je me mis ensuite à manger, et, de même que j'avais accepté avec fermeté l'idée de la mort, de même j'accueillis avec force l'espoir d'un meilleur sort. Je dînai de bon cœur, puis je restai sans voir et sans entendre personne jusqu'à une heure de la nuit. Alors seulement parut le bargello avec bon nombre de sbires. Il me fit asseoir sur cette chaise qui avait servi à me transporter le soir précédent, et, après m'avoir engagé avec bonté à ne rien craindre, il ordonna à ses sbires d'avoir aussi soin de ma jambe cassée que de ses propres yeux. Ils lui obéirent et me ramenèrent au château Sant'Agnolo, d'où je m'étais évadé.

CXVII

Le cachot.

Quand nous fûmes arrivés au sommet de la tour du château, à l'endroit où se trouve une petite cour, les sbires m'y laissèrent enfermé quelque temps. Le gouverneur, malgré sa maladie, se fit transporter près de moi. « Tu vois que je t'ai repris! » me dit-il. « Oui, répliquai-je, et toi, tu as vu que je me suis évadé, comme je te l'avais annoncé! Et tu ne m'aurais pas repris, si, au mépris des lois les plus sacrées, je n'eusse pas été vendu pour un évêché par un cardinal vénitien à un pape romain, à un Farnèse. Mais puisqu'ils ont établi cet usage infâme, fais le pis que tu pourras, je ne m'en soucie pas le moins du monde. » Ce pauvre homme se mit à crier à tue-tête : « Hélas! hélas! il ne se soucie ni de vivre ni de mourir, et il est encore plus audacieux que quand il était en bonne santé. Mettez-le sous le jardin et ne me parlez jamais de lui, car il est cause de ma mort. »

On me porta donc dans une sombre prison souterraine du jardin, remplie d'eau, de tarentules et d'insectes venimeux. On me jeta à terre un mauvais petit matelas d'étoupes. Le soir, on ne me donna point à manger et on m'enferma à quadruple serrure. Je restai ainsi jusqu'à la dix-neuvième heure du lendemain. Alors on m'apporta à dîner. Je demandai quelques-uns de mes livres à mes geôliers; aucun d'eux ne me répondit, mais ils en infor-

mèrent ce pauvre diable de gouverneur qui voulait savoir ce que je disais. Le lendemain, on me donna ma Bible et les chroniques de Giovan Villani. Lorsque je réclamai d'autres livres, on me signifia que je n'en aurais point d'autres et que j'en avais déjà trop. Je vivais ainsi misérablement, couché sur un matelas pourri. Au bout de trois jours, rien n'avait échappé à l'action de l'humidité et de l'eau. Ma jambe cassée me condamnait à un repos absolu. Quand, pressé par un besoin, je voulais sortir de mon lit pour ne point le souiller, j'étais forcé de me traîner à quatre pattes avec d'atroces souffrances. Chaque jour, pendant une heure et demie à peu près, un léger rayon de lumière pénétrait par réverbération dans mon odieuse caverne, à travers une étroite ouverture. Il ne m'était possible de lire que pendant ce peu de temps. Je passais patiemment le reste du jour et de la nuit dans les ténèbres, sans cesser de penser à Dieu et à la fragilité humaine. J'étais convaincu que ma misérable vie finirait bientôt dans ce souterrain. Cependant je me consolais de mon mieux en songeant combien plus cruel aurait été mon supplice, si, pour quitter cette vie, j'avais dû subir les indicibles angoisses du stylet. Là, au contraire, je m'en allais dans une espèce de somnolence dont la douceur augmentait incessamment. En effet, je sentais que je m'éteignais peu à peu, lorsqu'enfin mon robuste tempérament se fit à ce purgatoire. Quand je vis qu'il s'y était habitué, je me déterminai à supporter mes douleurs tant que mes forces me le permettraient.

CXVIII

La Bible. — Un prodige.

Je me mis à lire et à méditer dévotement la Bible. Elle m'enthousiasma au point que, si j'avais pu, j'aurais lu sans relâche; mais, dès que la lumière me manquait, toutes mes misères m'assaillaient et me réduisaient à un tel désespoir, que plusieurs fois je résolus de m'ôter moi-même la vie. Comme on ne me laissait point de couteau, il m'était difficile d'accomplir ce dessein. Pourtant une fois je disposai, à l'aide d'un énorme billot de bois, une espèce de trébuchet, qui en tombant sur ma tête me l'aurait écrasée du coup. Dès que j'eus achevé cette machine, je me préparai à la faire jouer; mais, au moment où j'allais y porter la main, je fus saisi par une force invisible et lancé à quatre brasses de l'endroit où je me trouvais. Ma terreur fut si grande, que je restai évanoui depuis la pointe du jour jusqu'à la dix-neuvième heure, moment où l'on m'apporta mon dîner. Mes geôliers avaient déjà dû venir plusieurs fois sans que je m'en fusse aperçu; car, lorsque je les entendis, le capitaine Sandrino Monaldi entra en disant : « Ah! le malheureux! quelle triste fin pour de si rares talents! » A ces mots, j'ouvris les yeux et je vis des prêtres revêtus de leurs robes. « Vous disiez qu'il était mort! » s'écrièrent-ils. « Je l'ai dit parce que je l'ai trouvé mort, » répondit Bozza. Aussitôt ils me relevèrent et jetèrent hors de la

prison mon matelas qui était pourri, au point qu'il ne formait plus qu'une pâte flasque et filandreuse. Le gouverneur m'en fit donner un autre lorsqu'on lui eut appris tout cela. En cherchant ce qui pouvait m'avoir arrêté dans l'exécution de mon dessein, je pensai que ce devait être mon ange gardien.

CXIX

Songe.

La nuit suivante, un être merveilleux m'apparut en songe sous la forme d'un jeune homme d'une beauté ravissante. Il me disait d'un ton de reproche : « Sais-tu qui t'a confié ce corps que tu voulais détruire avant le temps ? » Il me sembla que je lui répondis que je le tenais du Dieu tout-puissant. « Tu méprises donc ses œuvres, reprit-il, puisque tu veux les détruire ? Laisse-toi guider par lui et ne désespère pas de sa bonté. » Il ajouta une foule d'autres choses admirables dont ma mémoire n'a retenu que la millième partie. Je ne tardai pas à rester convaincu que cet ange m'avait dit la vérité.

En promenant mes regards çà et là dans ma prison, j'aperçus quelques morceaux de brique détrempés par l'humidité. Je les frottai l'un contre l'autre et j'en formai une espèce d'encre. Je me traînai à quatre pattes auprès de la porte de ma prison et je la travaillai si bien avec mes dents, que je réussis à en arracher un petit éclat. J'attendis ensuite le moment où la lumière pénétrait dans la prison : elle venait à vingt heures et demie et y

restait jusqu'à vingt et une heures et demie. Alors je commençai à écrire de mon mieux, sur des pages blanches qui se trouvaient dans ma Bible, un dialogue où mon corps reprochait à mes esprits de vouloir quitter la vie. Ceux-ci alléguaient leurs souffrances pour excuse, et le corps les ranimait en leur promettant un meilleur avenir. Du reste, voici le dialogue :

Afflitti spirti miei,
Oimè, crudei, che vi rincresce vita!

Se contra il Ciel tu sei,
Chi fia per noi? chi ne porgerà aita?
Lassa, lassaci andare a miglior vita.

Deh! non partite ancora,
Che più felici et lieti
Promette il Ciel, che voi fussi giammai.

Noi resterem qualche ora,
Purchè dal magno Iddio concesso sieti
Grazia, che non si torni a maggior guai[1].

Lorsque j'eus puisé en moi-même ces consolations, je repris ma vigueur et je continuai de lire ma Bible. J'avàis tellement accoutumé mes yeux à l'obscurité, que j'étais arrivé à pouvoir jouir de cette distraction trois

1. Benvenuto. — O mes Esprits affligés, la vie, hélas! vous est à charge.

Les Esprits. — Si tu luttes contre le Ciel, qui nous protégera? qui viendra à notre aide? Laisse, laisse-nous chercher une existence meilleure.

Benvenuto. — Ah! ne partez pas si tôt, car le Ciel promet que vous serez plus heureux et plus contents que jamais.

Les Esprits. — Nous resterons pour quelques heures encore, pourvu que le Dieu tout-puissant t'accorde la grâce d'éviter de nouveaux et de pires malheurs. — E. F.

heures au lieu d'une heure et demie. Et j'admirais profondément ce que peut opérer la puissance de Dieu chez les âmes simples dont la foi est assez vive pour qu'il leur accorde tout ce qu'elles désirent. J'espérais que le Très-Haut ne me refuserait pas non plus son aide dans sa miséricorde et en faveur de mon innocence. Toutes mes prières et mes méditations étaient tournées vers lui, et bientôt je trouvai un tel bonheur dans ce pieux exercice, que j'oubliai complètement mes maux, et que je passai toute la journée à chanter des psaumes et d'autres hymnes de ma composition où je célébrais les louanges du Seigneur.

Cependant mes ongles étaient devenus d'une telle longueur qu'ils me faisaient vivement souffrir. Je ne pouvais me toucher sans me déchirer, ni m'habiller sans qu'ils se recourbassent en dedans ou en dehors, en me torturant cruellement. En outre mes dents se gâtèrent; les mauvaises, repoussées par les bonnes, perçaient peu à peu les gencives, au point que les racines sortaient de leurs alvéoles. Alors je les retirais comme d'un étui, sans éprouver aucun mal et sans répandre une goutte de sang. J'en perdis beaucoup de cette façon. Néanmoins, je me familiarisai encore avec ces nouvelles douleurs. Tantôt je chantais, tantôt je priais, tantôt j'écrivais à l'aide de ces briques pilées dont j'ai parlé plus haut. Je commençai, à la louange de la prison, un *capitolo*[1] où je racontais tous les incidents qui avaient marqué ma captivité. Je rapporterai ces vers en temps et lieu.

1. *Capitolo,* pièce de poésie italienne, du style badin ou satirique, composée de tercets.

CXX

La trappe du Sammalo.

Le bon gouverneur envoyait souvent épier secrètement ce que je faisais. Le dernier jour de juillet, je livrai cours à ma joie, en songeant à la grande fête qu'on a coutume de solenniser à Rome le 1er août. Je me disais : « Les années précédentes, j'ai célébré cette fête au milieu des vanités mondaines, cette fois je la passerai avec Dieu. Ah! combien ce bonheur est préférable à l'autre!... » Les espions répétèrent ces paroles au gouverneur, qui s'écria avec un mortel dépit : « Ah! mon Dieu! cet homme, malgré toutes les misères qui l'assaillent, vit et triomphe; et moi, j'ai beau être entouré de tous les biens de ce monde, je souffre et je meurs, et c'est lui qui en est cause. Allez vite, et jetez-le dans ce cachot souterrain où le prédicateur Foiano[1] est mort de faim. Peut-être alors réussirons-nous à le mater. »

Le capitaine Sandrino Monaldi se rendit aussitôt à ma prison, en compagnie d'une vingtaine d'estafiers du gouverneur. Ils me trouvèrent agenouillé. Je ne bougeai pas. J'étais en prières devant un Père éternel entouré

1. Benedetto da Foiano, dominicain, enfermé en 1530 au château Saint-Ange par ordre de Clément VII, pour avoir prêché en 1528 à Florence, lorsque cette ville s'était soulevée contre les Médicis, en appelant du haut de la chaire les citoyens à la défense de la République. — E. F.

27

d'anges, et un Christ victorieux que j'avais dessiné sur le mur avec un peu de charbon que j'avais trouvé recouvert de terre. Depuis quatre mois que j'étais obligé de garder le lit à cause de ma jambe cassée, j'avais rêvé si souvent que les anges venaient me la panser qu'elle avait fini par redevenir aussi vigoureuse que si elle n'eût jamais été brisée. Les émissaires du gouverneur entrèrent chez moi, armés jusqu'aux dents, comme s'ils eussent craint que je ne fusse un dragon venimeux. Le capitaine me dit : « Nous sommes nombreux, nous avons fait beaucoup de bruit en marchant, tu as dû nous entendre; pourquoi ne te retournes-tu pas? » A ces mots, je compris parfaitement ce qui pouvait m'arriver de pis; mais, comme j'étais façonné à la souffrance, je répondis : « Mon âme, mes contemplations et toutes mes facultés sont tournées vers ce Dieu du ciel qui me soutient. Quant à vous, je ne vous accorde que ce qui vous est dû, car vous n'êtes point dignes de voir ce qu'il y a de bon en moi, et vous ne pouvez le toucher. Ainsi, faites tout ce que vous voudrez à ce qui est en votre puissance. » Ce poltron de capitaine, ne sachant quelles étaient mes intentions, dit à quatre de ses hommes les plus robustes : « Quittez vos armes; » et dès qu'ils eurent obéi, il ajouta : « Vite, vite, sautez sur lui et empoignez-le. Serait-il le diable en personne, nous sommes trop nombreux pour avoir peur de lui. Maintenant tenez-le ferme, de crainte qu'il ne nous échappe. » En me voyant ainsi maltraité et violenté, j'imaginai cent fois pis que ce qui m'arriva. Je levai les yeux au ciel et je m'écriai : « Oh! juste Dieu! tu as racheté sur cette croix tous nos péchés! pourquoi donc mon innocence doit-elle payer pour des fautes qui me sont inconnues? Néanmoins que ta volonté soit

faite. » Pendant que les estafiers du gouverneur m'emportaient, précédés d'une torche allumée, je croyais qu'ils voulaient me jeter dans la trappe du Sammalo. On appelle ainsi un endroit effroyable où bien des gens ont été engloutis vivants en tombant de là dans un puits creusé sous les fondements du château. Tel ne fut point mon sort : aussi pensais-je que je m'en étais tiré à bon marché. On me déposa dans l'affreux tombeau où le Foiano était mort de faim, et on m'y laissa sans me faire d'autre mal. Dès que je fus seul, je me mis à chanter un *De profundis*, un *Miserere* et un *In te, Domine, speravi*. Je passai toute cette journée du 1er août à célébrer les louanges de Dieu. Mon cœur jubilait de foi et d'espérance. Le lendemain, on me retira de ce tombeau, et on me ramena dans la prison où j'avais dessiné Dieu le Père et son divin Fils. Quand je revis ces images, je versai de douces larmes de joie.

Le gouverneur voulait savoir chaque jour ce que je faisais et ce que je disais. Sur ces entrefaites, le pape apprit tout ce qui s'était passé, et, en même temps, que les médecins désespéraient de sauver la vie du gouverneur. A cette nouvelle, il s'écria : « Je ne veux pas que mon gouverneur quitte ce monde avant de s'être vengé de ce Benvenuto, qui est cause de sa mort. Je lui permets de le faire périr comme bon lui semblera. » Lorsque le duc Pier Luigi transmit cette décision au gouverneur, celui-ci lui dit : « Ainsi donc, le pape me donne Benvenuto et veut que je me venge. Eh bien, il n'a qu'à n'y plus penser et à me laisser faire! »

Le cœur du pape avait été sans pitié pour moi, mais celui du gouverneur fut d'abord plus cruel et plus barbare encore. Au même instant, cet être invisible qui déjà

m'avait empêché de me tuer, me secoua, m'enleva de ma couche, et me dit distinctement : « Allons, Benvenuto mio, vite, vite, adresse à Dieu tes prières accoutumées, élève vers lui ta voix de toutes tes forces! » Dans mon effroi, je me jetai à genoux, je récitai mes prières et un *Qui habitat in adjutorio,* puis je m'entretins avec Dieu. Tout à coup la même voix forte et éclatante me dit : « Repose-toi et ne redoute plus rien. » En effet, le gouverneur, après avoir commandé qu'on me mît à mort d'une manière effroyable, se rétracta subitement et dit : « Ce Benvenuto n'est-il pas celui que j'ai si souvent défendu, celui dont je connais l'innocence et le sort injuste? Comment Dieu aura-t-il jamais pitié de moi et de mes péchés, si je ne pardonne pas à ceux qui m'ont offensé? Pourquoi persécuterais-je un homme de bien qui m'a rendu service? Allons, au lieu de la mort, je lui donne la vie et la liberté, et, dans mon testament, j'ordonnerai qu'on ne lui réclame rien des frais qu'il aurait à payer ici. » Quand le pape apprit cela, il en fut vivement irrité.

CXXI

Le vœu.

Je continuai de consacrer mon temps à prier et à écrire mon *Capitolo*. Chaque nuit, je faisais les songes les plus gais et les plus agréables qu'on puisse imaginer. Il me semblait que j'étais constamment en compagnie de cet

être divin qui, si souvent, m'avait donné des avis salutaires. Pour toute grâce, je le suppliais de me mener dans un endroit où je pusse contempler le soleil. Je lui disais que c'était mon unique désir, et que je mourrais content si je pouvais voir cet astre une seule fois. Je m'étais tellement habitué à toutes les misères de ma prison, que j'avais fini par les oublier.

Cependant les familiers du gouverneur, qui s'attendaient à ce qu'on me pendît au créneau qui avait servi à mon évasion, comme il l'avait annoncé, étaient furieux de ce qu'il avait entièrement changé de résolution. Ils cherchaient continuellement, par tous les moyens possibles, à éveiller en moi la crainte de la mort; mais, ainsi que je viens de le dire, j'étais accoutumé à tout cela, au point que je ne redoutais plus rien.

Je n'étais plus tourmenté que du seul désir de voir le disque du soleil. Je ne cessai donc d'adresser de ferventes prières au Christ. « O vrai fils de Dieu! m'écriai-je, au nom de ta naissance, de ta mort sur la croix et de ta glorieuse résurrection, consens, je t'en supplie, à me trouver digne de voir le soleil, au moins en songe. Si tu permets à mes yeux mortels de le contempler, je m'engage à aller visiter ton saint sépulcre. » Je fis ce vœu et cette ardente prière le 2 octobre 1539.

Le lendemain matin, je me réveillai à la pointe du jour, à peu près une heure avant le lever du soleil. Je sortis de mon misérable grabat, je m'enveloppai d'une mauvaise robe, car le temps commençait à être froid, et je priai avec plus de dévotion que jamais. Je suppliai le Christ de me révéler, par sa divine inspiration, pour quelle faute je subissais une si rude pénitence; je le conjurai de ne point me refuser au moins cette grâce, puis-

qu'il n'avait point consenti à me laisser voir le soleil, même en songe.

CXXII

Vision.

A peine eus-je achevé cette prière que mon esprit invisible, semblable à un tourbillon, me saisit et me transporta dans une salle où il se découvrit à moi sous la forme d'un adolescent dont le visage était d'une beauté merveilleuse, mais plutôt austère que riant. « Tous ces gens que tu vois sont ceux qui ont terminé leur carrière mortelle, » me dit-il en désignant la multitude qui remplissait la salle. Je lui demandai pourquoi il m'avait amené en cet endroit. « Suis-moi, et bientôt tu le sauras, » me répondit-il. J'étais revêtu d'une cotte de mailles et je tenais un petit poignard à la main. Il me promena dans cette grande salle en me montrant des milliers d'individus qui marchaient de côté et d'autre. Nous avançâmes ainsi jusqu'à une petite porte qui lui livra entrée dans une ruelle étroite où il m'entraîna. Dès que je fus sorti de la salle, je me trouvai désarmé, en chemise blanche, tête nue, et à la droite de mon compagnon. Quand je me vis dans cette situation, mon étonnement fut grand, car je ne reconnaissais pas cette rue. En levant les yeux, j'aperçus la lumière du soleil qui frappait, au-dessus de moi, la façade d'une maison. « Ami, dis-je alors à mon compagnon, par quel moyen puis-je monter assez haut pour voir le disque du soleil ? » Il m'indiqua



[illegible]

CXXII

[illegible]



La vision prit la forme d'une Madone .

V

A. Quantin Imp. Edit

des degrés qui étaient à ma droite et me dit : « Vas-y seul. » Je m'éloignai de lui de quelques pas, et je me mis à gravir à reculons ces degrés. Peu à peu j'approchai du soleil. Je me hâtai de monter, et je ne m'arrêtai que quand mes regards embrassèrent le soleil tout entier. La force de ses rayons m'obligea de fermer les yeux. Bientôt, honteux de ma faiblesse, je les rouvris et je dis : « O mon doux soleil, que j'ai tant désiré, je ne veux plus contempler que ta face resplendissante, tes rayons dussent-ils m'aveugler ! » Je le regardais fixement depuis quelques instants, lorsque soudain il se dépouilla de ses rayons, qui se jetèrent à sa gauche, et je pus le contempler à mon aise avec un plaisir infini. J'étais émerveillé de ce prodige. Je restai en extase devant la divine grâce que Dieu m'accordait, et je m'écriai à haute voix : « Oh! que ta puissance est glorieuse et admirable ! Combien ta bonté surpasse mes espérances ! » Ce soleil sans rayons ressemblait exactement à un bain d'or fondu. Pendant que je considérais ce phénomène, le centre de l'astre lumineux se gonfla et il en sortit un Christ sur la croix, formé de la même matière que le soleil. Il respirait une grâce et une mansuétude telles, que l'esprit humain ne pourrait en imaginer la millième partie. A cette vue, je m'écriai : « Miracle ! miracle ! O Dieu ! ô clémence ! ô pouvoir infini ! de quels bienfaits tu me combles en ce jour ! » Tandis que je parlais ainsi, le Christ alla rejoindre les rayons ; puis le centre du soleil se gonfla comme la première fois et prit la forme d'une ravissante Madone assise, et tenant sur son bras l'Enfant divin qui semblait sourire. Elle était placée entre deux anges d'une beauté inestimable. Je vis encore dans le soleil, à droite, un personnage revêtu d'habits sacerdotaux. Il me tournait le

dos et regardait la Vierge et son Fils. Toutes ces choses étaient pour moi vraies, distinctes, animées. Je ne cessai de remercier Dieu et de proclamer ses louanges. Enfin, au bout d'un demi-quart d'heure, ce merveilleux spectacle s'évanouit et je me retrouvai sur mon grabat.

Aussitôt je me mis à crier avec force : « Le Très Haut a daigné me montrer sa gloire dans toute sa splendeur, qu'aucun autre œil mortel n'a peut-être jamais contemplée. Cette insigne faveur m'annonce que je vivrai libre, heureux et dans les bonnes grâces de Dieu, tandis que vous, ribauds, brigands, vous serez misérables et maudits du Seigneur. Sachez que le jour de la Toussaint, qui est celui où je vins au monde, l'an 1500, le 1[er] novembre, à quatre heures de la nuit, sachez que ce jour-là vous serez forcés de me tirer de ce cachot ténébreux, car je l'ai lu de mes propres yeux sur le trône de Dieu. Ce prêtre, qui regardait Dieu et dont les épaules étaient tournées vers moi, n'était autre que saint Pierre. Il plaidait ma cause, indigné que, dans son royaume, des chrétiens fussent victimes de si affreuses injustices. Ainsi, déclarez à qui vous voudrez que personne n'a plus le pouvoir de me nuire; et dites à celui qui me retient ici que, s'il me donne de la cire ou du papier pour représenter la glorieuse vision que j'ai eue, je lui prouverai clairement ce dont peut-être il doute. »

CXXIII

Remords du gouverneur.

Bien que les médecins n'eussent pas conservé le moindre espoir de sauver le gouverneur, il possédait encore toute sa tête et n'était plus tourmenté par ces accès de folie qui l'attaquaient chaque année. Comme il ne songeait plus qu'au salut de son âme, les remords harcelaient sa conscience, et il reconnaissait que j'avais été encore injustement opprimé. Il instruisit le pape des choses merveilleuses que je racontais; mais celui-ci, qui ne croyait ni à Dieu ni à diable, se contenta de lui répondre que j'étais fou et qu'il l'engageait à soigner sa santé le mieux possible.

Quand le gouverneur eut reçu cette réponse, il m'envoya tout ce qui était nécessaire pour écrire, et de plus de la cire et de petits outils pour modeler. Il accompagna ce présent de bonnes et consolantes paroles, qui me furent répétées par un de ses serviteurs qui avait de l'amitié pour moi et qui était tout l'opposé de cette bande de ribauds qui désirait ma mort. Je pris le papier et la cire, et, tout en travaillant, je composai ce sonnet, adressé au gouverneur :

S'i' potessi, signor, mostrarvi il vero
Del lume eterno in questa bassa vita,
Qual' ho da Dio, in voi via più gradita
Saria mia fede, che d'ogni alto impero.

Ahi! se'l credessi il gran Pastor del clero,
Che Dio s'è mostro in sua gloria infinita,
Qual mai vide alma, prima che partita
Da questo basso regno aspro e sincero[1];

Le porte di Justizia sacre et sante
Sbarrar vedresti, e'l tristo empio furore
Cader legato e al Ciel mandar la voce.

S'i' avessi luce, ahi lasso! almen le piante
Scolpir del Ciel potessi il gran valore!
Non saria il mio gran mal si greve croce[2].

CXXIV

Mort du gouverneur.

Le lendemain, le domestique qui m'était dévoué étant venu m'apporter à manger, je lui confiai ce sonnet. Comme ses camarades ne me voulaient que du mal, il le remit en cachette au gouverneur, qui, convaincu que l'injustice dont j'étais victime était la principale cause de

1. C'est peut-être *insincero* qu'il faut lire.

2. Si je pouvais, seigneur, vous faire voir, ainsi que Dieu l'a fait pour moi, la vérité de la lumière éternelle dans ce bas monde, mes paroles vous seraient plus agréables que celles du plus grand monarque.

Et si le grand Pasteur du clergé croyait que Dieu m'est apparu dans sa gloire infinie tel que jamais âme ne le verra, sinon après avoir quitté ce monde triste et trompeur;

Tu verrais s'ouvrir les saintes portes de la justice et la méchante fureur tomber en demandant pardon au Ciel.

Eussé-je encore assez de lumière pour éclairer mon travail! je pourrais reproduire la sublime image du Ciel et mon triste sort en serait adouci. — E. F.

sa mort, m'aurait volontiers relâché. Il prit le sonnet, et, après l'avoir lu et relu, il dit : « Ce ne sont là ni paroles, ni pensées de fou, mais bien de brave et honnête homme. » Et il enjoignit aussitôt à son secrétaire de porter mon sonnet au pape, de le lui remettre en mains propres, et de le prier de me rendre la liberté. Pendant que le secrétaire obéissait à cet ordre, le gouverneur m'envoya de la lumière pour le jour et la nuit, et tout ce qui pouvait contribuer à adoucir ma captivité : aussi ma santé, qui était en très piteux état, commença-t-elle à s'améliorer. Le pape lut plusieurs fois mon sonnet, puis chargea le secrétaire de dire au gouverneur qu'il ne tarderait pas à faire une chose qui lui serait agréable. Il aurait sans doute consenti à ouvrir ma prison ; mais le signor Pier Luigi, son fils, m'y retenait presque malgré la volonté de Sa Sainteté.

Le matin du jour de la Toussaint, j'étais occupé à dessiner et à modeler le prodigieux miracle que j'ai raconté, lorsque le gouverneur, dont la mort approchait, envoya son neveu Piero Ugolini me montrer des pierreries. Dès que je les vis, je m'écriai : « Voilà le signe de ma délivrance ! » — « Abstiens-toi de jamais penser à cela, Benvenuto, » me dit alors ce jeune homme à cerveau étroit. « Emporte tes joyaux, lui répondis-je, car, dans cette sombre caverne, je ne saurais voir assez clair pour apprécier la qualité d'une pierre. Quant à sortir de cette prison, la journée ne s'écoulera pas sans que vous veniez m'en tirer ; il faut qu'il en soit ainsi, vous ne pouvez l'empêcher. » Il sortit, me fit renfermer et s'éloigna. Au bout de plus de deux heures, il revint, sans escorte armée, accompagné seulement de deux jeunes gens, qui m'aidèrent à marcher. Il me conduisit dans la grande chambre

que j'avais déjà occupée en 1538, et on m'accorda toutes les aises que je réclamai.

Peu de jours après, le gouverneur ne put résister à la violence de sa maladie et quitta ce monde en croyant qu'on m'avait rendu la liberté. Il eut pour successeur messer Antonio Ugolini, son frère, qui lui avait persuadé que j'étais sorti de prison. Le pape, d'après ce que j'ai entendu dire, enjoignit à messer Antonio de me laisser dans ma nouvelle prison jusqu'à nouvel ordre.

CXXV

Le diamant pilé.

Messer Durante de Brescia et ce soldat, ex-garçon apothicaire à Prato, dont j'ai parlé plus haut, se concertèrent pour mêler à ma nourriture un poison qui causât ma mort en quatre ou cinq mois. Ils imaginèrent de se servir de diamant pilé. Cette pierre n'a rien de vénéneux en soi; mais, à l'opposé des autres pierres qui, en se pulvérisant, perdent leurs angles et s'arrondissent, le diamant, grâce à son indicible dureté, conserve toujours des pointes très aiguës. Pendant le travail de la digestion, ces particules s'attachent aux parois de l'estomac et des intestins; puis, chassées peu à peu en avant par les aliments qu'on introduit dans l'estomac, elles finissent, au bout de quelque temps, par percer les parois aux-

quelles elles adhèrent, ce qui entraîne inévitablement la mort. Le verre, au contraire, ou toute espèce de pierre autre que le diamant, ne peut s'arrêter et suit la même route que les aliments. Messer Durante donna donc un diamant d'une faible valeur à un des gardes du château, qui, dit-on, chargea un de mes grands ennemis, Lione Lioni[1], orfèvre arétin, de le pulvériser. Comme Lione était très pauvre et que la pierre valait quelques dizaines d'écus, il remit au garde une autre poudre, en lui disant que c'était celle du diamant qu'on devait m'administrer. Un vendredi matin, on jeta cette poudre dans tous les mets qu'on me servit, dans la salade, les ragoûts et la soupe. Je mangeai de bon appétit, car la veille, qui était un jour de fête, j'avais jeuné le soir. Je sentis bien craquer quelque chose sous mes dents, mais j'étais loin de soupçonner la scélératesse de mes ennemis. Après mon repas, je vis briller, sur un peu de salade que j'avais laissée dans mon assiette, de très petits grains qui, lorsque je les regardai près de la fenêtre, me rappelèrent le craquement extraordinaire que j'avais remarqué pendant que je mangeais. Après avoir bien examiné ces petits fragments, autant que mes yeux pouvaient en juger, je restai persuadé que c'était du diamant pilé. Aussitôt j'en conclus que j'étais mort.

1. Leone Leoni d'Arezzo n'avait, à l'époque dont parle Benvenuto, ni la réputation ni le haut crédit dont il commença à jouir vers le milieu de sa vie; car, en 1540, il fut condamné à perdre une main pour avoir battu un joaillier du pape. La peine fut commuée en celle des galères. Il fut gracié au bout d'un an. Il exécuta une foule de statues et de médailles pour Charles-Quint, qui le récompensa en le nommant chevalier et en lui donnant une mission à Milan. Leone y fixa sa demeure et y forma une magnifique collection d'objets d'art. — Voyez Vasari, *Vie de Leone Leoni*, t. IX, p. 304 et suiv.

Convaincu que j'étais perdu sans ressource, je me mis à prier dévotement, et, pendant une heure entière, je remerciai Dieu de m'avoir accordé un genre de mort aussi doux. Puisque mes étoiles m'avaient condamné, je me félicitais de pouvoir quitter la vie par un moyen si peu douloureux. Enfin, j'étais plein de résignation; je bénissais le monde et le séjour que j'y avais fait, et je songeais à passer à une vie meilleure avec la grâce de Dieu, que je croyais avoir parfaitement acquise.

Pendant que ces pensées me roulaient dans l'esprit, je tenais dans ma main quelques petits grains de cette pierre qui, selon moi, était du diamant. Comme l'espérance ne s'éteint jamais entièrement, je plaçai plusieurs de ces grains sur un morceau de fer; puis, avec la pointe d'un couteau, j'appuyai dessus d'abord doucement, ensuite avec plus de force, et bientôt je les entendis s'écraser. Je les examinai de près et je vis que je ne me trompais pas. Un nouvel espoir agita mon cœur et je me dis : « Ce n'est pas là ce que me destinait mon ennemi messer Durante, c'est une mauvaise pierre tendre qui ne peut causer le moindre mal. »

Je ne pensai donc plus à mourir. Je rendis grâces à Dieu et je bénis la pauvreté, qui souvent occasionne la mort des hommes, mais qui, cette fois, me sauvait la vie. En effet, messer Durante, mon ennemi, ou tout autre, ayant remis un diamant de la valeur de cent écus à Lione pour le pulvériser, ce dernier, qui était dans l'indigence, le garda et lui substitua un béryl verdâtre du prix de deux carlins, s'imaginant peut-être que cette pierre produirait le même résultat que le diamant.

CXXVI

L'évêque de Pavie.

A cette époque, monsignor de' Rossi[1] de Parme, évêque de Pavie et frère du comte de San-Secondo, se trouvait prisonnier au château, à la suite d'une mauvaise affaire qu'il avait eue à Pavie. Comme il m'aimait beaucoup, je m'approchai de l'ouverture de ma prison, je l'appelai à haute voix, et je lui dis que ces brigands avaient essayé de me faire mourir avec du diamant pilé. Je chargeai un de ses domestiques de lui montrer quelques grains que j'avais conservés, mais je m'abstins de lui avouer que j'avais reconnu que ce n'était pas du diamant. Je lui affirmai, au contraire, que ces bandits avaient certainement profité de la mort de notre brave gouverneur pour m'empoisonner. Je le priai ensuite de me donner chaque jour un de ses pains pendant le peu de temps qui me restait à vivre, parce que je ne voulais plus rien manger qui vînt d'eux. Il me promit de partager ses vivres avec moi.

Le nouveau gouverneur, messer Antonio, qui n'avait certainement pas trempé dans le crime tenté contre moi,

1. Giovanni Girolamo de' Rossi, connu par ses élégantes poésies italiennes. On le soupçonna d'avoir fait tuer à Rezzasco le comte Alexandre Langosio; on l'appela à Rome et on l'y emprisonna. Son procès traîna pendant cinq ans, au bout desquels il fut mis en liberté en 1544. Plus tard, le pape Jules III lui rendit son évêché, qu'il céda ensuite à un de ses neveux. — E. F.

fit beaucoup de bruit et voulut voir la pierre pulvérisée, dans la persuasion que c'était un diamant; mais, ayant ensuite réfléchi que le pape était là-dedans pour quelque chose, il jugea prudent de garder le silence.

Je continuais à écrire mon *Capitolo*, et j'y relatais avec soin tout ce qui m'arrivait de nouveau. Je ne me nourrissais que des mets que l'évêque de Pavie me faisait parvenir. Les vivres que le gouverneur, messer Antonio, m'envoyait de son côté m'étaient apportés par le soldat Giovanni, cet ex-apothicaire de Prato, mon ennemi mortel, celui-là même qui m'avait administré la poudre de diamant. Je lui déclarai que je ne voulais rien manger de ce qui venait par ses mains avant qu'il ne l'eût goûté. Il me répondit que cela ne se pratiquait que pour les papes. Je lui répliquai que, si les gentilshommes y étaient obligés à l'égard du pape, un Florentin comme moi pouvait, à meilleur droit encore, l'exiger d'un soldat, d'un ex-apothicaire, d'un paysan de Prato comme lui. Une violente dispute s'ensuivit naturellement entre nous.

Messer Antonio, honteux de ce qui s'était passé et désirant me faire payer la dépense dont son frère l'ancien gouverneur m'avait tenu quitte, chargea un autre de ses domestiques de m'apporter mes repas. Celui-là avait de l'affection pour moi et goûtait mes mets sans difficulté. Il m'apprit que chaque jour monseigneur de Montluc me réclamait avec instance de la part du roi, mais que le pape était peu disposé à me relâcher. Il ajouta que le cardinal Farnèse[1], jadis mon protecteur et mon ami, avait déclaré que de longtemps je ne devais pas songer à sortir

1. Alexandre Farnèse, fils de Pier Luigi, nommé cardinal à l'âge de quinze ans, mais qui justifia ensuite par sa conduite le choix de Paul III, qui l'avait chargé des plus importantes missions. — E. F.

de prison. A ces mots, je jurai que je recouvrerais ma liberté en dépit de tout. Mon brave jeune homme me supplia de m'apaiser, et me dit que, si je parlais ainsi, j'aggraverais ma position, et que, si j'avais confiance en Dieu, je devais attendre tranquillement ma délivrance. Je lui répondis que, grâce à Dieu, je n'avais nulle peur de la méchanceté et de l'injustice.

CXXVII

Le cardinal de Ferrare.

Quelques jours après, le cardinal de Ferrare arriva à Rome. Il alla saluer le pape, qui le retint si longtemps que l'heure du souper sonna. Le pape, qui était un homme de beaucoup d'esprit, désira continuer à causer à son aise de la France, pensant d'ailleurs qu'à table on dit bien des choses qu'on ne hasarderait pas ailleurs. Le cardinal, qui connaissait à fond le caractère et les mœurs splendides du grand roi François Ier, sut intéresser et amuser le pape bien plus que celui-ci ne l'imaginait : aussi le pape était-il de la meilleure humeur du monde, d'autant plus que cela se passait le jour où il avait coutume, chaque semaine, de faire une solide débauche, après laquelle il vomissait. Quand le cardinal vit que Sa Sainteté était en bonne disposition d'accorder des grâces, il me réclama de la part du roi avec chaleur, en insistant sur le vif désir que Sa Majesté avait de me posséder.

Alors le pape, qui sentait approcher l'heure de son vomissement, et chez qui la trop grande abondance de vin produisait son effet, dit au cardinal en riant aux éclats : « Allons, allons, emmenez-le chez vous sans perdre une minute! » Puis il donna des ordres en conséquence et se leva de table. Le cardinal m'envoya chercher sur-le-champ, avant que le signor Pier Luigi le sût, car il ne m'aurait laissé sortir de prison à aucun prix.

A quatre heures de la nuit, deux nobles gentilshommes du cardinal de Ferrare vinrent me tirer de ma prison et me conduisirent auprès de Son Excellence, qui m'accabla d'amitiés et me donna, dans son palais, un logement où je trouvai toutes mes aises.

Messer Antonio, qui avait succédé à son frère le gouverneur, exigea que je payasse toutes les dépenses que j'avais faites au château et tous les frais que réclament les sbires et autres gens de cette sorte. Il ne tint aucun compte des volontés que son frère avait exprimées à mon égard. Il m'en coûta bien des dizaines d'écus, et cela parce que le cardinal me dit de veiller sur moi si la vie m'était chère, attendu que, s'il ne m'avait pas retiré de prison le soir même, je n'en serais jamais sorti et que déjà le pape regrettait vivement de m'avoir relâché.

CXXVIII

Bernardo Galluzi. — Éloge de la prison.

Il faut que je retourne un peu en arrière pour que l'on comprenne certains faits que je rapporte dans mon *Capitolo.*

Parmi les amis dont j'eus la visite pendant mon séjour chez le cardinal Cornaro et dans le jardin secret du pape, il y avait un caissier de messer Bindo Altoviti, nommé Bernardo Galluzzi. Je lui avais confié la valeur de quelques centaines d'écus. Ce jeune homme vint me trouver dans le jardin secret du pape et voulut me rendre tout ce qu'il avait à moi. Je lui dis que mon argent ne pouvait être en meilleures mains ni en lieu plus sûr. Il semblait avoir de la répugnance à le garder; mais je l'y contraignis presque de force. Lors de ma sortie définitive du château, le pauvre garçon s'était ruiné : je perdis donc tout ce que je possédais.

Je relaterai encore ici qu'en prison j'eus un songe terrible, pendant lequel un être mystérieux me traça sur le front, avec une plume, des paroles de la plus haute importance, en me recommandant trois fois de ne point les révéler. A mon réveil, je sentis que mon front était contaminé. Du reste, j'ai consigné dans mon *Capitolo* plusieurs prodiges de ce genre. Tout ce qui arriva au signor Pier Luigi me fut également prédit d'une manière si claire et si exacte que je pensai qu'un ange seul avait pu me parler ainsi.

Je ne veux pas non plus passer sous silence la chose la plus étonnante qui soit jamais arrivée à un homme. Je la rapporte, afin de prouver que Dieu daigna me choisir pour confident des secrets de sa Providence. Qu'on sache donc qu'après la vision que j'ai racontée, il me resta sur la tête une lueur miraculeuse qui a été parfaitement vue par le petit nombre d'amis à qui je l'ai montrée. On l'aperçoit sur mon ombre, le matin, pendant deux heures, à compter du lever du soleil, surtout quand le gazon est couvert de rosée, et le soir au coucher du soleil. Je la remarquai en France, à Paris, où on la voyait beaucoup mieux qu'en Italie, parce que dans ce pays l'air est plus souvent chargé de vapeurs. Je puis cependant la voir et la montrer aux autres en tous lieux, mais toutefois moins distinctement qu'en France.

Maintenant je vais rapporter le *Capitolo* que je composai en l'honneur de la prison pendant ma captivité. Je poursuivrai ensuite le récit des événements heureux et malheureux qui ont marqué et qui marqueront le cours de ma vie.

CE CAPITOLO EST ADRESSÉ A LUIGI MARTINI.

Pour connaître de Dieu la puissance, et savoir jusqu'à quel point l'homme lui ressemble, je pense qu'il faut avoir été prisonnier comme moi.

Rongé de soucis, chargé de famille, accablé par la maladie, exténué par un long voyage.

Si tu veux pouvoir faire quelque chose de grand, sois donc arrêté injustement, reste longtemps en prison, abandonné de tous.

Dépouillé du peu que tu possèdes, maltraité, menacé de la mort, sans aucune espérance de salut.

Alors, poussé au désespoir, tu brises les portes de ta geôle et tu franchis les murailles du château, en attendant un plus noir cachot.

Mais, écoute bien, Luca : voici du plus beau. Dans ta chute, ta jambe s'est cassée; on te reprend, puis on te jette dans un trou humide sans te laisser de manteau.

Jamais une parole amie! toujours de tristes nouvelles que t'apporte avec ta nourriture un soldat, sale apothicaire, vil rustre de Prato.

Et, pour comble d'horreur, tu n'as pour t'asseoir qu'une chaise percée, du haut de laquelle tu médites sans cesse quelque chose nouvelle.

Au valet, commandement exprès de ne point t'écouter, de ne rien te donner, et d'à peine entre-bâiller ta porte.

Pour un cerveau toujours en travail, et, dès le berceau, plein de belles idées, vois, quels doux ébats! Point de papier, de plume, d'encre, d'outils, ni de feu!

Et cette grande tristesse dont je ne t'ai point parlé! Imagines-en mille sujets, qui tous trouveront place quand il en sera temps.

Maintenant revenons à notre premier projet, et chantons les louanges que mérite cette chère prison; mais à cette tâche les anges ne suffiraient pas.

Là, jamais l'homme de bien n'est entré, à moins qu'un ministre ou qu'un mauvais souverain ne l'y ait jeté par haine, ou pour quelque querelle, ou pour l'amour d'une catin.

Pour dire au vrai ce que je pense, c'est là seulement que l'on connaît Dieu et qu'on l'invoque sans cesse, car on y souffre tous les tourments de l'enfer.

Que l'être le plus pervers et le mieux connu pour tel passe deux tristes années en prison, il en sortira pur et vertueux et sera chéri de tous.

C'est que là le corps, l'âme et les vêtements se raffinent. L'homme le plus grossier y devient délicat et peut s'élever jusqu'aux degrés du ciel.

Je veux te conter une grande merveille. Un jour, cédant à un désir que parfois inspire le malheur, j'eus la fantaisie d'écrire.

Aussitôt je parcourus ma chambre, je tourmentai mes sourcils et mes cheveux; puis, je m'approchai de la porte et avec mes dents j'en arrachai un petit éclat de bois.

Je pris ensuite un morceau de brique par le sort envoyé, je le réduisis en poussière et j'en formai de l'encre à l'aide d'un peu d'eau croupie.

Alors, alors le feu de la poésie m'entra dans le corps! Je crois, en vérité, qu'il s'introduisit par où s'en va le pain, car c'était le seul chemin qui lui fût ouvert.

Mais revenons encore à ma première idée : pour connaître le bien, il faut d'abord connaître le mal, que Dieu m'envoie.

Parlons de la prison. De tous les arts n'est-elle pas l'origine? A tous les arts ne se rattache-t-elle pas? Ainsi à l'art de l'apothicaire veux-tu avoir recours? Elle te fera suer le sang de tes veines.

Par une vertu qui lui est naturelle, elle te donnera l'éloquence, le courage, l'audace, les grandes inspirations du bien comme du mal.

Heureux celui qui vieillit dans un cachot obscur! Il saura, s'il en sort, raisonner sur la guerre, sur les trêves et sur la paix.

Tout doit lui réussir, car il a sous les verrous acquis de si beaux talents que jamais, à coup sûr, sa cervelle ne dansera la moresque.

Tu me diras peut-être : « Tu as de moins les années que tu as passées en prison, et tu n'y as pas trouvé le secret de mettre en ta poitrine une heure de plus à vivre. »

C'est possible, et pourtant je chante ses louanges autant que je le puis. Il est vrai que de tous mes vœux j'appelle une loi qui empêche le méchant d'échapper au geôlier.

Oh! que je voudrais les tenir ici pour les instruire, tous ces grugeurs de nations! C'est là qu'ils apprendraient comment on gouverne.

Comment on mène et les choses et les hommes! Alors ils ne violeraient plus les lois, et tant de désordres ne nous affligeraient plus.

Pendant que j'étais en prison, j'y ai vu des moines, des prêtres, des soldats, et j'ai vu y rester le moins ceux qui le méritaient le plus.

Ah! si tu savais la rage qu'on ressent quand un de ces gueux sort de prison, et qu'on y reste! On maudit presque le jour où l'on est né.

Je n'en dirai pas plus, car mon cœur s'est fait d'or, de cet or si pur qu'on ne peut sans peine le travailler.

Je me souviens encore d'une chose dont je ne t'ai point parlé, Luca : je n'avais pour écrire qu'un livre d'un mien parent,

Où le long des marges je retraçais ces cruelles douleurs qui m'ont tordu les membres. T'ai-je dit que mon encre ne pouvait couler,

Que, pour faire un O, il fallait trois fois tremper dans l'encre ma plume de bois? Je ne crois pas que, pour les damnés, l'enfer ait de plus cruels tourments.

Mais je ne suis pas le premier que l'injustice ait ici renfermé. Je passe donc là-dessus, et je reviens à la prison où la souffrance me lime et la tête et le cœur.

Je veux que personne ne la chante plus haut que moi; grâce à elle, l'on peut transformer un ignorant en docteur et sans elle peut-on faire quelque chose de bien ?

Oh! que ne suis-je celui dont je viens de lire l'histoire! Si quelqu'un me disait comme à la piscine[1] : « Prends tes habits, Benvenuto, et va-t'en; »

Comme j'entonnerais le *Credo*, le *Salve Regina*, et les pate-

1. Allusion au miracle opéré par le Christ à la piscine de Bethsaïde.

nôtres sacrées! Comme aux pauvres, aux aveugles, aux boiteux chaque matin je donnerais l'aumône!

Oh! combien de fois ces lis sur mon visage ont jeté le frisson et la pâleur, et m'ont fait maudire et Florence et la France[1]!

Si jamais il m'advenait d'aller à l'hôpital et d'y rencontrer l'Annonciation[2], je m'enfuirais comme une bête sauvage.

Ce n'est pas vous, puissante Marie, ô Vierge sacrée, ni vos lis glorieux et saints, que je fuirais ainsi, car de leurs splendeurs le ciel et la terre sont radieux.

Mais je croirais voir encore ces fleurs crochues dont j'aperçois l'image à chaque coin, et qui m'inspirent une invincible terreur.

Devant ces armes, dont ils sont les victimes, oh! combien de nobles, de grands et de divins génies tremblent comme moi!

J'ai vu ce blason de mort du haut du ciel précipité au milieu des peuples imbéciles, et du roc où il tomba s'échapper un sinistre éclair[3].

J'ai vu du château le beffroi s'abîmer devant moi[4], comme me l'avait prédit celui qui dans le ciel et sur la terre sème la vérité.

J'ai vu ensuite un catafalque noir couvert de lis brisés, de larmes et de croix, et notamment de gens cloués au lit par de poignantes douleurs[5].

J'ai vu la mort redoutée épouvanter tantôt l'un, tantôt l'autre, et sa voix me disait : « J'enlèverai tous ceux qui te persécutent.

Puis, sur mon front, un être divin, avec la plume de saint Pierre, traça des mots sacrés que trois fois il me défendit de révéler.

1. Pier Luigi Farnese, qui avait fait emprisonner Cellini, portait six fleurs de lis dans ses armes; la ville de Florence une seule, et la France trois. — E. F.

2. Dans tous les tableaux représentant l'Annonciation de la Vierge, l'ange Gabriel est peint tenant à la main une branche de lis.

3. Ici et dans les tercets suivants, Cellini relate dans un style assez obscur les visions symboliques et prophétiques qu'il eut en prison et qu'il a déjà racontées, liv. IV, ch. vi.

4. Allusion à la mort du gouverneur du château.

5. Ceci est peut-être une allusion à la mort de Pier Luigi Farnèse.

J'ai vu celui qui guide le soleil vêtu de rayons, au milieu de sa cour, tel que jamais nul mortel ne l'a vu.

Sur un donjon un passereau solitaire chantait ; je m'écriai : Il prédit ma délivrance et la ruine de mes ennemis.

Je chantai et j'écrivis ma misère, en demandant à Dieu seul pardon et secours, car je sentais que la mort me fermait les yeux.

Jamais loups, lions, tigres ni ours n'ont été plus altérés de sang humain, jamais vipères n'ont eu de plus venimeuse morsure

Qu'un cruel larron de capitaine, scélérat fieffé et chef d'autres coquins, dont je ne veux parler que tout bas, afin que personne ne le sache.

Avez-vous jamais vu des sbires affamés qui s'abattent chez un malheureux pour exécuter une saisie ? Ils foulent aux pieds et la Vierge et le Christ.

C'est ainsi que, le 1er août, ils vinrent pour me transporter dans un sépulcre plus triste encore ; mais de Dieu la malédiction devait tomber sur eux en novembre[1].

Mais une trompette de vérité à l'oreille me révélait l'avenir, et tout par moi leur était répété sans réflexion, car la douleur éclatait.

Alors, ayant perdu leurs sinistres espérances, ils me donnèrent un diamant, non pas monté en or, mais pulvérisé, qu'ils mêlèrent à mes vivres.

J'exigeai, par bonheur, du vil gredin qui m'apportait ma pitance qu'il goûtât chaque aliment. Durante, mon grand ennemi, était l'auteur de ce coup ; je m'en étais douté.

Vers Dieu je tournai d'abord mes pensées ; pour mes péchés j'implorai sa pitié, et, les larmes aux yeux, je m'écriai : *Miserere !*

1. Pour comprendre ce tercet, il faut se souvenir que Cellini sortit de son cachot au mois de novembre, ainsi qu'il l'avait prédit lui-même.

Un peu remis de ma douleur affreuse, à Dieu je confiai mon âme, heureux d'aller dans un monde meilleur.

Alors je vis descendre du ciel un ange, tenant une palme glorieuse. D'un air radieux il me promit des jours plus prospères.

Au nom de Dieu, me dit-il, un destin cruel attend tes adversaires; ils seront écartés après un rude combat; toi, tu vivras dans la joie et la liberté, grâce à celui qui est le Père au ciel et sur la terre.









LIVRE CINQUIÈME[1]

1539-1543

I

Repos. — Voyage à Tagliacozzo

Pendant mon séjour chez le cardinal de Ferrare, tout le monde me témoigna le plus vif intérêt. Jamais jusque-là je n'avais reçu tant de visites. On était émerveillé que j'eusse survécu à de si effroyables tourments.

Tout en me reposant et en essayant de me remettre à mes travaux, je m'amusai à transcrire le *Capitolo* qu'on vient de lire. Puis, pour mieux rétablir mes forces, je résolus de prendre l'air. Avec la permission de mon bon

1. Ici commence le livre deuxième du manuscrit original

cardinal, qui me prêta des chevaux, je partis donc escorté de deux jeunes Romains : l'un était orfèvre; l'autre, étranger à l'art, n'était venu que pour me tenir compagnie.

Quand je fus sorti de Rome, je me dirigeai vers Tagliacozzo, où je pensais rencontrer mon élève Ascanio. Je l'y trouvai en effet avec son père, ses frères, ses sœurs et sa belle-mère. Il me serait impossible de dire toutes les caresses dont ils m'accablèrent. Au bout de deux jours, je repartis pour Rome et j'emmenai Ascanio avec moi. Pendant la route nous parlâmes si bien du métier que je brûlais du désir d'être à Rome pour aborder la besogne.

Dès que nous fûmes arrivés, je me disposai à travailler. Avant mon emprisonnement, j'avais commencé pour le cardinal un bassin d'argent et une magnifique aiguière. Je retrouvai le bassin et je chargeai Pagolo de l'achever. Quant à l'aiguière, elle m'avait été volée avec une foule d'autres objets de grande valeur, de sorte que je la recommençai. Elle était couverte de figures en ronde-bosse et en bas-relief. Le bassin, orné aussi de figures en ronde-bosse et de poissons en bas-relief, était à la fois si splendide et de si bon goût, que tous ceux qui le voyaient ne savaient ce qu'ils devaient le plus admirer de la vigueur du dessin, de la richesse de l'invention ou de l'habileté des ouvriers.

Le cardinal venait chez moi au moins deux fois par jour avec messer Luigi Alamanni et messer Gabriello Cesano[1]. Nous passions ensemble quelques heures dans

1. Écrivain d'une grande autorité, qui fut attaché au cardinal de Médicis et qui passa ensuite en France avec le cardinal d'Este.

de joyeuses causeries. Bien que je fusse surchargé de travaux, le cardinal ne cessait de me commander de nouveaux ouvrages. Il me donna à faire son cachet épiscopal de la grandeur de la main d'un enfant de douze ans. J'y gravai en creux deux petits sujets dont l'un représentait saint Jean prêchant dans le désert, et l'autre saint Ambroise à cheval et chassant à coups de fouet les Ariens. Ces compositions étaient si hardiment rendues, le dessin était si correct et l'exécution si parfaite que chacun disait que j'avais surpassé le grand Lautizio, qui cultivait exclusivement cette branche de l'art. Le cardinal était si fier de ce cachet qu'il se plaisait à le comparer aux sceaux des autres cardinaux de Rome, qui étaient presque tous de la main de Lautizio.

II

Nouveaux travaux.

Le cardinal me demanda aussi le modèle d'une salière qui ne ressemblât en rien à ce qui s'était fait jusqu'alors dans ce genre. Messer Luigi Alamanni et messer Gabriello Cesano débitèrent à ce propos une foule de belles choses. Le cardinal, auditeur fort bénévole, enchanté des dessins que ces deux habiles gens avaient tracés en paroles, se tourna vers moi et me dit : « Benvenuto mio, le projet de messer Luigi et celui de messer Gabriello me plaisent tant l'un et l'autre, que je ne sais auquel donner la préférence. Comme c'est toi qui dois exécuter, je te laisse libre de choisir. — Signori, répliquai-je alors, vous

savez quels personnages importants sont les fils des rois et des empereurs, vous savez quelle merveilleuse et divine splendeur entoure leurs personnes, néanmoins demandez à un pauvre et humble berger s'il a plus d'amour pour les fils de rois que pour les siens propres, à coup sûr il vous répondra qu'il aime mieux sa progéniture. Eh bien! j'ai la même affection pour les enfants de mon art : ainsi le premier que je vous montrerai, monsignore révérendissime, sera donc mon ouvrage et de mon invention. Bien des choses superbes en paroles sont souvent loin d'être belles quand on les exécute. » Puis, me tournant vers messer Luigi et messer Gabriello, j'ajoutai : « Vous avez parlé, et moi j'agirai. » Messer Luigi Alamanni sourit et m'adressa quelques compliments, auxquels sa beauté et la suavité de sa voix ajoutaient un nouveau charme. Messer Gabriello Cesano était tout l'opposé : ses paroles s'accordaient parfaitement avec sa laideur et son extérieur disgracieux.

Messer Luigi avait proposé de faire Vénus et Cupidon avec une foule de galanteries analogues au sujet, et messer Gabriello, la femme de Neptune, Amphitrite, entourée de tritons et de quantité de choses magnifiques à décrire, mais non à exécuter. Quant à moi, je plaçai sur une base ovale, longue de près de deux tiers de brasse, deux figures de la dimension de plus d'un palme, représentant la Terre et l'Océan, assis et les jambes entrelacées, par allusion à ces longs bras de mer qui entrent dans les terres. Dans la main gauche de l'Océan je mis un navire splendidement travaillé et propre à contenir le sel. Le dieu était assis sur quatre chevaux marins, et, de la main droite, tenait son trident. La Terre, sous la forme d'une femme aussi belle et aussi gracieuse que j'avais su

l'imaginer, avait une main appuyée sur un temple richement décoré, destiné à recevoir le poivre. De l'autre main elle tenait une corne d'abondance où j'avais rassemblé tout ce que je connaissais de plus magnifique au monde. Au dessous de la déesse, on voyait tous les plus beaux animaux que produit la Terre, et au-dessous de l'Océan, tous les poissons et les coquillages que je pus introduire dans un si petit espace. Enfin l'ovale dans son épaisseur était couvert de riches et nombreux ornements.

Le cardinal étant venu avec messer Luigi et messer Gabriello, je leur présentai ce modèle. Messer Gabriello rompit le premier le silence et dit : « On vivrait autant que dix hommes, cela ne suffirait pas pour achever cet ouvrage ; et vous, monsignore révérendissime, qui désirez cette salière, jamais vous ne l'aurez. Benvenuto a voulu vous montrer ses enfants, mais non les donner. Il ne nous a point imités : nous proposions des choses faisables, il en montre qui ne peuvent s'exécuter. » Messer Luigi Alamanni plaida ma cause, mais le cardinal signifia qu'il ne voulait point s'aventurer dans une si grande entreprise. « Monsignore révérendissime, et vous, savants signori, m'écriai-je alors, je vous déclare que je me flatte de pouvoir achever cet ouvrage pour qui de droit. Vous le verrez terminé et cent fois plus riche que le modèle,, et j'espère que j'aurai encore le temps d'en mener à fin de bien plus grands encore. » Le cardinal me répondit d'un ton piqué · « Si tu ne le fais point pour le roi chez qui je te conduis, je ne crois pas que tu puisses le faire pour d'autres. » Il me montra ensuite des lettres où le roi lui recommandait de revenir promptement, accompagné de Benvenuto. « Oh ! quand cela arrivera-t-il ? » m'écriai-je en levant lse mains au ciel. Le cardinal me dit d'expédier les affaires

que j'avais à Rome et de m'arranger pour être prêt à partir dans dix jours.

III

Départ pour la France.

Au moment du départ il me donna un bon et superbe cheval qu'il appelait Tournon, parce qu'il lui avait été donné par le cardinal de Tournon[1]. Mes élèves Pagolo et Ascanio furent également pourvus de montures.

Le cardinal divisa en deux troupes sa cour, qui était considérable. Il emmena avec lui les plus nobles de ses gens et prit la route de la Romagne, pour aller visiter la Madonna-di-Loreto, d'où il se rendit à Ferrare. L'autre troupe, qui était la plus nombreuse, et qui avait en garde ses plus beaux chevaux, se dirigea vers Florence. Le cardinal me dit que, si je voulais voyager avec sécurité, il fallait que je le suivisse, sinon que je courais danger de la vie.

Je manifestai à Son Excellence révérendissime l'intention de l'accompagner; mais, comme il faut que les décrets du ciel aient leur cours, il plut à Dieu de me rappeler en mémoire ma pauvre sœur, que mes malheurs avaient cruellement affligée. Je songeai aussi à mes cousines dont l'une était abbesse et l'autre cellérière du riche monastère de Viterbo, qu'elles se trouvaient ainsi

1. François de Tournon, un des grands hommes de son siècle, le même qui présida le colloque de Poissy.

gouverner complètement à elles deux. Ces chastes femmes avaient tellement souffert et tellement prié pour moi, que j'attribuais mon salut à leur fervente intercession. Tous ces souvenirs m'ayant vivement assailli, je me déterminai à prendre la route de Florence. — J'aurais pu éviter toute espèce de dépense en suivant le cardinal ou en me joignant au reste de sa maison; mais je préférai aller de mon côté.

Je fis ce voyage très agréablement avec un habile horloger, nommé maestro Cherubino, qui était de mes amis et que je rencontrai par hasard à Monte-Rossi[1], où j'arrivai escorté seulement de mes deux ouvriers, Pagolo et Ascanio, qui avaient quitté Rome avec moi le lundi saint.

Comme j'avais annoncé que j'irais avec le cardinal, je pensais qu'aucun de mes ennemis ne chercherait à m'inquiéter. Néanmoins, peu s'en fallut que je ne passasse un mauvais quart d'heure à Monte-Rossi, car mes ennemis avaient envoyé en avant une bande armée pour m'attaquer. Pendant que nous dînions, ces gens, ayant découvert que je ne marchais point avec le cardinal, se disposèrent à mettre à exécution leur infernal projet. Par bonheur, Dieu voulut que, sur ces entrefaites, arrivât la suite du cardinal; de sorte que je cheminai gaiement et sans danger jusqu'à Viterbo. Je n'avais plus rien à redouter; d'autant plus que j'avais soin de précéder de quelques milles la maison de Son Excellence, où je comptais des amis dévoués. Enfin, grâce à Dieu, j'entrai à Viterbo sain et sauf. Mes cousines et tout le monastère me firent l'accueil le plus aimable.

1. Monte Rosi. — E. F.

IV

Sienne. — Rixe et meurtre.

Je partis de Viterbo avec mes compagnons, et nous continuâmes notre route en chevauchant, tantôt devant, tantôt derrière la maison du cardinal. Le jeudi saint, à vingt-deux heures, nous ne nous trouvâmes éloignés de Sienne que d'une poste. Là, ayant vu plusieurs juments de retour qu'on cherchait à louer bon marché à quelque voyageur qui les reconduisît à la poste de Sienne, je descendis de mon cheval Tournon, que je confiai à mes jeunes gens; je plaçai ma selle et mes étriers sur une des juments, et, après avoir donné un jules au garçon de la poste, je piquai ma monture afin d'arriver à Sienne une demi-heure avant mes compagnons, tant pour rendre visite à un de mes amis que pour m'occuper de diverses affaires. J'allai bon train, mais sans galoper. Dès que je fus à Sienne, j'arrêtai à l'auberge les logements nécessaires pour cinq personnes; et je chargeai le garçon de mener le cheval à la poste, qui était située hors de la porte Camollia. Nous passâmes très gaiement la soirée du jeudi saint. Le lendemain matin, m'étant aperçu que j'avais oublié de reprendre ma selle et mes étriers, je les envoyai chercher; mais le maître de poste répondit qu'il ne voulait pas les rendre, parce que j'avais fait galoper sa jument. Plusieurs messages se succédèrent. Mon homme persista dans son refus, qu'il accompagna même d'injures intolérables. L'hôtelier chez qui j'étais logé me

dit : « Vous serez heureux s'il se borne à garder votre selle et vos étriers; car c'est l'être le plus brutal qui ait jamais habité cette ville, et il a deux fils qui sont militaires et encore plus brutaux que lui. Ainsi, achetez ce dont vous avez besoin et continuez votre voyage sans lui rien dire. » Je fis emplette d'une paire d'étriers seulement, pensant qu'avec de la douceur j'obtiendrais la restitution de ma selle. Comme j'étais bien monté, couvert d'une bonne cotte de mailles à manches, et que j'avais à mon arçon une excellente arquebuse, je n'étais nullement effrayé de la brutalité de ce fol animal. J'avais, du reste, habitué mes jeunes gens à porter une cotte de mailles à manches, et je comptais beaucoup sur mon ouvrier romain, qui jamais n'avait quitté cette armure pendant notre séjour à Rome. Il en était de même d'Ascanio, malgré sa jeunesse. Enfin, comme nous étions au vendredi saint, j'espérais que la fureur des fous chômerait peut-être ce jour-là.

En arrivant à la porte Camollia, je reconnus de suite mon maître de poste; car on m'avait appris qu'il était borgne de l'œil gauche. Ayant laissé à l'écart mes compagnons, je l'abordai et je lui dis poliment : « Maître, pourquoi ne consentez-vous pas à me rendre ma selle et mes étriers, puisque je vous assure que je n'ai point fait galoper votre jument? » Il me répondit en vrai rustre, tel qu'on me l'avait dépeint. « Comment! repris-je, n'êtes-vous donc pas chrétien? voulez-vous que nous fassions du scandale un vendredi saint? » Il me répondit qu'il se souciait aussi peu du vendredi saint que du vendredi diable, et que, si je ne me retirais, il m'enverrait, moi et mon arquebuse, mesurer la terre avec un esponton qu'il avait saisi.

A ces menaces, s'approcha un vieux gentilhomme siennois, vêtu en bourgeois, qui venait d'accomplir ses dévotions du jour. Ayant parfaitement entendu ce que j'avais dit, il s'avança hardiment, prit mon parti, réprimanda le maître de poste, et reprocha à ses fils de manquer à leurs devoirs envers les voyageurs, et, par cette conduite, d'offenser Dieu et de déshonorer la ville de Sienne. Les deux jeunes gens secouèrent la tête sans souffler mot et rentrèrent dans leur maison. Quant à leur père, les remontrances de l'honorable gentilhomme siennois excitèrent en lui une telle rage, qu'il abaissa ensuite son esponton en proférant d'horribles blasphèmes et en jurant qu'il voulait me tuer à tout prix. Quand je vis sa brutale résolution, je lui présentai la gueule de mon arquebuse pour le tenir un peu à distance. Il n'en fut que plus furieux et se jeta aussitôt sur moi. Mon arquebuse, dont le canon était un peu relevé, partit d'elle-même. La balle frappa contre l'arc d'une porte, rebondit et perça la gorge du maître de poste, qui tomba mort. Ses deux fils accoururent en toute hâte. L'un arracha une arme à un râtelier, l'autre s'empara de l'esponton de son père. Tous deux se précipitèrent sur mes jeunes gens. Celui qui avait l'esponton blessa Pagolo, le Romain, au-dessus du sein gauche; l'autre fils du maître de poste s'adressa à un Milanais qui voyageait en notre compagnie, et qui avait la tournure d'un véritable imbécile. Ce pauvre diable eut beau implorer miséricorde en disant qu'il n'était pas des nôtres, et chercher à se défendre avec un petit bâton contre la pointe d'une pertuisane, il ne put éviter de recevoir, à la bouche, une légère blessure. Ascanio et l'habile horloger, messer Cherubino, ne furent point attaqués. Messer Cherubino fut sans doute protégé par

la robe de prêtre qu'il portait en vertu des riches bénéfices que le pape lui avait conférés. Ascanio, qui était parfaitement armé, dut son salut à la bonne contenance qu'il garda, au lieu de fuir comme le Milanais. Quant à moi, j'avais donné de l'éperon à mon cheval; et, pendant qu'il galopait, j'avais promptement chargé mon arquebuse. Je retournai sur mes pas, enflammé de colère et décidé à mener sérieusement l'affaire. Convaincu que mes jeunes gens avaient été tués, je voulais partager leur sort. A peine mon cheval avait-il commencé à galoper que je les rencontrai qui venaient vers moi. Je leur demandai s'ils avaient quelque mal. Ascanio me répondit que Pagolo était blessé à mort d'un coup d'esponton. « O Pagolo, mon fils, m'écriai-je alors, l'esponton a donc traversé ta cotte de mailles? — Non, me dit-il; ce matin, je l'avais mise dans ma valise. — Comment! lui répliquai-je, les cottes de mailles se portent donc à Rome pour parader devant les dames, et, quand il y a du danger à courir, on les laisse dans la valise! Tu as bien mérité ce qui t'est arrivé et tu es cause que, moi aussi, je vais aller me faire tuer! » En même temps, je tournai bride résolument; mais Pagolo et Ascanio me supplièrent, au nom de Dieu, de songer à mon salut et au leur, et de ne point aller affronter la mort.

A cet instant arrivèrent le Milanais blessé et messer Cherubino. Ce dernier me dit : « Personne n'a de mal; le coup de Pagolo a été frappé de telle façon, qu'il ne peut être dangereux. Le maître de poste est mort; ses fils, et quantité d'autres personnes qui se sont jointes à eux, ne demandent pas mieux que de nous couper en morceaux. Ainsi, Benvenuto, puisque la fortune nous a tirés de ce mauvais pas, ne la tente plus, nous n'aurions

point le même bonheur une seconde fois. — Si vous êtes contents, répondis-je, je le suis aussi. » Et, me tournant vers Pagolo et Ascanio, je leur dis : « Piquez vos chevaux et galopons jusqu'à Stoggia sans nous arrêter une minute; là, nous serons en sûreté. — Au diable les péchés! s'écria le Milanais blessé; si j'ai attrapé cette blessure, c'est qu'hier j'ai mangé un peu de soupe grasse, n'ayant rien autre chose pour dîner. » Malgré toutes nos tribulations, nous ne pûmes nous empêcher de rire de cet imbécile et des sottises qu'il nous débitait. Puis, nous donnâmes de l'éperon à nos chevaux, et nous laissâmes messer Cherubino et le Milanais nous suivre à l'aise.

V

Mésaventure d'un Milanais. — La villa Belfiore.

Pendant ce temps, les fils du maître de poste allèrent demander au duc d'Amalfi[1] quelques chevau-légers pour courir après nous et nous arrêter. Le duc, ayant appris que nous appartenions à la maison du cardinal de Ferrare, ne voulut donner ni cavaliers ni ordre d'arrestation.

Sur ces entrefaites, nous atteignîmes Stoggia, où nous n'avions plus rien à craindre. Nous appelâmes de suite le meilleur médecin de la ville. Il examina Pagolo, reconnut que sa blessure était à fleur de peau, et déclara

1. Alfonso Piccolomini, duc d'Amalfi, qui gouvernait la République de Sienne, alors sous la protection et la dépendance de Charles-Quint. — E. F.

qu'elle ne présentait aucune gravité. Alors nous ordonnâmes de préparer le dîner.

Nous vîmes bientôt arriver messer Cherubino avec notre imbécile de Milanais, qui ne cessait de maudire les querelles et de répéter qu'il était excommunié parce qu'il n'avait pu dire, dans cette sainte matinée, un seul *Pater noster*. Sa laideur extrême, sa bouche naturellement énorme, élargie de plus de trois doigts par la blessure qu'il avait reçue, son patois milanais si comique, et les expressions si stupidement bouffonnes dont il se servait, nous fournissaient tant d'occasions de rire, qu'au lieu de nous plaindre de la fortune, nous éclations à chaque mot qu'il disait. Le médecin jugea nécessaire de lui coudre sa blessure, et déjà il avait fait trois points, lorsque notre Milanais lui dit de s'arrêter, qu'il ne voulait pas que, par méchanceté, on la lui cousît tout entière. Il prit ensuite une cuiller, et signifia qu'il entendait qu'on lui laissât une ouverture suffisante pour l'y introduire, afin qu'il pût retourner chez lui vivant. Il nous débita ces choses avec accompagnement de certains hochements de tête si plaisants, que le souvenir de nos mésaventures céda la place à la plus délirante gaieté. Nous arrivâmes ainsi à Florence, sans discontinuer de rire.

Nous descendîmes chez ma pauvre sœur, qui, ainsi que mon beau-frère, nous accueillit avec la plus vive effusion. Messer Cherubino et le Milanais allèrent à leurs affaires. Nous restâmes à Florence quatre jours, pendant lesquels Pagolo soigna sa blessure. Nous ne pouvions nous empêcher de parler sans cesse de cet imbécile de Milanais, et cela nous divertissait autant que notre mauvaise fortune nous affligeait; de sorte que nous avions à la fois une larme à l'œil et le rire sur les lèvres.

La guérison de Pagolo fut facile. Nous nous rendîmes ensuite à Ferrare, où nous précédâmes de quelques jours le cardinal. Il avait appris tous nos accidents et il me dit, en m'exprimant le chagrin qu'il en avait ressenti : « Plaise à Dieu que je te conduise vivant au roi, comme je m'y suis engagé ! »

Le cardinal me logea à Ferrare dans un magnifique palais, nommé Belfiore, qui touchait aux murs de la ville. Il m'y installa de façon que je pusse travailler; puis il donna ordre de se diriger sans moi vers la France. Ayant vu combien cela me déplaisait, il me dit : « Benvenuto, tout ce que je fais est pour ton bien; car, avant que tu quittes l'Italie, je veux que tu saches nettement à quoi tu seras employé en France. En attendant, avance le plus que tu pourras mon bassin et mon aiguière. Je recommanderai à un de mes intendants de te fournir tout ce dont tu auras besoin. » Il partit et je restai très mécontent. Je fus même plusieurs fois tenté de décamper. Je n'étais retenu que par le souvenir de ma délivrance, dont je lui étais redevable; car, du reste, ses arrangements me contrariaient beaucoup et m'étaient fort préjudiciables. Néanmoins, je me laissai guider par la reconnaissance que méritaient ses bienfaits, et je me décidai à attendre avec patience la fin de cette affaire. Je me mis donc à l'œuvre avec mes deux jeunes gens, et j'avançai merveilleusement le bassin et l'aiguière.

Dans l'endroit que nous habitions, l'air était malsain : aussi fûmes-nous tous un peu indisposés à l'approche de l'été. Pendant notre indisposition, nous visitâmes les terres qui dépendaient de notre palais. Elles étaient tout à fait abandonnées et avaient près d'un mille d'étendue. Il s'y trouvait une énorme quantité de paons qui y cou-

vaient comme des oiseaux sauvages. M'en étant aperçu, je chargeai mon escopette avec une certaine poudre qui ne produisait aucun bruit. Je guettai les jeunes paons, et tous les deux jours j'en tuai un, ce qui était largement suffisant pour entretenir notre table. La chair de ces jeunes paons était si exquise qu'elle nous guérit de toutes nos indispositions. Nous passâmes ainsi plusieurs mois à travailler gaiement au bassin et à l'aiguière, qui exigeaient beaucoup de temps.

VI

Le portrait du duc de Ferrare.

Sur ces entrefaites, le duc de Ferrare termina les anciens différends qu'il avait avec le pape Paul relativement à Modène et à quelques autres villes. Comme les réclamations de l'Église étaient fondées, le duc ne parvint à conclure la paix avec le pape qu'à force d'argent. La somme qu'il donna fut considérable; elle dépassa, je crois, trois cent mille ducats. A cette époque, le duc avait un vieux trésorier nommé messer Girolamo Giliolo, lequel avait été élevé par le duc Alfonso, père de Son Excellence. Ce vieillard ne pouvait se faire à l'idée de voir tant d'argent aller entre les mains du pape. Cela lui semblait si exorbitant qu'il criait dans les rues : « Son père, le duc Alfonso, plutôt que de montrer cet argent au pape, s'en serait servi pour prendre Rome ! » Et, en dépit des ordres les plus pressants, il persistait à ne rien payer. A la fin, il fut forcé par le duc de s'exécuter;

mais il en éprouva une colique si violente que peu s'en fallut qu'il ne mourût.

Pendant que ce vieillard était malade, le duc m'appela et voulut que j'exécutasse son propre portrait. Je le fis sur une pierre noire de forme circulaire et de la dimension d'un petit tailloir de table. Mon travail et ma conversation plaisaient au duc : aussi consentait-il souvent à poser devant moi quatre ou cinq heures au moins; quelquefois même il me gardait à souper avec lui. Huit jours me suffirent pour terminer son portrait. Il me demanda ensuite un revers. Je lui représentai la Paix sous la figure d'une femme tenant une petite torche et mettant le feu à un trophée d'armes. L'attitude de la Paix dénotait l'allégresse. Les draperies qui la couvraient étaient d'une légèreté et d'une élégance extrêmes. Elle foulait aux pieds la sombre Fureur désespérée et chargée de chaînes. J'apportai une application extraordinaire à cet ouvrage; il me fit le plus grand honneur. Le duc ne pouvait se lasser de me témoigner sa satisfaction. Il me dicta lui-même les inscriptions qui devaient accompagner la face et le revers. Sur ce dernier, je gravai ces mots : *Pretiosa in conspectu Domini,* ce qui signifiait que la paix avait été chèrement vendue.

VII

Messer Bendedio.

Tandis que je travaillais à ce revers, le cardinal m'écrivit de me tenir prêt à partir, attendu que le roi m'avait

demandé. Les premières lettres que je recevrais de lui, ajoutait-il, me montreraient la réalisation de tout ce qu'il m'avait promis. Je veillai aussitôt à ce qu'on emballât précieusement mon bassin et mon aiguière, que le duc avait déjà vus.

Les affaires du cardinal étaient confiées aux soins d'un gentilhomme ferrarais nommé messer Alberto Bendedio. Depuis douze ans, une infirmité empêchait cet homme de sortir de sa maison. Un jour, il m'envoya chercher en toute hâte, et me dit qu'il fallait que je montasse de suite en poste pour aller trouver le roi, qui m'avait instamment demandé, me croyant en France. Le cardinal, pour s'excuser, avait dit qu'une petite maladie m'avait forcé de m'arrêter à Lyon dans une de ses abbayes, mais qu'il aurait soin que je me rendisse bientôt près de Sa Majesté. Voilà pourquoi messer Alberto exigeait que je courusse en poste.

Ce messer Alberto était un fort honnête homme, mais d'une arrogance que la maladie avait contribué à pousser à un point intolérable. Comme je l'ai noté, il me signifia donc que j'eusse à me préparer à courir la poste. Je lui répondis que mon art ne se pratiquait pas en poste, et que, si j'avais à voyager, j'entendais que ce fût à petites journées et en compagnie de mes ouvriers Ascanio et Pagolo, que j'avais amenés de Rome, et que, de plus, je voulais qu'un valet attaché à mon service nous suivît à cheval, et qu'on me remît tout l'argent nécessaire pour la route. Ce vieil infirme me répliqua, avec un ton de hauteur sans égale, que les fils du duc voyageaient de cette façon et non autrement. Je lui ripostai sur-le-champ : « N'ayant jamais été fils de duc, je ne sais comment ces personnages voyagent, mais les fils de mon art voyagent

ainsi que je l'ai dit. » J'ajoutai que, s'il blessait encore mes oreilles par de semblables paroles, je n'irais point en France, et que ces insolences et le manque de foi du cardinal m'ôteraient à coup sûr tout désir d'avoir affaire à des Ferrarais. Là-dessus, je le quittai et lui tournai les épaules en murmurant, tandis que lui, de son côté, continuait ses menaces.

J'allai trouvai le duc et je lui portai son médaillon, qui était terminé. Il me fit l'accueil le plus honorable qu'on puisse imaginer. Il avait chargé son messer Girolamo Giliolo de chercher, pour récompenser mon travail, un diamant de la valeur de deux cents écus, monté en anneau, et de le remettre au Fiaschino, son camérier, pour qu'il me le donnât. En effet, le jour même où je rendis le médaillon au duc, le Fiaschino vint, à une heure de la nuit, m'apporter un anneau enrichi d'un diamant qui avait beaucoup d'apparence. Il me dit en même temps, de la part de son duc, que Son Excellence désirait qu'en souvenir d'elle ce diamant ornât la main habile qui avait si bien travaillé. Le lendemain matin, j'examinai cet anneau; je vis que le diamant n'était qu'une mauvaise petite pierre fort mince de la valeur d'une dizaine d'écus environ. Je ne voulus pas que les merveilleux compliments du duc fussent accompagnés d'une si maigre récompense, ni que Son Excellence crût m'avoir satisfait; d'autant plus que je pensai que son coquin de trésorier était l'auteur de cette ladrerie. Je confiai donc l'anneau à un de mes amis nommé Bernardo Saliti, pour qu'il le rendît, n'importe de quelle façon, au camérier Fiaschino. Il s'acquitta admirablement de cette commission. Le Fiaschino accourut aussitôt chez moi et me dit, avec force exclamations, que, si le duc savait que j'eusse ainsi

renvoyé un présent qu'il m'avait offert si gracieusement, il en serait très irrité, et que peut-être j'aurais lieu de m'en repentir. Je lui répondis : « L'anneau que le duc m'a donné vaut à peu près une dizaine d'écus, et l'ouvrage que j'ai exécuté pour lui en vaut plus de deux cents. Toutefois, pour montrer au duc combien j'apprécie ses bontés, il n'a qu'à m'envoyer un de ces anneaux pour la migraine, qui viennent d'Angleterre et qui valent un carlin environ; je le garderai toute ma vie comme un précieux souvenir, et je n'oublierai jamais les choses gracieuses que Son Excellence m'a fait dire. Mes peines avaient été largement payées par l'estime de Son Excellence, lorsque son mesquin joyau est venu les ravaler. » Ces paroles causèrent une si vive contrariété au duc qu'il appela son trésorier et qu'il l'accabla de reproches tels qu'il ne lui en avait jamais adressé. Il me fit enjoindre, sous peine d'encourir sa disgrâce, de ne point quitter Ferrare sans son consentement; puis il commanda à messer Giliolo de me donner un diamant de trois cents écus. L'avare trésorier en trouva un qui passait de peu soixante écus, et il prétendit qu'il en valait plus de deux cents.

VIII

Alfonso de' Trotti.

Pendant ce temps, messer Alberto Bendedio était devenu raisonnable et m'avait pourvu de tout ce que j'avais demandé. J'avais résolu de partir ce jour-là même, quoi

qu'il pût m'en coûter; mais le rusé camérier du duc s'était arrangé avec messer Alberto pour que je n'eusse point de chevaux. J'avais chargé un mulet d'une grande partie de mes bagages, parmi lesquels étaient emballés le bassin et l'aiguière que j'avais faits pour le cardinal.

Sur ces entrefaites, survint un vieux gentilhomme ferrarais, passionné pour les arts, nommé messer Alfonso de' Trotti. Malheureusement il avait un caractère fort exagéré et était du nombre de ces gens difficiles à contenter, mais qui, une fois qu'ils ont vu une chose à leur goût, se la représentent si belle qu'ils pensent ne pouvoir jamais en rencontrer une autre capable de leur plaire de même. Lorsque ce messer Alfonso arriva, messer Alberto, qui était présent, lui dit : « Je suis fâché que vous soyez venu si tard, car le bassin et l'aiguière, que nous envoyons en France au cardinal, sont déjà emballés. » Messer Alfonso répondit qu'il ne se souciait nullement de les voir; puis il envoya un de ses serviteurs chercher chez lui une aiguière délicatement travaillée en terre blanche de Faenza. Pendant que le valet exécutait cette commission, messer Alfonso dit à messer Alberto : « Il faut que je vous apprenne pourquoi je ne suis plus curieux de jamais voir de vases : c'est qu'un jour je vis un vase antique en argent d'une beauté si merveilleuse que l'imagination humaine ne saurait se figurer rien d'aussi parfait. Je ne tiens point à en voir d'autres, afin de ne point gâter le délicieux souvenir que j'en ai gardé. Ce vase antique fut montré secrètement à un noble et savant gentilhomme que ses affaires avaient conduit à Rome. Il réussit, à force d'argent, à gagner celui qui possédait ce précieux trésor, et il l'apporta dans notre pays; mais il le cache soigneusement, pour que le duc n'en sache rien,

car il craint de le perdre de façon ou d'autre. » Messer Alfonso débita cette longue tirade sans prendre garde à moi, qu'il ne connaissait pas. Enfin, on apporta ce bienheureux modèle en terre, avec un appareil si plein de charlatanisme, qu'à peine l'eus-je regardé, je m'écriai, en me tournant vers messer Alberto : « Par Dieu! il y a longtemps que je l'ai vu! » Messer Alfonso, irrité, lâcha une injure et me dit : « Qui es-tu? Tu ne sais ce que tu dis. — Eh bien! écoutez-moi, répondis-je, et vous jugerez qui de nous deux sait le mieux ce qu'il dit. » Puis j'ajoutai, en m'adressant à messer Alberto, homme grave et sensé : « Ceci est le modèle d'un petit vase en argent, de tel poids, que j'exécutai à telle époque pour ce charlatan de chirurgien maestro Jacopo de Carpi, qui vint passer à Rome six mois, pendant lesquels il empoisonna avec une de ses drogues quelques dizaines de seigneurs et de pauvres gentilshommes, à qui il extorqua plusieurs milliers de ducats. C'est alors que je lui fis ce vase et un autre encore, mais de forme différente. Il me les paya fort mal tous deux. Tous les malheureux qu'il a couverts de ses onguents sont maintenant à Rome, estropiés et en piteux état. Il est très glorieux pour moi que mes ouvrages soient en si haut crédit auprès de vous autres, riches seigneurs; mais je vous déclare que, depuis tant d'années, je me suis appliqué de tout mon pouvoir à me perfectionner : aussi dois-je penser que le vase que je porte en France est bien autrement digne du cardinal et du roi que celui-ci ne l'était de votre médicastre. »

A peine eus-je fini de parler que messer Alfonso témoigna le plus ardent désir de voir le bassin et l'aiguière; mais je refusai de contenter sa curiosité. M'étant obstiné à ne point céder à ses instances, il déclara qu'il allait se

rendre chez le duc, et que, par le moyen de Son Excellence, il arriverait bien à se satisfaire. Messer Alberto Bendedio, qui, comme je l'ai déjà dit, était très hautain, s'écria alors : « Avant que vous ne partiez d'ici, messer Alfonso, vous verrez ces ouvrages, sans avoir besoin de la protection du duc. » A ces mots, je me retirai, et je laissai le soin de les déballer à Ascanio et à Pagolo. Ces jeunes gens me rapportèrent ensuite que mes gentilshommes avaient beaucoup vanté mon talent. Messer Alfonso voulait même se lier intimement avec moi : aussi étais-je impatient de sortir de Ferrare et de m'éloigner de ces importuns. Les seules personnes agréables que je rencontrai dans cette ville furent le cardinal Salviati; le cardinal de Ravenne[1] et quelques musiciens de distinction. En effet, les Ferrarais sont d'une avarice et d'une rapacité extrêmes, et ne reculent devant rien pour s'emparer du bien d'autrui : ils sont tous ainsi.

Vers la vingt-deuxième heure, le Fiaschino m'apporta le diamant de soixante écus dont j'ai parlé plus haut. En me le remettant, il me dit brièvement, et avec une mine piteuse, de le garder pour l'amour de Son Excellence. « Je n'y manquerai pas, » lui répondis-je, et, en sa présence même, je montai à cheval et je partis. Il prit note de mes gestes, de mes paroles, et en rendit compte au duc, qui, dans sa colère, fut fortement tenté de me forcer à revenir sur mes pas. Ce soir-là, je fis plus de dix milles, toujours en trottant.

1. Giovanni Salviati, archevêque de Ferrare ; Benedetti Accolti, archevêque de Ravenne. — E. F.

IX

Le mont Cenis. — Lyon. — Fontainebleau.

Le lendemain, j'éprouvai un indicible plaisir quand je me trouvai hors du Ferrarais; car, à l'exception de ces jeunes paons que j'y mangeai et qui me rappelèrent à la santé, je n'y rencontrai rien de bon.

Nous voyageâmes par le mont Cenis, en évitant Milan, de peur d'être arrêtés. J'arrivai à Lyon sain et sauf avec Pagolo, Ascanio et mon domestique. Nous avions tous quatre d'excellentes montures. Nous séjournâmes quelques jours à Lyon pour attendre le muletier qui avait le bassin et l'aiguière d'argent, ainsi que le reste de nos bagages. Vous fûmes logés dans une abbaye [1] qui appartenait au cardinal. Dès que le muletier nous eut rejoints, nous plaçâmes tous nos paquets sur une charrette et nous nous acheminâmes vers Paris. Nous eûmes en route quelques accidents, mais de peu d'importance.

Nous trouvâmes la cour du roi à Fontainebleau, et nous nous rendîmes chez le cardinal, qui nous fit aussitôt donner des logements; cette soirée se passa très bien. Le lendemain, la charrette nous apporta nos bagages. Le cardinal apprit alors notre arrivée au roi, qui voulut me voir sur-le-champ. Je me présentai à Sa Majesté avec le vase et l'aiguière. Dès que je fus en sa présence, je lui

1. L'abbaye d'Esnay ou d'Ainay, dans la presqu'île de Perrache. — E. F.

baisai les genoux : elle me releva avec une gracieuseté extrême. Je la remerciai de m'avoir délivré de prison, et je lui dis que de tels bienfaits étaient inscrits sur les livres de Dieu avant les actions les plus méritoires, bien que tout prince juste et bon comme lui fût obligé de protéger les hommes de talent, surtout quand ils étaient aussi innocents que moi. Cet excellent roi m'écouta avec une rare bienveillance. Quand j'eus fini de parler, il prit le vase et l'aiguière et s'écria : « En vérité, je ne crois pas que les anciens aient jamais rien produit d'aussi beau. Je me souviens d'avoir vu tous les chefs-d'œuvre des meilleurs maîtres d'Italie, mais aucun ne m'a autant frappé que celui-ci. » Ces choses, et d'autres beaucoup plus flatteuses encore, furent dites en français par le roi au cardinal de Ferrare. Il se tourna ensuite vers moi et me dit en italien : « Benvenuto, passez joyeusement quelques jours ; amusez-vous et faites bonne chère. Pendant ce temps, nous songerons à vous faciliter les moyens d'exécuter quelque chef-d'œuvre. »

X

Voyage en Dauphiné.

Le cardinal de Ferrare reconnut que le roi était enchanté de mon arrivée, et que les petits ouvrages que j'avais montrés à Sa Majesté avaient suffi pour qu'elle se promît de pouvoir réaliser les grands projets qu'elle nourrissait.

Nous suivîmes la cour, non sans tribulations de tout genre, le train du roi se composant toujours de plus de douze mille chevaux. En effet, lorsque l'on est en paix et que la cour est complète, on y compte dix-huit mille hommes. Parfois nous campions dans des endroits où il y avait à peine deux maisons; on dressait alors des baraques en toile, à l'instar des bohémiens, et souvent on avait beaucoup à souffrir.

Je ne cessais de tourmenter le cardinal pour qu'il sollicitât le roi de m'envoyer travailler, mais il me répondait que je n'avais rien de mieux à faire que d'attendre que le roi s'en souvînt lui-même. Il me recommanda aussi de me montrer quelquefois aux yeux de Sa Majesté. Je lui obéis, et, un matin, le roi m'appela près de lui pendant son dîner. Il me parla en italien, et me dit qu'il ruminait de grandes entreprises; que bientôt il m'indiquerait où je devais travailler, et qu'il pourvoirait à tous mes besoins. Il ajouta ensuite une foule de choses qui me causèrent un vif plaisir.

Le cardinal de Ferrare était présent à cet entretien, parce qu'il mangeait presque tous les matins à la petite table du roi. Lorsque Sa Majesté se fut levée de table, il lui dit, comme on me le rapporta plus tard : « Majesté sacrée, ce Benvenuto a une telle envie de travailler que c'est presque un péché de faire perdre du temps à un artiste d'un si grand talent. » Le roi lui répondit qu'il avait raison, et il le chargea de s'entendre avec moi sur les appointements que je désirais.

Le cardinal, qui avait reçu cette commission le matin, m'envoya chercher le soir, après souper, et m'annonça de la part du roi que Sa Majesté avait résolu de me mettre à l'œuvre, mais qu'auparavant elle voulait que je

susse quels seraient mes appointements. « Il me semble, continua-t-il, que, si Sa Majesté vous donne trois cents écus par an, vous pourrez très bien vous en tirer. Du reste, reposez-vous sur moi du soin de vos intérêts; car, chaque jour, il se présente d'admirables occasions dans ce grand royaume, et je ne manquerai jamais de vous servir de tout mon pouvoir. — Quand Votre Seigneurie révérendissime, lui répondis-je, me laissa à Ferrare, elle me promit, sans que je l'en priasse, de ne me faire quitter l'Italie qu'après m'avoir instruit des conditions auxquelles je devais entrer au service de Sa Majesté. Au lieu d'observer cet engagement, Votre Seigneurie m'a envoyé l'ordre exprès de partir en poste, comme si mon art se professait au galop. Si Votre Seigneurie m'eût parlé de trois cents écus, je lui aurais appris que je ne me serais pas bougé pour six cents. Quoi qu'il en soit, je rends grâces au ciel et à Votre Seigneurie révérendissime, qui a été l'instrument choisi par Dieu pour me tirer de prison. C'est pourquoi je déclare à Votre Seigneurie que, si grand que soit le tort qu'elle me cause maintenant, il n'équivaut pas à la millième partie de l'immense bienfait que j'ai reçu d'elle. Je la remercie donc de tout mon cœur, et, prenant congé d'elle, je lui promets que, partout où je serai et tant que je vivrai, je prierai Dieu pour elle. — Va où tu voudras, s'écria le cardinal irrité : on ne peut faire du bien à un homme malgré lui. » Certains parasites, qu'il traînait à sa suite, ne manquèrent pas de dire : « Il se croit donc un bien grand personnage, qu'il refuse trois cents écus par an ! » Mais, en revanche, on leur répliqua : « Le roi ne trouvera jamais un artiste de ce mérite, et notre cardinal veut le marchander comme un fagot. » On m'assura que ce fut messer Luigi Ala-

manni qui parla de la sorte. Cela se passait le dernier jour d'octobre, en Dauphiné, dans un château dont j'ai oublié le nom.

XI

Départ pour la Terre-Sainte.

En quittant le cardinal, je me dirigeai vers mon logement, qui était situé à trois milles de là. Un secrétaire de Sa Seigneurie, qui habitait le même endroit, m'accompagna pendant tout le chemin ; il ne cessa de me demander quelles étaient mes intentions et quels appointements j'aurais désirés. « Je m'attendais à tout cela. » Tels furent les seuls mots qu'il put tirer de moi.

Je trouvai chez moi Pagolo et Ascanio ; ils s'aperçurent de mon trouble et me forcèrent de leur raconter ce que j'avais. Lorsque je vis la stupéfaction de ces pauvres jeunes gens, je leur dis : « Demain matin, je vous donnerai largement de quoi retourner chez vous. Quant à moi, je partirai seul pour une affaire de la plus haute importance, que j'ai en tête depuis longtemps. »

Notre chambre n'étant séparée que par une cloison de celle du secrétaire, peut-être entendit-il cette conversation et écrivit-il au cardinal ce que j'avais projeté : toutefois, je n'en ai jamais rien su. Je passai la nuit sans fermer l'œil. Il me tardait que le jour arrivât pour exécuter la résolution que j'avais formée.

Dès que le matin se montra, je fis seller les chevaux, j'achevai lestement mes préparatifs, et je donnai à mes

deux jeunes gens tout ce que j'avais apporté avec moi, et, en outre, cinquante ducats d'or. J'en gardai autant pour moi ainsi que le diamant que j'avais reçu du duc de Ferrare. Je conservai seulement deux chemises et quelques vêtements de cheval en assez mauvais état, que j'avais sur le dos.

Je ne pouvais me débarrasser de mes deux jeunes gens, qui voulaient à toute force venir avec moi. Enfin, je me moquai d'eux en leur disant : « Comment! un de vous a déjà de la barbe, l'autre va en avoir; je n'ai rien épargné pour vous communiquer mon pauvre talent, si bien que vous êtes les premiers ouvriers d'Italie, et vous ne rougissez pas de n'oser marcher sans lisières! c'est vraiment honteux! Et si je vous laissais sans argent, que diriez-vous donc? Allons! éloignez-vous, que Dieu vous bénisse mille fois. Adieu! » Là-dessus, je tournai bride et je les quittai tout en larmes.

Je suivis une très belle route qui traversait un bois. Je voulais faire dans la journée quarante milles au moins, afin d'atteindre l'endroit le plus solitaire que je pusse imaginer.

A peine avais-je parcouru deux milles, que j'avais déjà résolu de ne plus paraître désormais dans un pays où je fusse connu, et de ne plus exécuter d'autre ouvrage qu'un Christ haut de trois brasses, en m'efforçant de lui imprimer, autant que possible, cette indicible beauté avec laquelle il m'avait apparu[1]. J'étais décidé à aller visiter le saint Sépulcre.

Au moment où je pensais que j'étais assez éloigné pour que personne ne sût me retrouver, j'entendis des chevaux

1. Cellini fait allusion à la vision qu'il eut dans sa prison.

galoper derrière moi. Je ne fus pas sans éprouver quelque appréhension, car ces parages étaient infestés de bandes d'aventuriers qui n'hésitaient pas à assassiner sur les grands chemins. Bien qu'il ne se passât pas de jour sans que l'on pendît quelques-uns d'entre eux, ils semblaient s'inquiéter fort peu de la potence.

Lorsque les cavaliers qui me poursuivaient se furent approchés, je reconnus un messager du roi et mon jeune ouvrier Ascanio. Le messager me cria en m'abordant : « Au nom du roi, je vous somme de vous rendre auprès de Sa Majesté. — Je n'obéirai pas, lui répondis-je, attendu que tu es envoyé par le cardinal. » Il me répliqua que, si je refusais de le suivre de bon gré, il était autorisé à requérir l'assistance des habitants pour me garrotter et m'emmener prisonnier.

Ascanio me supplia de ne point résister, et me rappela que, quand le roi jetait quelqu'un en prison, il laissait toujours s'écouler au moins cinq ans avant de se décider à l'en tirer. A ce mot de prison, je songeai à celle de Rome, et je fus saisi d'une telle épouvante, que je mis aussitôt mon cheval dans le chemin que m'indiqua le messager du roi. Cet homme, tant que dura le voyage, ne cessa de marmotter en français des bravades et des injures capables de me faire renier Dieu.

XII

Le petit Nesle.

En arrivant aux logements du roi, nous passâmes devant ceux du cardinal de Ferrare. Comme il se trouvait sur sa porte, il m'appela et me dit : « Notre roi très chrétien vous a assigné des appointements semblables à ceux qu'il donnait au peintre Léonard de Vinci, c'est-à-dire sept cents écus par an. De plus, il vous payera tous les ouvrages que vous lui ferez, et, en outre, il vous gratifie, pour votre bienvenue, de cinq cents écus d'or qui vous seront remis avant que vous ne partiez d'ici. » Quand le cardinal eut fini de parler, je lui répondis que c'étaient là des offres vraiment dignes d'un si grand roi.

Le messager, qui ne savait qui j'étais, voyant qu'on me proposait, de la part de Sa Majesté, un si magnifique traitement, se confondit en excuses, pendant que Pagolo et Ascanio s'écriaient : « Dieu nous a donc aidés à reprendre nos honorables lisières ! »

Le lendemain, j'allai présenter mes remerciements au roi. Il m'ordonna d'exécuter les modèles de douze statues d'argent destinées à être employées en guise de candélabres autour de sa table. Il voulait qu'elles représentassent six dieux et six déesses, et qu'elles fussent exactement de sa taille, qui était à peu près de quatre brasses.

Il se tourna ensuite vers le trésorier de ses épargnes[1],

1. C'était à cette époque Guillaume Prudhomme, seigneur de Fontenay. — E. F.

et il lui demanda s'il m'avait compté les cinq cents écus. Le trésorier répondit qu'on ne l'en avait point prévenu. Le roi en fut très mécontent, car il avait recommandé au cardinal d'avertir son trésorier. Enfin, Sa Majesté me dit d'aller à Paris et de chercher un atelier convenable, et il ajouta qu'il aurait soin de me le faire donner.

Après avoir reçu les cinq cents écus d'or, je partis pour Paris, où je m'installai dans une maison du cardinal de Ferrare.

Je me mis aussitôt à l'œuvre en invoquant le nom de Dieu, et j'exécutai en cire quatre petits modèles, hauts de deux tiers de brasse, représentant Jupiter, Junon, Apollon et Vulcain.

Sur ces entrefaites, le roi vint à Paris. Je m'empressai d'aller le trouver avec mes ouvriers Ascanio et Pagolo et de lui porter mes modèles. Il en fut très content, et il me recommanda de commencer par exécuter en argent le Jupiter de la dimension convenue.

Je présentai alors à Sa Majesté mes deux jeunes gens en lui disant que je les avais amenés d'Italie pour son service, parce qu'étant mes élèves ils devaient m'aider beaucoup mieux que les ouvriers de Paris. Le roi m'approuva et me dit de leur fixer moi-même un salaire. Je répondis que cent écus d'or pour chacun d'eux seraient suffisants, et que je saurais leur faire bien gagner cet argent. Ce fut chose conclue.

J'appris ensuite au roi que j'avais trouvé un emplacement qui me semblait convenir parfaitement à mes travaux. « Cet endroit, continuai-je, se nomme le petit Nesle et appartient à Votre Majesté, qui l'a cédé au prévôt de Paris; mais comme celui-ci ne l'utilise point, Votre Majesté peut le donner à moi, qui en tirerai bon

parti pour son service. — Ce château est à moi, répliqua le roi, et je sais très bien que celui à qui je l'ai laissé ne l'habite point. Ainsi donc prenez-le pour vos travaux. » Et aussitôt il enjoignit à un de ses lieutenants de m'en mettre en possession. Cet officier lui représenta que cela était impossible; mais le roi se fâcha et déclara qu'il entendait donner son bien à qui bon lui semblait, et surtout aux gens qui travaillaient pour lui; que ce château ne servait à rien, et enfin qu'il voulait qu'on ne lui parlât plus de cela. Le lieutenant ajouta qu'il faudrait employer un peu de force. « Allez, allez, s'écria le roi, et si un peu de force ne suffit pas, employez-en beaucoup. » Le lieutenant me conduisit alors au petit Nesle. Il fut en effet obligé d'avoir recours à la force pour m'y installer. Il m'avertit ensuite de bien me tenir sur mes gardes si je désirais ne point y être tué.

Dès que j'eus pris possession du château, je m'entourai de domestiques et j'achetai une grande quantité d'armes d'hast. Pendant quelques jours, j'eus à subir de rudes tribulations; car, le prévôt de Paris[1] étant un personnage très puissant, tous les autres gentilshommes m'étaient hostiles et m'accablaient de tant d'insultes que je ne pouvais y résister.

Je noterai qu'à l'époque où j'entrai au service de Sa Majesté, nous nous trouvions en 1540, et que, par conséquent, j'avais précisément quarante ans.

1. Cette charge était occupée par Jean d'Estouville, seigneur de Villebon. — E. F.

XIII

Monseigneur de Villeroy.

Abreuvé d'insultes, j'allai supplier le roi de m'établir ailleurs. « Qui êtes-vous? s'écria-t-il, et comment vous nommez-vous? » Ma stupéfaction fut complète; je ne savais ce que cela pouvait signifier. Comme je ne soufflais mot, le roi, presque en colère, me répéta les mêmes demandes. Je lui dis alors que je m'appelais Benvenuto. « Eh bien! répliqua le roi, si vous êtes ce Benvenuto dont j'ai entendu parler, agissez selon votre coutume, je vous en donne pleine liberté. » Je répondis à Sa Majesté que, du moment qu'elle me promettait la conservation de ses bonnes grâces, je ne m'inquiétais nullement du reste. « Allez donc, reprit le roi en riant sous cape, mes bonnes grâces ne vous manqueront jamais. » Puis il enjoignit à son premier secrétaire, nommé monseigneur de Villeroy[1], de veiller à ce qu'on me pourvût de tout ce qui m'était nécessaire.

Ce Villeroy était intime ami du prévôt à qui avait appartenu le petit Nesle. Cet antique et vaste édifice était de forme triangulaire et touchait aux murs de la ville : il était fortifié, mais il n'avait pas de garnison. Monseigneur de Villeroy me conseilla d'y renoncer et de chercher une

1. Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy, secrétaire des finances du roi depuis 1539. — E. F.

autre habitation, attendu qu'il appartenait à un homme extrêmement puissant qui, à coup sûr, me ferait tuer. Je lui répondis que j'étais venu d'Italie en France pour servir son illustre maître. « Quant à mourir, ajoutai-je, je sais qu'il faut passer par là : que ce soit un peu plus tôt, un peu plus tard, je ne m'en soucie guère. » Ce Villeroy était excessivement riche : il parlait avec lenteur, et, sous un extérieur plein de gravité et de distinction, il cachait un esprit subtil et une habileté extraordinaire en toutes choses. Rien au monde ne lui aurait coûté pour me nuire, mais il avait soin de ne point le laisser voir. Il me détacha un autre gentilhomme qui était trésorier du Languedoc et se nommait monseigneur de Marmagne[1].

Le premier acte de ce personnage fut de chercher les meilleures chambres du château et de les faire arranger pour lui. Je lui déclarai que, le roi m'ayant donné ce château pour y travailler, je ne voulais point y souffrir d'autres habitants que moi et mes serviteurs. Cet homme, qui était d'un caractère fier et audacieux, me répondit qu'il entendait agir à sa guise; que, si j'osais entrer en lutte avec lui, il me casserait la tête contre les murs, et enfin que tout ce qu'il faisait lui avait été ordonné par Villeroy. Je lui répliquai alors que moi, j'avais reçu les ordres de Sa Majesté, et que ni lui ni Villeroy n'avaient le droit d'agir de la sorte.

A ces mots, mon orgueilleux adversaire me débita en français une foule d'injures. Je lui répondis en italien qu'il mentait.

Enflammé de colère, il porta la main à son poignard.

1. François L'Allemant, seigneur de Marmagne — E. F.

Aussitôt je saisis ma longue dague, que j'avais toujours au côté pour ma défense, et je lui dis : « Si tu oses dégainer, je te tue sur place ! » Il était accompagné de deux serviteurs : moi, j'avais mes deux jeunes gens. Le Marmagne était hors de lui et ne savait à quoi se résoudre. Il inclinait plutôt vers le mal que vers le bien, car il murmurait entre ses dents : « Jamais je ne supporterai un tel affront. »

Ayant reconnu que les choses allaient se gâter, je pris à l'instant mon parti, et je dis à Pagolo et à Ascanio : « Dès que vous me verrez tirer ma dague, jetez-vous sur les deux valets et tuez-les si vous pouvez. Quant à celui-là, je me charge de l'expédier; puis nous décamperons tous ensemble avec la grâce de Dieu. »

Le Marmagne, effrayé de cette résolution, s'estima heureux de sortir vivant du château.

J'écrivis toutes ces choses, en les atténuant un peu, au cardinal de Ferrare, qui en informa Sa Majesté sur-le-champ. Le roi, irrité, me donna en garde à un autre de ses courtisans, nommé monseigneur le vicomte d'Orbec. Ce gentilhomme me procura ce dont j'avais besoin avec toute la complaisance imaginable.

XIV

Le bassin et l'aiguière.

Dès que j'eus opéré dans mon logement et mon atelier tous les arrangements nécessaires pour les rendre à la

fois commodes et honorables, j'entrepris trois modèles, exactement de la dimension que devaient avoir les statues en argent. Ils représentaient Jupiter, Mars et Vulcain. Je les exécutai en terre, et je les renforçai d'une bonne armature en fer. J'allai ensuite trouver le roi, qui, si je ne me trompe, me donna trois cents livres d'argent pour commencer à travailler.

Tout en m'occupant de ces préparatifs, l'aiguière et le bassin ovale, après être restés plusieurs mois en main, arrivèrent à fin. Aussitôt que je les eus terminés, je les fis parfaitement dorer. On les proclama les plus beaux ouvrages que jusqu'alors on eût vus en France. Je les remis directement au cardinal de Ferrare. Il me remercia beaucoup, puis il les porta, sans moi, à Sa Majesté, à qui il les offrit. Le roi en fut ravi et me vanta plus que ne l'a jamais été aucun artiste. En retour de ce cadeau, il accorda au cardinal de Ferrare une abbaye de sept mille écus de rente. Il voulut aussi me faire un présent, mais le cardinal l'en empêcha, en lui disant que c'était trop se presser, puisque je n'avais pas encore travaillé pour Sa Majesté. « Mais c'est précisément pour l'encourager à travailler, répondit le roi, qui était d'une extrême libéralité. — Sire, reprit le cardinal un peu honteux, je supplie Votre Majesté de s'en rapporter à moi, car je lui assurerai une pension de trois cents écus au moins, dès que je serai en possession de l'abbaye. » Jamais je n'eus cette pension, mais j'aurais trop à dire si je voulais raconter tous les tours diaboliques que me joua ce cardinal. Je préfère m'occuper de choses plus importantes.

XV

Le Jupiter.

Je revins à Paris. Grâce aux faveurs dont le roi m'accablait, tout le monde m'admirait. Je commençai à exécuter en argent la statue de Jupiter. J'avais pris de nombreux ouvriers, et je ne cessais de travailler avec ardeur jour et nuit, de sorte que les modèles en terre de Jupiter, de Mars et de Vulcain étant achevés, et la statue en argent de Jupiter étant très avancée, mon atelier avait déjà un aspect fort riche.

Sur ces entrefaites, le roi vint à Paris. J'allai le visiter. Dès qu'il m'aperçut, il m'appela gaiement, et me dit que, si j'avais dans mon atelier quelque chose de beau à lui montrer, il s'y rendrait. Je lui expliquai tout ce que j'avais fait, ce qui redoubla sa curiosité. Après son dîner, il emmena avec lui madame d'Étampes, le cardinal de Lorraine[1], plusieurs seigneurs, entre autres son beau-frère le roi de Navarre[2], la reine sa sœur[3], le dauphin et la dauphine, et enfin toute l'élite de la noblesse de la cour. J'étais rentré chez moi et je m'étais mis à travailler. Lorsque le roi fut arrivé à la porte de mon château,

1. Jean de Lorraine, fils du duc René II, nommé cardinal en 1518 par Léon X. — E. F.

2. Henri II d'Albret, mort en 1555, dont la fille unique, Jeanne d'Albret, mariée à Antoine de Bourbon, fut la mère d'Henri IV. — E. F.

3. Marguerite de Valois, reine de Navarre.

ayant entendu le bruit des marteaux, il recommanda à sa suite de ne point souffler mot. Comme tous mes gens étaient à leur besogne, je fus surpris par le roi à l'instant où je l'attendais le moins. Il entra dans ma grande salle, et je fus le premier qu'il aperçut. Je tenais à la main une grande plaque d'argent qui devait me servir à fabriquer le corps de mon Jupiter. Un de mes ouvriers martelait la tête, un autre les jambes, de sorte que nous produisions un bruit épouvantable. A ce moment, un petit apprenti français ayant commis je ne sais quelle sottise, je lui donnai un coup de pied qui l'atteignit heureusement au bas des reins et l'envoya à plus de quatre brasses, de façon qu'il alla tomber sur Sa Majesté quand elle entra. Cet accident me remplit de confusion, mais le roi s'en amusa beaucoup. Il me demanda d'abord ce que je faisais, et exigea que je continuasse. Puis il me dit qu'il aimerait infiniment mieux que je ne misse point moi-même la main à l'œuvre, et que je prisse tous les auxiliaires nécessaires pour travailler sous ma direction, parce qu'il voulait que je me conservasse en bonne santé, afin de le servir plus longtemps. Je répondis à Sa Majesté que, si je ne travaillais pas, je tomberais de suite malade et que l'ouvrage ne serait point tel que je désirais qu'il fût pour Sa Majesté.



Il alla tomber sur sa Majesté

VI

A Quantin, Imp Edit

XVI

Les mille écus.

Le roi, satisfait de mes ouvrages, ne regagna son palais qu'après m'avoir comblé de tant de faveurs qu'il serait trop long d'en rendre compte.

Le lendemain, il m'envoya chercher pendant son dîner. Le cardinal de Ferrare était assis à sa table. Quand j'arrivai, le second service n'était pas encore enlevé. Dès que je fus près de Sa Majesté, elle me dit que le beau bassin et le beau vase qu'elle avait de ma main avaient besoin d'être accompagnés d'une salière, et qu'elle voulait que je lui en fisse un dessin. Elle ajouta que le plus tôt serait le mieux. « Votre Majesté, répondis-je, verra ce dessin plus promptement qu'elle ne le croit, car, tandis que j'exécutais le bassin, je pensais qu'il lui faudrait une salière pour pendant. Mon dessin est donc prêt, et, si Votre Majesté le désire, je le lui montrerai de suite. » Le roi, agréablement surpris, se tourna alors vers le roi de Navarre, le cardinal de Lorraine et le cardinal de Ferrare, en s'écriant : « Voilà un homme qui mérite vraiment d'être aimé et recherché de tous ceux qui le connaissent! » Puis il me dit qu'il verrait mon dessin avec plaisir.

Je partis, et je fus bientôt de retour, car je n'avais que la Seine à traverser. J'apportai un modèle en cire que j'avais fait autrefois à Rome, à la demande du cardinal

revêtu d'une bonne cotte de mailles à manches : ma petite épée et mon poignard pendaient à mon côté.

XVII

Guet-apens.

Je me mis donc en route, non toutefois sans avoir remarqué que plusieurs valets du trésorier étaient sortis précipitamment de la maison, en parlant à voix basse et en affectant de prendre un autre chemin que le mien.

Je marchai à grands pas, et, après avoir traversé le pont au Change, je suivis, le long de la rivière, un petit mur qui me conduisait à mon château.

Bientôt je me trouvai en face des Augustins. Cet endroit était fort dangereux, bien qu'il ne fût situé qu'à cinq cents pas de chez moi ; mais, comme il y avait encore la même distance à parcourir pour arriver à la partie habitée du château, on n'aurait point entendu ma voix si je me fusse mis à appeler.

Je pris donc mon parti sans hésiter, quand je me vis attaqué par quatre bandits armés d'épées. Je cachai lestement mon panier sous ma cape, je tirai mon épée, et, comme mes adversaires me serraient de près, je m'écriai : « Avec un soldat, il n'y a que la cape et l'épée à gagner, et, avant de vous les abandonner, j'espère que je vous forcerai à me les payer cher. »

Tout en m'escrimant bravement contre eux, j'entr'ouvris plusieurs fois ma cape, afin que, s'ils avaient été

apostés par les valets qui m'avaient vu recevoir l'argent, ils pussent penser avec quelque raison que je ne l'avais point sur moi. Le combat ne dura pas longtemps. Ils reculèrent peu à peu en se disant dans leur langue : « C'est un brave Italien, et non celui que nous cherchons, ou, si c'est lui, il n'a pas les écus. » Je leur parlais italien, et je ne cessais de si bien frapper d'estoc et de taille, que peu s'en fallut que je ne tuasse plusieurs d'entre eux. L'habileté avec laquelle je maniais l'épée leur persuada sans doute que j'étais soldat, car ils se réunirent en groupe, se tinrent à distance et se consultèrent à voix basse, dans leur langue, tandis que je leur répétais que, s'ils voulaient mes armes et ma cape, ils ne les obtiendraient pas sans peine. En même temps, je pressai ma marche. Comme ils continuaient de me suivre à pas lents, mes appréhensions redoublèrent. Je craignais de tomber plus loin dans une embuscade : aussi, quand je ne fus plus qu'à cent pas du château, pris-je ma course à toutes jambes, en criant à tue-tête : « Aux armes! aux armes! alerte! alerte! on m'assassine! »

Quatre de mes jeunes gens, armés de longues piques, accoururent aussitôt. Ils voulurent poursuivre les bandits, qu'ils apercevaient encore, mais je les arrêtai. « Ces quatre poltrons, leur dis-je, n'ont pas été capables d'enlever à un homme seul ces mille écus d'or qui lui rompaient le bras. Débarrassons-nous d'abord de cette somme, puis je vous accompagnerai où vous voudrez, avec ma grande épée à deux mains. » Nous allâmes mettre mon argent en sûreté. Mes jeunes gens, désolés du danger auquel j'avais été exposé, me réprimandèrent affectueusement. « Vous avez trop de confiance en vous-même, me dirent-ils; un de ces jours, vous nous donne-

rez lieu de pleurer. » Pendant que nous échangions quelques paroles à ce sujet, mes adversaires s'enfuirent.

Nous soupâmes très gaiement, et nous rîmes de bon cœur des tours que joue la fortune, et dont on a si peu de souci quand on n'en est pas victime. Il est vrai que l'on se dit : « Ce sera une leçon pour une autre fois. » Mais on se trompe, car le malheur arrive toujours par des voies différentes et qu'on ne soupçonnait pas.

XVIII

Les fondeurs parisiens.

Dès le lendemain matin, je commençai la grande salière, et j'eus soin qu'on s'en occupât activement, ainsi que de mes autres ouvrages. J'avais pris plusieurs ouvriers, tant pour la sculpture que pour l'orfèvrerie. Les uns étaient Italiens, les autres Français ou Allemands. Souvent j'en avais un très grand nombre. Je les changeais au fur et à mesure que j'en rencontrais de plus adroits. Par mon exemple je les poussais tellement à travailler, qu'ils ne pouvaient résister à la fatigue comme moi, qui avais une constitution un peu plus robuste que la leur. Quelques-uns des plus habiles, Allemands de nation, voulant lutter avec moi, crurent se donner des forces en mangeant et en buvant beaucoup, mais ces excès les tuèrent.

Lorsque je fus près d'achever mon Jupiter, je vis qu'il me resterait beaucoup d'argent; alors je me mis à faire,

à l'insu du roi, un énorme vase à deux anses, de la hauteur d'une brasse et demie environ.

Je voulus aussi jeter en bronze le grand modèle de Jupiter. C'était un essai entièrement nouveau pour moi. J'en conférai avec plusieurs anciens maîtres parisiens, et je leur expliquai la méthode que suivent nos fondeurs en Italie. Ils me dirent que jamais ils n'avaient employé ces procédés, mais que, si je les laissais libres d'agir à leur guise, ils me livreraient ma statue aussi belle et aussi nette que le modèle en terre. Je passai avec eux un traité qui plaçait la réussite de l'ouvrage sous leur responsabilité, et je leur promis quelques écus de plus que ce qu'ils m'avaient demandé. A peine furent-ils en besogne que je m'aperçus qu'ils ne s'y prenaient pas bien. Aussitôt, je commençai un buste de Jules César, beaucoup plus grand que nature, d'après une petite copie d'un admirable antique que j'avais apportée de Rome. J'entrepris encore un autre buste de même dimension, d'après une jeune fille d'une extrême beauté, que je gardais chez moi pour mes plaisirs. J'appelai cette tête Fontainebleau, du nom de la résidence favorite du roi.

Quand on eut construit un superbe fourneau pour fondre le bronze et que les moules de mes deux têtes et du Jupiter furent cuits et en état, je dis à mes Parisiens : « Je ne crois pas que votre Jupiter réussisse, car vous n'avez pas ménagé en bas assez d'évents pour que l'air puisse circuler; ainsi, vous perdrez votre temps. » Ils me répondirent que, si leur statue ne venait pas bien, ils me rembourseraient tout l'argent que je leur avais compté et m'indemniseraient de toute la dépense perdue. Et ils ajoutèrent que les deux belles têtes que je voulais jeter suivant la méthode italienne tourneraient mal. Cette dis-

cussion eut lieu en présence des trésoriers et des autres gentilshommes qui venaient me voir par ordre du roi, afin de l'instruire de tout ce qui se disait et se faisait. Les deux vieux fondeurs, qui devaient jeter le Jupiter, furent cause que la fonte fut retardée quelque temps. Ils disaient qu'ils voulaient auparavant arranger les moules de mes deux têtes; qu'il était impossible qu'elles réussissent avec mes procédés, et que c'était un grand malheur de gâter de si beaux morceaux. Ils en firent parler au roi, lequel répondit qu'ils songeassent à s'instruire et non à chercher à en remontrer à leur maître. Ils mirent leur moule dans la fosse en riant à gorge déployée. Pour moi, je ne m'émus point, et, sans rire ni me fâcher, malgré l'envie que j'en avais, je plaçai mes deux têtes à droite et à gauche du Jupiter.

Quand notre métal fut parfaitement fondu, nous lui ouvrîmes passage. Le moule de Jupiter s'emplit très bien: il en fut de même pour mes deux têtes, de sorte que nous étions tous enchantés en voyant que nous avions eu tort d'augurer mal réciproquement de nos procédés. Dans leur joie, ils me demandèrent à boire, suivant l'usage de France. Je consentis volontiers à leur donner une riche collation. Ils me réclamèrent ensuite l'argent que je leur devais et celui que je leur avais promis en sus. Alors je leur dis : « Vous avez ri d'une chose qui, j'en ai bien peur, vous fera pleurer, car j'ai remarqué qu'il est entré dans votre moule beaucoup plus de métal qu'il n'en fallait; c'est pourquoi je ne veux rien ajouter à ce que vous avez déjà reçu, avant demain matin. » Ces paroles fournirent matière à penser à ces pauvres gens : aussi s'en allèrent-ils chez eux sans souffler mot.

Le lendemain, ils se mirent sans bruit à débarrasser

la fosse. Comme ils ne pouvaient avoir leur grand moule sans d'abord retirer mes deux têtes, ils débutèrent par celles-ci. Il les trouvèrent parfaitement réussies, et ils les placèrent de façon qu'on pût les voir aisément. Ils commencèrent ensuite à découvrir le Jupiter; mais à peine eurent-ils creusé deux brasses, qu'ils poussèrent, avec les quatre ouvriers qui les aidaient, un si grand cri, que je les entendis. Pensant que c'était un cri de joie, je me mis à courir, car j'étais alors dans ma chambre, à plus de cinq cents pas de l'endroit où ils se tenaient. Lorsque j'arrivai près d'eux, je les trouvai tristes et confus, dans l'attitude que l'on donne ordinairement aux gardes du sépulcre de Notre-Seigneur. Je jetai les yeux sur mes deux bustes, et, ayant vu qu'ils étaient en bon état, ce succès servit à me consoler de leur mésaventure. Pour s'excuser, ils s'en prirent à leur mauvaise fortune. « Ce n'est pas la faute de votre mauvaise fortune, leur dis-je, mais celle de votre peu de savoir. Si je vous avais vus placer l'âme dans le moule, je vous aurais enseigné d'un seul mot le moyen de mener notre figure à bien; il en serait résulté beaucoup d'honneur pour moi et de profit pour vous. Il me sera facile, à moi, de réparer le tort que votre ignorance cause à ma réputation; mais vous, vous y perdrez et votre honneur et votre argent. Que cela du moins vous apprenne une autre fois à travailler et à ne pas vous moquer. »

Ils reconnurent que j'avais raison, et ils implorèrent ma pitié en disant que, si je leur refusais mon assistance et s'ils étaient obligés de supporter toute cette dépense, ils seraient réduits à mendier avec leurs familles. Je leur répondis que, si les trésoriers du roi exigeaient qu'ils payassent le dégât suivant leur engagement, je les indem-

niserais de mon argent, parce qu'ils n'avaient en vérité rien négligé pour faire tout ce qu'ils savaient. Par cette conduite, je me conciliai au plus haut point les bonnes grâces des trésoriers et des ministres du roi. Sa Majesté, ayant été instruite de tout ce qui s'était passé, ordonna, avec cette libéralité qui la caractérise, que l'on agît absolument comme je le voudrais.





LIVRE SIXIÈME

1543-1545

XIX

Lettres de naturalisation.

A cette époque, l'illustre et valeureux Piero Strozzi[1] vint en France et rappela au roi qu'il lui avait promis des lettres de naturalisation. Sa Majesté ordonna aussitôt qu'on les lui délivrât. Elle ajouta en même temps : « Préparez aussi celles de *mon ami*[2] Benvenuto, et portez-les-lui de ma part sans qu'il ait rien à payer. »

Les lettres du grand Piero Strozzi lui coûtèrent plu-

1. Fils de Philippe Strozzi, déjà nommé. — E. F.
2. Ces deux mots sont en français et soulignés dans le texte italien.

sieurs centaines de ducats; les miennes me furent apportées par un des premiers secrétaires du roi, nommé messire Antoine le Maçon[1]. Ce gentilhomme me les remit avec mille gracieusetés de la part du roi, en me disant : « Le roi vous fait présent de ces lettres de naturalisation pour vous encourager à le servir. » Il me conta ensuite que Piero Strozzi n'avait obtenu les siennes qu'après les avoir longtemps sollicitées et attendues, tandis que le roi m'avait envoyé les miennes de son propre mouvement, insigne faveur qui n'avait encore été accordée à personne. A ces mots, j'exprimai la plus vive reconnaissance pour les bontés du roi, puis je suppliai le secrétaire de m'expliquer ce que signifiaient ces lettres de naturalisation. Ce gentilhomme, qui était aussi instruit que courtois, parlait très bien italien. Il ne put d'abord s'empêcher de rire; puis, ayant recouvré son sérieux, il me dit dans ma langue à quoi servaient des lettres de naturalisation, et il m'apprit que c'était un des plus grands honneurs que l'on conférât à un étranger. « C'est bien autre chose, ajouta-t-il, que d'être fait gentilhomme vénitien! » Quand il m'eut quitté, il retourna près de Sa Majesté, et il lui rendit compte de tout ce qui s'était passé entre nous. Après en avoir beaucoup ri, le roi dit : « Je veux qu'il sache pourquoi je lui ai envoyé des lettres de naturalisation. Allez, et faites-le seigneur du château du Petit-Nesle, où il demeure, et qui dépend de mon domaine : il comprendra cela bien plus facilement que les lettres de naturalisation. » Un messager m'apporta ce présent : je lui offris une gratification, mais il ne voulut rien accep-

1. Antoine le Maçon, secrétaire particulier de la reine de Navarre et auteur des *Amours de Phidie et de Gélasine*, et traducteur du *Décaméron*. — E. F.

ter, et me dit qu'en agissant ainsi il obéissait aux ordres de Sa Majesté. Lorsque je revins en Italie, j'emportai avec moi ces lettres de naturalisation et l'acte de donation du château; et, quel que soit le pays où j'irai et où je fixerai mes jours, je ne m'en séparerai jamais.

XX

Travaux divers.

Maintenant, je vais poursuivre le récit de ma vie. Je travaillai avec ardeur aux ouvrages mentionnés plus haut, c'est-à-dire au Jupiter d'argent, à la salière d'or, au grand vase d'argent et aux deux têtes de bronze. Je m'occupai aussi du piédestal du Jupiter. Je le jetai en bronze et je le couvris de riches ornements, au milieu desquels je sculptai en bas-relief, d'un côté, l'enlèvement de Ganymède, et, de l'autre côté, Léda avec son cygne. Ce piédestal réussit parfaitement à la fonte. J'en fis un autre du même genre destiné à la Junon, en attendant que le roi me donnât l'argent nécessaire pour commencer cette statue. Grâce à mon activité, j'avais déjà assemblé toutes les pièces du Jupiter d'argent ainsi que celles de la salière d'or. Le vase était fort avancé et les deux têtes de bronze étaient terminées. J'exécutai en outre plusieurs petits ouvrages pour le cardinal de Ferrare et un petit vase en argent magnifiquement ciselé que je voulais offrir à madame d'Étampes. Dans le même temps je menai à fin une foule de joyaux pour maints seigneurs,

entre autres pour le signor Piero Strozzi, le comte dell' Anguillara, le comte di Pitigliano et le comte della Mirandola.

Mais retournons à mon grand roi. Tous les travaux qu'il m'avait commandés étaient donc en très bon train, comme je l'ai dit, lorsqu'il revint à Paris. Trois jours après, il se rendit chez moi avec une foule de seigneurs de sa cour. Il fut émerveillé de la quantité d'ouvrages que j'avais entrepris et menés à si bon port. Bientôt il se mit à parler de Fontainebleau avec madame d'Étampes, qui lui dit qu'il devrait me faire faire quelque chose de beau pour cette résidence. « Vous avez raison, s'écria le roi, et je veux qu'à l'instant même cela soit arrêté. » Alors il se tourna vers moi et me demanda ce qui me semblait le plus convenable pour décorer cette belle fontaine (*sic*). Je développai plusieurs projets; Sa Majesté émit également son avis, puis elle me dit qu'elle voulait aller passer quinze ou vingt jours à Saint-Germain-en-Laye, à quatre lieues de Paris, et que pendant ce temps-là je lui fisse pour sa belle fontaine (*sic*) un modèle aussi riche que possible, parce que c'était l'endroit de son royaume qui lui plaisait le plus. Enfin, Sa Majesté m'ordonna et me pria de n'épargner aucun effort pour produire quelque chose de beau. Je le lui promis.

En voyant combien étaient avancés les nombreux ouvrages dont j'étais entouré, le roi dit à madame d'Étampes : « Jamais artiste ne m'a été aussi agréable et n'a plus mérité d'être récompensé que celui-là. Il faut penser à le fixer près de nous. Comme il dépense beaucoup et qu'il est bon vivant et grand travailleur, il est de toute nécessité que nous songions à lui; car, remarquez-le, madame, toutes les fois qu'il est venu à la cour et que je suis

venu ici, il ne m'a jamais rien demandé. On voit qu'il se donne de tout cœur à sa besogne. Il faut promptement nous l'attacher par quelques bienfaits pour ne point le perdre. — J'aurai soin de vous en faire souvenir, » lui répondit madame d'Étampes. Sur ce, ils partirent. Je continuai avec activité mes ouvrages commencés, et en même temps je m'occupai sans relâche du modèle de la fontaine.

XXI

La porte du palais de Fontainebleau.

Au bout d'un mois et demi, le roi reparut à Paris. Comme j'avais travaillé nuit et jour, j'allai lui porter mon modèle, qui était si bien ébauché qu'il s'expliquait clairement de lui-même. Je trouvai le roi absorbé par les infernales inquiétudes de la guerre qui venait de se déclarer entre lui et l'empereur. Néanmoins je m'adressai au cardinal de Ferrare. Je lui dis que j'avais avec moi certains modèles que Sa Majesté m'avait commandés, et je le priai, s'il jugeait le moment opportun, d'en dire un mot pour que je pusse les montrer. J'ajoutai que je pensais que le roi aurait beaucoup de plaisir à les voir. Le cardinal m'accorda ma requête. Il alla parler de mes modèles à Sa Majesté, qui aussitôt accourut les examiner.

Je m'étais d'abord occupé de la porte du palais de Fontainebleau, qui, suivant leur mauvais style français, était large et basse, presque carrée et surmontée d'un hémicycle en anse de panier, dans lequel le roi désirait que l'on représentât la nymphe de Fontainebleau. Afin d'al-

térer le moins possible l'ordre de cette porte, je me contentai de lui donner une belle proportion et de rectifier l'hémicycle qui se trouvait au-dessus. J'ornai les côtés d'élégants ressauts, posés sur une console qui correspondait à un chapiteau que j'avais établi dans le haut : puis je remplaçai par deux satyres, presque en ronde-bosse, les deux colonnes que semblait réclamer cette disposition architecturale. D'une main, un de ces satyres paraissait soutenir le chapiteau; de l'autre main, il tenait une énorme massue. Son air était fier et menaçant, comme pour effrayer les spectateurs. Le second satyre avait la même attitude, mais il différait du premier par la tête et plusieurs accessoires. Il était armé d'une escourgée, formée de trois boules retenues par des chaînes. Je nommai ces personnages des satyres; néanmoins, ils n'avaient de commun avec ces êtres fabuleux que des petites cornes et une physionomie semblable à celle du bouc. Tout le reste de leur corps avait la forme humaine. Dans l'hémicycle j'avais représenté une femme couchée dans une belle attitude. Son bras gauche était appuyé sur le cou d'un cerf, pour rappeler une des devises du roi. D'un côté, j'avais modelé en bas-relief des chevreuils, des sangliers et d'autres animaux sauvages; et, de l'autre côté, des chiens braques et des lévriers de différentes espèces, par allusion aux productions de la magnifique forêt où naît la fontaine. Cette composition était renfermée dans un carré oblong, dont chaque angle supérieur contenait une victoire en bas-relief, portant une torche, ainsi que les représentent les anciens. Au-dessus du grand bas-relief j'avais placé une salamandre, devise favorite du roi, et une foule d'autres ornements en harmonie avec le reste de l'ouvrage, qui était d'ordre ionique.

XXII

La fontaine.

La vue de ce modèle ramena la joie sur le visage du roi, et apporta une agréable diversion à l'ennuyeuse conférence qu'il venait d'avoir pendant plus de deux heures.

Dès que je m'aperçus que le roi était de bonne humeur, comme je le désirais, je découvris mon autre modèle, qu'il n'attendait nullement, car il pensait que le premier avait dû exiger bien assez de travail. Ce nouveau modèle avait plus de deux brasses de dimension; il représentait une fontaine parfaitement carrée et entourée de superbes escaliers qui s'entre-croisaient dans leurs révolutions, chose qui était encore inconnue en France et même très rare en Italie. Au milieu de la fontaine, et un peu au-dessus du bassin, se dressait une figure nue d'une beauté et d'une élégance extrêmes. De la main droite, elle élevait en l'air une lance brisée; de la gauche, elle tenait la poignée d'un magnifique cimeterre. Elle reposait sur la jambe gauche; le pied droit était appuyé sur un casque aussi richement décoré qu'on puisse l'imaginer. A chaque angle de la fontaine était assise une figure, accompagnée d'une foule de splendides attributs. Le roi commença par me demander ce que signifiait ce modèle. Il me dit qu'il s'était lui-même parfaitement rendu compte des décorations de la porte, mais que le

sujet de la fontaine, tout en lui paraissant fort beau, restait inintelligible pour lui. Il ajouta qu'il savait bien, néanmoins, que je n'avais pas agi comme tant d'autres imbéciles, qui, s'ils produisent des ouvrages quelque peu gracieux, ne songent à leur donner aucune signification. Alors je fis en sorte que mes explications plussent au roi autant que mes modèles. « Que Votre Majesté sacrée, lui dis-je, sache d'abord que ce petit monument est exactement mesuré sur une petite échelle, de sorte qu'il ne perdra rien de son élégance lorsqu'on l'exécutera en grand. La figure du milieu représente le dieu Mars. Elle aura cinquante-quatre pieds de haut. » A ces mots, le roi ne put retenir un geste de profonde surprise. « Ces quatre autres figures, continuai-je, sont les vertus et les talents que Votre Majesté aime et protège si chaudement. Celle qui se trouve à droite est la Science des lettres. Ses attributs, vous le voyez, rappellent la philosophie et tout ce qui s'y rattache. Cette autre est l'art du dessin, qui comprend la sculpture, la peinture et l'architecture. La troisième est la Musique, compagne obligée de toutes ces sciences. La dernière, dont la physionomie respire tant de bienveillance et de douceur, est la Libéralité, sans laquelle ne peut fleurir aucun de ces merveilleux talents qui nous viennent de Dieu. Enfin, le colosse du milieu, dont j'ai déjà parlé, représente Votre Majesté elle-même, car vous êtes le dieu Mars, le seul vaillant prince qu'il y ait au monde, et vous employez justement et saintement votre bravoure à défendre la glôire de votre couronne. » A peine le roi eut-il eu la patience de me laisser achever mon discours, qu'il s'écria : « En vérité, j'ai trouvé un homme selon mon cœur! » Puis il appela les trésoriers à qui j'avais déjà eu affaire, et il leur ordonna de pour-

voir à tout ce dont j'aurais besoin, sans regarder à la dépense. Il me frappa ensuite avec la main sur l'épaule en me disant : « *Mon ami*[1], je ne sais quel est le plus heureux, du prince qui trouve un homme selon son cœur, ou de l'artiste qui rencontre un prince qui lui fournisse toutes les facilités nécessaires pour réaliser les sublimes conceptions de son génie. » Je répondis que, si j'étais l'homme dont parlait Sa Majesté, j'étais, à coup sûr, le plus heureux. — Admettons qu'ils le soient tous deux également, » reprit le roi en riant. Je partis rempli d'allégresse, et je retournai à mes travaux.

XXIII

Origine de l'inimitié de madame d'Étampes pour Benvenuto.

Ma mauvaise fortune voulut que je ne songeasse point à jouer la même comédie avec madame d'Étampes. Lorsqu'elle apprit le soir, de la bouche du roi, tout ce qui s'était passé, elle en conçut une rage si violente, qu'elle ne put s'empêcher de dire avec humeur : « Si Benvenuto m'avait montré ses beaux ouvrages, il m'aurait donné lieu de penser à lui. » Le roi essaya, mais en vain, de m'excuser. Je ne tardai pas à être instruit de ces particularités : aussi, quinze jours plus tard, quand la cour fut revenue à Saint-Germain-en-Laye, après être allée en Normandie, à Rouen et à Dieppe, pris-je le

1. Ces deux mots sont en français et soulignés dans le texte italien.

charmant petit vase que j'avais exécuté à la demande de madame d'Étampes, et pensai-je qu'en le lui donnant, je regagnerais ses bonnes grâces. Je l'emportai donc avec moi et je le montrai à la nourrice de madame d'Étampes, en lui disant que je voulais l'offrir à sa maîtresse. La nourrice m'accueillit fort bien, et me dit qu'elle en toucherait un mot à madame, qui n'était pas encore habillée, et qu'aussitôt qu'elle lui en aurait parlé, elle m'introduirait près d'elle. Elle s'acquitta, en effet, de ma commission, mais madame lui répondit dédaigneusement : « Dites-lui qu'il attende. » Je m'armai de patience, ce qui, pour moi, est bien difficile. Cependant j'attendis avec résignation jusqu'après son dîner. Enfin, vers l'approche du soir, la faim me poussa tellement à bout, que, ne pouvant y résister, j'envoyai dévotement madame à tous les diables; puis je partis, et j'allai trouver le cardinal de Lorraine auquel je fis cadeau du vase, en le priant seulement de vouloir bien me maintenir dans les bonnes grâces du roi. Il me répondit que je n'avais pas besoin de sa protection, mais que, le cas échéant, il épouserait volontiers ma cause. Il appela ensuite son trésorier, et il lui parla à l'oreille. Le trésorier attendit que j'eusse pris congé du cardinal, puis il me dit : « Benvenuto, venez avec moi, je vous donnerai un verre de bon vin. » Ne comprenant pas ce qu'il entendait par là, je lui répondis : « De grâce, seigneur trésorier, faites-moi donner un verre de vin et une bouchée de pain, car, en vérité, je tombe en défaillance. Depuis ce matin jusqu'à cette heure, je suis resté sans rien manger à la porte de madame d'Étampes, pour lui offrir ce beau petit vase d'argent doré. Elle savait que j'étais là; mais, pour me vexer, elle m'a fait dire d'attendre. La faim est venue, je

sentais la force me manquer; alors, comme Dieu l'a voulu, j'ai donné le fruit de mon travail à quelqu'un qui le méritait bien mieux que cette femme. Je ne vous demande qu'un peu à boire, car je suis d'un tempérament un peu trop bilieux, de sorte que le jeûne m'irrite au point que je tomberais évanoui. » Pendant que je parlais ainsi, non sans grande difficulté, on apporta du vin admirable et une collation exquise. Je me restaurai parfaitement, et ma colère s'en alla avec la faim. — Le bon trésorier m'offrit cent écus d'or, mais je me refusai absolument à les accepter. Il courut en instruire le cardinal, qui le tança vertement et lui enjoignit de me forcer à les prendre, sinon de ne plus reparaître devant lui. Le trésorier revint près de moi, désolé, en me disant qu'il n'avait jamais été autant maltraité par le cardinal. Il renouvela ses instances; et, comme j'hésitais encore, il entra en colère et me déclara qu'il me ferait accepter cet argent de force. Je le pris donc. Je voulus aller remercier le cardinal, mais il chargea un de ses secrétaires de m'assurer qu'il saisirait toujours de bon cœur l'occasion de m'être agréable lorsqu'elle se présenterait. Le soir même je regagnai Paris. Le roi fut informé de tout cela, et les railleries ne furent point épargnées à madame d'Étampes; aussi sa haine contre moi s'en accrut-elle au point que je courus grand risque de perdre la vie, ainsi que je le raconterai en son lieu.

XXIV

Messer Guido Guidi.

Il y a déjà longtemps que j'aurais dû parler de l'amitié que je contractai avec l'homme le plus instruit, le plus dévoué, le plus affable et le plus vertueux que j'aie rencontré dans ce monde. Il s'agit de messer Guido Guidi, illustre médecin et noble citoyen florentin[1]. Les traverses infinies que m'a suscitées ma mauvaise fortune sont cause que je l'ai un peu négligé. Je croyais qu'il suffisait que son souvenir fût toujours présent à mon cœur, mais je me suis aperçu que ma vie ne marche pas bien sans lui, et je me décide à mêler son nom au récit de mes souffrances, afin qu'il rappelle ici une époque heureuse, de même qu'autrefois il était pour moi un soutien consolateur. Messer Guido arriva à Paris pendant que je résidais dans cette ville. A peine l'eus-je connu que je l'emmenai dans mon château, où je lui donnai un appartement. Nous passâmes ainsi plusieurs années sous le même toit. L'évêque de Pavie, monsignore de' Rossi, frère du comte de San-Secondo, étant venu aussi à Paris, je lui fis quitter son hôtellerie pour occuper une partie de mon château. Il y resta plusieurs mois avec ses gens et ses chevaux. J'hébergeai également pendant quelques

1. Il fut nommé professeur de médecine au Collège royal et premier médecin du roi en 1542. — E. F.

mois messer Luigi Alamanni et ses fils. Dieu m'accorda la grâce de pouvoir rendre ainsi service à des hommes de mérite et de distinction. Je jouis de l'amitié de messer Guido durant tout le temps que j'habitai le château. Souvent nous nous plaisions ensemble à tirer gloire de ce que chacun de nous se perfectionnait dans sa profession, grâce à la munificence du grand et admirable prince qui nous protégeait. Je puis vraiment dire que je suis redevable à ce merveilleux roi de tout ce que j'ai fait de beau et de bon. Mais je vais renouer le fil de mon histoire pour arriver à parler de lui et des vastes travaux que j'ai exécutés par son ordre.

XXV

Le jeu de paume.

J'avais dans mon château un jeu de paume dont je tirais bon profit. Ce local renfermait plusieurs petits logements occupés par des gens de différentes professions, et, entre autres, par un habile imprimeur[1] qui avait son établissement presque entier dans l'enceinte de mon château. Ce fut lui qui imprima le premier livre de médecine de messer Guido. Ayant eu besoin de l'emplacement que je lui avais laissé, je le renvoyai, mais non sans éprouver de grandes difficultés. — J'avais aussi chez moi un fabricant de salpêtre qui, lorsque je voulus lui retirer ses petites chambres pour y placer mes bons

1. Pierre Gauthier. — E. F.

ouvriers allemands, refusa de déloger. Ce fut en vain que je lui dis plusieurs fois, avec douceur, qu'elles m'étaient nécessaires pour le service du roi. Plus je parlais avec modération, plus cet animal me répondait avec hauteur. A la fin, je lui fixai trois jours pour tout délai. Il ne fit qu'en rire, et me déclara qu'au bout de trois ans il commencerait à y penser. J'ignorais qu'il était protégé par madame d'Étampes. Si je n'avais pesé mes actions un peu plus qu'auparavant, à cause des termes dans lesquels j'étais avec madame d'Étampes, j'aurais renvoyé cet insolent sur-le-champ; mais j'avais résolu de patienter trois jours. Lorsqu'ils furent écoulés, j'armai, sans souffler mot, mes Allemands, mes Italiens, mes Français et bon nombre de manœuvres; puis, en un clin d'œil, je démolis toute la maison et je jetai les meubles à la porte du château. J'adoptai ce parti un peu rigoureux, parce que ce drôle m'avait dit qu'il ne connaissait pas un Italien assez hardi pour oser déranger chez lui un seul clou. Après cette expédition, je lui dis : « Je suis le plus petit Italien de toute l'Italie, et ce que je t'ai fait n'est rien en comparaison de ce que je me sens capable de te faire et de ce que je te ferai si tu prononces un seul mot. » Cet homme, frappé d'étonnement et d'épouvante, rassembla ses hardes de son mieux, puis courut chez madame d'Étampes, à qui il dépeignit avec des couleurs infernales ce qui s'était passé. Madame d'Étampes, qui était mon ennemie jurée, raconta cette scène au roi et l'amplifia d'autant plus, qu'elle avait la langue infiniment mieux pendue que mon adversaire. Sa Majesté, ainsi qu'on me l'apprit, fut très irritée contre moi et voulut me punir; mais le dauphin Henri, son fils, aujourd'hui roi de France, et la reine de Navarre, sœur de François Ier,

ayant reçu quelques affronts de l'audacieuse favorite, plaidèrent ma cause avec tant de chaleur, que le roi finit par tourner toute l'affaire en plaisanterie. Ainsi, avec l'aide de Dieu, je sortis heureusement de ce mauvais pas.

XXVI

Intrigues de madame d'Étampes et du Primaticcio.

Je fus encore obligé de traiter pareillement un autre locataire du même genre; mais je ne démolis point la maison, je me contentai de jeter les meubles dehors. Madame d'Étampes profita de cette nouvelle occasion pour oser dire au roi : « Je crois que ce démon-là saccagera un jour tout Paris. » A ces mots, le roi répliqua en colère à madame d'Étampes, que j'avais cent fois raison de me défendre contre cette canaille qui voulait m'empêcher de le servir.

La rage de ma cruelle ennemie allait chaque jour en augmentant. Elle appela près d'elle un peintre qui demeurait à Fontainebleau, où le roi résidait presque continuellement. Ce peintre était Italien et Bolonais. On l'appelait le Bologna, mais son véritable nom était Francesco Primaticcio[1]. Madame d'Étampes le poussa à

1. Niccolo Primaticcio naquit à Bologne, en 1490, et mourut en 1570 environ. — Après avoir travaillé dans le palais du T, sous la direction de Jules Romain, il fut envoyé par le duc de Mantoue au roi François Ier, qui avait demandé à ce prince un jeune artiste qui fût à la fois peintre et stucateur. François Ier le récompensa de ses services

prier le roi de lui confier l'exécution de la fontaine dont Sa Majesté m'avait chargé, et elle lui assura qu'elle l'aiderait de tout son pouvoir. Ainsi fut convenu. Ce Bologna fut au comble de la joie et compta sur le succès, bien que ce travail fût étranger à sa profession. Néanmoins, il était habile dessinateur, et avait eu soin de s'entourer d'ouvriers formés à l'école du Rosso, peintre florentin d'un talent vraiment étonnant, à l'admirable manière duquel il était redevable de tout ce qu'il faisait de bon. Grâce à ces misérables raisons, chaudement appuyées par madame d'Étampes, qui ne cessa jour et nuit avec son protégé de marteler les oreilles du roi, Sa Majesté finit par céder aux instances de mes deux adversaires, surtout quand elle les entendit lui dire d'un commun accord : « Comment sera-t-il possible, Majesté sacrée, que Benvenuto fasse vos douze statues d'argent, dont pas une seule n'est encore terminée? Si vous persistez à lui laisser cette nouvelle et vaste entreprise, il faut absolument que vous renonciez à la première, qui vous tient tant à cœur; car cent artistes de la plus haute habileté ne suffiraient pas pour mener à fin les immenses travaux que ce vaillant homme veut aborder. On voit qu'il a grande volonté de faire; mais son ambition sera cause que bientôt lui et ses ouvrages seront perdus pour Votre Majesté. » Le roi, ébranlé par ces captieuses

en le nommant officier de sa chambre et en lui donnant l'abbaye de Saint-Martin qui produisait huit mille écus de rente. Le Primaticcio obtint ensuite de François II l'intendance générale des bâtiments du royaume. Cette charge lui fut conservée par Charles IX. Praticien consommé, machiniste habile, compositeur riche et abondant, ornemaniste grandiose, le Primaticcio était, certes, bien digne des hautes missions qui lui furent confiées, malgré tout ce que nous en dira notre Cellini. — Voy. Vasari, *Vie du Primaticcio*, t. IX, p. 179 et suiv.

paroles et d'autres arguments du même genre, consentit donc à leur accorder tout ce qu'ils demandaient ; et cependant le Bologna n'avait encore montré ni dessins ni modèles de sa main.

XXVII

Administration de la justice en France au xvie siècle.

Sur ces entrefaites, le dernier locataire que j'avais chassé de mon château m'intenta un procès. Il prétendait que je lui avais volé une grande partie de ses effets quand je l'avais mis à la porte. Ce procès me causait tant de tourments et me prenait un tel temps que plusieurs fois je fus tenté de m'en aller à la grâce de Dieu.

On a coutume, en France, de compter gagner un procès engagé avec un étranger ou toute autre personne qui semble mettre de la négligence à se défendre. Dès qu'une de ces affaires présente quelque avantage, on trouve à la vendre. On a même vu des gens dont la profession consiste à acheter des procès ou à en accepter pour dot.

Une autre infamie qui a cours en France, c'est que les Normands, pour la plupart, font métier de porter de faux témoignages : de sorte que ceux qui achètent des procès stylent immédiatement cinq ou six de ces témoins, suivant le besoin. Leurs adversaires ne manquent donc jamais d'être condamnés si, ignorant cet usage, ils ne leur opposent point un nombre égal de témoins. C'est ce qui m'arriva. Indigné, je me rendis à la grande

salle du palais de Paris pour plaider ma cause. J'y vis un juge, lieutenant civil du roi, assis sur un tribunal élevé. Cet homme était grand, gros et gras, et d'aspect austère. A sa droite et à sa gauche étaient rangés une foule de procureurs et d'avocats; d'autres s'avançaient un à un et exposaient leur affaire. Parfois ceux qui entouraient ce juge parlaient tous à la fois. A ma grande surprise, cet homme admirable, véritable portrait de Pluton, prêtait l'oreille tantôt à celui-ci, tantôt à celui-là, et répondait à tous avec un talent remarquable. Ce spectacle me parut si prodigieux que je n'aurais pas voulu pour beaucoup n'en avoir point été témoin, car j'ai toujours été curieux de connaître toute espèce de mérite. — La salle était immense; mais il s'y pressait une telle foule qu'un garde avait soin d'empêcher d'entrer ceux qui n'y avaient point affaire et de tenir les portes fermées. — Souvent ce garde, en repoussant les gens qu'il ne voulait point admettre, troublait par son tapage mon admirable juge, qui, dans sa colère, ne lui épargnait pas les injures. — Plusieurs fois je remarquai cette circonstance, et les paroles qu'employa le juge pour réprimander le garde, un jour entre autres qu'il résistait bruyamment à deux gentilshommes qui venaient pour voir. Le juge leur criait, d'une voix forte, de rester tranquilles; ce qu'il exprimait en français par ces paroles : « Paix, paix, Satan! paix, paix, Satan! allez, paix! » Je savais très bien le français : aussi, lorsque j'entendis ces mots, compris-je aussitôt ce que Dante voulut dire quand il franchit les portes de l'enfer avec son maître Virgile[1]. Dante, en effet, résida avec le peintre Giotto

1. Le vers du Dante que Cellini pensait avoir compris est le pre-

en France, et surtout à Paris, où la salle des plaideurs peut vraiment être appelée un enfer. Comme Dante possédait bien la langue française, il se servit de ces expressions. Je suis fort étonné qu'on ne les ait jamais interprétées de cette façon, de sorte que je n'hésite pas à prétendre et à croire que ses commentateurs lui font dire des choses auxquelles il n'a jamais pensé.

XXVIII

Pagolo et la Catherine.

Mais retournons à mon affaire. Quand je vis les avocats me remettre certains arrêts entraînant condamnation, je ne trouvai point d'autre moyen de me défendre que d'avoir recours à ma longue dague que je portais au côté, car j'ai toujours aimé avoir de belles armes. Je commençai par m'adresser au principal coupable, à celui qui m'avait intenté cet inique procès. Un soir, je le frappai de tant de coups sur les bras et sur les jambes, en ayant soin toutefois de ne point le tuer, que je le privai de l'usage de ses deux jambes. Je tombai ensuite sur celui qui avait acheté la cause, et je le touchai de telle sorte qu'il arrêta le procès. Alors, comme toujours, je remer-

mier du chant VII de l'Enfer, qu'aucun commentateur n'a su expliquer d'une façon satisfaisante : *Pape satan,* pape satan, aleppe.

Quoi qu'en dise Benvenuto et quoi qu'en pensent Filelfo et le chanoine Dionisi, qui admettent sa bizarre explication, elle nous semble plus ingénieuse que juste. — E. F.

ciai Dieu, et j'espérai que je resterais quelque temps sans être molesté.

Je recommandai à mes ouvriers, et surtout aux Italiens, de travailler et de me seconder avec activité, afin que je pusse promptement terminer les ouvrages commencés. Je leur dis qu'aussitôt après leur achèvement, je voulais retourner en Italie; car je ne me sentais pas la force de supporter davantage les coquineries de ces Français, et je craignais que les violences auxquelles j'étais obligé d'avoir recours ne m'occasionnassent quelque malheur, si par aventure mon bon roi venait à s'irriter contre moi.

Voici quels étaient mes ouvriers italiens : le premier, et celui que j'affectionnais le plus, était Ascanio de Tagliacozzo, village du royaume de Naples; le second était le Romain Pagolo, garçon de très humble naissance, qui ne connaissait pas même son père. Ces deux ouvriers étaient ceux-là que j'avais amenés de Rome, où ils travaillaient déjà avec moi. Un autre Romain était venu d'Italie tout exprès pour entrer à mon service : il s'appelait Pagolo et était fils d'un pauvre gentilhomme de la maison des Macaroni. Il n'était pas très habile ouvrier, mais il excellait dans le maniement des armes. J'avais encore un Ferrarais, nommé Bartolommeo Chioccia, et le Florentin Pagolo Micceri. Ce dernier avait un frère, surnommé Gatta, qui entendait parfaitement la tenue des écritures, mais qui s'était ruiné en gérant les affaires du riche marchand Tommaso Guadagni. Il me mit en ordre les livres qui renfermaient les comptes du grand roi très chrétien et de différents personnages.

Pagolo Micceri, ayant appris de son frère la manière de tenir mes livres, continua ce travail moyennant de

bons appointements. Comme il semblait être un très brave garçon, car il se montrait d'une dévotion extrême et était toujours occupé à marmotter des psaumes ou à réciter son chapelet, je croyais pouvoir me fier entièrement à lui. Un jour donc je le tirai à part, et je lui dis : « Pagolo, mon très cher frère, tu vois comme tu es heureux près de moi, et tu te rappelles qu'auparavant tu te trouvais sans aucune ressource; en outre, tu es mon compatriote, et je vois avec plaisir que tu remplis scrupuleusement tous tes devoirs de religion; c'est pourquoi j'ai pleine confiance en toi. Maintenant, comme je compte sur toi plus que sur tout autre, je te prie de me venir en aide, et je te recommande surtout deux choses que j'ai particulièrement à cœur : la première est de veiller avec soin à ce que l'on ne me dérobe rien de ce qui m'appartient, et de n'y point toucher toi-même; la seconde a rapport à cette pauvre petite Catherine. Tu n'ignores pas que je l'ai prise principalement pour mon art et que sans elle je ne saurais rien faire. Mais je suis homme, et elle a servi à mes plaisirs charnels, de sorte qu'il se pourrait qu'elle me donnât un fils. Or, je ne suis pas d'humeur à nourrir les enfants des autres, ni à supporter une injure, et, si je m'apercevais que quelqu'un de cette maison fût assez audacieux pour jeter les yeux sur elle, je crois en vérité que je les tuerais l'un et l'autre. Je te supplie donc, cher frère, de me prêter ton assistance. Si tu remarques quelque chose, avertis-moi sur-le-champ; car alors j'enverrais à la potence la Catherine, sa mère et l'autre coupable. Prends garde à toi tout le premier. » Aussitôt ce ribaud s'écria, en faisant un signe de croix de la tête aux pieds : « O doux Jésus! que Dieu me garde de jamais penser à une telle chose! D'abord, j'ai toujours eu hor-

reur de cet affreux péché, et ensuite pensez-vous que j'aie oublié tous vos bienfaits? » A ces mots, qu'il prononça d'un ton simple et affectueux, je restai convaincu qu'il parlait sincèrement.

XXIX

Le flagrant délit.

Deux jours après arriva une fête dont messer Matteo del Nazaro[1], artiste italien au service du roi, profita pour m'inviter avec mes jeunes gens à une partie de plai-

1. Cet artiste, qui se nommait Matteo dal Nassaro, et non del Nazaro, comme l'atteste Vasari, était fils d'un chaussetier d'un hameau aux environs de Vérone, appelé le « Nassar ». Après avoir appris la musique sous la direction de Marco Carra et du Trombocino, et la gravure en creux à l'école du Mondella et de l'Avanzi, il entra au service de François Ier, qui, suivant les expressions de Vasari, aima en lui le musicien non moins que le graveur. « Après avoir exécuté de nombreux ouvrages pour la cour de France, Matteo, ajoute Vasari, voulut revoir sa patrie; mais il ne put y rester autant qu'il aurait désiré. François Ier, après sa captivité, lui envoya un courrier qu'il chargea de le ramener et de lui payer son traitement, même pour le temps qu'il avait passé à Vérone. — A son retour en France, Matteo fut nommé maître de la Monnaie, ce qui le détermina à se fixer dans ce pays et à s'y marier. Matteo se distingua par sa libéralité et sa courtoisie. Pas un Véronais, pas un Lombard n'allait en France sans recevoir chez lui l'accueil le plus affectueux. Matteo avait un caractère aussi élevé que généreux : il aimait mieux donner ses ouvrages que de les vendre au-dessous de leur valeur. Un certain baron lui ayant offert un prix misérable pour un camée important qu'il lui avait commandé, Matteo le pria avec instance de l'accepter en pur don. Le baron refusa et réitéra ses mesquines propositions. Aussitôt Matteo, furieux, s'empara d'un marteau et broya le camée. — Il mourut peu de temps après François Ier. » Voyez Vasari, *Vie de Matteo dal Nassaro,* t. VIII, p. 154 et suivantes.

sir dans son jardin. Je me disposai donc à sortir, et j'engageai Pagolo à venir se promener et se divertir avec nous. Il me répondit que ce serait une grande imprudence que de laisser la maison ainsi seule. « Voyez, ajouta-t-il, combien vous avez d'or, d'argent et de pierreries. Dans cette ville de voleurs, il faut avoir l'œil ouvert jour et nuit. Tout en gardant la maison, je m'occuperai à réciter mes oraisons. Allez sans inquiétude vous amuser et vous donner du bon temps ; la prochaine fois un de mes camarades restera au logis. » Je partis donc parfaitement tranquille avec l'autre Pagolo, Ascanio et Chioccia, et nous passâmes joyeusement la journée dans le jardin de Matteo del Nazaro.

Vers le soir, un soupçon me frappa. Je commençai à réfléchir aux paroles remplies d'une feinte simplicité que m'avait dites mon hypocrite coquin. Je montai aussitôt à cheval, et je retournai avec deux de mes serviteurs à mon château. J'y surpris Pagolo et cette misérable Catherine presque en flagrant délit. A peine fus-je arrivé que la mère de Catherine, cette vile ruffienne, se mit à crier : « Pagolo ! Catherine ! voici le maître ! » Ils accoururent l'un et l'autre, les vêtements tout en désordre, avec un air effaré et stupide, sans savoir ni ce qu'ils disaient ni où ils allaient, de façon qu'il était évident qu'ils venaient de commettre le péché. Enflammé de colère, je mis la main à l'épée, décidé à les massacrer tous deux. Pagolo s'enfuit, Catherine se précipita à genoux en implorant toutes les miséricordes du ciel. J'aurais voulu commencer par tuer Pagolo, mais je ne pus le rejoindre sur-le-champ, et, pendant que je le poursuivis, je me ravisai et je pensai qu'il valait mieux les jeter tous les deux à la porte ; car avec cette nouvelle

aventure, ajoutée à tant d'autres, ma vie aurait certainement été en danger. Je dis donc à Pagolo : « Ribaud, si mes yeux avaient vu ce que tu me donnes lieu de croire, je te percerais dix fois le ventre avec cette épée. Décampe à l'instant, et sache que, si tu as une oraison à débiter, c'est celle de saint Julien[1]. » Je chassai ensuite la mère et la fille à coups de pied et à coups de poing. Elles songèrent à la vengeance et allèrent consulter un avocat normand, qui engagea Catherine à m'accuser d'avoir vécu avec elle à la manière italienne. Par là on entendait le péché contre nature, autrement dit de sodomie. « Dès que cet Italien, continua l'avocat, apprendra cette accusation et saura quelles terribles conséquences elle peut entraîner, il vous donnera de suite quelques centaines de ducats, afin que vous vous taisiez, car il sera effrayé à la seule idée du sévère châtiment que l'on inflige en France pour ce crime. » Ce conseil fut suivi, la plainte fut portée et je reçus une assignation. Plus je cherchais à me tranquilliser l'esprit, plus j'étais harcelé d'inquiétudes.

XXX

Accusation infâme.

Chaque jour persécuté de mille façons, je commençai à

1. Chaque matin, Rinaldo d'Asti, en sortant de l'auberge, récitait un *Pater noster* et un *Ave Maria* pour le père et la mère de saint Julien, en priant ce bienheureux de lui faire rencontrer le soir un bon logement. — Voy. le *Décaméron, Gior. II,* nov. II.

me demander sérieusement si je devais quitter la France ou bien soutenir encore ce combat et voir à quelle fin Dieu m'avait créé. Après de longues et douloureuses agitations, je résolus de partir pour ne pas tenter ma mauvaise fortune au point qu'elle me rompît le cou. Quand tous mes préparatifs furent terminés, que j'eus pris mes mesures pour mettre en bon lieu ce que je ne pouvais emporter, et que j'eus caché de mon mieux les menus objets sur moi et mes serviteurs, je fus assailli d'une violente douleur en pensant au départ. Je courus me renfermer dans mon petit atelier, après avoir dit à mes jeunes gens, qui m'encourageaient à partir, que je voulais encore me consulter, bien que je reconnusse combien leur avis était fondé; car je comprenais très bien que, pourvu que je fusse hors de prison et que je laissasse à la rage de mes ennemis le temps de se calmer un peu, il me serait beaucoup plus facile de m'excuser près du roi, en lui expliquant par écrit l'infâme complot tramé contre moi. Mes réflexions aboutirent à me confirmer dans la résolution que j'avais adoptée; mais, au moment où je me levai, je fus saisi par l'épaule, et une voix me cria avec force : « Benvenuto, agis comme à ton ordinaire et ne crains rien. » Aussitôt j'arrêtai un plan entièrement opposé au premier, et je dis à mes ouvriers italiens : « Munissez-vous d'armes, venez avec moi, et suivez tous mes ordres sans vous inquiéter d'autre chose; je suis décidé à comparaître. Si je partais, bientôt vous vous en iriez tous en fumée. Ainsi, obéissez et accompagnez-moi. » Tous ces jeunes gens s'accordèrent à dire : « Puisque nous sommes ici et qu'il nous fait vivre, nous devons aller avec lui et l'aider jusqu'à la mort dans tout ce qu'il voudra. En effet, ce qu'il dit est plus vrai que nous ne pensions;

dès qu'il serait loin d'ici, ses ennemis nous jetteraient tous à la porte. Et, si nous songeons aux grands et importants ouvrages qui sont commencés, il faut avouer que nous ne saurions les terminer sans lui, et alors ses ennemis ne manqueraient pas de prétendre qu'il est parti parce qu'il s'est reconnu incapable de les mener à fin. » Le jeune Romain Pagolo Macaroni fut le premier à encourager les autres, et il engagea à se joindre à nous plusieurs ouvriers allemands et français qui me portaient de l'amitié. Nous étions dix en tout. Je me mis en route avec la ferme volonté de ne point me laisser incarcérer vivant.

Quand j'arrivai en présence des juges criminels, j'aperçus la Catherine et sa mère qui riaient avec leur avocat. J'entrai et je demandai hardiment le juge, gras et bouffi personnage qui se prélassait sur un siège qui dominait tous les autres. En me voyant, cet homme murmura à voix basse d'un air rébarbatif : « Tu t'appelles Benvenuto (*Bienvenu*); mais cette fois tu seras le malvenu. » Je l'entendis et je lui répliquai : « Expédiez-moi vite, et dites-moi ce que je suis venu faire ici. » Alors le juge se tourna vers Catherine, et lui dit : « Catherine, explique tout ce qui s'est passé entre toi et Benvenuto. » La Catherine affirma que j'avais vécu avec elle à la manière italienne. « Tu entends ce que déclare la Catherine, Benvenuto, s'écria le juge. — Si je l'avais traitée à la manière italienne, répliquai-je, je l'aurais fait seulement pour avoir un enfant, comme vous le pratiquez, vous autres. — Loin de là, elle veut dire, reprit le juge, que tu l'as attaquée hors de l'endroit où l'on fait les enfants. » A ces mots, je ripostai que ce n'était point là la manière italienne; qu'au contraire, ce devait être la manière fran-

çaise, puisque la Catherine la connaissait et que moi je ne m'en doutais pas. J'ajoutai que j'exigeais qu'elle décrivît exactement comment je m'y étais pris avec elle. Cette atroce catin eut la scélératesse de dérouler cette infamie sans le plus léger voile. Je la forçai de recommencer sa déposition trois fois de suite. Quand elle eut fini, je m'écriai : « Seigneur juge, lieutenant du roi très chrétien, je vous demande justice; car je sais que les lois du roi très chrétien, quand il s'agit d'un tel crime, condamnent au supplice du feu l'agent et le patient. Or, cette femme avoue qu'elle a commis le péché; quant à moi, il m'est tout à fait inconnu. Sa ruffienne de mère est ici : elle mérite aussi le feu pour l'un ou l'autre délit; je réclame justice. » Je répétai ces paroles à maintes reprises et à haute voix, en demandant toujours le feu pour la Catherine et pour sa mère, et en jurant au juge que, s'il ne les mettait en prison devant moi, je courrais chez le roi, et que je l'instruirais de l'injustice dont son lieutenant criminel se rendait coupable envers moi. Quand mes adversaires m'entendirent faire tant de bruit, ils commencèrent à baisser de ton : je n'en vociférai que plus fort. Alors la petite catin et sa mère de pleurer, et moi de crier sans relâche au juge : « Le feu! le feu! » Cet indigne poltron, voyant que la chose n'avait pas tourné comme il l'espérait, prit une gamme plus douce et se mit à excuser la faiblesse des femmes. A l'instant je reconnus que la victoire me restait dans ce rude assaut, et je me retirai en murmurant et en proférant des menaces. A coup sûr, j'aurais bien donné cinq cents écus pour n'avoir point comparu. Dès que je fus sorti de ce guêpier, je remerciai Dieu de tout mon cœur et je retournai gaiement à mon château avec mes ouvriers.

XXXI

Voyage à Fontainebleau.

Lorsque la fortune, ou, pour mieux dire, notre mauvaise étoile, se met à nous persécuter, elle n'est jamais à court de nouvelles misères à nous susciter. Après avoir échappé à un abîme effroyable, je croyais que ma maligne étoile m'accorderait quelque peu de tranquillité; mais à peine m'eut-elle laissé le temps de respirer, qu'elle me suscita deux terribles affaires à la fois. En trois jours il m'arriva deux aventures qui, l'une et l'autre, mirent ma vie en balance. Voici comment :

Je me rendis un matin à Fontainebleau pour conférer avec le roi. Il m'avait écrit qu'il voulait que je fisse les coins de toutes les monnaies de son royaume. Avec sa lettre, il m'avait envoyé plusieurs petits dessins pour m'expliquer à peu près ce qu'il désirait; néanmoins, il me laissait libre de suivre complètement mes inspirations. J'exécutai de nouveaux dessins suivant mon goût et aussi beaux que l'art le réclamait. A mon arrivée à Fontainebleau, monseigneur de la Fa, l'un des trésoriers à qui François Ier avait confié le soin de pourvoir à mes besoins, me dit : « Benvenuto, le peintre Bologna a été chargé par le roi de faire votre grand colosse. Sa Majesté nous a retiré, au profit de Bologna, tous les ordres qu'elle nous avait donnés pour vous. Nous avons trouvé cela fort mal, et il nous semble que la conduite de votre

compatriote est bien téméraire, car il vous enlève, seulement par la protection de madame d'Étampes, des travaux que vos modèles et vos études vous avaient acquis. Voilà déjà plusieurs mois qu'il a reçu cette commande, et il ne paraît pas qu'il s'en soit encore occupé. — Mais comment est-il possible que je n'aie rien su de cela? » m'écriai-je étonné. Alors monseigneur de la Fa me dit que le Bologna avait tenu l'affaire très secrète; qu'il n'avait obtenu sa requête que très difficilement, parce que le roi avait longtemps résisté, mais que les pressantes sollicitations de madame d'Étampes avaient fini par aplanir tous les obstacles. Irrité de cette cruelle offense et indigné de me voir extorquer ainsi un ouvrage que j'avais gagné à la sueur de mon front, je me disposai à exécuter quelque grand coup. Je pris donc mes armes et j'allai trouver le Bologna. Il était à travailler dans sa chambre. Il me fit entrer et me demanda, avec force compliments lombards, quelle affaire m'amenait chez lui. « Une très bonne et très importante, » lui répondis-je. Il ordonna alors à ses serviteurs d'apporter à boire. Puis il me dit : « Avant de parler de rien, je veux que nous buvions ensemble, suivant la coutume de France. — Messer Francesco, repris-je, sachez que la conversation que nous allons avoir n'exige pas que nous buvions auparavant : peut-être pourrons-nous boire après. » J'entamai ensuite mon affaire en ajoutant : « Tous les hommes qui tiennent à passer pour d'honnêtes gens doivent montrer par leurs actions qu'ils méritent cette réputation; s'ils agissent autrement, ils prouvent qu'ils sont indignes de ce renom. Je sais que vous n'ignoriez point que le roi m'avait commandé ce grand colosse dont on a parlé pendant dix-huit mois, sans que ni vous ni personne ayez

trouvé à redire à cela. Par mes ouvrages, je me suis fait connaître au roi; mes modèles lui ont plu, et il m'a confié cette grande entreprise. Depuis nombre de mois les choses étaient en cet état, lorsque, ce matin seulement, j'ai appris que vous m'aviez supplanté, et qu'à l'aide de purs commérages vous m'aviez escamoté une commande que j'avais conquise par d'admirables travaux. »

XXXII

Querelle avec le Primaticcio.

« Eh quoi! Benvenuto, répliqua le Bologna, chacun cherche à faire ses affaires par tous les moyens possibles. Si telle est la volonté du roi, qu'avez-vous à objecter? Allons, vous perdriez votre temps. La commande m'a été donnée, je la tiens pour mienne. Maintenant dites ce que vous voudrez, je vous écouterai. — Messer Francesco, répondis-je, sachez que je ne manque pas d'une foule d'arguments péremptoires et irrésistibles qui vous forceraient de confesser que les moyens dont vous vous êtes servi et dont vous parlez n'ont point cours parmi les êtres doués de raison. Mais je veux arriver promptement à la conclusion; ouvrez donc les oreilles et entendez-moi bien, car la chose est grave. » Mon homme voulut se lever de son siège, car il vit que j'avais changé de couleur et que j'étais grandement ému. Je lui dis qu'il n'était pas encore temps de bouger, qu'il eût à rester assis et à m'écouter. Puis je m'exprimai ainsi : « Messer Fran-

cesco, vous savez que la commande m'avait d'abord été donnée et que, suivant l'usage du monde, le temps était passé où qui que ce fût pût songer à me la disputer. Néanmoins, voici ce que je vous propose maintenant : faites un modèle, de mon côté j'en ferai un nouveau : nous les porterons sans rien dire à notre grand roi, et celui de nous qu'il reconnaîtra avoir le mieux opéré aura l'honneur d'exécuter le colosse. Si ce lot vous échoit, j'oublierai l'énorme injure que j'ai reçue de vous, et je baiserai vos mains comme plus dignes que les miennes d'une si grande gloire. Qu'il soit ainsi convenu, et nous serons amis; sinon nous serons ennemis, et avec l'aide de Dieu qui protège la justice et dont je serai l'instrument, je vous montrerai dans quelle erreur vous êtes tombé. — La commande est à moi, répliqua messer Francesco, et, puisqu'elle m'a été donnée, je ne veux pas m'exposer à la perdre. — A cela, messer Francesco, m'écriai-je, je réponds que, puisque vous repoussez un arrangement bon, juste et raisonnable, j'aurai recours à des expédients qui seront aussi peu agréables que vos procédés. Et je vous déclare que, si jamais j'apprends que vous parliez de façon ou d'autre de cette commande qui m'appartient, je vous tuerai comme un chien. Nous ne sommes ni à Rome, ni à Bologne, ni à Florence; ici les mœurs sont différentes. Je vous le répète donc, si vous avez le malheur d'en toucher un mot au roi ou à tout autre, je vous tuerai, coûte que coûte. Choisissez entre les deux partis que je vous ai offerts; le premier vous mènera à bien, le second à mal. » Mon homme ne savait que dire ni que faire. Quant à moi, j'étais moins disposé à attendre qu'à trancher de suite le nœud de la difficulté. Le Bologna ne trouva que ces seuls mots :

« Tant que j'agirai comme doit le faire un homme de bien, je n'aurai peur de rien au monde. — C'est bien parlé, lui répondis-je ; mais, si vous vous conduisez autrement, ayez peur, croyez-moi. »

Là-dessus je le quittai, et je me rendis près de Sa Majesté avec qui j'eus, à propos des monnaies, une longue discussion. Nous ne tombâmes pas beaucoup d'accord, parce que son conseil, qui était présent, lui avait persuadé qu'il fallait que les monnaies fussent faites à la manière de France, comme elles l'avaient toujours été jusque-là. Je répliquai que Sa Majesté m'avait fait venir d'Italie pour lui exécuter de beaux ouvrages, et que, si elle me commandait le contraire, je ne me sentais pas le courage de lui obéir. La conférence fut renvoyée à un autre jour, et je retournai sur-le-champ à Paris.

XXXIII

Encore Pagolo et la Catherine.

A peine fus-je descendu de cheval qu'une de ces bonnes âmes que la vue du mal réjouit accourut m'apprendre que Pagolo Micceri avait loué une maison pour cette petite catin de Catherine et pour sa mère, qu'il y allait continuellement, et qu'en parlant de moi il disait avec force moqueries : « Benvenuto avait donné la brebis à garder au loup, croyant qu'il ne la croquerait pas. Maintenant il se console avec ses bravades et croit que j'ai peur de lui. J'ai mis cette épée et ce poignard à mon côté pour lui

montrer que mes armes coupent aussi, et que je suis Florentin comme lui, et de plus, de la famille des Micceri, qui vaut cent fois mieux que celle des Cellini. » Le coquin qui m'apporta cette nouvelle me l'assaisonna si bien, que je sentis aussitôt la fièvre m'empoigner : je dis la fièvre sans aucune métaphore. La rage indomptable qui s'empara de moi m'aurait peut-être étouffé, si je n'eusse imaginé de m'en délivrer en obéissant à son impulsion et en lui ouvrant l'issue que m'offrait l'occasion. J'invitai mon ouvrier ferrarais, nommé Chioccia, à venir avec moi, et j'ordonnai à un valet de me suivre avec mon cheval.

Quand je fus arrivé à la maison du misérable Pagolo, je trouvai la porte entr'ouverte. Je vis qu'il avait au côté son épée et son poignard. Il était assis sur un coffre et avait un bras passé autour du cou de la Catherine. J'entendis qu'il parlait de moi avec la mère. Tout à coup je poussai la porte, tirai mon épée et lui en mis la pointe sur la gorge sans lui donner le temps de penser que lui aussi avait une épée. « Vil poltron, lui dis-je, recommande-toi à Dieu, car tu es mort. » Alors, il cria trois fois, sans oser remuer : « Ah ! maman, maman, au secours ! » J'étais décidé à le tuer ; mais à cette exclamation si bouffonne, la moitié de ma colère s'évapora. Cependant j'avais recommandé à mon ouvrier Chioccia de ne laisser sortir ni la Catherine ni la mère, parce que, si je tuais Pagolo, je voulais traiter de même ces deux prostituées. Je tenais toujours Pagolo sous la pointe de mon épée et je le piquais un peu de temps en temps, en lui adressant des menaces effroyables. Enfin, ayant vu qu'il n'essayait pas de se défendre le moins du monde, je ne savais plus que faire, et cette algarade me semblait devoir n'aboutir

à rien, lorsque tout à coup je conçus l'idée de les forcer à se marier et de compléter plus tard ma vengeance. Une fois cette résolution prise, je dis à Pagolo : « Ote cet anneau que tu as au doigt, poltron, et épouse-la, afin que je puisse ensuite me venger de toi comme tu le mérites. — Pourvu que vous ne me tuiez pas, s'écria-t-il ausssitôt, je vous obéirai en tout. — Alors donc, repris-je, remets-lui ton anneau. » J'écartai un peu mon épée de sa gorge, et il lui passa l'anneau au doigt. « Cela ne suffit pas encore, continuai-je ; je veux que l'on m'amène deux notaires et qu'un contrat en règle sanctionne le mariage. » Après avoir ordonné à Chioccia d'aller chercher les deux notaires, je me tournai vers Catherine et la mère, et je leur dis en français : « Les notaires et des témoins vont venir. La première de vous qui soufflera un mot, je la tuerai sur place de même que les deux autres : ainsi donc, prenez garde à vous. » Je dis ensuite en italien à Pagolo : « Et toi, si tu oses faire la moindre objection à tout ce que je proposerai, dès le premier mot, je t'appliquerai tant de coups de poignard, qu'il ne te restera rien dans le ventre. — Pourvu que vous ne me tuiez pas, me répéta-t-il, je vous obéirai en tout. » Les notaires et les témoins arrivèrent ; un contrat authentique et en bonne fortune fut dressé : ma colère et ma fièvre se dissipèrent. Je payai les notaires et je m'en allai.

Le lendemain, le Bologna vint à Paris exprès pour moi, et m'envoya chercher par Matteo del Nazaro. Je me rendis près de lui. Il m'aborda d'un air gai, me pria de le regarder comme un frère, et me jura qu'il ne parlerait plus jamais de la commande, parce qu'il reconnaissait parfaitement que j'avais raison.





Je la forçai de poser durant des heures

VII

A. Q[illegible] Imp. Edit

XXXIV

Un modèle à plusieurs fins.

Si je n'avouais pas que j'ai eu des torts dans quelques-unes de ces aventures, on n'ajouterait point foi à celles où j'affirme que je me suis conduit comme je le devais. Je confesse donc que j'ai mal agi en me vengeant si étrangement de Pagolo Micceri. Si j'eusse pensé que ce fût un homme si veule, jamais assurément l'idée de cette honteuse vengeance ne se serait présentée à mon esprit. Je ne me contentai pas de l'avoir obligé à se marier à cette infâme petite catin; afin de rendre ma vengeance complète, je faisais venir chez moi la Catherine et je la dessinais. Je lui donnais vingt sous par jour. Comme il fallait qu'elle posât nue, elle exigeait en premier lieu que je lui remisse son argent d'avance, et, en second lieu, une excellente collation; mais, en troisième lieu, pour me venger, je couchais avec elle, et je me moquais d'elle, de son mari et des terribles cornes que je faisais à celui-ci. Enfin, en quatrième lieu, je la forçais de poser durant des heures entières dans les attitudes les plus fatigantes; ce qui lui déplaisait autant que cela me divertissait. Comme elle avait des formes magnifiques, j'en tirais infiniment d'honneur. Quand elle vit que je n'avais plus pour elle les mêmes égards qu'avant son mariage, elle en fut très irritée et commença à murmurer. Elle se mit ensuite, selon l'usage de France, à me menacer de son mari, qui

était entré au service du prieur de Capoue, frère de Piero Strozzi. Dès que je l'entendis parler de lui, une indicible rage m'assaillit. Néanmoins, je la contins de mon mieux, en songeant que je ne pouvais trouver pour mon art un modèle qui me convînt mieux qu'elle. Et je me disais : « Je jouis ici d'une double vengeance. D'abord, Catherine est la femme légitime de Pagolo; il ne s'agit donc point de cornes imaginaires comme celles qu'il me faisait quand elle était ma catin. Puis, outre cette signalée vengeance, j'en tire une seconde de Catherine, en la forçant à rester dans des poses si extraordinaires et si pénibles, dont il résulte pour moi non-seulement du plaisir, mais encore de l'honneur et du profit. Que puis-je désirer de plus ? » Pendant que j'établissais ce compte, cette ribaude redoubla d'injures, se mit à parler de son mari, et fit si bien que je finis par ne plus écouter la voix de la raison. Enflammé de colère, je la saisis par les cheveux et je la traînai dans la chambre en la rouant de coups de pied et de coups de poing, jusqu'à ce que la fatigue m'obligeât de m'arrêter. Nous étions dans un endroit où personne ne pouvait venir à son secours. Quand je l'eus bien rossée, elle jura de ne plus jamais reparaître chez moi. Je craignis d'abord d'avoir eu grand tort de la maltraiter ainsi. Je croyais avoir perdu un modèle qui m'offrait d'admirables moyens de me distinguer; et, d'un autre côté, en la voyant toute couverte d'écorchures, de contusions et d'enflures, je pensais que, lors même qu'elle reviendrait, il faudrait que je la fisse soigner au moins pendant quinze jours avant de pouvoir m'en servir.

XXXV

Amours de Cellini et de Catherine.

Toutefois, je lui envoyai, pour l'aider à s'habiller, une vieille et excellente servante nommée Ruberta. Cette brave femme porta de nouveau à ma petite ribaude une collation; puis elle mangea avec elle du porc salé rôti, dont elle employa la graisse à lui frotter ses meurtrissures. Lorsque la Catherine se fut ensuite habillée, elle partit en blasphémant et en maudissant tous les Italiens et le roi qui les gardait à son service. Enfin, elle ne cessa de pleurer et de maugréer jusque chez elle. A coup sûr, cette première fois je m'imaginai que j'avais très mal fait d'agir de cette façon. Ma Ruberta ne m'épargna pas les reproches. « Vous êtes bien cruel, me disait-elle, d'avoir battu si effroyablement une si belle fillette. » Pour m'excuser, je lui racontai les coquineries que Catherine et sa mère m'avaient faites quand elles demeuraient avec moi; mais la Ruberta me répliqua : « Ce n'est rien; n'est-ce pas la coutume ici? Ignorez-vous donc qu'en France on ne rencontre pas un mari qui n'ait ses petites cornes? » A ces mots, je me mis à rire, et je dis à la Ruberta d'aller chercher des nouvelles de Catherine, car je désirais vivement l'avoir pour terminer mon ouvrage. Ma Ruberta trouva encore un moyen de me sermonner. « Vous ne savez pas vivre! s'écria-t-elle; à peine sera-t-il jour qu'elle accourra d'elle-

même ; si, au contraire, vous envoyez chez elle, elle tranchera du grand et ne voudra pas venir. » Le lendemain, en effet, la Catherine frappa à ma porte avec tant de fureur, que je courus moi-même voir si c'était un fou ou quelqu'un de la maison. Dès que j'eus ouvert, cette imbécile se précipita à mon cou, m'étreignit dans ses bras, m'embrassa et me demanda si j'étais encore fâché contre elle. Je lui répondis que non. « Eh bien alors, reprit-elle, donnez-moi un bon déjeuner. » J'y consentis, et je mangeai avec elle en signe de réconciliation. Je me mis ensuite à la dessiner, mais une séance amoureuse interrompit le travail ; puis, précisément à la même heure que la veille, elle me taquina au point que je fus encore forcé de la rosser d'importance. Les mêmes scènes se renouvelèrent durant plusieurs jours ; elles se ressemblaient comme les épreuves qui sortent d'un même moule, et ne variaient que du plus au moins.

Sur ces entrefaites, j'achevai ma figure à mon grand honneur. Je dus songer à la jeter en bronze. Cette opération m'offrit des difficultés qu'il serait intéressant, au point de vue de l'art, de raconter ; mais je m'en abstiens, de peur d'être entraîné trop loin. Il me suffit de dire que ma statue vint très bien et que jamais fonte ne fut plus belle.

XXXVI

La salière.

Tout en m'occupant de cet ouvrage[1], je consacra chaque jour quelques heures au Jupiter et à la salière. Comme la plupart de mes ouvriers étaient bien plus capables de travailler à cette dernière, elle ne tarda pas à être terminée. Je la portai aussitôt au roi, qui était revenu à Paris. Ainsi que je l'ai noté plus haut, cette salière était de forme ovale, toute en or ciselé, et avait environ deux tiers de brasse de dimension. En parlant du modèle, j'ai déjà dit que j'avais représenté l'Océan et la Terre, assis tous deux les jambes entrelacées, par allusion aux golfes qui pénètrent dans les terres et aux caps qui s'avancent dans la mer. J'avais placé un trident dans la main droite de l'Océan, et dans la gauche une barque d'un travail exquis, destinée à recevoir le sel. Au-dessous du Dieu étaient quatre chevaux marins, qui n'avaient du cheval que la tête, le poitrail et les jambes de devant. Les queues de poisson qui terminaient leurs corps s'entremêlaient gracieusement. L'Océan était assis sur ce groupe dans une attitude remplie de fierté. Une

1. Le docteur Piatti, dans sa belle édition de Cellini, demande si l'auteur veut parler ici du colosse de la fontaine ou de la nymphe de la porte de Fontainebleau. Il est évident qu'il s'agit de cette dernière. Benvenuto vient de nous dire que Catherine lui servait de modèle pour l'ouvrage en question. Or Catherine ne pouvait poser pour le colosse qui devait représenter le dieu Mars.

foule de poissons et d'autres animaux marins nageaient autour de lui, et fendaient des vagues recouvertes d'un émail exactement de la couleur de l'eau. La Terre, sous les traits d'une belle femme nue, tenait de la main droite une corne d'abondance, et de la gauche un petit temple d'ordre ionique, délicatement ciselé, propre à renfermer le poivre. Au-dessous de cette figure étaient rassemblés les plus beaux animaux que produise la terre. Une partie des rochers qui se trouvaient près d'elle était émaillée; j'avais laissé l'autre en or. Ce groupe était encastré dans une base d'ébène, dans l'épaisseur de laquelle j'avais ménagé une doucine ornée de quatre figurines d'or en demi-relief. Elles représentaient la Nuit, le Jour, le Crépuscule et l'Aurore, et étaient séparées l'une de l'autre par les quatre vents principaux, ciselés et émaillés avec tout le soin et le fini imaginables. Quand je mis cette salière devant les yeux du roi, il poussa un grand cri d'étonnement et ne put se lasser de la contempler. Il m'ordonna ensuite de la garder chez moi, jusqu'à ce qu'il me dît ce que je devais en faire. Je la remportai donc. J'invitai de suite plusieurs de mes intimes amis à un dîner qui fut des plus gais, et où la salière figura au milieu de la table; nous fûmes les premiers à nous en servir. Après la salière, je continuai de travailler au Jupiter d'argent et à un grand vase enrichi d'élégants ornements et d'une foule de figures, dont j'ai déjà parlé.

XXXVII

Jeanne et la Nymphe de Fontainebleau.

A cette époque, le peintre Bologna persuada au roi qu'il serait bon que Sa Majesté l'envoyât à Rome, avec des lettres de recommandation, pour qu'il pût mouler les plus beaux antiques : le Laocoon, la Cléopâtre, la Vénus, le Commode, la Zingana et l'Apollon. Ce sont vraiment les plus belles statues qu'il y ait à Rome. Il dit au roi que, quand Sa Majesté connaîtrait ces merveilleux chefs-d'œuvre, elle serait alors seulement en état de parler sur l'art, parce que tout ce qu'elle avait vu de nous autres modernes était bien loin de la perfection des anciens. Le roi lui accorda tout ce qu'il demandait. Voilà comment décampa ce damné animal. N'ayant pas osé entrer en concurrence avec moi, il eut recours à cet expédient lombard, et chercha à déprécier mes ouvrages en se faisant mouleur d'antiques. Mais, bien que les statues qu'il rapporta fussent parfaitement moulées, il obtint un résultat absolument contraire à celui qu'il espérait, ainsi que nous le raconterons en temps et lieu.

Après avoir définitivement congédié cette coquine de Catherine, dont le pauvre diable de mari avait quitté Paris, je voulus achever de réparer ma nymphe de Fontainebleau, qui déjà était jetée en bronze, et modeler les deux Victoires qui devaient occuper les angles de l'hémi-

cycle de la porte. Dans ce but je pris une pauvre fillette, âgée de quinze ans environ. Elle était superbe de formes et un peu brune de peau. Comme elle avait l'humeur sauvage et taciturne, des allures d'une vivacité extrême et un regard farouche, je l'appelais Scozzone[1] : son véritable nom était Jeanne. Grâce à elle, je menai à bonne fin ma nymphe de Fontainebleau, en bronze, et mes deux Victoires. Elle était pure et vierge; je la rendis enceinte. Elle accoucha d'une fille à la treizième heure du jour, le 7 juin 1544; j'avais donc alors précisément quarante-quatre ans. Je donnai à l'enfant le nom de Constanza; messer Guido Guidi, médecin du roi et mon ami intime, ainsi que je l'ai noté plus haut, fut son seul parrain; car, en France, l'usage est de n'avoir qu'un seul compère et deux commères. Ces deux dernières furent la signora Maddalena, femme de messer Luigi Alamanni, gentilhomme florentin et admirable poète, et une grande dame française, femme de messer Ricciardo del Bene, riche marchand florentin. Autant que je m'en souviens, Constanza fut le premier enfant que j'eus. Je la dotai d'une somme dont se contenta une de ses tantes à qui je la confiai : depuis, je n'en ai jamais entendu parler.

1. Brise-cou, terme de manège qui s'emploie pour désigner les écuyers qui domptent et dressent les jeunes chevaux. — E. F.

XXXVIII

Munificence de François Ier.

Je travaillais sans relâche, de sorte que mes ouvrages étaient fort avancés : le Jupiter et le vase étaient presque terminés; la porte commençait à déployer ses beautés. Sur ces entrefaites, le roi vint à Paris. Nous n'avions pas encore passé l'année 1543, bien que la naissance de ma fille, que j'ai déjà notée, n'ait eu lieu qu'en 1544; si j'en ai parlé, c'est que l'occasion s'en est présentée, et que j'ai voulu en profiter pour ne pas mêler le récit de cet événement à celui de choses plus importantes. Dès que le roi fut arrivé à Paris, il se rendit chez moi, où se trouvaient assez d'ouvrages en bon train pour contenter la vue : aussi en témoigna-t-il autant de satisfaction que je pouvais le désirer, après les fatigues que j'avais endurées. S'étant rappelé aussitôt que le cardinal de Ferrare ne m'avait donné ni pension ni rien de ce qu'il m'avait promis, il dit à voix basse à son amiral que le cardinal s'était mal conduit en agissant ainsi; mais qu'il voulait réparer cela, parce qu'il voyait que j'étais peu parleur et capable de partir un beau jour sans souffler mot. Là-dessus il se retira. Après son dîner, il chargea le cardinal d'ordonner au trésorier de l'épargne de me remettre au plus tôt sept mille écus d'or, en trois ou quatre payements, à son gré, pourvu qu'il n'y manquât pas. Sa Majesté ajouta même : « J'avais confié Benvenuto à vos

soins et vous l'avez oublié. » Le cardinal répondit qu'il obéirait avec plaisir à Sa Majesté; mais sa malignité m'empêcha de profiter de la bonne volonté du roi. A cette époque, la France était de plus en plus en proie aux calamités de la guerre : l'Empereur marchait sur Paris à la tête d'une armée formidable. Le cardinal, sachant qu'il y avait pénurie d'argent dans le royaume, saisit cette occasion pour parler de moi au roi et lui dire : « Majestée sacrée, j'ai pensé agir pour le mieux en ne faisant pas délivrer les sept mille écus à Benvenuto, d'abord parce que maintenant on a trop besoin d'argent, ensuite parce qu'une si grosse somme serait cause que vous perdriez plus tôt cet artiste. En effet, il se croirait riche, achèterait des biens en Italie, et, une fois que la fantaisie l'en prendrait, il vous quitterait avec plus de facilité. Il me semble que, si Votre Majesté veut le garder plus longtemps à son service, il vaudrait mieux qu'elle lui donnât quelque chose dans son royaume. »

XXXIX

Visite du roi à Cellini.

Le roi sembla approuver ces raisons, parce qu'il était à court d'argent; mais, comme il avait le cœur haut placé et vraiment digne d'un prince tel que lui, il vit bien que le cardinal avait agi ainsi plus pour se mettre en relief que par prévision des besoins du royaume. Je le répète donc, bien que le roi eût paru trouver bonnes

le raisons du cardinal, il les condamnait dans le fond de son âme : aussi, dès le lendemain de son arrivée à Paris, vint-il chez moi sans que je l'en eusse sollicité. J'allai à sa rencontre et je l'introduisis dans plusieurs ateliers, où se trouvaient des ouvrages de différents genres. Je commençai par les moins importants; puis je le menai devant une foule de bronzes d'une dimension qui surpassait tout ce qu'il avait jamais vu. Je lui montrai ensuite le Jupiter d'argent, qui était presque terminé, ainsi que ses magnifiques ornements. Il l'admira plus que ne l'aurait fait toute autre personne, à cause d'un terrible désappointement qu'il avait éprouvé quelques années auparavant. Lorsque l'Empereur, après la prise de Tunis, traversa Paris avec le consentement de François I[er], ce dernier, voulant lui offrir un présent digne d'un si grand prince, fit exécuter en argent un Hercule, exactement de la dimension de mon Jupiter. Par malheur, cet Hercule, de l'aveu même du roi, était la plus laide chose qu'il eût jamais rencontrée. Il s'en plaignit aux artistes parisiens qui l'avaient fabriqué; mais ceux-ci, qui se donnaient pour les plus habiles gens du monde, persuadèrent à Sa Majesté que l'on ne pouvait rien faire de mieux en argent, et ils eurent l'audace d'exiger deux mille ducats pour leur sale travail : aussi, dès que le roi aperçut ma statue, fut-il grandement étonné de son fini, auquel il était loin de s'attendre. Dans son équité, il jugea que mon Jupiter méritait deux mille ducats. « Les auteurs de l'Hercule, dit-il, n'avaient pas d'appointements; Benvenuto, au contraire, a environ mille écus par an; si, outre ce salaire, je lui donne deux mille ducats d'or, il peut certainement me faire le Jupi-

ter. » Je le menai alors voir d'autres ouvrages en or et en argent et plusieurs modèles nouveaux.

Enfin, quand Sa Majesté fut sur le point de partir, je découvris dans le pré du château mon grand colosse. Le roi en fut émerveillé au plus haut degré. Il se tourna aussitôt vers l'amiral, qui se nommait monseigneur d'Annebaut, et lui dit : « Puisque Benvenuto n'a rien reçu du cardinal, il faut que nous prenions soin de lui sans tarder davantage, d'autant plus qu'il s'obstine à ne rien demander; car ces gens qui ne réclament rien pensent que leurs ouvrages parlent pour eux. Donnez-lui donc la première abbaye vacante, et si elle ne rapporte pas deux mille écus de rente, donnez-lui-en deux ou trois qui produisent ce revenu : ce sera pour lui la même chose. » Ayant entendu tout ce que le roi avait dit, je m'empressai de le remercier comme si j'eusse déjà tenu l'abbaye. Je lui déclarai qu'aussitôt que ses ordres auraient été exécutés, je travaillerais pour lui sans vouloir recevoir ni récompense ni salaire d'aucun genre, jusqu'à ce que, vaincu par la vieillesse, je ne songeasse plus qu'à me reposer de mes fatigues et à vivre honorablement de la rente qu'il m'accordait, en m'estimant heureux d'avoir servi un si grand prince. A ces mots, le roi me répondit d'un ton vif et joyeux : « Ainsi soit fait ! » Puis il se retira.

XL

Un distillateur assiégé.

Madame d'Étampes, ayant appris où en étaient mes affaires, en fut plus irritée que jamais contre moi. « Comment! se disait-elle, je gouverne le monde, et ce chétif personnage ne fait pas le moindre cas de moi? » Elle mit donc toutes voiles dehors pour me couler à fond. Elle choisit pour instrument un habile distillateur, qui lui avait donné, pour entretenir la fraîcheur de son teint, d'admirables eaux de senteur jusqu'alors inconnues en France. Cet homme montra au roi, à qui madame d'Étampes l'avait présenté, des secrets de distillation dont Sa Majesté s'amusa beaucoup. Il profita de cette occasion pour demander au roi un jeu de paume que j'avais dans mon château et plusieurs petits logements dont il prétendait que je ne me servais pas. Le bon roi, qui savait d'où partait le coup, garda le silence. Alors madame d'Étampes eut recours à ces moyens que les femmes emploient auprès des hommes, et elle manœuvra si bien qu'elle arriva facilement à son but. Le roi, s'étant trouvé dans une de ces dispositions amoureuses auxquelles il était si sujet, lui accorda tout ce qu'elle désirait.

Je ne tardai pas à voir venir le distillateur accompagné du trésorier Groslier[1]. Comme ce gentilhomme

1. Jean Groslier de Lyon, grand ami des lettres et protecteur éclairé

français parlait fort bien italien, il entra en me débitant dans cette langue quelques plaisanteries; mais, quand il s'aperçut que je n'étais point disposé à rire, il dit : « Au nom du roi, je mets cet homme en possession de ce jeu de paume et des maisonnettes qui en dépendent. » — « Tout appartient au roi, répondis-je; cependant vous pouviez entrer dans ce château d'une manière plus convenable, car cette intervention des gens de loi donne lieu de croire qu'il s'agit maintenant plutôt d'une tromperie que d'une franche commission de notre grand roi. Je vous déclare donc qu'avant d'aller me plaindre à Sa Majesté, je me défendrai comme elle m'y a engagé l'autre jour; et, si l'on ne me présente pas un nouvel ordre signé de la propre main du roi, je jetterai par la fenêtre cet homme que vous avez introduit ici. » A ces mots, le trésorier se retira en murmurant des menaces. J'en fis autant de mon côté, mais je voulus en rester là pour le moment. Bientôt après, je me rendis chez les notaires qui avaient assisté à l'installation de mon distillateur. Comme je les connaissais beaucoup, ils me dirent que la formalité à laquelle ils avaient procédé avait réellement été accomplie au nom du roi, mais ne tirait point à conséquence. Ils ajoutèrent que, si j'avais opposé la moindre résistance, le distillateur ne serait point entré en possession, et que c'était là une simple affaire de police complètement étrangère à l'obéissance due au roi; de sorte que, si je réussissais à expulser mon intrus, tout serait pour le mieux et se bornerait là. Cet avis me suffit. Dès le lendemain, je commencai la

des artistes; sa collection de livres et de médailles était la plus riche que l'on eût jamais vue en France. — E. F.

guerre. Malgré quelques difficultés que je rencontrai, ce fut pour moi une véritable partie de plaisir. Chaque jour je livrai un assaut, où les pierres, les piques et la mousqueterie allaient grand train. Il est vrai que je tirais à poudre. Néanmoins mes arquebusades inspirèrent tant de frayeur aux voisins, qu'ils finirent par ne plus vouloir venir au secours de l'assiégé. Enfin, un beau matin que mon adversaire se défendit mollement, j'envahis sa maison, je l'en chassai et je jetai dehors tout ce qu'il avait apporté. Je courus ensuite chez le roi, et je lui dis que j'avais exécuté de point en point ses prescriptions en combattant les gens qui avaient tenté de m'empêcher de le servir. Sa Majesté rit beaucoup de l'aventure et me délivra de nouvelles lettres pour que je ne fusse plus ainsi molesté à l'avenir.

XLI

Le Jupiter à Fontainebleau.

Sur ces entrefaites, je terminai mon beau Jupiter d'argent et son piédestal d'or, que je plaçai sur un socle de bois peu apparent, dans l'épaisseur duquel étaient à moitié cachées, comme une noix d'arbalète, quatre petites boules de bois dur. Ces roulettes étaient si bien agencées qu'un petit enfant pouvait, sans le moindre effort, manœuvrer ma statue en tous sens. Dès que je l'eus arrangée à ma guise, je la transportai à Fontainebleau, où était le roi. Précisément à cette époque, le peintre Bolo-

gna, qui avait rapporté de Rome les plâtres qu'il était allé y chercher, venait de les faire jeter en bronze avec beaucoup de soin. Je n'en savais absolument rien, parce que cette opération avait été exécutée dans le plus grand secret à Fontainebleau, qui est situé à plus de quarante milles de Paris. Lorsque je demandai au roi où il voulait que je misse le Jupiter, madame d'Étampes, qui était présente, lui dit que l'endroit le plus convenable était sa belle galerie : c'est ce que nous appellerions en Toscane une *loggia,* ou plutôt une salle d'entrée, car le nom de *loggia* s'applique particulièrement aux salles qui sont ouvertes d'un côté. Cette galerie, longue de plus de cent pas et large de douze environ, était ornée et enrichie de peintures de notre admirable Rosso, séparées l'une de l'autre par des sculptures en ronde-bosse et en bas-relief. Le Bologna avait habilement rangé dans cette galerie, sur des piédestaux, ses statues de bronze, qui, je l'ai déjà dit, étaient les reproductions des plus beaux antiques de Rome. Ce fut aussi dans cette salle que l'on mit mon Jupiter. Quand je vis tous ces grands préparatifs si adroitement calculés, je me dis : « Allons, c'est comme s'il fallait se frayer un passage à travers les lances d'une armée! Que Dieu me soit en aide! » Je conduisis donc ma statue à la place qui lui était destinée, et, après l'avoir disposée de mon mieux, j'attendis l'arrivée du roi. Mon Jupiter tenait de la main gauche le globe du monde, et de la main droite un foudre qu'il semblait prêt à lancer. Au milieu des flammes de ce foudre, je cachai un bout de torche en cire blanche, parce que, voyant que madame d'Étampes retenait le roi jusqu'au soir, je soupçonnai que, si elle ne réussissait pas à l'empêcher de venir, elle me jouerait au moins le mauvais tour de ne le laisser aller

qu'au moment où, grâce à la nuit, ma statue se montrerait à son désavantage. Mais Dieu veille sur ceux qui ont foi en lui, et il advint tout le contraire de ce que mon ennemie avait espéré; car, à la chute du jour, j'allumai ma torche, et, comme elle se trouvait un peu au-dessus de la tête du Jupiter, les rayons, en tombant de haut, produisaient un effet merveilleux que je n'aurais pu obtenir avec le jour. Sur ces entrefaites, le roi entra avec sa madame d'Étampes, le dauphin aujourd'hui régnant, la dauphine, le roi de Navarre son beau-frère, madame Marguerite sa fille[1], et plusieurs grands seigneurs à qui madame d'Étampes avait donné le mot pour parler contre moi. Dès que j'aperçus le roi, mon ouvrier Ascanio poussa devant lui ma statue, en lui imprimant un mouvement qui la fit paraître vivante. Par ce moyen, les statues antiques restèrent en arrière, et la mienne frappa d'abord tous les yeux. Le roi dit aussitôt : « Jamais on n'a rien vu de plus admirable. Quant à moi, bien que j'aime les arts et que je m'y connaisse, j'avoue que c'est cent fois plus beau que je ne l'aurais imaginé. » Les seigneurs mêmes qui devaient décrier mon ouvrage semblaient lutter entre eux à qui le louerait le plus. « En vérité, s'écria hardiment madame d'Étampes, on dirait que vous n'avez point d'yeux. Ne voyez-vous donc pas ces magnifiques figures antiques? c'est en elles que réside la perfection de l'art, et non dans ces babioles modernes.» A ces mots, le roi, suivi de son entourage, s'avança et jeta un coup d'œil sur les autres statues qui étaient éclairées d'en bas, ce qui leur était fort préjudiciable.

1. La princesse Marguerite épousa, en 1559, par suite du traité de paix du Cateau-Cambrésis, Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. — E. F.

« Celui qui a voulu nuire à Benvenuto, dit alors le roi, lui a au contraire rendu un signalé service; car, de la comparaison de ces admirables figures avec la sienne, il ressort que cette dernière est infiniment plus belle et plus merveilleuse. Il faut donc tenir Benvenuto en haute estime, puisque ses ouvrages non seulement égalent, mais encore surpassent ceux des anciens. » A cela madame d'Étampes répliqua que de jour ma statue paraîtrait mille fois moins belle que de nuit, et que de plus il fallait considérer que je l'avais couverte d'un voile pour cacher ses défauts. J'avais en effet jeté une légère et gracieuse draperie sur mon Jupiter pour lui donner plus de majesté. A peine eut-elle proféré ces mots, que je soulevai le voile et le déchirai avec colère, en découvrant les parties génitales de ma statue. Madame d'Étampes pensa que je n'avais montré cette nudité que pour l'insulter. Le roi s'aperçut de son indignation. Moi, de mon côté, j'étais furieux, et j'allais prendre la parole, lorsque le sage monarque me dit dans sa langue : « Benvenuto, je te défends de parler, sois tranquille, tu auras une récompense mille fois plus forte que tu ne la désirais. » Condamné au silence, je me démenais comme un possédé, ce qui redoublait l'irritation et les murmures de madame d'Étampes. Cela fut cause que le roi partit plus tôt qu'il n'aurait voulu, mais en se retirant il dit tout haut pour m'encourager : « J'ai enlevé à l'Italie l'artiste le plus grand et le plus universel qui ait jamais existé! »

XLII

Aventures d'Ascanio.

Je laissai le Jupiter dans la galerie. Le lendemain matin, lorsque je voulus partir, le roi ordonna de me remettre mille écus d'or, partie pour mes appointements, partie pour me rembourser de sommes que j'avais avancées et dont je produisis les comptes. Je pris cet argent et je retournai gaiement à Paris. A mon arrivée, mon premier soin fut de faire chère lie. Après dîner, je rassemblai tous mes vêtements, parmi lesquels il y en avait une énorme quantité en soie, en fourrures précieuses et en draps fins. Je les distribuai à mes ouvriers suivant le mérite de chacun; j'en donnai même aux servantes et aux valets d'écurie, afin de les pousser tous à me servir de bon cœur.

Mon courage étant revenu, je travaillai activement à terminer la statue colossale de Mars. J'avais construit exprès une solide armature en bois, que je revêtis avec soin d'un enduit de plâtre, de l'épaisseur d'un huitième de brasse. Je voulais ensuite mouler la figure en plusieurs morceaux que l'on aurait assemblés à queue d'aronde, suivant les règles de l'art, ce qui m'était très facile. Il faut que je rapporte un fait qui donnera une idée de la dimension de ce colosse; il y a vraiment de quoi rire. J'avais expressément défendu à tous les gens qui étaient à mon service d'amener des femmes dans mon château, et je veillais strictement à ce que cet ordre fût observé.

Mon élève Ascanio s'était amouraché d'une jeune fille extrêmement belle qui n'était pas moins éprise de lui, car un soir elle s'enfuit de chez sa mère pour venir le trouver. Elle ne voulut plus le quitter, mais il ne savait où la cacher; enfin, comme il ne manquait pas d'esprit, il imagina de l'introduire dans mon colosse et de lui arranger un lit dans la tête même de la statue. Elle y resta longtemps; Ascanio l'en faisait seulement quelquefois sortir pendant la nuit. Cette tête étant fort près d'être achevée, par vanité je la laissais découverte, de sorte que presque tout Paris la voyait. Les voisins commencèrent par monter sur les toits; puis la curiosité se propagea et amena une foule de gens. Le bruit courait que, depuis une époque immémoriale, mon château était hanté par un revenant; pour ma part, je n'ai jamais rien aperçu qui m'ait fourni lieu de croire que cela fût vrai. Le peuple de Paris l'appelait universellement Lemmonio Boreo[1]. La jeune fille, qui était cachée dans la tête de la statue, n'ayant pu empêcher qu'on ne vît parfois ses mouvements à travers les ouvertures des yeux, plusieurs de ces imbéciles prétendirent que le revenant s'était logé dans le corps de mon colosse et qu'il faisait mouvoir les yeux, et de plus la bouche, comme si elle eût voulu parler. Quantité de ces niais s'enfuirent épouvantés. Quelques fins matois voulurent vérifier le fait. Forcés de reconnaître que les yeux de cette figure remuaient, ils affirmèrent à leur tour qu'il y avait un esprit dans la statue; mais ils étaient loin de se douter qu'un corps ravissant se trouvait avec cet esprit.

1. C'est du moine bourru qu'il a voulu parler; c'était une espèce de fantôme ou de lutin très redouté de la populace de Paris, ainsi dénommé parce qu'on se le représentait vêtu de bourre et de bure. — E. F.

XLIII

Les fortifications de Paris.

Tout en m'occupant du colosse, je travaillais à assembler ma belle porte et les ornements dont j'ai parlé plus haut. Comme je ne veux point consigner dans cette simple histoire de ma vie des événements qui sont du domaine des chroniqueurs, je me suis abstenu de raconter que l'empereur marchait sur Paris avec une nombreuse armée, et que le roi, de son côté, avait réuni toutes ses troupes pour lui tenir tête. A l'époque où ces choses avaient lieu, le roi me demanda mon avis sur les moyens à employer pour fortifier promptement Paris. Il vint exprès chez moi, me mena tout autour de la ville et comprit si bien la bonté de mon système, qu'il m'ordonna d'exécuter de suite ce que je lui avais proposé. En outre, il enjoignit à son amiral de commander à ses sujets de m'obéir sous peine d'encourir sa disgrâce. Par malheur, l'amiral était un homme de peu de génie ; il devait sa charge non à son mérite, mais à la protection de madame d'Étampes. Il se nommait monseigneur d'Annebaut, nom qui en français se prononce de telle façon que généralement on l'appelait monseigneur *Ane-Bœuf*. Ce double animal instruisit madame d'Étampes de tout ce qui s'était passé. Elle le chargea d'envoyer chercher sans

le moindre retard Girolamo Bellarmato[1], ingénieur siennois, qui se trouvait à Dieppe, ville située à un peu plus d'une journée de marche de Paris. Il arriva aussitôt et adopta la méthode de fortification qui nécessitait le plus de temps. Je me retirai donc complètement de cette entreprise. Si l'empereur eût poussé en avant, il se serait facilement emparé de Paris. On prétend que, dans le traité qui bientôt après fut conclu, le roi fut trahi par madame d'Étampes, qui plus que personne avait pris part aux négociations; mais, comme ce sujet n'entre pas dans mon plan, je n'en parlerai pas davantage.

Je m'occupai alors avec une nouvelle ardeur à assembler ma porte et à terminer le grand vase et deux autres vases plus petits que j'avais commencés avec mon propre argent.

A peu de temps de là, le bon roi vint à Paris se reposer de ses tribulations. Je dois croire que je n'étais pas sans importance, puisque cette maudite madame d'Étampes, qui semblait née pour la ruine du monde, me regardait comme son ennemi capital. Elle dit tant de mal de moi au roi, que ce bon prince, pour lui complaire, jura qu'à l'avenir il ne s'inquiéterait de moi pas plus que s'il ne m'avait jamais connu. Ces paroles me furent rapportées sur-le-champ par un page du cardinal de Ferrare, nommé Villa. Il ajouta qu'il les avait entendues lui-même sortir de la bouche du roi. Cela m'exaspéra tellement que je jetai de côté mes outils et mes ouvrages, et que je me préparai à partir. Je courus chez

1. Girolamo Bellarmato, savant professeur de mathématiques et d'architecture militaire, exilé de sa patrie pour des raisons politiques, qui se retira en France où François Ier le nomma ingénieur en chef. — E. F.

le roi après son dîner; j'entrai dans une chambre où il était avec quelques personnes. Dès qu'il m'aperçut, je le saluai avec tout le respect que l'on doit à un roi. Il me répondit par un signe de tête et un sourire, ce qui ranima mes espérances. Peu à peu je m'approchai de lui. Il était alors occupé à examiner divers ouvrages d'art. Lorsque l'on eut un peu parlé de ces objets, le roi me demanda si j'avais chez moi quelque chose de beau à lui montrer, et quand je voulais qu'il vînt. Je lui répondis que j'étais en mesure de le satisfaire à l'instant même, si cela lui était agréable. A ces mots, il me dit de retourner chez moi, et ajouta qu'il ne tarderait pas à m'y suivre. Je me retirai donc, et je l'attendis. Mais, lorsqu'il alla prendre congé de madame d'Étampes, celle-ci voulut savoir où il allait, parce qu'elle désirait, dit-elle, lui tenir compagnie. Quand le roi le lui eut appris, elle refusa de l'accompagner, et le supplia de remettre sa visite à un autre jour. Elle insista si vivement et si longtemps que Sa Majesté finit par y consentir.

XLIV

Nouvelles manœuvres de madame d'Étampes.

Le lendemain, je retournai chez le roi, exactement à la même heure. Dès qu'il me vit, il m'assura qu'il se disposait à se rendre chez moi sur-le-champ. Suivant sa coutume, il alla d'abord prendre congé de madame d'Étampes. Cette femme, ayant vu qu'avec toute son

influence elle n'avait pu détourner le roi de son projet, se mit à m'attaquer de sa langue venimeuse avec autant d'acharnement que si j'eusse été l'ennemi mortel de la couronne. Alors le roi déclara que sa seule intention était de m'accabler de reproches capables de m'épouvanter. Enfin, après avoir bien juré à madame d'Étampes qu'il me traiterait rudement, il vint me trouver.

Je le conduisis dans une vaste salle du rez-de-chaussée, où j'avais assemblé ma grande porte. Cet ouvrage frappa le roi d'un tel étonnement, qu'il ne savait plus comment faire pour me tancer, ainsi qu'il l'avait promis à madame d'Étampes. Néanmoins, il ne voulut pas laisser échapper l'occasion de tenir sa parole; il s'écria donc : « En vérité, il est fort étonnant, Benvenuto, que vous autres artistes vous ne vouliez point reconnaître que vous êtes impuissants à déployer vos talents sans notre assistance et sans les occasions que nous vous offrons. Vous devriez être un peu plus obéissants, moins orgueilleux et moins entêtés. Je me souviens que je vous ai commandé douze statues d'argent, c'était tout ce que je désirais de vous; mais vous avez jugé à propos de faire une salière, des vases, des bustes, des portes et tant d'autres choses, si bien que je suis confondu en voyant que vous avez laissé de côté tout ce que je voulais, pour ne vous occuper que de ce qui vous plaisait. Si vous continuez à agir ainsi, je vous montrerai comment je procède quand je tiens à ce que l'on fasse mes volontés. Appliquez-vous donc à m'obéir en tout; car, si vous vous obstinez à n'écouter que votre fantaisie, vous vous casserez la tête contre les murs. » Pendant que le roi parlait, tous ses gentilshommes lui prêtaient la plus grande attention. Ses hochements de tête, ses fronce-

ments de sourcils et les gestes qu'il faisait, tantôt avec une main, tantôt avec l'autre, les épouvantaient pour moi, qui cependant n'éprouvais pas la moindre crainte.

XLV

Un plaidoyer.

Dès que le roi eut achevé cette mercuriale, qu'il avait tant promise à madame d'Étampes, je mis un genou en terre, je baisai le bas de son pourpoint, et je lui dis : « Majesté sacrée, je reconnais que tout ce que vous avez dit est vrai, et je me borne à répondre que jour et nuit mon cœur et toutes mes facultés ont eu pour unique but de vous obéir et de vous servir. Si quelqu'un de mes actes vous paraît ne pas s'accorder avec ce que j'avance, soyez convaincu que le coupable n'est pas Benvenuto, mais son mauvais destin qui a voulu le rendre indigne de servir le plus admirable prince que la terre ait jamais porté. J'implore donc mon pardon. Je crois cependant que Votre Majesté ne m'a fourni de l'argent que pour une seule statue, et comme je n'en avais point à moi, je n'ai pu en entreprendre une seconde. Du peu qui m'est resté, j'ai

fait ce vase pour donner à Votre Majesté une idée de la manière des anciens, que peut-être elle ne connaissait pas encore. Quant à la salière, il me semble, si ma mémoire est fidèle, que vous me l'avez demandée de votre propre mouvement, un jour que nous parlions d'une autre salière que l'on vous avait apportée. Alors, je vous montrai un modèle que j'avais exécuté en Italie, et, sur-le-champ, vous me fîtes compter mille ducats pour le mettre en œuvre. Vous m'assurâtes que vous m'en saviez gré, et même, lorsque je l'eus finie, vous m'adressâtes de vifs remerciements. Quant à la porte, il me semble que, par ordre de Votre Majesté, M[gr] de Villeroy, son premier secrétaire, chargea M[gr] de Marmagne et M[gr] de la Fa de presser l'exécution de cet ouvrage, et de me fournir l'argent nécessaire; car, sans l'assistance de Votre Majesté, jamais je n'aurais pu mener à fin une si superbe entreprise. Quant aux bustes de bronze, j'avoue que je les ai faits de mon chef, mais uniquement pour essayer les terres de France que, moi étranger, je ne connaissais pas le moins du monde. Quant aux piédestaux, j'ai pensé qu'ils étaient impérieusement réclamés par les statues auxquelles je les destinais. Ainsi donc, dans tout ce que j'ai entrepris, j'ai cru faire pour le mieux, et ne jamais m'écarter des volontés de Votre Majesté. Quant au colosse, il est bien vrai que je l'ai amené au point où il est à mes propres frais, et seulement parce que j'ai pensé qu'il était du devoir d'un grand roi comme vous et d'un pauvre artiste comme moi de faire, pour votre gloire et pour la mienne, une statue telle que les anciens n'en eurent jamais. Maintenant que je sais que Dieu ne m'a pas jugé digne d'un si grand œuvre, je supplie Votre Majesté, au lieu de la noble

récompense qu'elle destinait à mes travaux, de me conserver un peu de ses bonnes grâces et de vouloir bien m'accorder mon congé; car, avec sa permission, je partirai sur-le-champ et retournerai en Italie, en remerciant Dieu et Votre Majesté des heureux moments que j'ai passés à son service. »

XLVI

Adieu, mon ami.

A ces mots, le roi me releva gracieusement de sa propre main, et me dit que je devais rester à son service, que tout ce que j'avais fait était bien et lui plaisait infiniment; puis il ajouta, en se tournant vers ses gentilshommes : « Je crois, en vérité, que si le paradis devait avoir des portes, il ne pourrait jamais en trouver de plus belles que celles-ci. » Bien que ces paroles du roi fussent entièrement en ma faveur, après l'avoir remercié par un humble salut, je lui demandai derechef la permission de partir, car mon dépit ne s'était pas encore dissipé. Quand ce grand roi vit que je ne faisais pas de ses compliments le cas qu'ils méritaient, il m'ordonna, d'une voix forte et menaçante, de ne plus souffler mot si je ne voulais pas qu'il m'arrivât malheur. Il ajouta

ensuite qu'il me noierait dans l'or; qu'il approuverait tous les ouvrages que je jugerais à propos d'exécuter lorsque j'aurais terminé ceux qu'il m'avait commandés; que je n'aurais plus jamais de discussion avec lui, parce que, maintenant, il me connaissait; et enfin que, de mon côté, il fallait que j'apprisse à le connaître, comme mon devoir l'exigeait.

Je répondis que je rendais grâces à Dieu et à Sa Majesté de tout ce qui s'était passé. Je priai ensuite le roi de venir voir à quel point j'avais laissé le colosse. Il y consentit, et je découvris ma statue, qui le frappa d'un étonnement inimaginable. Il ordonna aussitôt à un de ses secrétaires de me rembourser, sur un simple écrit de ma main, tout l'argent que j'avais dépensé, si forte que fût la somme. Sur ce, il partit en me disant : « *Adieu, mon ami*[1], » expressions dont un roi ne se sert pas ordinairement.

XLVII

Le comte de Saint-Pol.

De retour à son palais, le roi répéta les paroles à la fois si humbles et si fières que je lui avais adressées et qui n'avaient pas été sans le piquer au vif. Il en rapporta quelques-unes à madame d'Étampes en présence de Mgr de Saint-Pol, grand baron de France. Jusqu'a-

1. Dans le manuscrit, ces mots sont en français et soulignés.

lors ce gentilhomme avait professé beaucoup d'amitié pour moi, et certes, ce jour-là, il fournit une bonne preuve de sa sincérité à la française. Après une longue conversation, le roi se plaignit du cardinal de Ferrare qui, malgré sa recommandation, ne s'était nullement occupé de moi. Il ajouta que peu s'en était fallu que je ne quittasse son royaume à cause du cardinal, et qu'il songerait à me confier à quelqu'un capable de mieux m'apprécier, parce qu'il ne voulait plus risquer de me perdre.

A ces mots, Mgr de Saint-Pol offrit ses services, en priant le roi de me mettre sous sa garde, et en lui assurant qu'il saurait s'y prendre de telle façon que je ne sortirais plus jamais du royaume. Le roi répondit qu'il y consentirait volontiers s'il voulait lui expliquer les moyens qu'il comptait employer pour me retenir; mais Saint-Pol se drapa dans un mystérieux silence. Madame d'Étampes était en proie à un violent dépit. Enfin, le roi ayant insisté de nouveau, Saint-Pol, pour complaire à madame d'Étampes, s'écria : « Eh bien ! je pendrais par la gorge votre Benvenuto, et, par ce moyen, vous le conserveriez dans votre royaume. » Aussitôt madame d'Étampes poussa un grand éclat de rire et dit que ce serait justice. Le roi, pour lui tenir compagnie, se mit aussi à rire; puis il déclara que, bien que je ne méritasse point ce traitement, il accordait à Saint-Pol pleine et entière permission de me pendre, pourvu toutefois qu'il lui trouvât auparavant un artiste de ma taille. Ainsi se termina cette journée. Je demeurai sain et sauf : que Dieu en soit loué et remercié !

XLVIII

Guerre avec les Anglais.

A cette époque, le roi était en paix avec l'empereur, mais non avec les Anglais. Ces démons nous tenaient sans cesse en émoi, de sorte que le roi pensait à tout autre chose qu'aux plaisirs. Il avait ordonné à Piero Strozzi de conduire ses galères dans les mers d'Angleterre. Cette entreprise offrait les plus grandes difficultés; cependant Strozzi, cet admirable guerrier si célèbre par ses talents et par ses infortunes, réussit à les surmonter. Plusieurs mois s'étant écoulés sans que je reçusse ni argent ni commandes, je fus forcé de renvoyer tous mes ouvriers, à l'exception des deux Italiens, auxquels je fis faire de mon propre argent deux petits vases, parce qu'ils ne savaient pas travailler le bronze. Dès qu'ils les eurent achevés, je les pris et je les portai à Argenton, ville qui appartenait à la reine de Navarre, et qui est située à plusieurs journées de Paris. J'y trouvai le roi malade. Le cardinal de Ferrare lui annonça mon arrivée; mais, Sa Majesté n'ayant rien répondu, je fus obligé d'attendre quelques jours. Jamais, en vérité, je n'ai éprouvé une plus vive contrariété. Enfin, un soir, je parvins près du roi et je lui présentai mes deux beaux vases, qui lui plurent au-delà de toute expression. Quand je vis que Sa Majesté était de bonne humeur, je la priai de me permettre d'aller faire un tour en Italie. « Je laisserai, ajoutai-je, sept mois d'appointements qui me sont dus, et Votre Majesté dai-

gnera ordonner qu'on me les paye plus tard, si j'en ai besoin pour revenir. Je supplie Votre Majesté de ne pas me refuser cette grâce, car maintenant on songe plus à la guerre qu'aux statues. Votre Majesté d'ailleurs n'a-t-elle pas déjà accordé à son peintre Bologna la faveur que je réclame? » Pendant que je parlais, le roi examinait attentivement mes deux vases, et parfois me lançait un regard terrible. Cependant je continuais de mon mieux mes sollicitations. Tout à coup il se leva courroucé et me dit en italien : « Benvenuto, vous êtes un grand fou! Emportez ces vases à Paris, je veux qu'ils soient dorés. » Et il me quitta sans que j'eusse pu obtenir d'autre réponse.

Je m'approchai alors du cardinal de Ferrare, qui était présent, et je le priai, au nom de tous les bienfaits qu'il m'avait rendus, en me tirant de prison à Rome et en tant d'autres circonstances, de vouloir bien s'employer pour que je pusse aller en Italie. Il m'assura qu'il travaillerait volontiers de tous ses efforts pour m'obtenir cette faveur; que je n'avais qu'à me reposer sur lui du soin de cette affaire, et que même, si je voulais, rien ne m'empêchait de partir tranquillement, attendu qu'il se chargeait de me conserver les bonnes grâces de Sa Majesté. Je répondis au cardinal que je savais que le roi m'avait confié à la garde de Sa Seigneurie révérendissime, qu'en conséquence je partirais sans crainte si Sa Seigneurie me le permettait, et que du reste je reviendrais aussitôt qu'elle le jugerait convenable. Le cardinal me dit alors d'aller passer à Paris huit jours, pendant lesquels il solliciterait mon congé, et il ajouta que, dans le cas où le roi le lui refuserait, il m'en donnerait avis sans faute, et que, s'il ne m'écrivait pas, ce serait signe que rien ne s'opposait à mon départ.

XLIX

Départ.

Je retournai donc à Paris, ainsi que le cardinal m'y avait engagé. Je fis construire d'excellentes caisses pour les trois vases d'argent. Au bout de vingt jours, tous mes préparatifs étant achevés, je plaçai mes vases sur un mulet que me prêtait jusqu'à Lyon l'évêque de Pavie, qui de nouveau était venu habiter mon château. Pour mon malheur je me mis en route.

Je partis avec le signor Ippolito Gonzaga, qui était à la fois à la solde du roi et au service du comte Galeotto della Mirandola. Quelques gentilshommes de ce dernier et notre compatriote florentin Lionardo Tedaldi se joignirent à nous. Je confiai à Ascanio et à Pagolo le soin de garder mon château et tout ce que je possédais. Je leur laissai aussi plusieurs ouvrages commencés, afin qu'ils ne restassent point oisifs. Mon mobilier était nombreux et de haut prix, car j'avais un état de maison très honorable; cela valait plus de quinze cents écus. Je dis à Ascanio : « Souviens-toi que je t'ai comblé de bienfaits. Jusqu'à présent, tu n'as été qu'un jeune écervelé; il est temps de te conduire en homme. J'abandonne donc à ta garde mon bien et mon honneur. Si tu as à te plaindre de ces animaux de Français, avertis-moi sur-le-champ; je monterai en poste et j'accourrai tant pour payer ma dette à ce bon roi que pour protéger mon honneur. » Ascanio me répondit avec des larmes de fourbe et de fripon :

« Vous avez été pour moi le meilleur des pères, soyez sûr que je me conduirai envers vous comme le fils le plus dévoué. » Après ces adieux, je partis suivi d'un domestique et d'un petit valet français.

Dans l'après-midi, plusieurs trésoriers qui n'étaient nullement de mes amis se présentèrent à mon château. Ces infâmes gredins osèrent prétendre que j'avais emporté l'argent du roi, et dire à messer Guido et à l'évêque de Pavie que, s'ils ne m'envoyaient pas redemander les vases, ils me feraient poursuivre eux-mêmes, et que mal m'en arriverait. L'évêque et messer Guido eurent plus de peur que de raison. Ils m'expédièrent aussitôt en poste ce traître d'Ascanio, qui me rejoignit à minuit. L'inquiétude me tenait éveillé, et je me disais tristement : « Aux soins de qui ai-je laissé mon château et tout ce que je possède? Par quel étrange décret de la destinée ai-je été poussé à entreprendre ce voyage? Pourvu que le cardinal ne soit pas d'accord avec madame d'Étampes, dont le plus vif désir est de me voir perdre les bonnes grâces du roi! »

L

Les trois vases.

Au moment où ces pensées m'assaillaient, je m'entendis appeler par Ascanio. Je sautai hors du lit, et je lui demandai s'il m'apportait de bonnes ou de mauvaises nouvelles. « Elles sont bonnes, me répondit le larron; seulement il faut que vous renvoyiez les vases, parce que

ces scélérats de trésoriers crient tellement au voleur, que messer Guido et l'évêque sont d'avis que vous les rendiez, coûte que coûte. Du reste, vous n'avez rien à craindre. Continuez heureusement votre voyage. » Je lui remis de suite les trois vases, parmi lesquels il s'en trouvait deux qui avaient été fabriqués avec mon argent. On avait répandu le bruit que je les emportais en Italie; mais je voulais les déposer dans l'abbaye du cardinal de Ferrare, à Lyon, et d'ailleurs personne n'ignorait que l'on ne peut exporter ni or ni argent sans une permission expresse. Comment aurait-il donc été possible que j'eusse songé à emporter ces trois grands vases, qui avec leurs caisses formaient la charge d'un mulet? Comme ils étaient d'une rare beauté et d'une valeur considérable, je m'étais seulement dit, en songeant que le roi, que j'avais laissé très malade, pouvait venir à mourir : « Dans le cas où un tel malheur arriverait, je ne les perdrai point si je les confie au cardinal. » Enfin, pour conclure, je renvoyai le mulet, les vases et plusieurs autres objets importants.

Le lendemain matin, je me remis en route avec mes compagnons. Durant tout le chemin, il me fut impossible de retenir mes soupirs et mes larmes. Cependant, parfois, je me réconfortais en tournant mes pensées vers Dieu et en disant : « O Seigneur, toi à qui la vérité est connue, tu sais que mon seul but dans ce voyage est d'aller au secours de ma sœur et de six pauvres jeunes filles qui pourraient facilement s'engager dans une mauvaise voie, car leur père est accablé de vieillesse et ne gagne absolument rien. En accomplissant ce pieux office, ô Seigneur! j'attends de ta divine majesté secours et conseils. » Voilà quelle était ma seule consolation pendant mon voyage.

Nous n'étions plus qu'à une journée de distance de Lyon, lorsque, vers la vingt-deuxième heure, de violents coups de tonnerre ébranlèrent le ciel qu'illuminaient de nombreux éclairs. Je marchais à une portée d'arbalète en avant de mes compagnons. Sans compter le tonnerre, il sortait des nuages un bruit si épouvantable, que je crus que le jour du jugement dernier était arrivé. Je m'arrêtai. Des grêlons, plus gros que des balles de sarbacane, commencèrent à tomber sans une goutte d'eau. Ceux qui me touchaient me faisaient beaucoup de mal. Ils allèrent peu à peu en grossissant, si bien qu'on les aurait pris pour des balles d'arbalète. M'étant aperçu que mon cheval s'épouvantait, je tournai bride et je courus ventre à terre jusqu'à ce que j'eusse retrouvé mes compagnons, qui, non moins effrayés, s'étaient réfugiés sous des pins. Bientôt la grêle arriva à la dimension d'un énorme citron. Je me mis alors à entonner un *miserere*. Pendant que je m'adressais ainsi dévotement à Dieu, il tomba un grêlon d'une telle grosseur, qu'il fracassa une forte branche du pin sous lequel je me croyais en sûreté ; un autre frappa mon cheval à la tête et faillit le renverser, un troisième m'atteignit, mais non en plein, car il m'aurait tué. Le pauvre vieux Lionardo Tedaldi, qui, comme moi, était agenouillé, en reçut un qui le jeta les mains contre terre. Aussitôt, voyant que les pins ne pouvaient plus nous protéger et qu'il ne suffisait pas de chanter *miserere*, je pliai mes habits sur ma tête et je dis à Lionardo Tedaldi, qui criait : « Jésus, Jésus, au secours ! » que Jésus l'aiderait s'il s'aidait lui-même. Le salut de cet homme me coûta plus de peines que le mien propre.

Cet orage dura fort longtemps, mais enfin il cessa. Nous étions moulus : cependant nous remontâmes à

cheval de notre mieux, et nous cheminâmes en nous montrant les uns aux autres nos contusions et nos meurtrissures. A un mille plus loin, des scènes de désolation qu'on ne saurait dépeindre s'offrirent à nos regards. Tous les arbres étaient ébranchés et brisés; tous les bestiaux avaient été tués; plusieurs bergers avaient aussi rencontré le même sort. Nous vîmes quantité de grêlons que l'on n'aurait pas pu tenir dans les deux mains : nous nous estimâmes donc heureux d'être sortis de ce mauvais pas à si bon marché. Nous reconnûmes alors que nos prières et nos *miserere* avaient été plus efficaces que toutes les précautions dont nous aurions pu nous entourer. Nous rendîmes à Dieu de ferventes actions de grâces, et, le lendemain, nous arrivâmes à Lyon. Après nous y être bien reposés pendant huit jours, nous continuâmes notre voyage et nous franchîmes les monts sans accident. Là, j'achetai un petit bidet pour soulager mes chevaux, que mes bagages avaient un peu fatigués.

LI

Arrivée en Italie.

Nous étions depuis un jour en Italie, lorsque nous fûmes rejoints par le comte Galeotto della Mirandola, qui voyageait en poste. Il s'arrêta avec nous et me dit que j'avais eu tort de partir; que je devrais ne pas aller plus avant, parce que, si je retournais de suite à Paris, mes affaires seraient plus florissantes que jamais, et

qu'au lieu de laisser à mes ennemis le champ libre et toutes facilités de me nuire, je romprais les machinations qu'ils avaient ourdies contre moi, et enfin, que les gens en qui j'avais le plus de confiance étaient précisément ceux qui me trahissaient. Il ne voulut pas s'expliquer davantage, mais il savait parfaitement que le cardinal de Ferrare s'était ligué avec les deux fripons à qui j'avais laissé tous mes biens en garde. Il repartit en poste après m'avoir répété plusieurs fois que je devrais aller à Paris; mais, à cause de mes compagnons, je ne pus me décider à suivre ce conseil. Je brûlais du désir tantôt d'arriver promptement à Florence, tantôt de retourner en France. Cet état d'indécision me causait un si cruel supplice, que, pour y mettre fin, je résolus de monter en poste pour gagner Florence. Je ne m'accordai point avec le premier maître de poste, mais je n'en persistai pas moins à me rendre à Florence.

Le signor Ippolito Gonzaga ayant pris la route de Mirandola, je me séparai de lui et je pris le chemin de Parme et de Plaisance.

En arrivant dans cette dernière ville, je rencontrai dans une rue le duc Pier Luigi, qui m'examina attentivement et me reconnut. A sa vue, mon cœur bondit de colère, car je savais que lui seul avait été la cause de tout ce que j'avais souffert dans le château Sant'-Agnolo à Rome. Pourtant, comme il n'y avait pas moyen de lui échapper[1], force me fut de lui rendre visite. Je me présentai chez lui juste au moment où il se levait de table. Il avait avec lui les gens de la famille des Landi, qui plus tard le poignardèrent. Je reçus de lui l'accueil le

1. Il faut se souvenir que Pier Luigi était duc de Plaisance.

plus gracieux que l'on puisse imaginer. Il dit à ses convives que j'avais été longtemps prisonnier à Rome et que j'étais le premier homme dans mon art; puis il ajouta, en s'adressant à moi : « Benvenuto mio, j'ai été très peiné des maux que vous avez endurés. Je savais que vous étiez innocent, mais je ne pouvais rien pour vous, parce que mon père agissait sous l'influence de certains de vos ennemis qui lui avaient insinué que vous aviez mal parlé de lui, ce qui était faux, j'en suis certain : aussi votre sort m'affligeait-il vivement. » Il s'étendit si longuement sur ce chapitre, qu'il sembla réclamer mon pardon. Il me questionna ensuite sur tous les ouvrages que j'avais exécutés pour le roi très chrétien, et il m'écouta avec une attention et une bienveillance extrêmes. Enfin, il me demanda si je voulais entrer à son service. Je lui répondis que l'honneur ne me le permettait pas; mais que, si j'avais terminé les nombreux et importants travaux que j'avais commencés pour le grand roi, je m'attacherais à Son Excellence de préférence à tout autre seigneur.

Dans cette occasion, Dieu montra clairement qu'il ne laisse jamais impunis les gens qui oppriment les innocents. Cet homme implora presque mon pardon en présence de ceux qui, peu de temps après, devaient venger et moi et tant d'autres infortunés qu'il avait assassinés. Que les princes de la terre, malgré leur puissance, ne se rient donc point de la justice de Dieu comme font plusieurs que je connais et qui m'ont lâchement persécuté, ainsi que je le raconterai en son lieu. Je n'écris pas ces choses par vanité mondaine, mais seulement pour remercier Dieu, qui m'a sauvé de tant de dangers. C'est à lui que je me plains de tous ceux qui me menacent chaque

jour. C'est à lui que je me recommande et que je confie le soin de ma défense. Je cherche d'abord à m'aider à moi-même de tout mon pouvoir; mais, si mon courage et mes faibles forces me trahissent, aussitôt se manifeste à moi cette suprême puissance de Dieu, qui frappe à l'improviste ceux qui commettent des injustices et ceux qui remplissent mal les hautes fonctions qu'il leur a confiées.

LII

Arrivée à Florence.

Je retournai à mon hôtellerie, où le duc m'avait envoyé quantité de mets et de vins délicats. Je mangeai gaiement, puis je montai à cheval et je me dirigeai vers Florence. J'y trouvai ma sœur, chargée de six filles, dont l'aînée était en âge d'être mariée et la plus jeune encore au maillot. Son mari, par suite de divers accidents, ne travaillait plus. J'apportais avec moi pour mille écus environ de pierreries et de bijoux français en or; et, plus d'une année auparavant, j'en avais envoyé pour plus de deux mille ducats à ma sœur et à mon beau-frère, qui, sans compter quatre écus d'or que je leur donnais régulièrement chaque mois, retiraient tous les jours de la vente de mes joyaux de bons profits, à titre de commission. Cela cependant ne suffisait pas à leurs besoins, mais mon beau-frère était un si brave homme, que, dans la crainte de me fâcher et pour ne point toucher à l'argent qui m'appartenait, il avait mis en gage presque tout

ce qu'il possédait et se laissait dévorer par les intérêts. En voyant combien il était honnête, je désirai plus que jamais lui faire du bien et je résolus d'établir toutes ses filles avant de quitter Florence.





LIVRE SEPTIÈME

[illegible]





LIVRE SEPTIÈME

1545-1552

LIII

Visite au duc Cosme.

A cette époque, c'est-à-dire au mois d'août 1545, notre duc Cosme était à Poggio-a-Cajano, villa située à dix milles de Florence; j'allai le voir dans le seul but de m'acquitter envers lui de mes devoirs, car j'étais citoyen florentin, mes ancêtres avaient été très attachés à la maison des Médicis, et moi-même j'aimais particulièrement notre prince. Je n'allai donc à Poggio, je le répète, que pour le saluer, et nullement avec l'intention d'entrer à son service. Dieu, qui fait bien toutes choses, voulut que

le duc et la duchesse[1], après m'avoir accablé d'amitiés sans nombre, me questionnassent sur les ouvrages que j'avais exécutés pour le roi de France. Lorsque je leur en eus rendu un compte exact, le duc, qui m'avait écouté avec attention, dit que déjà on l'en avait instruit et que je n'avais rien exagéré. Il ajouta ensuite d'un ton de compassion : « Quelle maigre récompense pour tant de précieux chefs-d'œuvre! Ah! Benvenuto mio, si tu voulais travailler pour moi, je te payerais bien autrement que ne l'a fait ton roi, dont ta seule bonté d'âme te pousse à le louer. » Je lui exposai alors toutes les énormes obligations que j'avais à Sa Majesté, qui, après m'avoir tiré de prison, m'avait mis à même de faire les plus admirables ouvrages. Pendant que je m'exprimais ainsi, mon duc se démenait violemment et semblait ne m'écouter qu'à contre-cœur. Dès que j'eus cessé de parler, il me dit : « Si tu veux entreprendre quelque chose pour moi, je te prodiguerai tant de faveurs que peut-être tu en seras émerveillé, pourvu que tes ouvrages me plaisent, ce dont je n'ai pas le moindre doute. » Pauvre malheureux que j'étais, je me laissai entraîner par le désir de montrer à notre admirable école florentine que, durant mon absence, j'avais cultivé un nouvel art[2].

Je dis donc au duc que je m'empresserais volontiers d'exécuter pour sa belle place[3] une grande statue en marbre ou en bronze. Il me dit qu'il voulait que mon premier ouvrage fût un Persée, qu'il désirait depuis

1. Éléonore de Tolède, fille du vice-roi de Naples. — E. F.

2. On n'a pas oublié sans doute qu'avant de partir pour la France, Cellini n'avait fait à Florence que des ouvrages d'orfèvrerie et de joaillerie.

3. Aujourd'hui la place de la Signoria.

longtemps; et il me pria de lui en faire un petit modèle. Je le commençai aussitôt, et, au bout de quelques semaines, il se trouva terminé. Il avait environ une brasse de hauteur et était en cire jaune, très convenablement fini et très étudié.

Le duc vint à Florence, mais il se passa plusieurs jours avant que je pusse lui présenter mon modèle; on aurait juré qu'il ne m'avait jamais ni vu ni connu : j'en tirai un mauvais augure pour la suite de mes relations avec lui. Enfin, un jour, après dîner, je portai mon modèle dans la galerie, et il vint le voir avec la duchesse et quelques seigneurs. Dès qu'il l'aperçut, il en témoigna une vive satisfaction, ce qui me donna lieu d'espérer qu'il était un peu connaisseur; plus il le considérait, plus il en était ravi, aussi s'écria-t-il : « Ah! Benvenuto mio, si cette statue exécutée en grand était aussi bien que ce petit modèle, ce serait la plus belle de la place. — Excellentissime seigneur, répondis-je alors, il y a sur la place les œuvres de l'illustre Donatello[1] et du merveilleux Michel-Ange, les deux plus grands hommes qui aient existé depuis les anciens jusqu'à nous. Mais puisque Votre Excellence illustrissime approuve cette figure, je me sens le courage de la mettre en œuvre trois fois mieux que n'est le modèle. » Ces paroles soulevèrent une chaude

1. Le sculpteur Donatello naquit à Florence en 1383, et mourut en 1466. — Il fut un des maîtres qui contribuèrent le plus à imprimer une vigoureuse impulsion au grand mouvement de la Renaissance. Ses nombreux ouvrages, où le génie antique brille d'une majestueuse simplicité, ont servi de modèles à tous les artistes qui sont venus après lui. Aussi Vasari, à la fin de la biographie de Donato, a-t-il écrit que l'on peut dire que tous les bons sculpteurs sont élèves de cet illustre maître. — Voy. Vasari, *Vie de Donatello*, t. II, p. 210 et suiv.

discussion. Le duc ne cessait de répéter qu'il s'y entendait parfaitement et qu'il savait d'avance quels résultats on pourrait obtenir. Je lui répliquai que ma statue déciderait la question et détruirait toutes les craintes de Son Excellence. J'ajoutai que je tiendrais plus que je n'annonçais, si l'on me donnait les facilités qu'exigeait cette entreprise et sans lesquelles il me serait impossible de réaliser ma promesse. Aussitôt Son Excellence me dit de lui exposer dans une supplique tout ce dont j'avais besoin, et elle m'assura qu'elle y pourvoirait amplement. Certes, si j'avais eu la prudence de stipuler par contrat qu'on me fournirait tout ce qui me serait nécessaire, je n'aurais pas subi toutes les tribulations qui me sont venues par ma faute. Mais ce seigneur semblait avoir une si ferme volonté d'entreprendre de grands travaux et de ne rien épargner pour les mener à bonne fin, que, ne pouvant le soupçonner d'avoir une âme de marchand plutôt que de prince, j'agissais avec lui courtoisement, comme avec un duc et non comme avec un marchand. Je formulai donc ma supplique en conséquence et il y répondit libéralement. A ce propos, je lui dis : « La solidité de notre pacte, ô mon très excellent patron, ne tient ni à nos paroles ni à nos écrits; l'important est que je remplisse tous nos engagements; si j'y réussis, je suis sûr que Votre Excellence illustrissime n'oubliera aucune de ses promesses. » Le duc, enchanté de ma conduite, me prodigua, ainsi que la duchesse, tous les compliments imaginables.

LIV

La maison de la via della Pergola.

Impatient de me mettre à l'œuvre, je dis à Son Excellence que j'avais besoin d'une maison où je pusse construire mes fourneaux et établir plusieurs ateliers pour travailler la terre, le bronze, l'or et l'argent : « Car, ajoutai-je, si Votre Excellence n'ignore pas que je suis capable d'exécuter pour elle toutes sortes d'ouvrages dans les différentes branches de l'art, elle sait aussi que pour cela il me faut une installation commode. Du reste, pour la convaincre de mon vif désir de la servir, je lui avouerai que j'ai déjà trouvé une maison convenable dans un endroit qui me plaît beaucoup. Mais, comme je ne veux demander ni argent ni quoi que ce soit à Votre Excellence avant qu'elle ait vu mes œuvres, voici deux bijoux que j'ai rapportés de France et que je la prie de consacrer à l'acquisition de cette maison, ou de garder jusqu'à ce que je les aie rachetés par mes travaux. » Ces bijoux avaient été parfaitement exécutés par mes ouvriers, d'après mes propres dessins. Le duc les examina longtemps, puis me dit ces encourageantes paroles, qui me remplirent de fausses espérances : « Reprends tes bijoux, Benvenuto; c'est toi seulement que je veux; tu auras la maison sans qu'elle te coûte rien. » Il traça ensuite au

bas de ma supplique[1], que j'ai toujours conservée, un rescrit ainsi conçu : « Que l'on voie ladite maison, qui a droit de la vendre, et quel prix on en demande, car nous voulons en gratifier Benvenuto. » Je crus qu'avec ce res-

1. La bibliothèque palatine possède l'original de cette supplique, qui est ainsi conçue :

« Illustrissime et excellentissime seigneur et maître,
« toujours honoré,

« La maison est située dans la via Lauro, au coin des Quatre-Mai-« sons. Elle est contiguë au jardin des Nocenti, et appartient aujour-« d'hui à Luigi Rucellai, de Rome : Leonardo Ginori, de Florence, est « chargé de l'administrer. Elle appartenait auparavant à Girolamo « Salvadori. Je supplie Votre Excellence de vouloir bien me mettre à « l'œuvre. — De Votre Excellence le dévoué serviteur,

« Benvenuto Cellini. »

Au-dessous de ces mots est le rescrit suivant, qui diffère peu de celui que rapporte Cellini :

« Que l'on voie qui a droit de vendre cette maison et le prix que « l'on en demande, car nous voulons en gratifier Benvenuto. »

Plus bas, Benvenuto a ajouté de sa propre main :

« Son Excellence illustrissime m'avait demandé où était située ladite « maison; quels étaient les tenants et les aboutissants, les noms des « rues et les gens chargés de la vendre. Dès que je le lui eus appris « par les simples lignes qui se trouvent plus haut, elle traça le rescrit « de sa propre main, en me donnant la maison gratuitement et à per-« pétuité. Cela fut cause que je ne songeai plus à retourner en France, « car j'aimais beaucoup mieux avoir une humble maison dans ma « patrie, et vivre sous un si excellent duc, que d'être en France sei-« gneur d'un château, avec mille écus de pension, au service de l'ad-« mirable roi François Ier. Deux cents écus dans ma patrie me parurent « bien préférables, épris que j'étais de la courtoisie de Cosme, illus-« trissime et excellentissime duc de Florence. »

Cellini se trompe en plaçant dans la via Lauro la maison dont il est ici question. Il serait trop long de relater les nombreux documents qui démontrent son erreur. Nous nous contenterons de dire que la maison qu'il tenait de la générosité du duc Cosme est située dans la via della Pergola. Une inscription, gravée sur une plaque de marbre, la signale à la curiosité des voyageurs.

crit la maison ne m'échapperait pas, car je me promettais que mes ouvrages plairaient infiniment plus que je ne l'avais annoncé.

Son Excellence avait confié l'exécution de ses ordres à un de ses majordomes que l'on appelait ser Pier-Francesco Riccio de Prato, et qui jadis avait été son pédagogue. Je m'adressai à cet animal, et je lui demandai tout ce dont j'avais besoin pour transformer en atelier le jardin de la maison. Il chargea de cette affaire un certain payeur, maigre et grêle personnage nommé Lattanzio Gorini. Ce petit bout d'homme, avec ses petites mains d'araignée, sa petite voix de moucheron et sa vivacité de petit limaçon, me fit amener des pierres, du sable et de la chaux en si grande quantité, qu'il y en aurait eu assez pour construire à grand'peine une toute petite cage à pigeons. Quand je vis que les choses allaient si froidement, je commençai à trembler. Cependant je me disais : « Les petits commencements ont parfois de grands résultats. » Je concevais aussi quelque peu d'espérance en considérant combien de milliers de ducats le duc avait gaspillés pour les hideuses sculptures de cet animal de Buaccio[1] Bandinelli. M'étant donc armé de courage, je

1. Baccio Bandinelli, que Cellini appelle souvent *Buaccio* (*mauvais bœuf*), naquit à Florence en 1487, et mourut en 1559. — Nous n'avons pas besoin de dire que notre auteur se laisse aveugler par la haine, lorsqu'il parle des ouvrages de ce maître. Tout le monde sait que Baccio fut un des plus savants dessinateurs de la savante école florentine, et que peut-être l'unique tort de son talent a été de suivre la même voie que Michel-Ange. Mais, si Cellini manque d'équité quand il refuse tout mérite à son rival, est-il injuste aussi quand il s'attaque au caractère de son ennemi ? — Quelques lignes, que nous allons emprunter au biographe contemporain de Baccio, permettront de juger cette question.— « La brutalité de Baccio, écrit Vasari, sa méchanceté et ses médisances lui attirèrent de nombreux ennemis. Devant les tribunaux même, sans respect pour les magistrats, il insultait les

soufflai au cul de Lattanzio Gorini pour le forcer à marcher, et je me mis à crier après mes ânes boîteux et le petit aveugle qui les conduisait. En dépit de tous les obstacles que je rencontrai, je parvins, grâce à mon argent, à préparer l'emplacement de l'atelier. J'arrachai les arbres, les vignes, et, en un mot, je procédai avec cette résolution et cette petite dose de fureur qui ne me quittaient guère.

D'un autre côté, j'étais entre les mains du charpentier Tasso, mon intime ami, que j'avais prié de faire les armatures en bois qui m'étaient nécessaires pour commencer ma grande statue de Persée. Ce Tasso était un excellent ouvrier. Je ne crois pas que l'on puisse jamais trouver son égal. De plus, il avait un caractère extrêmement gai et plaisant. Chaque fois que j'allais chez lui, il m'accueillait avec le rire sur les lèvres et avec une chansonnette qu'il chantait en fausset. Les fâcheuses nouvelles que je commençais à recevoir de France et la mauvaise tournure que prenaient mes affaires à Florence avaient beau me réduire presque au désespoir, il savait toujours me forcer à écouter au moins la moitié de ses couplets; si bien que je finissais par m'égayer avec lui et par tâcher de chasser, autant que je le pouvais, les noires pensées qui m'obsédaient.

citoyens; il aimait à plaider, à chicaner, et se vantait d'avoir eu des procès toute sa vie. » — N'est-ce pas Baccio enfin qui, poussé par une lâche et ignoble envie, osa lacérer d'une main sacrilège le chef-d'œuvre de son siècle, l'immortel carton du divin Buonarroti ? — Voy. Vasari, *Vie de Bandinelli*, t. V, p. 312 et suivantes.

LV

Le payeur Lattanzio Gorini.

Dans mon désir de me mettre à l'œuvre au plus tôt, je m'occupais activement de mes préparatifs; déjà même j'avais employé une partie de la chaux, lorsque tout à coup le majordome m'envoya chercher. Je me rendis à son appel. Je le trouvai, après le dîner de Son Excellence, dans la salle de l'Horloge. Je m'approchai de lui en le saluant très profondément. Il me demanda aussitôt, avec une roideur extraordinaire, qui m'avait installé dans cette maison et en vertu de quel droit j'avais commencé à y bâtir; puis il ajouta qu'il était fort émerveillé de mon audace et de ma présomption. « C'est à Son Excellence, lui répondis-je, que je dois la maison et j'en ai été mis en possession au nom de Son Excellence par votre seigneurie elle-même qui a transmis ses ordres à Lattanzio Gorini, lequel m'a fourni la pierre, le sable, la chaux et tous les matériaux que j'avais demandés; et ce Lattanzio prétend qu'il n'a agi que d'après les instructions de Votre Seigneurie. » A peine eus-je parlé, que cet animal m'apostropha avec encore plus d'aigreur et me dit qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout cela. « Majordome, m'écriai-je alors enflammé de colère, majordome, tant que Votre Seigneurie se servira d'expressions en harmonie avec la noble charge dont elle est revêtue, je la respecterai et lui parlerai avec la même soumission qu'au duc; mais, si

elle choisit une autre gamme, je lui parlerai comme au sieur Pier-Francesco Riccio! » Mon homme entra dans une telle fureur que je crus qu'il allait devenir fou sur-le-champ : il aurait ainsi devancé l'époque que le ciel lui avait assignée[1]. Après m'avoir débité quelques injures, il me dit qu'il était fort étonné de m'avoir jugé digne de parler à une personne telle que lui. Là-dessus je m'échauffai et lui répliquai : « Or çà, écoutez-moi, sieur Pier-Francesco Riccio, car je vais vous dire quels sont les hommes tels que moi, et quels sont les gens tels que vous, pédagogue dont le métier est d'apprendre à lire aux petits enfants. » A ces mots, il se renfrogna de plus belle, éleva la voix et répéta avec encore plus d'insolence les mêmes paroles. De mon côté je fronçai le sourcil, je pris un air quelque peu arrogant et je lui ripostai : « Les hommes tels que moi sont dignes de parler et aux papes et aux empereurs et aux grands rois. On n'en trouverait peut-être pas deux de ma taille dans le monde entier; mais les gens comme vous on les rencontre par dizaines à chaque porte. » Quand il eut entendu cela, il monta sur un banc qui était dans l'embrasure d'une fenêtre de cette salle et il me défia de répéter ce que j'avais dit. Je le satisfis en adoptant un ton encore plus hautain; et, en outre, je lui déclarai que je ne me souciais plus de servir le duc et que je repartirais pour la France, où je pouvais retourner librement.

Cet animal demeura stupéfait et devint d'une couleur terreuse pendant que je me retirais furieux, bien décidé à abandonner Florence. Plût à Dieu que j'eusse mis ce

1. Vasari dit que le majordome Pier-Francesco Riccio mourut après avoir été fou pendant plusieurs années.

dessein à exécution ! Il faut que Son Excellence n'ait point eu de suite connaissance de cette scène diabolique. Durant plusieurs jours, je laissai Florence tout à fait de côté, et je ne m'occupai que de ma sœur et de mes deux jeunes nièces. Je voulais les établir de mon mieux avec le peu d'argent que j'avais apporté, puis regagner la France pour ne plus revoir l'Italie.

J'étais donc résolu à partir le plus tôt possible sans prendre congé du duc ni de qui que ce fût, lorsqu'un matin le majordome m'appela lui-même très humblement et entama un discours de pédant, qui n'avait ni mode, ni grâce, ni force, ni queue, ni tête. J'y compris seulement qu'il se disait bon chrétien ; qu'il assurait ne vouloir nourrir de haine contre personne, et qu'il me demandait de la part du duc quels appointements je désirais. A ces mots je me mis un peu sur la défensive, et je m'abstins de répondre pour ne point m'engager. Voyant que je gardais le silence, il se hasarda à me dire : « Mais, ô Benvenuto ! on répond aux ducs ; c'est de la part de Son Excellence que je te parle. » Alors je lui dis que, puisqu'il en était ainsi, je lui répondrais très volontiers ; puis je le chargeai de déclarer à Son Excellence que j'entendais n'être pas traité moins bien qu'aucun des artistes qui étaient à son service. « Le Bandinelli, reprit le majordome, a deux cents écus d'appointements ; si tu te contentes de cette somme, la chose est conclue. » Je répondis que j'acceptais et qu'on me donnerait ce que je méritérais de plus, lorsque Son Excellence illustrissime, au jugement éclairé de laquelle je me fiais, aurait vu mes ouvrages. Ainsi, malgré moi, je renouai ma chaîne et je me mis à travailler pour le duc, qui, du reste, ne cessait de me prodiguer toutes les faveurs imaginables.

LVI

Nouvelles de France.

Je recevais souvent des lettres de France, de mon fidèle ami messer Guido Guidi : elles ne m'annonçaient rien de fâcheux. Mon ouvrier Ascanio m'écrivait aussi de son côté. Il m'engageait à me donner du bon temps et m'assurait que, s'il arrivait quelque chose de nouveau, il m'en avertirait.

Le roi François Ier apprit que je m'étais mis à travailler pour le duc de Florence. Comme il était le meilleur homme du monde, il dit plusieurs fois : « Pourquoi Benvenuto ne revient-il donc pas? » Il questionna particulièrement mes jeunes ouvriers, qui tous deux lui répondirent que je leur écrivais que j'étais très bien; et ils ajoutèrent qu'ils pensaient que je n'avais plus envie de rentrer au service de Sa Majesté. Le roi, irrité de ces irrévérencieuses paroles dont j'étais innocent, s'écria : « Puisqu'il nous a quitté sans aucun motif, je ne le rappellerai jamais; ainsi qu'il reste où il est. » Ces infâmes bandits avaient amené les choses au terme qu'ils désiraient; car, si j'eusse reparu en France, ils seraient redevenus ouvriers comme auparavant, tandis que, si je n'y reparaissais pas, ils demeuraient les maîtres et prenaient ma place : aussi n'épargnèrent-ils rien pour que je ne revinsse point.

LVII

Préparatifs du Persée.

Pendant que je faisais construire l'atelier où je voulais commencer le Persée, je préparais, dans une chambre au rez-de-chaussée, un modèle en plâtre, exactement de la grandeur que devait avoir la statue. J'avais l'intention de m'en servir pour exécuter mon moule; mais bientôt je reconnus que ce procédé serait trop long et j'adoptai une autre méthode, d'autant que déjà on voyait un peu sortir de terre les murailles de briques de cette mauvaise petite baraque dont le seul souvenir me fait mal, tant on la bâtissait misérablement. Je fabriquai une ossature en fer pour la figure de Méduse, que je modelai ensuite en terre et que je fis cuire dès qu'elle fut terminée.

Je n'avais pour m'aider que quelques petits apprentis, parmi lesquels il y en avait un d'une rare beauté; c'était le fils d'une prostituée nommée la Gambetta. Cet enfant me servait de modèle, car la nature est le seul livre qui nous enseigne l'art. Comme il m'était impossible de tout faire par moi-même, je cherchai des ouvriers pour expédier lestement ma statue; je ne pus en trouver. Il y en avait bien cependant à Florence qui seraient venus volontiers chez moi, mais le Bandinelli les en empêchait. Non content de me forcer à traîner mes travaux en longueur, il dit au duc que je cherchais à lui enlever ses ouvriers, parce que sans auxiliaires j'étais incapable de mettre

d'ensemble une grande figure. Je me plaignis au duc des tribulations que cet animal me causait, et je le priai de me procurer quelques ouvriers de la cathédrale. Cette demande fut cause que le duc ajouta foi aux calomnies de Bandinelli. M'en étant aperçu, je résolus d'opérer tout seul, et je me mis à la besogne sans reculer devant les fatigues les plus extrêmes que l'on puisse imaginer.

Tandis que je travaillais sans relâche, mon beau-frère fut attaqué d'une maladie qui l'emporta au bout de peu de jours. Il me laissa sur les bras ma sœur, qui était jeune encore, et six filles, tant petites que grandes. Rester père et conducteur de cette pauvre famille, telle fut la première des déplorables calamités qui m'assaillirent à Florence.

LVIII

Bernardino Mannellini.

Cependant je voulais que rien ne marchât mal. J'avais envoyé chercher à Ponte Vecchio deux manœuvres pour nettoyer mon jardin, qui était couvert d'immondices. L'un d'eux avait soixante ans, l'autre dix-huit. Ils étaient chez moi depuis trois jours environ, lorsque le jeune m'engagea à renvoyer le vieux, qui, disait-il, non content de ne rien faire, l'empêchait de travailler. Il m'assura qu'à lui seul il expédierait facilement le peu de besogne qu'il y avait, ce qui m'éviterait une dépense superflue. Il se nommait Bernardino Mannellini de Mugello. Quand je vis combien il était plein d'ardeur, je lui demandai

s'il voulait entrer à mon service. Nous tombâmes d'accord sur-le-champ. Il pansait mon cheval, soignait mon jardin et, de plus, tâchait de m'aider dans mon atelier. Peu à peu il s'initia si bien aux secrets du métier, que jamais je n'eus de meilleur auxiliaire que lui. Je résolus de tout mener avec l'unique secours de ce jeune homme, et bientôt, en effet, je commençai à montrer au duc que le Bandinelli était un menteur et que je me tirerais très bien d'affaire sans l'assistance de ses ouvriers.

Sur ces entrefaites, je fus atteint de douleurs de reins peu violentes à la vérité, mais qui cependant m'empêchaient de travailler. Pour me distraire, j'aimais à passer mon temps dans la galerie du duc, en compagnie de deux jeunes orfèvres nommés Gianpagolo et Domenico Poggini[1], qui ciselaient sous ma direction un petit vase d'or couvert de figures et d'autres beaux ornements en bas-relief. Ce vase était destiné à la duchesse, qui voulait s'en servir pour boire de l'eau. Son Excellence me commanda aussi une splendide ceinture d'or, enrichie de pierreries, de mascarons et d'une foule d'autres fantaisies de ce genre : ses ordres furent exécutés. De temps en temps le duc venait dans cette galerie, et il prenait beaucoup de plaisir à voir travailler et à causer avec moi. Mes douleurs de reins ayant commencé à se calmer un peu, je me fis apporter de la terre, et, pendant que le duc restait avec nous, je modelai d'après lui une tête beau-

1. Gianpagolo et Domenico Poggini sont cités avec distinction par Vasari. « Le premier, dit-il, auteur d'admirables médailles, alla en Espagne, à la cour du roi Philippe, où il fut le rival de Pompeo Leoni. Le second joint au talent de graveur celui de sculpteur, et imite autant que possible les meilleurs artistes. » Voy. Vasari, t. VIII, p. 169, et t. IX, p. 308.

coup plus grande que nature. Ce portrait plut infiniment à Son Excellence. Elle conçut pour moi tant d'amitié, qu'elle me dit qu'elle aurait été enchantée si j'eusse installé mes ateliers dans son palais. Elle ajouta qu'il fallait y chercher un emplacement assez vaste pour établir mes fourneaux et tout ce dont j'avais besoin. Je répondis à Son Excellence que cela était impossible, parce qu'alors mes ouvrages ne seraient pas terminés avant un siècle.

LIX

Nouvelles lettres de France.

La duchesse me comblait d'inappréciables démonstrations d'amitié. Elle aurait voulu que je travaillasse pour elle et qu'en conséquence je laissasse de côté et le Persée et tous mes autres ouvrages. Mais, au milieu de ces vaines faveurs, je n'étais pas sans savoir que ma cruelle fortune ne manquerait pas de me jouer quelque mauvais tour. En effet, à chaque instant se présentait à ma mémoire la grosse sottise que j'avais commise en croyant agir sagement dans mes affaires de France. Le roi ne pouvait avaler le violent déplaisir que lui avait causé mon départ. Il désirait cependant que je revinsse près de lui, pourvu toutefois que mon retour s'opérât de façon à contenter son amour-propre. Mais moi, convaincu que la raison était de mon côté, je me refusais à plier, car je craignais que, si je m'abaissais à écrire une humble lettre d'excuses, ces Français n'en conclussent que j'étais

coupable et ne regardassent comme vraies les calomnies que l'on avait répandues contre moi. C'est pourquoi je me mettais sur mon quant à moi, et je n'écrivais que sur le ton de maître à compagnon, en homme qui a raison; mes deux traîtres d'élèves en étaient au comble de la joie. Comme, dans les lettres que je leur adressais, je me vantais d'avoir trouvé un admirable accueil près d'un prince et d'une princesse, souverains absolus de Florence, ma patrie, ils n'avaient pas plus tôt reçu une de ces missives qu'ils couraient chez le roi et le suppliaient de leur donner mon château. Le roi, qui était merveilleusement bon, ne voulut jamais acquiescer à la téméraire demande de ces fieffés larrons. Il avait commencé à comprendre à quel but aspirait leur malice. Afin de les tenir un peu en haleine et en même temps de m'offrir une occasion de revenir de suite, Sa Majesté me fit écrire en termes un peu sévères par un de ses trésoriers, messer Giuliano Buonaccorsi de Florence. Dans cette lettre on lisait que, si je voulais conserver ma réputation d'honnête homme, après un départ que rien ne motivait, il fallait que je rendisse compte de tout ce que j'avais fait pour Sa Majesté. Cette lettre me causa un si vif plaisir que, si j'eusse eu à formuler un souhait, je n'aurais demandé rien de plus, rien de moins. Aussitôt je me mis à écrire et je remplis neuf feuilles de grand papier.

Je détaillai minutieusement tous les ouvrages que j'avais exécutés, tous les accidents qu'ils avaient éprouvés et toutes les dépenses qu'ils avaient entraînées. Puis j'énumérai toutes les sommes que m'avaient remises deux notaires et un des trésoriers de Sa Majesté, et je joignis à cette note tous les reçus des fournisseurs et des ouvriers entre les mains de qui ces sommes avaient passé.

J'ajoutai que pas un seul quattrino de cet argent n'était entré dans ma bourse; que, pour prix de mes travaux terminés, je n'avais eu absolument rien, et que je n'avais emporté en Italie que quelques compliments et des promesses royales vraiment dignes de Sa Majesté. « Mes ouvrages, continuai-je, n'ont point eu d'autre rétribution que les appointements que Sa Majesté m'avait fixés pour me sustenter et sur lesquels on me doit encore plus de sept cents écus d'or que j'ai laissés exprès en France afin qu'on me les envoie pour mon retour. Malgré tout cela, comme je ne suis point mû par un sentiment d'avarice, je n'ai qu'à me louer de Sa Majesté très chrétienne, car j'ai appris que des méchants, poussés par l'envie, ont ourdi de noires machinations contre moi. La vérité finit toujours par l'emporter. Bien que j'aie fait pour Sa Majesté beaucoup plus que je ne m'y étais engagé, et bien qu'en retour on ne m'ait pas tenu ce qu'on m'avait promis, je n'ai cependant point d'autre soin au monde que de conserver dans la pensée de Sa Majesté la réputation de loyauté et de probité que j'ai toujours méritée. Si Sa Majesté conservait le moindre doute sur mon intégrité, j'accourrais au moindre signe pour rendre compte de ma conduite, au risque de ma vie. Le peu de cas que l'on a fait de moi m'a seul empêché de retourner offrir mes services, et comme je sais que partout où j'irai je gagnerai toujours mon pain, je ne répondrai que quand on m'appellera. » Ma lettre renfermait une foule de choses dignes de ce glorieux roi et propres à venger mon honneur. Avant d'expédier cette épître, je la montrai à mon duc, qui la lut avec plaisir : puis je l'envoyai de suite en France, au cardinal de Ferrare.

LX

Les Poggini.

A cette époque, Bernardone Baldini, le courtier de pierreries de Son Excellence, apporta de Venise un gros diamant pesant plus de trente-cinq carats. Antonio, fils de Vittorio Landi, était, au même titre que Baldini, intéressé à ce que le duc l'achetât. Ce diamant avait été primitivement taillé en pointe; comme il ne jetait point des feux aussi vifs et aussi nets qu'on devait l'attendre d'une telle pierre, on l'avait étêté, mais, en vérité, il ne faisait bien ni en table ni en pointe. Le duc, qui était grand amateur de pierres précieuses, mais pauvre connaisseur[1], donna à ce fieffé fripon de Bernardaccio tout lieu d'espérer qu'il le lui achèterait. Bernardaccio désirait tellement avoir seul la gloire de tromper le duc, qu'il ne soufflait mot de l'affaire à son associé Antonio Landi. Ce dernier, qui était mon ami d'enfance, ayant vu combien j'étais familier avec le duc, me tira un jour à part, vers l'heure de midi, au coin du Mercato Nuovo, pour me dire : « Benvenuto, je suis certain que le duc vous montrera un gros diamant qu'il a envie d'acheter; facilitez-en la vente. Je vous confie que je puis le céder pour dix-sept mille écus. Je suis convaincu que le duc demandera votre avis. Si vous voyez qu'il soit bien décidé à acheter le

1. Ces trois derniers mots ont été raturés dans le manuscrit.

diamant, nous ferons en sorte de l'en accommoder. » Cet Antonio paraissait avoir tout pouvoir nécessaire pour conclure l'affaire. Je lui promis que, si l'on me montrait le diamant et si l'on me consultait, je dirais franchement ma pensée sans déprécier la pierre.

Ainsi que je l'ai noté plus haut, le duc venait chaque jour passer quelques heures dans l'atelier d'orfèvrerie où je surveillais les travaux des Poggini. Plus d'une semaine s'était écoulée depuis qu'Antonio Landi m'avait parlé, lorsqu'un jour, après dîner, Son Excellence me montra le diamant en question. Je le reconnus de suite aux indications que Landi m'avaient données sur sa forme et sur son poids. Comme ce diamant était d'une eau un peu trouble et que sa pointe avait été abattue, je n'aurais certes jamais conseillé de l'acheter. Cependant, lorsque le duc me le montra, je lui demandai comment il voulait que je lui en parlasse, parce qu'un joaillier a deux façons d'estimer une pierre, suivant qu'elle est achetée ou à acheter. Le duc répondit qu'il avait acheté le diamant, et qu'il désirait seulement savoir ce que j'en pensais. Je ne voulus pas le lui cacher. Il me dit alors de considérer la beauté des facettes et des arêtes. Je lui répliquai que c'était loin d'être aussi beau que Son Excellence l'imaginait, attendu que ce n'était qu'une pointe étêtée. A ces mots, le duc, reconnaissant que c'était la vérité, fronça les sourcils et me recommanda d'examiner avec soin le diamant et de déclarer la valeur que je lui assignais.

En pensant qu'Antonio Landi me l'avait offert pour dix-sept mille écus, je crus que le duc l'avait eu pour quinze mille au plus; mais, comme je voyais qu'il prenait mal ma franchise, je résolus de ne pas détruire ses illu-

sions, et je lui dis en le lui rendant : « Il vous coûte dix-huit mille écus. » A ces mots, le duc poussa une exclamation, en formant avec ses lèvres un O plus grand que la bouche d'un puits. « Maintenant, s'écria-t-il, je crois que tu ne t'y connais pas. — A coup sûr, vous avez tort de croire cela, signor mio, répliquai-je; tâchez de maintenir la réputation de votre diamant, et, de mon côté, je tâcherai de m'y connaître. Veuillez au moins me dire ce que vous l'avez payé, afin que j'apprenne à m'y connaître à la manière de Votre Excellence. — Benvenuto, je l'ai payé plus de vingt-cinq mille écus, » me dit alors le duc en se levant et en souriant d'un air de pitié; et là-dessus il se retira.

Les orfèvres Giampagolo et Domenico Poggini assistaient à cet entretien, ainsi que le brodeur Bacchiacca, qui travaillait dans une salle voisine de la nôtre et qui était accouru au bruit. Je leur dis : « Je n'aurais jamais conseillé au duc d'acheter ce diamant, mais je crois que je le lui aurais eu pour quinze mille écus et même moins, s'il en avait eu envie; car, il y a huit jours, Antonio Landi me l'a proposé pour dix-sept mille écus. Probablement le duc veut faire une réputation à sa pierre. Après l'offre d'Antonio Landi, du diable si Bernardone aurait osé friponner le duc d'une manière si infâme ! » Cela était pourtant la vérité, mais nous ne pouvions le croire, de sorte que nous nous mîmes à rire, sans nous douter de la niaiserie de ce bon duc.

LXI

Ignoble complot.

J'ai déjà dit que j'avais préparé la grande figure de la Méduse avec son ossature de fer. Après l'avoir modelée en terre, je la mis au feu, puis je la recouvris de cire et je la terminai comme je l'entendais. Le duc, qui plusieurs fois était venu la voir, aurait voulu que j'appelasse un maître fondeur pour la jeter en bronze, tant il craignait que cette opération ne réussît point entre mes mains.

Le majordome Pier-Francesco Riccio, furieux de ce que Son Excellence vantait sans cesse mon habileté, profita de l'autorité qu'il exerçait sur les bargelli et tous les magistrats de cette malheureuse ville de Florence pour chercher à me tendre un piège où je me rompisse le cou. Chose merveilleuse ! Ce paysan de Prato, notre ennemi, fils d'un tonnelier ignorant fieffé, était pourtant arrivé à posséder cette puissance parce qu'il avait été le sale pédagogue de Cosme de Médicis avant que celui-ci fût duc ! Comme je viens de le dire, il était à la piste de tout ce qui pouvait tourner contre moi ; mais, ayant vu que je ne lui offrais nullement prise, cet ignoble pédant imagina d'aller trouver la mère de mon apprenti Cencio, qui se nommait la Gambetta, et d'ourdir avec cette misérable prostituée un complot capable de m'épouvanter au point de me forcer à fuir. Ils commencèrent par embaucher le

bargello, qui était un Bolonais que le duc chassa plus tard pour avoir trempé dans diverses infamies de ce genre. Puis, un samedi, vers la troisième heure de la nuit, la Gambetta, suivant les instructions de ce vil pédagogue, aussi fou que coquin, se rendit chez moi avec son fils. Elle me dit qu'elle avait tenu cet enfant renfermé pendant plusieurs jours pour empêcher qu'il ne m'arrivât malheur. Je lui répondis qu'elle pouvait se dispenser de le renfermer pour mon compte. Je me mis à rire de sa machination de catin, et je me tournai vers son fils auquel je dis : « Tu sais, Cencio, si j'ai péché avec toi[1] ! » Cencio s'écria, en pleurant, que non. Aussitôt sa mère lui dit, en secouant la tête d'un air menaçant : « Ah ! petit ribaud, crois-tu que je ne sais pas comment cela se pratique ? » Puis, s'adressant à moi, elle me demanda de le cacher dans ma maison, parce que le bargello le cherchait et n'oserait le toucher là, tandis que partout ailleurs il l'arrêterait. Je lui répliquai que je ne voulais recéler personne dans ma maison, attendu que ma sœur et ses six petites filles y habitaient. Alors elle me dit que le majordome avait donné des ordres précis au bargello, et qu'à coup sûr je serais arrêté. « Mais, ajouta-t-elle, puisque vous refusez de prendre mon fils, remettez-moi cent écus, et vous n'aurez rien à craindre,

1. Dans les éditions qui ont précédé celle de Guglielmo Piatti, au lieu de ces deux dernières phrases, on lit : « Je lui demandai pourquoi elle l'avait tenu enfermé. Elle répondit que, comme il avait péché avec moi, on avait ordonné de nous arrêter tous deux. Aussitôt je lui répliquai presque en colère : « Et comment ai-je péché ? demandez-le à cet enfant. » Alors elle interrogea son fils et lui demanda s'il avait péché avec moi. Celui-ci s'écria en pleurant, etc., etc. — Le récit de Cellini, écrit le signor Molini, serait ainsi assurément plus clair. Mais ces mots ne se trouvant point dans le manuscrit autographe, il faut croire qu'ils ont été ajoutés par un copiste. »

car le majordome est mon ami intime; vous pouvez compter que je lui ferai faire tout ce qu'il me plaira, pourvu que vous me donniez cette somme. » Cette impudence m'enflamma d'une telle fureur, que je m'écriai : « Sors d'ici, infâme prostituée! Si ce n'était par égard pour le monde et pour l'innocence de ce malheureux enfant, je t'aurais déjà éventrée avec ce poignard sur lequel ma main vient de se porter deux ou trois fois. » En même temps je lui administrai une sévère correction, et je la jetai hors de chez moi ainsi que son fils.

LXII

Voyage à Venise.

Après avoir réfléchi à la scélératesse et à la puissance de ce maudit pédagogue, je jugeai que le plus prudent était de reculer devant cette diabolique machination. En conséquence, le lendemain de bonne heure, je confiai à ma sœur des pierreries et divers objets valant deux mille écus environ, puis je montai à cheval et je m'acheminai vers Venise. J'emmenai avec moi Bernardino de Mugello. Dès que j'eus gagné Ferrare, j'écrivis au duc que, bien que j'eusse quitté Florence sans prendre congé de lui, je reviendrais sans être rappelé.

En arrivant à Venise, je ne pus m'empêcher de réfléchir sérieusement à la prodigieuse variété de moyens que ma cruelle fortune employait pour me persécuter; mais, comme je me trouvais encore robuste de corps et d'esprit,

je résolus de lutter avec elle comme à mon ordinaire. Tout en songeant ainsi à mes affaires, je passais agréablement mon temps dans cette belle et opulente ville. J'allai visiter Titien, ce merveilleux peintre, et notre compatriote Jacopo del Sansovino, vaillant sculpteur et architecte auquel la Seigneurie de Venise donnait un riche traitement et que j'avais connu, dans ma jeunesse, à Rome et à Florence. Ces deux illustres artistes m'accueillirent de la manière la plus gracieuse.

Le lendemain, je rencontrai messer Lorenzino de Médicis, qui me prit aussitôt par la main et me fit toutes les amitiés imaginables. Nous nous étions connus d'abord à Florence, quand je gravais les monnaies du duc Alexandre, puis à Paris, lorsque j'étais au service du roi. Il demeurait alors chez messer Giuliano Buonaccorsi, et, comme il ne savait où aller sans courir beaucoup de dangers, il passait presque tout son temps chez moi à me regarder travailler à mes grands ouvrages. Ce fut à cause de ces anciens rapports qu'il me prit par la main et me mena chez lui, où se trouvait le prieur degli Strozzi [1], frère du signor Pietro. Tous deux étaient enchantés de me voir; ils me demandèrent combien de temps je comptais rester à Venise, car ils croyaient que j'avais l'intention de regagner la France. Je leur racontai les motifs qui m'avaient engagé à quitter Florence, et je leur dis que je comptais retourner dans deux ou trois jours au service de mon grand-duc. A ces mots, le prieur et messer Lorenzino me lancèrent des regards si furieux que j'en fus épouvanté. « Tu ferais bien mieux, me dirent-

1. Leone Strozzi, chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem, prieur de Capoue, qui se distingua au service de France. — E. F.

ils, de retourner en France, où tu es riche et considéré. Si tu vas à Florence, tu perdras tout ce que tu as gagné en France, et tu n'y rencontreras que des dégoûts et des désappointements. » Je ne leur répondis rien, et le lendemain je partis pour Florence, le plus secrètement possible.

Pendant ce temps, le diabolique complot ourdi contre moi avait avorté, car j'avais écrit au duc ce qui m'avait forcé à me rendre à Venise. J'allai le voir sans aucune cérémonie. Il m'accueillit d'abord avec sa réserve et sa sévérité habituelles, mais bientôt il prit un air gracieux et me demanda avec bonté où j'étais allé. Je lui répondis que mon cœur ne s'était jamais éloigné de Son Excellence illustrissime, quoique de puissants motifs m'eussent forcé de promener un peu mon corps à l'aventure. La bonne humeur du duc étant alors revenue, il me questionna sur Venise, et, après une longue causerie, il me recommanda de me mettre à l'ouvrage et de terminer son Persée. Je retournai donc chez moi plein d'une joie qui fut partagée par ma famille, c'est-à-dire par ma sœur et ses six filles.

Je repris mes travaux et je les poussai avec toute l'activité possible.

LXIII

Le buste de Cosme Ier.

Le premier morceau que je jetai en bronze fut le buste colossal de Son Excellence, que j'avais modelé

en terre dans l'atelier d'orfèvrerie, pendant que j'avais mal aux reins. Ce buste obtint beaucoup de succès; je ne l'avais cependant entrepris que dans le but d'essayer les terres pour fondre en bronze[1]. Je n'ignorais pas que l'admirable Donatello avait employé la terre de Florence pour exécuter ses bronzes; mais, comme il me semblait qu'il avait rencontré d'énormes difficultés que j'attribuais à la terre, je voulus, avant de jeter mon Persée, faire les expériences nécessaires. Je trouvai que la terre était bonne, d'où je conclus, en remarquant la peine que Donatello avait eue à conduire ses bronzes à fin, qu'il n'avait pas su s'en servir. Ainsi que je l'ai noté plus haut, je préparai cette terre à l'aide d'ingénieux procédés, et elle me réussit parfaitement pour jeter mon buste colossal. Comme je n'avais pas encore construit mon fourneau, j'eus recours à celui de maestro Zanobi di Pagno, le fabricant de cloches. Mon buste étant venu avec une netteté admirable, je me mis de suite à bâtir un petit fourneau dans l'atelier que le duc avait fait élever, d'après mes plans et mes dessins, dans la maison qu'il m'avait donnée.

Dès que mon fourneau fut achevé, je m'occupai avec toute l'activité possible de la fonte de la Méduse, c'est-à-dire de cette femme qui se tord sous les pieds de Persée. La fonte de cette figure était d'une difficulté extrême : aussi, afin d'éviter tout accident, eus-je soin de prendre toutes les précautions imaginables. Le premier jet que

1. Un document autographe de Cellini, que possède la bibliothèque Riccardiana, nous apprend que Benvenuto, pour faire l'essai des terres, jeta en bronze, outre le buste de Cosme, un chien en bas-relief de la dimension d'une demi-brasse. On conserve ce chien dans la salle des bronzes de la galerie de Florence.

je fis dans mon petit fourneau vint donc superlativement bien. Il était si net que mes amis me conseillaient de ne pas le réparer. Il y a en effet des Allemands et des Français qui se vantent d'avoir trouvé d'admirables secrets pour jeter des figures en bronze, sans qu'il soit nécessaire de les réparer ensuite; mais c'est une véritable folie, car le bronze après la fonte a besoin d'être resserré avec les martelines et les ciselets, comme l'ont pratiqué les merveilleux artistes de l'antiquité et les modernes qui ont su travailler le bronze. Ma statue plut beaucoup à Son Excellence. Elle vint plusieurs fois la voir chez moi et m'encouragea à bien faire.

Par malheur, l'envie infernale du Bandinelli assiégea avec tant d'acharnement les oreilles de Son Excellence, qu'elle arriva à lui persuader que, si je réussissais dans la fonte de quelqu'une de ces statues, je ne serais néanmoins jamais capable de les mettre ensemble, attendu que cet art était entièrement nouveau pour moi; qu'ainsi Son Excellence devait veiller à ne point jeter ses écus au vent. Ces discours produisirent un tel effet sur les glorieuses oreilles du duc, que l'on cessa de me remettre l'argent nécessaire pour payer mes ouvriers. Je fus forcé de m'en plaindre vivement à Son Excellence. Un matin, je l'attendis dans la via de' Servi, et je lui dis : « Signor mio, je ne reçois pas l'argent dont j'ai besoin, ce qui me donne lieu de soupçonner que Votre Excellence se méfie de moi. Je lui affirmerai donc de nouveau que je me fais fort d'exécuter mon ouvrage trois fois mieux que le modèle, ainsi que je l'ai déjà promis. »

LXIV

Manœuvres de Bandinelli.

Ayant deviné au silence que gardait le duc qu'il ne tenait aucun compte de mes paroles, j'en conçus un si violent dépit que je continuai en ces termes : « Signor mio, cette ville-ci a vraiment toujours été l'école des plus grands talents; mais, dès qu'un homme y a appris quelque chose, il doit aller travailler ailleurs, s'il veut augmenter la gloire de sa patrie et de son illustre prince. C'est la pure vérité, signor mio; Votre Excellence ne sait-elle pas que c'est ainsi qu'ont agi et Donatello, et le grand Léonard de Vinci, et l'admirable Michel-Ange Buonarroti, qui, par leur génie, ont tant ajouté à la gloire de Votre Excellence? J'espère, moi aussi, pouvoir vous payer le même tribut; veuillez donc, signor mio, m'accorder mon congé. Mais gardez-vous bien de laisser partir le Bandinelli; donnez-lui, au contraire, plus qu'il ne vous demandera; car, s'il allait dans d'autres pays, sa présomptueuse ignorance est si grande, qu'il serait capable de déshonorer cette noble école. Accordez-moi mon congé, signor; pour prix de mes travaux je ne réclame que les bonnes grâces de Votre Excellence. » Le duc, ayant vu combien je parlais sérieusement, se tourna vers moi, non sans un peu de colère, en disant : « Benvenuto, si tu veux terminer ton ouvrage, tu ne manqueras de rien. » Alors je le remerciai et je lui dis que mon

unique désir était de montrer à mes envieux que j'étais capable de tenir mes promesses. Là-dessus je me séparai de Son Excellence. Je reçus quelque argent, mais en si petite quantité que je fus forcé de puiser dans ma bourse pour que mon ouvrage marchât un peu plus vite qu'au pas.

Le soir, j'allais toujours à la veillée dans le cabinet de Son Excellence, où les deux frères Domenico et Giovanpagolo Poggini exécutaient pour la duchesse un vase d'or, dont j'ai parlé plus haut, et une ceinture d'or. Son Excellence m'avait encore fait faire le modèle d'un pendant destiné à servir de monture à ce gros diamant que Bernardone et Antonio Landi lui avaient vendu. J'avais beau refuser de me charger de ce travail, le duc, par ses sollicitations, me forçait de m'en occuper jusqu'à quatre heures de la nuit. Il essaya même par toutes sortes de cajoleries de me décider à y consacrer mes journées, mais je ne voulus jamais y consentir, et j'ai lieu de croire qu'il en fut mécontent. Un soir, entre autres, que j'arrivais plus tard que de coutume, il me dit : « Sois le *Malvenuto*. — Signor mio, répliquai-je, je ne m'appelle point ainsi; mon nom est Benvenuto; mais, comme je pense que Votre Excellence plaisante, je m'en tiendrai là. ». Le duc me répondit que, loin de plaisanter, il parlait très sérieusement, et il ajouta qu'il me conseillait de veiller à ma conduite, parce qu'il lui était venu aux oreilles que je me prévalais de sa faveur pour exploiter tantôt celui-ci, tantôt celui-là. A ces mots, je priai Son Excellence de daigner me citer un seul homme que j'eusse exploité. Aussitôt le duc s'écria, en se tournant vers moi avec colère : « Va-t'en et restitue à Bernardone ce que tu as à lui. En voilà un que tu as exploité! — Je vous remer-

cie, signor mio, repartis-je; maintenant, soyez assez bon pour écouter quatre mots. Il est vrai que Bernardone m'a prêté une vieille paire de balances, deux enclumes et trois martelines, mais voilà plus de quinze jours que j'ai dit à son commis Giorgio de Cortona de les envoyer chercher : or Giorgio est venu lui-même les prendre. Si jamais Votre Excellence peut prouver que, depuis le jour de ma naissance jusqu'à cette heure, je me sois emparé à Rome ou en France d'un fétu appartenant à autrui, je me soumets d'avance au plus rude châtiment. » Voyant l'indignation dont j'étais animé, le duc, en homme prudent, me dit avec douceur : « Mes paroles ne s'adressent point à ceux qui ne sont pas coupables; ainsi donc, si les choses se sont passées comme tu l'assures, je te verrai toujours avec le même plaisir qu'auparavant. — Les scélératesses de Bernardone, repris-je, me forcent de vous prier de me dire combien vous a coûté ce gros diamant dont la pointe a été abattue. J'espère que je pourrai ensuite vous montrer pourquoi ce mauvais coquin cherche à m'attirer votre disgrâce. — Le diamant m'a coûté vingt-cinq mille ducats, me répondit le duc; mais pourquoi cette question? — Parce que, répliquai-je, tel jour, à telle heure, au coin du Mercato-Nuovo, Antonio, fils de Vittorio Landi, m'a chargé de vendre son diamant à Votre Excellence, et, de prime saut, ne m'a demandé que seize mille ducats : or Votre Excellence sait quel prix elle l'a payé. Pour vérifier le fait, interrogez Domenico Poggini et Gianpagolo, son frère, à qui j'ai raconté de suite tout ce qui s'était passé. Depuis, je n'en ai jamais parlé, parce que vous m'avez signifié que je ne m'y connaissais pas, d'où j'ai conclu que vous vouliez mettre cette pierre en réputation. Sachez, signor

mio, que je m'y connais, et de plus que je puis me vanter d'être homme de bien autant que qui que ce soit au monde. Je ne chercherai point à vous voler huit ou dix mille ducats à la fois, je tâcherai de les gagner par mon travail. Je suis entré au service de Votre Excellence comme sculpteur, orfèvre et graveur en monnaies, mais non comme délateur. Ce que je viens de raconter, je l'ai dit dans le seul but de me défendre. Je déclare donc que je refuse le quart[1] et que j'ai parlé devant tous les gens d'honneur ici présents, afin que Votre Excellence n'ajoute plus foi aux calomnies de Bernardone. » Le duc, furieux, se leva aussitôt et envoya à la recherche de Bernardone, qui fut forcé de s'enfuir à Venise avec Antonio Landi. Ce dernier prétendit qu'il avait voulu me parler d'un diamant autre que celui du duc. Lorsque Bernardone et Antonio furent revenus de Venise, j'allai retrouver le duc et je lui dis : « Signor, ce que je vous ai dit est vrai, et ce que Bernardone vous a dit au sujet de ses outils est faux. Veuillez ordonner une enquête, je me rendrai chez le bargello. — Benvenuto, me répondit le duc, continue d'être homme de bien comme tu l'as toujours été et ne crains rien. » Cette affaire s'en alla en fumée, et je n'en entendis plus jamais parler.

Je m'occupai du joyau de la duchesse. Quand je l'eus terminé, je le lui présentai; elle me dit qu'elle estimait autant mon travail que le diamant vendu par Bernardaccio. Elle voulut que j'attachasse de ma main le pendant sur sa poitrine, ce que je fis avec une grosse épingle qu'elle me donna elle-même. Lorsque je me retirai,

1. La loi accordait aux délateurs le quart des sommes que leurs dénonciations procuraient au trésor.



mis, que je m'y soumets, et de plus que je puis me vanter d'être homme de bien autant que qui que ce soit au monde. Je ne chercherai point à vous voler [illegible] jusqu'à la fin, je tâcherai de les gagner par mon travail. Je suis entré au service de Votre Excellence comme sculpteur, orfèvre et graveur en médailles, mais non comme délateur. Ce que je viens de raconter, je l'ai dit dans le seul but de me défendre. Je déclare donc que je refuse le quart et que j'ai parlé devant tous les gens d'honneur ici présents, afin que Votre Excellence n'ajoute plus foi aux calomnies de Bernardone. » Le duc, furieux, se leva aussitôt et envoya à la recherche de Bernardone, qui fut forcé de s'enfuir à Venise avec Antonio Landi. Ce dernier prétendit qu'il n'avait voulu me parler d'un diamant autre que celui du duc. Lorsque Bernardone et Antonio furent revenus de Venise, j'allai retrouver le duc et je lui dis : « Signor, ce que je vous ai dit est vrai, et ce que Bernardone vous a dit au sujet de ma saisie est faux. Veuillez ordonner une enquête, je me rendrai chez le bargello. — Benvenuto, me répondit le duc, continue d'être homme de bien comme tu l'as toujours été et ne crains rien. » Cette affaire s'en alla en fumée, et je n'en entendis plus jamais parler.

Je m'occupai du joyau de la duchesse. Quand je l'eus terminé, je le lui présentai ; elle me dit qu'elle estimait autant mon travail que le diamant vendu par Bernardaccio. Elle voulut que j'attachasse de ma main le pendant sur sa poitrine, ce que je fis avec une grosse épingle qu'elle me donna elle-même. Lorsque je me retirai [illegible]

[illegible]



j'étais complètement dans les bonnes grâces de Son Excellence. Plus tard j'appris (je ne sais si c'est vrai) qu'on avait chargé un Allemand, ou quelque étranger, de monter autrement le diamant, parce que Bernardone avait assuré que cette pierre produirait plus d'effet dans une monture plus simple.

LXV

Travaux d'orfèvrerie.

Je crois avoir déjà dit que les frères Domenico et Giovanpagolo Poggini, orfèvres, ciselaient d'après mes dessins, dans le cabinet de son Excellence, de petits vases d'or enrichis de figurines en bas-relief et de splendides ornements. Maintes fois je dis au duc : « Signor mio, si vous vouliez me payer quelques ouvriers, je graverais les coins de votre monnaie et les médailles de Votre Excellence. Je rivaliserais avec les anciens, et j'aurais même espérance de les surpasser, car je me suis perfectionné dans cet art à tel point que les médailles du pape Clément, que j'ai gravées autrefois, et que les monnaies du duc Alexandre, qui cependant passent encore pour belles, seraient loin d'approcher de ce que je produirais aujourd'hui. Je vous ferais aussi de grands vases d'or et d'argent comme ceux que j'ai faits pour cet admirable roi François Ier, grâce aux facilités qu'il me donnait, sans que pour cela j'aie jamais perdu de temps pour l'exécution des colosses et des statues. » Le duc me

répondait : « Fais, et je verrai. » Mais il ne m'accordait aucune facilité. Un jour cependant, il me remit quelques livres d'argent, en me disant : « Cela provient de mes mines : fais-moi un beau vase. » Comme je ne voulais pas négliger mon Persée, et que, d'un autre côté, j'avais le plus vif désir de contenter le duc, je chargeai un coquin d'orfèvre, nommé Piero di Martino, d'exécuter un vase d'après des dessins et des modèles en cire que je lui fournis. Piero di Martino commença mal cet ouvrage, et ensuite cessa de s'en occuper, de sorte que j'y perdis plus de temps que si je l'eusse entièrement exécuté de ma main. Au bout de quelques mois, ayant vu que Piero n'y travaillait point et même n'y faisait point travailler, je le lui repris. J'eus beaucoup de peine à obtenir avec le corps du vase, qui était mal commencé, ainsi que je l'ai dit, le reste de l'argent que je lui avais confié. Le duc, ayant été instruit de ces choses, envoya chercher les vases et les modèles, et jamais ne m'en souffla mot. Que l'on sache seulement qu'il fit faire d'après mes dessins, à Venise et ailleurs, plusieurs vases par divers artistes, qui le servirent très mal.

La duchesse me sollicitait souvent d'exécuter pour elle des ouvrages d'orfèvrerie ; plusieurs fois je lui répondis : « On sait très bien en Italie que je suis bon orfèvre, mais on n'y a pas encore vu de sculptures de ma main. Certains sculpteurs enragés se rient de moi et m'appellent le nouveau sculpteur. Or j'espère leur prouver que je suis un vieux sculpteur, pour peu que Dieu m'accorde la grâce de terminer mon Persée et de l'exposer sur la place de la ville. » Je me retirai donc chez moi, je travaillai nuit et jour, et je ne me montrai plus au palais. Néanmoins, afin de me maintenir dans les bonnes grâces

de la duchesse, je lui fis faire quelques petits vases d'argent, de la dimension d'un petit pot de deux quattrini, et ornés de beaux et précieux petits masques à l'antique. Lorsque je portai ces vases à la duchesse, elle m'accueillit de la manière la plus gracieuse, et me paya l'or et l'argent que j'avais employés. Je profitai de cette occasion pour me recommander à Son Excellence et la prier de dire au duc que je recevais bien peu de chose pour un ouvrage aussi important que le mien. Je la suppliai aussi de conseiller au duc de ne point autant écouter cette mauvaise langue de Bandinelli, qui m'empêchait de terminer mon Persée. A ces doléances, la duchesse courba les épaules et me répondit : « Le duc devrait pourtant bien savoir que son Bandinelli ne vaut rien du tout. »

LXVI

Voyage à Fiesole.

J'allais rarement au palais et je restais chez moi, où je travaillais avec ardeur à terminer ma statue. J'étais obligé de tirer de ma propre bourse le salaire des ouvriers; car, au bout de dix-huit mois, le duc, après avoir chargé messer Lattanzio Gorini de subvenir à cette dépense, s'ennuya de payer et enjoignit de ne plus me fournir d'argent. Je demandai à Lattanzio pourquoi il ne me donnait plus rien. Il me répondit avec sa petite voix de moucheron, en agitant ses petites mains d'araignée : « Pourquoi n'achèves-tu pas ton ouvrage? On

croit que tu ne le finiras jamais. » Aussitôt, je lui répliquai en colère : « Que la peste vous étrangle, vous et tous ceux qui croient que je ne le finirai pas! » Je retournai à mon malheureux Persée avec le cœur navré et les yeux en larmes, car je songeais à la brillante position que j'avais à Paris, lorsque j'étais au service de ce merveilleux roi François Ier, qui ne me laissait rien à désirer, tandis qu'ici tout me manquait. Plusieurs fois je fus tenté d'agir en désespéré.

Un jour, je montai sur mon beau petit cheval, je mis cent écus dans ma poche et j'allai à Fiesole, voir un fils naturel que j'avais en nourrice chez une de mes commères, femme d'un de mes ouvriers. Je trouvai l'enfant bien portant, et, malgré mon chagrin, je l'embrassai tendrement. Lorsque je fus pour partir, il ne voulait plus me quitter, me retenait de toutes ses forces avec ses petites mains, et témoignait, par ses cris et ses larmes, une désolation qui avait quelque chose d'extraordinaire; car il n'était âgé que de deux ans environ. Mais, comme j'avais résolu, dans mon désespoir, de tuer, en cas de rencontre, mon ennemi Bandinelli, qui avait coutume d'aller chaque soir à une ferme qu'il possédait au-dessus de San-Domenico, j'abandonnai l'enfant à ses pleurs et je me dirigeai vers Florence.

A l'instant même où j'arrivai à la place de San-Domenico, le Bandinelli y entrait de l'autre côté. Je marchai vers lui, déterminé à accomplir une œuvre de sang; mais, en levant les yeux, je vis qu'il était sans armes, sur un mauvais petit mulet semblable à un âne, et qu'il avait avec lui un petit garçon d'une dizaine d'années. Dès qu'il m'aperçut, il devint pâle comme un mort et se mit à trembler des pieds à la tête. Ayant reconnu que

l'attaquer serait une affreuse lâcheté, je lui dis : « N'aie pas peur, vil poltron, je ne te juge pas digne de mes coups. » Il me regarda de la manière la plus humble et ne souffla mot. Alors je revins à de meilleurs sentiments et je remerciai Dieu, qui m'avait empêché de commettre une telle violence. Lorsque je fus ainsi délivré de cette diabolique fureur, je recouvrai mes esprits et je me dis à moi-même : « J'espère que mon ouvrage, si Dieu m'accorde la grâce de le terminer, suffira pour abattre tous mes infâmes ennemis : ce sera une vengeance plus grande, plus glorieuse que si je l'eusse assouvie sur un seul. » Je regagnai mon logis avec cette bonne pensée.

Trois jours après, on m'annonca que ma commère avait étouffé mon fils unique. Cet événement me causa le plus vif chagrin que j'eusse jamais ressenti. Cependant je me jetai à genoux, et, tout en pleurant, je remerciai Dieu, suivant mon ordinaire. « Seigneur, m'écriai-je, tu me l'avais donné, et tu viens de me l'ôter; je rends grâces à ta divine majesté. » Bien que la douleur m'eût presque anéanti, je fis de nécessité vertu et je me consolai de mon mieux.

LXVII

Le bloc de marbre.

A cette époque, un jeune ouvrier nommé Francesco, qui était fils du forgeron Matteo, quitta le service du Bandinelli, et m'envoya demander si je voulais lui don-

ner du travail. J'y consentis, et je l'employai à réparer la figure de la Méduse, que j'avais déjà jetée en bronze. Au bout de quinze jours, Francesco me dit qu'il avait parlé à son maître Bandinelli, lequel l'avait chargé de m'offrir de sa part un magnifique bloc, si je voulais faire une statue de marbre. « Dis-lui que j'accepte, répondis-je aussitôt. Peut-être ce marbre sera-t-il pour lui un bloc de malheur; car il me provoque, et il oublie le grand danger auquel je lui ai permis d'échapper sur la place de San-Domenico. Dis-lui que maintenant j'exige ce marbre. Je ne parle jamais de cet animal, et pourtant il ne cesse de m'ennuyer. Je suis même porté à croire que tu n'es venu travailler avec moi que par ses ordres, dans le seul but de m'espionner. Ainsi donc, retourne à son service, et dis-lui bien qu'à présent je veux avoir le marbre en dépit de lui. »

LXVIII

Visite au palais.

Depuis longtemps je n'avais point paru au palais. Un jour, j'eus la fantaisie d'y aller. Le duc avait presque fini de dîner lorsque j'y arrivai. Le matin, à ce qu'on me dit, il avait parlé de moi avec force éloges et beaucoup vanté mon habileté à monter les pierres fines. Dès que la duchesse me vit, elle me fit appeler par messer Sforza, et, quand je me fus approché d'elle, me pria de lui monter en anneau un petit diamant taillé en pointe. Elle ajouta

qu'elle voulait le porter constamment. Elle me donna ensuite la mesure de son doigt, en même temps que le diamant, qui valait environ cent écus, et elle me recommanda d'exécuter ce bijou le plus vite possible. Aussitôt le duc dit à la duchesse : « A coup sûr, Benvenuto a été sans égal dans cet art; mais, maintenant qu'il l'a abandonné, je crains que faire une petite bague comme celle que vous demandez ne soit pour lui un trop grand ennui. Ainsi je vous supplie de ne pas le charger de ce petit ouvrage,qui lui coûterait beaucoup de peine, attendu qu'il n'a plus l'habitude de ce genre de travail. » Je remerciai le duc, et je le priai de me permettre de rendre ce léger service à la duchesse. Je m'occupai donc sur-le-champ de cet anneau. Peu de jours me suffirent pour le terminer. Il était destiné au petit doigt. J'y représentai quatre enfants en ronde-bosse et quatre masques que j'entremêlai de fruits et d'autres ornements émaillés, de façon que la monture et le diamant se faisaient mutuellement valoir. Je portai sans retard cet anneau à la duchesse, qui me dit avec beaucoup d'amabilité qu'il était très beau et qu'elle se souviendrait de moi. Elle envoya ce bijou au roi Philippe[1]. A partir de ce moment, elle me surchargea de commandes, mais elle s'y prenait si gracieusement que je n'épargnais aucun effort pour la contenter, bien que je visse arriver peu d'argent : et Dieu sait si j'en avais besoin ! car je désirais terminer mon Persée, et j'avais quelques jeunes ouvriers que je payais de ma bourse.

Je commençai à me montrer à la cour plus souvent que par le passé.

1. Philippe, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. — E. F.

LXIX-X

Dispute de Cellini et de Bandinelli.

Un jour de fête, entre autres, je me rendis au palais après dîner. J'entrai dans la salle de l'Horloge, où je vis que la porte du garde-meuble était ouverte. M'en étant un peu approché, le duc m'appela et me dit d'un ton gracieux : « Sois le bienvenu. Voilà une caisse que m'envoie le signor Stefano de Palestrina[1]; ouvre-la, et voyons ce que c'est. » Aussitôt que je l'eus ouverte, je dis au duc : « Signor mio, c'est une merveilleuse statue de marbre grec. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu parmi les antiques une figure d'enfant aussi belle et d'un style aussi exquis. Je m'offre à Votre Excellence pour en restaurer la tête, les bras et les pieds. J'y ajouterai un aigle pour en faire un Ganymède. Bien qu'il ne me convienne pas de raccommoder des statues, car c'est le métier de certains bousilleurs qui s'en acquittent fort mal, l'excellence de cet ouvrage est telle, que je lui rendrai volontiers ce service. » Le duc, ravi de ce que sa statue était si belle, m'accabla de questions. « Benvenuto mio, me dit-il, explique-moi clairement en quoi consiste la supériorité de ce maître qui soulève chez toi une si grande admiration. » Alors j'essayai de mon mieux de lui faire comprendre la beauté, l'intelligence,

1. Stefano Colonna, prince de Palestrina. — E. F.

le génie et la suprême habileté qui brillaient dans ce chef-d'œuvre. Je discourus longtemps sur ce sujet, et d'autant plus volontiers que je voyais que le duc y prenait le plus grand plaisir.

Pendant cet agréable entretien, il advint qu'un page sortit du garde-meuble et que le Bandinelli profita de cette circonstance pour entrer. En le voyant, le duc fronça le sourcil et lui dit d'un ton rude : « Que venez-vous faire ici ? » Bandinelli, sans répondre, jeta les yeux sur la caisse où se trouvait la statue découverte, puis se tourna vers le duc et dit en ricanant et en secouant la tête : « Signor, voilà de ces choses dont j'ai parlé si souvent à Votre Excellence. Qu'elle sache que ces anciens n'entendaient rien à l'anatomie : aussi leurs ouvrages fourmillent-ils d'erreurs. » Je gardais le silence et ne prêtais aucune attention aux paroles de cet imbécile, car je lui avais même tourné les épaules. Lorsqu'il fut arrivé au bout de son fastidieux caquet, le duc me dit : « Benvenuto, ceci est tout le contraire de ce que tu viens de me démontrer par de si beaux arguments. Défends-toi donc un peu. » A ces mots, que le duc m'adressa du ton le plus affable, je répondis sur-le-champ : « Signor mio, Votre Excellence doit savoir que Bandinelli est et a toujours été un composé de mal ; de sorte que, dès qu'il regarde une chose, fût-elle la plus belle du monde, elle se métamorphose immédiatement à ses yeux en ce qu'il y a de pis. Moi, au contraire, qui ne suis porté qu'au bien, je vois plus sainement la vérité. Ainsi ce que j'ai dit de cette magnifique statue à Votre Excellence est la pure vérité, tandis que les assertions du Bandinelli émanent entièrement de la méchanceté qui forme son essence. » Le duc m'écoutait avec beaucoup de plaisir. Quant au

Bandinelli, il se livrait aux plus étranges contorsions, et son visage, qui de sa nature était déjà fort laid, faisait les plus vilaines grimaces que l'on puisse imaginer. Le duc s'étant alors dirigé vers certaines salles basses, Bandinelli le suivit. Les camériers me prirent par ma cape et m'entraînèrent derrière lui. Nous marchâmes ainsi jusqu'à ce que Son Excellence s'arrêtât dans une salle, où elle s'assit. Bandinelli et moi, nous nous plaçâmes l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Je ne soufflais point mot et les gens du duc qui nous entouraient regardaient fixement Bandinelli, en riant sous cape de ce que je lui avais dit dans la chambre de l'étage supérieur. Bandinelli rompit le premier le silence. « Signor, dit-il, quand je découvris mon groupe d'Hercule et Cacus, on m'adressa, je crois, plus de cent sonnets infâmes, où la canaille en disait tout le mal imaginable. — Signor, répliquai-je alors, quand notre Michel-Ange Buonarroti découvrit sa sacristie[1], où l'on voit tant de belles statues, notre admirable et vaillante école lui adressa plus d'une centaine de sonnets qui chantaient ses louanges à qui mieux mieux. Et de même que le groupe du Bandinelli méritait les critiques dont on l'accablait, de même les statues de Michel-Ange étaient dignes des éloges qu'on leur prodiguait. » A ces mots, le Bandinelli manqua crever de rage. « Et toi, s'écria-t-il, qu'y saurais-tu reprendre? — Je te le dirai, lui repartis-je, si tu as assez de patience pour m'écouter. — Allons, parle, » répondit-il. Le duc et tous les autres assistants ouvraient une oreille attentive. Je débutai ainsi : « Sache qu'il me serait pénible d'avoir

1. La « Sacristia Nuova », ou la célèbre chapelle de la famille des Médicis, dans l'église de San-Lorenzo, à Florence. — E. F.

à t'énumérer les défauts que je trouve dans ton ouvrage; je m'en abstiendrai donc et je me contenterai de répéter ce qu'en dit notre savante école. » Mais ce mauvais coquin, tantôt en murmurant des choses déplaisantes, tantôt en gesticulant des pieds et des mains, m'irrita tellement, que je continuai d'une façon beaucoup plus rude que je n'aurais fait s'il se fût conduit autrement. « Voilà, poursuivis-je, ce que dit cette noble école : Si l'on rasait les cheveux de ton Hercule, il ne lui resterait plus assez de crâne pour contenir la cervelle. On ne sait si sa face est celle d'un homme ou d'un monstre tenant à la fois du lion et du bœuf; en outre, elle n'est pas à l'action. La tête est mal attachée au cou, avec si peu d'art et d'une manière si disgracieuse, qu'on n'imagina jamais rien de pis. Ses grosses épaules ressemblent aux deux paniers du bât d'un âne. Sa poitrine et ses muscles sont copiés non sur la nature humaine, mais d'après un mauvais sac de melons dressé le long d'un mur. Le dos paraît aussi être la reproduction d'un sac de calebasses. On ignore comment les deux jambes tiennent à ce torse difforme; on ne sait pas plus s'il s'appuie sur une jambe ou sur l'autre, et l'on voit encore moins s'il repose sur toutes deux, suivant la méthode observée quelquefois par les maîtres qui possèdent un peu leur métier. On reconnaît facilement que cette statue tombe en avant de plus d'un tiers de brasse, ce qui est la plus grande et la plus impardonnable de toutes les erreurs dont se rendent coupables ces artistes sans valeur qui nous pleuvent par douzaines. Quant aux bras, ils sont tous deux étendus sans aucune grâce, et l'on n'y découvre pas plus d'art que si tu n'avais jamais contemplé un homme nu et vivant. La jambe droite de l'Hercule et celle du Cacus qui la touche sont

agencées de telle façon que, si on les séparait, il ne resterait plus, à l'endroit où elle se rencontrent, assez de mollet, non-seulement pour toutes deux, mais encore pour une seule. On dit encore qu'un des pieds de l'Hercule est enterré et que l'autre semble posé sur des charbons ardents. »

LXXI

Suite de la dispute.

J'allais continuer, mais Bandinelli ne put avoir la patience d'entendre l'énumération des défauts de son Cacus : d'abord parce que je disais la vérité, ensuite parce que j'ouvrais les yeux au duc et à notre auditoire, qui, par ses gestes, témoignait de son étonnement et reconnaissait combien je parlais vrai. Baccio m'interrompit donc en s'écriant : « Ah ! mauvaise langue ; et mon dessin ! pourquoi l'oublies-tu ? — Celui qui dessine bien, répondis-je, ne peut mal exécuter ; en conséquence, je dois croire que ton dessin ressemble à tes ouvrages. » Alors mon homme, blessé au vif par les regards et les gestes du duc et des autres assistants, se laissa emporter par son insolence et me cria en tournant vers moi sa face hideuse : « Ah çà ! tais-toi, vil sodomite ! » A cette affreuse injure, le duc fronça les sourcils de colère ; les autres serrèrent les lèvres et lui lancèrent des regards indignés. Quant à moi, qui me trouvais si horriblement

offensé, je me sentis transporté de fureur; mais j'eus aussitôt recours au remède, et je dis : « Insensé! tu sors des bornes. Plût à Dieu que je fusse initié à un art aussi noble, car Jupiter et Ganymède l'ont exercé dans le ciel, et les plus grands empereurs et les plus grands rois le pratiquent sur cette terre. Par malheur, je ne suis qu'un humble et pauvre homme qui ne pourrais ni ne saurais aspirer à une chose si admirable. » A cette réplique, personne ne fut capable de garder son sérieux; le duc et tous les assistants poussèrent les éclats de rire les plus bruyants que l'on puisse imaginer. Sachez pourtant, bons lecteurs, que, si mes paroles étaient plaisantes, mon cœur se brisait de rage en songeant qu'un des plus sales scélérats qui naquirent jamais avait été assez audacieux pour m'adresser une telle insulte devant un si grand prince. Mais sachez aussi qu'il injuria plutôt le duc que moi-même; car, si je n'avais point été en présence de cet auguste seigneur, je l'aurais fait tomber mort à mes pieds. Cet impur coquin, décontenancé par les rires des gentilshommes qui ne cessaient pas, entama un nouveau sujet pour mettre fin aux railleries dont on l'accablait. « Benvenuto, dit-il, prétend que je lui ai promis un bloc de marbre. — Comment, m'écriai-je, ne m'as-tu pas fait dire par ton ouvrier Francesco, fils du forgeron Matteo, que, si je voulais travailler le marbre, tu me donnerais un bloc? Je l'ai accepté : j'exige que tu me le livres. — Oh! oh! dit-il alors, sois certain que tu ne l'auras jamais. » Comme je brûlais encore de la rage dont ses injures atroces m'avaient rempli, je fermai l'oreille à la raison, j'oubliai la présence du duc et je lui dis : « Je te déclare expressément que, si tu n'envoies pas le marbre chez moi, tu peux chercher un autre monde : car, coûte

que coûte, je te crèverai le ventre dans celui-ci. » Mais aussitôt, m'étant souvenu que j'étais en présence d'un grand prince, je me tournai humblement vers Son Excellence et lui dis : « Signor mio, un fou en produit cent autres. Les extravagances de cet homme m'ont fait oublier ce que je dois à Votre Excellence et à moi-même. Daignez me pardonner. » Le duc demanda alors au Bandinelli s'il était vrai qu'il m'eût promis un bloc de marbre. Le Bandinelli ayant répondu que c'était vrai, le duc me dlt : « Va à l'œuvre de la cathédrale et prends celui qui te plaira. » Je répondis que Bandinelli s'était engagé à l'envoyer chez moi. Nous échangeâmes des paroles terribles, et je persistai à ne point vouloir l'accepter à d'autres conditions.

Le lendemain matin on m'apporta un bloc. Je demandai qui me l'envoyait; on me répondit que c'était Bandinelli, et que ce marbre était celui qu'il m'avait promis.

LXXII

Suite de l'affaire du bloc de marbre.

Je le fis immédiatement placer dans mon atelier et je commençai à le dégrossir. Je m'occupai aussi du modèle. J'avais une telle envie d'aborder le marbre que je n'avais pas la patience nécessaire pour exécuter un modèle avec le soin que l'art exige. Je ne tardai pas à m'apercevoir

que le marbre sonnait le fêlé sous le ciseau : de sorte que plusieurs fois j'eus regret d'avoir entrepris cet ouvrage. Cependant j'en tirai ce que je pus, c'est-à-dire le groupe d'Apollon et Hyacinthe, qui est encore aujourd'hui inachevé dans mon atelier. Le duc, qui souvent venait chez moi, me dit plus d'une fois : « Laisse un peu le bronze de côté, que je voie comment tu travailles le marbre. » Alors je prenais mes outils et j'attaquais mon bloc résolument. Le duc m'ayant demandé où était mon modèle, je lui répondis : « Signore, ce marbre est tout brisé; néanmoins j'en ferai quelque chose; car, bien que je n'aie pu me résoudre à terminer un modèle, je continuerai à travailler de mon mieux. »

Le duc me fit alors venir de Rome un bloc de marbre grec pour restaurer son Ganymède antique, qui avait été cause de ma querelle avec le Bandinelli. Quand ce marbre fut arrivé, je pensai que ce serait vraiment dommage de le mettre en morceaux pour rétablir la tête, les bras et les diverses parties qui manquaient au Ganymède. Je me procurai un autre bloc. Afin d'utiliser le marbre grec, j'exécutai un petit modèle en cire auquel je donnai le nom de Narcisse. Je fus forcé de le représenter dans l'attitude qu'on lui voit aujourd'hui pour éviter deux trous de plus d'un quart de brasse de profondeur et de deux bons doigts de largeur dont le bloc était percé. Pendant nombre d'années, ce marbre avait été exposé à la pluie, de sorte que l'eau, en séjournant dans les trous, l'avait pénétré au point de le décomposer. C'est ce dont je pus me convaincre lorsqu'eut lieu le grand débordement de l'Arno. L'eau ayant monté dans mon atelier à plus d'une brasse et demie de hauteur et renversé le Narcisse, qui était placé sur un piédestal de bois carré, ma statue se

rompit à l'endroit de la poitrine. Je la rajustai et je cachai la fente sous une guirlande de fleurs. Je consacrais à cet ouvrage quelques heures avant le lever du soleil et les jours de fête, afin de ne pas empiéter sur le temps destiné à mon Persée.

Un matin que j'arrangeais des petits ciseaux pour travailler au Narcisse, il me sauta dans l'œil droit une paillette d'acier extrêmement fine. Elle était entrée si avant dans la pupille qu'on ne pouvait par aucun moyen l'en retirer. J'étais persuadé que j'en perdrais l'œil. Quelques jours après j'envoyai chercher le chirurgien Raffaello de' Pilli. Il me fit coucher sur une table, prit deux pigeonneaux vivants, et à l'aide d'un petit couteau leur ouvrit sous l'aile une veine, de façon que le sang me coulât dans l'œil. Je me sentis aussitôt soulagé. Au bout de deux jours, la paillette d'acier sortit; je me trouvai guéri et avec une meilleure vue qu'auparavant. La fête de sainte Lucie devant avoir lieu trois jours plus tard, je me mis, pour remercier Dieu de cette bienheureuse guérison, à exécuter avec un écu de France un œil d'or, que je fis présenter à l'autel par une de mes petites nièces, âgée de dix ans environ et fille de ma sœur Liperata.

Je restai ensuite longtemps sans vouloir travailler au Narcisse, mais j'avançais toujours mon Persée, malgré les difficultés dont j'ai parlé plus haut, car j'avais résolu de le finir pour quitter Florence.

LXXIII

Tracasseries.

Après avoir jeté avec succès la Méduse, je travaillai à terminer en cire mon Persée. J'espérais et je me flattais qu'il viendrait aussi bien en bronze que la Méduse. Quand le modèle en cire fut achevé, il parut si beau, que le duc se laissa persuader ou s'imagina lui-même qu'il ne pourrait aussi bien réussir en bronze. Dans une de ses visites, qui étaient plus fréquentes que d'ordinaire, il me dit : « Benvenuto, cette figure ne peut être jetée en bronze, les règles de l'art s'y opposent. » Ces paroles me blessèrent si vivement, que je répliquai : « Signor, Votre Excellence a très peu de confiance en moi, et je crois vraiment que cela vient ou de ce qu'elle prête trop l'oreille à ceux qui parlent mal de moi, ou de ce qu'elle ne s'y connaît pas. » A peine le duc m'eut-il laissé achever ces mots qu'il s'écria : « Je prétends m'y connaître et m'y connais très bien. — Oui, lui répondis-je aussitôt, oui, comme un prince, mais non comme un artiste; car si vous vous y connaissiez, ainsi que vous le prétendez, vous auriez confiance en moi. N'ai-je pas exécuté en bronze le beau buste colossal de Votre Excellence que l'on a envoyé à l'île d'Elbe? N'ai-je pas restauré le Ganymède, cette belle statue de marbre qui m'a coûté plus de peine que si je l'eusse sculptée entièrement? Enfin,

lorsque j'ai jeté en bronze la Méduse qui est devant vos yeux, n'ai-je pas surmonté d'immenses difficultés et opéré ce que personne n'avait encore jamais fait dans cet art diabolique ? Voyez, signor mio, j'ai reconstruit mon fourneau d'après une méthode nouvelle ; car, sans parler de divers perfectionnements qu'on y remarque, j'y ai pratiqué deux issues pour le bronze, seul procédé qui pût mener à bien cette figure contournée. Sa réussite, à laquelle tous les maîtres de l'art refusaient de croire, n'est donc due qu'à mon habileté. Tenez pour certain, signor mio, que tous les grands et difficiles travaux que j'ai exécutés en France pour ce merveilleux roi François Ier sont tous arrivés à bonne fin, uniquement parce que ce bon prince avait soin de m'encourager en me donnant un riche traitement et en m'accordant tous les ouvriers que je lui demandais ; si bien que parfois j'en avais plus de quarante, tous choisis par moi. Voilà pourquoi j'ai fait tant d'ouvrages en si peu de temps. Ainsi donc, signor mio, ayez confiance en moi, accordez-moi ce dont j'ai besoin, et je vous terminerai, j'espère, un ouvrage qui vous plaira. Si, au contraire, Votre Excellence me décourage et ne me fournit point ce qui m'est nécessaire, elle ne saurait attendre de moi ou de tout autre quelque chose de bien. »

LXXIV

Discussion scientifique.

Le duc m'écoutait avec impatience : il se tournait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Quant à moi, pauvre malheureux, j'étais au désespoir en songeant à la magnifique position que j'avais en France. Tout à coup le duc s'écria : « Or çà, Benvenuto, dis-moi un peu comment pourra jamais réussir à la fonte cette belle tête de Méduse que Persée tient dans sa main et qui est si élevée! — Si Votre Excellence, répliquai-je aussitôt, s'y connaissait comme elle le prétend, elle ne craindrait rien pour cette tête, mais s'inquiéterait bien plutôt de ce pied droit, qui est là, en bas. » A ces mots, le duc, presque en colère, se tourna vers les seigneurs qui l'accompagnaient et leur dit : « En vérité, je crois que ce Benvenuto se plaît à tout contredire insolemment. » Puis il ajouta, en se tournant vers moi avec un air de dérision qu'imitèrent tous les gens de sa suite : « Allons, je veux avoir assez de patience pour écouter les raisons que tu imagineras de me donner à l'appui de ce que tu avances. — Je vous donnerai une si bonne raison, lui répliquai-je alors, que la conviction entrera dans l'esprit de Votre Excellence. Sachez, signor, que le feu tend naturellement à s'élever, c'est pourquoi je vous promets que cette tête de Méduse viendra parfaitement. Maintenant, comme il est contre la nature du feu de descendre et qu'il faut ici le forcer

par des moyens artificiels à aller à six brasses de profondeur, j'affirme à Votre Excellence qu'il est impossible que ce pied réussisse; mais il me sera facile de le refaire. — Pourquoi, reprit le duc, ne t'es-tu pas arrangé de façon que ce pied vînt aussi bien que la tête? — Il aurait fallu, répondis-je, construire un fourneau beaucoup plus grand, où j'eusse placé un canal de la grosseur de ma jambe. Le métal en fusion aurait été alors forcément entraîné par sa pesanteur, ce qui ne peut avoir lieu dans le canal qui, pour arriver aux pieds, parcourt un espace de six brasses, attendu qu'il n'a pas plus de deux doigts de largeur. Peu importe, cependant, car tout se réparera aisément. Enfin, quand mon moule sera plus d'à moitié plein, j'espère qu'en vertu des propriétés ascendantes du feu, la tête du Persée et celle de la Méduse réussiront parfaitement, soyez-en très certain. » Lorsque j'eus exposé ces excellentes raisons et beaucoup d'autres que, pour être bref, je passe sous silence, le duc partit en secouant la tête.

LXXV

Préparatifs pour la fonte du Persée.

Je m'armai de courage, et je chassai les idées qui à chaque instant m'assaillaient et me faisaient amèrement repentir d'avoir quitté la France. Je n'étais cependant

venu à Florence, ma douce patrie, que pour secourir mes six petites nièces; mais je voyais bien que cette bonne action allait être la source d'une foule de maux. Néanmoins je me flattais qu'aussitôt que j'aurais achevé mon Persée, tous mes tourments se convertiraient en joie et me vaudraient une glorieuse récompense. Ainsi, animé d'une nouvelle ardeur, je rassemblai mes forces, et, avec le peu d'argent qui restait dans ma bourse, j'achetai quelques piles de bois de pin de la forêt de Serristori, près de Monte-Lupo. En les attendant, je couvrais mon Persée avec des terres que j'avais préparées plusieurs mois à l'avance, afin qu'elles fussent convenablement à point. Dès que j'eus achevé ma chape de terre (chape est le terme technique), que je l'eus soigneusement garnie d'une bonne armature de fer, je commençai, à l'aide d'un petit feu, à la dépouiller de la cire qui sortait par une foule d'évents; car, plus il y en a, mieux s'emplit le moule. Après avoir extrait la cire, je construisis autour de mon Persée, c'est-à-dire autour du moule, un fourneau à capsules, en briques, disposées les unes sur les autres de manière à laisser entre elles une foule d'espaces vides, propres à faciliter la circulation du feu; puis, durant deux jours et deux nuits, je le chauffai continuellement jusqu'à ce que toute la cire fût sortie et le moule parfaitement cuit. Alors je commençai à creuser une fosse pour y enterrer mon moule, suivant les règles de l'art. Quand ma fosse fut prête, je pris mon moule, et, à l'aide de cabestans et de solides cordages, je le redressai avec soin et le suspendis à une brasse au-dessus du plan de mon fourneau, en le dirigeant de façon qu'il gravitât précisément vers le centre de la fosse. Je le fis alors descendre tout doucement au fond du fourneau, où on le déposa

avec toutes les précautions imaginables. Dès que j'eus accompli ce beau travail, je le rechaussai avec la terre que j'avais enlevée de la fosse, et, à mesure qu'elle s'amoncelait, j'y plaçais, en guise d'évents, de ces petits tuyaux de terre cuite dont on se sert pour les éviers et autres choses de même nature. Lorsque je vis que j'avais bien consolidé le moule, que ce mode de le chausser, en y mettant ces tuyaux bien à leur place, était excellent, et que je pouvais me fier à mes ouvriers, qui comprenaient parfaitement ma méthode, si différente de celle des autres maîtres, je tournai mes pensées vers mon fourneau. Je l'avais fait emplir d'un nombre considérable de lingots de cuivre et de bronze, amoncelés les uns sur les autres, suivant les règles de l'art, c'est-à-dire en ayant soin de ménager entre eux un passage aux flammes, afin que le métal s'échauffât et se liquéfiât plus promptement. Alors, j'ordonnai résolument à mes ouvriers d'allumer le fourneau et d'y jeter des bûches de pin. Grâce à la résine qui découlait de ce bois et à l'admirable construction de mon fourneau, le feu fonctionnait si vigoureusement que je fus forcé de porter secours tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ce qui me fatiguait à un point intolérable; cependant je redoublai d'efforts. Pour combler la mesure, le feu prit à l'atelier et nous donna lieu de craindre que le toît ne s'abîmât sur nous. En outre, il me venait du côté du jardin un si grand vent et une pluie si furieuse, que mon fourneau se refroidissait. Après avoir lutté, pendant quelques heures, contre ces déplorables accidents, je me harassai tellement, que, malgré la vigueur de ma constitution, je ne pus y résister. Une fièvre éphémère, la plus violente que j'aie jamais ressentie, s'empara de moi. Je fus donc forcé

d'aller me jeter sur mon lit. Au moment où je fus contraint de prendre ce parti désolant, je me tournai vers mes auxiliaires qui étaient au nombre de plus de dix, en comptant les maîtres fondeurs, les manœuvres et les ouvriers attachés à ma boutique, je me recommandai à eux tous; puis je m'adressai à un certain Bernardino Manellini de Mugello, qui depuis plusieurs années était chez moi, et je lui dis : « Mon cher Bernardino, suis ponctuellement le plan que je t'ai expliqué, et va aussi vite que possible, car le métal sera bientôt à point. Tu ne peux te tromper, ces braves gens feront promptement les canaux. Avec ces deux pierriers, vous frapperez les tampons du fourneau, et je suis certain que mon moule s'emplira très bien. Quant à moi, je me trouve plus malade que je ne l'ai jamais été depuis le jour où je suis né, et, en vérité, je crois qu'avant peu d'heures je ne serai plus de ce monde. » Là-dessus je les quittai, le cœur bien triste, et j'allai me coucher.

LXXVI-VII

Fonte du Persée.

Dès que je fus au lit, j'ordonnai à mes servantes de porter à boire et à manger à tous ceux qui étaient dans mon atelier; et je leur disais : « Hélas ! demain matin je ne serai plus en vie ! » Elles cherchèrent à m'encourager, en m'assurant que ce grand mal étant venu par trop

de fatigue, il ne tarderait pas à se dissiper. La fièvre alla toujours en augmentant de violence durant deux heures consécutives, pendant lesquelles je ne cessais de répéter que je me sentais mourir. Ma servante, qui gouvernait toute la maison et qui se nommait Mona Fiore da Castel del Rio, la femme la plus vaillante et la plus dévouée qui ait jamais existé, me prodiguait les soins les plus empressés et ne cessait de me crier que j'étais fou de me décourager ainsi. Cependant mes souffrances et mon accablement brisaient son brave cœur, et elle ne pouvait empêcher que ses yeux ne laissassent tomber des larmes qu'elle essayait de me cacher.

Tandis que j'étais en proie à ces affreuses tribulations, je vis entrer dans ma chambre un homme tortu comme un S majuscule, qui se mit à me dire d'une voix aussi piteuse et aussi lamentable que celle des gens qui annoncent aux condamnés leur dernière heure : « Hélas ! Benvenuto, votre travail est perdu, et il n'y a plus de remède au monde ! » Aux paroles de ce malheureux, je poussai un si terrible cri, qu'on l'aurait entendu du septième ciel. Je me jetai à bas du lit, je pris mes habits et commençai à me vêtir en distribuant une grêle de coups de pied et de coups de poing à mes servantes, à mes garçons et à tous ceux qui venaient pour m'aider. « Ah ! traîtres ! ah ! envieux ! leur criais-je en me lamentant, c'est une trahison préméditée ; mais je jure Dieu que je saurai à quoi m'en tenir et qu'avant de mourir je prouverai qui je suis, et de telle façon, que plus d'un en sera épouvanté. »

Lorsque j'eus achevé de m'habiller, je me rendis, l'esprit bouleversé, dans mon atelier, où je trouvai, stupéfaits et comme abrutis, tous ces gens que j'avais laissés si joyeux et si pleins de courage. « Or çà, leur criai-je,

écoutez-moi, et, puisque vous n'avez pas su ou voulu suivre les instructions que je vous avais données, obéissez-moi, maintenant que me voilà pour présider à mon œuvre. Que pas un ne raisonne, car, dans de telles circonstances, il faut des bras et non des conseils. » Un certain maestro Alessandro Lastricati[1] me répondit : « Voyez, Benvenuto, vous voulez aborder une entreprise contre toutes les règles de l'art et dont la réussite est impossible. » A ces mots, je me retournai vers lui avec tant de fureur et avec un air qui indiquait si bien que j'étais résolu à faire un mauvais coup qu'Alessandro et tous les autres s'écrièrent à la fois : « Là ! là ! commandez : nous obéirons à tous vos ordres tant qu'il nous restera un souffle de vie. » Je crois qu'ils me dirent ces bonnes paroles parce qu'ils pensaient que j'allais bientôt tomber mort.

Je courus sur-le-champ à mon fourneau, et je vis que le métal s'était tout coagulé et, pour me servir d'un terme de fonderie, avait formé un gâteau. J'envoyai deux manœuvres chercher en face, dans la maison du boucher Capretta, une pile de bois de jeunes chênes qui étaient sciés depuis plus d'un an et que madonna Ginevra, femme dudit Capretta, m'avait offerts. Aussitôt que les premières brassées m'eurent été apportées, j'en remplis la fournaise. Comme le chêne produit un feu plus violent que toute autre espèce de bois (on emploie le peuplier et le pin pour couler l'artillerie, qui réclame une chaleur plus douce), il arriva que mon gâteau commença à se liquéfier et à

1. Cet Alessandro Lastricati est probablement parent du sculpteur et fondeur Zanobi Lastricati, lequel présida à la cérémonie des obsèques de Michel-Ange. — Voyez Vasari. *Vie de Michel-Ange,* t. V, p. 230 et 237.

étinceler dès qu'il eut commencé à sentir ce feu infernal. En même temps je fis ouvrir les canaux et j'envoyai sur le toit quelques-uns de mes gens pour éteindre le feu que les flammes du fourneau y avaient allumé de plus belle. Du côté du jardin j'avais fait placer des planches et tendre des tapis et des toiles qui me garantissaient de la pluie. J'eus bientôt remédié à tous ces accidents. De ma plus grosse voix je criais à mes hommes : « Apportez-moi ceci, ôtez-moi cela ; » et toute cette brigade, voyant que le gâteau commençait à se liquéfier, m'obéissait de si bon cœur que chaque ouvrier faisait la besogne de trois. Alors je fis prendre un demi-pain d'étain qui pesait environ soixante livres, et je le jetai dans le fourneau sur le gâteau, qui, grâce au chêne qui le chauffait en dessous et aux leviers avec lesquels nous l'attaquions en dessus, ne tarda pas à devenir liquide. Quand je vis que, contre l'attente de tous ces ignorants, j'avais ressuscité un mort, je repris tant de force qu'il me semblait n'avoir plus ni fièvre ni crainte de la mort. Tout à coup une détonation frappa nos oreilles, et une flamme semblable à un éclair brilla à nos yeux. Une indicible terreur s'empara de chacun et de moi plus que des autres. Dès que ce fracas fut passé et cette clarté éteinte, nous nous regardâmes les uns les autres. Bientôt nous nous aperçûmes que le couvercle de la fournaise avait éclaté et que le bronze débordait. J'ordonnai d'ouvrir de suite la bouche de mon moule et en même temps de frapper sur les deux tampons.

Ayant remarqué que le métal ne courait pas avec la rapidité qui lui est habituelle, je pensai qu'il fallait peut-être attribuer sa lenteur à ce que la violence du feu auquel je l'avais soumis avait consumé l'alliage. Je fis

alors prendre tous mes plats, mes écuelles et mes assiettes d'étain, qui étaient au nombre d'environ deux cents; j'en mis une partie dans mes canaux et je jetai l'autre dans le fourneau. Mes ouvriers, voyant que le bronze était devenu parfaitement liquide et que le moule s'emplissait, m'aidaient et m'obéissaient avec autant de joie que de courage. Tout en leur commandant tantôt une chose, tantôt une autre, je disais : « Béni sois-tu, ô mon Dieu ! qui par ta toute-puissance ressuscitas d'entre les morts et montas glorieusement au ciel ! » A l'instant mon moule s'emplit. Je tombai à genoux et je remerciai le Seigneur de toute mon âme. Puis, ayant aperçu un plat de salade qui était là sur un mauvais petit banc, j'en mangeai de grand appétit et je bus avec tous mes hommes. Ensuite, comme il était deux heures avant le jour, j'allai joyeux et bien mieux portant me fourrer dans mon lit, où je me reposai aussi tranquillement que si je n'eusse jamais été le moins du monde indisposé. Pendant ce temps, ma bonne servante, sans que je lui eusse rien dit, m'avait préparé un petit chapon bien gras; de sorte que, quand je me levai vers l'heure du dîner, elle accourut gaiement près de moi en me disant : « Est-ce donc là cet homme qui se sentait mourir ? En vérité, je crois que ces coups de poing et ces coups de pied que, dans votre fureur diabolique, vous nous avez administrés la nuit passée, auront épouvanté la fièvre, qui se sera enfuie de peur d'en recevoir autant. » Tous mes braves gens, qui étaient remis de leur frayeur et de leurs fatigues, coururent alors acheter, en remplacement de ma vaisselle d'étain, des plats et des assiettes de terre dans lesquels nous dinâmes joyeusement. Je ne me souviens pas d'avoir de ma vie mangé avec plus d'appétit et de gaieté.

Après le dîner, tous ceux qui m'avaient aidé vinrent me trouver. Ils se félicitaient et remerciaient Dieu de ce qui était arrivé. Ils disaient qu'ils avaient appris et vu faire des choses que tous les autres maîtres tenaient pour impossibles. De mon côté, je n'étais pas sans être un peu fier de l'habileté que j'avais déployée. Enfin, je mis la main à la poche, je payai et contentai tout mon monde.

Mon mortel ennemi, le maudit messer Pier Francesco Riccio, le majordome du duc, avait le plus vif désir de savoir comment l'affaire s'était passée. Les deux traîtres que je soupçonnais d'avoir amené mon métal à l'état de gâteau lui dirent que je n'étais pas un homme, mais plutôt le grand diable en personne, attendu que j'avais obtenu des résultats que l'art seul ne pouvait produire, et que j'avais accompli une foule de choses trop difficiles pour un simple démon. Comme ils avaient beaucoup amplifié ce qui était arrivé, sans doute afin de s'excuser de leur insuccès, le majordome, en écrivant au duc, qui était alors à Pise, se jeta de son côté dans des exagérations encore plus terribles et plus merveilleuses.

LXXVIII

Réussite de la fonte.

Après avoir laissé refroidir le bronze pendant deux jours, je commençai à le découvrir peu à peu. Je trouvai d'abord que la tête de la Méduse était parfaitement venue, grâce aux évents, et, comme je l'avais annoncé au duc, parce que le feu de sa nature tend à s'élever. En conti-

nuant de fouiller, je rencontrai l'autre tête, c'est-à-dire celle du Persée, qui était également réussie : j'en fus beaucoup plus étonné ; car, on le sait, elle est infiniment plus basse que celle de la Méduse. La bouche du moule s'ouvrait sur la tête et les épaules du Persée. Par un bonheur inouï, le bronze qui était dans mon fourneau se trouva exactement suffisant pour terminer la tête : chose surprenante ! il n'en resta pas un grain dans les canaux, et rien ne manqua à la mesure qui m'était nécessaire. Cela me parut un véritable miracle opéré par Dieu. Je poursuivis mon exhumation avec le même succès. Tout se présentait aussi heureusement. Lorsque j'arrivai au pied de la jambe droite qui pose à terre, je m'aperçus que le talon était venu, puisqu'il était entier. J'en fus très content d'un côté, mais d'un autre côté j'en fus contrarié, parce que j'avais dit au duc que le pied ne pourrait réussir. En finissant de le découvrir, je vis qu'il manquait non-seulement les doigts, mais encore près de la moité du pied. Bien que cet accident dût me donner un peu plus de travail, j'en fus enchanté, car il devait prouver au duc que je savais mon métier. Du reste, si le métal avait formé une plus grande partie du pied que je ne l'avais cru, cela tenait simplement à ce que le bronze avait été chauffé plus que les règles ne le prescrivent et à ces plats d'étain que j'y avais mêlés pour le liquéfier, procédé qu'aucun maître n'a jamais employé.

Dès que je vis mon œuvre si bien venue, j'allai à Pise trouver le duc et la duchesse, qui me firent l'accueil le plus aimable que l'on puisse imaginer. Bien que le majordome ne leur eût rien laissé ignorer, la chose leur parut encore plus étonnante quand ils me l'entendirent raconter. Enfin, lorsque je me mis à parler de ce pied qui

n'avait pas réussi comme je l'avais annoncé, le duc fut émerveillé et répéta à la duchesse ce que je lui avais dit à ce sujet. Leurs Seigneuries se montrèrent alors si favorablement disposées à mon égard, que je priai le duc de me permettre d'aller jusqu'à Rome. Il y consentit gracieusement en m'enjoignant de revenir au plus vite pour terminer son Persée; de plus, il me donna des lettres de recommandation pour Averardo Serristori, son ambassadeur. Cela se passait dans les premières années du pontificat de Jules de Monti.





LIVRE HUITIÈME

[illegible] à la duchesse, que [illegible] Leurs Seigneuries se montrèrent [illegible] disposées à mon égard, que je pris le don de [illegible] d'aller jusqu'à Rome. [illegible] lettres de recommandation pour Averardo Serristori, son ambassadeur. C'était dans les premiers [illegible] de [illegible] Rome.





LIVRE HUITIÈME

1552-1562

LXXIX

Le buste de Bindo Altoviti.

Avant de partir, je recommandai à mes ouvriers d'avoir bien soin de procéder suivant le mode que je leur avais indiqué[1]. Voici pourquoi j'entrepris ce voyage.

1. Avant cette phrase, on trouve dans le manuscrit original un paragraphe que Cellini a complètement raturé. Néanmoins, comme il renferme diverses particularités que notre auteur a omis de rapporter plus tard, nous jugeons à propos de le relater ici. Il est ainsi conçu :

« J'allai à Rome, et je laissai des ouvriers qui continuaient de travailler. La cause de mon voyage fut la mort de Bindo, fils d'Antonio Altoviti, qui, après s'être déclaré rebelle, avait refusé de me payer chaque mois ma rente de quinze écus, comme il s'y était engagé. Le duc avait ordonné que l'on me restituât mon capital, qui se compo-

J'avais fait en bronze, et grand comme nature, le buste de Bindo, fils d'Antonio Altoviti, et je le lui avais envoyé à Rome. Bindo avait placé ce buste dans un cabinet splendidement orné d'antiquités et d'une foule d'autres objets précieux, mais nullement disposé pour recevoir des sculptures, et encore moins des peintures, car les fenêtres se trouvaient au-dessous de ces chefs-d'œuvre, de sorte que, la lumière leur arrivant d'en bas, ils ne pouvaient se voir à leur avantage, comme cela aurait eu lieu, s'ils eussent été bien éclairés.

Un jour, Michel-Ange Buonarroti étant venu à passer au moment où Bindo se tenait sur le pas de sa porte, celui-ci le pria de vouloir bien entrer chez lui pour voir son cabinet. Michel-Ange, y ayant consenti, s'écria en pénétrant dans le cabinet : « Quel est le maître qui vous a fait ce magnifique portrait ? Cette tête me plaît autant et même plus que ces antiques, qui, pourtant, sont d'une rare beauté. Si ces fenêtres, au lieu d'être en bas, se trouvaient en haut, tout cela y gagnerait infiniment, et votre buste se montrerait à son honneur au milieu de tant de chefs-d'œuvre. » Dès que Michel-Ange eut pris congé de Bindo, il m'écrivit une lettre fort gracieuse, qui

sait de douze cents écus d'or et que j'avais placé viagèrement entre les mains de Bindo. Son Excellence voulait que l'on me remît cent écus par mois jusqu'à parfait remboursement. Mais je reconnus qu'un revenu mensuel de quinze écus m'offrait plus d'avantages, et, d'un autre côté, mes malencontreux rapports avec le duc me donnaient lieu de craindre que mes ennemis acharnés ne l'indisposassent contre moi au point de me faire perdre revenu et capital. Après la mort de Bindo, ses deux fils m'ayant bénévolement proposé de me payer ma rente et tout l'arriéré, qui s'élevait à plus de trois cents écus d'or, je pesai l'un et l'autre parti, et je jugeai que le meilleur était de m'en tenir à la rente et aux trois cents écus, d'autant plus que je n'avais pas d'enfants. »

était ainsi conçue : « Benvenuto mio, depuis nombre d'années je vous connais pour le plus grand orfèvre qui ait jamais existé : maintenant je sais que vous êtes un sculpteur non moins habile. Apprenez que messer Bindo Altoviti m'a montré son buste en bronze, et m'a dit qu'il était de votre main. Il m'a fait un plaisir extrême; mais je suis désolé qu'il soit sous un mauvais jour; car, s'il était éclairé comme il faut, il paraîtrait aussi beau qu'il l'est en effet. » Cette lettre était remplie des expressions les plus affectueuses et les plus honorables pour moi. Avant de partir pour Rome, je la montrai au duc, qui, après l'avoir lue avec beaucoup d'intérêt, me dit : « Benvenuto, retiens-le, et, si tu peux le déterminer à revenir à Florence, je le ferai sénateur. » J'écrivis donc à Michel-Ange dans les termes les plus flatteurs, et je lui promis de la part du duc cent fois plus que je n'y avais été autorisé. Mais, pour n'être pas ensuite désavoué, avant de cacheter mon épître, je la présentai au duc en lui disant : « Signor, peut-être ai-je trop promis. — Non, me répondit-il, c'est encore au-dessous de ce qu'il mérite, et je lui donnerai davantage. » Michel-Ange laissa cette lettre sans réponse, ce qui irrita vivement le duc.

LXXX

Arrivée à Rome.

A mon arrivée à Rome, j'allai loger chez Bindo Altoviti. Il me dit de suite qu'il avait montré son buste en bronze

à Michel-Ange qui l'avait beaucoup admiré : nous en causâmes fort au long. Bindo me devait douze cents écus d'or qu'il avait prêtés en son nom au duc avec environ quatre mille écus de son argent : il m'en payait l'intérêt. Cette affaire fut cause que je fis son buste. Quand il en eut vu le modèle en cire, il chargea le notaire Giuliano Paccalli, qui demeurait chez lui, de me remettre cinquante écus d'or. Je ne voulus pas les prendre, et je les lui renvoyai par messer Giuliano. Plus tard, je dis à Bindo lui-même : « Il me suffit que vous me fassiez valoir mon argent et qu'il me rapporte quelque chose. » Mais quand nous en vînmes au règlement de nos comptes, je ne tardai pas à m'apercevoir de ses mauvaises intentions à mon égard; car, au lieu de me traiter avec amitié comme auparavant, il me témoigna beaucoup de froideur, et, bien que je logeasse chez lui, me montra constamment une mine renfrognée. Cependant nous terminâmes notre affaire en peu de mots. Je perdis la main-d'œuvre de son buste ainsi que le bronze, et il fut convenu qu'il garderait mon argent en m'en payant l'intérêt pendant toute ma vie, à raison de quinze pour cent.

LXXXI

Visite au Pape.

Une des premières choses que je fis en arrivant à Rome fut d'aller baiser les pieds du pape. Pendant que je causais avec Sa Sainteté, survint messer Averardo

Serristori, ambassadeur de notre duc. Ma conversation avec le pape avait pris une telle tournure, qu'il m'aurait été facile, je crois, de m'entendre avec lui pour entrer à son service. Dégoûté de Florence par les cruelles vexations que j'y avais éprouvées, je me serais avec plaisir fixé de nouveau à Rome, mais je m'aperçus que l'ambassadeur avait déjà manœuvré de façon à empêcher que cela n'eût lieu.

Je me rendis chez Michel-Ange, et je lui répétai tout ce que je lui avais écrit de Florence de la part du duc. Il me répondit qu'il travaillait à la construction de Saint-Pierre, et qu'en conséquence il ne pouvait partir. Je lui répliquai que, puisqu'il avait arrêté le plan de cet édifice, il n'avait qu'à le laisser à son Urbino[1], qui exécuterait ponctuellement tous ses ordres. En même temps je lui fis mille promesses au nom du duc. Il me regarda alors fixement, et me dit avec un malin sourire : « Et vous, êtes-vous content de lui ?» J'eus beau lui assurer que j'étais très content et parfaitement traité, il me témoigna qu'il

1. Francesco Amatori, plus connu sous le nom d'Urbino, était le plus fidèle ami de Michel-Ange, comme le témoigne la lettre suivante que ce dernier écrivit à Vasari :

« Messer Giorgio, mon cher ami, j'écrirai mal; cependant il faut que je vous dise quelque chose en réponse à votre lettre. Vous savez comment Urbino est mort; ç'a été pour moi une très grande faveur de Dieu, et un chagrin bien cruel. Je dis que ce fut une faveur de Dieu, parce que Urbino, après avoir été le soutien de ma vie, m'a appris non-seulement à mourir sans regrets, mais même à désirer la mort. Je l'ai gardé vingt-six ans avec moi, et je l'ai toujours trouvé parfait et fidèle. Je l'avais enrichi, je le regardais comme le bâton et l'appui de ma vieillesse, et il m'échappe en ne me laissant que l'espérance de le revoir dans le paradis. J'ai un gage de son bonheur dans la manière dont il est mort. Il ne regrettait pas la vie, il s'affligeait seulement en pensant qu'il me laissait accablé de maux, au milieu de ce monde trompeur et méchant, etc. » — Voyez Vasari, *Vie de Michel-Ange*, t. V.

connaissait la plus grande partie de mes déboires. Sa réponse fut donc qu'il lui serait difficile de partir. Je lui remontrai qu'il agirait sagement en retournant dans sa patrie, qui était gouvernée par le prince le plus juste du monde et le plus ardent protecteur de l'art. Ainsi que je l'ai noté plus haut, Michel-Ange avait un élève, natif d'Urbin, qui depuis nombre d'années remplissait près de lui plutôt le rôle d'un valet et d'une servante que celui d'auxiliaire dans ses travaux, car il était resté sans rien apprendre. Lorsque, par une foule de bonnes raisons, j'eus réduit Michel-Ange à ne plus savoir que dire, il se tourna vers son Urbino en ayant l'air de lui demander son avis. Aussitôt cet homme s'écria d'un ton rustique, en enflant sa voix : « Je ne me séparerai jamais de mon cher messer Michel-Ange, jusqu'à ce qu'il me laisse sa peau ou que je lui laisse la mienne. » A cette stupide réponse, je ne pus m'empêcher de rire, et, sans dire adieu, je me retirai en haussant les épaules.

LXXXII

Départ pour Florence.

Après la mauvaise réussite de mon affaire avec Bindo Altoviti, qui me força de perdre mon bronze et de lui laisser mon argent en viager, je sus à quoi m'en tenir sur la bonne foi des marchands et je regagnai Florence fort mécontent. Je me rendis de suite au palais pour voir le duc, mais il était à Castello, près de Ponte-a-Rifredi. Je

rencontrai au palais le majordome messer Pierfrancesco Ricci. Au moment où je m'approchai de lui pour lui faire les politesses d'usage, il s'écria du ton de la plus profonde surprise : « Comment, te voilà de retour ? » Puis, sans sortir de sa stupéfaction, il me dit en se frappant les mains l'une contre l'autre : « Le duc est à Castello ! » Et là-dessus il me tourna les épaules et partit. Ne pouvant savoir ni imaginer ce que signifiait la conduite de cet animal, je courus sur-le-champ à Castello. J'entrai dans le jardin : le duc y était, je le reconnus de loin. Dès qu'il m'aperçut, il fit un geste de surprise et me dit de me retirer. Moi, qui me flattais que Son Excellence me verrait avec plus de plaisir qu'auparavant, je fus vivement blessé de ces bizarres procédés. Je retournai très chagrin à Florence, où je m'occupai sans relâche à terminer ma statue. Dans l'impossibilité où j'étais d'assigner une cause à cette étrange réception, je me mis à observer la manière dont m'accueillaient le signor Sforza et les autres intimes du duc. Je ne pus même m'empêcher de demander au signor Sforza ce que tout cela voulait dire. Il se contenta de me répondre en souriant : « Benvenuto, appliquez-vous à être honnête homme et ne vous inquiétez de rien. » Peu de jours après, on me fournit l'occasion de parler au duc. Il m'adressa quelques compliments assez louches, puis me questionna sur ce qui se faisait à Rome. Je soutins la conversation de mon mieux, et je lui parlai du buste de Bindo Altoviti et de ce qui s'en était suivi. M'étant aperçu qu'il m'écoutait avec beaucoup d'attention, je lui contai également tout ce qui s'était passé entre Michel-Ange et moi. Il en éprouva quelque dépit, mais il rit à gorge déployée lorsque je lui rapportai les paroles d'Urbino. « Tant pis

pour Michel-Ange! » s'écria-t-il ensuite. Là-dessus je le quittai.

A coup sûr, le majordome Pierfrancesco m'avait secrètement desservi auprès du duc; mais ses menées n'obtinrent point de succès, car Dieu, qui aime la vérité, me protégea comme il l'a fait jusqu'à ce jour dans tous les dangers que j'ai courus. J'espère qu'il continuera de me prêter son appui jusqu'à la fin de ma vie agitée. Appuyé sur lui, je marche courageusement en avant, sans me laisser épouvanter par la fureur du destin ou de ma cruelle étoile; mon unique souci est de me maintenir en grâce auprès de Dieu.

LXXXIII

Affaire du collier de perles.

Maintenant, bon lecteur, écoute le récit d'un terrible événement. Je mettais tout le soin et toute la célérité possibles à terminer ma statue. Le soir, j'allais dans le garde-meuble du duc aider les orfèvres que Son Excellence employait, car la plupart de leurs ouvrages s'exécutaient d'après mes dessins. Je m'y rendais quelquefois dans la journée, car j'avais remarqué que le duc prenait beaucoup de plaisir à voir travailler les ouvriers et à converser avec moi. Un jour, entre autres, le duc y vint suivant son habitude, et cette fois-là d'autant plus volontiers qu'il avait appris que je m'y trouvais. Dès qu'il fut arrivé, il se mit à me parler d'une foule de choses intéressantes. De mon côté, je sus si bien animer la con-

versation, qu'il se montra d'une gaieté que je ne lui avais encore jamais soupçonnée. Sur ces entrefaites, un de ses secrétaires entra et lui parla à l'oreille, probablement de quelque affaire fort importante, car Son Excellence se leva sur-le-champ et passa avec lui dans une autre salle. Un instant auparavant, la duchesse avait envoyé voir ce que faisait Son Excellence. Le page lui apprit que le duc causait et riait avec moi, et qu'il était de la meilleure humeur du monde. Elle accourut aussitôt dans le garde-meuble, mais elle n'y trouva plus le duc. Elle s'assit alors près de nous, nous regarda travailler pendant quelque temps, puis se tourna gracieusement vers moi et me montra un collier de grosses perles vraiment très rares, en me demandant ce que j'en pensais. Je lui dis qu'il était fort beau. « Je veux, reprit-elle, que le duc me l'achète : ainsi, Benvenuto mio, vante-le-lui autant que possible. » A ces mots, je voulus être franc, et je dis à la duchesse, avec tout le respect imaginable. « Signora mia, je croyais qu'il appartenait à Votre Excellence. Maintenant que je sais qu'il en est autrement, je suis forcé de vous révéler de ces choses que les lois de la bienséance m'avaient commandé de vous taire. Je dirai donc que l'expérience que m'a donnée ma profession me montre dans ces perles de si nombreux défauts, que je ne conseillerai jamais à Votre Excellence de les acheter. — Le marchand, répliqua-t-elle, me le cède pour six mille écus; elles en vaudraient plus de douze mille, si elles n'avaient point ces petits défauts. — Quand même ce collier serait parfait, lui répondis-je, je n'engagerais jamais personne à le payer cinq mille écus; car les perles ne sont pas des pierres fines; ces perles ne sont que des os de poisson qui s'usent au bout d'un

certain temps. Les diamants, les rubis, les émeraudes et les saphirs, au contraire, ne vieillissent jamais; voilà les quatre véritables pierres fines. C'est là ce qu'il faut acheter. » La duchesse me dit alors, non sans quelque dépit : J'ai envie de ces perles et je te prie de les porter au duc et de les lui vanter autant que tu pourras; et, s'il est nécessaire que tu fasses quelques petits mensonges, ne les épargne pas pour me rendre service, tu t'en trouveras bien. » J'ai toujours eu la vérité en amour et le mensonge en haine, mais force me fut d'accepter cette mission pour ne point perdre les bonnes grâces d'une si grande princesse. Je pris donc ces maudites perles, bien à contre-cœur, et j'entrai dans la salle où le duc s'était retiré. Dès qu'il m'aperçut, il me dit : « Quel sujet t'amène ici, Benvenuto? — Signor, répondis-je en lui présentant les perles, je viens vous montrer un magnifique collier vraiment digne de Votre Excellence. Je ne crois pas qu'on puisse jamais rassembler quatre-vingts perles qui produisent plus d'effet; ainsi, achetez-les, signor, car elles sont admirables. — Je n'en veux pas, s'écria le duc aussitôt; elles sont loin d'être aussi belles que tu le prétends; je les ai vues, elles ne me plaisent pas. — Pardonnez-moi, signor, repris-je alors, ces perles surpassent toutes celles qui furent jamais employées à former un collier. » La duchesse s'était levée et placée derrière une porte, d'où elle entendait tout ce que je disais. Lorsque j'eus insisté mille fois plus que je ne l'indique ici, le duc me dit avec douceur : « Benvenuto, je sais que tu es un excellent connaisseur; si ces perles étaient ici rares que tu l'affirmes, je n'hésiterais pas à les acheter pour plaire à la duchesse, et, en outre, parce que j'en ai besoin pour mes fils et mes filles. »

Comme j'avais tant fait que de commencer à débiter ce mensonge, je m'engageai dans cette voie avec encore plus d'audace, en ayant soin de donner à mes assertions le plus de vraisemblance possible, afin que le duc y ajoutât foi et dans l'espoir que la duchesse me protégerait en temps et lieu. Elle m'avait averti que j'aurais deux cents ducats si le marché se concluait; mais j'étais résolu à ne pas accepter un sou, pour ne point autoriser le duc à penser que j'avais agi par cupidité. « Je sais que tu t'y connais parfaitement, me répéta-t-il du ton le plus affable; il faut donc que tu me dises la vérité, si tu es honnête homme, ainsi que je l'ai toujours pensé. » A ces mots, je rougis et mes yeux s'humectèrent de larmes. « Signor mio, m'écriai-je, si je dis la vérité à Votre Excellence, la duchesse me vouera une haine mortelle, et je serai forcé de quitter Florence et d'abandonner mon Persée, que j'ai promis à cette noble école. Mes ennemis ne manqueront pas de me bafouer. Je me recommande donc à Votre Excellence. » Le duc ayant alors reconnu que j'avais été contraint de parler comme je l'avais fait, me répondit : « Si tu as confiance en moi, ne crains rien au monde. — Hélas! signor mio, lui répliquai-je, comment sera-t-il possible que la duchesse ne le sache point? » Aussitôt le duc me dit, en levant solennellement la main : « Tu peux compter que le secret sera aussi bien gardé que s'il était renfermé dans une cassette de diamant. » Fort de cette promesse, je lui confessai de suite tout ce que je pensais de ces perles, et je lui déclarai qu'elles ne valaient guère plus de deux mille écus. La duchesse, ne nous entendant plus parler, car nous avions baissé la voix autant que possible, entra en disant : « Signor mio, je supplie Votre Excellence de

m'acheter ce collier, j'en ai la plus grande envie, et votre Benvenuto m'a assuré qu'il n'en avait jamais vu de plus beau. — Je ne veux pas l'acheter, répondit le duc. — Et pourquoi Votre Excellence se refuse-t-elle à me faire ce plaisir? — Parce qu'il ne me convient pas de jeter l'argent au vent. — Comment, jeter l'argent au vent! reprit la duchesse; mais votre Benvenuto, en qui vous avez à bon droit tant de confiance, m'a dit qu'il était de trois mille écus trop bon marché. — Signora, répliqua le duc, mon Benvenuto m'a dit à moi que, si je l'achetais, ce serait autant d'argent perdu. En effet, ces perles ne sont ni rondes, ni pareilles, il y en a même beaucoup de vieilles : pour vous en convaincre, voyez celle-ci, voyez celle-là, regardez cette autre. Bref, ce n'est pas ce qu'il me faut. » A ces mots, la duchesse me lança un regard terrible et se retira en me faisant avec la tête un geste menaçant.

Je fus grandement tenté de m'en aller à la grâce de Dieu et de quitter l'Italie; mais, comme mon Persée était presque terminé, je ne voulus pas m'exposer à le perdre. Que l'on juge de la cruelle position où je me trouvais! Le duc avait ordonné devant moi à ses huissiers de me laisser toujours pénétrer jusqu'à lui dans ses appartements; et, d'un autre côté, la duchesse leur avait enjoint de me renvoyer chaque fois que je me présenterais au palais. Aussi, dès que j'arrivais, ils quittaient les portes confiées à leur garde et m'éconduisaient en tâchant que le duc ne s'aperçût de rien; car, lorsqu'il me voyait avant ces misérables, il m'appelait en me faisant signe d'entrer.

La duchesse envoya chercher le courtier Bernardone. Bien qu'elle se fût plainte énergiquement à moi-même

de la bassesse et de la scélératesse de cet homme, elle lui recommanda de mener à fin l'affaire des perles. « Fiez-vous à moi, signora mia, » lui dit ce ribaud ; et il se rendit chez le duc avec le collier en main. Dès que le duc le vit, il lui enjoignit de se retirer. Alors ce mauvais drôle, avec sa vilaine voix qui sortait de son gros nez d'âne, se mit à dire : « Ah! signor mio, achetez ce collier pour cette pauvre signora qui en meurt d'envie. » Il ajouta une foule de sots propos et finit par fatiguer le duc, qui lui dit : « Allons, va-t'en, ou bien fais le bouffi. » L'infâme gredin n'eut garde d'hésiter, car il savait que si, en se gonflant les joues et en chantant *la Bella Franceschina*[1], il pouvait déterminer le duc à conclure le marché, il y gagnerait les bonnes grâces de la duchesse, et, en outre, un courtage de quelques centaines d'écus. Il se gonfla donc les joues, et le duc lui appliqua sur son vilain moufle quelques bons soufflets un peu plus rudes que de coutume, afin qu'il décampât. Ces vigoureuses gourmades rendirent écarlates les grosses joues de Bernardone et lui tirèrent les larmes des yeux; mais cela ne l'empêcha pas de s'écrier : « Vous le voyez, signor! votre fidèle serviteur ne recule devant rien, et s'estime heureux de tout souffrir, pourvu que cette pauvre duchesse soit contente. » Alors le duc, pour se débarrasser de ce gueux fieffé ou pour le récompenser de ses soufflets, ou par amour de la duchesse, à laquelle il chercha toujours à complaire, lui dit : « Que le diable t'emporte! va-t'en et achète le collier; je consens à tout ce que désire la duchesse. » La mauvaise fortune s'acharna-t-elle jamais avec plus de rage à persécuter un pauvre homme? Favo-

1. Ancienne chansonnette populaire à Florence.

risa-t-elle jamais d'une manière plus honteuse un infâme misérable? Je perdis les bonnes grâces de la duchesse, qui contribua grandement à m'enlever celles du duc. Le Bernardone, au contraire, gagna un énorme courtage et les faveurs de Leurs Excellences. Il ne suffit donc pas d'être homme de bien et de talent!

LXXXV

La guerre de Sienne.

Vers cette époque commenca la guerre de Sienne. Le duc, voulant fortifier Florence, distribua les portes de la ville entre ses sculpteurs et ses architectes. Je fus chargé de la porte al Prato et de la petite porte d'Arno qui conduit aux moulins. La porte de San-Friano échut au chevalier Bandinelli; celle de San-Pier-Gattolini, à Pasqualino d'Ancona[1]; celle de San-Giorgio, au sculpteur en bois Giuliano, fils de Baccio d'Agnolo[2]; celle de San-Nicolò, au Particino également sculpteur en bois[3]. Fran-

1. Ce Pasqualino est resté complètement inconnu. Le Saraceni n'en dit pas un mot dans ses *Notizie istoriche d'Ancona*, et le Lastri, dans son *Osservatore fiorentino*, en parlant des fortifications de Florence construites l'an 1552, se contente de copier presque littéralement ce passage de Cellini.

2. Giuliano cultiva avec succès la sculpture et l'architecture, à l'exemple de son père Baccio, auquel il succéda dans la place d'architecte de Santa-Maria-del-Fiore. Il mourut en 1555. — Voyez Vasari, *Vie de Baccio d'Agnolo*, t. VIII, p. 64-75.

3. Antonio Particini est appelé *raro maestro di legname* par Vasari dans une lettre écrite par celui-ci à l'Arétin, et insérée dans les *Pittoriche*, vol. III, p. 39.

cesco de San-Gallo, sculpteur surnommé le Margolla[1], eut la porte alla Croce, et Giovanbattista Tasso[2], la porte Pinti. Enfin, les autres bastions et les autres portes furent confiés à différents ingénieurs dont j'ai oublié les noms, ce qui est peu important.

Le duc, qui était un homme vraiment capable, fit lui-même le tour de la ville. Quand il eut tout bien examiné, il s'adjoignit le payeur Lattanzio Gorini, qui s'occupait un peu d'architecture militaire, et il le chargea de dessiner les plans qu'il avait imaginés pour fortifier les portes. Chacun de nous reçut donc le dessin de sa porte. Celui qui me fut remis m'ayant paru très défectueux, je courus aussitôt chez Son Excellence pour lui montrer par où il péchait. Mais à peine eus-je commencé à parler, que le duc, furieux, me dit : « Benvenuto, quand il s'agira de statues, je t'accorderai que tu t'y entends parfaitement, mais ici je veux que tu me cèdes, conforme-toi donc au dessin que je t'ai donné. » A cette sèche admonition je répondis le plus modestement possible : « Signore mio, Votre Excellence n'a pas été sans m'apprendre bien des choses dans le bel art de faire des statues, car nous avons eu ensemble de fréquentes conférences sur ce sujet. Je supplie Votre Excellence de me permettre de lui parler aussi des fortifications de la ville, ce qui est une affaire autrement importante qu'une statue. En conversant avec Votre Excellence, je comprendrai bien mieux la manière dont je dois la servir. » Grâce à ces paroles adroites, le duc se laissa aller à discuter tranquillement avec moi. Par des raisonnements aussi clairs que solides, je lui dé-

1. Ce Francesco est le fils de de Giuliano Giamberti da San-Gallo, à l'école duquel vint se former le célèbre Antonio da San-Gallo.
2. Il a déjà été parlé de Gian-Battista Tasso.

montrai que son projet était vicieux. « Eh bien, me dit-il, fais-moi un dessin, et je verrai s'il me convient. J'exécutai pour mes deux portes deux dessins suivant les véritables règles de l'art. Je les présentai à Son Excellence, qui, reconnaissant alors que j'avais raison, me dit d'un ton affable : « Va, et fais comme bon te semblera, j'y consens. » Je me mis aussitôt à l'œuvre avec ardeur.

LXXXVI

Le capitaine lombard.

Le capitaine de garde à la porte al Prato était un Lombard à la mine terrible, aux formes robustes, au langage grossier, et dont la présomption n'était égalée que par son ignorance. Cet homme commença par me demander ce que je voulais faire. Je lui montrai obligeamment mes dessins, et je me donnai beaucoup de peine pour lui expliquer la méthode que je voulais suivre. Ce stupide animal secouait la tête, se démenait d'un côté et d'autre, se balançait tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre, et ne cessait de répéter, en tortillant ses énormes moustaches et en tirant sur ses yeux le pli de sa barrette : « Mais, peste du diable! je n'y entends rien, à ton affaire. » Fatigué à la fin des importunités de cet imbécile, je lui dis : « Eh bien, moi, je m'y entends ; laissez-moi donc faire. » En même temps je lui tournai les épaules. Alors il se mit à me menacer de la tête et dressa

en l'air la pointe de son épée en appuyant la main gauche sur le pommeau : « Holà! maestro, me cria-t-il, tu veux donc que je te tire du sang? » Il m'avait tellement exaspéré que je lui répliquai d'un ton furieux : « J'aurai moins de peine à t'en tirer qu'à construire le bastion de cette porte. » Aussitôt nous mîmes tous deux l'épée à la main, mais une foule de braves gens tant Florentins qu'étrangers se jetèrent entre nous et nous empêchèrent de dégainer. La plupart donnèrent tort à mon adversaire et lui dirent que j'étais homme à lui tenir tête, et que, si le duc connaissait sa conduite, il lui en arriverait malheur. Sur ce, il s'en alla à ses affaires, et je commençai mon bastion.

Dès que j'eus mis cet ouvrage en train, je me rendis à la petite porte d'Arno, où je trouvai un capitaine de Cesena, le plus galant homme que j'aie jamais connu. Il avait toute la gentillesse d'une jeune fille, mais dans l'occasion c'était le soldat le plus brave et le plus audacieux du monde. Il m'observait avec une telle attention que parfois il m'intimidait. Ayant remarqué qu'il avait envie de s'instruire, je m'empressai de lui fournir tous les renseignements qu'il pouvait désirer. En un mot, nous échangeâmes toutes les politesses imaginables. Aussi exécutai-je ce bastion beaucoup mieux que l'autre.

Mes constructions étaient presque terminées, lorsque les partisans de Piero Strozzi firent dans le territoire de Prato une incursion qui épouvanta les habitants au point qu'ils abandonnèrent en masse le pays, et se dirigèrent vers la ville avec tous leurs chariots chargés de leurs effets. Ces voitures étaient si nombreuses qu'elles s'embarrassaient mutuellement. Lorsque je vis ce désordre, je dis aux gardes de veiller à ce qu'il n'arrivât pas une

aventure semblable à celle de la porte de Turin, car il y avait à craindre que, si l'on avait besoin de se servir de la herse, elle ne restât suspendue sur une voiture, et ne pût par conséquent remplir son office. Ce butor de capitaine, ayant entendu cette recommandation, m'assaillit d'injures, que je lui rendis à beaux deniers comptants, de sorte que les choses prirent une tournure encore plus sérieuse que la première fois, mais on nous sépara derechef. Lorsque j'eus achevé mes bastions, je touchai quelques ducats auxquels je ne m'attendais pas, et qui m'aidèrent à finir mon Persée.

LXXXVII

Restauration de figurines antiques.

Vers cette époque on trouva près d'Arezzo des antiquités parmi lesquelles était la Chimère de bronze que l'on voit dans une des chambres voisines de la grande salle du palais, et une quantité de statuettes également en bronze, couvertes de terre et de rouille. Les unes étaient privées de la tête, les autres des mains ou des pieds. Le duc s'amusait à les nettoyer lui-même à l'aide de petits ciseaux d'orfèvre. Un jour que j'étais en train de parler avec lui, il me donna un petit marteau pour frapper les ciseaux qu'il tenait et débarrasser ainsi les figures de la terre et de la rouille dont elles étaient chargées. Après avoir consacré plusieurs soirées à cette occupation, le duc m'employa à refaire les membres qui leur

manquaient. Il prenait un tel plaisir à ces bagatelles, qu'il me forçait d'y travailler même pendant la journée; il m'envoyait même chercher, si je tardais à me rendre près de lui. Plusieurs fois je lui déclarai que, si je négligeais ainsi mon Persée, cela entraînerait de fâcheuses conséquences. « Ce que je redoute le plus, lui dis-je, c'est que le temps si long que réclame ma statue ne finisse par ennuyer Votre Excellence (cette prévision se réalisa). Ensuite j'ai plusieurs ouvriers qui, lorsque je suis absent, gâtent mon ouvrage et travaillent aussi peu que possible. » Ces raisons déterminèrent le duc à me permettre de n'aller chez lui qu'après le coucher du soleil. Je m'étais concilié ses bonnes grâces, au point que chaque soir il redoublait de caresses lorsque j'arrivais.

A cette époque, on construisait les salles neuves qui sont du côté des Lions. Le duc, afin de pouvoir se tenir à l'écart quand bon lui semblerait, s'était fait arranger, dans ces nouvelles bâtisses, un petit cabinet. Il m'avait recommandé de m'y rendre secrètement par son garde-meuble et certains corridors dérobés. Mais, au bout de quelques jours, la duchesse me priva de cette faveur en faisant fermer tous ces passages : de sorte que, chaque fois que j'allais au palais, j'étais obligé de perdre beaucoup de temps, car la duchesse, pour satisfaire à ses besoins, se tenait dans les cabinets que je devais traverser, et comme elle était fort indisposée, je ne me présentais jamais sans la gêner. Or, soit pour ce motif, soit pour tout autre, elle m'avait pris tellement en aversion qu'elle ne pouvait souffrir ma vue sous aucun prétexte. Malgré tous ces déboires, je continuai patiemment d'aller au palais. Le duc avait donné des ordres si exprès, que

l'on m'ouvrait dès que je frappais et qu'on me laissait entrer partout sans souffler mot : aussi parfois advint-il qu'en pénétrant ainsi à l'improviste dans les pièces secrètes, je surpris la duchesse en train de satisfaire à ses nécessités. Alors, elle se mettait contre moi dans de telles rages, que j'en étais épouvanté. Elle ne manquait jamais de me dire : « Ah çà, quand auras-tu donc fini de rapiécer ces petites figurines? Sais-tu que tes allées et venues m'ennuient par trop, à la fin ? — Signora, mon illustre maîtresse, lui répondais-je d'un ton humble, mon unique désir est de vous servir avec la fidélité et l'obéissance la plus parfaite. Comme l'ouvrage dont le duc m'a chargé exige plusieurs mois, que Votre Excellence me dise qu'elle ne veut plus que je vienne ici, et jamais je n'y reparaîtrai; le duc m'appellerait-il lui-même, je prétendrais que je suis malade, et rien ne serait capable de me décider à bouger. » A ces mots, la duchesse s'écriait : « Je ne désire pas que tu ne reviennes plus et que tu désobéisses au duc, seulement il me semble que ton travail est sans fin. » Soit que le duc eût été instruit de ce qui venait de se passer, soit pour toute autre chose, il recommença à m'envoya chercher dès que la nuit approchait. Son messager ne manquait jamais de me répéter : « N'oublie pas de venir, car le duc t'attend. » Plusieurs soirées encore ne m'amenèrent qu'une série de nouveaux désagréments. Une fois, entre autres, au moment où j'entrais, le duc, qui probablement causait avec la duchesse de choses fort secrètes, m'interpella avec tant de fureur, que j'en fus effrayé. Bientôt, à la vérité, lorsqu'il vit que je voulais partir, il me dit : « Entre, Benvenuto mio, et va à ta besogne, je ne tarderai pas à te rejoindre. » Alors, le signor don Garzia, qui était un tout petit enfant, me prit

par ma cape et se mit à me faire de si charmantes agaceries que le duc s'écria : « C'est vraiment étonnant quelle amitié mes fils ont pour toi ! »

LXXXVIII

Les fils du duc Cosme.

Pendant que je travaillais à ces bagatelles, le prince don Francesco, don Giovanni, don Ernando et don Garzia, restaient toute la soirée autour de moi et s'amusaient à me taquiner en cachette du duc. Je finis par les prier en grâce de se tenir tranquilles. « Nous ne le pouvons pas, me répondirent-ils. — Eh bien alors, continuez donc, leur dis-je ; on ne saurait exiger l'impossible. » Le duc et la duchesse se divertirent beaucoup de cette petite scène.

Lorsque j'eus achevé les quatre figurines de bronze qui ornent le piédestal de ma statue et qui représentent Jupiter, Mercure, Minerve et Danaé avec le jeune Persée assis à ses pieds, je les fis porter, un soir, dans la salle où je travaillais. Je les rangeai à la suite l'une de l'autre, et j'eus soin de les placer un peu plus haut que l'œil du spectateur, de sorte qu'elles produisaient un effet superbe. Le duc, en ayant été averti, vint plus tôt que d'ordinaire. Comme la personne qui était allée le chercher avait vanté mes statuettes outre mesure (car elle avait affirmé qu'elles étaient mieux que l'antique), le duc arriva de bonne humeur, en causant avec la duchesse de

mes ouvrages. Je me levai immédiatement, et je m'avançai à leur rencontre. Le duc, avec une grâce vraiment royale, me présenta une poire d'une grosseur et d'une beauté extraordinaire, en me disant : « Tiens, Benvenuto mio, plante cette poire dans le jardin de ta maison. — Ah! signor mio, m'écriai-je, est-ce sérieusement que Votre Excellence me dit de planter cette poire dans le jardin de ma maison? — Oui, me répéta-t-il, dans le jardin de la maison qui t'appartient; me comprends-tu? » Alors j'adressai au duc et à la duchesse les remerciements les plus vifs et les plus respectueux que je pus trouver. Leurs Excellences s'assirent ensuite vis-à-vis de mes figurines qui, pendant plus de deux heures, furent le sujet de leur conversation. La duchesse éprouva un tel désir de les avoir en sa possession qu'elle me dit : « Je n'entends pas que ces belles figurines aillent se perdre sur le piédestal qui est là en bas sur la place : elles courraient risque d'y être gâtées. Je veux que tu les mettes dans un de mes appartements, où elles seront conservées avec tout l'honneur que mérite leur rare beauté. » J'opposai à ce projet une foule d'arguments, mais je reconnus que la duchesse était décidée à ne pas me laisser placer mes figurines sur le piédestal où elles se trouvent actuellement. J'attendis donc au lendemain. M'étant alors rendu au palais vers la vingt-deuxième heure, et ayant vu que le duc et la duchesse étaient allés se promener à cheval, je me fis apporter mes statuettes sur mon piédestal qui était tout prêt, et je les y scellai avec du plomb, comme elles devaient l'être. Quand la duchesse le sut, elle entra dans une telle fureur, que les choses auraient fort mal tourné, si le duc n'eût pris chaudement ma défense. Après cette dernière affaire et celle du collier de

perles, la duchesse manœuvra si bien contre moi que le duc cessa de prendre plaisir à me voir travailler, et que j'éprouvai les mêmes difficultés qu'auparavant pour pénétrer dans le palais.

LXXXIX

Les quatre pets de Bernardone.

Je consacrai de nouveau tous mes soins à mon Persée, que j'avais fait transporter dans la loggia de la place, et je le poussai vers son achèvement, malgré toutes les difficultés que j'ai déjà énumérées, c'est-à-dire le manque d'argent et mille accidents dont la moitié aurait suffi pour décourager l'homme le plus intrépide.

Un matin que j'avais assisté à la messe à San-Piero-Scheraggio, Bernardone, ce courtier, ce mauvais orfèvre que le duc avait daigné nommer fournisseur de la Monnaie, vint à sortir de l'église en passant devant moi. A peine ce sale goret avait-il franchi le seuil du temple, qu'il lâcha quatre pets que l'on dut entendre de San-Miniato. « Ah! pourceau! m'écriai-je, manant! bourrique! c'est donc là le seul bruit que ton talent sache faire? » Et, en même temps, je sautai sur un bâton, mais il se réfugia en toute hâte dans la Monnaie. Je le guettai, caché derrière la porte de ma maison, et je postai dans la rue un petit apprenti à qui j'avais recommandé de m'avertir aussitôt que ce dégoûtant animal sortirait de la Monnaie. Après avoir longtemps attendu, je m'en-

nuyai ; ma colère se dissipa, et je réfléchis que, les coups ne pouvant se mesurer, il valait mieux, pour éviter de fâcheux résultats, avoir recours à une vengeance d'un autre genre. Comme cela s'était passé un ou deux jours avant la fête de saint Jean, notre patron, je profitai de cette solennité pour composer et afficher au coin de l'église, à l'endroit où chacun faisait ses excréments, les quatre vers suivants :

Qui giace Bernardone, asin, porcaccio,
Spia, ladro, sensal, sopra cui pose
Pandora i maggior mali, e poi traspose
Di lui quel pecoron mastro Buaccio [1].

L'aventure et le quatrain pénétrèrent au palais et divertirent beaucoup le duc et la duchesse. Quantité de gens s'étaient arrêtés devant mon placard avant que Bernardone en eût eu l'éveil, et ils en riaient à gorge déployée. Comme ils regardaient du côté de la Monnaie pour voir Bernardone, son fils, maestro Baccio, aperçut mes vers. Il courut, furieux, les déchirer et se mordit les doigts, en faisant toutes sortes de menaces et de bravades avec sa vilaine voix nasillarde.

1. Ci-gît Bernardone, âne, cochon, mouchard, voleur, entremetteur sur la tête duquel Pandore vida son vase et dont hérite cette pécore de maître Buaccio. — E. F.

XC

Exposition du Persée.

Le duc, ayant appris que mon Persée pouvait passer pour fini, vint un jour le voir. Après avoir clairement témoigné combien il en était satisfait, il dit en se tournant vers les seigneurs qui l'accompagnaient : « Cet ouvrage me semble très beau, mais il faut aussi qu'il plaise à la multitude : ainsi donc, Benvenuto mio, avant de lui donner le dernier coup de lime, je voudrais que, par amour de moi, tu le découvrisses un peu du côté de la place, pendant une demi-journée, afin que nous sachions ce que la foule en pense. Il est certain que, dans un espace resserré, il produira un effet tout différent de celui qu'il fera lorsqu'il se trouvera exposé en plein air. — Sachez, signor mio, répondis-je, que, dans ce dernier cas, il paraîtra de moitié plus beau. Comment! Votre Excellence ne se souvient-elle pas de l'avoir vu dans le jardin de ma maison, qui était si spacieux? Le Bandinelli est venu le voir dans le jardin degl' Innocenti, et, malgré son malicieux et exécrable caractère, il a été forcé d'en parler avec éloges, lui qui, jamais de sa vie, ne dit du bien de personne. Je m'aperçois que Votre Excellence lui prête trop l'oreille. » A ces mots, le duc montra un peu de dépit; cependant il me dit avec douceur : « Eh bien, Benvenuto mio, fais-le seulement pour me plaire. » Lorsqu'il fut parti, j'ordonnai donc de découvrir ma sta-

tue; mais, comme elle manquait un peu d'or, de vernis et de diverses petites choses nécessaires à son achèvement, je ne pouvais m'empêcher de murmurer et de charger d'imprécations le jour maudit où j'étais revenu à Florence. En effet, je voyais clairement combien j'avais perdu en quittant la France, et j'en étais encore à soupçonner ce que je pouvais espérer du duc; car, depuis le commencement jusqu'à la fin, tout ce que j'avais fait avait tourné contre moi.

Le lendemain donc, quoi qu'il m'en coûtât, je découvris mon Persée. Cependant, dès qu'on le vit, il s'éleva en sa faveur, grâce à Dieu, un tel concert de louanges, que cela me consola un peu. La foule se pressa aux côtés de la porte, que j'avais garnie d'une tenture, et le jour même où je la laissai ouverte pendant quelques heures, on y attacha plus de vingt sonnets qui tous renfermaient les plus grands éloges. Lorsque j'eus de nouveau caché ma statue aux regards du public, il ne se passa pas de jour sans que les doctes professeurs des écoles de Pise et les étudiants qui étaient alors en vacances y affichassent quantité de sonnets et de vers grecs et latins. Mais ce qui me flatta le plus et me donna lieu d'espérer que le duc me rendrait plus de justice, ce fut de voir les gens de l'art, c'est-à-dire les peintres et les sculpteurs, lutter entre eux à qui me vanterait le plus. J'étais vraiment fier des éloges du vaillant peintre Jacopo de Pontormo[1], et encore plus de ceux du Bronzino, son illustre disciple[2]

1. Jacopo Carrucci, dit le Pontormo, du nom de sa patrie, naquit en 1493 et mourut en 1558. — Après avoir rivalisé avec les maîtres les plus distingués de son école, il se mit malheureusement à imiter les fantasques productions de l'art allemand. — Voy. Vasari, t. IX, p. 1-42.

2. Angiolo Bronzino, Florentin, naquit vers l'an 1500 et mourut à

Ce dernier non seulement fit afficher plusieurs sonnets, mais encore chargea son neveu Sandrino de m'en présenter quelques-uns, qui, dans un style admirable, disaient tant de bien de mon Persée que je me trouvai un peu dédommagé de mes déboires. Dès que j'eus recouvert ma statue, je travaillai activement à la finir.

XCI

Succès du Persée et manœuvres de Bandinelli.

L'extrême faveur avec laquelle m'avait traité notre illustre école, qui cependant n'avait fait qu'apercevoir mon ouvrage, n'empêcha pas le duc de dire : « Je suis charmé que Benvenuto ait eu cette petite satisfaction, qui l'excitera à terminer avec plus de soin et de célérité sa statue ; mais qu'il se garde de penser qu'elle obtiendra le même succès lorsqu'elle sera tout à fait découverte et qu'on pourra l'examiner de tous côtés. On ne laissera alors échapper aucune des fautes et même on saura lui en trouver plus qu'elle n'en a. Ainsi, que Benvenuto fasse provision de patience. » Le duc répétait là ce qu'il avait entendu dire par le Bandinelli, qui, à l'appui de ses assertions, mit en avant les ouvrages d'Andrea del Veroc-

l'âge de soixante-neuf ans. — Il est regardé comme un des peintres les plus habiles de son temps, et, en outre, il occupe un rang distingué parmi les poètes. Ses poésies ont été imprimées. Il a aussi écrit quelques lettres sur la peinture. — Voyez Vasari, t. IX, p. 377 et suiv.

chio[1], l'auteur de ce beau Christ et de ce saint Thomas en bronze qui ornent la façade d'Orsanmichele. Bandinelli lui cita encore beaucoup d'autres statues et même l'admirable David du divin Michel-Ange, qu'il accusa de n'être beau que de face. Il parla ensuite de son groupe d'Hercule et Cacus, en maudissant les gens qui l'avaient couvert de sonnets honteux pour lui. Le duc, dont la confiance en Bandinelli était extrême, l'avait encouragé à parler ainsi, et il pensait que les choses tourneraient comme le prétendait ce lâche envieux, qui ne cessait de baver des méchancetés. En outre, ce gueux de Bernardino le courtier, se trouvant un jour avec le duc, lui dit, pour appuyer les paroles du Bandinelli : « Sachez, signor, que les grandes figures sont bien autrement difficiles que les petites. Je n'entends pas dire par là que Benvenuto sache très bien faire ces dernières, mais vous verrez que la grande ne réussira pas. » A ces odieux propos, Bernardino en ajouta encore beaucoup d'autres, auxquels il mêla une montagne de mensonges, en vil mouchard qu'il était.

1. Andrea del Verocchio, Florentin, naquit en 1432 et mourut en 1488. Comme la plupart des artistes de son temps, il cultiva tous les arts à la fois, l'orfèvrerie, la sculpture, la gravure, la peinture, et même la musique. Il eut pour élève le Pérugin et Léonard de Vinci. Vasari raconte que le Verocchio ayant chargé Léonard de peindre un ange dans un baptême du Christ, la figure du jeune élève se trouva tellement supérieure à celle du maître, que ce dernier, désespéré de se voir vaincu par un enfant, renonça pour toujours à la peinture. Le groupe du Christ et de saint Thomas dont vient de parler Cellini est rangé à bon droit parmi les meilleures productions de la sculpture moderne, mais l'œuvre capitale d'Andrea est la statue équestre de Bartolommeo de Bergame. — Voy. Vasari, *Vie du Verocchio*, t. III, p. 262 et suiv.



[illegible] de ce beau Christ [illegible] [illegible] [illegible] qui [illegible] le [illegible] l'Ornamento [illegible] encore beaucoup d'autres choses [illegible] même l'admirable David du divin Michel-Ange, qu'il accusa de [illegible] que de [illegible]. Il parla ensuite de son groupe d'Hercule et Cacus, [illegible] les gens qui l'avaient couvert de sonnets honteux pour lui. Le duc, dont la confiance en Bandinelli était extrême, l'avait encouragé à parler ainsi, et il pensait que les choses [illegible] comme le prétendait ce lâche envieux, qui ne cessait de [illegible] [illegible], [illegible], de [illegible] de Bernardino [illegible], se trouvant un jour avec le duc, lui dit, pour appuyer les paroles du Bandinelli : « [illegible], que les grandes figures sont bien autrement difficiles que les petites. Je n'entends pas dire par là que [illegible] [illegible] [illegible], mais [illegible] [illegible] que [illegible] grande ne réussira pas. » À ces odieux propos, Bernardino en ajouta encore beaucoup d'autres, lesquels [illegible] une montagne de mensonges, [illegible] [illegible] qu'il était.

1. [illegible]



Je livrai ma Statue aux regards du public

IX

A Quantin Imp Edit

XCII

Nouvelle exposition du Persée.

Enfin, grâce à Dieu, mon glorieux et immortel Seigneur, je terminai complètement ma statue, et, un jeudi matin, je la livrai définitivement aux regards du public[1]. Il n'était pas encore grand jour que déjà un nombre incroyable de curieux s'étaient rassemblés autour du Persée, qu'ils louaient d'une voix unanime et à qui mieux mieux. Le duc, à moitié caché derrière une fenêtre basse, placée au-dessus de la porte du palais, entendait tout ce qui se disait. Après avoir écouté pendant quelques heures, il se retira si fier et si content qu'il dit à messer Sforza : « Va trouver Benvenuto et assure-le de ma part qu'il m'a satisfait beaucoup plus que je ne l'espérais. Tu ajouteras que, moi, je lui réserve une récompense qui l'émerveillera; qu'ainsi il peut avoir l'esprit tranquille. » Messer Sforza s'acquitta aussitôt de ce glorieux message, qui ranima toute mon ardeur : aussi passai-je joyeusement cette journée, pendant laquelle chacun me montrait comme un prodige.

Parmi mes admirateurs il se trouvait deux gentilshommes que le vice-roi de Sicile avait envoyés auprès de notre duc pour régler quelques affaires. Je fus signalé à leur attention au moment où je traversais la place. Ils

1. Le 27 avril 1554.

coururent aussitôt vers moi et m'abordèrent, la barette en main et en me débitant une harangue trop flatteuse même pour un pape. J'eus beau redoubler de modestie, ils continuèrent à m'accabler tellement de compliments, que je finis par les supplier en grâce de s'éloigner avec moi de la place, car le peuple commençait à me regarder avec plus de curiosité que mon Persée. Au milieu de toutes leurs cérémonies, ils osèrent me proposer de les suivre en Sicile. Ils me dirent que j'aurais lieu d'être content de leurs conditions et qu'ils avaient déjà enrichi Fra Giovanagnolo[1], de l'ordre des Servites, qui pourtant ne leur avait fait qu'une fontaine ornée de figures, assurément moins belle que mon Persée. Je les arrêtai en leur disant : « Je suis très étonné qu'au sein de ma patrie, cette école de tous les talents, vous me proposiez de quitter le service du plus ardent protecteur des arts qui ait jamais existé. Si je me laissais guider par l'amour du gain, je serais resté en France à la cour du grand roi François Ier, qui me donnait un traitement de mille écus d'or et de plus me payait la façon de tous mes ouvrages, en sorte que je gagnais plus de quatre mille écus par an. Or sachez que j'ai laissé à Paris les fruits de plus de quatre années de travaux. »

Après avoir ainsi coupé court à leurs instances, je les remerciai des louanges excessives qu'ils m'avaient pro-

1. Fra Giovanagnolo naquit à Montorsoli en 1508, et mourut en 1564. Il a laissé à Florence, à Arezzo, à Naples, à Gênes, à Messine, de nombreux ouvrages qui se distinguent plus par une grande habileté pratique que par un profond sentiment de l'art. On y voit déjà poindre les germes de cette honteuse décadence qui signale le règne des académies. Fra Giovanagnolo est l'homme qui conçut la malheureuse idée de relever ces fatales institutions, comme le raconte Vasari, dans la biographie de ce maître, t. VII, p. 29 et suiv.

diguées; j'ajoutai qu'un artiste ne pouvait ambitionner une plus glorieuse récompense, et qu'ils avaient tellement augmenté mon désir de bien faire, que j'espérais montrer avant peu d'années un ouvrage qui plairait encore plus que le Persée à l'admirable école florentine. Mes deux gentilshommes auraient bien voulu renouer le fil de leurs compliments, mais, avec un coup de barette et une profonde révérence, je leur dis adieu.

XCIII

Pèlerinage.

Deux jours après, ayant vu que les éloges allaient toujours en croissant, je me décidai à me présenter chez le duc. « Benvenuto mio, me dit-il avec une gracieuseté infinie, je suis content de toi; mais, à mon tour, je m'engage à te satisfaire de façon à t'émerveiller : je veux même que la journée de demain ne se passe point sans cela. » A ces magnifiques promesses, je tournai toutes les facultés de mon âme vers Dieu et je lui adressai de vives et sincères actions de grâces. En même temps, je m'approchai du duc, je baisai le pan de son habit, et je lui dis avec des larmes de joie dans les yeux : « O mon illustre seigneur! généreux protecteur des arts et des artistes, je supplie Votre Excellence illustrissime de m'accorder avant tout huit jours, que je consacrerai à remercier Dieu, car c'est lui qui m'a soutenu dans mes rudes travaux. Reconnaissant de cette miraculeuse protection, je

veux, par un pèlerinage de huit jours, témoigner ma gratitude à ce Dieu immortel qui n'abandonne jamais ceux qui l'implorent avec ferveur. » Le duc me demanda alors où j'avais l'intention d'aller. « Je partirai demain, lui répondis-je, et j'irai à Vallombrosa, puis à Camaldoli et à l'Ermo, d'où je me rendrai à Bagno-di-Santa-Maria, et peut-être à Sestile, car j'ai appris qu'il y a là de belles antiquités. Je reviendrai ensuite joyeusement par San-Francesco-della-Vernia reprendre le service de Votre Excellence. — Eh bien! va, j'y consens, me dit le duc d'un ton de bonne humeur; mais auparavant, adresse-moi un placet et fie-toi à moi pour le reste. » J'écrivis aussitôt quatre lignes et je les donnai à messer Sforza, qui les remit au duc. Son Excellence, après les avoir lues, les rendit à messer Sforza en lui disant : « Aie soin de me les mettre chaque jour sous les yeux, car si Benvenuto revenait sans que j'eusse expédié son affaire, je crois qu'il me tuerait. » C'est en plaisantant ainsi que le duc recommanda qu'on me rappelât à son souvenir. Ses propres paroles me furent rapportées le soir même par messer Sforza, qui, surpris de la grande faveur que me témoignait le duc, me dit en riant : « Va, Benvenuto, mais reviens promptement; car, je t'en avertis, je suis jaloux de toi. »

XCIV

Passage de Camaldoli.

Je partis de Florence en chantant des psaumes et des hymnes en l'honneur et la gloire de Dieu, ce que je continuai de faire pendant tout le voyage, qui me récréa beaucoup, car nous avions un magnifique temps d'été, et, de plus, le pays, que je ne connaissais point encore, était d'une beauté ravissante.

J'avais pris pour guide un de mes ouvriers, nommé Cesare. Ce jeune homme était de Bagno. Son père et toute sa famille m'accueillirent de la manière la plus cordiale. Il avait pour oncle un bon vieillard âgé de plus de soixante-dix ans, qui était médecin et chirurgien, et qui même s'occupait un peu d'alchimie. Ce brave homme me montra qu'il y avait des mines d'or et d'argent dans les environs de Bagno, et il me mena voir une foule de choses remarquables que renferme le pays, de sorte que le temps s'écoula pour moi fort agréablement. Lorsque ce vieillard se fut familiarisé avec moi, il me dit un jour : « Je veux vous communiquer une observation que j'ai faite, et qui, je crois, ne sera pas sans utilité, si Son Excellence veut nous prêter l'oreille. Voici ce que c'est : près de Camaldoli, il y a un passage si peu défendu, que Piero Strozzi pourrait non seulement le traverser sans péril, mais encore s'emparer de Poppi sans coup férir. » Le bon vieillard ne se borna pas à prouver la vérité de

ses assertions par de simples paroles, il tira de son escarcelle une feuille de papier sur laquelle il avait tracé le plan du pays, de telle façon que l'on reconnaissait de la manière la plus évidente le péril qu'il signalait. Je pris ce dessin; je partis immédiatement de Bagno et je retournai à Florence avec toute la célérité imaginable par la route du pré Magno et par San-Francesco-della-Vernia. A mon arrivée, je me contentai d'ôter mes bottes et je me dirigeai aussitôt vers le palais. Quand je fus près de l'abbaye, je rencontrai le duc qui venait du côté du palais du podestat. A ma vue, il montra beaucoup de satisfaction mêlée d'un peu d'étonnement. « Eh! me dit-il, je ne t'attendais pas avant huit jours; pourquoi es-tu revenu si tôt? — Uniquement pour le service de Votre Excellence, lui répondis-je, car je serais resté volontiers encore quelques jours dans ce beau pays. — Eh bien! quelles bonnes nouvelles m'apportes-tu? reprit-il. — Signore, lui dis-je, j'ai à vous communiquer des choses de la plus haute importance. » Là-dessus, il m'emmena avec lui au palais et il m'introduisit secrètement dans une chambre où nous nous enfermâmes seuls. Alors je m'expliquai et je lui montrai le petit dessin que j'avais apporté. Il sembla l'examiner avec beaucoup d'intérêt. Je lui dis qu'il fallait promptement remédier au danger. Après un moment d'hésitation, il me répondit : « Sache qu'il a été convenu entre le duc d'Urbin[1] et moi qu'il veillerait sur ce passage; mais garde le silence là-dessus. » Il m'accabla ensuite de démonstrations d'amitié, et je retournai chez moi.

1. Guidubaldo della Rovere, qui avait été capitaine général des Vénitiens et qui en 1554 commandait les troupes du pape. — E. F.

XCV

Estimation du Persée.

Le jour suivant, je me présentai au duc. Après une courte conversation, il me dit d'un ton gai : « Demain, sans faute, j'expédierai ton affaire ; ainsi, sois tranquille. » Moi, qui comptais sur sa parole, j'attendis le lendemain avec grande impatience. Enfin ce jour si désiré arriva. Je me rendis au palais. Comme les mauvaises nouvelles s'apprennent toujours plus vite que les bonnes, messer Jacopo Guidi, secrétaire de Son Excellence[1], m'appela avec sa bouche de travers, et me dit en se bouffissant et en se tenant aussi raide qu'un pieu : « Le duc veut savoir ce que tu demandes pour ton Persée. » Je restai stupéfait et confondu ; cependant je répliquai sur-le-champ que je n'avais point l'habitude de fixer le prix de mes travaux, et que ce n'était point là ce que m'avait promis Son Excellence deux jours auparavant. Alors cet homme, élevant encore plus la voix, me commanda expressément, de la part du duc, sous peine d'encourir la disgrâce complète de Son Excellence, de lui dire ce que je réclamais pour ma statue. Après les caresses dont le duc m'avait accablé, je m'étais flatté non seulement qu'il rétribuerait généreusement mes travaux, mais encore qu'il m'accorderait ses bonnes grâces, seule rému-

1. Et plus tard évêque de Penna. — E. F.

nération que je lui eusse jamais demandée; aussi, quand je me vis traité de cette manière inattendue par ce crapaud venimeux, entrai-je dans une telle fureur que je lui dis : « Quand même le duc me donnerait dix mille écus, il ne me payerait pas assez, et, si j'avais su que telle devait être ma récompense, je ne me serais jamais attaché au service de Son Excellence. » A ces mots, messer Jacopo Guidi me débita, de son ton arrogant, une foule d'insolences que je lui renvoyai avec usure.

Le lendemain, m'étant rendu au palais, le duc me fit signe d'approcher. Je lui obéis. « Sais-tu, me dit-il en colère, qu'avec dix mille écus on construit des villes et des palais? — Votre Excellence, répliquai-je aussitôt, trouvera une infinité de gens capables de lui bâtir des villes et des palais; mais, pour faire un Persée comme le mien, elle ne trouvera peut-être pas un seul homme au monde.» Là-dessus je partis sans ajouter un mot.

Quelques jours après, la duchesse m'envoya chercher et me dit que, si je voulais m'en remettre à elle, j'aurais lieu d'en être content. A ces paroles bienveillantes, je répondis que, pour récompense de mes travaux, je n'avais demandé que les bonnes grâces du duc, et que Son Excellence me les avait promises; qu'ainsi il était inutile de m'en rapporter de nouveau à Leurs Excellences, puisque je l'avais fait dès les premiers jours que j'étais entré à leur service. J'ajoutai que, lors même que le duc ne me donnerait, pour prix de mes ouvrages, qu'une crazia de la valeur de cinq quattrini, je m'estimerais heureux, pourvu que Son Excellence me conservât ses bonnes grâces. « Benvenuto, reprit la duchesse avec un léger sourire, tu ferais mieux d'accepter mon offre. » Puis elle me tourna le dos et se retira. Je croyais qu'en m'exprimant

d'une manière aussi humble, j'avais agi pour le mieux, mais l'événement prouva le contraire; car la duchesse avait du bon dans le caractère, et, malgré le ressentiment qu'elle nourrissait contre moi, elle aurait généreusement traité mon affaire.

XCVI

Arbitrage de Girolamo degli Albizi.

A cette époque, j'étais très intimement lié avec Girolamo degli Albizi, commissaire des milices de Son Excellence. « Benvenuto, me dit-il un jour, il serait pourtant convenable d'arranger le différend que tu as avec le duc. Si tu avais confiance en moi, je me ferais fort de le mener à bonne fin, et je sais ce que je dis. Le duc commence à se fâcher sérieusement : tu t'en trouveras très mal. Que cela te suffise : je ne puis m'expliquer davantage. » Peu de temps après mon entretien avec la duchesse, quelqu'un m'avait assuré, peut-être par malice, que le duc avait dit : « Pour moins de deux quattrini, j'enverrai le Persée au diable, ce qui terminera toutes ces contestations. » Dans la crainte que cela n'arrivât, je déclarai à Girolamo degli Albizi que je me remettais entre ses mains et que j'approuvais tout ce qu'il ferait, pourvu que je ne perdisse point les bonnes grâces du duc. Ce galant homme s'entendait parfaitement à conduire les soldats et surtout les milices; mais il n'avait aucun goût pour la sculpture, et par conséquent ne s'y connaissait

pas le moins du monde. « Signore, dit-il au duc, Benvenuto m'a abandonné le soin de son affaire et m'a prié de le recommander à Son Excellence. — Et moi aussi, lui répondit le duc, je vous accepte pour arbitre et je me soumets d'avance à votre décision. » En conséquence, Girolamo composa un mémoire fort adroit où, tout en exaltant mon mérite, il décidait que le duc me donnerait seulement trois mille cinq cents écus d'or, qu'il considérait non comme le prix de mon beau travail, mais comme une faible récompense. Il ajouta que, du reste, je me contentais de cette somme, et beaucoup d'autres choses qui toutes arrivèrent à la même conclusion. Le duc souscrivit ce compromis avec autant de plaisir que j'en éprouvai de mécontentement. Lorsque la duchesse apprit cela, elle s'écria : « Il aurait bien mieux valu pour lui qu'il s'en fût rapporté à moi ; je lui aurais fait donner cinq mille écus d'or. » Un jour que je me trouvais au palais, elle répéta ces mêmes paroles devant moi et en présence de messer Alamanno Salviati. Puis elle se moqua de moi et me dit que je méritais bien tout le mal qui m'était arrivé. Le duc enjoignit que l'on me remît cent écus d'or par mois, jusqu'à complet acquittement de la somme qui m'avait été attribuée. Messer Antonio de' Nobili, qui avait été chargé de cette commission, me paya exactement pendant quelques mois ; mais ensuite il ne me donna plus que cinquante écus, puis vingt-cinq, et enfin rien du tout. Quand je vis qu'on me traînait ainsi en longueur, je priai poliment messer Antonio de m'apprendre pourquoi on ne finissait point de me payer. Il me répondit avec douceur, en montrant toutefois un peu trop ce qu'il était. On va en juger. Il m'assura d'abord qu'il avait discontinué de me payer à cause de la pénurie

d'argent où se trouvait le palais, et qu'aussitôt qu'il en recevrait, il songerait à moi; puis il ajouta : « O ciel! si je ne te payais pas, je serais un grand fripon. » Ces paroles ne laissèrent pas de m'étonner; j'en augurai cependant qu'il me payerait dès qu'il le pourrait; mais il n'en fut point ainsi. Ayant enfin découvert qu'il se jouait de moi, j'entrai en colère, je le traitai rudement et je lui rappelai ce qu'il m'avait dit lui-même qu'il serait, s'il ne me payait pas. Sur ces entrefaites, il vint à mourir, et aujourd'hui que l'année 1566 est près de finir, je suis encore créancier de cinq cents écus d'or. On me devait, en outre, une partie de mes appointements, sur laquelle je ne comptais plus, car elle était arriérée depuis trois ans environ; mais le duc ayant été attaqué d'une grave maladie qui, pendant quarante-huit heures, l'empêcha d'uriner, et ayant vu que les médecins n'y pouvaient rien, eut recours à Dieu et voulut que l'on payât tous les appointements échus. Je fus donc payé comme les autres, mais je ne reçus point le reste de ce qui m'était dû pour le Persée.

XCVII

Cruel désappointement. — Querelle du duc Cosme et de Benvenuto

J'étais presque décidé à ne plus rien dire ici de cette malheureuse statue; mais une particularité des plus remarquables que je tiens à ne point passer sous silence me force à y revenir; et, pour ce faire, il faut que je retourne un peu en arrière. On se souvient que je pensais

agir pour le mieux quand je dis à la duchesse que je ne pouvais mettre en compromis ce qui ne m'appartenait plus, puisque je m'étais engagé vis-à-vis du duc à me contenter de ce qu'il me donnerait. J'espérais qu'en parlant ainsi je reconquerrais les bonnes grâces du duc, et que par cette humilité j'apaiserais la grande colère qu'il m'avait témoignée quelques jours avant l'arbitrage d'Albizi, parce que je m'étais plaint de quelques affreux brigandages dont me rendaient victime messer Alfonso Quistello, le fiscal messer Jacopo Polverino, et surtout ser Giovanbatista Bandini, de Volterra. La vivacité avec laquelle je m'étais exprimé l'avait irrité à un point inimaginable. « Cette affaire, s'était-il écrié avec fureur, est comme celle de ton Persée, dont tu as demandé dix mille écus. Tu te laisses aveugler par l'intérêt. Je ferai donc estimer la statue et je te la payerai ce qu'elle vaut. » Je lui répliquai avec une hardiesse et une raideur qui ne sont point de mise avec les grands seigneurs. « Comment sera-t-il possible, lui dis-je, que mon ouvrage soit estimé ce qu'il vaut, quand aujourd'hui il n'y a pas à Florence un seul homme en état d'en faire autant? » A ces mots, sa fureur redoubla, et, entre autres choses que lui dicta sa colère, il me dit : « Eh bien! moi, je connais à Florence un homme capable d'en faire autant, et qui, par conséquent, saura très bien estimer ton travail. » Il voulait parler du Bandinelli, chevalier de Saint-Jacques. « Signore, lui ripostai-je alors, Votre Excellence m'a mis à même d'exécuter un grand et difficile travail qui a été admiré plus qu'aucun autre ne l'a jamais été dans notre divine école. Ce qui me rend fier surtout, ce sont les éloges de ces gens d'élite qui s'y connaissent et qui appartiennent à l'art, comme le peintre Bronzino. Ce vaillant homme a

composé en mon honneur quatre sonnets qui renferment les choses les plus glorieuses pour moi. Peut-être même est-ce à l'exemple de cet admirable artiste que toute la ville s'est si vivement émue. J'avouerai que, si le Bronzino se fût appliqué à la sculpture de même qu'à la peinture, il se serait peut-être acquitté de ma tâche avec un égal succès. Je dirai de plus à Votre Excellence que Michel-Ange Buonarroti, mon maître, aurait à coup sûr pu faire dans sa jeunesse[1] une statue semblable à la mienne, mais non sans qu'il lui en eût coûté moins de mal qu'à moi. Et j'ajouterai que, maintenant qu'il plie sous le poids des années, il n'en viendrait certainement pas à bout. Je suis donc autorisé à croire qu'aujourd'hui on ne trouverait pas un seul homme au monde capable de mener à fin une telle entreprise. Du reste, mon travail m'a valu les plus précieuses récompenses que je puisse ambitionner, car non seulement Votre Excellence a déclaré qu'elle en était contente, mais encore elle l'a vanté plus que personne. Quelle plus grande et plus glorieuse rémunération serait-il possible de désirer? Certes, Votre Excellence ne pourrait me payer d'une monnaie plus glorieuse ni m'offrir un trésor plus précieux. Ainsi donc, je suis déjà trop payé et je remercie de tout mon cœur Votre Excellence. — Peut-être même, s'écria le duc, penses-tu que je n'ai pas de quoi payer ta statue. Eh bien! moi, je te dis que je te la payerai beaucoup plus qu'elle ne vaut. — Voilà bien, ripostai-je, la récompense que j'attendais de Votre Excellence! Mais comme je me trouve amplement payé par les éloges que notre école m'a prodigués, je suis résolu à partir sur-le-champ et à

1. Michel-Ange avait alors quatre-vingts ans. — E. F.

ne jamais remettre les pieds dans la maison que Votre Excellence m'a donnée, sans plus jamais me soucier de revoir Florence. » Nous nous trouvions alors près de Santa-Felicità, et le duc retournait à son palais. « Ne pars pas, garde-toi bien de partir! » me dit Son Excellence d'un ton si furieux que j'en fus presque épouvanté et que je l'accompagnai au palais. Dès que nous y fûmes arrivés, le duc appela l'archevêque de Pise, Bartolini, et messer Pandolfo della Stufa. Il les chargea de dire de sa part à Baccio Bandinelli qu'il eût à bien examiner mon Persée et à l'estimer, attendu qu'il voulait le payer à sa juste valeur. Ces deux braves seigneurs allèrent de suite trouver le Bandinelli. Lorsqu'ils se furent acquittés de leur commission, Baccio leur répondit qu'il connaissait parfaitement mon ouvrage, qu'il savait fort bien ce qu'il valait; mais qu'ayant eu déjà des démêlés avec moi, il ne voulait en aucune façon se mêler de mes affaires. Alors nos deux gentilshommes insistèrent et dirent : « Le duc vous ordonne, sous peine d'encourir sa disgrâce, de fixer le prix de cet ouvrage. Si vous désirez deux ou trois jours pour l'examiner attentivement, prenez-les, et dites-nous ensuite ce que vous l'estimez. » Baccio répondit qu'il n'avait pas besoin d'un plus ample examen, qu'il ne pouvait désobéir aux ordres du duc, et enfin que, mon travail étant très riche et très beau, il lui semblait mériter seize mille écus d'or et même davantage. Les bons gentilshommes informèrent aussitôt le duc de cette décision: il en fut très irrité. Quant à moi, lorsque je fus instruit de la réponse du Bandinelli, je déclarai que je n'entendais nullement accepter les éloges de Baccio : « Attendu, ajoutai-je, que ce méchant homme dit du mal de tout le monde. » C'est lorsque ces paroles eurent été rapportées

au duc que la duchesse voulut que je remisse l'affaire entre ses mains. Tout cela est la pure vérité. Le meilleur parti que j'avais à prendre était de laisser la duchesse trancher la question. J'aurais mieux été et plus promptement payé.

XCVIII

Projets de travaux.

Le duc chargea messer Lelio Torello, son maître de requêtes, de me dire qu'il désirait que j'ornasse de bas-reliefs en bronze le tour du chœur de Santa-Maria-del-Fiore. Mais, comme ce chœur était du Bandinelli, je ne voulus point travailler à embellir son mauvais ouvrage, dont le plan ne lui appartenait même pas, car il n'entendait absolument rien à l'architecture. Ses dessins lui avaient été fournis par Giuliano, fils de Baccio d'Agnolo, ce sculpteur en bois qui gâta la coupole. Enfin, ce chœur étant dépourvu de toute espèce de qualités, j'étais bien décidé à ne pas y prendre la moindre part. Néanmoins je ne laissai pas de dire humblement au duc que je ferais tout ce qu'il me commanderait. Aussi le duc enjoignit-il aux marguilliers de Santa-Maria-del-Fiore de s'arranger avec moi. Il leur dit qu'il me donnerait seulement deux cents écus par an et que l'œuvre de l'église aurait à subvenir à tous les frais que nécessiterait l'entreprise. Je comparus donc devant les marguilliers. Ils m'informèrent des volontés du duc. Pensant qu'avec eux je pouvais librement m'expliquer, je leur montrai que tant de bas-

reliefs en bronze entraîneraient une énorme dépense qui serait en pure perte, et je leur en donnai plusieurs raisons qu'ils comprirent fort bien. Je leur exposai d'abord que le chœur était à la fois incorrect, disgracieux, de mauvais goût, incommode et mal dessiné. Je leur dis ensuite que les bronzes seraient placés si bas qu'on ne les verrait point, qu'ils serviraient de pissotière aux chiens et qu'ils seraient continuellement couverts de toutes sortes d'ordures; qu'en conséquence je me refusais absolument à les entreprendre. « Mais, ajoutai-je, pour ne point laisser passer le reste de mes meilleures années sans servir notre duc, auquel j'ai un si vif désir de plaire, il peut me permettre, s'il veut m'utiliser, d'exécuter la porte du milieu de Santa-Maria-del-Fiore. Cet ouvrage au moins se verra, et il lui fera beaucoup plus d'honneur. D'ailleurs, je m'obligerai par contrat à ne recevoir aucune rétribution s'il n'est pas supérieur à la plus belle des portes de San-Giovanni. Puis, si je tiens ce que je promets, je consens que mon travail soit estimé et qu'on me le paye mille écus de moins qu'il n'aura été évalué par les gens de l'art. »

Cette proposition plut extrêmement aux marguilliers. Ils allèrent la transmettre au duc et chargèrent Piero Salviati de parler en leur nom. Ils croyaient que Son Excellence serait charmée de ce projet, mais il en fut tout autrement. Le duc se contenta de répondre que je voulais toujours faire le contraire de ce qu'il désirait, de sorte que Piero Salviati fut obligé de se retirer sans qu'il y eût rien de conclu. Dès que j'appris cela, je me rendis chez le duc, qui me reçut avec assez de mauvaise humeur Cependant je le priai de daigner m'écouter. Il y consentit. Aussitôt je lui déroulai toute l'affaire, et je me ser-

vis de si bonnes raisons pour la lui montrer sous son véritable jour, que je lui prouvai qu'il aurait dépensé en pure perte des sommes énormes. Enfin je réussis à le calmer en lui disant que, s'il ne lui convenait point que je fisse la porte de Santa-Maria-del-Fiore, il était de toute nécessité d'élever deux chaires dans le chœur de cette église; que ce seraient deux monuments importants dont il pourrait tirer honneur. J'ajoutai que je les couvrirais de bas-reliefs en bronze et de nombreux ornements. Alors le duc se rasséréna complètement et m'ordonna de m'occuper sur-le-champ des modèles. J'en fis plusieurs, qui me coûtèrent beaucoup de peine, et entre autres un à huit pans auquel je consacrai un soin tout particulier. Ce dernier me semblait être celui qui répondait le mieux à sa destination. A diverses reprises je portai au palais tous mes modèles sans obtenir audience; enfin le duc chargea le maître de sa garde-robe, messer Cesari, de me dire de les laisser. Puis, après les avoir examinés, il choisit le moins beau. Un jour qu'il m'avait envoyé chercher, je lui dis et je lui démontrai par une foule d'arguments que le modèle à huit pans était le plus commode et le plus beau. Il me répondit qu'il aimait mieux qu'il fût quadrangulaire. La conversation ayant continué sur un ton paisible, je ne manquai pas de dire, dans l'intérêt de l'art, tout ce que je pus trouver; mais, bien que le duc eût reconnu que j'avais raison, comme il voulait n'agir qu'à sa tête, il resta longtemps sans aborder de nouveau ce sujet.

XCIX

Le bloc de marbre et le Neptune.

C'est vers cette époque que le gros bloc de marbre duquel on tira le Neptune de la place fut embarqué sur l'Arno. On le mena ensuite par la Grieve jusqu'à la route de Poggio-a-Caiano, qui offrait le plus de facilité pour le transporter à Florence.

Dès que je l'eus examiné, je le mesurai dans tous les sens, puis je retournai à Florence, où j'exécutai plusieurs petits modèles, bien que je susse que, grâce à la protection de la duchesse, il était destiné au chevalier Bandinelli. J'agis ainsi non par envie contre cet homme, mais par compassion pour ce malheureux et admirable marbre. Notons ici, en passant, que les efforts que l'on fait pour arracher une chose à un mauvais destin qui la menace n'aboutissent presque toujours qu'à empirer son sort. C'est ce qui advint à ce bloc, qui n'échappa aux mains de Baccio que pour tomber entre celles de Bartolommeo Ammannato, comme nous le raconterons en son lieu.

Lorsque j'eus achevé mes petits modèles, je me rendis à Poggio-a-Caiano, où étaient alors le duc, la duchesse et le prince, leur fils. Je les trouvai tous à table. Le duc et la duchesse mangeaient à part, de sorte que je pus parler tête-à-tête avec le prince. Nous causions depuis longtemps quand le duc, qui était dans une salle voisine d'où il m'entendait, daigna m'envoyer chercher.

Dès que je fus en présence de Leurs Excellences, la duchesse m'adressa la parole avec beaucoup d'affabilité. Peu à peu j'amenai la conversation sur le magnifique marbre que j'avais vu. Je dis que nos ancêtres n'étaient parvenus à rendre notre école aussi illustre qu'en faisant concourir les artistes entre eux. « C'est à cette noble coutume, ajoutai-je, que nous devons notre admirable coupole, les superbes portes de San-Giovanni, et tant de statues et de temples splendides qui entourent notre ville d'une telle auréole de gloire, que depuis les anciens elle n'a jamais eu de rivale au monde. » La duchesse me répondit aussitôt, d'un ton irrité, qu'elle comprenait parfaitement où je voulais en venir et qu'elle me défendait de jamais parler en sa présence du bloc de marbre, sous peine de lui déplaire. « Ainsi donc, répliquai-je, je déplais à Vos Excellences en prenant à cœur leurs intérêts et en ne négligeant rien pour qu'elles soient mieux servies! Quoique vous ayez résolu à l'avance d'adjuger le bloc au Bandinelli, si vous permettez à tout artiste d'exécuter un modèle pour le Neptune, n'en résultera-t-il pas que Baccio, par amour-propre, voudra produire une œuvre remarquable et se livrera à des efforts devant lesquels il reculerait s'il n'avait point de concurrents? De cette façon vous serez mieux servis, vous ne découragerez pas cette noble école; vous verrez qui possède le plus beau style, et vous montrerez que vous aimez l'art et que vous vous y connaissez. » La duchesse me répondit avec colère que je l'ennuyais et qu'elle voulait que le Bandinelli eût le marbre. « Demande plutôt au duc, ajouta-t-elle, si Son Excellence n'est pas aussi de cet avis?» Le duc, qui jusqu'alors avait gardé le silence, s'écria : « Voilà vingt ans que j'ai fait extraire de la carrière ce

bloc pour le Bandinelli, j'entends donc qu'il lui appartienne. — Signor mio, repartis-je aussitôt, je supplie Votre Excellence de me permettre de lui dire quatre mots dans son intérêt. — Dis tout ce que tu voudras, me répondit le duc, je t'écouterai. » Alors je m'exprimai ainsi : « Sachez, signor mio, que le bloc de marbre dont le Bandinelli s'est servi pour sculpter Hercule et Cacus était d'abord destiné à l'admirable Michel-Ange Buonarroti, qui avait exécuté tout exprès un modèle représentant Samson et quatre autres personnages. Ce groupe assurément aurait été le plus beau du monde. Au lieu de cela, votre Bandinelli n'a produit que deux figures mal bâties et toutes rapetassées, si bien qu'encore aujourd'hui notre école déplore l'injure qui a été faite à ce beau marbre. Plus de mille sonnets, je crois, ont été affichés à la honte de ce détestable ouvrage; je suis sûr que Votre Excellence s'en souvient; mais s'il s'est rencontré des gens assez ignares pour enlever ce beau marbre à Michel-Ange et le donner au Bandinelli, qui l'a gâté, comme on le voit, vous, mon illustre seigneur, souffrirez-vous jamais que ce nouveau bloc, qui est encore plus beau que le premier, soit également déshonoré par lui, tandis que vous pourriez l'allouer à un homme de talent qui en tirerait bon parti ? Ordonnez, signor mio, que tout artiste soit libre de concourir et que tous les modèles soient ensuite mis sous les yeux de l'école. Vous connaîtrez ce qu'elle en pense et l'esprit judicieux de Votre Excellence saura bien discerner le meilleur morceau. Ainsi vous ne jetterez pas votre argent par les fenêtres, et vous ne détruirez point la noble émulation de notre admirable école, qui aujourd'hui est unique au monde et sur qui repose toute la gloire de Votre Excellence. » Après

m'avoir écouté avec bonté, le duc se leva de table en me disant : « Va, Benvenuto mio, fais-moi un modèle et gagne ce beau marbre : je reconnais que tu m'as dit la vérité. » La duchesse, outrée de dépit, me menaça de la tête en murmurant je ne sais quoi. Là-dessus, je tirai ma révérence et je retournai à Florence en toute hâte, car je brûlais du désir de commencer le modèle.

C

Les modèles du Neptune.

Quand le duc revint à Florence, il se rendit chez moi, sans m'avoir prévenu. Je lui montrai deux petits modèles complètement différents l'un et l'autre. Il les loua tous les deux, en ajoutant néanmoins qu'il y en avait un qu'il préférait, et que, si je le finissais avec soin, j'aurais lieu de m'en féliciter. Son Excellence, qui avait vu les modèles du Bandinelli et de mes autres concurrents, trouva les miens beaucoup plus beaux, si je dois en croire plusieurs de ses courtisans qui m'assurèrent le lui avoir entendu dire. Mais voici une circonstance qui me semble mériter de n'être point passée sous silence. Le cardinal Santa-Fiore, étant venu de Rome à Florence et ayant rencontré sur la route de Poggio-a-Caiano, où Son Excellence le conduisait, le bloc de marbre en question, l'admira beaucoup et demanda à qui on le destinait. « A mon Benvenuto, qui m'a fait un magnifique modèle, » lui répondit le duc.

Cela me fut rapporté par des personnes dignes de foi et m'enhardit à aller trouver la duchesse. Je lui offris quelques petites bagatelles de ma façon qui lui plurent extrêmement. Elle me demanda ensuite de quoi j'étais occupé. « Signora, lui répondis-je, j'ai entrepris pour mon amusement un des ouvrages les plus difficiles qu'il y ait au monde. C'est un Christ, grand comme nature, en marbre blanc, posé sur une croix de marbre noir. » La duchesse ayant désiré savoir ce que je voulais en faire, je lui dis : « Sachez, duchesse, que je ne le donnerais pas pour deux mille ducats d'or, car jamais travail n'a coûté tant de peine à un homme, et je ne me serais jamais engagé à l'entreprendre pour quelque prince que ce fût, de peur de ne pas m'en tirer à mon honneur. J'ai acheté les marbres de mon propre argent, j'ai eu à mes gages pendant deux ans un ouvrier pour m'aider, de sorte que, tant en marbre qu'en outils et en frais de main-d'œuvre, ce crucifix me coûte plus de trois cents écus : aussi, je le répète, ne le céderais-je pas pour deux mille ducats d'or. Mais j'en ferai volontiers présent à Votre Excellence, si elle daigne m'accorder une grâce, très licite, du reste, car je me borne à supplier Votre Excellence de vouloir bien rester neutre dans le concours que le duc a ouvert pour le grand bloc de marbre du Neptune. « Ainsi donc, répliqua la duchesse indignée, tu ne fais aucun cas de ma faveur ou de ma défaveur ? — Bien loin de là, signora, m'écriai-je, si cela était, pourquoi vous offrirais-je une chose que j'estime deux mille ducats ? Seulement, les pénibles et sévères études auxquelles je me suis livré me donnent tant de confiance, que je me flatte de remporter le prix, lors même que j'aurais à le disputer au grand Michel-Ange Buonarroti, à qui je suis

redevable de tout ce que je sais. Combien ne serais-je pas plus heureux si, au lieu de tous ces ignorants, je voyais entrer dans la lice cet homme dont la science est universelle! Avec un si grand maître il n'y a qu'à gagner, tandis qu'avec les autres il n'y a qu'à perdre. » Quand j'eus achevé ces mots, la duchesse se leva sans que sa colère fût calmée, et je m'en retournai à mon modèle, auquel je travaillai avec toute l'activité possible.

Dès que je l'eus terminé, le duc vint le voir. Deux ambassadeurs, celui du duc de Florence et celui de la seigneurie de Lucques, l'accompagnaient. Mon modèle plut tellement à Son Excellence, qu'elle s'écria : « En vérité, Benvenuto mérite bien le marbre! » Alors les éloges ne me furent point épargnés par les deux ambassadeurs, surtout par celui de Lucques, qui était un savant docteur. Je me tins un peu à l'écart, afin qu'ils pussent parler en toute liberté; mais, lorsque j'entendis leurs compliments, je m'avançai et dis au duc : « Signor mio, vous devriez adopter une mesure encore meilleure que la première. Elle consisterait à ordonner à chaque concurrent d'exécuter en terre un modèle exactement de la dimension du bloc de marbre; par ce moyen, vous seriez bien mieux à même de reconnaître celui qui est digne de l'avoir, et vous ne courriez point risque de commettre une erreur qui, en définitive, serait préjudiciable non à l'artiste qui aurait mérité le marbre, mais à vous-même, car vous y perdriez et votre argent et votre réputation. Si, au contraire, votre choix tombe sur celui qui aura déployé le plus de talent, votre nom acquerra un nouvel éclat, votre argent sera bien employé, et l'on croira que vous aimez les arts et que vous vous y con-

naissez. » A ces mots, le duc plia les épaules et partit. « Signore, lui dit en chemin l'ambassadeur de Lucques, c'est un terrible homme que votre Benvenuto! — *Bien plus terrible que vous ne pensez*, répondit le duc; *et il aurait mieux valu pour lui qu'il l'eût été moins*, *car il aurait à présent des choses qu'il n'a pas*[1] ». Je tiens ces propres paroles de l'ambassadeur lui-même, qui me les répéta un jour qu'il m'adressait presque des reproches sur ma manière d'agir. Je lui répondis que je prenais les intérêts du duc en bon et fidèle serviteur, mais que je ne savais pas jouer le rôle de flatteur.

Quelques semaines après, le Bandinelli mourut. On attribua sa mort à des excès et surtout au chagrin qu'il éprouva en voyant qu'il allait perdre son bloc de marbre.

CI

Encore le Neptune.

Telle fut sa jalousie, que, dès qu'il eut appris que j'avais fait le crucifix dont j'ai parlé plus haut, il s'empressa de sculpter en marbre le Christ mort qui se trouve aujourd'hui à la Nunziata. J'avais offert mon crucifix à Santa-Maria-Novella, et déjà même j'avais mis en place les crampons pour le recevoir, lorsque, pour unique

1. Cette phrase est soulignée dans le manuscrit.

récompense, je demandai la permission de disposer au-dessous un petit tombeau destiné à renfermer mes restes mortels. Les religieux m'ayant répondu qu'ils ne pouvaient m'accorder cette faveur sans y avoir été autorisés par les marguilliers, je leur dis : « Pourquoi donc, frères, ne les avez-vous pas consultés quand vous m'avez laissé poser mes crampons et laissé faire mes autres préparatifs? » Cela fut cause que je ne voulus plus gratifier l'église de Santa-Maria-Novella du fruit de mes rudes travaux. Les marguilliers eurent beau venir ensuite chez moi me supplier, je restai sourd à leurs instances. Je songeai aussitôt à l'église della Nunziata. Dès que j'eus manifesté aux religieux qui la desservaient l'intention de lui donner mon crucifix aux mêmes conditions qu'à Santa-Maria-Novella, ils furent unanimes pour m'exhorter à le placer dans leur église et à y construire un tombeau comme bon me semblerait. Le Bandinelli, ayant prévu cela, travailla avec toute l'activité imaginable à terminer son Christ et pria la duchesse de lui faire concéder la chapelle qui appartenait aux Pazzi. Dès qu'il l'eut obtenue, ce qui n'eut point lieu sans difficultés, il y plaça en toute hâte son ouvrage, qui n'était pas encore entièrement achevé lorsqu'il vint à mourir.

La duchesse avait dit que, si elle avait protégé le Bandinelli pendant sa vie, elle le protégerait également après sa mort, et qu'en conséquence, bien qu'il ne fût plus de ce monde, je pouvais être certain que je n'aurais jamais le bloc de marbre. Aussi Bernardone le courtier, que je rencontrai un jour à la campagne, m'apprit-il que la duchesse avait disposé de ce bloc. « Oh! malheureux marbre, m'écriai-je, assurément entre les mains de Ban-

dinelli tu étais mal tombé, mais entre celles de l'Ammannato[1] tu es cent fois pis encore! »

Cependant le duc m'avait ordonné d'exécuter en terre un modèle d'une diminsion égale à celle que sa statue en marbre devait avoir. Il m'avait même fait fournir le bois et la terre qui m'étaient nécessaires, et construire une enceinte sous la loggia où est mon Persée; de plus, il payait un ouvrier. Je me mis à l'œuvre avec ardeur, et je menai à heureuse fin mon armature en bois, d'après mes bons principes, sans songer au bloc de marbre, car je savais que la duchesse avait résolu que je ne l'obtiendrais pas. Si j'entrepris ce travail, ce fut donc seulement parce que je me flattais qu'aussitôt que la duchesse, qui était une personne de goût, l'aurait vu terminé, elle se repentirait vivement d'avoir causé un si grand tort à ce malheureux bloc et à elle-même. Pendant ce temps, Jean Flamand[2] et Vincenzio Danti[3] de Pérouse exécutaient

1. Bartolommeo Ammannato, sculpteur et architecte florentin, naquit en 1511 et mourut en 1592. Il doit surtout sa célébrité à ses travaux d'architecture, parmi lesquels nous citerons le pont de la Trinità, à Florence, et l'admirable cour du palais Pitti. De toutes ses sculptures, la plus renommée est la statue de Neptune, dont nous parlera Benvenuto. L'Ammannato est auteur d'un livre intitulé *la Città*, ou la Ville, qui renferme les plans et les dessins de tous les grands édifices qui peuvent embellir une cité. — Voy. Vasari, t. IX et X.

2. Jean Flamand, autrement dit Jean de Bologne ou le Bologna, naquit à Douai en 1524 et mourut vers l'an 1606. — Après avoir étudié le dessin dans l'atelier de Jacques Beuch, son compatriote, il alla passer quelques années à Rome et à Florence. Lorsqu'il concourut pour le bloc du Neptune, il était encore inconnu, « de sorte, dit Vasari, que le duc n'alla pas même voir son modèle, quoique, selon les artistes, ce fût le meilleur de tous. » Ses principaux ouvrages sont l'Enlèvement des Sabines, la statue colossale de l'Apennin, la statue équestre de Cosme Ier et la grande fontaine de Bologne. — Voy. Vasari, t. X, p. 8 et suiv.

3. Vincenzio Danti naquit à Pérouse en 1530, et mourut en 1576. —

chacun un modèle; le premier dans les cloîtres de Santa-Croce, le second, dans le palais de messer Ottaviano de Médicis. Le fils du Moschino[1] en avait commencé un autre à Pise; enfin Bartolommeo Ammannato travaillait au sien dans la loggia que l'on avait partagée entre lui et moi.

Mon ébauche était achevée, et même j'avais déjà un peu modelé la tête, lorsqu'un jour le duc descendit du palais, accompagné du peintre Giorgetto[2], qui le mena dans l'atelier de l'Ammannato pour lui montrer le Neptune. Giorgetto avait travaillé de sa propre main pendant plusieurs jours à cette figure avec l'Ammannato et tous ses ouvriers. On me raconta que le duc se montra peu satisfait de ce modèle, malgré les efforts de Giorgetto, qui cherchait à l'étourdir par son caquetage. Son Excellence l'écouta en secouant la tête, et dit ensuite à messer Gianstefano : « Va demander à Benvenuto si son colosse est assez avancé pour qu'il veuille me le laisser voir un peu. » Messer Gianstefano s'acquitta gracieusement de la commission du duc, et de plus ajouta que, si mon ouvrage ne me semblait pas encore en état d'être montré, je pouvais le déclarer franchement, attendu que le duc savait fort bien que j'avais été très peu aidé pour une entreprise de cette importance. Je répondis que je suppliais le duc de venir, et que, si mon travail était à la

Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'orfèvrerie, qu'il quitta ensuite pour la sculpture et l'architecture. Il exécuta de nombreux travaux pour le duc Cosme et pour Sforza Almeni. Il a laissé quelques poésies et un traité sur les proportions qui a été imprimé en 1567.

1. Le Moschino n'avait que trente ans à l'époque du concours pour le bloc du Neptune. Cellini se trompe donc évidemment lorsqu'il met le fils de cet artiste au nombre des concurrents.

2. Ce Giorgetto n'est autre que le peintre Giorgio Vasari. — E. F.

vérité peu avancé, Son Excellence était assez expérimentée pour se rendre compte de ce qu'il serait une fois terminé. Messer Gianstefano répéta mes paroles au duc, qui vint avec plaisir. Dès qu'il fut entré dans mon atelier et eut jeté les yeux sur mon modèle, il en parut enchanté. Il se promena ensuite tout autour, en s'arrêtant aux quatre points principaux, exactement comme l'aurait fait un praticien consommé. Son air et ses gestes témoignaient de sa profonde satisfaction. « Benvenuto, me dit-il, tu n'as plus qu'à lui donner un petit coup. » Puis il se retourna vers les gens de sa suite en disant : « Le petit modèle que j'ai vu chez lui me plaisait extrêmement, mais celui-ci le surpasse de beaucoup. »

CII

Le Sbietta.

Vers cette époque, Dieu, qui fait toutes choses pour notre bien et ne manque jamais de nous protéger lorsque nous pensons à lui, permit qu'un certain bandit de Vicchio appelé Piermaria d'Anterigoli et surnommé le Sbietta, vînt me trouver. Cet homme était berger de profession. Grâce à l'étroite parenté qui l'unissait à messer Guido le médecin, aujourd'hui prévôt de Pescia, je consentis à l'écouter. Il me proposa de lui acheter, pour en jouir ma vie durant, une ferme qui lui appartenait. Je ne voulus point la visiter, attendu que je désirais terminer promptement mon modèle de Neptune. D'ailleurs, cette

démarche était inutile, car le Sbietta ne me vendait que l'usufruit de sa terre et il m'avait donné la note de ce qu'elle produisait en blé, en vin, en huile, en avoine, en marrons et autres denrées. Ayant calculé que tout cela valait, au taux d'alors, beaucoup plus de cent écus d'or, je conclus le marché pour six cent cinquante écus que je lui comptai, et dans lesquels étaient compris les droits du fisc. En échange de cette somme, il me remit un écrit de sa main par lequel il s'obligeait à me garantir pendant toute ma vie un revenu de cent écus. Je ne jugeai donc point à propos d'aller voir son domaine. Je me contentai de m'informer avec soin si le Sbietta et ser Filippo, son frère, étaient assez solvables pour que je n'eusse rien à craindre. Plusieurs personnes qui les connaissaient m'assurèrent que je pouvais être parfaitement tranquille. Nous appelâmes ser Pierfrancesco Bertoldi, notaire de la Mercantazia. Je débutai par lui mettre entre les mains l'écrit du Sbietta, pensant que cet engagement devait être exprimé dans le contrat. Mais, en rédigeant son acte, le notaire prêta si bien l'oreille aux bavardages du Sbietta, qu'il oublia de mentionner la garantie que mon vendeur m'avait faite. La besogne du notaire dura quelques heures, pendant lesquelles je modelai une bonne partie de la tête de mon Neptune. Lorsque nous eûmes signé le contrat, le Sbietta m'accabla de toutes sortes d'amitiés, que je lui rendis à mon tour. Il me fit maints présents de chevreaux, de fromages, de chapons, de gâteaux et de fruits, en telle quantité que je finis par en être presque confus.

En revanche, quand il venait à Florence, je ne souffrais point qu'il descendît à l'auberge. Souvent même, je logeai chez moi plusieurs de ses parents qui l'accompa-

gnaient. Une fois, il me dit en plaisantant qu'il était vraiment honteux qu'après avoir acheté un domaine, je ne me décidasse point à confier trois jours mes affaires à mes ouvriers pour aller inspecter mon acquisition. Enfin, il me cajola si bien que, pour mon malheur, je lui rendis visite. Il me reçut avec plus d'empressement que si j'eusse été un duc, et sa femme me témoigna encore plus d'amitié. Ces bonnes relations durèrent jusqu'à ce que le Sbietta et ser Filippo, son frère, eurent tout disposé pour la réussite du complot qu'ils avaient tramé contre moi.

CIII

Le prêtre Filippo.

Pendant ce temps, je ne cessais de travailler à mon Neptune, et déjà, comme je l'ai dit, je l'avais entièrement ébauché, d'après une excellente méthode qui, avant moi, n'était connue et pratiquée par personne. Quoique je fusse certain de ne point obtenir le marbre, par les motifs que j'ai mentionnés plus haut, j'espérais pouvoir achever promptement mon modèle et l'exposer sur la place, uniquement pour ma propre satisfaction. Les choses en étaient là, lorsqu'un mercredi, la beauté de la saison et les obsessions de mes deux coquins me déterminèrent à partir de la villa que je possédais à Trespiano pour me rendre à Vicchio. Comme j'avais préalablement bien déjeuné, je n'arrivai qu'à plus de vingt heures à la porte de Vicchio. J'y trouvai ser Filippo, qui semblait

avoir été instruit de ma venue. Il m'accabla de caresses et me conduisit chez le Sbietta. Ce dernier était absent, mais sa femme impudique me fit toutes sortes d'amitiés. Je lui donnai un chapeau de paille d'une telle finesse, qu'elle m'assura que jamais elle n'en avait vu de plus beau. Vers le soir, nous soupâmes tous ensemble fort gaiement; puis on me mena dans une chambre superbe, où je dormis dans un excellent lit. Mes deux serviteurs furent également bien traités suivant leur rang. Le lendemain matin, le même accueil m'attendait à mon lever. J'allai ensuite visiter mon domaine, dont je fus très content. Lorsqu'on m'eut remis une certaine quantité de blé et d'autres grains, le prêtre, ser Filippo, me dit en retournant à Vicchio : « Benvenuto, soyez sans inquiétude; si vous n'avez pas trouvé tout ce qui vous a été promis, vous pouvez être certain que l'on vous en dédommagera amplement, car vous avez affaire à d'honnêtes gens. Le métayer est un coquin, mais nous l'avons renvoyé. » D'un autre côté, ce métayer, qui se nommait Mariano Rosegli, me répéta plusieurs fois : « Prenez bien garde à vous. A la fin, vous verrez qui de nous est le plus grand coquin. » En me parlant ainsi, ce paysan souriait malicieusement et secouait la tête d'un air qui paraissait vouloir dire : « Va toujours, tu sauras bientôt à quoi t'en tenir. » J'en tirai un assez fâcheux augure, mais j'étais loin d'imaginer ce qui devait m'arriver. En revenant de mon domaine, qui est situé à deux milles de Vicchio, du côté des Alpes, je rencontrai le prêtre, qui m'attendait avec ses caresses accoutumées. Nous fîmes ensemble un bon déjeuner. J'allai ensuite me promener dans Vicchio. Le marché était alors commencé. Bientôt je m'aperçus que j'étais regardé avec une vive curiosité

par tous les gens du pays, et surtout par un brave homme qui habite le village depuis maintes années et dont la femme est boulangère. Il possède, à un mille de là environ, de bonnes propriétés, mais il préfère vivre à Vicchio, où il demeure dans une maison qui m'appartient et dépend de mon domaine, que l'on désigne sous le nom della Fonte. « J'occupe votre maison, me dit-il, et je vous payerai votre loyer à l'échéance du terme. Si même vous le désirez plus tôt, vous n'avez qu'à parler; car vous serez toujours d'accord avec moi. » Tout en causant ainsi, il continua de me regarder avec une telle fixité, qu'à la fin je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Ah çà, mon cher Giovanni, dites-moi un peu pourquoi vous m'avez regardé plusieurs fois d'une manière si étrange? — Je vous l'avouerai volontiers, me répondit-il, si vous me promettez sur votre parole d'honnête homme de me garder le secret. » Je m'y engageai. « Eh bien, reprit-il, sachez qu'il y a peu de temps, ser Filippo, ce scélérat de prêtre, ne cessait de vanter l'habileté de son frère qui, disait-il, avait vendu en viager son domaine à un vieillard qui ne passerait pas l'année. Vous avez affaire à des coquins; tâchez donc de vivre le plus que vous pourrez, et tenez l'œil bien ouvert; cette précaution n'est point à négliger. Je n'ajouterai rien de plus. »

CIV

Le souper du prêtre Filippo.

En me promenant dans le marché, je rencontrai Giovan-Battista Santini. Nous fûmes tous deux invités à souper par le prêtre. Ainsi que je l'ai noté plus haut, il était vingt heures environ. On soupa si tôt à cause de moi, parce que j'avais annoncé que je voulais retourner le soir à Trespiano. On prépara donc le repas en toute hâte; la femme de Sbietta et surtout un certain Cecchino Buti, le bravo de la maison, déployèrent une activité singulière. Dès que les salades furent prêtes, on se disposa à se mettre à table. Le maudit prêtre nous dit alors avec un sourire sinistre : « Il faut que vous m'excusiez; je ne puis souper avec vous, parce qu'il m'est survenu une affaire de haute importance qui concerne mon frère Sbietta. Comme il est absent, je suis forcé de le suppléer. » Toutes nos instances pour le décider à rester furent infructueuses. Il partit et nous commençâmes à souper. Lorsque nous eûmes mangé les salades dans de grandes assiettes communes, on apporta à chacun de nous un petit plat rempli de viande bouillie. Le Santini, qui était en face de moi, me dit : « Les pièces de vaisselle dans lesquelles on vous sert ne ressemblent aucunement aux autres; en avez-vous jamais vu de plus belles? » Je lui répondis que je n'y avais point fait attention. Pendant ce temps, la femme du Sbietta et Cecchino Buti couraient

de çà et de là et avaient l'air extraordinairement affairé. Santini m'ayant poussé à engager cette femme à prendre place à table, je l'en priai si vivement qu'elle y consentit. « Vous mangez bien peu, me dit-elle d'un ton chagrin, mon souper ne vous plaît donc pas? » Je lui assurai que jamais je n'avais eu meilleur appétit ni meilleure chère, mais que je ne pouvais manger davantage. De ma vie je n'aurais deviné pourquoi cette femme m'excitait ainsi à manger. Il était plus de vingt et une heures quand le souper se termina. Comme je voulais retourner le soir à Trespiano afin de pouvoir aller le lendemain travailler à la loggia, je dis adieu à tous les convives et je partis après avoir remercié la femme du Sbietta.

A peine eus-je fait trois milles que je me sentis l'estomac en feu. J'étais en proie à de si poignantes douleurs que, dans mon impatience d'arriver à Trespiano, les minutes me semblaient des siècles. Enfin, grâce à Dieu, je parvins, malgré mes souffrances, à gagner mon logis. Je me couchai immédiatement; mais je ne pus fermer l'œil de la nuit. En outre, je fus tourmenté de coliques qui me forcèrent d'aller plusieurs fois à la garde-robe. Au point du jour, j'éprouvai au rectum une ardeur dévorante, et en examinant quelle en était la cause, je découvris que j'étais plein de sang. Aussitôt je pensai que j'avais mangé quelque chose d'empoisonné. Je recherchai sans relâche ce que ce pouvait être. Alors je me rappelai que la femme de Sbietta m'avait servi dans des assiettes et des plats différents de ceux des autres convives, et que le frère de Sbietta, après s'être donné un mal infini pour me recevoir, avait refusé de souper avec nous. Il me vint aussi en mémoire que ce maudit prêtre avait dit que le Sbietta avait fait un coup magnifique en ven-

dant l'usufruit d'un domaine à un vieillard qui ne passerait pas l'année, paroles que je tenais de ce brave Giovanni Sardella. De tout cela je conclus que l'on m'avait administré une dose de sublimé dans une sauce fort bien accommodée et d'un goût fort agréable. En effet, le sublimé produit tous les symptômes qui se manifestèrent chez moi. Par bonheur, je mange ordinairement la viande sans sauce et sans autre assaisonnement que du sel. C'est pourquoi je ne pris que deux bouchées de cette sauce, et encore parce qu'elle avait une saveur exquise. Je ne doutai point que la petite dose de sublimé n'eût été mêlée à cette sauce, car la femme du Sbietta avait employé mille artifices pour me déterminer à en manger.

CVI

Adjugement du bloc de marbre.

Bien que je me sentisse grièvement malade, je ne laissai pas d'aller travailler dans la loggia à mon modèle de Neptune; mais au bout de quelques jours mes souffrances s'accrurent au point que je fus obligé de garder le lit. Aussitôt que la duchesse en fut informée, elle fit adjuger sans concours le malheureux bloc de marbre à Bartolommeo Ammannato. Celui-ci m'envoya dire *par messer...... qui demeure rue du......* que j'étais libre de disposer comme bon me semblerait de mon modèle, attendu qu'il avait gagné le marbre. *Ce messer..... était un des amants de la femme de Bartolommeo Ammannato, et*

comme, grâce à sa bonne mine et à sa discrétion, il était le favori, Ammannato lui donnait toutes les commodités imaginables[1]. J'en aurais long à conter là-dessus; mais je ne veux pas imiter son maître Bandinelli, qui, à force de parler, finissait toujours par déraisonner. Qu'il me suffise d'ajouter que je répondis au messager de l'Ammannato que je m'étais toujours douté de ce qui arrivait, et qu'il eût à recommander à Bartolommeo de n'épargner aucun effort pour se montrer reconnaissant envers la fortune qui lui avait accordé une faveur si grande et si peu méritée.

Au milieu de tous ces chagrins, je continuai de garder le lit. J'étais soigné par l'habile médecin maestro Francesco de Montevarchi, lequel s'était adjoint le chirurgien maestro Raffaello de' Pilli, parce que le sublimé m'avait corrodé les intestins de telle façon que je ne pouvais plus retenir mes excréments. Lorsque le poison, qui heureusement n'était pas en assez grande quantité pour vaincre ma robuste constitution, eut fait tous les ravages que l'on devait attendre, maestro Francesco me dit : « Benvenuto, remercie Dieu, te voilà sauvé. N'aie aucune crainte, je te guérirai complètement, au désespoir des scélérats qui voulaient ta mort. — Cette cure, s'écria alors maestro Raffaello, sera une des plus belles et des plus difficiles dont il aura jamais été parlé; car, sache-le, Benvenuto, tu as avalé une pilule de sublimé. » A ces mots, maestro Francesco s'empressa de lui couper la

1. Les mots imprimés en italique ont été raturés dans le manuscrit. Le nom du messager de l'Ammannato et le nom de la rue qu'il habitait sont indéchiffrables. On croit que Cellini a biffé lui-même ce passage injurieux pour la femme de l'Ammannato, Laura Battiferra, dont le talent poétique a été célébré par tous les écrivains de son temps.

parole en disant : « Peut-être n'était-ce qu'un insecte venimeux. » Je lui répondis que je savais parfaitement quelle espèce de poison c'était, et qui me l'avait administré. Sur ce, personne ne souffla plus mot. Maestro Francesco et maestro Raffaello me soignèrent pendant plus de six mois et je restai plus d'un an sans me rétablir.

CVII

Encouragements.

Ce fut vers cette époque qu'eut lieu l'entrée du duc à Sienne. Plusieurs mois auparavant, l'Ammannato y était allé pour construire les arcs de triomphe. Un de ses bâtards, qui était resté dans la loggia, ayant enlevé les toiles dont je me servais pour couvrir mon Neptune, qui n'était pas encore terminé, je courus m'en plaindre au fils du duc, le signor don Francesco, lequel me portait de l'intérêt. Je lui dis que l'on avait découvert ma figure avant qu'elle fût achevée. Toutefois, je déclarai que je ne m'en serais point préoccupé si elle eût été finie. « Benvenuto, me répondit le prince, soyez sans inquiétude, cela sera plutôt nuisible que profitable à vos ennemis. Cependant, si vous désirez que je fasse couvrir votre ouvrage, je vous satisferai sur-le-champ. » Son Excellence illustrissime m'adressa ensuite beaucoup d'autres compliments en présence de plusieurs seigneurs. Alors je priai Son Excellence de m'accorder les moyens de mener à fin mon travail, et j'ajoutai que je voulais lui en faire

présent, ainsi que du petit modèle. Le prince me répondit qu'il acceptait l'un et l'autre avec plaisir et qu'il me donnerait tout ce que je demanderais. Cette légère faveur me réconforta et fut cause que je revins à la vie. En effet, je sentais que j'allais succomber sous le poids des maux et des tribulations innombrables qui m'avaient assailli tous à la fois, lorsque la bienveillance du prince vint ranimer un peu mes forces et mes espérances.

Plus d'une année s'était écoulée depuis que j'avais acheté au Sbietta le domaine della Fonte. Après l'empoisonnement et diverses scélératesses dont je faillis être victime, ayant vu que cette terre ne me produisait pas la moitié de ce qui m'avait été promis, je m'adressai au tribunal, car, à l'appui de mes droits, j'avais non-seulement mon contrat, mais encore un écrit tracé par le Sbietta lui-même, et dans lequel il s'engageait par-devant témoins à me garantir mon revenu. Messer Alfonso Quistelli, qui était alors procureur fiscal, siégeait avec les conseillers, parmi lesquels se trouvaient Averardo Serristori, Federigo de' Ricci et un des Alessandri ; je ne me souviens pas des noms des autres, mais il suffit de dire que tous étaient gens de haute distinction. Dès que j'eus expliqué mon affaire, ils déclarèrent que Sbietta devait me restituer mon argent. Le seul Federigo de' Ricci émit un avis contraire, parce qu'à cette époque Sbietta était à son service. Tous ces magistrats m'exprimèrent leurs regrets de ce que Federigo de' Ricci les empêchait de rendre une sentence en ma faveur. Averardo Serristori et l'Alessandri entre autres firent grand bruit, mais Federigo traîna la chose en longueur, si bien que le tribunal cessa de siéger avant d'avoir rien terminé. Quelque temps après, Averardo Serristori m'ayant ren-

contré un matin sur la place della Nunziata, me dit à haute voix, sans la moindre gène : « L'influence de Federigo de' Ricci l'a tellement emporté sur la nôtre que tu as été volé comme dans un bois, malgré tous nos efforts. » Mais je ne veux pas m'arrêter plus longtemps sur ce sujet; celui qui possède le suprême pouvoir en serait trop offensé. Qu'il me suffise de dire que je fus victime d'une affreuse injustice uniquement parce que le Sbietta était au service d'un citoyen opulent.

CVIII

Voyage à Livourne.

Le duc était à Livourne, je résolus de m'y rendre seulement pour lui demander mon congé; car mes forces étaient revenues, on ne m'employait à rien et j'étais désolé de perdre ainsi mon temps. Je mis donc mon projet à exécution et j'allai à Livourne, où je trouvai Son Excellence, qui me reçut de la manière la plus gracieuse. Chaque jour je montais à cheval avec le duc, de sorte que je pouvais lui dire facilement tout ce que je voulais, d'autant plus qu'il sortait de la ville et suivait pendant quatre milles le bord de la mer, où il faisait construire quelques fortifications. Il aimait, du reste, que je causasse avec lui, parce que cela le préservait des importunités de la foule. Un jour qu'il me témoignait encore plus d'amitié que de coutume, je profitai de ses bonnes dispositions à mon égard pour lui parler du Sbietta.

« Signor, lui dis-je, il faut que je vous raconte un événement étrange qui vous expliquera pourquoi je n'ai pu finir de modeler en terre le Neptune auquel je travaillais dans la loggia. » Je lui appris ensuite que j'avais acheté l'usufruit d'un domaine au Sbietta et j'entrai dans tous les détails de cette affaire, sans altérer en rien la vérité. Quand j'arrivai à l'épisode du poison, je dis que, si jamais mes services avaient été agréables à Son Excellence, elle devait, au lieu de punir le Sbietta ou ceux qui m'avaient administré le sublimé, leur donner quelque bonne récompense. « En effet, ajoutai-je, la dose n'était pas assez forte pour me tuer, et il y en avait juste assez pour me débarrasser l'estomac et les intestins d'une viscosité qui aurait causé ma mort dans trois ou quatre ans, tandis que maintenant, grâce à la façon dont cette espèce de médecine a opéré, je crois que je vivrai plus de vingt ans encore. J'en remercie Dieu sincèrement et je reconnais combien est vrai ce dicton que j'ai entendu plus d'une fois : *A quelque chose malheur est bon.* » Pendant une promenade de plus de deux milles, le duc m'écouta avec la plus grande attention et ne m'interrompit que pour s'écrier : « Ah ! les infâmes coquins ! » Je conclus qu'ils m'avaient rendu un véritable service et j'entamai un nouveau sujet de conversation.

Un autre jour, ayant trouvé le duc de bonne humeur, je le priai de m'accorder mon congé, afin que je ne perdisse point les années que je pouvais employer à faire quelque chose. J'ajoutai que Son Excellence me payerait, quand elle le jugerait à propos, ce qui m'était encore dû pour mon Persée. J'accompagnai cette demande d'une foule de remerciements, mais le duc ne me répondit pas un mot, et même sembla irrité de mes paroles. Le len-

demain, messer Bartolommeo Concino, un des principaux secrétaires de Son Excellence, vint chez moi et me dit d'un ton de bravade : « Si tu veux ton congé, le duc te le donnera; si tu veux du travail, il t'occupera. Plaise à Dieu que tu puisses exécuter tout ce qu'il te commandera! » Je lui répondis que mon unique désir était de travailler, et que je préférais recevoir un sou au service de Son Excellence qu'un ducat à celui de tout autre prince, fût-il pape, empereur ou roi. « Si telle est ta pensée, me dit alors messer Bartolommeo, vous êtes d'accord sans qu'il soit besoin d'ajouter un mot de plus. Ainsi, tu n'as qu'à retourner à Florence et à être tranquille, car le duc te veut du bien. » Je regagnai donc Florence.

CIX

Retour à Florence.

Dès que j'y fus arrivé, un fabricant de draps d'or, nommé Raffaellone Scheggia, vint me trouver et me dit qu'il voulait me mettre d'accord avec le Sbietta. « Il n'y a que les conseillers, lui répondis-je, qui puissent arranger notre affaire. Le Sbietta ne rencontrera pas toujours parmi eux un Federigo de' Ricci, disposé, pour un présent de deux chevreaux gras, à prendre en main sa détestable cause et à injurier si cruellement la justice, sans crainte de Dieu et sans égard pour son honneur. » Lorsque j'eus achevé ces paroles, que j'appuyai de maints raisonnements, Raffaello me remontra avec douceur

qu'il valait beaucoup mieux manger une grive en paix que de disputer avec acharnement un chapon, fût-on certain de finir par l'avoir. Il me représenta ensuite que parfois les procès traînent tellement en longueur, que je ferais mieux d'employer ce temps à produire quelque chef-d'œuvre, dont je tirerais plus de gloire et plus de profit. Ayant reconnu qu'il disait vrai, je commençai à lui prêter l'oreille, de sorte que bientôt il fut convenu entre nous que le Sbietta prendrait mon domaine à loyer pendant toute ma vie, pour soixante-dix écus d'or par an. Au moment de passer le contrat, qui fut dressé par ser Giovanni, fils de ser Matteo de Falgano, le Sbietta dit que le mode de stipulations que nous avions adopté forcerait de payer au fisc des droits considérables; qu'il valait mieux simuler un bail que nous renouvellerions tous les cinq ans, et enfin qu'il ne manquerait pas à ses engagements et ne me susciterait plus jamais de procès. Son coquin de frère m'ayant fait les mêmes serments, je consentis à laisser porter le bail au contrat.

CX

Friponneries.

Pour aborder d'autres sujets et ne plus avoir à revenir sur ces indignes friponneries, je vais raconter de suite ce qui advint à l'expiration des cinq années. Mes deux bandits ne tinrent aucune de leurs promesses et voulurent me rendre le domaine et ne point renouveler le bail. A

mes plaintes, ils répondirent en me montrant le contrat. Ainsi, grâce à leur mauvaise foi, je me trouvai sans armes pour me défendre. Quand je vis cela, je leur dis que le duc et le prince de Florence ne souffriraient pas que, dans leur ville, on volât les gens d'une manière aussi affreuse. Cette menace les effraya tellement, qu'ils me députèrent de nouveau ce même Raffaello Scheggia, qui avait présidé au premier accommodement. Ils m'avaient déclaré qu'ils n'entendaient plus me payer à l'avance soixante-dix écus d'or par an, comme par le passé, et je leur avais répondu que je ne voulais rien en rabattre. Nous en étions donc là lorsque Raffaello vint me trouver. « Benvenuto mio, me dit-il, vous savez que je vous suis dévoué. Vos adversaires ont remis l'affaire entre mes mains et accepteront ma décision. » En même temps, il me présenta, à l'appui de ce qu'il avançait, un papier signé par eux. Moi, qui ne savais pas que Raffaello était proche parent de ces fripons, je crus que tout allait pour le mieux, et je lui donnai aussi pouvoir de conclure. Un jour du mois d'août, une demi-heure après la chute du jour, cet honnête homme vint chez moi et dépensa tant de paroles, qu'il me força à faire dresser le contrat le soir même, car il savait très bien que, si l'on eût attendu jusqu'au lendemain matin, la fourberie qu'il avait conçue aurait été éventée. On passa donc le contrat, et il y fut stipulé que je recevrais, en deux payements, soixante-cinq écus par an, tant que je vivrais. J'eus beau me récrier et me débattre, Raffaello exhiba ma signature, de façon que chacun me condamna. Ce coquin répétait sans cesse que sa décision m'était favorable et qu'il avait pris la défense de mes intérêts. Le notaire et les autres, ignorant qu'il était parent du Sbietta, me don-

nèrent tort. Je fus donc forcé de céder, mais je ferai en sorte de vivre le plus longtemps possible.

L'année suivante, au mois de décembre 1566, je commis une autre sottise en achetant au Sbietta, pour deux cents écus, la moitié de son domaine del Poggio, qui borde mon bien della Fonte. Après avoir conclu ce marché, qui, suivant nos conventions, pouvait être annulé dans le cours des trois premières années, j'affermai au Sbietta ma nouvelle acquisition. Je crus faire pour le mieux, mais j'en aurais trop long à dire si je voulais raconter toutes les indignités que j'ai eu à souffrir. Je confie entièrement le soin de ma vengeance à Dieu, qui m'a toujours protégé contre mes ennemis.

CXI

Le crucifix de marbre.

Lorsque j'eus tout à fait terminé mon crucifix de marbre, il me sembla que, debout à quelques brasses au-dessus du sol, il produirait un bien meilleur effet que couché à terre. Dès que je l'eus mis en place, je reconnus, à ma grande satisfaction, que je ne m'étais pas trompé. Alors je commençai à le montrer à tous ceux qui m'en témoignaient le désir. Le duc et la duchesse, qui étaient revenus de Pise, en ayant entendu parler, se rendirent un jour chez moi à l'improviste avec l'élite de leur cour, uniquement pour voir mon crucifix. Ils en furent enchantés et m'accablèrent de louanges sur lesquelles naturelle-

ment les seigneurs et les gentilshommes présents ne manquèrent pas de renchérir. Quand j'eus vu que Leurs Excellences étaient satisfaites, je les remerciai vivement et je leur dis qu'en m'empêchant de sculpter en marbre le Neptune, on m'avait déterminé à exécuter un ouvrage que personne avant moi n'avait osé tenter. « Il m'a coûté des peines inimaginables, ajoutai-je, mais je suis loin de les regretter, puisqu'elles me valent tant d'éloges. Comme je pense que jamais je ne trouverai rien qui soit plus digne de Vos Excellences que ce crucifix, je leur en fais présent de grand cœur, en les priant seulement de vouloir bien ne pas se retirer sans avoir visité le rez-de-chaussée de ma maison. » Aussitôt Leurs Excellences se levèrent gracieusement, sortirent de mon atelier et entrèrent dans ma maison. Le premier objet qui frappa leurs yeux fut mon petit modèle de Neptune et de la Fontaine. La duchesse, qui ne l'avait point encore vu, en fut si émerveillée qu'elle jeta un cri d'admiration. « Sur ma vie ! dit-elle au duc, je n'aurais jamais imaginé qu'on pût voir quelque chose d'aussi beau. » A ces mots, le duc lui répéta plusieurs fois : Eh bien ! ne vous l'avais-je pas dit, moi ? » Ils continuèrent de parler entre eux en termes aussi flatteurs pour moi : puis la duchesse m'appela près d'elle, et me donna une foule de nouveaux éloges qui ressemblaient à des excuses. Elle dit ensuite qu'elle voulait que je choisisse moi-même un bloc de marbre et que je le misse en œuvre. A ces bienveillantes paroles, je répondis que, si Leurs Excellences m'accordaient les facilités nécessaires, j'aborderais volontiers, pour leur complaire, une si laborieuse entreprise. « Benvenuto, s'écria aussitôt le duc, tu auras toutes les facilités que tu demanderas, je t'en donnerai même d'autres

qui surpasseront tes espérances. » Là-dessus, Leurs Excellences se retirèrent et me laissèrent très satisfait.

CXII

(Projets de retour en France. — Voyage à Pise.

Mais bien des semaines se passèrent sans que l'on s'occupât de moi. Cet oubli me causa un chagrin qui approchait du désespoir.

A cette époque, la reine de France[1] envoya à Florence messer Baccio del Bene pour emprunter de l'argent à notre duc, qui, dit-on, consentit gracieusement à lui en fournir. Comme messer Baccio del Bene et moi nous avions été jadis intimement liés, nous nous reconnûmes à Florence, et nous nous vîmes avec beaucoup de plaisir. Un jour qu'il me rendait compte des faveurs dont l'honorait Son Excellence illustrissime, il me demanda quels étaient les grands ouvrages dont je m'occupais. Je lui racontai alors l'affaire du Neptune et le tort considérable que la duchesse m'avait fait. A ces mots, il me dit de la part de la reine que Sa Majesté avait le plus vif désir de terminer le mausolée du roi Henri son époux, pour lequel Daniel de Volterra[2] avait entrepris un cheval

1. Catherine de Médicis. — E. F.

2. Daniello Ricciarelli naquit à Volterra en 1511, et mourut en 1566. — Dès son début, il fut remarqué par Michel-Ange, qui le fit son substitut dans les travaux du Vatican, le préconisa, l'aida et l'enrichit de ses dessins; sur la fin de sa vie, il se consacra tout à fait à la sculpture. C'est alors qu'il entreprit le cheval colossal dont parle Cellini. Vasari

colossal en bronze, mais qu'il avait laissé s'écouler l'époque où il devait le livrer; que le tombeau réclamait de riches et nombreux ornements; qu'en conséquence, si je voulais revenir en France habiter mon château, la reine, pour m'attacher à son service, m'accorderait tout ce que je pourrais désirer. Je répondis à messer Baccio qu'il fallait en conférer avec le duc; que, si Son Excellence illustrissime y consentait, je retournerais volontiers en France. « Eh bien! nous partirons ensemble, » s'écria joyeusement messer Baccio, qui croyait l'affaire faite. Le lendemain il eut avec le duc une entrevue dont il profita pour lui parler de moi et lui dire que, si Son Excellence le permettait, la reine me prendrait à son service. « Benvenuto est un habile homme, ainsi que tout le monde le sait, mais maintenant il ne veut plus travailler. » Telle fut la réponse du duc, qui changea ensuite la conversation. Tout cela me fut rapporté par messer Baccio lui-même, que j'allai voir le soir suivant. Je ne pus me contenir plus longtemps. « Son Excellence, m'écriai-je, ne m'a rien commandé, et cependant avec mes seules ressources j'ai exécuté un des ouvrages les plus difficiles du monde, et pour lequel, malgré ma pauvreté, j'ai dépensé plus de deux cents écus. Que n'aurais-je donc pas fait si Son Excellence illustrissime m'eût employé ? Je vous le jure, en vérité, on m'a fait bien du tort. » Le bon gentilhomme répéta fidèlement ces paroles au duc, mais celui-ci lui répondit que c'était une plaisanterie et qu'il voulait me garder. J'en fus tellement irrité, que plusieurs fois je fus tenté de partir à la grâce de Dieu.

attribue la mort de Daniel à l'extrême fatigue qu'il éprouva en travaillant à cet ouvrage.

La reine, de peur de déplaire au duc, ne voulut plus qu'on lui parlât de moi : de sorte qu'à mon grand regret je fus obligé de rester.

Vers cette époque, le duc quitta Florence avec sa cour et tous ses enfants, à l'exception du prince qui était en Espagne. Il se rendit à Pise en traversant les maremmes de Sienne. Le cardinal fut le premier qui ressentit les effets de cet air empoisonné. Peu de jours après, il fut attaqué d'une fièvre pestilentielle qui l'emporta rapidement. C'était l'œil droit du duc : il fut vivement regretté, car il était beau et bon. Je laissai s'écouler quelque temps, et, lorsque je crus que les larmes étaient essuyées, j'allai à Pise[1].

1. Benvenuto parle de la mort du cardinal Giovanni et non de celle de don Garcia; il est donc certain que c'est vers le commencement de décembre 1562 qu'il a cessé d'écrire ses mémoires, qu'il avait commencés en 1538. Son livre s'arrêtant à cette date il nous manque, pour sa part, l'histoire des sept dernières années de sa vie, qui s'acheva le 13 février 1671, et par conséquent à la soixante-dixième année de son âge. Il fut enterré le 15 février, selon sa volonté, dans la chapelle de l'église de l'Annunziata (vulgairement nommée des « Servites ») appartenant à la compagnie de Saint-Luc, académie des Arts de Florence, qui lui rendit tous les honneurs possibles. Son corps fut porté par quelques-uns de ses membres et un moine fut chargé de prononcer son oraison funèbre. — E. F.

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

A

B

D

E

F

G

H

J

L

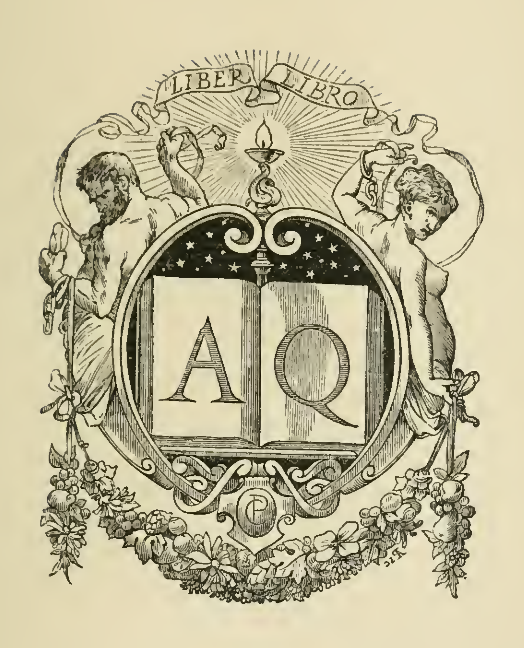
M

N

TABLE DES GRAVURES

Les neuf eaux-fortes de F. Laguillermie hors texte sont indiquées par des caractères gras.

TABLE DES MATIÈRES


LIBER LIBRO
A Q


a39003 012396205b

